

VIE
DE
S. FRANÇOIS D'ASSISE

PAR
PAUL SABATIER

Signore ti vorrei amare.

Prière de S. François.

(Ms. Riccardi 1407, f° 105b).

ÉDITION DÉFINITIVE



PARIS
LIBRAIRIE FISCHBACHER

33, RUE DE SEINE, 33

1931

—
Tous droits réservés

COLLECTION D'ÉTUDES ET DE DOCUMENTS
SUR
L'HISTOIRE RELIGIEUSE ET LITTÉRAIRE DU MOYEN AGE

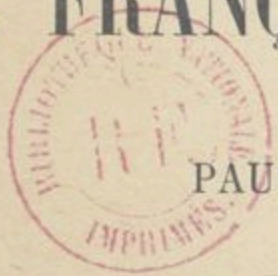
Publiée sous la Direction de Paul SABATIER

- TOME I : *Speculum Perfectionis seu sancti Francisci Assisiensis Legenda Antiquissima, Auctore Fratre Leone.* Nunc primum edidit Paul Sabatier. 1 vol. in-8° de ccciv et 376 pages 32 fr.
- TOME II : *Fratris Francisci Bartholi de Assisio Tractatus de Indulgentia S. Mariæ de Portiuncula.* Nunc primum integre edidit Paul Sabatier. In-8° de clxxxiv, x et 204 pages 32 »
- TOME III : *Frère Elie de Cortone.* Étude biographique par le Dr Ed. Lempp, in-8° de 220 pages. 16 »
- TOME IV : *Actus B. Francisci et Sociorum ejus.* Edidit Paul Sabatier. In-8° de lxiv et 272 pages. 28 »
- TOME V : *S. Antonii de Padua Vitæ duæ quarum altera hucusque inedita.* Edidit, notis et commentario illustravit Léon de Kerval, in-8° de xiv et 314 pages 20 »
- TOME VI : *Chronica Fratris Jordani.* Edidit notis et commentario illustravit H. Boehmer, in-8° de lxxxii et 95 pages. 16 »
- TOME VII : *Tractatus Fr. Thomæ vulgo dicti de Eccleston, de adventu Fratrum Minorum in Angliam.* Edidit, notis et commentario illustravit Andrew G. Little. In-8° de xxx et 228 pages 20 »

Pour les Opuscules de critique historique voir après la Table des Matières.

VIE
DE
S. FRANÇOIS D'ASSISE

PAR
PAUL SABATIER



Signore ti vorrei amare.

Prière de S. François.

(Ms. Ricciardi 1407, f^o 105^b)

ÉDITION DÉFINITIVE



PARIS
LIBRAIRIE FISCHBACHER

33, RUE DE SEINE, 33

1931

—
Tous droits réservés

AVERTISSEMENT

Les lecteurs et admirateurs de Paul Sabatier ne trouveront pas ici l'édition révisée « refondue » de la Vie de saint François dont l'illustre historien nourrissait la pensée depuis de nombreuses années. Ce projet, qu'il annonçait déjà dans une note du *Spéculum Perfectionis* (1898), il n'a jamais cessé de le poursuivre, mais malheureusement, les événements ne lui ont pas permis de le réaliser.

On pourrait dire que le succès même de sa Vie de saint François ¹, l'impulsion extraordinaire et universelle qu'il a donnée aux études franciscaines, ont mis obstacle à l'accomplissement de son dessein. D'innombrables travaux parurent qui réclamaient examen ; la plupart des textes légendaires furent l'objet de rééditions critiques, soit de la part de savants étrangers, soit par les soins de Sabatier lui-même et de ses collaborateurs des *Opuscles de Critique historique* ou de la *Collection de documents pour l'histoire religieuse et littéraire du moyen âge*, et devinrent le point de départ de nouvelles controverses.

Sa conception de la personnalité du Poverello et des contradictions que son apostolat avait rencontrées, aussi bien que ses opinions sur la date et la valeur de témoignage du *Spéculum Perfectionis*, avaient soulevé beaucoup d'objections. Il n'était pas en lui de ne point s'attacher à étudier celles-ci avec tout l'amour scrupuleux et désintéressé de la vérité qui animait toutes ses activités. Puis vint la guerre, au cours de laquelle Sabatier se consacra ardemment à des œuvres de secours et de

réconfort moral. Après l'armistice, il allait professer à l'Université de Strasbourg, pour participer à l'œuvre de réintégration de l'Alsace dans la patrie française. Les années se succédaient, ce pendant, qui devaient voir la santé du maître s'altérer de plus en plus, tandis qu'un deuil, longuement appréhendé et profondément ressenti, le frappait cruellement, lui et les siens.

C'est ainsi que nous avons eu la douleur de perdre Sabatier avant qu'il ait pu donner forme définitive à l'œuvre à laquelle toute son existence, toutes les forces de son esprit et de son cœur, avaient été vouées. La présente édition reproduit donc à peu près le texte original de la Vie, avec les modifications et adjonctions que l'auteur avait introduites lui-même dans l'édition dite de guerre (1918). Mais on peut considérer que, dans l'ensemble, la pensée de Sabatier sur saint François, sur sa vocation de vir apostolicus, sur la nature et les vicissitudes de son action, n'avait pas changé.

Qu'aurait été, dans ces conditions, la Vie « complètement refondue et transformée » dont la préparation était sa préoccupation constante ? Nous n'hésitons pas à affirmer que, sur les points essentiels, elle n'aurait guère apporté d'amendements aux vues primitives du grand historien. Son sentiment sur la physionomie intellectuelle et morale du saint, sur les péripéties de sa carrière, etc., serait resté intact, d'autant plus intact que les écrits de source ou de tradition léonienne, dont la valeur probante est de moins en moins contestée, aujourd'hui, avaient confirmé, depuis l'apparition de la Vie de saint François, les conclusions de cet ouvrage. C'aurait été, non point une modification de la pensée de Sabatier, mais un approfondissement, un épanouissement : l'épanouissement de tout ce qui était en germe dans l'œuvre initiale et qui avait lentement mûri, à la faveur d'une méditation ininterrompue de plus d'un demi-siècle sur le Poverello, sur le message qu'il apportait,

sur le siècle et sur les hommes qui l'accueillirent, sur les documents qui portent mémoire d'eux...

La conviction que nous venons d'exprimer se fonde sur la lecture d'une partie des dossiers que Sabatier avait constitués pour l'élaboration de la nouvelle Vie ; dossiers que Mme Veuve Paul Sabatier nous a fait l'honneur de nous confier. A côté d'études minutieuses de textes comparés, à côté de travaux critiques d'analyse, ces dossiers recèlent nombre de pages de lumineuse synthèse, d'aperçus pénétrants sur saint François, sur les caractéristiques de son génie, le développement de son idéal par la fréquentation assidue et fervente des Saintes Ecritures, ses relations filiales avec l'Eglise, de même que sur sainte Claire, frère Léon, Grégoire IX, frère Elie, etc. Rien de plus émouvant que ces notes que le maître jetait, souvent griffonnait, sur quelque chiffon de papier, sur une enveloppe de lettre, au revers d'un prospectus, et qu'il classait en attendant l'heure de les mettre en œuvre. Les principales, les plus significatives, d'entre elles seront recueillies, avec quelques-unes des leçons sur saint François que Sabatier professa à Strasbourg, en un volume qui paraîtra dans quelques mois.

Elles nous introduisent dans l'habitude de la vie spirituelle de Sabatier, d'une vie vécue, pourrait-on dire, dans la familiarité quotidienne de saint François et que la sence continuelle de celui-ci enveloppait d'une merveille sérénité. Tellement que, à écouter ainsi Sabatier nous en tenir du Petit Pauvre, l'évoquer devant nous dans la simplicité citée ineffable de sa personne, de sa parole et de ses amis avec une compréhension faite bien moins de science d'amour, il nous semble entendre un témoin oculaire, un ami, un confident du saint, qui pourrait répéter, après Léon, Ange et Rufin, ces beaux mots si chargés de dresse et de nostalgie : Nos qui cum eo fuimus...

Arnold GOFFIN.

DÉDICACE DE LA PREMIÈRE ÉDITION (1894)

AUX STRASBOURGEOIS

Amis !

Voici enfin ce livre que je vous annonçais depuis si longtemps. Le résultat est bien peu en rapport avec l'effort ; je le vois, hélas ! mieux que personne. La veuve de l'Évangile ne déposa qu'une pite dans le tronc du temple, mais cette pite lui fit gagner, dit-on, le paradis. Acceptez celle que je vous offre aujourd'hui, comme le bon Dieu accepta celle de la pauvre femme, en regardant non son offrande, mais son amour. Feci quod potui, omnia dedi.

Ne me grondez pas trop de ces longs retards, car vous en êtes un peu la cause. Bien des fois par jour à Florence, à Assise, à Rome, j'ai oublié le document à étudier et senti quelque chose en moi s'en aller voleter contre vos fenêtres, et parfois elles s'ouvraient... Un soir, il y a deux ans, je m'oubliai à Saint-Damien, longtemps après le coucher du soleil ; un vieux moine vint m'avertir que le sanctuaire était fermé. Per Bacco ! — murmura-t-il doucement en me reconduisant, tout prêt à recevoir de sa confidences — sognava d'amore o di tristezza ? — Et oui, je songeais d'amour et de tristesse, puisque je songeais de Strasbourg.

INTRODUCTION

(1894)

Dans la renaissance de l'histoire qui est comme la caractéristique de notre siècle, le moyen âge a été l'objet d'une prédilection particulière de la part de la critique et de l'érudition. On fouille de tous côtés les bibliothèques, on exhume les vieux parchemins, et dans ce zèle et cette ardeur il y a je ne sais quoi de pieux.

Ces efforts pour faire revivre le passé ne révèlent pas seulement notre curiosité ou l'impuissance d'aborder les grands problèmes philosophiques, ils sont un indice de sagesse et de modestie : nous commençons à sentir clairement que le présent a ses racines dans le passé, et que dans les champs de la politique et de la religion, comme dans les autres, le travail lent, modeste, persévérant, est celui qui a les résultats les meilleurs.

Il y a là aussi un indice d'amour. Nous aimons nos aïeux d'il y a cinq ou six siècles, et nous mêlons à cet amour bien de l'émotion et de la reconnaissance. Or, si l'on peut tout espérer d'un fils qui aime ses parents, il ne faut pas désespérer d'un siècle qui aime l'histoire.

Le moyen âge forme une période organique dans la vie de l'humanité : comme tous les organismes puissants il a débuté par une longue et mystérieuse gestation ; il a eu sa jeunesse, sa virilité, sa décrépitude. La fin du XII^e siècle et

le commencement du XIII^e marquent son plein épanouissement : c'est la vingtième année avec sa poésie, ses rêves, son enthousiasme, sa générosité, ses audaces. L'amour surabondait avec la force ; de tous côtés les hommes n'avaient qu'un désir, se dévouer à quelque grande et sainte cause.

Chose curieuse, quoique l'Europe fût plus morcelée que jamais, elle sentit un frisson nouveau la parcourir tout entière. Il y eut ce qu'on pourrait appeler un état de conscience européen.

Dans les siècles ordinaires chaque peuple a ses intérêts ses tendances, ses larmes et ses joies : mais vienne une heure, de crise, et la solidarité de la famille humaine reparaît tout d'un coup avec une force qu'on ne lui soupçonnait pas. Chaque mer a ses courants, mais lorsque l'ouragan s'approche, ceux-ci se transmettent mystérieusement, et depuis l'Océan jusqu'au lac le plus ignoré de nos montagnes, le même frémissement semble soulever toutes les eaux, Il en fut ainsi en 89 ; il en avait été ainsi au XIII^e siècle.

Jamais il n'y eut moins de frontières, jamais, ni avant, ni après, il n'y a eu un tel mélange de nationalités, et à l'heure actuelle, malgré nos routes et nos chemins de fer, les peuples vivent plus séparés ².

Le grand mouvement d'idées du XIII^e siècle est avant tout un mouvement religieux qui présente un double caractère : il est populaire et il est laïque. Il sort des entrailles du peuple et, à travers bien des incertitudes, il ne vise à rien moins qu'à arracher les choses sacrées aux mains du clergé.

Les conservateurs de notre époque, qui se tournent vers le XIII^e siècle comme vers l'âge d'or de la foi d'autorité, font une étrange erreur. S'il est par excellence le siècle des saints, il est aussi celui des hérétiques. Nous verrons tout à l'heure que ces deux mots ne sont pas aussi contradictoires

qu'ils en ont l'air ; il suffit de noter pour le moment que jamais l'Église n'a été plus puissante ni plus menacée.

Il y eut une véritable tentative de révolution religieuse qui aurait abouti, si elle avait réussi, au sacerdoce universel, à la proclamation des droits de la conscience individuelle.

L'effort a échoué, et si plus tard la Révolution a fait de nous tous des rois, ni le XIII^e siècle, ni la Réforme, n'ont pu faire de nous tous des prêtres. C'est sans doute là que gît la contradiction intime de notre vie et ce qui met périodiquement en péril nos institutions nationales. Émancipés politiquement, nous ne le sommes ni moralement, ni religieusement ³.

Cette révolution qui n'a pas encore abouti, le XIII^e siècle l'a entreprise avec une juvénile ardeur.

Elle s'incarna au nord de l'Europe dans les cathédrales ; au midi, dans les saints.

Les cathédrales furent les églises laïques du XIII^e siècle. Bâties par le peuple et pour le peuple, elles furent à l'origine la véritable maison commune de nos vieilles cités. Musées, greniers d'abondance, chambres de commerce, palais de justice, dépôts d'archives et même bourses du travail, elles étaient tout cela en même temps.

Cet art du moyen âge, que Victor Hugo et Viollet-le-Duc nous ont appris à comprendre et à aimer, fut l'expression émue de l'enthousiasme du peuple qui conquérait ses libertés communales. Bien loin que nous en soyons redevables à l'Église, il fut à l'origine une protestation inconsciente contre l'art hiératique, immobile, ésotérique des ordres religieux. Dans la longue liste des maîtres de l'œuvre et des imagiers qui nous ont laissé les innombrables monuments gothiques qui parsèment le sol de l'Europe, on ne trouve que des laïques. Ces artistes de génie qui, comme ceux de la Grèce, surent parler à la foule sans être vulgaires, étaient pour la plupart d'humbles

ouvriers ; ils trouvaient leurs inspirations, non dans les formules des maîtres de l'art monastique, mais dans leur communion constante avec l'âme même de la nation. Aussi cette renaissance intéresse-t-elle moins l'archéologie ou l'architecture que l'histoire même de notre pays dans ce qu'elle a de plus profond.

Pendant que dans les contrées septentrionales, le peuple se bâtissait lui-même ses églises et trouvait dans son enthousiasme un art nouveau, original, complet, dans le midi, au-dessus du sacerdoce officiel, clérical, de droit divin, il saluait et sacrait un sacerdoce nouveau, réel, de droit naturel, celui des saints.

Le saint, c'était celui dont rien dans le vêtement n'annonçait la mission, mais dont la vie et les paroles s'imposaient au cœur et à la conscience de tous ; c'était celui qui, sans avoir charge d'âme dans l'Église, se sentait tout à coup obligé d'élever la voix. Enfant du peuple, il en savait toutes les douleurs matérielles et morales et en écoutait dans son cœur le mystérieux écho. Comme autrefois le prophète d'Israël, il entendait une voix impérieuse lui crier : « Va et parle aux enfants de mon peuple. — Ah ! Seigneur, Éternel, je ne suis qu'un enfant, je ne sais point parler. — Ne dis pas je ne suis qu'un enfant, car tu iras vers tous ceux auprès de qui je t'enverrai. Voici je t'établis aujourd'hui comme une ville forte, une colonne de fer et un mur d'airain contre les rois de Juda, contre ses chefs et contre ses prêtres. »

Ce sont de véritables prophètes, en effet, que les saints du XIII^e siècle. Apôtres comme saint Paul, non à la suite d'une consécration canonique, mais par l'ordre intérieur de l'Esprit, ils furent les témoins de la liberté contre l'autorité.

Le voyant calabrais, Joachim de Flore, avait salué la révolution naissante ; il avait cru à son succès et avait

annoncé au monde étonné l'avènement d'un ministère nouveau. Il se trompait.

Lorsque le prêtre se voit vaincu par le prophète, il change brusquement d'allures, il le prend sous sa protection ; il introduit ses harangues dans le canon sacré ; il jette sur ses épaules la chasuble sacerdotale. Les jours s'écoulaient, les années passent, et le moment vient où la foule distraite ne distingue plus entre eux et finit par voir dans les prophètes une émanation du clergé.

C'est là une des ironies les plus amères de l'histoire.

François d'Assise a été par excellence le saint du moyen âge.

Ce qu'il y a de beau dans sa vie, c'est que c'est une vie, bien réelle, précise, belle et radieuse, mais où nous voyons les écueils, les précipices qui se trouvaient sur la voie et furent la cause de si brillantes victoires. Elle a été réellement une ascension continue.

L'Alverne avec ses mystères n'en est pas le point culminant, pas plus que le Thabor n'est le point culminant de la vie de Jésus. C'est la prise de possession de la voix intérieure, le coup d'œil pour sonder l'horizon et se reconnaître.

Cette marche persévérante, en même temps qu'elle donne à la vie de François sa beauté, lui apporte un élément terriblement dramatique.

« Sommes-nous bientôt arrivés ? » tel est le cri toujours le même du disciple, de l'enfant. Il veut voir le point fixe et il gémit ; il hésite, il perd confiance, il se révolte.

Toutes ces douleurs, François les ressentit. Il entendait ses fils spirituels venir l'interroger sur des détails de casuistes ⁴, ne rien comprendre à l'évolution de sa pensée, à des changements dans la Règle plus apparents que réels. Ils voulaient une Règle bien précise et auraient volontiers dit avec Israël : « Faites-nous des dieux qui marchent devant nous. »

Pauvre François ! Les dernières années de sa vie furent bien une *via dolorosa* aussi pénible que celle où son maître avait plié sous le poids de la croix, — car c'est encore une joie de mourir pour son idée, — mais quelle amère douleur que d'assister par avance à l'apothéose de son cadavre et de voir son âme, je veux dire sa pensée, méconnue et trahie !

Si l'on recherche les origines de ses idées, on les retrouve exclusivement parmi le peuple de son temps, et c'est pour cela qu'il incarne l'âme italienne au commencement du XIII^e siècle, comme Dante l'incarnera cent ans plus tard.

Il était du peuple, et le peuple se reconnut en lui. Il en avait la poésie et les aspirations ; il en épousa les revendications, et le nom même de son institut eut d'abord un sens politique : il y avait à Assise, comme dans la plupart des villes d'Italie, les *Majores* et les *Minores*, le *popolo grasso* et le *popolo minuto* ; il se mit résolument avec les derniers. Ce côté politique de son apostolat doit être bien apprécié pour comprendre son étonnant succès, et toute l'originalité du mouvement franciscain à ses débuts.

Quant à son attitude vis-à-vis de l'Église, elle fut celle de l'obéissance filiale ; cela peut paraître étrange au premier abord de la part d'un prédicateur sans mandat qui venait parler au monde au nom de son inspiration personnelle et immédiate. Mais la plupart des hommes de 89 ne se croyaient-ils pas de bons et loyaux sujets de Louis XVI ?

L'Église était pour nos aïeux ce qu'est la patrie pour nous : nous pouvons vouloir renverser le gouvernement, bouleverser l'administration, changer la constitution ; nous ne nous croyons pas pour cela de moins bons patriotes.

De même dans ces âges de foi naïve où les croyances religieuses semblaient enfoncées dans la chair de l'humanité, Dante pouvait attaquer le clergé et la cour de

Rome avec une violence qui n'a pas été dépassée, sans cesser de rester bon catholique. Saint François trouvait si bien que l'Église avait été infidèle à sa mission, qu'il parlait dans son symbolique langage du veuvage de sa Dame la Pauvreté, qui depuis le Christ jusqu'à lui n'avait pas trouvé d'époux. Comment aurait-il pu mieux déclarer ses projets et mieux faire deviner ses rêves ?

Ce qu'il voulait, c'était bien plus que la fondation d'un Ordre, et c'est lui faire grand tort que de restreindre ainsi sa tentative. Il voulut un véritable réveil de l'Église au nom de l'idéal évangélique qu'il avait retrouvé.

Il y eut un long tressaillement à travers l'Europe, lorsqu'on entendit parler de ces Pénitents sortis d'une bourgade de l'Ombrie. On assurait qu'ils avaient sollicité un étrange privilège en cour de Rome : celui de ne rien posséder. On les voyait passer, gagnant leur vie du travail de leurs mains, n'acceptant que la nourriture corporelle strictement nécessaire de ceux auxquels ils avaient distribué à pleines mains le pain de vie. Les peuples relevèrent la tête, aspirant à pleins poumons les souffles printaniers qui apportaient déjà le parfum de fleurs nouvelles.

Il y a de par le monde une foule d'âmes capables de tous les héroïsmes à condition qu'elles aient devant elles un chef pour les conduire. Saint François fut pour elles le guide attendu, et ce qu'il y avait de meilleur alors dans l'humanité se jeta sur ses traces.

Le mouvement franciscain fut à l'origine, sinon la protestation de la conscience chrétienne contre le monachisme, du moins la reconnaissance d'un idéal singulièrement plus élevé que celui du clergé d'alors. Qu'on se représente en effet l'Italie du commencement du XIII^e siècle avec ses divisions, la guerre à l'état permanent, les campagnes dépeuplées, l'impossibilité de travailler les

champs, sinon dans le faible rayon que les garnisons des villes pouvaient protéger ; toutes ces cités, de la plus grande à la plus petite, passant le temps à guetter leurs voisines pour saisir le moment favorable et les saccager ; les sièges se terminant par des atrocités inouïes, et après tout cela, la famine bientôt suivie de la peste pour achever l'œuvre de destruction.

Qu'on se représente maintenant les riches abbayes bénédictines, véritables forteresses bâties sur des sommets, d'où elles avaient l'air de commander toutes les plaines environnantes. Leur prospérité n'a rien d'étonnant. Protégées par leur inviolabilité, elles étaient dans ces temps de désordres et de violence l'unique refuge des âmes pacifiques et des cœurs faibles ⁵. Les moines étaient en grande majorité les déserteurs des combats de la vie, qui, pour des motifs n'ayant rien de religieux, allaient se réfugier derrière les seules murailles solides à cette époque.

Qu'on les néglige si l'on veut, qu'on oublie la démoralisation et l'ignorance du bas clergé, la simonie et les vices des prélats, la vulgarité et l'avarice des moines, pour ne juger l'Église du XIII^e siècle que sur ceux de ses enfants qui lui font le plus honneur : ce sont les anachorètes qui devant les guerres et les vices s'enfuient au désert, et ne s'arrêtent que lorsqu'ils sont bien sûrs qu'aucun bruit de la terre ne viendra interrompre leur méditation. Parfois ils entraînent avec eux dans les solitudes de Clairvaux, de la Chartreuse, de Vallombreuse, des Camaldules, des centaines d'imitateurs ; mais alors même qu'ils sont une foule, ils sont seuls, car ils sont morts au monde et à leurs frères. Chaque cellule est un désert au seuil duquel ils s'écrient :

O beata solitudo
O sola beatitudo.

Le livre de l'Imitation est le tableau de cette vie du cloître dans ce qu'elle a de plus pur.

Mais cet abstentionisme est-il vraiment chrétien ?

Non, répondit saint François. A son tour il voulut faire comme Jésus, et l'on peut dire que sa vie est une Imitation du Christ singulièrement plus vraie que celle de Thomas à Kempis.

Jésus est bien allé au désert, mais uniquement pour retrouver dans la prière et la communion avec le Père céleste les inspirations et les forces nécessaires pour continuer la lutte contre le mal. Bien loin de fuir les foules, il allait à leur rencontre pour les éclairer, les consoler et les convertir.

Voilà ce que saint François voulut imiter. A plusieurs reprises la séduction de la vie purement contemplative s'exerça sur lui, mais chaque fois son génie l'avertit qu'il n'y avait là qu'un égoïsme déguisé, qu'on ne se sauve vraiment soi-même qu'en sauvant les autres.

A la vue des douleurs, des misères et de la corruption, au lieu de s'enfuir, il pensait, il guérissait et sentait sourdre en son cœur des flots de compassion. Il ne prêchait pas seulement l'amour aux autres, il en était ivre lui-même ; il le chantait, et ce qui vaut mieux encore, il en vivait.

Il y avait eu avant lui bien des prédicateurs de l'amour, mais la plupart du temps ils faisaient appel à l'égoïsme le plus vulgaire. Ils croyaient triompher en prouvant qu'en définitive, donner aux autres c'est placer son argent à un taux usuraire : « Donne au pauvre, dit saint Pierre Chrysologue ⁶, afin de te donner à toi-même : donne-lui une

miette pour recevoir un pain : donne-lui un abri pour recevoir le ciel. »

Rien de pareil chez saint François, sa charité n'est pas de l'égoïsme, c'est de l'amour. Il allait, non vers les bien portants qui n'ont pas besoin de médecin, mais vers les malades, les oubliés ou les dédaignés. Il dispensait les trésors de son cœur suivant les besoins, et réservait le meilleur de lui-même aux plus pauvres et aux plus perdus, aux lépreux et aux brigands.

Il fut merveilleusement servi par les lacunes de son éducation. Plus instruit, la logique formelle de l'École lui aurait enlevé cette fleur de naïveté, qui est le plus grand charme de sa vie ; il aurait vu toute l'étendue des plaies de l'Église, et il eût sans doute désespéré de les guérir.

Nous pouvons maintenant déterminer à quelle famille religieuse appartient saint François.

A y regarder d'assez haut, on voit qu'en dernière analyse les esprits comme les systèmes religieux se ramènent à deux grandes familles, placées pour ainsi dire aux deux pôles de la pensée. Ces deux pôles ne sont que des points mathématiques, ils n'existent pas dans la réalité concrète, mais on peut pourtant les marquer sur la carte de la pensée philosophique et morale.

Il y a les religions qui visent la divinité, et les religions qui visent l'homme. Encore une fois, la ligne de démarcation entre les deux familles est purement idéale et factice ; elles se mêlent et se confondent souvent si bien, qu'on a beaucoup de peine à les distinguer, surtout dans la zone intermédiaire où notre civilisation se trouve placée ; mais si nous allons vers les pôles, nous verrons leurs caractères s'accuser peu à peu.

Dans les religions qui visent la divinité, tout l'effort se concentre sur le culte et en particulier sur le sacrifice. Le but à atteindre, c'est un changement dans les dispositions

des dieux. Ceux-ci sont des rois puissants dont il faut acheter l'appui ou la faveur à force de présents.

La plupart des religions païennes rentrent dans cette catégorie ainsi que le judaïsme pharisaïque. C'est aussi la tendance de certains catholiques arriérés pour lesquels la grande affaire est d'apaiser Dieu, ou d'acheter à force d'oraisons, de cierges et de messes la protection de la Vierge et des Saints.

Les autres religions au contraire visent l'homme : leur effort porte sur le cœur et la conscience pour les transformer. Le sacrifice disparaît, ou plutôt d'extérieur il devient intérieur. Dieu y est conçu comme un père toujours prêt à accueillir celui qui va à lui. La conversion, le perfectionnement ou la sanctification deviennent les actes religieux par excellence. Le culte et la prière cessent d'être des incantations et deviennent réflexion, méditation, effort viril. Tandis que dans les premières le clergé a un rôle essentiel, comme intermédiaire entre le ciel et la terre, dans les secondes il n'est plus qu'un éducateur, chaque conscience doit entrer en relation directe avec Dieu.

C'est aux prophètes d'Israël qu'il était réservé de formuler avec une précision inconnue le point de départ du culte en esprit :

Cessez d'apporter de vaines offrandes :
J'ai en horreur l'encens,
Les nouvelles lunes, les sabbats et les
assemblées...
Quand vous multipliez les prières, je n'écoute
pas :
Vos mains sont pleines de sang.
Lavez-vous, purifiez-vous,
Otez de devant mes yeux la méchanceté de vos
actions ;

Cessez de faire le mal,
Apprenez à faire le bien ⁷.

Chez Isaïe, ces violentes apostrophes ne sont guère que des éclairs de génie, mais chez Jésus le changement intérieur devient tout à la fois le principe et la fin de la vie religieuse. Toutes ses promesses furent, non pour ceux qui étaient en règle avec la loi cérémonielle ou qui offraient le plus de sacrifices, mais pour les cœurs purs, pour les hommes de bonne volonté.

Ces considérations n'étaient peut-être pas inutiles pour montrer où sont les ancêtres spirituels du saint d'Assise.

Pour lui, comme pour saint Paul et saint Augustin, la conversion fut un changement radical et complet, l'acte de volonté par lequel on s'arrache à la servitude du péché pour se placer sous le joug de l'autorité divine. Dès lors, la prière, devenue l'acte essentiel de la vie, perd son caractère de formule magique ; elle est un élan du cœur ; c'est la réflexion et la méditation s'élevant au-dessus des vulgarités d'ici-bas pour pénétrer les mystères de la volonté divine et s'y conformer ; c'est l'acte de l'atome qui comprend sa petitesse, mais qui veut, ne serait-il qu'un son, que ce son soit en harmonie avec la symphonie divine.

Ecce adsum, Domine, ut faciam voluntatem tuam.

Quand on parvient à ces hauteurs, on n'appartient plus à une secte, on appartient à l'humanité ; on est comme ces merveilles de la nature que le hasard des circonstances place sur le territoire de tel ou tel peuple, mais qui appartiennent à tout le monde, parce qu'au fond elles n'appartiennent à personne, ou plutôt elles sont la propriété commune et inaliénable du genre humain tout entier. Homère, Shakespeare, Dante, Goethe, Michel-Ange, Rembrandt sont à nous tous, aussi bien que les ruines

d'Athènes ou de Rome, ou plutôt ils sont à celui qui les aime le plus et qui les comprend le mieux ⁸.

Mais ce qui est une vérité banale en ce qui concerne les génies de l'imagination ou de la pensée a encore l'air d'un paradoxe quand on parle des génies religieux. L'Église les a si bien réclamés comme lui appartenant qu'elle a fini par créer en sa faveur une sorte de droit. Il ne faut pas que cette confiscation arbitraire dure éternellement. Pour cela il n'y a pas à faire œuvre de négation ou de démolition : laissons les chapelles contenir des statues ou des reliques, et bien loin de diminuer les saints, faisons éclater leur véritable grandeur.

Il est temps de dire quelques mots des difficultés du travail qu'on présente aujourd'hui au public. L'histoire n'embrasse jamais qu'une bien faible part de la réalité : ignorante, elle rappelle les récits que font les enfants des événements qui se sont passés sous leurs yeux ; savante, elle fait songer à un muséum organisé avec les derniers perfectionnements ; au lieu de vous faire voir la nature avec son enveloppement, sa vie diffuse, ses mystérieux retentissements dans votre cœur, on vous tend un herbier.

S'il est difficile de raconter un fait contemporain et ordinaire, il l'est bien plus encore de décrire les grandes crises où l'humanité inquiète cherche sa voie.

Le premier devoir de l'historien est d'oublier son temps et son pays pour devenir le contemporain ému et bienveillant de ce qu'il raconte ; mais s'il est difficile de se faire une âme de Grec ou de Romain, il l'est infiniment plus de se faire une âme du XIII^e siècle. J'ai dit qu'à ce moment le moyen âge eut vingt ans ; or ce sont les souvenirs de la vingtième année qui sont, sinon les plus fugitifs, du moins les plus difficiles à noter. Chacun sait qu'il est impossible d'évoquer les souvenirs de la jeunesse avec la même netteté que ceux de l'enfance ou de l'âge mûr. On peut sans

doute en avoir les faits extérieurs présents à la mémoire, mais on ne saurait en retrouver les sensations et les sentiments : c'est que les forces confuses qui cherchent à nous entraîner sont alors en travail toutes à la fois, et pour parler le langage d'outre-Rhin, c'est l'heure essentiellement phénoménale du phénomène que nous sommes ; tout en nous se croise, s'entre-mêle, se choque, dans un conflit sanglant : c'est un moment d'ivresse diabolique ou divine. Quelques années passent et bientôt rien au monde ne saurait nous faire revivre ces heures. Là où était un volcan nous n'apercevons plus qu'un tas de cendres noirâtres, et c'est à peine si, de loin en loin, une rencontre, un son, une parole viennent éveiller notre mémoire et en faire jaillir une gerbe de souvenirs ; mais ce n'est qu'un éclair, et à peine avons-nous regardé, que tout rentre dans l'ombre et le silence.

On trouve les mêmes difficultés quand on veut noter les élans fougueux du XIII^e siècle, ses poétiques inspirations, ses amoureuses et chastes visions, tout cela se détachant sur un arrière-fond de grossièreté, de misère, de corruption et de folie.

Les hommes eurent alors tous les vices, sauf la vulgarité, toutes les vertus, sauf la mesure ; c'étaient des brigands ou des saints. La vie était assez rude pour tuer tous les organismes faibles ; aussi les caractères avaient-ils une énergie inconnue aujourd'hui. A chaque instant il fallait se prémunir contre mille dangers, prendre de ces résolutions imprévues où l'on risque sa vie. Ouvrez la chronique de fra Salimbene et vous serez effrayé de voir que ce qui y occupe la plus large place, c'est le récit des expéditions annuelles de Parme contre les villes voisines ou des villes voisines contre Parme. Que serait-ce si cette chronique, au lieu d'avoir été écrite par un moine à l'esprit très ouvert, passionné de musique, à ses heures Joachimite ardent, voyageur infatigable, l'avait été par un homme de guerre ?

Et ce n'est pas tout, ces guerres de ville à ville se compliquent de dissensions civiles ; des complots se trament périodiquement ; les conjurés sont massacrés s'ils sont découverts, ou massacrent et exilent s'ils triomphent⁹. Qu'on se représente tout cela dominé par les grandes luttes de la papauté contre l'empire, les hérétiques et les infidèles et l'on comprendra combien il est difficile de décrire de pareils temps.

L'imagination hantée de spectacles horribles ou délicieux comme ceux des fresques du Campo Santo de Pise, on pensait sans cesse au ciel et à l'enfer ; on s'en informait avec cette fiévreuse curiosité des émigrants, qui sur le pont du bateau passent leurs journées à se figurer le coin d'Amérique où dans quelques jours ils planteront leur tente.

Tout moine un peu connu devait s'y être promené ; le poème de Dante n'est pas une œuvre isolée ; c'est le plus beau monument d'un genre qui avait suscité des centaines de compositions, et l'Alighieri n'eut guère qu'à coordonner et à vivifier du souffle de son génie les travaux de ses prédécesseurs.

Le détraquement des esprits était inimaginable. La curiosité malsaine qu'il y a au fond du cœur humain et qui pousse les hommes d'aujourd'hui à la recherche de jouissances raffinées et même perverses, poussait ceux d'alors à des dévotions qui semblent un défi jeté au bon sens.

Jamais les cœurs n'avaient été secoués par de pareilles terreurs, jamais non plus ils n'avaient tressailli à de si radieuses espérances. Les plus belles hymnes de la liturgie, le Stabat et le Dies iræ, nous viennent du XIII^e siècle, et l'on peut bien dire que jamais la plainte humaine n'a été plus angoissée.

Quand on parcourt l'histoire pour y retrouver, non des récits de batailles ou des successions de dynasties, mais

pour tâcher de saisir l'évolution des idées et des sentiments ; quand on cherche surtout à surprendre le cœur des hommes et des époques on s'aperçoit, en arrivant au XIII^e siècle, qu'un vent nouveau a soufflé sur le monde : la lyre humaine a une corde de plus, la plus basse, la plus profonde, celle qui chante des douleurs et des espérances auxquelles l'ancien monde n'avait pas vibré.

Dans la poitrine des hommes d'alors on croit sentir battre parfois des cœurs de femmes ; ils ont des sentiments exquis, des inspirations délicieuses, avec des frayeurs absurdes, des colères fantastiques, des cruautés infernales. La faiblesse et la peur les rendent souvent peu sincères ; ils ont l'idée du grand, du beau, du laid, mais celle de l'ordre leur fait défaut : ils jeûnent ou font ripaille ; la notion des lois de la nature, si profondément gravée dans nos esprits, leur est tout à fait étrangère ¹⁰ ; les mots possible et impossible n'ont pas de sens pour eux. Les uns se donnent à Dieu, d'autres se vendent au diable, mais aucun ne se sent assez fort pour marcher seul, pour n'avoir pas besoin de tenir quelque pan de robe.

Peuplée d'esprits et de démons, la nature leur apparaît singulièrement animée, ils ont devant elle toutes les émotions qu'un enfant éprouve durant la nuit devant les arbres du chemin et les formes vagues des rochers.

Malheureusement pour rendre tout cela, notre langue est un instrument bien imparfait : elle n'est ni musicale, ni flexible ; depuis le XVII^e siècle il a été bienséant de garder ses émotions pour soi, et les vieux mots servant à noter des états d'âme sont peu à peu tombés dans l'oubli ; l'Imitation et les Fioretti sont devenus intraduisibles.

De plus, dans une histoire comme celle-ci, il faut tenir grand compte du génie italien : il est évident que dans un pays où on appelle une chapelle basilica, une bicoque palazzo, où en s'adressant à un séminariste on lui dit Votre

Révérance, les mots n'ont pas la même valeur que de ce côté-ci des Alpes.

Les Italiens ont une imagination qui agrandit et qui simplifie. Ils voient les formes et les contours des hommes et des choses plus qu'ils n'en saisissent l'âme. Ce qu'ils admirent surtout dans Michel-Ange, ce sont les corps gigantesques, les attitudes nobles et fières, tandis que nous en comprenons mieux les secrètes pensées, les douleurs intimes, les gémissements et les soupirs.

Mettez sous leurs yeux une toile de Rembrandt, et la plupart du temps elle leur paraîtra laide : on n'en peut pas saisir toute la fleur d'un regard comme dans celles de leurs artistes ; pour la voir, il faut l'examiner, faire effort, et l'effort là-bas c'est déjà le commencement de la douleur.

Ne leur demandez donc pas de comprendre le pathétique des choses, de se laisser toucher par l'émotion mystérieuse et presque fantastique que les cœurs septentrionaux découvrent et savourent dans les œuvres du maître d'Amsterdam. Non ; au lieu d'une forêt, il leur faut quelques arbres, se détachant fortement sur l'horizon ; au lieu d'une foule grouillant dans la pénombre de la réalité, quelques personnages, plus grands que nature, formant des groupes harmonieux dans un temple idéal.

Le génie d'un peuple ¹¹ est tout d'une pièce : les procédés qu'il applique aux arts, il les applique aussi à l'histoire. Tandis que l'esprit germanique considère plutôt les événements dans leur évolution, dans leur devenir complexe, l'esprit italien les prend à un instant donné, néglige les ombres, les nuages, les vapeurs, tout ce qui rend la ligne indécise ; il accuse fortement les contours et construit ainsi une histoire bien claire qui est une fête pour les yeux, mais qui n'est guère qu'un symbole de la réalité.

D'autres fois il appelle un homme, le fait sortir de la foule anonyme et, par un travail souvent inconscient, en fait le type idéal de toute une époque ¹².

Certes, il y a chez tous les peuples une tendance à se donner une cour de divinités et de héros qui sont comme les incarnations de ses instincts ; mais il y faut d'ordinaire le long travail des siècles. Le caractère italien ne souffre pas ces lenteurs, dès qu'il se reconnaît en un homme, il le dit, il le crie même, si cela est nécessaire, et le fait entrer encore vivant dans l'immortalité. La légende alors se confond presque avec l'histoire, et il devient bien difficile de ramener les hommes à leurs vraies proportions.

Il ne faut donc pas trop demander à l'histoire. Plus une aurore est belle, moins on peut la décrire. Les plus belles choses de la nature, la fleur et le papillon, ne doivent être touchés que par des mains délicates.

L'effort fait ici pour indiquer les teintes diaprées, vacillantes, qui formaient l'atmosphère où vécut saint François, est ainsi d'un succès bien incertain. Il était peut-être présomptueux de le tenter.

Nous ne sommes heureusement plus au temps où les historiens croyaient avoir fait œuvre de raison lorsqu'ils avaient tout ramené à leur mesure, se bornant à nier ou à omettre dans la vie des héros de l'humanité tout ce qui dépasse le niveau de notre banale expérience.

Sans doute saint François n'a pas rencontré sur le chemin de Sienne trois vierges pures et douces venues du ciel pour le saluer ; le diable n'a pas bouleversé des rochers pour l'effrayer ; mais quand on nie ces visions et ces apparitions, on est victime d'une erreur peut-être plus grave que celle de ceux qui les affirmaient.

La première fois que je fus à Assise, j'y arrivai au milieu de la nuit. C'était au mois de juin. Quand le soleil parut, inondant tout de chaleur et de lumière, la vieille basilique ¹³ sembla tout à coup tressaillir, on aurait dit qu'elle voulait parler et chanter. Les fresques de Giotto, tout à l'heure invisibles, s'animaient d'une vie étrange ; on les aurait

crues peintes de la veille tant elles étaient vivantes ; tout y remuait, sans rien de gauche ni de heurté.

J'y revins six mois plus tard. Un échafaudage était dressé au milieu de la nef ; au sommet, un critique d'art examinait les peintures et, comme le temps était sombre, il projetait sur les parois les rayons d'une lampe à réflecteur, et alors on voyait saillir des bras, grimacer des visages, sans unité, sans harmonie ; les figures les plus délicieuses prenaient quelque chose de bizarre et de grotesque.

Il descendit triomphant, avec un carton bourré de croquis : ici un pied, là un muscle, plus loin un morceau de visage ; et je ne pouvais m'empêcher de rêver aux fresques telles que je les avais vues inondées de soleil.

Le soleil et la lampe sont des trompeurs, ils transforment ce qu'ils nous font voir ; mais, s'il faut tout dire, j'avouerai ma prédilection pour les tromperies du soleil.

L'histoire est un paysage, et, comme ceux de la nature, il change sans cesse. Deux personnes qui le contemplent en même temps n'y trouvent pas le même charme, et vous-même, l'eussiez-vous continuellement sous les yeux, vous ne le verriez pas deux fois le même. Les lignes générales subsistent, mais il suffit d'un nuage pour cacher les plus importantes, comme il ne faut qu'un jeu de lumière pour faire émerger tel ou tel détail et lui donner une trompeuse valeur.

Quand j'ai commencé cette page, le soleil allait disparaître derrière les ruines du château de Crussol et les splendeurs du couchant lui faisaient une étincelante auréole ; la lumière inondait tout et pourtant on ne voyait plus la trace des dégâts infligés par les guerres au vieux manoir féodal. Je regardai, comptant presque apercevoir à la croisée la silhouette de la châtelaine... Le crépuscule est venu, et maintenant il n'y a là-haut que des pans de mur croulants, un donjon découronné, que des ruines et des débris qui semblent implorer la pitié.

Il en est de même pour les paysages de l'histoire. Les esprits étroits ne peuvent se résoudre à ces perpétuelles transformations : ils veulent une histoire objective où l'auteur étudierait les peuples comme le chimiste étudie les corps. Il est bien possible qu'il y ait pour l'évolution historique et les transformations sociales des lois aussi précises que celles des combinaisons chimiques, et il faut espérer qu'on finira par les découvrir ; mais pour le moment, il n'y a pas en histoire de vérité purement objective ¹⁴.

Pour écrire l'histoire, il faut la penser, et la penser, c'est la transformer. Depuis quelques années, il est vrai, on croit avoir trouvé le secret de l'objectivité en publiant les documents originaux. Il y a là un véritable progrès qui rend d'inappréciables services, mais encore ne faut-il pas se faire illusion sur sa portée. On ne peut en général pas publier tous les documents sur une époque ou un événement ; il faut faire un triage où se décèlera forcément la tournure d'esprit de celui qui le fera. Admettons qu'on publie tout ce qu'on trouve, mais hélas, ce sont d'ordinaire les mouvements les plus originaux qui sont le moins documentés. Voici, par exemple, l'histoire religieuse du moyen âge ; il est déjà passablement délicat de collectionner les documents officiels, tels que bulles, brevets, canons conciliaires, constitutions monastiques, etc., mais ces documents renferment-ils toute la vie de l'Église ? Il s'en faut de beaucoup, et à mon sens, les mouvements qui agitaient sourdement les masses sont bien plus importants, quoique nous n'ayons pour en témoigner que de rares fragments ¹⁵.

Pauvres hérétiques, on ne les a pas seulement emprisonnés, brûlés, on a détruit leurs livres ainsi que tout ce qui parlait d'eux, et plus d'un historien, retrouvant à peine leurs traces dans des monceaux de documents, oublie ces prophètes aux visions étranges, ces moines poètes qui,

du fond de leur cachot, faisaient tressaillir le monde et trembler la papauté.

C'est donc une utopie que l'histoire objective. Nous créons Dieu à notre image, et nous imprimons la marque de notre personnalité là où l'on s'attend le moins à la retrouver.

Mais à force de parler du tribunal de l'histoire, on a fait croire à la plupart des auteurs qu'ils se doivent à eux-mêmes, et qu'ils doivent à leurs lecteurs des jugements définitifs et irréformables.

Il est toujours plus facile de prononcer une sentence que d'attendre, de se réserver, d'examiner encore. La foule, qui s'est dérangée pour assister à un procès, est presque toujours furieuse contre les juges quand ils remettent la cause pour supplément d'information ; son esprit est ainsi fait qu'il lui faut de la précision dans les choses qui en supportent le moins ; elle interroge, comme les enfants, à tort et à travers ; si vous avez l'air hésitant ou embarrassé, vous êtes perdu dans son estime, vous n'êtes évidemment qu'un ignorant.

Mais peut-être au-dessous des aréopagites, obligés, de par leurs fonctions, de prononcer des sentences, y a-t-il place au fameux tribunal, pour un simple spectateur entré là par hasard. Il a rassemblé un dossier et voudrait dire tout simplement son opinion à ses voisins.

Ce n'est donc pas ici une histoire *ad probandum*, pour employer l'ancienne formule. Est-ce à dire que je n'aie désiré donner au lecteur qu'un instant de distraction ? Ce serait bien mal comprendre ma pensée. Il y a dans les grands spectacles de l'histoire comme dans ceux de la nature quelque chose de divin ; il s'en dégage pour nos esprits et nos cœurs une vertu apaisante et encourageante tout à la fois ; on communie avec l'humanité, on éprouve la salutaire sensation de sa petitesse, et en voyant les beautés et les tristesses du passé, on apprend à mieux juger l'heure actuelle.

Dans une des fresques de l'église supérieure d'Assise, Giotto a représenté sainte Claire et ses compagnes sortant éplorées de Saint-Damien pour baiser le cadavre de leur père spirituel porté à sa dernière demeure. Avec une liberté tout artistique, il a fait de la chapelle une riche église couverte de marbres précieux.

Heureusement le vrai Saint-Damien subsiste encore, blotti au pied de quelques oliviers, comme une alouette au pied des genêts ; il a encore ses pauvres murailles en pierres irrégulières, comme celles des murs des champs voisins. Quel est le plus beau, le temple idéal rêvé par l'artiste ou la pauvre chapelle de la réalité ? Aucun cœur n'hésitera.

Les historiens officiels de saint François ont fait pour sa biographie ce que Giotto avait fait pour le petit sanctuaire. La plupart du temps ils lui ont rendu un mauvais service. Ces embellissements qu'ils ont ajoutés à sa vie ont fait oublier le saint François de la réalité, pourtant infiniment plus beau. Les auteurs ecclésiastiques ont, semble-t-il, grand tort d'orner ainsi la vie de leurs héros et de n'y signaler que les traits édifiants. Ils donnent par là occasion, même aux plus dévots, de suspecter leur témoignage. Puis, à force d'environner les saints de lumière, ils en font des êtres plus qu'humains qui n'ont rien de commun avec nous ; ce sont des privilégiés marqués du sceau divin ; ce sont, comme le chantent les litanies, des vases d'élection où Dieu a versé les plus doux parfums ; leur sainteté s'est révélée presque malgré eux ; ils sont nés saints, comme d'autres naissent rois ou esclaves, leur vie se détache sur le fond d'or des triptyques et non sur le fond sombre de la réalité ¹⁶.

A cela les saints gagnent peut-être un peu plus de respect auprès des gens superstitieux ; mais leur vie perd quelque chose de sa vertu et de sa force communicative. Oubliant

qu'ils ont été des hommes comme nous, nous n'entendons plus dans notre for intérieur le « Va et fais de même ».

C'est donc faire œuvre pie que de rechercher l'histoire derrière la légende. Est-il présomptueux de demander aux lecteurs un effort pour comprendre le XIII^e siècle et aimer saint François ? Ils en seraient amplement récompensés et trouveraient bientôt un charme inattendu aux paysages trop grêles, aux âmes décorporées, aux imaginations malades qui vont passer sous leurs yeux. L'amour est la véritable clef de l'histoire.

Un livre a toujours un grand nombre d'auteurs, et les pages qui suivent, doivent beaucoup aux recherches des autres ; j'ai tâché, dans les notes, de marquer toute l'importance de ces dettes.

J'ai eu aussi d'autres collaborateurs auxquels il me sera plus difficile d'exprimer ma gratitude. Je veux parler de Messieurs les Préfets des bibliothèques d'Italie et de leurs subordonnés ; je ne saurais nommer tout le monde, les visages me sont plus connus que les noms, mais je tiens à dire ici que pendant de longs mois passés dans les diverses collections de la Péninsule, tous, jusqu'aux plus humbles employés, ont été d'une complaisance à toute épreuve, même durant des périodes où le personnel était réduit à sa plus simple expression.

M. le professeur Leto Alessandri qui, à peine relevé d'une grave atteinte d'influenza, a voulu me servir de guide dans les archives d'Assise, a droit à une mention toute particulière. Que M. le Syndic et la Municipalité de cette ville agréent aussi l'expression de ma reconnaissance.

Je ne saurais terminer sans envoyer un souvenir ému aux fils spirituels de saint François dispersés dans les montagnes de l'Ombrie et de la Toscane.

Chers habitants de Saint-Damien, de la Portioncule, des Carceri, de l'Alverne, de Fonte-Colombo, vous vous rappelez peut-être cet étrange pèlerin qui sans avoir ni le froc, ni la corde, vous parlait du Séraphique Père avec autant d'amour que le plus pieux Franciscain ; vous vous étonniez de son ardeur à tout voir, à tout regarder, à courir dans des sentiers inexplorés. Il vous arrivait de chercher à le retenir, en lui répétant que dans les grottes lointaines où il vous entraînait, il n'y avait ni la moindre relique, ni la plus maigre indulgence ; mais vous finissiez par le suivre, pensant que seuls des Français peuvent avoir la dévotion aussi ardente et aussi indiscrete.

Merci, pieux anachorètes de Greccio, merci pour le pain que vous allâtes mendier lorsque j'arrivai à votre ermitage transi de froid et de faim. Si vous lisez ces lignes, puissiez-vous y lire ma reconnaissance et aussi un peu d'admiration. Vous n'êtes pas tous des saints, mais vous avez presque tous des heures de sainteté, des envolées de pur amour.

Que si quelques pages de ce livre vous font de la peine, tournez-les rapidement ; laissez-moi penser que d'autres vous feront plaisir et vous rendront plus précieux encore, si c'est possible, le nom que vous portez.

PRÉFACE

(1918)

Nous ne publions pas aujourd'hui une œuvre nouvelle : c'est le texte même des éditions précédentes, revu et amélioré çà et là, et où on a intercalé le chapitre sur l'avènement d'Honorius III et l'Indulgence de la Portioncule, publié à part depuis longtemps.

Le seul changement qui attirera immédiatement l'attention de ceux qui connaissent les éditions précédentes, c'est l'introduction, avant chaque chapitre, de deux pages contenant surtout des passages de l'Ancien et du Nouveau Testament.

Il est sans doute nécessaire d'avertir les lecteurs du rôle que doivent jouer, dans l'étude de la vie de saint François, ces citations qui, à première vue, pourraient sembler un hors-d'œuvre, n'ayant qu'un fort lointain rapport avec le texte.

Ceux qui nous lisent sont en général ou bien des personnes d'une piété élevée, qui veulent entrer en communion d'esprit et de cœur avec un des hommes dont le rayonnement n'a pas cessé de se faire sentir depuis bien des siècles sur l'Église chrétienne, et dont le message, en ces heures de douloureux enfantement, pourrait devenir le programme d'une profonde rénovation ; ou bien ce sont des esprits rationalistes, étrangers peut-être aux

préoccupations religieuses, mais avides de connaître, de comprendre jusqu'au fond ceux qui sont le plus différents d'eux et qui ont exercé une indéniable influence sur le cœur de l'humanité.

Pour les uns, comme pour les autres, ce qui importe le plus, c'est de pouvoir pénétrer dans l'intimité de la conscience de saint François, de devenir les témoins sympathiques de l'éclosion de sa pensée, d'en trouver les racines et d'en pouvoir contempler le développement.

Or tout cela, nous le connaissons. Nous sommes amplement renseignés à ce sujet, soit par saint François lui-même, soit par les récits de frère Léon d'Assise, le confident fidèle de sa pensée, qui lui survécut pendant une quarantaine d'années, et se consacra à maintenir vivante la figure historique de son maître.

Ce qui ressort de cette double source, qui n'en est pour ainsi dire qu'une, tant le disciple s'était nourri de la pensée de celui auquel il avait donné son admiration et sa foi — et cela ressort aussi de tous les autres témoignages, — c'est que saint François fut essentiellement un vir catholicus ou evangelicus ou apostolicus, locutions qui ont toutes un sens très voisin et résument la formation intellectuelle, morale, religieuse de notre saint, ainsi que son programme, comme procédant essentiellement de l'Évangile, de la Bible et de toute la tradition ¹⁷.

Ce fut un autodidacte, et il est le tout premier, dans son Testament, à revendiquer hautement ce caractère : « Personne ne me montrait ce que je devais faire, mais le Très Haut lui-même me révéla que je devais vivre selon la règle de l'Évangile ¹⁸ » ; mais si l'idée ne lui vint pas de demander à l'autorité ecclésiastique, telle qu'il la voyait autour de lui, le programme d'une réforme religieuse devenue urgente, et qu'elle n'avait pas su, ou pu réaliser, il ne songea pas davantage à s'adresser à quelque autre

Église, ou à quelqu'une des sectes qui pullulaient alors jusque dans les plus humbles cités d'Italie.

Il fut enfant de l'Église, plus et mieux que personne de son temps, parce qu'au lieu de ne voir dans la foi, comme tant d'autres, que l'obéissance disciplinaire aux ordres de la hiérarchie, qu'une soumission physique où la volonté, l'intelligence et le cœur n'entreraient pour rien, il vivifia sa soumission, la fortifia, l'exalta, par un incomparable amour.

Son originalité fut d'être, avant tout, poète et artiste, en prenant ces mots dans leur sens le plus élevé ; il sentait la vie, la devinait partout, et le merveilleux succès de son apostolat fut de la faire éclore sous ses pas. C'est aussi de ce point de vue qu'il faut juger ses sentiments vis-à-vis de l'Église. Il ne séparait pas celle du présent de celle du passé et de celle de l'avenir. Elle était pour lui le cortège éternel qui, parti du chaos initial, monte vers la vérité, la justice et l'amour, sans cesse arrêté, mais jamais anéanti. La pensée de se séparer de ce cortège ne pouvait pas se présenter à son esprit : un bon citoyen ne s'expatrie pas, sous prétexte que le gouvernement de son pays n'arrive pas à remplir sa mission. Les périls qui menacent sont, pour lui, non le signal de l'émigration, mais celui du dévouement et du sacrifice.

La tradition, qui montre saint François soutenant les colonnes de l'Église qui menaçait ruine, correspond à la réalité historique. C'est le petit pauvre du bon Dieu qui empêcha la barque de Pierre de chavirer.

La confiance absolue qu'il avait en l'Église, il l'avait puisée dans sa connaissance vivante et approfondie des livres saints et de la liturgie. Quelques-unes des légendes franciscaines, par une malencontreuse tendance à amplifier le rôle du surnaturel dans sa vie, l'ont dépeint comme manquant de haute formation intellectuelle : il est exact qu'il était resté étranger à l'enseignement théologique du temps, mais si sa connaissance de la Bible est très

différente de celle de ses contemporains, elle n'est pas moins profonde ¹⁹.

Il n'y avait pas cherché des arguments théologiques, mais l'histoire éternelle du peuple de Dieu, des exemples au contact desquels son tempérament de poète et de chevalier s'exaltait, et surtout des conseils et des directions qu'il s'appliquait.

C'est évidemment dans la récitation des offices et dans une ardente participation à tous les rites sacrés qu'il avait puisé sa connaissance de la Bible et des Pères. Pour lui le calendrier ecclésiastique, — qui n'était pas encore encombré d'une foule de fêtes qui en ont dissimulé les grandes lignes — était le programme d'une sorte de drame, où chaque année ramène l'histoire du monde, depuis la création jusqu'à la consommation des temps. Et ce drame, il le vivait, avec son cœur de croyant, son imagination de poète, son élan de martyr, pour le comprendre, en percer le mystère, se donner les forces d'y trouver, lui aussi, une humble place, d'y jouer son rôle.

C'est donc de toute son âme qu'il avait pris possession de ce qu'il y a de plus impressif et de plus humain dans la tradition chrétienne. Il se l'était assimilé, en avait fait sa nourriture. A la vérité, cette connaissance qu'avait François de ce qu'on appelait alors les saintes lettres, était fort différente de la formation donnée dans les écoles religieuses de son temps, et c'est pour cela qu'on a eu le droit de le traiter comme un génial inspiré à peu près sans culture. Mais il suffit de lire ses œuvres pour voir combien, tout en étant étranger à la formation scolastique de son époque, il se plaça sous l'influence directe, constante, de la Bible et de la vie à la fois réelle et idéale de l'Église.

Or les paroles, les images, les chants, les poèmes, tous les tableaux historiques, moraux ou littéraires qui ont alimenté d'abord les sentiments de François, puis ses réflexions, et qui enfin se sont imposés à lui pour le diriger,

nous les possédons encore tels qu'il les vit et les contempla.

Si pour comprendre sa personnalité, il est nécessaire d'aller à Assise et de vivre dans cette Ombrie dont il fut le fils le plus caractéristique, il l'est encore davantage de connaître l'horizon religieux au centre duquel il naquit, de revoir les cimes vers lesquelles il se mit en route avec une ardeur, une simplicité, un héroïsme qui n'ont pas cessé d'émerveiller le monde.

Ces cimes, ce sont les montagnes éternelles dont parle la Bible ; mais si on veut rester dans la vérité historique, il faut les voir telles qu'il les vit et les contempler de son point de vue.

Le lecteur sait maintenant pourquoi il trouve en tête de chaque chapitre un choix des passages qui ont été vraiment le viatique quotidien du prophète de l'Ombrie.

Ils sont cités d'abord d'après le texte de la Vulgate, parce que c'est sous cette forme qu'il les connut et les chanta ; or ceux qui, comme saint François, sont habitués à ce texte-là, savent bien que s'il renferme çà et là quelques erreurs de traduction, il a aussi une richesse sentimentale et historique que les traductions les plus modernes et les plus scientifiques sont bien loin de posséder. Il en est des vieux textes comme des vieilles églises. Celles-ci n'ont pas reçu d'autres onctions que leurs sœurs dernières venues, et pourtant le visiteur perçoit l'indéfinissable supériorité de la plus humble chapelle où depuis des siècles on a pleuré et prié, rêvé de vie idéale et d'immolation ; la lente et continuelle consécration du peuple s'y est ajoutée à celle du rite pontifical.

Or, c'est par la Vulgate que l'Église chrétienne a pris possession de l'effort religieux d'Israël et du message évangélique. La science a le droit, et même le devoir de constater les erreurs de traduction de saint Jérôme et de ses collaborateurs, mais si elle prétendait la Vulgate périmée à cause de ces erreurs, elle commettrait la même

faute de goût que certains curés de campagne qui abandonnent la vénérable église, haut perchée, du XII^e siècle, pour la remplacer, au bas de la colline, par une construction nouvelle.

Les siècles ont conféré à la Vulgate une consécration qui n'est certes pas d'ordre scientifique, mais qui est un fait qu'il serait bien peu scientifique de ne pas constater. Son texte, à force de charrier les émotions les plus profondes de l'humanité occidentale, s'en est imprégné ; ce sont ces douleurs, ces élans, ces espoirs qu'on revit dans son latin sonore, et en les revivant, chaque génération qui vient les consacre à nouveau. Mais cette consécration nouvelle n'est jamais une répétition pure et simple, elle complète le passé ou — pour employer le mot de la langue religieuse, qui est à lui seul le germe de toute une philosophie — elle l'accomplit ; c'est un degré nouveau de l'échelle mystérieuse qui relie la terre au ciel, ou plutôt c'est le travail non perceptible aux sens, mais continu, qui élabore sans cesse dans l'arbre des sèves toujours anciennes et toujours nouvelles.

Le vieillard d'aujourd'hui, qui, avant de mourir, réunit ses enfants pour les bénir, répète le geste de Jacob ; mais ce geste est le messenger de bénédictions autrement riches que celles de Jacob. Ceux qui savent peser les impondérables et discerner les choses invisibles perçoivent, entre la bénédiction actuelle et celle du vieux patriarche, la série ininterrompue de pères, qui sont les nôtres, et qui, arrivés aux portes de la mort, ont fait acte de foi en la vie, nous laissant ainsi un héritage spirituel, auquel aucun bien temporel ne saurait être comparé.

Ceux de nos lecteurs qui sont au courant de l'exégèse, et habitués à recourir sans cesse, avec juste raison, à l'original hébreu ou grec, seront peut-être étonnés que

dans la traduction française des passages cités, nous ayons répété les erreurs de la Vulgate.

Les explications qui viennent d'être données leur feront comprendre la raison — vraiment de saine critique — de cette méthode. Nous sommes même allé plus loin et, de propos délibéré, nous avons parfois dépassé les libertés prises par saint Jérôme avec le sens original des textes, pour leur donner le sens nouveau que la tradition subséquente ou que saint François leur avait donné.

Pour lui la Bible est « la source spirituelle qui jaillit pour la vie éternelle ²⁰ » : en lui demandant lumière et force, l'idée d'en déterminer l'origine scientifique ne lui venait pas plus qu'au voyageur traversant le désert et arrivant à l'oasis, ne vient celle de faire analyser l'eau, enfin trouvée, avant de se désaltérer.

De plus, comme tous les croyants de son temps, il vit dans l'Ancien Testament non seulement une préparation historique du Nouveau, mais sa préfiguration : le Buisson ardent d'où sort la voix qui parle à Moïse préfigure la virginité de Marie, Mère de Jésus, et la promesse d'un Rédempteur ; le passage de la mer Rouge préfigure le Baptême de Jésus ; l'offrande de Melchisédech, l'institution de l'Eucharistie ; la vente de Joseph, la trahison de Judas ; le sacrifice d'Abraham, la mort du Christ, et ainsi de suite. C'est à travers ces méthodes d'interprétation, qu'on trouve déjà constantes chez saint Paul, que saint François méditait les Saintes Écritures. Par une tendance analogue, et qui n'est pas moins fréquente chez les chrétiens, il s'appliquait à lui-même certains passages, et y trouvait non pas seulement des exhortations morales qu'il devait utiliser comme tous les croyants, mais il s'habitua à y voir une prophétie et une préfiguration de sa mission.

Pour lui, le don qui lui fut fait de la petite église de la Portioncule était à la fois le résultat et la preuve du plan éternel de Dieu à l'égard des Petits Pauvres du Seigneur.

Ceux qui avaient donné ce nom à l'humble chapelle avaient été mus, sans le savoir, par l'Esprit saint : ils avaient prophétisé la venue des frères Mineurs, et la création de cette nouvelle famille trouvait les titres de sa mission dans l'existence et dans l'obtention du sanctuaire ²¹.

Quand les frères lui conseillaient d'imiter les supérieurs de tous les Ordres, et d'obtenir des privilèges spéciaux de la curie romaine, il répondait en souriant qu'aucune famille religieuse n'avait de privilèges comparables à celui que les frères Mineurs ont reçu de Jésus lui-même, puisqu'il s'est constitué leur grand prophète et leur a donné leur nom, lorsqu'il a dit : « Ce que vous avez fait à un de mes frères mineurs, c'est à moi que vous l'avez fait ²². »

On voit avec quelle tranquille assurance François s'appropriait la Bible. Il faut s'imaginer cette appropriation, dans son sens le plus réaliste : tous les croyants cherchent à tirer profit des livres sacrés et de la tradition ecclésiastique, et y trouvent des leçons qu'ils s'appliquent, mais lui allait beaucoup plus loin : cet homme qui avait renoncé à tout bien temporel prenait sa revanche sur les biens spirituels. La Bible lui apparaissait comme un domaine divin, en possession duquel il était entré de droit par ses fiançailles mystiques avec la Pauvreté. La Bible et ses promesses étaient à lui et à sa famille spirituelle comme un héritage spécial, préparé de siècle en siècle par les Patriarches et les Prophètes, par le Christ et ses disciples, pour ceux qui, à la fin des temps ²³, saisiraient dans sa plénitude la mission des temps nouveaux et s'offriraient pour la vivre et la réaliser.

On ne peut rien comprendre à saint François, à ses efforts, à sa foi, à ses douleurs, si on ne pénètre pas les dispositions tout à fait particulières dans lesquelles il sondait les Écritures. Pour tous les chrétiens elles sont le livre de Dieu ; pour lui elles étaient encore autre chose : elles étaient le livre où Jésus lui-même avait annoncé et

préparé, par delà la Pentecôte apostolique, la Pentecôte ombrienne ²⁴.

La question de savoir s'il avait tort ou raison peut se poser pour le moraliste ou le théologien, elle ne se pose pas pour l'historien, dont le rôle est de constater la réalité, de bien la voir et non de la juger. Or il est incontestable, pour celui-ci, que c'est dans la Bible et dans la tradition liturgique de l'Église que saint François trouva d'abord l'appel à la vie idéale après laquelle il soupirait instinctivement, puis les directions qu'il s'appliqua à réaliser, plus tard les exemples et les enseignements qui le soutinrent dans la lutte, enfin les paroles qui dans les heures d'angoisse le préservèrent de la désespérance finale.

Il est difficile, pour des hommes de nos jours, de se l'imaginer s'appliquant les paroles du Psaume 39 (40) ²⁵ :

Tune dixi : Ecce venio,
In capite libri scriptum est de me,
ut facerem voluntatem tuam.
Deus meus, volui,
et legem tuam in medio cordis mei.

Mais cette difficulté vient surtout de ce qu'il est devenu bien difficile de comprendre un homme qui a chassé de son cœur tous les instincts égoïstes et les a remplacés par l'amour et la passion du divin.

Sûr de la sincérité de sa conversion, il se sentait — puisqu'il s'était donné sans restriction ni réserve à Dieu, au Christ et à l'Église — en droit de compter sur la réalisation littérale et absolue de toutes les promesses de Dieu. Aussi son âme candide croyait-elle, durant les longues veilles où elle se préparait à l'assaut des forteresses du mal,

percevoir le dialogue du Père céleste et de son Fils. Jésus intercédait, disant : « Père, daignez en cette heure suprême me former et me donner un peuple tout nouveau et tout humble ; un peuple qui par son humilité et sa pauvreté sera bien différent de tous ceux qui l'ont précédé, et qui ne voudra pas avoir d'autre chef que moi seul. »

Et Dieu répondait : « Mon Fils, votre demande est exaucée. »

Aucun doute ne venait ébranler les forces que lui conféraient ces visions de poète ; puisque ce peuple de Dieu, cette famille des pauvres frères Mineurs était expressément prophétisée, nommée, caractérisée dans l'Évangile, et que Jésus a pris soin de la prémunir contre tout découragement, quand il a dit : « Ne craignez point, petit troupeau, car il a plu au Père de vous donner le Royaume ²⁶. »

Quelques-uns de ses biographes — même primitifs — ont cru exalter sa mission, en le montrant, dans les instants décisifs, ouvrant la Bible ou les Évangiles, au hasard, pour trouver, dans la première ligne qui tomberait sous ses yeux, la réponse providentielle à ses questions. Il est bien possible que dans certains cas où il s'agissait de prendre des décisions sans importance, il ait eu recours à ce tirage au sort d'un passage de l'Évangile, moyen très populaire à cette époque, bien que condamné par saint Augustin et plusieurs conciles ²⁷. Mais ce serait se tromper complètement sur l'unité, la cohérence de sa pensée, que de s'imaginer que de tels moyens aient pu avoir un rôle essentiel dans ses actes.

Ce qu'il considéra comme sa mission ce fut la reprise et la continuation de l'œuvre du Christ par la prédication, et surtout la pratique de la pauvreté. C'est de ce point de vue qu'il prenait, jour après jour, possession plus complète de la Bible, et qu'il s'en nourrissait. Il savait où il allait. Ce

qu'il demandait à ses méditations nouvelles, ce n'était plus que le pain quotidien ; et il l'y trouvait en surabondance, parce que son œil de plus en plus exercé apercevait souvent l'aliment spirituel, là où tant d'autres n'auraient vu que des pierres.

Je sais bien que des esprits chagrins pourront sourire devant tous les passages qui ont été groupés au début de chaque chapitre ; on les verra hocher la tête en murmurant : « Voici qui n'est décidément pas scientifique. »

Et ils auront grandement raison, car cela n'est pas scientifique dans le sens que certaines gens appliquent à ce mot. Mais si l'histoire est autre chose qu'une archéologie, autre chose que la connaissance, matérielle en quelque sorte, d'un passé mort, si elle est au contraire la prise de possession d'une époque ou de la vie d'un homme par ce qu'il y a de plus vivant en nous, si elle est un effort de tout l'être pour revivre le passé dans sa complexité, en connaître et en revoir les caractères extérieurs, et surtout pour en sonder la conscience, en suivre la marche, en revivre l'activité et enfin sentir qu'en tout cela c'est déjà nous qui vivions, alors ces passages ont un rôle historique.

Ils sont en quelque sorte ce qu'est le prélude dans une œuvre musicale : ils la résument et l'expliquent.

On espère donc que les lecteurs voudront bien non seulement les lire attentivement, soit dans le texte latin, soit dans la traduction, mais faire effort pour retrouver les dispositions intellectuelles et morales dans lesquelles saint François les méditait.

Si je m'adressais à des professionnels de la critique ou de la théologie, j'ajouterais une longue note, à propos de chacun de ces passages, pour exposer les raisons qui m'ont amené à lui donner une place ; il m'a semblé que je pouvais

attendre à plus tard, pour faire passer le public par l'atelier où l'œuvre qu'on lui présente s'est élaborée.

Dans quelques cas fort rares j'ai cru devoir citer des écrits postérieurs à saint François ; par exemple il m'a paru tout indiqué de rappeler, au début même des citations et pour leur servir en quelque sorte de porche, les vers par lesquels l'Alighieri voulut marquer le rôle, unique dans l'histoire, du Poverello, et proposa de donner à sa Cité natale le nom d'Orient.

D'autres fois, j'ai emprunté quelques lignes au Sacrum Commercium, aux pages immortelles qu'on pourrait intituler en français : « Les Noces Mystiques du Bienheureux François avec Dame Pauvreté », où, moins d'un an après sa mort, son successeur Jean Parenti, sous le voile d'une transparente allégorie, raconta avec une émotion qui rappelle l'Apocalypse, le rêve de rénovation fait par la première génération franciscaine et les redoutables obstacles qui se dressèrent devant elle.

Enfin, comme le but de ce travail est de faire connaître l'attitude du réformateur ombrien devant les monuments du passé religieux, la façon dont il les utilise, je l'ai aussi cité lui-même dans des pages, où, à première vue, il paraît répéter textuellement les Écritures ; on verra pourtant qu'il en use avec elles avec une grande liberté, la liberté du fils qui vit dans la maison de son Père et qui a pris au pied de la lettre la parole de saint Paul : Heredes quidem Dei, coheredes autem Christi. Nous sommes les héritiers de Dieu, les cohéritiers du Christ ²⁸.

Décembre 1917.

Però chi d'esso loco fa parole
Non dica Ascesi, che direbbe corto,
Ma Oriente, se proprio dir vuole ²⁹.

... Visitavit nos Oriens ex alto
illuminare his qui in tenebris et in umbra mortis sedent, ad
dirigendos pedes nostros in viam pacis ³⁰.

Et ipse præcedet ante illum (Dominum) in spiritu et
virtute Eliæ, ut convertat corda patrum in filios et
incredulos ad prudentiam justorum, parare Domino plebem
perfectam ³¹.

Ego cognovi te in deserto (dicit Dominus),
in terra solitudinis ³².

In caritate perpetua dilexi te ;
ideo attraxi te miserans ³³.

Que ceux qui parlent de ce lieu
ne disent plus Assise, car ce serait trop peu dire,
mais qu'ils l'appellent Orient, s'ils veulent lui donner son
vrai nom ³⁴

L'Orient d'en haut nous a visités
pour éclairer ceux qui sont assis dans les ténèbres de
l'ombre et de la mort
et diriger nos pas dans la voie de la paix ³⁵.

Il marchera devant le Seigneur dans l'esprit et la puissance d'Élie pour ramener les cœurs des pères vers les enfants, et les révoltés à la sagesse des justes, afin de préparer au Seigneur un peuple parfait ³⁶.

Je t'ai connu dans le désert (dit le Seigneur)
au pays de la solitude ³⁷.

Je t'ai aimé d'un amour éternel ;
c'est pourquoi, dans ma miséricorde, je t'ai
attiré ³⁸.

VIE DE SAINT FRANÇOIS

CHAPITRE PREMIER

JEUNESSE DE SAINT FRANÇOIS

Assise est encore à peu près ce qu'elle était il y a six ou sept siècles. Le donjon féodal est en ruines, mais l'aspect de la ville est toujours le même avec ses longues rues désertes, bordées de maisons séculaires ³⁹.

Étagée à mi-côte d'une colline que domine fièrement le mont Subasio ⁴⁰, elle contemple à ses pieds toute la plaine de l'Ombrie depuis Pérouse jusqu'à Spolète. Les maisons grimpent contre le rocher comme des enfants qui se pressent, se dressent sur la pointe des pieds pour être bien sûrs de tout voir ; elles y réussissent si bien que de chaque

croisée on embrasse tout le panorama avec son encadrement de collines moutonneuses, au sommet desquelles villages et châteaux se découpent sur un ciel d'une limpidité incomparable.

Ces simples demeures ne comptent pas plus de cinq à six petites pièces ⁴¹, mais les tons rosés de la pierre leur donnent une gaieté extraordinaire. Celle où naquit, dit-on, saint François, a presque entièrement disparu pour faire place à une église ; mais la rue est si modeste, ce qui subsiste de la casa paterna di San Francesco, si parfaitement semblable aux maisons voisines, que la tradition doit avoir raison. François entra vivant dans la gloire ; il serait étonnant qu'une sorte de culte ne soit pas tout de suite allé à la demeure où il avait vu le jour et passé les vingt-cinq premières années de sa vie.

Il vint au monde vers 1182 ⁴². Les biographes ne nous ont conservé que peu de détails sur ses parents ⁴³.

Son père, Pierre Bernardone, vendait des étoffes et gagnait à ce commerce beaucoup d'argent. On sait combien la vie des marchands était alors différente de ce qu'elle est aujourd'hui. Une grande partie de leur temps se passait à des tournées lointaines pour s'approvisionner.

Ces voyages étaient presque des expéditions. Les routes étant peu sûres, il fallait une bonne escorte pour se rendre à ces foires fameuses, où durant des semaines se rencontraient des marchands venus des points les plus reculés de l'Europe. Dans certaines villes, Montpellier par exemple, la foire était continuelle ; Benjamin de Tudela nous montre cette cité fréquentée par toutes les nations chrétiennes et mahométanes : « On y trouve des négociants de l'Afrique, de l'Italie, de l'Égypte, de la Palestine, de la Grèce, de la Gaule, de l'Espagne et de l'Angleterre, en sorte qu'on y voit des gens de toutes les langues avec les Génois et les Pisans. »

Parmi tous ces marchands, les plus riches étaient ceux qui faisaient le trafic des tissus. Ils étaient au pied de la lettre les banquiers du temps, et leurs lourdes voitures charriaient souvent les sommes levées par les papes en Angleterre ou en France.

Leur passage était un des événements de la vie de château ; on les retenait longtemps, et on les questionnait sur toutes les nouvelles. Il est facile de comprendre combien de pareilles relations devaient les rapprocher de la noblesse ; aussi dans certaines contrées, en Provence par exemple, les marchands étaient-ils considérés comme nobles au second degré ⁴⁴.

Bernardone faisait souvent de ces longs voyages ; il venait même en France, et par là il faut entendre sûrement la France septentrionale et surtout la Champagne, où se faisaient les échanges commerciaux entre le nord et le midi de l'Europe ⁴⁵.

Il s'y trouvait précisément lorsque son fils naquit. La mère, sur les fonts baptismaux de Saint-Rufin ⁴⁶, lui fit donner le nom de Jean, mais le père à son retour voulut l'appeler François ⁴⁷.

Avait-il déjà des idées arrêtées sur l'éducation qu'il voulait lui donner, l'appela-t-il ainsi parce qu'il se proposait dès lors, de l'élever à la française, d'en faire un petit Français ? Cela n'a rien d'improbable. Peut-être aussi n'y avait-il là qu'une sorte d'hommage reconnaissant adressé par le bourgeois d'Assise à ses nobles clients d'au delà des monts ? Quoi qu'il en soit, l'enfant apprit le français et garda toujours pour notre langue et pour notre pays un goût particulier ⁴⁸.

Ces indications sur Bernardone sont d'une extrême importance ; elles nous montrent au milieu de quelles influences François grandit. Les marchands en effet jouèrent un rôle considérable dans les mouvements religieux du XIII^e siècle. Leur métier même les obligeait à

devenir des colporteurs d'idées. Comment, lorsqu'ils arrivaient dans un pays, ne pas répondre à tous ceux qui leur demandaient les nouvelles ? Or, les plus impatiemment attendues étaient les nouvelles religieuses, car la curiosité était tournée d'un tout autre côté qu'aujourd' hui. Ils se faisaient à ce rôle ; regardaient, prêtaient l'oreille, heureux à la pensée d'avoir quelque chose à raconter, et peu à peu, beaucoup devenaient les missionnaires des idées qu'ils avaient d'abord écoutées en simples curieux.

L'importance de ce rôle des marchands qui allaient et venaient, semant un peu partout les nouveautés qu'ils recueillaient dans leurs courses, n'a pas été suffisamment mise en lumière ; ils ont été les véhicules souvent inconscients et involontaires de toutes les idées, surtout des hérésies et des révoltes, et ont fait le succès des Vaudois, des Albigeois, des Humiliés et de bien d'autres sectes.

Bernardone a pu être ainsi, sans y songer, l'artisan de la vocation religieuse de son fils. Les récits- qu'il rapportait de ses voyages semblèrent peut-être d'abord n'avoir pas même éveillé l'attention de l'enfant, mais ils furent comme ces germes qui restent longtemps ensevelis, et qui tout à coup, sous un chaud rayon de soleil, produisent des fruits inattendus.

L'instruction de François ne fut pas poussée bien loin ⁴⁹ ; l'école s'abritait alors à l'ombre de l'église. Le curé de Saint-Georges fut son instituteur ⁵⁰ et lui apprit un peu de latin. Cette langue resta courante en Ombrie jusque vers le milieu du XIII^e siècle ; tout le monde la comprenait et la parlait un peu, c'était encore la langue des sermons et des délibérations politiques ⁵¹.

Il apprit aussi à écrire, mais avec moins de succès : pendant toute sa vie, on le voit ne prendre lui-même la plume qu'en de rares occasions et pour quelques mots seulement ⁵². L'autographe du Sacro-Convento témoigne

d'une gaucherie extrême ; la plupart du temps il dictait et se bornait à signer ses lettres d'un simple T, symbole de la croix de Jésus ⁵³.

La partie de son instruction qui devait avoir le plus d'influence sur sa vie fut le français ⁵⁴ qu'il parlait peut-être dans sa famille. On a dit avec raison que savoir deux langues, c'est avoir deux âmes ; en apprenant la nôtre, François sentait son cœur vibrer aux accents de notre jeune poésie, et son imagination mystérieusement troublée rêvait déjà d'imiter les exploits de nos chevaliers.

Mais ne devançons pas les temps.

Sa vie fut d'abord celle des autres enfants de son âge. Le quartier de la ville où l'on montre sa maison est inconnu aux voitures ; dès le matin ces petites rues semblent être la propriété des enfants. Ils s'y amusent en groupes nombreux, s'ébattent avec un charme exquis, bien différents des petits Romains qui dès six ou sept ans vont se blottir durant des heures, derrière une colonne, un pan de mur ou une ruine, pour jouer aux dés ou à la mora, et mettent dans leurs jeux quelque chose de passionné et de farouche.

En Ombrie, comme en Toscane, les enfants aiment surtout les divertissements où l'on se pavane : jouer aux soldats et à la procession est à Assise leur plaisir suprême ⁵⁵. Pendant la journée ils restent dans les ruelles. Vers le soir, chantant et dansant, ils s'en vont sur une des places de la ville. Ces places sont un des charmes d'Assise. A chaque instant les maisons s'interrompent du côté de la plaine, et vous trouvez une délicieuse terrasse plantée de quelques arbres, faite à souhait pour jouir, sans en rien perdre, des splendeurs du soleil couchant. Nul doute que bien des fois le fils de Bernardone n'y ait conduit des farandoles pareilles à celles qu'on y voit aujourd'hui : il fut dès l'enfance le prince de la jeunesse.

La profession de son père et l'origine peut-être nobiliaire de sa mère l'élevaient presque au niveau des familles titrées du pays ; l'argent, qu'il dépensait à pleines mains, fit le reste. Contents de festoyer à ses dépens, les jeunes seigneurs lui faisaient une sorte de cour. Quant à Bernardone, il était trop heureux de voir son fils frayer avec eux pour lésiner sur ses folies. Il était avare, comme nous le montrera la suite de cette histoire, mais sa fatuité et son orgueil dépassaient son avarice.

Pica, sa femme, douce et modeste créature ⁵⁶, sur laquelle les biographes sont un peu trop laconiques, voyait tout cela et s'affligeait en silence ; mais faible, comme toutes les mères, elle ne voulait pas désespérer de son fils, et lorsque ses voisines lui contaient les désordres de François, elle répondait sans s'émouvoir : « Que pensez-vous donc ? J'espère bien, s'il plaît à Dieu, qu'il deviendra un bon chrétien ⁵⁷. » Parole toute naturelle dans la bouche d'une mère, mais à laquelle on devait attribuer plus tard un sens prophétique.

A force de singularités, de bouffonneries, de farces, de prodigalités, il finit par conquérir une sorte de célébrité. On le voyait sans cesse dans les rues avec ses compagnons, forçant l'attention par le luxe ou la bizarrerie de ses vêtements. La nuit même, la joyeuse bande continuait ses exploits et remplissait la ville du bruit de ses chants ⁵⁸.

Précisément vers cette époque, des troubadours parcouraient les villes du nord de l'Italie ⁵⁹ et mettaient à la mode des fêtes brillantes et surtout les cours d'amour ; mais s'ils exaltaient les passions, ils faisaient aussi appel aux sentiments de courtoisie et de délicatesse ; François en fut enthousiasmé.

Au milieu des plaisirs et des fêtes, il restait toujours poli et aimable, et s'abstenait avec soin de toute expression basse ou obscène ⁶⁰.

Sa grande préoccupation était déjà de sortir de la banalité. Tourmenté du besoin de viser loin et haut ⁶¹, il s'était pris d'une sorte de passion pour la chevalerie, et croyant voir dans la dissipation un des traits distinctifs de la noblesse, il s'y était jeté éperdument.

Mais celui qui, à vingt ans, court de fête en fête et n'a pas le cœur absolument fermé, est bien obligé d'apercevoir parfois, au détour du chemin, des pauvres qui ont faim et qui vivraient des mois avec ce qu'il dépense en quelques heures pour des futilités. François les voyait et, avec sa nature impressionnable, pour un moment oubliait tout le reste. Il se mettait par la pensée à leur place, et il lui arriva de leur donner tout l'argent qu'il avait sur lui et jusqu'à ses vêtements.

Un jour, il était occupé par des acheteurs dans la boutique de son père, lorsqu'un homme survint demandant la charité, pour l'amour de Dieu. Impatienté, il le renvoya durement ; mais se reprochant bien vite sa brutalité : « Que n'aurais-je pas fait, pensa-t-il, si cet homme était venu me demander quelque chose au nom d'un comte ou d'un baron ? Que n'aurais-je pas dû faire quand il venait au nom de Dieu, je ne suis qu'un manant ! » Et il se promit à lui-même de ne jamais repousser ceux qui s'adresseraient à lui « pour l'amour de Dieu ⁶² ».

Cependant Bernardone, durant les premiers temps où il l'avait employé, avait été fort content de ses aptitudes commerciales ; si son fils ne savait que trop dépenser l'argent, il savait du moins bien le gagner ⁶³. Mais sa satisfaction ne fut pas de longue durée. Les mauvais compagnons exerçaient sur François la plus pernicieuse influence. Un moment vint où il ne pouvait plus se séparer d'eux, et dès qu'il entendait leurs appels, il quittait tout, sans que rien pût le retenir ⁶⁴.

Pendant ce temps, l'Ombrie et l'Italie voyaient les événements politiques se précipiter : après une lutte for

midable, les républiques alliées avaient forcé l'Empire à les reconnaître. Par l'immortelle victoire de Legnano (29 mai 1176) et la paix de Constance (25 juin 1183) la ligue lombarde avait arraché à Frédéric Barberousse presque toutes les prérogatives du pouvoir, l'empereur n'en conservant guère que les insignes et les apparences.

D'un bout à l'autre de la Péninsule, des visions de liberté faisaient battre les cœurs. Il sembla un instant que l'Italie tout entière allait retrouver conscience de son unité, se lever comme un seul homme pour jeter l'étranger hors des frontières, mais les rivalités des cités étaient trop éveillées, pour leur laisser voir que la liberté locale, sans l'indépendance commune, était précaire et illusoire. Le successeur de Barberousse, Henri VI (1183-1196), fit peser sur l'Italie un joug de fer, et peut-être aurait-il réussi à assurer à l'Empire la domination, s'il n'avait été arrêté brusquement par une mort prématurée.

Quoique cité secondaire, Assise n'était pas restée en arrière dans les grandes luttes pour l'indépendance ⁶⁵. Elle fut durement châtiée, perdit ses franchises et dut se soumettre à Conrad de Souabe, duc de Spolète, qui la tint en respect du haut de la forteresse.

Mais lorsque Innocent III monta sur le trône pontifical (8 janvier 1189), le vieux duc se sentit perdu ⁶⁶ ; il lui offrit de l'argent, des hommes, sa foi ; le pontife refusa tout : il n'aurait pas voulu paraître favoriser les Tudesques qui avaient si odieusement foulé le pays. Conrad de Souabe dut se rendre à merci et aller faire sa soumission à Narni entre les mains de deux cardinaux.

En gens pratiques, les Assisiates n'hésitèrent pas un instant : dès que le comte fut en route pour Narni, ils se précipitèrent à l'assaut du château. L'arrivée d'envoyés chargés d'en prendre possession, comme domaine pontifical, ne les arrêta point ; ils n'en laissèrent pas pierre sur pierre ⁶⁷.

Puis avec une incroyable rapidité, ils bâtirent à leur cité une enceinte de murailles, encore debout en partie, et qui témoignent par leurs masses imposantes de la vigueur avec laquelle toute la population y travailla.

N'est-il pas naturel de penser que François, qui avait alors dix-sept ans, fut un des plus vaillants ouvriers de ces glorieuses journées et qu'il y prit cette habitude de porter des pierres et de manier la truelle, qui devait lui être si utile peu d'années après ?

Malheureusement ses compatriotes ne surent pas profiter de la conquête de leur liberté. Le bas peuple, qui, avait pris dans cette révolution conscience de sa force, voulut poursuivre la victoire et s'emparer des biens des nobles ; ceux-ci se réfugièrent dans leurs maisons fortifiées à l'intérieur de la ville ou dans leurs châteaux aux environs. On en incendia plusieurs ; comtes et barons s'adressèrent alors aux villes voisines pour demander aide et secours.

Pérouse était à ce moment à l'apogée de sa puissance ⁶⁸ et avait déjà fait bien des efforts pour se soumettre Assise ; aussi accueillit-elle avec empressement les transfuges et faisant de leur cause la sienne, déclara la guerre. C'était en 1202.

Une rencontre eut lieu dans la plaine à Ponte San Giovanni, au pied de la colline au sommet de laquelle se dresse Pérouse. Les Assisiates furent vaincus, et François qui était dans leurs rangs fut fait prisonnier ⁶⁹.

La trahison des nobles n'avait pas été générale ; quelques-uns s'étaient battus avec le peuple. Ils furent emmenés comme otages par les vainqueurs. Ce fut avec eux, et non avec les popolani, que François, en considération de la noblesse de ses mœurs ⁷⁰, passa le temps de sa captivité ; elle dura tout un an.

Il étonna beaucoup ses compagnons par sa gaieté. Bien souvent ils le croyaient presque fou. Au lieu de passer ses journées à gémir et à maugréer, il faisait des plans d'avenir

dont il parlait volontiers à tout venant. Il se figurait la vie comme la dépeignaient les chants des troubadours ; rêvait de glorieuses aventures et finissait toujours par dire : « Vous verrez qu'un jour je serai adoré par le monde entier ⁷¹. »

Durant ces longs mois, François dut éprouver bien des désillusions à l'égard de ces nobles, que de loin il admirait de si bon cœur. Quoi qu'il en soit, il garda avec eux non seulement son franc parler, mais aussi sa pleine liberté d'action : un d'eux, un chevalier, était tenu à l'écart à cause de sa vanité et de son mauvais caractère. François bien loin de l'abandonner, lui témoigna de l'affection et eut la joie de le réconcilier avec les autres captifs.

Une transaction intervint enfin entre les comtes et le peuple d'Assise. En novembre 1203, les arbitres désignés par les deux partis prononcèrent leur sentence : la commune d'Assise devait réparer, dans une certaine mesure, les dommages causés aux biens des seigneurs, et ceux-ci s'engageaient en retour à ne plus faire aucune alliance sans l'autorisation communale ⁷². Le servage rustique était maintenu, ce qui prouve que la révolution avait été dirigée par la bourgeoisie et à son profit. Il ne devait cependant pas s'écouler dix ans avant que le peuple arrivât, lui aussi, à conquérir sa liberté ; là encore nous verrons François combattant du côté des opprimés, et mériter le titre de Patriarche de la démocratie religieuse qui lui a été décerné par un de ses compatriotes ⁷³.

A la suite de cet accord les prisonniers retenus à Pérouse furent relâchés. François rentra à Assise. Il avait vingt-deux ans.

Spiritus adjuvat infirmitatem nostram : nam quid oremus, sicut oportet, nescimus ; sed ipse Spiritus postulat pro nobis gemitibus inenarrabilibus ⁷⁴.

Exspectans, exspectavi Dominum,
et intendit mihi
Et exaudivit preces meas,
et eduxit me de lacu miseriæ et de luto fæcis
Et statuit super petram pedes meos,
et direxit gressus meos.
Et immisit in os meum canticum novum
carmen Deo nostro.
Videbunt multi et timebunt
et sperabunt in Domino ⁷⁵.

Dixit autem Dominus ad Abram : Egredere de terra tua et de cognatione tua, et de domo patris tui, et veni in terram quam monstrabo tibi ⁷⁶. Et exiit nesciens quo iret ⁷⁷.

Intellectum tibi dabo, et instruam te in via hac qua gradieris ; firmabo super te oculos meos ⁷⁸.

Humiliavit semetipsum [Christus Jesus], factus obediens usque ad mortem, mortem autem crucis. Propter quod et Deus exaltavit illum, et donavit illi nomen quod est super omne nomen ⁷⁹.

Ecce venio,... ut faciam, Deus, voluntatem tuam ⁸⁰.

L'Esprit vient au secours de notre faiblesse : car nous ne savons pas ce qu'il nous faut demander dans nos prières ;

mais l'Esprit lui-même vient prier pour nous en d'ineffables gémissements 81.

J'ai mis mon attente et mon espoir en l'Éternel,
et il s'est incliné vers moi.
Il a exaucé ma prière,
et m'a conduit hors de l'abîme de perdition et de la boue fangeuse,

Il a placé mes pieds sur le roc
et dirigé mes pas.
Il a mis sur mes lèvres un cantique nouveau
un hymne à ce Dieu qui est le nôtre.
Beaucoup en seront témoins et apprendront à craindre le Seigneur,
beaucoup espéreront en lui 82.

L'Éternel dit à Abram : Sors de ton pays et de ta parente ; sors de la maison de ton père, et viens dans le pays que je te montrerai 83. Et il partit, ne sachant pas où il allait 84.

Je te donnerai l'intelligence et te guiderai sur la voie que tu dois suivre ; mes yeux seront fixés sur toi 85.

Il s'est humilié lui-même (Jésus-Christ), il a obéi jusqu'à mourir, à mourir sur la croix. Et c'est pour cela que Dieu l'a élevé si haut, et lui a donné un nom qui est au-dessus de tous les autres noms 86.

Me voici, Seigneur, prêt à faire votre volonté 87.

CHAPITRE II

LES ÉTAPES DE LA CONVERSION

(Printemps 1204 — printemps 1206.)

De retour à Assise, François reprit aussitôt son train de vie ; peut-être même voulut-il en quelque sorte rattraper le temps perdu. Fêtes, jeux, festins recommencèrent. Il tomba gravement malade ⁸⁸.

Durant de longues semaines, il vit la mort de si près que la crise physique finit par amener une crise morale. Thomas de Celano nous a conservé un trait de sa convalescence : il recouvrait peu à peu les forces, et commençait à aller et venir dans la maison, lorsqu'un jour il voulut sortir, pour contempler tranquillement la nature et reprendre ainsi possession de la vie. Appuyé sur un bâton, il se dirigea vers la porte de la ville.

La plus rapprochée, appelée Porta Nuova, est précisément celle au sortir de laquelle on découvre les plus beaux points de vue. Dès qu'on l'a franchie, on se trouve en rase campagne : un pli de terrain vous cache la ville dont aucun bruit ne vous arrive. Devant vous, les sinuosités de la route de Foligno ; à gauche, les masses imposantes du mont Subasio ; à droite, toute la vallée ombrienne avec ses fermes, ses villages, ses collines vaporeuses sur-les flancs desquelles les pins, les cèdres, les chênes, la vigne et l'olivier répandent une gaieté et une animation incomparables. Tout ce pays est étincelant de beauté, mais d'une beauté harmonieuse et tout humaine, je veux dire, faite à la mesure de l'homme.

François avait espéré retrouver dans ce spectacle les délicieuses impressions de son adolescence. Il aspirait, avec cette sensibilité aiguisée des convalescents, les effluves printaniers, mais le renouveau intérieur qu'il

attendait, ne vint pas. Cette riante nature ne lui fit entendre que de mélancoliques paroles.

Il avait cru que la brise de ce paysage aimé emporterait les derniers frissons de la fièvre, et voilà qu'il se sentait au cœur un découragement mille fois plus pénible que le mal physique. Le vide lamentable de sa vie lui était tout à coup apparu ; il était effrayé de cette solitude d'une grande âme, dans laquelle il n'y a point d'autel.

Les souvenirs de sa vie passée l'assaillaient avec une insupportable amertume ; il se prenait lui-même en dégoût ; ses ambitions d'autrefois lui semblaient ridicules ou méprisables. Il rentra accablé sous le poids d'une souffrance nouvelle.

Dans ces heures d'angoisse morale, l'homme cherche un refuge dans l'amour ou dans la foi.

Malheureusement la famille et les amis de François, étaient incapables de le comprendre.

Quant à la religion, il ne songea même pas alors à y chercher le baume spirituel qu'il eût fallu pour panser ses meurtrissures. A force de sainte violence, il devait arriver à la foi pure et virile, mais le chemin en est long, tout semé d'obstacles, et au moment où nous sommes parvenus, il ne s'y est pas encore engagé ; il sait seulement que les plaisirs conduisent au néant, à la satiété et au mépris de soi-même.

Essaya-t-il de se distraire, d'oublier cette journée d'amère rêverie ? On pourrait le croire à voir l'ardeur qu'il apporta à ses nouveaux projets ⁸⁹.

Une occasion s'offrit à lui de réaliser ses rêves de gloire : un chevalier d'Assise, peut-être un de ceux qui avaient été captifs avec lui à Pérouse, se préparait à partir pour les Pouilles, sous les ordres du comte Gentile ⁹⁰. Ce dernier devait rejoindre Gauthier de Brienne qui guerroyait dans le midi de l'Italie pour le compte d'Innocent III.

La renommée de Gauthier était immense, dans toute la Péninsule : on l'y tenait pour un des plus preux chevaliers de l'époque. Le cœur de François bondit : il lui sembla qu'à côté d'un pareil héros, il saurait bien vite se couvrir de gloire. Son départ fut décidé, et il s'abandonna sans réserve à la joie.

Il fit ses préparatifs avec une fastueuse prodigalité. Son équipement, d'un luxe princier, devint bien vite le sujet de toutes les conversations. On en parlait d'autant plus que le chef de l'expédition, ruiné peut-être par la révolution de 1202 ou par les dépenses d'une longue captivité, dut faire les choses bien plus modestement ⁹¹.

Mais chez François, la bonté était déjà plus grande que le goût pour la parure. Il donna ses vêtements somptueux à un chevalier pauvre. Les biographes ne disent pas si c'est précisément à celui qu'il allait accompagner ⁹².

A le voir aller, venir, se préparer avec fracas, on aurait pu croire qu'il était le fils d'un grand seigneur. Ses compagnons ne tardèrent sans doute pas à être froissés de ces allures ; quant à lui, il ne s'apercevait pas des jalousies qu'il soulevait, et jour et nuit ne pensait qu'à sa gloire future. Dans ses rêves, il lui semblait voir la maison de ses parents complètement transformée : au lieu de monceaux d'étoffe, il n'y apercevait plus que des boucliers étincelants suspendus aux murs, et des armes de toute espèce comme dans un palais seigneurial. Il s'y contemplait lui-même, à côté d'une belle et noble épouse, et ne doutait pas qu'il n'y eût dans cette vision le présage de l'avenir qui lui était réservé. Aussi ne l'avait-on jamais vu si communicatif, si rayonnant, et quand on lui demandait pour la centième fois d'où lui venait toute cette joie, il répondait avec une étonnante assurance : « Je sais que je deviendrai un grand prince ⁹³. »

Le jour du départ arriva enfin. François à cheval, suivi de son écuyer, dit avec joie adieu à sa ville natale et prit avec

la petite troupe le chemin de Spolète, qui serpente sur les flancs du mont Subasio.

Que se passa-t-il alors ? Les documents ne l'indiquent pas. Peut-être ne serait-on pas loin de la vérité en pensant qu'à peine en route les jeunes nobles se vengèrent sur le fils de Bernardone de ses allures de futur prince. Ce sont choses qu'on pardonne difficilement à vingt ans ⁹⁴.

Il est bien possible aussi que, dès cette première journée, François ait eu une cruelle désillusion et se soit aperçu que, tandis que lui ne rêvait que de gloire, le seigneur qu'il suivait ne rêvait que de gains. Il avait cru se mettre sous les ordres d'un chevalier, mais le chevalier se trouvait être un mercenaire ⁹⁵.

Chacune de ces explications peut contenir une part de vérité. Je ne puis m'empêcher de penser qu'au soir de cette première journée si pleine d'émotions, François sentit le besoin de solitude. Comment n'aurait-il pas songé à sa mère, aux larmes qu'elle n'était pas parvenue à lui cacher ? et je me le figure sortant seul de Spolète et gravissant les pentes de Monte Luco pour jeter un dernier coup d'œil sur Assise, Foligno, Pérouse, sur toutes ces cités où s'était écoulée sa jeunesse et qu'il ne reverrait peut-être jamais.

Monte Luco était alors ce qu'il est encore aujourd'hui une sorte de Thébaïde aux portes d'une grande ville. Lorsque, depuis le bas de la montagne, on aperçoit ces bois comme enserrés d'un cordon d'églises et où derrière chaque rocher se cachent des ermitages, on pourrait se croire transporté tout d'un coup dans les déserts enchanteurs, dont les fresques et les tableaux des Lorenzetti à Pise et à Florence ont fixé l'inoubliable image.

Aujourd'hui presque toutes les cellules sont vides et seuls quelques franciscains ⁹⁶ occupent encore le ritiro à la cime de la montagne. L'on peut s'égarer dans ces bosquets sans risque d'y rencontrer les farouches anachorètes qui jadis se

faisaient un devoir de répéter aux passants le traditionnel : Memento mori.

Qui sait quels avertissements purent ainsi tomber sur le cœur de François ?

Le chemin qui descend de la montagne sainte passe devant l'ancienne cathédrale de Spolète et sur la façade de la vénérable église Saint-Pierre, François put contempler des bas-reliefs déjà bien vieux alors, et qui existent encore dans toute leur simple et royale beauté. Il y en a un entre autres qui représente la mort du juste et la mort du méchant, auquel il a peut-être emprunté plus tard une des pages les plus saisissantes de ses opuscules, celle où, dans la lettre à tous les Chrétiens, il dépeint avec un réalisme qui n'a jamais été dépassé, la mort du pécheur.

Quoi qu'il en soit de toutes ces suppositions, le soir il fut obligé de se mettre au lit. La fièvre le dévorait ; en quelques heures, il avait vu s'écrouler tous ses rêves. Dès le lendemain, il reprit le chemin d'Assise ⁹⁷.

Un retour si inattendu fit grand bruit dans la petite ville et fut une cruelle déception pour ses parents. Quant à lui, il redoubla de charité pour les pauvres et chercha à se tenir à l'écart ; mais ses compagnons vinrent bien vite de tous côtés, espérant retrouver en lui l'infatigable pourvoyeur de leurs folles dépenses. Il se laissa faire.

Un grand changement s'était cependant opéré cette fois. Ni les plaisirs, ni le travail, ne pouvaient le retenir longtemps ; il passait une partie de ses journées à errer dans la campagne, souvent accompagné d'un ami très différent de ceux que nous avons vus jusqu'ici autour de lui. On ignore son nom ; mais à certains indices on serait tenté de croire qu'il s'agit du futur frère Élie ⁹⁸.

Les réflexions faites au lendemain de sa maladie, François les recommençait, mais avec moins d'amertume. Son cœur et son ami s'accordaient à lui dire qu'on peut ne plus croire au plaisir, ni à la gloire, et trouver cependant

des causes dignes qu'on leur consacre sa vie. C'est à ce moment que la pensée religieuse semble s'éveiller en lui. Dès qu'il eut entrevu cette nouvelle voie, il voulut y courir avec la fougueuse impétuosité qu'il mettait à tout ce qu'il faisait. Il allait sans cesse appeler son confident et l'entraînait dans les sentiers les plus écartés.

Mais les combats intérieurs sont indicibles : on lutte seul, on souffre seul : c'est le combat nocturne, mystérieux et solitaire de Jacob avec l'ange.

L'âme de François était de taille à soutenir ce tragique duel. Son ami avait merveilleusement bien compris le rôle qu'il devait jouer. Il donnait quelques rares conseils ; mais la plupart du temps il se bornait à manifester sa sollicitude en suivant partout François, et en ne demandant jamais à en savoir plus long qu'on ne pouvait lui en dire.

Souvent François se dirigeait vers une grotte de la campagne d'Assise, où il pénétrait seul. Il épanchait là le trop-plein de son cœur en longs gémissements. Parfois, saisi d'une véritable horreur pour les fautes de sa jeunesse, il implorait miséricorde, mais la plupart du temps c'était vers l'avenir qu'il tournait ses regards ; il cherchait fiévreusement cette vérité supérieure à laquelle il voulait se donner, cette perle de grand prix dont parle l'Évangile : « Qui cherche, trouve ; celui qui demande reçoit, et on ouvre à celui qui heurte. »

La pâleur de son visage, la tension douloureuse de ses traits disaient assez, quand il en sortait après de longues heures, la vigueur de ses demandes et la violence de ses heurts ⁹⁹.

L'homme intérieur, pour parler comme les mystiques, n'était pourtant pas formé en lui, mais il ne fallait plus qu'une occasion pour amener la rupture définitive avec le passé ; elle se présenta bientôt.

Ses amis faisaient de continuels efforts pour lui faire reprendre ses habitudes. Un jour il les invita tous à un

somptueux festin. Ils crurent avoir remporté la victoire et comme jadis le proclamèrent roi de la fête.

Le repas se prolongea bien avant dans la nuit ; puis les convives se jetèrent dans les rues qu'ils remplirent de leurs chants et de leur tapage. Tout à coup ils s'aperçurent que François n'était plus avec eux. Après de longues recherches, ils le découvrirent enfin bien loin derrière eux, tenant encore à la main son sceptre de roi des fous, mais plongé dans une si profonde rêverie qu'il semblait rivé au sol et insensible à tout ce qui se passait.

« Mais qu'avez-vous donc ? » lui criaient-ils, s'agitant autour de lui comme pour le réveiller. — « Vous ne voyez pas qu'il songe à prendre femme », fit une voix. — « Oui, répliqua François revenant à lui et les regardant avec un sourire qu'ils ne lui connaissaient pas, je songe à prendre une femme plus belle, plus riche, plus pure que vous ne sauriez vous l'imaginer ¹⁰⁰. »

Cette réponse marque une étape décisive dans sa vie intérieure. Par elle, il avait coupé les derniers liens qui l'attachaient aux plaisirs vulgaires. Il nous reste à voir par quelles luttes, après s'être arraché au monde, il allait se donner à Dieu.

Ses amis n'avaient probablement rien compris à ce qui s'était passé, mais ils avaient deviné l'abîme qui se creusait entre eux et lui. Ils eurent bientôt fait d'en prendre leur parti.

Quant à lui, n'ayant plus rien à ménager, il s'abandonnait plus que jamais à sa passion pour la solitude.

S'il recommençait souvent à pleurer sur ses erreurs passées, et s'étonnait d'avoir vécu si longtemps avant de sentir combien est amère la lie de la coupe enchantée, il ne se laissait cependant pas accabler par d'inutiles regrets.

Les pauvres lui étaient restés fidèles. Il sentait chez eux une admiration dont il se trouvait indigne, mais qui lui était d'une douceur infinie. Devant leur reconnaissance, devant

cette amitié timide, tremblante qu'ils n'osaient dire et que son cœur lui révélait, l'avenir s'illuminait ; ce culte qu'il ne mérite pas aujourd'hui, il le méritera demain, il se promet du moins de tout faire pour le mériter.

Pour comprendre ces sentiments, il faut se figurer ce qu'étaient les pauvres dans une localité comme Assise.

Dans un pays agricole, la pauvreté n'entraîne pas, presque inévitablement, la misère morale, cette dégénérescence de tout l'être humain qui rend parfois la charité si difficile.

La plupart des pauvres que François connaissait étaient dans la misère par suite des guerres, des mauvaises récoltes ou de la maladie. En pareil cas, les secours matériels sont bien peu de chose, c'est la sympathie qui est surtout nécessaire. François en avait des trésors à leur prodiguer.

Il était payé de retour. Toutes les souffrances sont sœurs. Entre les cœurs troublés par les douleurs les plus diverses, s'établissent de secrètes intelligences. Les pauvres sentaient que leur ami souffrait, lui aussi ; ils ne comprenaient pas au juste de quoi, mais ils oubliaient leurs tristesses en plaignant leur bienfaiteur. La douleur est le ciment de l'amour. Pour s'aimer vraiment il faut avoir mêlé ses larmes.

Nous n'avons pas encore vu d'influence strictement ecclésiastique s'exercer sur François. Sans doute il y avait dans son cœur ce levain de foi chrétienne qui nous pénètre, même à notre insu ; mais le travail de transformation intérieure qui s'accomplit en lui, est encore à ce moment le fruit de l'intuition personnelle.

Cette période touchait à sa fin. Sa pensée allait se manifester, et par cela même elle allait recevoir l'empreinte des circonstances. François rencontrera dans l'enseignement chrétien, des directions qui donneront une forme précise à dès idées entrevues vaguement ; mais il y trouvera aussi des cadres dans lesquels sa pensée perdra

quelque chose de son originalité et de sa vigueur : le vin nouveau sera mis dans de vieilles outres.

Cependant le calme se faisait en lui ; il trouvait dans la contemplation de la nature, des jouissances qu'il avait jadis goûtées à la hâte, presque inconsciemment et qu'il apprenait maintenant à savourer. Il n'y puisait pas seulement l'apaisement ; il sentait naître en son cœur des compassions nouvelles, et avec elles le besoin d'agir, de se donner, de crier à ces cités perchées sur les sommets. menaçantes comme des guerriers se toisant avant le combat, de se réconcilier et de s'aimer.

Certes à ce moment, François n'entrevoyait même pas ce qu'il allait devenir ; mais ces heures sont peut-être les plus importantes pour l'évolution de sa pensée ; ce sont celles qui ont donné à sa vie cette allure de liberté, ces parfums champêtres qui la rendent aussi différente de la piété des sacristies que de celle des salons.

C'est vers ce temps qu'il partit en pèlerinage pour Rome. Était-ce sur le conseil de son ami ? était-ce une pénitence imposée par son confesseur ? un acte spontané ? On ne sait. Peut-être pensait-il qu'une visite aux Saints-Apôtres, comme on disait alors, lui ferait trouver la réponse à toutes les questions qu'il se posait.

Il y alla. Y trouva-t-il quelque influence religieuse ? C'est peu probable, car ses biographes racontent la pénible surprise qu'il éprouva dans la basilique Saint-Pierre, en voyant combien étaient mesquines les offrandes des pèlerins. Aussi voulut-il tout donner au prince des apôtres et, vidant sa bourse, il en jeta le contenu sur le tombeau.

Ce voyage fut marqué par un incident plus important. Bien des fois, quand il consolait les pauvres, il s'était demandé s'il saurait supporter la misère : on ne sait la lourdeur d'un fardeau qu'après l'avoir pris, au moins un instant, sur les épaules. Il voulut donc savoir ce que c'est que de n'avoir rien et d'attendre son pain de la charité ou du caprice des passants.

Sur le parvis de la basilique grouillaient des nuées de mendiants ; il emprunta les haillons de l'un d'eux, lui prêta en échange son vêtement et, pendant toute une journée, resta là affamé, tendant la main ¹⁰¹.

Cet acte avait été une grande victoire : le triomphe de la compassion sur l'orgueil naturel. De retour à Assise, il redoubla de bonté pour ceux dont il avait véritablement le droit de s'appeler le frère.

Avec de pareils sentiments, il ne pouvait échapper plus longtemps à l'influence de l'Évangile.

Sur toutes les routes des environs de la ville, il y avait alors, comme aujourd'hui, de nombreuses chapelles. Bien souvent il dut entendre la messe dans ces rustiques sanctuaires, seul avec le célébrant. Si l'on tient compte du penchant des natures simples à se croire visées personnellement par tout ce qu'elles entendent, on comprendra son émotion et son trouble lorsque le prêtre, se tournant vers lui, lisait l'évangile du jour. L'idéal chrétien se révélait à lui et apportait des réponses à ses secrètes préoccupations. Aussi, quand il s'enfonçait dans les bois quelques instants après, toutes ses pensées allaient au pauvre charpentier de Nazareth, qui se plaçant sur son chemin, venait lui dire à lui aussi : « Toi, suis-moi. »

Près de deux ans s'étaient écoulés depuis le jour où il avait éprouvé la première secousse : une vie de renoncement lui apparaissait comme le but de ses efforts, mais il sentait que son noviciat spirituel n'était pas terminé : il en fit tout à coup l'amère expérience.

Il se promenait un jour à cheval, l'esprit hanté plus que jamais du désir de mener une vie d'absolu dévouement, lorsqu'au détour du chemin il se trouva en face d'un lépreux. L'affreuse maladie lui avait toujours inspiré une invincible répulsion. Il ne put retenir un mouvement d'horreur, et d'instinct il tourna bride.

Si le choc avait été rude, la défaite avait été complète. Il se la reprocha amèrement. Nourrir de si beaux projets et se montrer si lâche ! Le chevalier du Christ allait-il donc rendre les armes ? Il revint sur ses pas et sautant de cheval, remit au malheureux stupéfait tout l'argent qu'il avait ; puis il lui baisa la main, comme il eût fait à un prêtre 102.

Cette nouvelle victoire marque, comme il l'a vu lui-même, une date dans sa vie spirituelle 103.

Il y a bien loin, en effet, de la haine du mal à l'amour du bien. Ils sont plus nombreux qu'on ne pense, ceux qui ont renoncé, après de dures expériences, à ce que les antiques liturgies appellent le monde, ses pompes et ses convoitises, mais la plupart n'ont pas au fond du cœur le moindre grain de pur amour. Les désillusions ne laissent dans les âmes vulgaires qu'un effroyable égoïsme.

Cette victoire avait été si rapide que François voulut la compléter ; il se dirigea quelques jours après vers la léproserie 104.

Il prit pour y aller la plus grande des routes qui partaient d'Assise, celle qui de la Piazza se dirigeait vers la Porta Mojano et descendait de là, en droite ligne, vers la plaine. Elle existe encore, quoique devenue bien solitaire, depuis que de nouvelles voies plus commodes ont été ouvertes.

Après une petite heure de marche, on trouve la chapelle Santa Maria Maddalena : c'était celle qui servait aux lépreuses. Près de là s'en trouvait une autre, San Lazzaro d'Arce, qui servait aux lépreux et qui a disparu, à moins qu'il n'en subsiste quelques débris faisant partie d'un oratoire privé dédié à San Rufino d'Arce ou San Rufinello. Le « Statuto » de la « Magnifique cité d'Assise » fait souvent mention de cette léproserie ; c'est donc là, à n'en pas douter, que François voulut aller pour éprouver encore sa vocation et inaugurer sa mission de miséricorde.

On peut se figurer la stupéfaction des malheureux en voyant arriver le brillant cavalier. Si de nos jours une visite est pour les malades de nos hôpitaux un véritable événement, attendu avec une impatience fébrile, que ne dut pas être l'apparition de François au milieu de ces pauvres reclus ? Il faut avoir vu des malades abandonnés pour comprendre ce que peut donner de joie une parole affectueuse, parfois un simple regard.

Ému et transporté, François sentait tout son être intérieur vibrer à des sensations inconnues ¹⁰⁵. Pour la première fois il entendait les indicibles accents de la reconnaissance qui ne trouve pas de mots assez brûlants pour s'exprimer, qui admire et adore le bienfaiteur presque comme un ange du ciel.

Non est qui invocet nomen tuum ; qui consurgat et teneat te. Abscondisti faciem tuam a nobis, et allisisti nos in manu iniquitatis nostræ. Et nunc, Domine, pater noster es tu, nos vero lutum ; et fictor noster tu, et opera manuum tuarum omnes nos. Ne irascaris, Domine, satis, et ne ultra memineris iniquitatis nostræ ; ecce, respice, populus tuus omnes nos. Civitas Sancti tui facta est deserta, Sion deserta facta est, Jerusalem desolata est. Domus sanctificationis nostræ et gloriæ nostræ, ubi laudaverunt te patres nostri, facta est in exustionem ignis, et omnia desiderabilia nostra versa sunt in ruinas. Numquid super his continebis te Domine, tacebis, et affliges nos vehementer ¹⁰⁶ ?

Et nunc, Domine Deus noster, qui eduxisti populum tuum de terra Ægypti in manu forti, et fecisti tibi nomen secundum diem hanc, peccavimus, iniquitatem fecimus, Domine, in omnem justitiam tuam ; avertatur, obsecro ira tua et furor tuus, a civitate tua Jerusalem, et monte sancto tuo ; propter peccata enim nostra, et iniquitates patrum nostrorum, Jerusalem et populus tuus in opprobrium sunt omnibus, per circuitum nostrum. Nunc ergo exaudi, Deus noster, orationem servi tui, et preces ejus ; et ostende faciem tuam super sanctuarium tuum, quod desertum est, propter temetipsum. Inclina, Deus meus, aurem tuam, et audi, aperi oculos tuos, et vide desolationem nostram, et civitatem super quam invocatum est nomen tuum ; neque enim in justificationibus nostris prosternimus preces ante faciem tuam, sed in miserationibus tuis multis. Exaudi, Domine ; placare, Domine ; attende et fac ; ne moreris propter temetipsum, Deus meus, quia nomen tuum invocatum est super civitatem et super populum tuum ¹⁰⁷.

Vox dilapsa est de cruce, dicens : Francisce, vade et repara domum meam quæ tota destruitur ; per hoc Romanam significans Ecclesiam ¹⁰⁸.

Il n'y a personne qui invoque votre nom, qui se redresse pour s'attacher à vous. Vous nous aviez caché votre visage, et vous nous laissiez périr, livrés à nos iniquités. Et cependant, Seigneur, vous êtes notre père : nous sommes l'argile, mais c'est vous qui nous avez formés et tous nous sommes l'ouvrage de vos mains. Ne soyez plus courroucé, Seigneur ; c'en est assez ; ne vous souvenez pas à toujours de notre iniquité. Voici, abaissez vos regards ; nous sommes tous votre peuple. La cité de votre Saint est devenue un désert ; Sion est déserte, Jérusalem est dans la désolation. Notre demeure sainte et glorieuse, où nos pères célébraient vos louanges, a été dévorée par le feu ; tout ce qui nous était cher a été ruiné. Devant tout cela resterez-vous à toujours impassible, Seigneur, vous tairez-vous jusqu'à la fin ? Continuerez-vous à nous plonger dans l'affliction 109 ?

Et maintenant, Seigneur notre Dieu, qui avez par votre main puissante, fait sortir votre peuple du pays d'Égypte et vous êtes fait un nom tel qu'il l'est aujourd'hui, nous avons péché, nous avons commis l'iniquité et violé en tout votre justice : permettez que votre colère et votre ressentiment se détournent de votre cité, Jérusalem, et de votre montagne sainte. A cause de nos péchés et des iniquités de nos pères, Jérusalem et votre peuple sont en opprobre à tous ceux qui nous entourent. Maintenant donc, exaucez, ô notre Dieu, la prière de votre serviteur et ses supplications ; laissez apercevoir votre visage au-dessus de votre sanctuaire maintenant désert. Exaucez-nous, pour l'amour de vous. Prêtez l'oreille, ô mon Dieu, et écoutez ; ouvrez les yeux et regardez notre désolation, la cité sur laquelle votre nom est invoqué. Ce n'est pas en nous basant sur notre justice que nous vous présentons nos humbles prières, mais en faisant appel à toute votre miséricorde.

Exaucez-nous, Seigneur ; laissez-vous fléchir, Seigneur ; soyez attentif et agissez ; ne tardez pas, à cause de vous-même, Seigneur, car c'est votre nom qui est invoqué sur cette cité et sur votre peuple ¹¹⁰.

Une voix descendit du crucifix et dit : Va, François, répare ma maison qui tombe toute en ruines ; or elle désignait ainsi l'Église Romaine ¹¹¹.

CHAPITRE III

L'ÉGLISE VERS 1209

Saint François a été, autant qu'on peut l'être, un inspiré, mais ce serait faire une erreur grossière que de l'arracher de son siècle et de l'étudier en dehors des circonstances au milieu desquelles il vécut.

Il est vrai qu'il a cru et voulu imiter Jésus, mais ce que nous savons sur le Christ est trop peu de chose pour enlever à la vie de saint François son caractère d'originalité. La persuasion d'être un imitateur a eu pour résultat de le préserver de toute apparence d'orgueil. Elle lui a permis de prêcher ses idées avec une force incomparable, sans avoir l'air de se prêcher lui-même.

Il ne faut donc ni l'isoler ni le montrer trop dépendant. C'est pendant la période de sa vie à laquelle nous sommes arrivés (1205-1206), que la situation religieuse de l'Italie dut le plus influencer sur sa pensée et le pousser dans la voie où il allait entrer.

Le clergé avait des mœurs aussi corrompues que jamais et rendait impossible par là toute réforme sérieuse. Si parmi les hérésies, il y en avait de pures et d'honnêtes, il en était beaucoup d'absurdes et d'abominables. Quelques

voix s'élevaient bien çà et là pour protester, mais les prophéties de Joachim de Flore pas plus que celles de sainte Hildegarde n'avaient pu enrayer le mal. Luc Wadding, le pieux annaliste franciscain, a commencé son ouvrage par cet effrayant tableau. Le progrès des recherches historiques permet de le refaire avec plus de détails, mais la conclusion reste la même : sans François d'Assise, l'Église aurait peut-être sombré, et les Cathares auraient été vainqueurs. Le petit pauvre, chassé par la valetaille d'Innocent III, sauva la chrétienté.

Il ne peut être ici question de faire une étude approfondie sur l'état de l'Église au commencement du XIII^e siècle ; il suffira d'en marquer en quelques lignes les traits principaux.

Dès qu'on jette les yeux sur le clergé séculier, on est frappé des ravages de la simonie ¹¹² : le trafic des charges ecclésiastiques se faisait avec une audace sans bornes ; les bénéfices étaient comme à l'encan, et Innocent III avouait qu'il faudrait le fer et le feu pour guérir cette plaie ¹¹³. On signalait, comme de stupéfiantes exceptions ¹¹⁴, les prélats qui refusaient de se laisser acheter par les propinae, les pourboires !

« Ils sont de pierre pour comprendre, disait-on des officiers de la curie romaine, de bois pour rendre les jugements, de feu pour se courroucer, de fer pour pardonner ; trompeurs comme des renards, orgueilleux comme des taureaux, aussi avides et insatiables que le Minotaure ¹¹⁵ ! »

Les louanges données au pape Eugène III, pour avoir rebuté un prêtre qui au commencement d'un procès lui offrait un marc d'or, n'en disent que trop long sur les mœurs de Rome à cet égard ¹¹⁶.

Les évêques, de leur côté, trouvaient mille moyens, souvent répugnants, d'extorquer l'argent des simples prêtres ¹¹⁷. Violents, querelleurs, batailleurs, ils étaient

chansonnés par le peuple d'un bout à l'autre de l'Europe 118.

Quant aux prêtres, ils tâchaient de cumuler les bénéfices, captaient les héritages et se voyaient réduits aux plus vils moyens pour établir leurs bâtards 119.

Les ordres monastiques n'étaient guère plus respectables 120. On en avait vu surgir un grand nombre au XI^e et au XII^e siècle ; mais bientôt leur réputation de sainteté provoquait les libéralités, et celles-ci amenaient fatalement la décadence.

Peu de communautés avaient eu la précaution des premiers moines de l'Ordre de Grammont (diocèse de Limoges) : lorsque Étienne de Muret son fondateur, commença à montrer sa sainteté en guérissant un chevalier paralytique et en rendant la vue à un aveugle, ses disciples prirent l'alarme à la pensée de la richesse et de la notoriété qui allaient ainsi leur venir. Pierre de Limoges, qui lui avait succédé comme prieur, se rendit à son tombeau :

« O serviteur de Dieu, lui dit-il, tu nous as montré le chemin de la pauvreté, et voilà que tu veux maintenant nous faire sortir du droit et difficile sentier du salut, pour nous mettre sur la voie large de la mort éternelle. Tu nous as prêché la solitude, et tu vas la changer en une foire et en une place de marché. Nous savons bien que tu es un saint ! Tu n'as donc pas besoin de faire des miracles qui le prouveraient, mais qui détruiraient en nous l'humilité. Ne sois pas assez jaloux de ta réputation pour l'augmenter au détriment de notre salut. Voilà ce que nous te demandons et ce que nous attendons de ton amour. Sinon — nous te le déclarons par l'obéissance que nous t'avons promise jadis — nous déterrerons tes ossements et les jetterons à la rivière. »

Étienne obéit jusqu'à sa canonisation (1189), mais à partir de ce moment l'ambition, l'avarice et la luxure

envahirent si bien la solitude de Grammont, qu'elles firent de ses moines la fable et la risée du monde chrétien ¹²¹.

Pierre de Limoges n'avait pas tout à fait tort en craignant de voir son monastère transformé en champ de foire : à l'ombre de la plupart des cathédrales, les membres du chapitre tenaient de véritables débits de vin, et dans certains monastères on n'hésitait pas à attirer les consommateurs par des jongleurs de toute sorte et même des courtisanes ¹²².

Pour se faire une idée de la dégradation de la plupart des moines, il faut lire, non pas les apostrophes souvent oratoires et exagérées des prédicateurs, obligés de frapper fort pour émouvoir, mais parcourir les recueils de bulles, où les appels en cour de Rome pour des assassinats, des viols, des incestes, des adultères reviennent presque à chaque page.

On comprend que même un Innocent III se soit senti bien faible devant tant de maux à conjurer, et qu'il ait été tenté de se laisser aller au découragement ¹²³.

Les meilleurs cœurs se tournaient vers l'Orient et se demandaient si tout à coup l'Église grecque n'allait pas venir purifier tout cela et recueillir l'héritage de sa sœur ¹²⁴.

Le clergé n'était donc plus respecté, mais s'imposait encore par la terreur superstitieuse que l'on avait de sa puissance. Ça et là on aurait pu relever bien des symptômes annonçant de terribles révoltes ; les chemins de Rome étaient encombrés de moines qui allaient réclamer la protection du Saint-Siège contre les populations au milieu desquelles ils vivaient. Le pape prononçait régulièrement l'interdit, mais on ne pouvait songer à y recourir éternellement ¹²⁵.

Pour maintenir les privilèges de l'Église, la papauté était souvent amenée à couvrir de sa protection ceux qui la méritaient le moins. Ses clients n'ont pas toujours été aussi

intéressants que l'infortunée Ingelburge. On serait plus à l'aise pour admirer sans restriction la conduite d'Innocent III, si on pouvait avoir la conviction qu'il s'agissait pour lui de soutenir la cause d'une pauvre femme abandonnée. Mais il n'est que trop évident qu'il voulait par-dessus tout maintenir les immunités ecclésiastiques. On le vit bien dans son intervention en faveur de Waldemar, évêque de Sleswig.

Il ne faudrait pourtant pas croire que tout ne fût que corruption au sein de l'Église ; mais, comme toujours, le mal faisait plus de bruit que le bien, et la voix de ceux qui voulaient une réforme ne parvenait à créer que des mouvements passagers.

Parmi le peuple, la superstition était inimaginable ; la prédication, qui aurait pu répandre quelques lumières, était encore réservée aux évêques, et les rares pasteurs qui n'oubliaient pas leur devoir à cet égard, ne pouvaient que fort peu de chose, étant trop absorbés par d'autres soins. C'est la naissance des ordres mendiants qui a obligé le clergé séculier tout entier à prendre l'habitude de la prédication.

Le culte, réduit aux cérémonies liturgiques, ne conservait plus rien qui fit appel à l'intelligence ; il devenait de plus en plus une sorte de formule magique, agissant par elle-même. Une fois sur cette voie, on allait bientôt jusqu'à l'absurde. Des gens qui se croyaient pieux racontaient les merveilles opérées par les reliques, sans que l'acte moral de la foi eût besoin d'intervenir.

Ici, c'était un perroquet qui, emporté par un milan, se mettait à crier l'invocation chère à sa maîtresse : Sancte Thoma, adjuva me et qui était miraculeusement délivré. Là, c'était un marchand de Groningue qui dérobaient un bras de saint Jean Baptiste et qui s'enrichissait comme par enchantement, tant qu'il le conservait caché chez lui, mais qui était réduit à la mendicité, lorsque son secret

découvert, la relique lui était enlevée et placée dans une église ¹²⁶.

Or, il faut le remarquer, ces récits ne proviennent pas de dévots ignorants, perdus au fond des campagnes ; ils nous sont faits par un des moines les plus instruits du temps, qui les raconte à un novice pour lui former les idées !

Les reliques agissaient donc comme de véritables talismans. Non seulement elles opéraient des miracles sans que le miraculé eût besoin d'être dans des conditions spéciales de foi ou de dévotion, mais les plus puissantes guérissaient les malades malgré eux. Un chroniqueur raconte que le corps de saint Martin de Tours avait été caché et emporté au loin en 887, par peur de l'invasion danoise. Quand on dut le rapatrier, il se trouva en Touraine deux impotents qui, grâce à leur infirmité, gagnaient beaucoup en mendiant. La nouvelle qu'on rapporterait les reliques leur causa un grand effroi : saint Martin allait certainement les guérir et leur enlever leur gagne-pain. Leurs craintes n'étaient que trop fondées. Ils prirent la fuite, mais ils boitaient trop pour aller vite et n'avaient pas encore franchi les frontières de la Touraine, quand le corps saint y arriva et les guérit ¹²⁷ !

On pourrait collectionner des centaines de récits du même genre, faire des statistiques où l'on montrerait, à l'avènement d'Innocent III, la plupart des sièges épiscopaux occupés par des indignes, les couvents peuplés de moines paresseux et débauchés, ferait-on ainsi un tableau vraiment exact de l'Église à cette époque ? Je ne le crois pas. D'abord il faut tenir compte des âmes d'élite, plus nombreuses sans doute qu'on ne pense. Cinq justes eussent autrefois sauvé Sodome ; l'Éternel ne les y trouva pas. l'Église du XIII^e siècle les a eus, et c'est pour cela que la tempête de l'hérésie ne l'a point emportée.

Mais il y a autre chose ; l'Église offrait alors un beau spectacle de grandeur morale. Il faut savoir détourner les

yeux des misères qui viennent d'être indiquées pour les porter jusque sur le trône pontifical et voir la beauté de la lutte engagée : un pouvoir tout spirituel prétend dominer les rois de la terre, comme l'âme dompte le corps, et il finit par triompher.

Certes, les soldats et les généraux de cette armée furent souvent de vrais bandits, mais encore faut-il pour être juste, comprendre le but auquel ils visaient.

Dans ces âges de fer où la force brutale était tout, l'Église, malgré ses plaies, a montré aux hommes des paysans et des ouvriers recevant l'humble hommage des plus hauts potentats de la terre, simplement parce qu'ils étaient assis sur la chaire de saint Pierre et qu'ils représentaient la loi morale.

Voilà pourquoi l'Alighieri et bien d'autres avant et après lui ont pu maudire les mauvais ministres, mais sans avoir au fond du cœur autre chose qu'une immense compassion et un ardent amour pour cette Église qu'ils ne cessaient d'appeler leur mère.

Tout le monde cependant ne les imitait pas, et les vices du clergé expliquent le nombre infini des hérésies.

Elles eurent toutes du succès, depuis celles qui étaient de simples cris de la conscience révoltée, comme celle des Vaudois, jusqu'aux plus folles, comme celle d'Éon de l'Étoile. Il y eut, dans le nombre, de belles et saintes causes ; mais il ne faut pas que les persécutions endurées par les hérétiques nous les rendent intéressants au point de troubler notre jugement. Il vaudrait mieux pour Rome qu'elle eût triomphé par la douceur, par l'instruction et par la sainteté ; mais hélas, un combattant ne choisit pas toujours ses armes, et quand il y va de la vie, on prend les premières qu'on trouve à sa portée. La papauté n'a pas toujours été du côté de la réaction et de l'obscurantisme : lorsqu'elle terrassa les Cathares, par exemple, sa victoire fut celle du bon sens et de la raison.

La liste des hérésies du XIII^e siècle est déjà fort longue ; elle s'allonge cependant tous les jours pour la plus grande joie des érudits qui font de laborieux efforts pour classer tout, dans ce tohu-bohu du mysticisme et de la folie. Les hérésies à ce moment furent très vivantes, fort complexes par conséquent, et douées d'une plasticité surprenante. On peut indiquer des courants, marquer des directions ; aller plus loin, c'est se condamner à ne plus comprendre ces mouvements instinctifs, passionnés, bizarres, qui naissent, s'élancent, retombent suivant le caprice de mille circonstances insaisissables. Dans certains comtés d'Angleterre, il y a de nos jours des villages qui ont jusqu'à huit et dix lieux de culte pour quelques centaines d'habitants. La plupart de ces gens-là changent de secte, tous les trois ou quatre ans ; reviennent à celle qu'ils ont quittée, l'abandonnent encore pour y rentrer de nouveau, et cela pendant toute une vie. Leurs chefs donnent l'exemple et se jettent d'enthousiasme dans chaque nouveauté pour la quitter bientôt après. Les uns et les autres seraient fort embarrassés de donner des raisons compréhensibles de ces allées et venues. C'est l'Esprit qui les conduit, disent-ils, et il serait impertinent de ne pas les croire ; mais l'historien qui voudrait étudier tout cela y perdrait la tête, à moins qu'il ne fît dans ses documents un casier pour chacun de ces Protées. Ils n'en valent vraiment pas la peine.

Cet état rappelle un peu celui d'une grande partie de la chrétienté sous Innocent III, mais tandis que les sectes dont je viens de parler se meuvent dans un cercle assez étroit de dogmes et d'idées, au XIII^e siècle tous les excès se rencontrent et se succèdent. On passait sans transition par les systèmes les plus contradictoires.

On peut cependant noter deux ou trois traits généraux : d'abord, les hérésies ne sont plus, comme jadis, des

subtilités métaphysiques ; Arius et Priscillien, Nestorius et Eutychès sont bien morts.

En second lieu, elles ne partent plus de la classe élevée et dirigeante, mais surtout du bas clergé et du peuple. Les coups qui mirent vraiment en danger l'Église du moyen âge, lui vinrent d'ouvriers obscurs, des pauvres et des opprimés, qui, dans leur misère et leur dégradation, sentaient qu'elle avait failli à sa mission.

Dès qu'une voix s'élevait, prêchant l'austérité et la simplicité, elle réunissait autour d'elle non seulement des laïques, mais aussi des membres du clergé. Nous voyons ainsi un certain Pons émouvoir tout le Périgord vers la fin du XII^e siècle, et prêcher avant saint François la pauvreté évangélique ¹²⁸.

Deux grands courants sont manifestes : d'un côté, les Cathares ; de l'autre, les innombrables sectes qui se révoltent par fidélité au christianisme même et veulent revenir à l'Église primitive.

Parmi les sectes de la seconde catégorie, la fin du XII^e siècle vit éclore en Italie celle des Pauvres gens qui se rattachaient sans doute à la tentative d'Arnaud de Brescia et qui niaient l'efficacité des sacrements administrés par des mains indignes ¹²⁹.

Un véritable essai de réforme fut tenté par les Vaudois ; leur histoire, quoique plus connue, reste encore bien obscure par certains côtés ; leur nom de Pauvres de Lyon rappelle celui des précédents avec lesquels ils eurent d'étroits rapports, ainsi qu'avec les Humiliés. Tous ces noms font involontairement songer à celui que saint François donnera à son Ordre. Les analogies d'inspiration entre Pierre Valdo et saint François sont si nombreuses qu'on pourrait être tenté de croire à une sorte d'imitation. On aurait tort : les mêmes causes produisaient de tous côtés les mêmes effets ; les idées de réforme, de retour à la

pauvreté évangélique, étaient dans l'air, et cela aide à comprendre le retentissement que la prédication franciscaine devait avoir en peu d'années dans le monde entier. Si les débuts de ces deux hommes furent identiques, la suite de leur vie différa beaucoup : Valdo, jeté dans l'hérésie presque malgré lui, fut obligé de tirer les conséquences des prémisses qu'il avait posées ¹³⁰, tandis que François, demeuré fils soumis de l'Église, mit tous ses efforts à développer en lui et en ses disciples la vie du cœur.

Au reste, il paraît fort probable que par son père François aura été mis au courant des tentatives des Pauvres de Lyon. De là, la fréquence de ses conseils sur la soumission que les frères devaient avoir vis-à-vis du clergé.

Quand il alla demander l'approbation d'Innocent III, il est évident que les prélats avec lesquels il fut en relations le prémunirent contre les dangers de sa création en lui citant précisément l'exemple de Valdo ¹³¹.

Celui-ci était venu à Rome en 1179, avec quelques compagnons, demander à la fois l'approbation de leur traduction des Écritures en langue vulgaire, et la permission de prêcher. Ils furent exaucés à la condition d'obtenir pour les prédications l'autorisation des curés. Gautier Map († 1210), chargé de les examiner, tout en ridiculisant leur simplicité, ne put s'empêcher d'admirer leur pauvreté et leur zèle pour la vie apostolique ¹³².

Deux ou trois ans plus tard, ils ne trouvèrent plus le même accueil à Rome, et en 1184 ils étaient anathématisés par le concile de Vérone. A partir de ce moment, plus rien ne devait les arrêter, jusqu'à l'établissement d'une église nouvelle.

Ils se multiplièrent avec une rapidité qui sera à peine dépassée par les Franciscains. On les trouve, dès la fin du XII^e siècle, répandus depuis la Hongrie jusqu'au cœur de l'Espagne ; c'est dans ce dernier pays qu'on commença à

les traquer. Dans les autres contrées on se contenta d'abord de les traiter en excommuniés.

Obligés de se cacher, mis dans l'impossibilité de tenir leurs chapitres qui devaient avoir lieu une ou deux fois par an, et qui auraient pu maintenir parmi eux une certaine unité de doctrine, les Vaudois se transformèrent rapidement suivant les milieux ; les uns s'obstinant à se croire bons catholiques, les autres allant jusqu'à prêcher le renversement de la hiérarchie et l'inutilité des sacrements 133.

De là, cette multitude de rameaux si divers et même ennemis qui se transformaient d'heure en heure.

Cependant la persécution commune les rapprochait des Cathares et favorisait l'amalgame des idées. On ne saurait se figurer combien ils étaient actifs. Sous prétexte de pèlerinage à Rome, ils étaient toujours en route, simples et insinuants. La façon dont on voyageait était particulièrement favorable à la diffusion des idées. Tout en racontant les nouvelles à ceux dont on recevait l'hospitalité, on leur parlait du triste état de l'Église et de la réforme nécessaire. Ces entretiens étaient un moyen d'apostolat bien plus efficace que ceux d'aujourd'hui, par le livre et le journal : rien pour communiquer la pensée ne vaut la viva vox 134.

On a parfois répandu sur le compte des Vaudois de bien vilains récits ; la calomnie est une arme trop facile pour ne pas tenter des adversaires aux abois. Aussi leur a-t-on attribué les promiscuités immondes dont on avait accusé jadis les premiers chrétiens 135. En réalité, leur véritable force était dans leurs vertus qui faisaient un si grand contraste avec les vices du clergé.

Les ennemis les plus puissants et les plus décidés de l'Église furent les Cathares 136. Sincères, audacieux, souvent instruits et ergoteurs, ayant parmi eux des cœurs d'élite et des personnalités d'une grande puissance

intellectuelle, ils furent au XIII^e siècle les hérétiques par excellence. Leur révolte ne portait point, comme chez les premiers Vaudois, sur des points de détail ou des questions de discipline ; elle avait une base doctrinale arrêtée, en contradiction avec le dogme catholique tout entier.

Mais, quoique cette hérésie ait été florissante en Italie, et sous les yeux même de saint François, je n'ai qu'à l'indiquer brièvement. Si les infiltrations du mouvement vaudois sur sa création ont été nombreuses, elle est restée totalement étrangère au Catharisme.

Ceci s'explique tout naturellement par le fait qu'il n'a jamais voulu s'occuper des questions de doctrine. La foi pour lui n'est pas du domaine intellectuel, elle est du domaine moral : c'est la consécration du cœur. Le temps passé à dogmatiser lui paraissait du temps perdu.

Un trait de la vie de frère Égide montre bien en quelle maigre estime les premiers Frères Mineurs tinrent la théologie. Un jour, devant saint Bonaventure, peut-être non sans une pointe d'ironie, il s'écria : « Hélas, que ferons-nous, nous, ignorants et simples pour mériter la bonté de Dieu ? » — « Mon frère, dit le fameux docteur, vous savez bien qu'il suffit d'aimer le Seigneur. » — « En êtes-vous bien sûr, répliqua Égide, croyez-vous qu'une simple femme puisse lui plaire autant qu'un maître en théologie ? » Sur la réponse affirmative de son interlocuteur, il courut dehors et appelant de toutes ses forces une mendiante : « Pauvre vieille, lui cria-t-il, réjouis-toi, car si tu aimes Dieu, tu pourras être dans le royaume des cieux au-dessus de frère Bonaventure ¹³⁷. »

Les Cathares n'ont donc pas eu d'influence directe sur saint François ¹³⁸, mais rien ne saurait si bien montrer le désordre de la pensée à cette époque que cette résurrection du manichéisme.

A quel degré de lassitude et de folie fallait-il que l'Italie religieuse fût arrivée pour que ce mélange d'idées

bouddhistes, mazdéistes et gnostiques y ait trouvé du succès ?

La doctrine cathare reposait sur l'antagonisme de deux principes, l'un mauvais, l'autre bon. Le premier a créé la matière, le second a créé les âmes qui passent de génération en génération d'un corps dans un autre pour arriver au salut. La matière est la cause et le siège du mal ; tout rapport avec elle constitue une souillure ¹³⁹ ; en conséquence les Cathares renonçaient au mariage, à la propriété, et recommandaient le suicide. Tout cela était entremêlé de mythes cosmogoniques fort compliqués.

Leurs adhérents se divisaient en deux catégories, les purs ou parfaits, et les croyants qui étaient prosélytes au second degré et n'avaient que des obligations très simples. Les adeptes proprement dits étaient initiés par la cérémonie du consolamentum, ou imposition des mains, qui devait faire descendre sur eux l'esprit consolateur. Il y en avait de si enthousiastes qu'après la cérémonie ils se mettaient en endura, c'est-à-dire se laissaient mourir de faim pour ne pas sortir de cet état de grâce.

Dans le Languedoc, où on prit l'habitude de les appeler Albigeois, ils avaient une organisation qui embrassait toute l'Europe centrale, et entretenaient de tous côtés des écoles florissantes fréquentées par les enfants de la noblesse.

En Italie, ils n'étaient guère moins puissants : Concorrezo, près de Monza en Lombardie, et Bagnolo, près de Milan, donnèrent leurs noms à deux congrégations un peu différentes de celles du Languedoc ¹⁴⁰.

Mais c'est surtout de Milan ¹⁴¹ qu'ils se répandirent dans toute la Péninsule et firent des prosélytes jusque dans les districts les plus reculés de la Calabre.

L'état d'anarchie où était le pays leur fut très favorable. La papauté était trop attentive à déjouer les efforts spasmodiques des Hohenstaufen pour mettre dans sa lutte contre l'hérésie la persévérance et la suite nécessaires.

Aussi les idées nouvelles étaient-elles prêchées jusqu'à l'ombre de la basilique de Latran : en 1209 Othon IV, venant se faire couronner à Rome, y trouva une école où le manichéisme était publiquement enseigné ¹⁴².

Malgré son énergie, Innocent III n'avait pas pu enrayer le mal dans les États de l'Église. Le cas de Viterbe en dit long sur les difficultés de la répression : en mars 1199, le pape écrit au clergé et au peuple de cette ville pour rappeler et aggraver les peines portées contre l'hérésie. Malgré cela les Patarins eurent la majorité en 1205 et réussirent à nommer consul l'un d'entre eux ¹⁴³.

La colère du pontife fut alors sans bornes ; il fulmina une bulle où il menaçait la ville de la mettre à sac, et ordonnait aux cités environnantes de se jeter sur elle si dans les quinze jours elle n'avait pas donné satisfaction ¹⁴⁴.

Ce fut en vain ; les Patarins ne furent inquiétés que pour la forme ; il fallut la présence du pape lui-même pour assurer l'exécution de ses ordres et faire démolir les maisons des hérétiques et de leurs fauteurs (automne de 1207) ¹⁴⁵.

Mais étouffée sur un point, la révolte se montrait sur cent autres ; on la trouve à ce moment triomphante de tous côtés : à Ferrare, Vérone, Rimini, Florence, Prato, Faenza, Trévise, Plaisance. Le clergé fut chassé de cette dernière ville qui resta plus de trois ans sans prêtre ¹⁴⁶.

Viterbe est à vingt lieues d'Assise, Orvieto seulement à dix, et les désordres y avaient été aussi graves. Un noble Romain, Pietro Parentio, qui y commandait pour le Saint-Siège, voulut exterminer les Patarins. Il fut assassiné ¹⁴⁷.

Mais François n'avait pas à aller si loin pour voir les hérétiques. Les choses se passaient à Assise comme dans les villes voisines. Dès 1203, cette cité s'était donné pour podestat un hérétique du nom de Giraldo di Gilberto. et malgré les avertissements venus de Rome, elle s'était

obstinée à le maintenir à la tête des affaires jusqu'à l'expiration de sa charge (1204).

Innocent III, qui n'avait pas eu encore à sévir contre Viterbe, employa la persuasion et dépêcha en Ombrie le cardinal Léon de Sainte-Croix qui reparaitra plusieurs fois dans cette étude ¹⁴⁸.

Le successeur de Giraldo et cinquante des principaux citoyens firent amende honorable entre ses mains et jurèrent fidélité à l'Église.

On voit dans quel état d'ébullition était la Péninsule durant ces premières années du XIII^e siècle. Il faut que la déchéance morale du clergé ait été bien profonde pour que les âmes se soient tournées vers le manichéisme avec tant d'ardeur.

L'Italie peut être reconnaissante envers saint François : elle était aussi infestée de Catharisme que le Languedoc, et c'est lui qui l'en a purifiée. Il ne s'arrêta pas à démontrer par des syllogismes ou des thèses de théologie, la vanité des doctrines cathares, mais s'élevant d'un coup d'aile à la vie religieuse, il fit soudainement éclater aux yeux de ses contemporains un idéal nouveau, devant lequel disparurent toutes ces sectes bizarres, comme des oiseaux de nuit mis en fuite par les premiers rayons du soleil.

Une partie de la puissance de saint François lui est ainsi venue de ce qu'il s'abstenait systématiquement de polémique. Celle-ci est toujours plus ou moins une forme de l'orgueil spirituel ; elle ne fait que creuser les abîmes qu'elle prétend combler. La vérité n'a pas besoin d'être prouvée : elle s'impose. La seule arme qu'il voulut employer contre les méchants fut la sainteté d'une vie assez pleine d'amour pour éclairer et réchauffer ceux qui l'entouraient et les obliger à aimer ¹⁴⁹.

La disparition du Catharisme en Italie, sans secousse, est ainsi un résultat indirect du mouvement franciscain, et ce n'est pas le moindre ¹⁵⁰. A la voix du Réformateur ombrien,

l'Italie se ressaisit ; elle retrouva son bon sens et sa belle humeur ; elle élimina ces idées de pessimisme et de mort comme un organisme robuste élimine les principes morbides.

J'ai tâché de montrer plus haut combien l'initiative de François présente d'analogie avec celle des Pauvres de Lyon. Sa pensée mûrit dans un milieu tout imprégné de leurs idées, où elles purent le pénétrer à son insu. Les prophéties de l'Abbé calabrais eurent sur lui une influence également difficile à marquer, mais tout aussi profonde.

Placé aux confins de l'Italie et comme au seuil de la Grèce, Joachim de Flore ¹⁵¹ forme le dernier anneau d'une suite de moines prophètes, qui se succédèrent durant près de quatre cents ans dans les laures et les ermitages du sud de la Péninsule. Le plus fameux avait été saint Nil, sorte de Jean-Baptiste farouche, vivant dans les déserts, mais qui en sortait brusquement lorsque ses devoirs de justicier l'appelaient ailleurs. On le vit un jour apparaître en pleine Rome, où il annonça au pape et à l'empereur le déchaînement du courroux divin ¹⁵².

Épars dans les solitudes alpestres de la Basilicate, ces ermites calabrais étaient obligés de monter toujours plus haut pour fuir les populations qui, poursuivies par les pirates, gagnaient les montagnes. Ils passaient ainsi leur vie entre ciel et terre, avec deux mers pour horizon. Troublés par la peur des corsaires et les cris de guerre dont l'écho montait jusqu'à eux, ils se tournaient vers l'avenir. Les âges des grandes terreurs sont aussi ceux des grandes espérances ; c'est à la captivité de Babylone que nous devons, avec la continuation d'Isaïe, des tableaux dont l'âme humaine n'a pas encore cessé de s'enchanter ; les persécutions de Néron nous ont donné l'Apocalypse de saint Jean, et les bourrasques du XII^e siècle, l'Évangile éternel.

Converti après une vie dissipée, Joachim de Flore voyagea longuement en Terre sainte, en Grèce et à Constantinople. Revenu en Italie, il se mit, quoique laïque, à prêcher dans les environs de Rende et de Cosenza. Plus tard il entra chez les Cisterciens de Cortale [Corace], près de Catanzaro, et y prononça ses vœux. Élu bientôt, malgré ses refus et sa fuite, abbé du monastère, il fut, au bout de quelques années, pris de la nostalgie de la solitude, et alla trouver le pape Lucius III pour être déchargé de ses fonctions (1181) et pouvoir consacrer tout son temps aux ouvrages qu'il méditait. Le pape exauça ses prières et lui permit même d'aller où bon lui semblerait dans l'intérêt de ses travaux. Alors commença pour Joachim une vie errante de couvent en couvent qui le mena jusqu'en Lombardie, à Vérone, où nous le trouvons près du pape Urbain III.

Lorsqu'il revint dans le midi, des disciples se réunirent autour de lui pour l'entendre expliquer les passages les plus obscurs de la Bible ; bon gré, mal gré il se trouva obligé de les recevoir, de leur parler, de leur donner une règle, et enfin de les installer en plein cœur de la Sila, cette Forêt-Noire de l'Italie ¹⁵³, en face du plus haut sommet, dans des gorges dont le silence n'est interrompu que par le murmure de l'Arvo et du Neto, qui prennent leur source non loin de là. Le nouvel Athos reçut le nom de Fiore (fleur), transparent symbole des espérances de son fondateur ¹⁵⁴.

C'est là qu'il mit la dernière main aux écrits qui, après cinquante ans d'oubli, devaient devenir le point de départ de toutes les hérésies et l'aliment de toutes les âmes anxieuses du salut de la chrétienté.

Les hommes de la première moitié du XIII^e siècle, trop occupés ailleurs, ne s'aperçurent pas tout d'abord que les sources spirituelles auxquelles ils buvaient, descendaient des cimes neigeuses de la Calabre.

Il en est toujours ainsi de l'influence mystique. Elle a quelque chose de vague, de ténu et de pénétrant qui échappe à une appréciation exacte. Que deux âmes d'élite se rencontrent, elles seront fort en peine pour analyser et dire les impressions qu'elles ont ressenties l'une et l'autre. Il en est de même pour une époque ; ce ne sont pas toujours ceux qui lui parlent le plus souvent et le plus fort qu'elle entend le mieux ; ni même ceux 'aux pieds desquels, écolière fidèle, elle va s'asseoir jour après jour. Parfois en allant chez ses maîtres habituels, elle rencontre tout à coup un inconnu ; elle a à peine saisi quelques paroles de ce qu'il disait, elle ne sait ni d'où il vient ni où il va, elle ne le retrouvera plus ; mais ces quelques paroles chantent au plus profond d'elle-même, la troublent et l'inquiètent.

Ainsi en fut-il longtemps de Joachim de Flore. Ses idées, répandues çà et là par des disciples enthousiastes, germèrent sans bruit dans les cœurs ¹⁵⁵. En redonnant aux hommes l'espérance, il leur rendit la force. Penser, c'est déjà agir ; seul à l'ombre des sapins séculaires qui entouraient sa cellule, le cénobite de Fiore travaillait à la rénovation de l'Église avec autant de vigueur que les réformateurs venus après lui.

Il est loin cependant d'atteindre à la hauteur des prophètes d'Israël ; au lieu de s'élancer comme eux en plein ciel, il reste toujours rivé au texte qu'il commente par la méthode allégorique et d'où il fait sortir, grâce à ce procédé, les bizarreries les plus invraisemblables. Quelques pages de cette lecture harassent le lecteur le plus patient ; mais sur ces champs brûlés par le raisonnement théologique, plus desséchant que le vent du désert, où l'on n'aperçoit au premier abord que des pierres et des chardons, on trouve enfin l'oasis enchanteresse et, à son ombre, le repos et les rêves.

L'exégèse de Joachim de Flore aboutissait en effet à une sorte de philosophie de l'histoire, dont les grandes lignes

devaient singulièrement frapper les imaginations : la vie de l'humanité se divise en trois périodes : dans la première où a régné le Père, on a vécu sous la rigueur de la Loi ; dans la seconde où a régné le Fils, on vit sous le régime de la Grâce ; dans la troisième, régnera l'Esprit et on vivra dans la plénitude de l'Amour. La première est celle de l'obéissance servile, la seconde celle de l'obéissance filiale, la troisième celle de la liberté. Dans la première on a vécu dans la crainte ; dans la seconde on se repose dans la foi ; dans la troisième on brûlera d'amour. L'une a vu briller les étoiles, la seconde voit blanchir l'aurore, la troisième verra l'éclat du jour. La première a produit les orties, la seconde donne des roses, la troisième sera l'âge des lys.

Si maintenant l'on songe que dans la pensée de Joachim la troisième période, l'âge de l'Esprit, allait s'ouvrir, on comprendra avec quel enthousiasme furent saluées des paroles qui redonnaient la joie à des âmes encore troublées des craintes millénaires.

Il est évident que saint François a connu ces radieuses espérances. Qui sait même si ce n'est pas le Voyant calabrais qui avait jeté dans son cœur cette ivresse d'amour. Si cela était, il n'aurait pas été seulement son précurseur, il aurait été véritablement son père spirituel.

Quoi qu'il en soit, saint François trouva dans la pensée joachimite bien des éléments qui devaient, sûrement à son insu, devenir les fondements de son institut. Le noble dédain qu'il marque pour tout ce qui est science, et qu'il aurait voulu inculquer à son Ordre, était pour Joachim une des caractéristiques de l'ère nouvelle :

« La vérité qui reste cachée aux savants, dit-il, se révèle aux enfants ; la dialectique ferme ce qui était ouvert rend obscur ce qui était clair ; elle est la mère des discours inutiles, des rivalités et du blasphème. La science n'édifie pas, et elle peut détruire, comme le prouvent ces scribes de

l'Église, gonflés d'orgueil et d'arrogance, qui, à force de raisonner, tombent dans l'hérésie ¹⁵⁶. »

On a vu que le retour à la simplicité évangélique s'imposait ; toutes les fractions de l'hérésie étaient d'accord sur ce point avec les catholiques pieux, mais personne n'en a parlé d'une manière aussi franciscaine que Joachim de Flore. Non seulement il faisait de la pauvreté volontaire un des caractères de l'âge des lys, mais il en parle dans des pages d'une émotion si profonde, si vécue que saint François ne pourra guère que les répéter. Le moine idéal qu'il nous décrit ¹⁵⁷, qui n'a pour tout bien qu'une lyre, n'est-il pas un Franciscain avant la lettre, celui dont rêva toujours le Poverello d'Assise ?

Le sentiment de la nature éclate aussi chez lui avec une vigueur incomparable. Un jour, il prêchait dans une chapelle plongée dans une obscurité presque complète, tant le ciel était voilé de nuages. Tout à coup une éclaircie se produit, le soleil rayonne, la lumière inonde l'église ; Joachim s'arrête, salue le soleil, entonne le *Veni Creator* et emmène son auditoire contempler la campagne.

Il n'y aurait rien d'étonnant à ce que vers 1205, François ait entendu parler de ce prophète vers lequel se tournaient déjà quelques âmes, de cet anachorète qui, regardant au ciel, parlait avec Jésus comme un ami parle avec son ami, mais qui savait aussi descendre vers les hommes pour les consoler et réchauffait sur sa poitrine le visage des agonisants.

A l'autre bout de l'Europe, en pleine Allemagne, les mêmes causes avaient produit les mêmes effets ; de l'excès des souffrances du peuple et du désespoir des âmes religieuses, naissait un mouvement de mysticisme apocalyptique, qui semble avoir de secrètes communications avec celui qui troublait la Péninsule.

Ce sont les mêmes vues d'avenir, la même attente anxieuse de cataclysmes nouveaux, unie à la perspective

d'un rajeunissement de l'Église.

« Crie d'une voix forte, dit à sainte Élisabeth de Schönau († 1164) son ange familier, crie à toutes les nations : Malheur ! car le monde entier s'est changé en ténèbres. La vigne du Seigneur a péri, il n'est personne qui la cultive. Le Seigneur y a envoyé des ouvriers, mais il les a tous trouvés oisifs. La tête de l'Église est malade et ses membres sont morts... Bergers de mon Église, vous dormez, mais je vous réveillerai ! Rois de la terre, le cri de votre iniquité est monté jusqu'à moi ¹⁵⁸. »

« La justice divine, dit sainte Hildegarde († 1178), aura son heure ; la dernière des sept époques symbolisées par les sept jours de la création est arrivée, les jugements de Dieu vont s'accomplir ; l'empire et la papauté déchu dans l'impiété s'écrouleront ensemble... Mais alors sur les ruines apparaîtra un peuple de Dieu nouveau, un peuple de prophètes illuminés d'en haut, vivant dans la pauvreté et la solitude. Alors les mystères divins seront révélés, et la parole de Joël s'accomplira ; le Saint-Esprit répandra sur le peuple la rosée de ses prophéties, de sa sagesse et de sa sainteté ; les païens, les juifs, les mondains et les incrédules se convertiront en foule, le printemps et la paix régneront sur la terre régénérée, et les anges reviendront avec confiance demeurer auprès des hommes. »

Ces espérances ne furent pas tout à fait confondues. Au soir de sa vie le prophète de Flore a pu, nouveau Siméon, entonner son Nunc dimittis, et la chrétienté put durant quelques années se tourner, émerveillée, vers Assise comme vers une nouvelle Bethléem.

Exspectabam eum qui salvum me fecit
a pusillanimitate spiritus, et tempestate 159.

Dirupisti vincula mea ;
tibi sacrificabo hostiam laudis 160.

Cum autem placuit ei qui me segregavit ex utero matris
meæ et vocavit per gratiam suam, ut revelaret Filium suum
in me, ut evangelizarem eum in gentibus, continuo non
acquievi carni et sanguini 161.

Agatha, lætissima et glorianter ibat ad carcerem, quasi
ad epulas invitata, et agonem suum Domino precibus
commendabat 162.

Summa ingenuitas est in qua servitus Christi
comprobatur 163.

Christe Jesu, adjutor meus, quam suave mihi subito est
factum carere suavitatibus nugarum mearum, et quas
amittere metus fuerat, jam dimittere gaudium erat 164.

Qui ergo mente integra Deum desiderat, profecto jam
habet quem amat 165.

Vobis datum est nosse mysterium regni Dei, ceteris
autem in parabolis 166.

Si vis perfectus esse, vade, vende (omnia) quæ habes et da pauperibus, et habebis thesaurum in cælo ; et veni, sequere me 167.

Magnificat anima mea Dominum
et exsultavit spiritus meus in Deo salutari
meo...
Deposuit potentes de sede
et exaltavit humiles.
Esurientes implevit bonis
et divites dimisit inanes.
Suscepit Israel, puerum suum
recordatus misericordiæ suæ 168.

J'attendais celui qui m'a délivré
de ma pusillanimité et m'a arraché à la tempête
169.
Vous avez brisé mes chaînes ;
Je vous célébrerai par mes chants et vous
offrirai un
sacrifice d'actions de grâces 170.

Lorsqu'il plut à celui qui m'avait mis à part dès le sein de ma mère, et qui m'a appelé par sa grâce, de révéler en moi son Fils afin que je l'annonçasse parmi les gentils, sur-le-champ, sans consulter ni la chair ni le sang... 171.

Agathe se dirigeait vers la prison avec autant de joie et de fierté que si elle se fût rendue à un banquet et appelait

le Seigneur pour l'aider dans ses épreuves ¹⁷².

La souveraine noblesse est celle où l'on se montre vraiment serviteur du Christ ¹⁷³.

O Christ Jésus, mon secours, combien tout à coup il me devint agréable de n'avoir plus mon luxe et mes frivolités ! Et voici ce que j'avais tremblé de perdre, ce m'était un bonheur d'y renoncer ¹⁷⁴.

Celui qui dans l'intégrité de son cœur soupire après Dieu, est déjà assurément en possession de celui qu'il aime ¹⁷⁵.

A vous il a été donné de connaître le mystère du royaume de Dieu, tandis que les autres ne peuvent en comprendre quelque chose qu'en paraboles ¹⁷⁶.

Si tu veux être parfait, va, vends (tout) ce que tu as, et le donne aux pauvres et tu auras un trésor dans le ciel. Après cela, viens et suis-moi ¹⁷⁷.

Mon âme magnifie le Seigneur,
et mon esprit est ravi de joie en Dieu mon
Sauveur...
Il a déposé les puissants de leur trône
et il a élevé les petits,
Il a rempli de biens ceux qui n'avaient rien,
et il a renvoyé vides et pauvres ceux qui étaient
riches.
Il a pris sous sa protection Israël son serviteur
se ressouvenant de sa miséricorde ¹⁷⁸.

CHAPITRE IV

LUTTES ET TRIOMPHE

(Printemps 1206-24 février 1209.)

Les biographes de saint François nous ont conservé un trait qui montre combien la fermentation religieuse était grande, jusque dans la petite ville d'Assise. On vit passer et repasser dans les rues un inconnu qui jetait à tous ceux qu'il rencontrait les deux mots : Paix et bien ! Pax et bonum ¹⁷⁹ ! Il exprimait ainsi, à sa manière, le trouble des cœurs qui ne voulaient se résoudre ni aux guerres éternelles, ni à la disparition de la foi et de l'amour ; écho naïf, il vibrait à des espérances et à des terreurs qui secouaient toute l'Europe.

Vox clamantis in deserto ! dira-t-on. — Non, car tout cri du cœur, même s'il semble éclater dans le vide, laisse une trace, et celui de l'inconnu d'Assise a pu contribuer en quelque mesure à la vocation définitive de François.

Depuis le brusque retour de Spolète, la vie de celui-ci devenait chaque jour plus difficile à la maison paternelle. L'amour-propre de Bernardone avait reçu de sa déconvenue une de ces blessures qui, chez les hommes vulgaires, ne guérissent jamais.

S'il avait fourni sans compter l'argent englouti par des folies qui permettaient à son fils de marcher de pair avec les jeunes nobles, il ne pouvait se résigner à le voir donner à pleines mains à tous les mendiants des chemins.

François, sans cesse perdu dans ses rêveries et passant ses journées à errer seul dans la campagne, ne lui était plus d'aucun secours. Les mois s'écoulaient, et la distance entre ces deux hommes grandissait toujours, sans que la douce et insignifiante Pica pût rien faire pour prévenir une

rupture qui apparaissait désormais comme inévitable. François n'eut bientôt qu'un désir, celui de fuir la demeure où au lieu d'amour il ne trouvait que reproches, tourments, criaileries.

Le fidèle confident de ses premières luttes avait été obligé de le quitter, et cette solitude absolue pesait beaucoup à son cœur chaud et aimant. Il fit ce qu'il put pour en sortir, mais personne ne le comprenait. Les idées qu'il commençait à exprimer timidement, n'amenèrent chez ceux auxquels il parlait que des sourires de moquerie ou le hochement de tête des gens sûrs de leur raison en présence de celui qui marche droit à la folie. Il alla même s'en ouvrir à l'évêque, mais celui-ci ne comprit pas davantage des projets vagues, incohérents, remplis d'idées irréalisables et peut-être subversives ¹⁸⁰.

C'est ainsi que malgré lui, François était amené à ne rien demander aux hommes, mais à s'élever par la prière à l'intuition de la volonté divine. La porte des maisons et des cœurs se fermait, mais la voix intérieure allait éclater irrésistible et se faire obéir pour jamais.

Parmi les nombreuses chapelles des alentours d'Assise, il y en avait une qu'il aimait particulièrement, celle de Saint-Damien. On y arrive en quelques minutes en suivant un sentier caillouteux, à peine frayé sous les oliviers, au milieu de senteurs de lavande et de romarin. Elle occupe le sommet d'un monticule d'où l'on découvre la plaine tout entière, mais à travers un rideau de cyprès qui semblent vouloir dérober au regard l'humble ermitage, et établir entre le monde et lui une idéale barrière.

Desservi par un pauvre prêtre qui avait à peine de quoi se nourrir, le sanctuaire tombait en ruines. Il n'y avait à l'intérieur qu'un simple autel en maçonnerie et en guise de rétable un crucifix byzantin. Ce Christ est bien loin de ressembler au Christ douloureux que devaient représenter les artistes à partir du XIII^e siècle. Il a une expression de

calme et de douceur inexprimables ; au lieu de clore les paupières pour s'abandonner sans retour sous le poids de ses douleurs, il regarde, il s'oublie lui-même, et son regard pur et clair ne dit pas : Je souffre, il dit : Venez à moi ¹⁸¹.

Un jour François priait devant le pauvre autel : « Dieu grand et glorieux et vous, Seigneur Jésus, faites jaillir, je vous prie, votre lumière dans les ténèbres de mon esprit... Faites-vous trouver de moi, Seigneur, afin qu'en toutes choses je n'agisse que suivant votre sainte volonté ¹⁸². »

Il priait en son cœur, et voilà que peu à peu, il lui sembla que ses regards ne pouvaient se détacher de ceux de Jésus ; il sentait quelque chose de merveilleux se passer en lui et autour de lui. La sainte victime s'animait, et dans le silence extérieur il percevait une voix qui s'insinuait doucement jusqu'au fond de son cœur pour lui parler un ineffable langage. Jésus acceptait son oblation, Jésus voulait son travail, sa vie, toute sa personne et en retour le pauvre abandonné avait déjà le cœur inondé de lumière et de force ¹⁸³.

Cette vision marque le triomphe définitif de François. Son union avec le Christ est consommée ; désormais il pourra s'écrier avec les mystiques de tous les temps : « Mon bien-aimé est à moi, et je suis à lui. »

Mais au lieu de s'abandonner à l'ivresse de la contemplation, il se demanda bien vite comment il rendrait à Jésus amour pour amour, à quelle action il emploierait cette vie qu'il venait d'offrir. Il n'eut pas longtemps à chercher ; on a vu que la chapelle où venaient de se célébrer ses noces spirituelles menaçait ruine ; il pensa que la réparer était l'œuvre qui lui était assignée.

Dès ce jour, le souvenir du Crucifié, la pensée de l'amour qui triomphe en s'immolant, devint le centre même de sa vie religieuse et comme l'âme de son âme. Pour la première fois sans doute, François venait d'être mis en contact direct, personnel, intime avec Jésus-Christ ; de la croyance

il avait passé à la foi, à cette foi vivante qu'un penseur distingué a si bien définie : « Croire c'est regarder ; c'est un regard attentif, sérieux et prolongé, un regard plus simple que celui de l'observation, un regard qui regarde, et rien de plus ; regard naïf, regard d'enfant, regard où toute l'âme se porte, regard de l'âme et non de l'esprit, regard qui ne prétend pas décomposer son objet, mais le recevoir tout entier dans l'âme par les yeux. »

En écrivant ces paroles, Vinet a merveilleusement caractérisé, sans y songer, le tempérament religieux de saint François.

Ce regard d'amour jeté sur le crucifix, ce mystérieux colloque avec la compatissante victime ne devaient plus cesser. La piété de François a conquis à Saint-Damien sa physionomie et son originalité. Son âme porte dès maintenant les stigmates et comme le dit frère Léon dans une phrase intraduisible : « Ab illa hora vulneratum et liquefactum est cor ejus ad memoriam Dominicae passionis 184. »

Désormais il voyait clair devant lui. En sortant du sanctuaire il remit au prêtre tout ce qu'il avait d'argent sur lui pour l'entretien d'une lampe, et le cœur ravi il rentra dans Assise. Il était décidé à quitter la maison paternelle et à entreprendre la restauration de la chapelle, après avoir rompu les derniers liens qui l'attachaient au passé.

Un cheval et quelques pièces d'étoffe de couleurs voyantes étaient tout ce qui lui appartenait ; arrivé chez ses parents, il fit un paquet des étoffes et se jetant à cheval partit pour Foligno.

Cette ville était alors comme aujourd'hui la cité la plus commerçante de toute la région. Ses foires attiraient toute la population de la Sabine et de l'Ombrie. Bernardone y avait souvent mené son fils 185, qui eut bien vite fait de vendre ce qu'il avait apporté. Il se débarrassa même de sa monture et reprit plein de joie le chemin d'Assise 186.

Cet acte avait pour lui une grande importance : il marquait sa rupture définitive avec le passé ; à partir de ce jour sa vie allait être de tous points l'opposé de ce qu'elle avait été ; le Crucifié s'était donné à lui ; lui de son côté, se donnait au Crucifié, sans partage et sans retour. Aux incertitudes, aux troubles de l'âme, aux angoisses, à la nostalgie d'un bonheur inconnu, aux regrets amers, avait succédé un calme délicieux, l'ivresse de l'enfant perdu qui retrouve sa mère et oublie en un instant les tortures de son cœur.

Ce qu'il y a de beau dans la conversion de François, c'est qu'elle n'est pas un point d'arrivée, mais un point de départ.

L'avarice, l'égoïsme, l'individualisme ont été vaincus en son cœur, il a vu, senti, éprouvé que la vocation de l'homme est ailleurs.

Sa vie ne sera pas un dialogue extra-terrestre, mais chaque obstacle fera surgir en lui des réflexions, un développement continu, jamais d'arrêt.

La règle absolue, définitive, intangible, était contraire à son esprit. Elle fut une nécessité plus tard, pour prévenir le relâchement et il en souffrit.

De Foligno, François revint droit à Saint-Damien ; il n'avait pas besoin pour cela de passer par la ville, et était pressé de réaliser ses projets.

Le pauvre prêtre fut bien étonné lorsque François lui remit le produit intégral de la vente. Il crut sans doute à une Brouille passagère entre Bernardone et son fils et pour plus de prudence, refusa le présent, mais François insista tellement pour rester auprès de lui, qu'il en obtint enfin la permission. Quant à l'argent, devenu inutile, il le jeta comme un objet sans valeur sur la lucarne de la chapelle

Pendant ce temps, Bernardone inquiet de ne pas voir revenir son fils, se mit à le rechercher de tous côtés et ne

tarda pas à apprendre sa présence à Saint-Damien. En un instant, il comprit que François était perdu pour lui ; résolu à tout tenter, il rassembla quelques voisins, et fou de colère se rendit à l'ermitage pour l'en arracher au besoin de vive force.

Mais François connaissait les fureurs de son père. Lorsqu'il entendit les cris de ceux qui arrivaient à sa poursuite, il se sentit défaillir et courut se jeter dans une cachette qu'il s'était préparée à cet effet. Bernardone, sans doute mal secondé dans ses recherches, fouilla en vain de tous côtés, et dut enfin retourner à Assise.

François resta caché durant de longues journées, pleurant et gémissant, suppliant Dieu de lui montrer la voie à suivre. Malgré ses craintes, il avait au cœur une joie infinie et n'aurait voulu à aucun prix revenir en arrière ¹⁸⁸.

Cet emprisonnement ne pouvait durer ; François le comprenait et se disait que, pour un nouveau chevalier du Christ, il faisait bien piteuse figure. Aussi s'armant un jour de courage, il se dirigea vers la ville pour se présenter à son père et lui signifier ses résolutions.

On peut s'imaginer combien ces quelques semaines de réclusion passées dans les transes avaient altéré sa physionomie. Aussi, lorsque pâle, décharné, les vêtements en loques, il parut vers la porte de la ville où des centaines d'enfants ne cessent de jouer toute la journée, il fut accueilli par un long cri : Pazzo ! Pazzo ! au fou ! au fou ! Un pazzo ne fa cento, un fou en fait cent autres, dit le proverbe, mais il faut avoir vu l'ensorcellement délirant des enfants des rues en Italie à la vue d'un fou, pour comprendre combien cela est vrai. Dès que le cri magique retentit, ils se ruent dehors avec un fracas épouvantable et alors, pendant que les parents regardent par les croisées, ce sont des chants, des cris, des hurlements sauvages, entremêlés de rondes folles dansées autour du malheureux. On lui jette des pierres, on le couvre de boue, on lui bande

les yeux ; s'il se fâche, on redouble ; s'il pleure, s'il supplie, on répète ses cris, on contrefait ses sanglots et ses supplications sans trêve et sans merci ¹⁸⁹.

Bientôt Bernardone entendit la clameur qui s'engouffrait dans les petites rues et sortit pour prendre sa part du spectacle ; mais soudain il lui sembla entendre son nom, celui de son fils et suffoqué par la honte et la rage, il aperçut François.

Se précipitant sur lui prêt à l'étrangler, il l'entraîna jusque dans la maison et le jeta à demi-mort dans un réduit obscur.

Menaces, mauvais traitements, tout fut mis en œuvre pour changer les résolutions du prisonnier ; ce fut inutile. Enfin lassé, désespéré, il le laissa tranquille non sans l'avoir solidement garrotté ¹⁹⁰.

Quelques jours après, il fut obligé de faire une courte absence. Pica sa femme ne comprenait que trop bien ses griefs contre François, mais sentant que les brutalités ne servaient de rien, elle tenta d'employer la douceur. Ce fut en vain. Alors ne pouvant se résoudre à le voir martyrisé plus longtemps, elle lui rendit la liberté.

Il retourna droit à Saint-Damien ¹⁹¹.

A son retour, Bernardone accabla sa femme de reproches. Puis, ne pouvant se faire à l'idée de voir son fils être le jouet de toute la cité, il tenta de le faire expulser du territoire d'Assise, et s'adressa dans ce but aux Consuls de la Cité.

Ceux-ci firent citer François, mais il répondit simplement que comme serviteur de l'Église il ne tombait plus sous leur juridiction. Heureux de cette réponse qui les débarrassait d'une délicate affaire, ils renvoyèrent le plaignant à l'officialité diocésaine ¹⁹².

Devant un tribunal ecclésiastique, la question changeait de face ; il était inutile de songer à demander à l'évêque de prononcer le bannissement, puisque son rôle était de

sauvegarder la liberté des clercs. Bernardone ne pouvait plus que déshériter son fils ou l'amener à renoncer de lui-même à toute succession. Ce ne fut pas difficile.

Appelé à comparaître devant le tribunal épiscopal ¹⁹³, François en eut une vive joie ; ses fiançailles mystiques avec le Crucifié allaient donc recevoir une sorte de consécration officielle. A ce Jésus qu'il avait si souvent offensé et trahi par ses paroles et par sa conduite, il allait pouvoir promettre tout aussi publiquement obéissance et fidélité.

On devine sans peine le retentissement de tout cela dans une petite ville comme Assise, et la foule qui au jour fixé se porta vers la place de Sainte-Marie-Majeure où l'évêque rendait ses jugements ¹⁹⁴.

On trouvait sûrement François insensé, mais on savourait d'avance la honte et la colère de Bernardone dont l'orgueil était si bien châtié.

L'évêque exposa d'abord l'affaire, et conseilla à François de rendre à son père l'argent qu'il avait rapporté de Foligno. Mais au grand étonnement de la foule, on vit celui-ci, au lieu de répondre, entrer dans une salle de l'évêché pour en sortir presque aussitôt, absolument nu. Il tenait à la main le paquet de ses vêtements qu'il déposa devant l'évêque avec l'argent : « Écoutez tous, dit-il, et sachez-le bien, jusqu'ici j'ai appelé Pierre Bernardone mon père, mais maintenant je veux servir Dieu. C'est pourquoi je lui rends cet argent pour lequel il se tourmentait si fort, ainsi que mes vêtements et tout ce que j'ai de lui, car désormais je veux dire Notre Père, qui êtes aux cieux et non pas mon père Pierre Bernardone. »

Un long murmure s'éleva dans la foule, lorsqu'on vit Bernardone ramasser et emporter les vêtements, sans la plus petite marque de pitié, tandis que l'évêque en était réduit à prendre sous son manteau le pauvre François tremblant d'émotion et de froid ¹⁹⁵.

La scène du parvis produisit une immense impression ; l'ardeur, la naïveté, l'indignation de François, avaient été si profondes et si sincères que les rieurs étaient déconcertés. Ce jour-là il s'assura de secrètes intelligences dans beaucoup d'âmes. Le peuple aime ces conversions brusques, ou du moins qu'il croit telles ; François s'imposait de nouveau à l'attention de ses concitoyens, avec une force que doublait le contraste entre son ancienne et sa nouvelle vie.

Il y a de pieuses gens dont la pudeur s'est effarouchée de la nudité de François : mais l'Italie n'est pas l'Allemagne ou l'Angleterre, et le XIII^e siècle eût été bien étonné de la pruderie des Bollandistes. Il y a simplement là une nouvelle manifestation du caractère de François, avec sa naïveté, ses exagérations, son besoin d'établir entre les paroles et les actions une complète harmonie, une correspondance littérale.

Après de pareilles émotions, il avait besoin d'être seul, de savourer sa joie, de chanter sa liberté définitivement conquise, sur tous les sentiers le long desquels il avait tant gémi, tant lutté.

Il ne voulut donc pas retourner immédiatement à Saint-Damien. Sortant de la cité, il s'enfonça dans les sentiers déserts qui grimpent sur les flancs du mont Subasio.

On était aux tout premiers jours du printemps. Il y avait encore çà et là de grandes fondrières de neige, mais sous les ardeurs du soleil de mars, l'hiver semblait s'avouer vaincu. Au sein de cette harmonie mystérieuse et troublante, le cœur de François vibrait délicieusement, tout son être se calmait et s'exaltait ; l'âme des choses le caressait doucement et lui versait l'apaisement. Un bonheur inconnu l'envahissait ; pour célébrer sa victoire et sa liberté, il remplit bientôt toute la forêt du bruit de ses chants.

Les émotions trop douces ou trop profondes pour pouvoir être exprimées dans la langue ordinaire, l'homme les chante ; la musique est cependant à cet égard supérieure au chant : elle est par excellence la langue de l'ineffable. Le chant atteint presque sa valeur lorsque les paroles ne sont là que pour soutenir la voix. La plus grande beauté des psaumes et des hymnes de l'Église leur vient de ce que chantés dans une langue morte, ils n'ont rien qui mette l'intelligence en travail ; ils ne disent rien, mais ils expriment tout, et se modifient merveilleusement, comme un accompagnement céleste qui suit les émotions du croyant, depuis les luttes les plus angoissées jusqu'aux extases les plus indicibles.

Il cheminait donc, aspirant à pleins poumons les effluves printaniers, redisant à gorge déployée une de ces chansons de la chevalerie française qu'il avait apprises jadis.

Les forêts qu'il traversait étaient la retraite ordinaire des gens d'Assise et des environs ayant des motifs pour se cacher. Quelques brigands mis en éveil par sa voix fondirent tout d'un coup sur lui. — « Qui es-tu ! lui demandèrent-ils. » — - « Je suis le héraut du grand Roi, et puis, que vous importe ? ¹⁹⁶ »

Il n'avait pour tout vêtement qu'un vieux manteau, que le jardinier de l'évêque lui avait octroyé sur la prière de son maître ; ils l'en dépouillèrent et le jetant dans un fossé plein de neige : « Tiens, voilà ta place, piteux héraut de Dieu. »

Les voleurs partis, il secoua la neige qui le couvrait et après bien des efforts, finit par sortir de la fondrière. Glacé par le froid, n'ayant plus sur lui qu'une pauvre chemise, il reprit pourtant ses chants, heureux de souffrir et de s'habituer ainsi à entendre toujours mieux les paroles du Crucifié ¹⁹⁷.

Non loin de là était un monastère. Il y entra et offrit ses services. Dans une pareille solitude, dont les abords étaient

si mal fréquentés, on était soupçonneux. On lui permit de se rendre utile à la cuisine, mais on ne lui donna rien pour se couvrir et à peine de quoi manger.

Force lui fut de partir ; il se dirigea vers Gubbio où il savait qu'il trouverait un ami. Peut-être était-ce celui qui avait été son confident au retour de Spolète. Quoi qu'il en soit, il reçut de lui une tunique et reprit quelques jours après la route de son cher Saint-Damien ¹⁹⁸.

Il n'y revint cependant pas tout droit ; avant de commencer à restaurer le petit sanctuaire, il voulait revoir ses amis les lépreux, leur raconter à eux aussi sa grande victoire, leur promettre de les aimer encore plus que par le passé.

Depuis sa première visite à la maladrerie, le brillant cavalier était devenu un pauvre mendiant ; il arrivait les mains vides, mais le cœur débordant de tendresse et de compassion. Installé au milieu de ces malades il leur prodigua les soins les plus touchants, lavant et essuyant leurs plaies, d'autant plus doux et radieux que les plaies étaient plus repoussantes ¹⁹⁹.

L'éblouissement d'amour que l'enfant a pour sa mère, le malade délaissé l'a pour celui qui va le visiter. Il le croit tout-puissant ; à son approche les crises les plus douloureuses s'apaisent ou disparaissent.

Cet amour inspiré par la sympathie d'un cœur affectueux peut devenir si profond qu'il semble parfois surnaturel ; on voit des moribonds reprendre connaissance pour regarder une dernière fois, non les membres de leur famille, mais l'ami qui a tâché d'être le rayon de soleil de leurs dernières journées. Les liens du pur amour sont plus forts que ceux de la chair et du sang. François en fit bien des fois la douce expérience ; dès son arrivée à la léproserie, il sentit que s'il avait perdu sa vie, il allait la retrouver.

Encouragé par son séjour au milieu des lépreux, il retourna à Saint-Damien et se mit à l'œuvre, plein de joie

et d'ardeur, le cœur aussi ensoleillé que la plaine d'Ombrie en ce beau mois de mai. Après s'être confectionné un costume d'ermite, il commença à aller sur les places et dans les carrefours de la ville. Là, après avoir chanté quelques cantiques, il annonçait aux gens rassemblés autour de lui son projet de restaurer la chapelle : « Celui qui me donnera une pierre, ajoutait-il avec un sourire, aura une récompense ; celui qui m'en donnera deux, aura deux récompenses ; celui qui m'en donnera trois, aura trois récompenses. »

Beaucoup le traitaient d'insensé, mais d'autres se laissaient émouvoir au souvenir du passé. Quant à lui, sourd aux moqueries, il ne s'épargnait aucune peine, emportant sur ses épaules, si peu faites pour un dur labeur, les pierres qu'on lui donnait ²⁰⁰.

Pendant ce temps, le pauvre prêtre de Saint-Damien sentait son cœur s'éprendre d'amour pour ce compagnon dont il avait été d'abord si embarrassé et s'efforçait de lui préparer ses mets préférés. François s'en aperçut bientôt. Sa délicatesse s'alarma des charges qu'il imposait à son ami et le remerciant, il résolut d'aller de porte en porte pour mendier sa nourriture.

Ce ne fut pas sans peine. La première fois, lorsqu'à la fin de sa tournée, il jeta les yeux sur les restes entassés au fond de son écuelle, il crut un instant que le courage lui manquerait. Mais la pensée d'être si vite infidèle à l'épouse à laquelle il avait donné sa foi le glaça de honte, et lui donna la force de manger avidement ²⁰¹.

Chaque heure, pour ainsi dire, amenait une lutte nouvelle : un jour, il allait par la ville mendiant de l'huile pour les lampes de Saint-Damien, lorsqu'il arriva à une maison où on donnait un festin : la plupart de ses anciens compagnons y étaient chantant et dansant. Au bruit de ces voix connues, il lui sembla qu'il n'oserait jamais entrer, il s'éloigna même, mais bientôt confus de sa lâcheté, il revint

vivement sur ses pas, pénétra jusque dans la salle de la fête, et après avoir confessé sa honte, mit tant d'instance et de feu à sa demande que tous voulurent coopérer à cette œuvre pieuse ²⁰².

Sa plus rude épreuve était cependant la colère de son père, toujours aussi violente. Quoique ayant renié François, Bernardone ne souffrait pas moins dans son orgueil de voir ce genre de vie, et quand il rencontrait son fils, il l'accablait de reproches et de malédictions.

L'âme tendre de François en ressentait un si vif chagrin qu'il eut recours à une sorte de stratagème pour conjurer le mauvais sort des imprécations paternelles : « Viens avec moi, dit-il à un mendiant, tu me serviras de père, et je te donnerai une partie des aumônes que je recueille. Quand tu verras Bernardone me maudire et que je te dirai : « Bénissez-moi, mon père, tu me signeras et tu me béniras à sa place ²⁰³. »

Son frère se faisait remarquer au premier rang de ceux qui le harcelaient de leurs moqueries. Un matin d'hiver, ils se rencontrèrent dans une église ; François grelottait sous sa mince tunique ; alors Angelo se penchant vers un ami qui l'accompagnait : « Va donc demander à François de te vendre pour un liard de « a sueur. » — « Oh ! non, répondit celui-ci qui avait entendu, je la vendrai bien plus cher à mon Dieu. »

Au printemps de 1208, il termina la restauration de Saint-Damien ; il s'était fait aider par tous les gens de bonne volonté, donnant l'exemple du travail et surtout de la joie ; égayant tout le monde par ses chants et ses projets d'avenir. Il parlait avec tant d'enthousiasme et de chaleur communicative de la transformation de sa chère chapelle, des grâces que Dieu y accorderait à ceux qui viendraient y prier, que plus tard on crut qu'il avait parlé de Claire et des saintes filles qui devaient venir s'y retirer quatre ans après ²⁰⁴.

Ce succès lui inspira bien vite l'idée de réparer les autres sanctuaires de la banlieue d'Assise. Ceux qui l'avaient frappé par leur délabrement étaient : Saint-Pierre et Sainte-Marie de la Portioncule appelée aussi Notre-Dame des Anges. Le premier n'est pas autrement mentionné dans ses biographies ²⁰⁵. Quant au second, il allait devenir le vrai berceau du mouvement franciscain.

Cette chapelle, encore debout aujourd'hui après avoir échappé aux révolutions et aux tremblements de terre, est véritablement un Béthel, un des rares points du monde où s'est appuyée la mystique échelle qui relie le ciel à la terre ; c'est là qu'ont été faits quelques-uns des plus beaux rêves qui aient bercé les douleurs de l'humanité. Ce n'est pas à Assise dans la merveilleuse basilique, qu'il faut aller pour deviner et comprendre saint François ; c'est vers Notre-Dame des Anges qu'il faut porter ses pas, aux heures où les prières machinales cessent, au moment où les ombres du soir s'allongent, où toute la friperie du culte disparaît, noyée dans l'obscurité, où la nature semble se recueillir pour entendre tinter les cloches lointaines.

François songea sans doute à s'y établir comme ermite. Il rêvait d'y passer sa vie dans le recueillement et le silence, d'entretenir la petite église et d'appeler de temps en temps un prêtre pour y dire la messe.

Rien encore ne lui faisait prévoir ce qu'il deviendrait par la suite comme fondateur religieux. Un des côtés les plus intéressants de sa vie est en effet ce développement continu qui s'y révèle ; il est du petit nombre de ceux pour lesquels vivre c'est agir, et agir progresser. Il n'y a guère que saint Paul chez lequel on retrouve au même degré le dévorant besoin de faire toujours plus, toujours mieux ; et il n'est si beau chez eux que parce qu'il est absolument instinctif.

Quand il commença à restaurer la Portioncule, ses projets ne dépassaient donc guère un horizon assez borné, il se

préparait à une vie de pénitence plutôt qu'à une vie d'activité. Mais une fois les travaux achevés, il était impossible que cette manière un peu égoïste et passive de faire son salut le satisfît longtemps. Au souvenir de l'apparition du Crucifié, il sentait sourdre en son cœur des émotions incompréhensibles et fondait en larmes sans savoir si c'était par admiration, par pitié ou par envie ²⁰⁶.

Lorsque les réparations furent finies, la méditation occupa la plus grande partie de ses journées. Un Bénédictin de l'abbaye du mont Subasio ²⁰⁷ venait de temps en temps dire la messe à Sainte-Marie ; c'étaient les heures lumineuses de la vie de François : on peut se figurer avec quel soin pieux il s'y préparait et avec quelle foi il écoutait les enseignements divins.

Un jour, c'était probablement le 24 février 1209, fête de saint Mathias, la messe fut célébrée à la Portioncule ²⁰⁸.

Lorsque le prêtre se tourna vers lui pour lire les paroles de Jésus, François se sentit saisi d'un trouble profond. Il ne voyait plus le prêtre ; c'était Jésus, le Crucifié de Saint-Damien qui lui parlait :

« Partout sur votre chemin prêchez et dites : Le royaume des cieux est proche. Guérissez les malades, rendez nets les lépreux, chassez les démons.

« Vous avez reçu gratuitement, donnez gratuitement. Ne prenez ni or ni argent, ni monnaie dans vos ceintures, ni sac, ni deux tuniques, ni sandales, ni bâton, car l'ouvrier mérite sa nourriture. »

Ces paroles éclataient en lui comme une révélation, comme la réponse du ciel à ses soupirs et à ses préoccupations.

« Voilà ce que je veux, s'écria-t-il, voilà ce que je cherchais, et dès aujourd'hui je m'appliquerai de toutes mes forces à le mettre en pratique. » Jetant aussitôt son bâton, son sac, sa bourse, ses chaussures, il voulut obéir

sur-le-champ et observer à la lettre les préceptes de la vie apostolique.

Il est fort possible que des intentions allégoriques aient un peu pesé sur ce récit ²⁰⁹. La longue crise par laquelle François passa pour devenir l'apôtre des temps nouveaux a eu à coup sûr son dénouement dans la scène de la Portioncule, mais on a vu combien avait été lent le travail intérieur qui l'avait préparée.

La brusquerie de la vocation ne fut qu'apparente, elle était la suite d'un long et obscur travail intime ; tout d'abord il avait reconnu dans la pensée religieuse qui depuis si longtemps cheminait à côté de lui la fiancée mystérieuse après laquelle il soupirait.

La vie de chevalier qu'il avait rêvée, il pouvait la vivre à l'instant avec une intensité, une réalité que jamais il n'avait soupçonnées. Le Maître qu'il avait rêvé de suivre éperdûment, était là qui l'appelait, qui l'attendait, qui avait besoin de lui pour réaliser son œuvre.

Dieu, l'Église, Jésus, la Pauvreté, c'était tout cela à la fois qui ayant eu sa réponse, sa promesse, son vœu, remplissait son cœur d'amour, de joie, d'une force irrésistible.

La vocation ne fut pas une rupture avec le passé, ce fut l'instant où le passé s'épanouit, où le rêve de François, bien loin d'être brisé prit une réalité suprême.

In tempore placito exaudivi te,
Et in die salutis auxiliatus sum tui...
Et servavi te, et dedi te in fœdus populi,
Ut suscitares terram
Et possideres hereditates dissipatas ;
Ut diceres his qui vincti sunt : Exite !
Et his qui in tenebris : Revelamini ! 210.

Qui autem confirmat nos vobiscum in Christo, et qui unxit nos, Deus, qui et signavit nos, et dedit pignus Spiritus in cordibus nostris 211.

Mihi omnium sanctorum minimo data est gratia hæc, in gentibus evangelizare investigabiles divitias Christi, et illuminare omnes quæ sit dispensatio sacramenti absconditi a sæculis in Deo, qui omnia creavit, ut innotescat principatibus et potestatibus in cælestibus per ecclesiam multiformis sapientia Dei 212.

Et ego, cum venissem ad vos, fratres, veni non in sublimitate sermonis, aut sapientiæ, annuntians vobis testimonium Christi. Non enim judicavi me scire aliquid inter vos, nisi Jesum-Christum, et hunc crucifixum. Et ego in infirmitate, et timore, et tremore multo fui apud vos ; et sermo meus et prædicatio mea, non in persuasibilibus humanæ sapientiæ verbis, sed in ostensione spiritus et virtutis ; ut fides vestra non sit in sapientia hominum, sed in virtute Dei 213.

Videns autem [Jesus] turbas misertus est eis quia erant vexati et jacentes sicut oves non habentes pastorem. Tunc dicit discipulis suis : Messis quidem multa, operarii autem

pauci. Rogate ergo Dominum messis ut mittat operarios in messem suam ²¹⁴.

Et misit illos prædicare regnum Dei, et sanare infirmos. Et ait ad illos ! Nihil tuleritis in via ²¹⁵.

Quand cela m'a plu, je t'ai exaucé,
et au jour du salut je suis venu à ton secours.
Et je t'ai gardé, et t'ai établi pour être l'alliance de mon peuple.
pour réveiller le pays,
et entrer en possession des héritages dévastés ;
Pour dire à ceux qui sont captifs : « Sortez ! »
et à ceux qui sont dans les ténèbres : « Venez à la lumière ²¹⁶ ! »

Celui qui nous confirme devant vous en Christ, et qui nous a oint, c'est Dieu ; et c'est lui aussi qui nous a marqué de son sceau, et nous a donné à titre d'arrhes le Saint-Esprit dans notre cœur ²¹⁷.

A moi, le moindre de tous les saints, a été accordée cette grâce, d'annoncer aux nations les incompréhensibles trésors du Christ, et de faire éclater devant tous les yeux l'économie du mystère caché depuis le commencement en Dieu, créateur de tout, afin que par l'Église soit révélée aux principautés et aux puissances dans les cieux la sagesse infiniment variée de Dieu ²¹⁸.

Quant à moi, lorsque je suis venu chez vous, frères, ce n'est pas avec de splendides paroles ou un étalage de sagesse, que je vous ai annoncé le Christ et que je me suis fait son témoin. Je n'ai point jugé que je dusse savoir autre chose parmi vous que Jésus-Christ, et Jésus-Christ crucifié. Je me suis montré à vous malade, craintif, plein de timidité ; ma parole et ma prédication n'avaient rien du langage

persuasif de la sagesse humaine, mais l'Esprit saint et la force de Dieu en démontraient la vérité, afin que votre foi ait pour fondement non la sagesse des hommes, mais la puissance de Dieu ²¹⁹.

Or Jésus voyant la foule eut pitié d'elle, parce qu'ils étaient fatigués et découragés comme un troupeau qui n'a pas de berger. Il dit alors à ses disciples : La moisson est grande, mais il y a peu d'ouvriers. Priez donc le maître de la moisson d'envoyer des ouvriers pour sa moisson ²²⁰.

Et Jésus les envoya prêcher le royaume de Dieu et guérir les malades et il leur dit : Ne prenez rien pour la route ²²¹.

CHAPITRE V

PREMIÈRE ANNÉE D'APOSTOLAT

(Printemps 1209 — été 1210.)

Dès le lendemain matin, François monta à Assise et commença à prêcher. Ses paroles étaient simples, mais si pleines de cordialité, que tous ceux qui l'écoutaient se sentaient touchés.

Autant il est facile de ne pas entendre et de ne pas s'appliquer les exhortations des prédicateurs qui parlent du haut de la chaire et semblent accomplir une formalité, autant il est difficile d'échapper aux appels d'un laïque qui marche à côté de nous. L'étonnant pullulement des sectes protestantes vient en grande partie de cette supériorité de la prédication laïque sur la prédication cléricale. Les plus brillants orateurs de la chaire chrétienne sont de mauvais

convertisseurs ; si leurs cris d'éloquence peuvent ravir les imaginations et amener quelques mondains aux pieds des autels, ce sont des résultats aussi brillants qu'éphémères. Mais qu'un paysan ou un ouvrier dise à celui qu'il rencontre quelques simples paroles portant d'aplomb sur la conscience, et voilà un homme toujours atteint, souvent gagné.

Aussi les paroles de François semblaient-elles à ses auditeurs comme une épée enflammée qui pénétrait jusqu'au fond de leur conscience. On ne saurait se figurer trop simplement ces premières tentatives : elles consistaient d'ordinaire en quelques paroles, adressées à des gens qu'il connaissait assez pour en savoir le point faible et y frapper avec la sainte hardiesse de l'amour.

Sa personne, son exemple étaient déjà une prédication, et il ne parlait que de ce qu'il avait lui-même éprouvé, annonçant la repentance, la brièveté de la vie, la rétribution future, la nécessité d'arriver à la perfection évangélique ²²². On ne s'imagine pas facilement combien sont nombreuses sur la terre les âmes qui attendent. La plupart des hommes passent leur vie l'âme endormie. Ils ressemblent à ces vierges du sanctuaire qui sentent parfois un trouble indéfinissable : un tressaillement- infiniment doux et subtil fait bondir leur cœur, mais elles baissent les yeux et sentent la froide humidité du cloître les envelopper de nouveau ; le rêve délicieux et empoisonné s'évanouit, et c'est tout ce qu'elles connaîtront de l'amour qui est plus fort que la mort.

C'est ainsi que sont beaucoup d'hommes pour tout ce qui se rattache à la vie supérieure. Parfois, assis seuls à l'heure du crépuscule au milieu de la campagne, ils ont laissé errer leurs regards sur les lueurs mourantes de l'horizon, et avec la brise du soir est venue à eux une autre brise, plus lointaine et presque divine, qui leur donnait la nostalgie de l'au delà et de la sainteté. Mais la nuit tombe, il faut

rentrer ; on secoue sa rêverie, et il arrive souvent qu'à la fin de la vie, c'est tout ce qu'on a entrevu du Divin ; quelques soupirs, quelques frissons, quelques gémissements inarticulés, voilà le résumé de nos efforts pour atteindre le souverain Bien.

Mais l'instinct de l'amour et du divin ne fait que sommeiller. Devant la beauté, l'amour s'éveille toujours ; à l'appel de la sainteté, le témoin divin qui est en nous répond aussitôt, et alors autour de ceux qui prêchent au nom de la parole intérieure, on voit accourir de tous les points de l'horizon de longues processions d'âmes altérées d'idéal. Le cœur humain aspire si naturellement à se donner que dès que nous trouvons sur notre route un homme qui ne doutant ni de lui ni de nous, nous le demande sans restriction, nous le lui donnons aussitôt. La raison comprend un don partiel, un dévouement momentané ; le cœur ne comprend que les holocaustes, et comme le fiancé à sa fiancée, il dit à son vainqueur : « A toi seul et pour toujours ! »

Ce qui a fait misérablement échouer toutes les tentatives de religion naturelle, c'est que les initiateurs n'ont pas eu le courage de prendre les cœurs et de ne pas leur permettre de partage. Ils ont méconnu l'héroïque besoin d'immolation qu'il y a au fond des âmes ; les âmes se sont vengées en n'écoutant pas ces amants trop peu épris.

François s'était trop complètement donné lui-même pour ne pas réclamer des autres un absolu renoncement. Depuis plus de deux ans qu'il avait quitté le monde, la réalité et la profondeur de sa conversion éclataient à tous les yeux ; aux moqueries des premiers jours avait succédé peu à peu chez beaucoup un sentiment très voisin de l'admiration.

Celle-ci provoque fatalement l'imitation. Un homme d'Assise, à peine mentionné par les biographes, s'était attaché à François. C'était un de ces simples de cœur qui trouvent la vie assez belle dès qu'ils peuvent voir et

contempler celui qui a fait jaillir de leur âme l'étincelle divine ²²³.

Cette arrivée à la Portioncule dut être un avertissement pour François ; il songea dès lors à la possibilité de prendre quelques compagnons avec lesquels il continuerait sa mission apostolique dans les environs.

Il avait souvent reçu l'hospitalité à Assise, chez un homme riche et considéré appelé Bernard de Quintavalle ²²⁴ qui le faisait coucher dans sa propre chambre ; on comprend combien une telle intimité devait être favorable aux épanchements. Lorsque dans le silence des premières heures de la nuit, une âme ardente et enthousiaste vous raconte ses désillusions, ses blessures, ses rêves, ses espérances, sa foi, il est bien difficile de ne pas se laisser entamer, surtout quand l'apôtre a de secrètes intelligences dans votre âme et répond sans le savoir à vos intimes aspirations.

Un jour, Bernard alla prier François de venir loger chez lui ²²⁵ la nuit suivante ; il lui donnait en même temps à entendre qu'il avait à prendre une grave résolution dont il désirait s'entretenir avec lui.

La joie de François fut bien grande en devinant ses intentions. Ils passèrent la nuit sans songer au repos ; ce fut une longue communion de leurs âmes : Bernard était décidé à distribuer tous ses biens aux pauvres et à s'unir à François. Celui-ci voulut le faire passer par une sorte d'initiation, lui montrer que ce qu'il pratiquait, ce qu'il prêchait, il ne l'avait pas inventé, mais que Jésus lui-même l'ordonne expressément dans sa parole.

Dès la pointe du jour ils se dirigèrent avec un autre néophyte du nom de Pierre ²²⁶ vers l'église Saint-Nicolas, et là après qu'ils eurent prié et entendu la messe, François prit sur l'autel le livre des évangiles et lut à ses compagnons le récit qui avait décidé sa propre vocation : les paroles de Jésus envoyant ses disciples en mission.

« Frères, ajouta-t-il, voilà notre vie et notre Règle et celle de tous ceux qui voudront se joindre à nous. Allez donc et faites ce que vous avez entendu ²²⁷. »

L'insistance avec laquelle les Trois Compagnons racontent que François consulta trois fois le livre en l'honneur de la Trinité, et qu'il s'ouvrit de lui-même aux versets concernant la vie apostolique, porte à croire que ces passages furent, sinon ce jour-là, du moins bientôt après, la Règle de la nouvelle association.

« Si tu veux être parfait, va, vends tout ce que tu as et le donne aux pauvres et tu auras un trésor dans le ciel ; puis viens et suis-moi.

« Jésus ayant assemblé les Douze leur donna puissance et autorité pour chasser les démons et pour guérir toutes les maladies. puis il les envoya prêcher le royaume de Dieu et guérir les malades. Il leur dit : « Ne prenez rien pour la route, ni bâton, ni sac, ni pain, ni argent, ni deux tuniques. Dans quelque maison que vous entriez restez-y, et que ce soit de là que vous partiez. Quant à tous ceux qui ne vous recevront pas, sortez de leur ville, et secouez la poussière de vos pieds en témoignage contre eux. » Les disciples étant partis allèrent de village en village, annonçant la bonne nouvelle et faisant partout des guérisons.

« Jésus dit à ses disciples : « Si quelqu'un veut venir après moi, qu'il renonce à lui-même, qu'il se charge de sa croix et qu'il me suive. Car celui qui veut sauver sa vie la perdra ; mais celui qui perdra sa vie à cause de moi la retrouvera. Que servirait-il à un homme de gagner le monde entier, s'il perdait son âme ²²⁸. »

Ces versets ne furent guère d'abord que la Règle officielle de l'Ordre, — la vraie Règle, c'était François lui-même ; — mais ils avaient le grand mérite d'être courts,

d'être absolus, de promettre la perfection et d'être tirés de l'Évangile.

Bernard se mit aussitôt en devoir de distribuer sa fortune aux pauvres. Son ami assistait plein de joie à cet acte qui avait attiré la foule ²²⁹, lorsqu'un prêtre du nom de Sylvestre, qui lui avait jadis vendu des pierres pour la réparation de Saint-Damien, voyant donner tant d'argent à tous ceux qui se présentaient, s'approcha et dit : « Frère, tu ne m'as guère bien payé les pierres que tu m'as achetées. »

François avait trop bien détruit en lui tout germe d'avarice pour ne pas s'indigner d'entendre un prêtre parler ainsi : « Tiens, dit-il, en lui tendant l'argent qu'il puisait à pleines mains dans le vêtement de Bernard, tiens, es-tu assez payé maintenant ? » — « Tout à fait », répondit Sylvestre, un peu honteux au milieu des murmures de la foule ²³⁰. »

Ce tableau, où les personnages se détachaient si fortement, devait s'imposer au souvenir des assistants avec une force sans pareille : les Italiens ne comprennent tout à fait que ce qui fait image. On savait désormais mieux que par toutes les prédications de François ce que seraient les nouveaux frères.

Aussitôt la distribution achevée, ils descendirent à la Portioncule où Bernard et Pierre se firent des cabanes de branchages, puis ils s'arrangèrent des tuniques comme celle de François. Elles ne différaient guère du vêtement que portaient les paysans et étaient de ce brun, dont les nuances varient à l'infini, que l'on appelle là-bas couleur de bête. On en retrouve encore de semblables chez les bergers des parages les plus écartés des Apennins ²³¹.

Huit jours après, le jeudi 23 avril 1209 ²³², un nouveau disciple du nom d'Égide se présentait à François. Nature douce et soumise, il était de ceux qui ont besoin de s'appuyer, mais qui, une fois l'appui trouvé et éprouvé,

s'élèvent parfois aussi haut que lui ; l'âme pure de frère Égide, portée par celle de François, devait savourer les délices enivrantes de la contemplation avec une ardeur inouïe ²³³.

Il faut se garder ici de trop presser les textes et de leur demander plus qu'ils ne peuvent donner. Plus tard, quand l'Ordre fut définitivement constitué et qu'il eut des couvents organisés, on se figura le passé sur le modèle du présent, et cette erreur pèse encore sur le tableau des origines du mouvement franciscain.

Les premiers frères vécurent comme les pauvres auxquels ils se mêlaient si volontiers, la Portioncule était leur église de prédilection, mais on se tromperait en s'imaginant qu'ils y séjournèrent longuement. C'était leur lieu de rendez-vous, rien de plus. Lorsqu'ils partaient, ils savaient seulement qu'ils se retrouveraient aux alentours de la pauvre chapelle. Leur vie était ce qu'est encore aujourd'hui celle des mendiants en Ombrie, allant çà et là au gré de leur fantaisie, couchant dans les greniers à foin, dans les hospices de lépreux ou sous le porche des églises.

Ils avaient si peu un domicile fixe, qu'Égide décidé à se joindre à eux, était très en peine pour savoir où il trouverait François, et que l'ayant rencontré inopinément du côté de Rivo-Torto ²³⁴, il vit dans ce fait une direction providentielle.

Ils allaient à travers les campagnes, jetant joyeusement leur semence. C'était au commencement de l'été, à ce moment où tout le monde est dehors en Ombrie pour faner ou faucher. Les mœurs n'y ont guère changé : quand à la fin de mai on se promène dans les campagnes des environs de Florence, de Pérouse ou de Rieti, on voit souvent, à la nuit tombante, des joueurs de cornemuse entrer dans les champs, au moment où les faucheurs s'asseyent sur les gerbes pour le repas du soir ; ils jouent quelques morceaux, et lorsque le cortège des travailleurs rentre au village, suivi

des charrettes chargées de la récolte, c'est eux qui ouvrent la marche, remplissant l'air de leurs notes les plus aiguës.

Les joyeux Pénitents qui aimaient à s'intituler *Joculatores Domini*, les jongleurs de Dieu, firent sans doute souvent de même ²³⁵. Ils firent même beaucoup mieux, car ne voulant être à charge à personne, ils passaient une partie de leurs journées à aider les paysans aux travaux des champs ²³⁶. Les habitants de ces contrées sont pour la plupart aimables et sérieux ; les frères gagnaient vite leur confiance en racontant d'abord leur histoire, puis leurs espérances. On travaillait et on mangeait ensemble, souvent même ouvriers et frères couchaient dans la même grange, et quand, à l'aube du lendemain, ces derniers continuaient leur route, les cœurs étaient touchés. On ne se convertissait pas encore, mais on savait que là-bas, du côté d'Assise, vivaient des hommes qui avaient renoncé à leurs biens et qui, dévorés de zèle, allaient çà et là prêcher la pénitence et la paix.

L'accueil dans les villes était bien différent. Autant le paysan du centre de la péninsule est doux et serviable, autant les citadins se montrent d'abord moqueurs et malins. Nous verrons tout à l'heure à quelles persécutions furent en butte les frères qui allèrent à Florence.

Il ne s'était écoulé que quelques semaines depuis que François avait commencé à prêcher, et déjà ses paroles et ses actions retentissaient comme un irrésistible appel au fond de bien des cœurs.

Nous touchons à la période la plus originale et la plus attachante de l'histoire des Franciscains. Ces premiers mois furent pour leur institution ce que les premières journées de printemps sont pour la nature, lorsque la branche d'amandier fleurit et, témoignant du mystérieux travail qui s'accomplit dans les entrailles de la terre, annonce les fleurs qui presque toutes à la fois viendront émailler les campagnes.

A la vue de ces hommes, pieds nus, à peine habillés, sans argent et qui semblaient cependant si heureux, les avis étaient fort partagés. Les uns les traitaient de fous, d'autres les admiraient et les trouvaient fort différents des moines girovagues, cette plaie de la chrétienté.

Quelquefois pourtant les frères trouvaient que le succès ne répondait pas à leurs efforts, que le mouvement de conversion des âmes ne se dessinait pas avec assez de rapidité et de vigueur. François, pour les encourager, leur faisait alors part de ses espérances et de ses visions :

« J'ai vu une multitude d'hommes qui venaient à nous, demandant à recevoir l'habit de notre sainte religion, et voici, le bruit de leurs pas résonne encore à mes oreilles. Je les ai vus venir de partout et remplir les chemins. »

Quoi qu'en disent les biographes, François ne prévoyait guère de quelles tristesses serait suivi ce prompt accroissement de son Ordre. Pas plus que la vierge s'appuyant tremblante et ravie sur le bras de son fiancé ne songe aux douleurs de la maternité, il ne songeait à la lie qu'il devait boire après s'être enivré du vin généreux du calice ²³⁷.

Toute œuvre qui prospère provoque l'opposition par le fait même de sa prospérité. Les herbes des champs maudissent dans leur langage les plantes plus vivaces qui viennent les étouffer ; on ne peut vivre sans exciter la jalousie : la nouvelle fraternité avait beau se faire humble, elle ne pouvait échapper à cette loi.

Quand les frères montaient à Assise pour y mendier de porte en porte, beaucoup de gens refusaient de donner, leur reprochant d'avoir dissipé leur fortune et de vouloir après cela vivre sur celle des autres. Plusieurs fois ils eurent à peine de quoi ne pas mourir de faim. Il semble même que le clergé ne fut pas tout à fait étranger à cette opposition. L'évêque d'Assise dit un jour à François

« Votre manière de vivre sans rien posséder me paraît bien

dure et pénible. » — « Seigneur, répondit-il, si nous possédions des biens nous aurions besoin d'armes pour notre défense, car là est la source des différends et des procès, et d'ordinaire l'amour de Dieu et du prochain y rencontre bien des obstacles ; voilà pourquoi nous ne voulons pas avoir de biens temporels ²³⁸. »

L'argument était sans réplique, mais Guido commençait à se repentir des encouragements qu'il avait donnés jadis au fils de Bernardone. Il était à peu près dans la situation et par conséquent dans les sentiments des évêques anglicans, lorsqu'ils ont vu s'organiser l'Armée du Salut. Ce n'était pas précisément de l'hostilité, mais une défiance d'autant plus grande qu'elle n'osait guère se manifester. Le seul conseil que l'évêque pouvait donner à François, c'était d'entrer dans le clergé, ou si l'ascétisme l'attirait, dans un ordre monastique déjà existant ²³⁹

Si les perplexités de l'évêque étaient grandes, celles de François ne l'étaient guère moins. Il était trop fin pour ne pas sentir le conflit qui menaçait d'éclater entre les Frères et le clergé. Il voyait combien les ennemis des prêtres le louaient à outrance, lui et ses compagnons, pour opposer leur pauvreté à l'avarice et aux richesses des ecclésiastiques, mais il se sentait forcé intérieurement de continuer son œuvre et se serait volontiers écrié avec l'apôtre : Malheur à moi si je n'annonce l'Évangile !

D'autre part les familles des Pénitents ne pouvaient leur pardonner d'avoir distribué tous leurs biens aux pauvres, et les attaques arrivaient de ce côté avec l'âpreté de langage et la profondeur de haine que l'on rencontre si souvent chez des héritiers déçus.

Les Frères apparaissaient ainsi comme un danger pour les familles, et beaucoup de parents tremblaient de voir leurs fils aller les rejoindre. Bon gré, mal gré, ils étaient la constante préoccupation de toute la ville. Les bruits fâcheux répandus à plaisir sur leur compte allaient à

l'encontre du but : volant de bouche en bouche, ils trouvaient bientôt des contradicteurs qui n'avaient pas de peine à en démontrer l'absurdité. Indirectement tout cela servait leur cause et mettait de leur côté les cœurs, plus nombreux qu'on ne croit, pour lesquels c'est un besoin de défendre les persécutés.

Quant au clergé, il ne pouvait pas s'empêcher de sentir une profonde méfiance à l'égard de ces convertisseurs laïques, qui excitaient bien quelques haines intéressées, mais qui provoquaient aussi chez les âmes les plus pieuses l'étonnement d'abord, l'admiration ensuite.

Voir tout à coup des gens sans titres, sans diplômes, réussir brillamment dans la mission qui nous est officiellement confiée et où nous échouons de la façon la plus piteuse, est un supplice insupportable. N'a-t-on pas vu des généraux préférer perdre une bataille, plutôt que de la gagner avec des troupes franches ?

Cette sourde opposition n'a pas laissé de traces caractéristiques dans les biographies de saint François. On ne saurait s'en étonner : Thomas de Celano, même s'il avait eu des indications à cet égard, aurait manqué de tact en s'en servant. Un clergé, du reste, possède mille moyens de travailler l'opinion, sans cesser de témoigner à ceux qu'il déteste un religieux intérêt.

Mais, plus saint François se trouvera en contradiction avec le clergé de son temps, plus il se croira fils soumis de l'Église.

L'idée d'opposer l'Évangile à l'Église, qu'on trouve au fond de presque toutes les tentatives d'hérésie, semble ne s'être jamais présentée à son esprit. Encore moins se présenta-t-elle à son cœur.

Il n'aima pas l'Évangile d'une part et l'Église d'autre part, mais il les aimait d'un unique et naïf amour, sans songer jamais qu'on pût les séparer.

Il y avait cinq ans qu'appuyé sur son bâton de convalescent, il s'était senti envahi par le dégoût des

plaisirs matériels. Depuis lors chacune de ses journées avait été marquée par un progrès.

On était de nouveau au printemps. Parfaitement heureux, il se sentait de plus en plus pressé de faire partager aux autres son bonheur, d'aller dire aux quatre coins du monde comment il y était arrivé.

Il résolut donc d'entreprendre une nouvelle mission. Quelques journées furent employées à la préparer. Les Trois Compagnons nous ont conservé les directions qu'il donna à ses disciples :

« Considérons que Dieu dans sa bonté ne nous a pas seulement appelés pour notre salut, mais aussi pour celui de beaucoup de gens, afin que nous allions par le monde, exhortant les hommes plus par notre exemple que par nos paroles, à faire pénitence de leurs péchés et à se souvenir des commandements. Ne craignez pas, sous prétexte que nous paraissions petits et ignorants, mais annoncez sans inquiétude et tout simplement la pénitence ; ayez en Dieu, qui a vaincu le monde, cette assurance que son esprit parlera en vous et par vous, pour exhorter les hommes à se convertir et à observer ses commandements.

Vous trouverez des hommes pleins de foi, de douceur et de bonté, qui vous recevront avec joie, vous et vos paroles ; mais vous en trouverez d'autres et en plus grand nombre, sans foi, orgueilleux, blasphémateurs, qui vous injurieront et qui résisteront à vous et à vos paroles. Soyez donc résolus à tout supporter avec patience et humilité. »

En entendant cela, les Frères commencèrent à se troubler. Saint François leur dit : « N'ayez aucune crainte, car bientôt beaucoup de nobles et de savants viendront à vous ; ils seront avec vous, prêchant aux rois et aux princes et à une multitude ; de peuples. Beaucoup se convertiront au Seigneur qui dans le monde entier multipliera sa famille et l'augmentera. »

Après qu'il leur eut ainsi parlé il les bénit, disant à chacun d'eux la parole qui devait rester à l'avenir sa suprême consolation :

« Mon frère, remettez — vous-en à Dieu pour tous vos soucis et il aura soin de vous. »

Alors les hommes de Dieu partirent observant fidèlement ses instructions et quand ils trouvaient une église ou une croix, ils s'inclinaient pour l'adorer et disaient avec dévotion : « Nous vous adorons Seigneur Jésus-Christ ici et dans toutes vos églises qui sont dans tout le monde et nous vous bénissons de ce que par votre sainte croix vous avez racheté le monde. »

Ils croyaient en effet trouver un lieu divin partout où ils rencontraient une église ou une croix.

Quelques-uns les écoutaient volontiers, d'autres se moquaient d'eux, la plupart les accablaient de questions. D'où êtes-vous ? De quel ordre êtes-vous ? Et eux, quoique parfois il fut fatigant de répondre, disaient simplement : « Nous sommes des pénitents natifs de la ville d'Assise 240. »

Cette fraîcheur et cette poésie ne se retrouveront plus dans les missions suivantes. Ici, le fleuve est encore lui-même, et s'il sait vers quelle mer il se hâte, il ne sait rien des rivières plus ou moins bourbeuses qui viendront troubler sa limpidité, ni des digues et des rectifications qu'il devra subir.

Un long récit des Trois Compagnons nous donne une image prise sur le vif de ces premiers essais de prédication :

Bien des gens prenaient les frères pour des coquins ou des fous et refusaient de les recevoir dans leurs maisons, de peur d'être volés. Aussi dans beaucoup de localités,

après avoir supporté toutes sortes de mauvais traitements, ils ne trouvaient d'autre refuge pour la nuit que les portiques des églises ou des maisons. Il y avait alors deux frères qui étaient allés à Florence. Ils mendiaient par la ville, mais ne purent trouver de gîte. Venant à une maison qui avait un portique et sous le portique un four, ils se dirent : « Nous serions bien ici pour passer la nuit. » Comme la dame de la maison refusait de les recevoir, ils lui demandèrent humblement la permission de coucher près du four.

Elle venait de le leur permettre quand survint son mari : « Pourquoi, dit-il, avez-vous permis à ces ribauds de rester sous notre portique ? » La dame répondit qu'elle avait refusé de les recevoir dans la maison, mais qu'elle leur avait permis de se coucher sous le portique où ils ne pourraient jamais voler que du bois.

Le froid était très vif ; mais les prenant pour des voleurs on ne leur donna rien pour se couvrir.

Quant à eux, après n'avoir goûté près du four que tout juste assez de sommeil, réchauffés par la seule chaleur divine et n'ayant pour couverture que leur dame la Pauvreté, ils allèrent dès l'aube à l'église voisine pour y entendre l'office.

La dame y alla de son côté et voyant les frères qui restaient dévotement en prière, elle se dit : « Si ces gens étaient des ribauds et des voleurs comme disait mon mari, ils ne resteraient pas ainsi en prière. » Et voici, pendant qu'elle faisait ces réflexions, un homme du nom de Guido faisait l'aumône aux pauvres qui étaient dans l'église. Venant aux frères, il voulait leur donner une pièce de monnaie, comme aux autres, mais ils refusèrent l'argent et ne voulurent pas le recevoir.

« Pourquoi, leur dit-il, puisque vous êtes pauvres, ne voulez-vous pas accepter comme les autres ? » — « Il est vrai que nous sommes pauvres, répondit frère Bernard, mais la pauvreté ne nous pèse pas comme aux autres

pauvres ; car c'est par la grâce de Dieu dont nous accomplissons la volonté que nous sommes volontairement devenus pauvres. »

Fort étonné il leur demanda si jamais ils avaient eu quelque chose, et apprit qu'ils avaient possédé beaucoup, mais que pour l'amour de Dieu ils avaient tout donné... La dame voyant que les frères n'avaient pas voulu les deniers, s'approcha d'eux et leur dit qu'elle les recevrait dans sa maison s'ils voulaient bien venir y loger. « Que le Seigneur vous récompense pour votre bonne volonté, répondirent humblement les frères. »

Mais Cuido apprenant qu'ils n'avaient pas pu trouver de gîte, les conduisit dans sa maison en disant : Voici un refuge qui vous a été préparé par le Seigneur, restez-y aussi longtemps que vous voudrez. »

Pour eux, ils rendirent grâce à Dieu et passèrent chez lui quelques jours, lui prêchant la crainte du Seigneur par leur exemple et leurs paroles, si bien que dans la suite il fit aux pauvres de grandes distributions.

Bien traités par lui, ils étaient méprisés par d'autres. Beaucoup de gens, grands et petits, les attaquaient et les injuriaient, allant parfois jusqu'à leur arracher leurs vêtements ; mais eux dépouillés de leur seule tunique ne réclamaient pas sa restitution. Si, ému de pitié, on leur rendait ce qu'on leur avait pris, ils acceptaient volontiers.

Il y avait des gens qui leur jetaient de la boue, d'autres leur mettaient des dés dans la main et les invitaient à jouer ; d'autres se suspendant à leur capuce se faisaient ainsi traîner. Mais voyant que les frères étaient pleins de joie au milieu de leurs tribulations, qu'ils ne recevaient ni ne portaient d'argent, et que par leur amour les uns envers les autres, ils se faisaient reconnaître pour de vrais disciples du Seigneur, beaucoup se sentaient repris dans leur cœur et venaient leur demander pardon des offenses qu'ils leur avaient faites. Eux leur pardonnaient de tout

cœur, disant : « Que le Seigneur vous pardonne, » et leur donnaient de pieux conseils sur le salut de leur âme.

Une traduction ne peut rendre que bien imparfaitement tout ce qu'il y a dans le latin incorrect des Trois Compagnons, d'émotion contenue, de candide simplicité, de jeunesse pudique, d'amoureuses ardeurs.

Cependant les frères dispersés soupiraient après le retour et les longs entretiens de leur père spirituel dans les tranquilles forêts des environs d'Assise. L'amitié entre hommes a, lorsqu'elle dépasse un certain degré, quelque chose de profond, d'élevé, d'idéal, d'infiniment doux où n'atteint aucune autre amitié. Il n'y avait pas de femme dans le Cénacle, lorsqu'au soir de sa vie Jésus communia avec ses disciples et invita le monde au banquet des noces éternelles.

François surtout était impatient de retrouver sa jeune famille. Ils arrivèrent presque tous en même temps à la Portioncule, ayant déjà oublié, avant d'y être, les tourments endurés, pour ne plus songer qu'à la joie du revoir ²⁴¹.

Ad hoc unxit nos Deus oleo lætitiæ præ consortibus nostris ut diligamus justitiam et odiamus iniquitatem 242.

Statuit ei [Dominus] testamentum æternum
et dedit ei sacerdotium gentis
et beatificavit eum in gloria ;
et circumcinxit eum zona gloriæ,
et induit eum stolam gloriæ,
et coronavit eum in vasis virtutis...
Corona aurea super mitram ejus
expressa signo sanctitatis, et gloria honoris ;
opus virtutis, et desideria oculorum ornata...
Factum est illi in testamentum æternum,
et semini ejus, sicut dies cæli,
fungi sacerdotio, et habere laudem,
et glorificare populum suum in nomine ejus.
Ipsum elegit ab omni vivente,
offerre sacrificium Deo, incensum et bonum
odorem,
in memoriam placare pro populo suo,
et dedit illi in præceptis suis potestatem,
in testamentis judiciorum ;
docere Jacob testimonia
et in lege sua lucem dare Israel 243.

Tu es Petrus et super hanc petram ædificabo ecclesiam meam et portæ inferi non prævalebunt adversus eam. Et tibi dabo claves regni cælorum ; et quodcumque ligaveris super terram erit ligatum et in cælis, et quodcumque solveris super terram erit solutum et in cælis 244.

Tu ergo, accinge lumbos tuos, et surge, et loquere ad eos omnia quæ ego præcipio tibi. Ne formides a facie eorum, nec enim timere te faciam vultum eorum. Ego quippe dedi

te hodie in civitatem munitam, et in columnam ferream, et in murum æereum, super omnem terram, regibus Judas, principibus ejus, et sacerdotibus, et populo terræ. Et bellabunt adversum te, et non prævalebunt, quia ego tecum sum, ait Dominus, ut liberem te 245.

Dieu nous a oint de l'huile d'allégresse de préférence à nos compagnons, afin que nous aimions la justice et que nous haïssions l'iniquité 246.

Le Seigneur a conclu avec lui une alliance
éternelle

Il lui a donné le sacerdoce de son peuple,
et l'a décoré de vêtements splendides,
Il a ceint son corps d'une robe de gloire
a posé sur ses épaules une étole étincelante,
et sur sa tête une couronne de force et de
beauté...

La couronne d'or orne sa mitre,
portant gravé son titre de Sainteté et sa charge
glorieuse,
joyau splendide dont l'ornementation enchante
les yeux.

C'est en lui qu'a été conclue l'alliance éternelle,
en lui et en sa race. Autant que durera le ciel,
il sera pontife, il sera l'objet de nos chants,
il sera la gloire de son peuple à cause du nom
du Seigneur.

C'est Dieu qui l'a choisi entre tous les hommes,
pour lui offrir les sacrifices et l'encens de suave
odeur,

pour lui rappeler son peuple et lui offrir
l'expiation de ses péchés.

Il lui a donné dans ses commandements
autorité

sur les règles sacrées.
pour enseigner à Jacob les préceptes divins
pour instruire Israël et lui expliquer sa loi ²⁴⁷.

Tu es Pierre et sur cette pierre je bâtirai mon Église, et les portes de l'enfer ne prévaudront point contre elle. Et je te donnerai les clefs du royaume des cieux ; et tout ce que tu auras lié sur la terre sera aussi lié dans les cieux, et tout ce que tu auras délié sur la terre sera aussi délié dans les cieux ²⁴⁸.

Toi donc, ceins tes reins, va, et dis-leur tout ce que je t'ordonnerai. Sois sans appréhension devant eux, car je t'enlèverai toute crainte en leur présence. Voici que je t'ai établi aujourd'hui comme une citadelle, comme une colonne de fer et un mur d'airain, au-dessus de toute la terre, contre les rois de Juda, ses chefs, ses prêtres et son peuple. Ils combattront contre toi, mais ils ne prévaudront point, car je suis avec toi, dit le Seigneur, pour te délivrer ²⁴⁹.

CHAPITRE VI

SAINT FRANÇOIS ET INNOCENT III

Été 1210 ²⁵⁰

Voyant augmenter chaque jour le nombre de ses frères, François voulut écrire la Règle et aller à Rome la faire approuver par le pape.

Celte résolution ne fut pas prise à la légère. On aurait tort, en effet, de le prendre pour un de ces inspirés qui agissent brusquement à la suite de révélation inattendues, et grâce à la foi qu'ils ont en eux-mêmes et en leur infaillibilité, en imposent à la foule. Il était au contraire plein d'une réelle humilité, et s'il croyait que Dieu se révèle par la prière, il ne se dispensa jamais pour cela de réfléchir, ni même de revenir sur ses décisions. Saint Bonaventure lui fait parfaitement tort en montrant la plupart de ses résolutions importantes prises à la suite de songes ; c'est enlever, à sa vie sa profonde originalité, à sa sainteté son plus rare fleuron. Il était de la race de ceux qui luttent, et pour employer une des plus belles expressions de la Bible, de ceux qui par leur persévérance conquièrent leur âme. C'est ainsi que nous le verrons retoucher continuellement la Règle de son institut, y revenir sans cesse jusqu'au dernier moment, à mesure que l'accroissement de l'Ordre et l'expérience du cœur humain lui suggéreront des modifications ²⁵¹.

La première Règle, telle qu'il la soumit à Rome, ne nous est pas parvenue ; nous savons seulement qu'elle était fort simple et composée surtout de passages de l'Évangile. Elle n'était sans doute que la reproduction des versets que François avait lus à ses premiers compagnons, avec quelques préceptes sur le travail des mains et sur les occupations des nouveaux frères ²⁵².

Il convient de s'arrêter ici un instant et de considérer les frères qui vont partir pour Rome.

Les biographes sont d'accord sur leur nombre ; ils étaient douze en y comprenant François ; mais dès qu'on veut donner un nom à chacun d'eux, des difficultés surgissent, et ce n'est guère que par des tours de force exégétiques qu'on peut prétendre concilier les divers documents.

Le tableau ci-dessous ²⁵³ expose en raccourci ces difficultés. La question prit de l'importance, lorsqu'au

quatorzième siècle on voulut trouver entre la vie de saint François et celle de Jésus une constante conformité.

Elle est pour nous sans intérêt. Le profil de deux ou trois de ces frères se détache très nettement dans le tableau des origines de l'Ordre ; les autres font songer aux tableaux des maîtres ombriens primitifs, où les figures d'arrière-plan ont une grâce caressante et pudique, mais pas l'ombre de personnalité. Ces premiers Franciscains eurent toutes les vertus, y compris celle qui nous fait le plus défaut, celle de consentir à rester anonymes.

Il y a dans l'église inférieure d'Assise une vieille fresque représentant cinq des compagnons de saint François ; au-dessus d'eux se trouve une Madone de Cimabue qu'ils contemplent de toute leur âme ; ce serait plus vrai si au lieu de la Madone il y avait saint François : on se transforme toujours à l'image de ce qu'on admire, aussi ressemblent-ils à leur maître et se ressemblent-ils entre eux ²⁵⁴. C'est faire une sorte d'erreur psychologique et se rendre coupable d'infidélité à leur mémoire que de chercher à leur donner un nom ; le seul qu'ils auraient désiré, c'est celui de leur père. Son amour a changé leur cœur et répand sur toute leur personne un rayonnement de lumière et de joie. Ce sont là les vrais personnages des Fioretti, ces hommes qui pacifiaient les villes, troublaient les consciences, changeaient les cœurs, conversaient avec les oiseaux, apprivoisaient les loups. C'est vraiment d'eux qu'on peut dire : ils n'avaient rien, mais ils possédaient tout : Nihil habentes, omnia possidentes.

Ils quittèrent la Portioncule pleins de joie et de confiance. François était trop absorbé par ses pensées pour ne pas désirer remettre en d'autres mains la direction de la petite troupe :

« Choisissons, dit-il, l'un d'entre nous pour nous guider, et qu'il nous soit comme le vicaire de Jésus-Christ. Partout

où il lui plaira de passer nous passerons, et quand il voudra s'arrêter pour coucher quelque part, nous nous y arrêterons. » Ils choisirent frère Bernard, et firent comme François avait dit. Ils allaient pleins de joie et toutes leurs conversations n'avaient pour but que la gloire de Dieu et le salut de leurs âmes.

Leur voyage s'accomplit heureusement, partout ils trouvèrent de bonnes âmes qui les hébergeaient, et ils sentaient à n'en pas douter que le bon Dieu prenait soin d'eux ²⁵⁵.

Les préoccupations de François allaient toutes au but de leur voyage ; il y pensait jour et nuit et interprétait naturellement ses rêves dans ce sens.

Une fois, il se vit en songe, cheminant sur une route, au bord de laquelle était un arbre gigantesque et admirablement beau ; et voici, pendant qu'il le contemplait, tout émerveillé, il se sentit devenir si grand qu'il en touchait les rameaux, et en même temps l'arbre inclinait jusqu'à lui ses branches ²⁵⁶. Il se réveilla plein de joie, sûr du bon accueil que leur réservait le souverain pontife.

Ses espérances devaient être un peu déçues : Innocent III occupait depuis douze ans la chaire de saint Pierre. Jeune encore, énergique, résolu, il avait cette surabondance d'autorité que donne le succès. Venant après le faible Célestin III, il avait su en quelques années reconquérir le domaine temporel de l'Église et imposer l'influence papale de façon à réaliser presque les rêves de théocratie de Grégoire VII. Il avait vu le roi Pierre d'Aragon se déclarer son vassal et venir déposer sa couronne sur le tombeau des apôtres pour la recevoir de ses mains. A l'autre bout de l'Europe, Jean sans Terre était obligé de recevoir la sienne d'un légat, après avoir juré hommage, féauté et tribut annuel au Saint-Siège. Prêchant l'union aux villes et aux républiques de la Péninsule, faisant éclater le cri ITALIA !

ITALIA ! comme un coup de clairon, il était le représentant naturel du réveil national, et semblait en quelque sorte le suzerain de l'empereur, comme il l'était déjà des autres rois. Enfin, par ses efforts pour purifier l'Église, par son indomptable fermeté à défendre la morale et le droit dans l'affaire d'Ingelburge et dans bien d'autres, il conquérirait une force morale qui, dans ces temps si troublés, était d'autant plus puissante qu'elle était plus rare.

Mais ce pouvoir incomparable avait ses écueils. A force de défendre les prérogatives du Saint-Siège, Innocent oublia que l'Église n'existe point pour elle-même, que la suprématie n'est qu'un moyen transitoire, et une partie de son pontificat ressemblera à ces guerres, légitimes au début, mais où le vainqueur continue les ravages et les massacres presque sans savoir pourquoi, uniquement parce qu'il est grisé de sang et de succès.

Aussi Rome qui a canonisé le pauvre Célestin V, a-t-elle refusé cette consécration suprême au glorieux Innocent III ²⁵⁷. Elle a senti, avec un tact exquis, qu'il avait été plus roi que prêtre, plus pape que saint.

Quand il réprime les désordres ecclésiastiques, c'est moins par amour du bien que par la haine du mal ; c'est le juge qui condamne ou menace s'appuyant toujours sur une loi, ce n'est pas le père qui pleure. Il y a une chose que ce pontife ne comprit pas en son siècle : l'éveil de l'amour, de la poésie, de la liberté. J'ai dit plus haut qu'au commencement du XIII^e siècle le moyen âge eut vingt ans. Innocent III voulut le mener comme s'il n'en avait eu que quinze.

Possédé par son dogme civil et religieux, comme d'autres le sont par leurs doctrines pédagogiques, il ne devina pas ce qui s'agitait confusément au fond des âmes de tendresses inassouvies, de rêves, insensés peut-être, mais bienfaisants et divins.

Ce fut un croyant, quoique quelques phrases des historiens ²⁵⁸ laissent la porte ouverte à bien des suppositions, mais sa religion lui venait plus de la Bible que de l'Évangile, et s'il rappelle souvent Moïse le conducteur des peuples, rien en lui ne fait songer à Jésus le pasteur des âmes.

On ne peut tout avoir : une intelligence d'élite, une volonté de fer ²⁵⁹ sont une part assez belle même pour un prêtre-dieu ; il lui manqua l'amour. La mort de ce pontife, grand entre les grands, devait être saluée par des chants d'allégresse ²⁶⁰.

Une surprise attendait les pèlerins à leur arrivée à Rome : ils rencontrèrent l'évêque d'Assise ²⁶¹ qui fut tout aussi étonné qu'eux-mêmes. Ce détail est précieux, puisqu'il prouve que François n'avait pas entretenu Guido de ses projets. Malgré cela il leur offrit, dit-on, de les patronner auprès des princes de l'Église. On ne peut s'empêcher de soupçonner que ses recommandations ne furent peut-être pas très chaudes. En tout cas, elles n'épargnèrent à François et à ses compagnons ni une minutieuse enquête, ni les longs et paternels conseils du cardinal Jean de Saint-Paul ²⁶² sur les difficultés de la Règle, conseils qui rappellent de fort près ceux de Guido lui-même ²⁶³.

Cependant ce que François demandait était fort simple, il ne réclamait de privilèges d'aucune sorte, mais seulement que le pape approuvât son initiative de mener une vie absolument conforme aux préceptes de l'Évangile. Il y a là une nuance qu'il n'est pas inutile de bien saisir-Le pape n'avait pas à approuver la Règle, puisque celle-ci émanait de Jésus lui-même : à mettre les choses au pire, tout ce qu'il aurait pu faire, aurait été de frapper François et ses compagnons des censures ecclésiastiques, comme ayant agi sans mission, et de lui enjoindre de laisser au clergé séculier et régulier le soin de réformer l'Église.

Le cardinal Jean de Saint-Paul avait été mis au courant des faits et gestes des Pénitents. Il leur prodigua les plus affectueuses marques de son intérêt, allant même jusqu'à se recommander à leurs prières. Mais ces assurances, qui ont toujours été, paraît-il, la menue monnaie de la cour de Rome, ne l'empêchèrent pas de les examiner plusieurs jours de suite ²⁶⁴, et de leur poser une infinité de questions qui avaient toujours pour conclusion le conseil d'entrer dans un Ordre déjà existant.

A cela, le pauvre François répondait comme il pouvait, souvent non sans embarras, car il n'aurait pas voulu avoir l'air de ne pas faire cas des conseils du cardinal, et cependant il se sentait au cœur l'impérieux devoir d'obéir à sa vocation. Le prélat revenait alors à la charge, insinuait qu'on aurait bien de la peine à persévérer, que l'enthousiasme du premier moment passerait, et de nouveau indiquait des voies plus faciles. Il dut enfin s'avouer vaincu ²⁶⁵. L'insistance de François qui n'avait pas faibli un instant, ni douté de sa mission, s'était imposée à lui, en même temps que la parfaite humilité des Pénitents et leur naïve et éclatante fidélité à l'Église romaine le rassuraient sur la question d'hérésie.

Il leur annonça donc qu'il parlerait d'eux au pape et serait leur avocat auprès de lui. D'après les Trois Compagnons, il aurait dit au pape : « J'ai trouvé un homme de la plus haute perfection, qui veut vivre conformément au Saint Évangile et observer en tout la perfection évangélique. Je crois que, par lui, le Seigneur veut réformer dans le monde entier la foi de la Sainte Église ²⁶⁶. »

Le lendemain, il présentait François et ses compagnons à Innocent III. Le pape ne leur ménagea naturellement pas les paroles de sympathie, mais leur répéta aussi les remarques et les conseils qu'on leur avait si souvent donnés : « Mes chers enfants, aurait-il dit, votre vie me

paraît trop difficile ; je crois que votre ferveur est trop grande pour qu'on puisse douter de vous, mais je dois penser à ceux qui vous suivront, de peur que votre genre de vie ne soit au-dessus de leurs forces ²⁶⁷. »

Et après avoir ajouté quelques bonnes paroles, il les congédia sans prendre de résolution définitive, leur promit de consulter les cardinaux, et recommanda à François en particulier de s'adresser à Dieu, afin que lui-même manifestât sa volonté.

L'anxiété de François dut être bien grande ; il ne comprenait rien à ces lenteurs, à ces témoignages d'affection qui n'étaient jamais suivis d'une approbation catégorique.

Il lui semblait qu'il avait dit tout ce qu'il avait à dire. Pour trouver de nouveaux arguments il n'avait plus qu'un recours, la prière.

Il se sentit exaucé en trouvant dans sa conversation avec Jésus la parabole de la Pauvreté, et retourna la proposer au pape :

Il y avait, dans le désert, une femme très pauvre, mais belle. Un grand roi voyant sa beauté, désira la prendre pour épouse, parce qu'il pouvait par elle engendrer de beaux enfants. Le mariage contracté et consommé, beaucoup de fils lui naquirent. Lorsqu'ils furent devenus grands, leur mère leur parla ainsi : « Mes enfants, vous n'avez pas à rougir, car vous êtes les fils du roi ; allez donc à sa cour, et il vous donnera tout ce qui vous sera nécessaire. »

Lorsqu'ils y arrivèrent, le roi admira leur beauté et trouvant en eux sa ressemblance, il leur dit : « De qui êtes-vous les fils ? » Et lorsqu'ils eurent répondu qu'ils étaient les fils d'une pauvre femme qui habitait dans le désert, le roi les pressa tout joyeux sur son sein disant : « N'ayez aucune crainte car vous êtes mes fils ; si des étrangers

mangent à ma table, à plus forte raison vous qui êtes mes fils légitimes. » Puis le roi fit dire à la femme d'envoyer à sa cour tous les fils qu'elle avait conçus, afin qu'ils y fussent nourris.

Je suis, très Saint-Père, ajouta François, cette pauvre femme que le bon Dieu dans son amour a daigné rendre belle, et dont il lui a plu d'avoir des fils légitimes. Le roi des rois m'a dit qu'il nourrira tous les fils qu'il aura de moi, car s'il nourrit des bâtards, il doit bien nourrir ses fils légitimes 268.

Tant de simplicité, unie à une si pieuse obstination, convainquit enfin Innocent. Chez l'humble mendiant, il entrevoyait un apôtre et un prophète dont aucun pouvoir ne saurait fermer la bouche. S'il se sentait lui-même le successeur de saint Pierre et le vicaire de Jésus-Christ, il avait vu se dresser devant lui un homme vil et méprisé qui avec l'autorité de la foi absolue, se proclamait la souche d'une nouvelle lignée de chrétiens bien légitimes.

Les biographes ont cru que par cette parabole François avait voulu surtout tranquilliser le pape sur le sort des Frères ; elle aurait été une réponse aux préoccupations du pontife craignant de les voir mourir de faim. Il n'est pas douteux qu'elle n'ait eu à l'origine un sens tout différent. Elle montre que, malgré son humilité, François savait parler haut, et que tout son respect pour l'Église ne l'empêchait pas de voir et de dire, quand il le fallait, que lui et ses frères étaient les fils légitimes de l'Évangile dont les membres du clergé n'étaient que les extranei.

Nous retrouvons dans sa vie plusieurs exemples de cette hardiesse indomptable qui désarma Innocent III aussi bien que le futur Grégoire IX.

Dans un consistoire qui avait eu lieu sans doute entre les deux audiences, quelques-uns des cardinaux avaient exprimé l'avis que l'initiative des Pénitents d'Assise était

une nouveauté et que leur genre de vie était bien au-dessus des forces humaines. « Mais, répliqua Jean de Saint-Paul, si on prétend qu'observer la perfection évangélique et en faire vœu est chose nouvelle, irrationnelle ou impossible, n'est-on pas convaincu de blasphème contre le Christ, auteur de l'Évangile ²⁶⁹ ? »

Ces paroles avaient vivement frappé Innocent III : il savait mieux que personne que le grand obstacle à la réforme de l'Église, c'étaient les biens ecclésiastiques, et que le succès menaçant de l'hérésie albigeoise venait surtout de ce qu'elle prêchait la pauvreté.

Deux ans auparavant, il avait accordé sa faveur à un groupe de Vaudois qui, sous le titre de Pauvres Catholiques, voulaient rester fidèles à l'Église ²⁷⁰ ; il approuva donc les Pénitents d'Assise, mais ce fut comme l'a bien remarqué un chroniqueur contemporain, dans l'espérance qu'ils arracheraient à l'hérésie son drapeau ²⁷¹.

Ses hésitations et ses doutes n'étaient cependant pas entièrement dissipés. Il réserva donc l'approbation définitive, mais en prodiguant aux Frères les plus affectueux témoignages de son intérêt. Il les autorisait à continuer leurs missions partout, après avoir obtenu l'agrément des Ordinaires. Il exigeait aussi qu'ils se donnassent un supérieur qui serait responsable, et auquel l'autorité ecclésiastique pourrait toujours s'adresser ; François fut naturellement choisi ²⁷². Ce fait, si humble en apparence, constituait définitivement la famille franciscaine.

Les mystiques que nous avons vus aller de village en village, ivres d'amour et de liberté, viennent sans y penser d'accepter le joug. Ce joug les préservera de l'émiettement des hérétiques, mais il se fera durement sentir aux âmes pures qui regarderont la vie des premiers jours comme la seule vraiment conforme à l'Évangile.

Lorsque François eut entendu les paroles du souverain pontife, il se prosterna à ses pieds et lui promit de tout son cœur l'obéissance la plus complète. Le pape les bénissant leur dit : « Allez, Frères, que Dieu soit avec vous. Prêchez à tous la pénitence suivant que le Seigneur daignera vous l'inspirer. Puis quand le Tout-Puissant vous aura fait multiplier et progresser, vous nous en référerez, nous vous concéderons ce que vous demandez, et nous pourrons avec plus de sécurité vous accorder encore davantage ²⁷³ ».

François et ses compagnons étaient trop peu au courant de la phraséologie romaine pour s'apercevoir qu'en définitive le Saint-Siège avait uniquement consenti à suspendre son jugement devant la droiture de leurs intentions et la pureté de leur foi ²⁷⁴.

Les fleurs de la rhétorique cléricale leur cachèrent les liens dont on les chargeait. La curie en effet ne se contenta pas du serment de fidélité de François, elle voulut encore marquer les Pénitents du sceau de l'Église ; le cardinal de Saint-Paul fut chargé de leur faire conférer la tonsure. Désormais ils appartenaient tous au for intérieur de l'Église romaine.

La création si profondément laïque de saint François devenait bon gré mal gré une institution ecclésiastique ; elle devait dégénérer bientôt en une institution cléricale. A son insu le mouvement franciscain était infidèle à ses origines. Le prophète avait abdiqué entre les mains du prêtre ; pas sans retour cependant, car lorsqu'une fois on a régné, je veux dire, pensé librement — quelle autre royauté y a-t-il sur cette terre ? — on ne peut faire qu'un médiocre esclave ; on a beau vouloir se soumettre, il arrive que malgré soi on relève fièrement la tête, on secoue ses chaînes, on se rappelle les luttes, les tristesses, les angoisses du temps de la liberté, et on pleure.

Parmi les fils de saint François, beaucoup devaient pleurer la liberté perdue, beaucoup devaient mourir pour la

reconquérir.

Confiteor tibi, Pater, Domine cæli et terræ, quia abscondisti hæc a sapientibus et prudentibus et revelasti ea parvulis...

Venite ad me, omnes qui laboratis et onerati estis, et ego reficiam vos. Tollite jugum meum super vos, et discite a me, quia mitis sum et humilis corde ; et invenietis requiem animabus vestris. Jugum enim meum suave est, et onus meum leve ²⁷⁵.

In illo tempore dixit Petrus ad Jesum : Ecce nos reliquimus omnia, et secuti sumus te : quid ergo erit nobis ? Jesus autem dixit illis : Amen dico vobis, quod vos qui secuti estis me, in regeneratione, cum sederit Filius hominis in sede majestatis suæ, sedebitis et vos super sedes duodecim, judicantes duodecim tribus Israel. Et omnis qui reliquerit domum vel fratres, aut sorores, aut patrem, aut matrem, aut uxorem, aut filios, aut agros, propter nomen meum, centuplum accipiet, et vitam æternam possidebit ²⁷⁶.

Factum est autem, ambulantibus illis in via, dixit quidam ad illum : Sequar te quocumque ieris. Dixit illi Jesus : Vulpes foveas habent, et volucres cæli nidos ; Filius autem hominis non habet ubi caput reclinet ²⁷⁷.

Et vidi alterum angelum volantem per medium cæli, habentem evangelium æternum, ut evangelizaret sedentibus super terram et super omnem gentem, et tribum et linguam et populum ²⁷⁸.

Domina Paupertas surrexit festinanter, petens sibi claustrum ostendi. Et (sanctus Franciscus et socii) adducentes eam in quodam colle ostenderunt ei totum orbem quem respicere poterat, dicentes : « Hoc est

claustum nostrum, Domina ». Jussit ipsa pariter consedere et verba vitæ locuta est ad illos ²⁷⁹.

Je vous bénis, Père, Seigneur du ciel et de la terre, de ce que vous avez caché ces choses aux savants et aux sages et les avez révélées aux petits...

Venez à moi vous tous qui souffrez, accablés sous le poids de votre fardeau, et je vous redonnerai courage. Chargez-vous de mon joug, et écoutez mon enseignement, car je suis doux et humble de cœur, et vous trouverez le repos de vos âmes ; car mon joug est doux et mon fardeau léger ²⁸⁰.

En ce temps-là Pierre dit à Jésus : Voici, nous avons tout quitté pour vous suivre : quelle sera donc notre récompense ? Et Jésus lui répondit : En vérité, je vous le dis ; vous qui m'avez suivi, quand au jour du renouvellement de toutes choses, le Fils de l'homme viendra s'asseoir sur son trône glorieux, vous prendrez place, vous aussi, sur douze sièges, pour juger les douze tribus d'Israël. Et quiconque aura quitté sa maison, ses frères, son père, sa mère, sa femme, ses enfants ou ses champs, à cause de mon nom, sera récompensé au centuple et aura la vie éternelle ²⁸¹.

Il arriva que tandis qu'ils cheminaient, un homme lui dit : Je vous suivrai partout où vous irez. Jésus lui répondit : Les renards ont leurs tanières, et les oiseaux du ciel leurs nids, mais le Fils de l'homme n'a pas un lieu où reposer la tête ²⁸².

Et je vis un autre ange qui volait en plein ciel, portant l'évangile éternel, pour l'annoncer aux habitants de la terre, à toute nation, à toute tribu, à toute langue et à tout peuple ²⁸³.

Dame Pauvreté se releva en hâte et demanda aux frères de lui montrer leur cloître. Et saint François et ses compagnons l'ayant conduite sur un sommet, lui montrèrent l'univers entier qui s'étendait sous leurs regards et lui dirent : « Voilà notre cloître, Madame. » Alors elle les fit asseoir près d'elle et leur adressa des paroles de vie ²⁸⁴.

CHAPITRE VII

RIVO-TORTO

(1210-1211)

Les Pénitents d'Assise débordaient de joie. Après tant de journées mortellement longues, passées dans cette Rome, si différente des autres villes qu'ils connaissaient, en butte aux méfiances peu déguisées des prélats, aux moqueries de la valetaille pontificale, le départ leur apparaissait comme une délivrance. A la pensée de revoir leurs chères montagnes, ils sentaient cette nostalgie enfantine du village natal que les âmes simples et bonnes conservent jusqu'au dernier soupir.

Aussitôt après la cérémonie, ils allèrent s'agenouiller au tombeau de saint Pierre et traversant toute la ville, ils quittèrent Rome par la Porta Salara.

Thomas de Celano, très bref en ce qui concerne le séjour de François dans la ville éternelle, raconte tout au long l'allégresse de la petite troupe quand elle en fut sortie. Déjà leurs souvenirs se transfiguraient : peines, fatigues, craintes, troubles, hésitations étaient oubliés ; ils ne songeaient plus qu'aux assurances paternelles du

souverain pontife — le vicaire du Christ, le seigneur et le père de l'univers chrétien — et se promettaient de faire sans cesse de nouveaux efforts pour suivre fidèlement la Règle.

Tout en s'entretenant ainsi, ils s'étaient engagés sans provisions dans cette campagne de Rome où les rares habitants du pays ne se hasardent pas au fort de la chaleur.

La route se dirige vers le nord, restant assez loin du Tibre ; à gauche, la crête dentelée du Soracte, toute noyée dans la brume formée par les exhalaisons du sol, s'éloigne et s'agrandit démesurément ; à droite, le moutonnement éternel des monticules, avec leurs immenses pâturages séparés par des buissons si desséchés, si en désordre, qu'ils semblent crier grâce et pardon. Au milieu, la route poudreuse qui court toute droite, implacable, ne montrant à perte de vue que la danse échevelée de l'atmosphère embrasée. Pas une maison, pas un arbre, pas un souffle, rien pour venir rassurer le voyageur contre l'inquiétude qui le gagne. Çà et là, quelques ruines qui semblent le cadavre des civilisations disparues, des huttes abandonnées, et au bout de l'horizon, quelques collines qui se dressent comme de gigantesques et insurmontables murailles.

Il n'y a pas de mots pour rendre les souffrances physiques et morales auxquelles on s'expose en s'engageant sans précautions dans ces parages inhospitaliers. A l'énervement causé par le manque d'air, succède bientôt une insurmontable lassitude ; les pieds s'enfoncent dans une poussière molle et ténue que chaque pas soulève ; elle vous couvre, vous pénètre et plus encore que la chaleur vous dessèche la bouche.

Puis peu à peu l'énergie s'en va, un morne abattement vous saisit, la vue et les idées se brouillent, la fièvre arrive, et l'on se couche sur le bord de la route incapable de faire un pas de plus.

Dans leur hâte de quitter Rome, François et ses compagnons avaient oublié tout cela, et s'étaient

imprudemment mis en route. Ils auraient succombé si un voyageur n'était survenu et ne leur avait porté secours. Avant qu'ils eussent secoué les dernières visions de la fièvre, il dut les quitter, les laissant émerveillés du secours inattendu que la Providence leur avait envoyé ²⁸⁵.

La secousse avait été si rude qu'arrivés à Orte, ils durent s'y arrêter. Ils trouvèrent, non loin de cette ville, dans un endroit désert, un abri fait à souhait pour leur servir de refuge ²⁸⁶ : c'était un de ces tombeaux étrusques, si communs dans la contrée, dont les chambres servent encore aujourd'hui de gîte aux mendiants et aux bohémiens.

Pendant que quelques-uns des frères se rendaient dans la ville pour mendier de quoi manger, les autres restés dans cette solitude jouissaient du bonheur d'être ensemble, formaient mille projets, et plus que jamais savouraient le charme de l'insouciance et du renoncement aux biens matériels.

Ce lieu exerçait sur eux un si grand attrait qu'il leur fallut, au bout de quinze jours, faire acte de volonté pour le quitter. La séduction de la vie purement contemplative assaillait François qui se demandait si, au lieu d'aller prêcher aux foules, il ne ferait pas mieux de vivre dans la retraite, uniquement attentif au dialogue intérieur de l'âme avec Dieu ²⁸⁷.

On verra cette aspiration au repos égoïste du cloître reparaître plusieurs fois dans sa vie ; l'amour remportera toujours la victoire. Il était trop enfant de son temps pour ne pas se sentir parfois tenté par ce bonheur que le moyen âge regardait comme la suprême jouissance des élus dans le paradis : la paix. *Beati mortui quia quiescunt* ! Sa grande originalité est de n'avoir jamais cédé.

Les réflexions de François et de ses compagnons durant leur séjour à Orte ne firent que leur rendre plus claire et plus impérative leur mission d'apôtres. Lui surtout,

semblait rempli d'une ardeur nouvelle et comme un vaillant chevalier, brûlait de se jeter dans la mêlée.

Ils s'engagèrent dans la vallée de la Nera. Le contraste entre ces gorges fraîches, remplies de mille voix et la désolation de la campagne de Rome dut vivement les frapper : la rivière n'est qu'un gros torrent, mais elle roule si bruyamment sur les cailloux et les rochers, qu'elle semble converser avec eux et avec les arbres des forêts voisines. Autant sur la route de Rome à Otricoli on se sent seul, autant ici on se sent entouré par la vie, la fécondité, la gaieté du paysage.

Le récit de Thomas de Celano prend un tour si vif pour raconter la vie de François à cette époque, qu'on ne peut guère s'empêcher de penser qu'il dut le voir alors, et que cette première rencontre resta pour lui comme la radieuse aurore de sa vie spirituelle ²⁸⁸.

Les Frères s'étaient mis à prêcher dans toutes les localités qui se trouvaient sur leur passage. Leurs paroles étaient toujours à peu près les mêmes ; ils souhaitaient la paix et exhortaient à la pénitence. Enhardis par l'accueil qui leur avait été fait à Rome et qu'ils pouvaient très innocemment considérer comme plus favorable qu'il n'avait été en réalité, ils le racontaient à tout venant et rassuraient ainsi les scrupules.

L'effet de ces exhortations, où François ménageait si peu ses auditeurs, mais où ses reproches les plus sévères étaient mêlés de tant d'amour, fut énorme. L'homme veut surtout être aimé, et s'il rencontre quelqu'un qui l'aime sincèrement, il lui refuse bien rarement son cœur et son admiration.

Ce n'est que le bon sens vulgaire qui confond l'amour avec la faiblesse et la complaisance. On voit parfois les malades baiser fiévreusement la main du chirurgien qui les opère : nous faisons souvent de même pour les chirurgiens spirituels, car nous sentons tout ce qu'il y a de vigueur, de

pitié, de compassion dans les tortures qu'ils infligent, et les cris qu'ils nous font pousser sont autant des cris de reconnaissance que des cris de douleur.

On accourut de tous côtés pour entendre ces prédicateurs plus sévères encore à eux-mêmes qu'aux autres. Des membres du clergé séculier, des moines, des hommes instruits, même des riches, se mêlaient souvent aux auditoires improvisés qui se formaient dans les rues et sur les places publiques. Tous ne se convertissaient pas, mais il leur était bien difficile d'oublier cet inconnu, qui s'était rencontré un jour sur leur chemin, et qui, en quelques paroles, avait porté le trouble et la crainte jusqu'au fond de leurs cœurs.

François était vraiment, comme dit Celano, l'étoile brillante du matin. Sa prédication si simple s'emparait des consciences, arrachait les auditeurs à la boue mêlée de sang dans laquelle ils piétinaient, pour les entraîner malgré eux, bien haut, en plein ciel, dans les sereines régions où tout se tait, sauf la voix du Père céleste : « Tout le pays tressaillait. Les champs en friche se couvraient déjà de riches moissons ; la vigne desséchée recommençait à fleurir 289 290. »

Seule une âme profondément poétique et religieuse — (n'est-ce pas tout un ?) — peut comprendre les ravissements et les joies qui inondaient l'âme des fils spirituels de saint François.

Le plus grand crime de notre civilisation industrielle et commerciale est de ne nous laisser de goût que pour ce qui s'achète à prix d'argent, et de nous faire oublier les jouissances les plus pures, les plus vraies, qui sont là, à notre portée. Le mal remonte bien loin : « Pourquoi, disait le Dieu du vieil Isaïe, pesez-vous de l'argent pour ce qui ne nourrit pas ? Pourquoi travaillez-vous pour ce qui ne rassasie pas ? Écoutez-moi donc, et vous mangerez ce qui est bon, et votre âme se délectera de mets succulents. »

Les joies achetées à prix d'argent, les plaisirs bruyants, fiévreux, ne sont rien comparativement à ces joies douces, paisibles, modestes, mais profondes, durables, pacifiantes, qui élargissent le cœur au lieu de le diminuer, qui reposent l'esprit au lieu de le fatiguer, à côté desquelles nous passons trop souvent, à peu près comme ces paysans qu'on voit s'extasier devant les fusées de quelque fête foraine, mais ne pas avoir le moindre regard pour les glorieuses splendeurs d'une nuit d'été.

Il a été déjà question plus haut de la maladrerie, ou hospice des lépreux d'Assise placé, comme d'habitude, sous le patronage de saint Lazare et de sainte Marie-Madeleine. Dans son voisinage immédiat, et même dans ses dépendances, se trouvait un bâtiment très exigü, où pouvaient au besoin se réfugier les voyageurs surpris par la nuit, et qui n'avaient plus le temps d'arriver jusqu'à la cité avant la fermeture des portes. Ce gîte s'appelait Rivo-Torto, à cause des méandres que formait là un torrent qui a disparu, à la suite des asséchements successifs qui ont transformé de ce côté le sol de la fertile « Umbria verde ²⁹¹ ».

Ce fut là pendant quelques mois le rendez-vous de François et de ses compagnons. Ils s'y sentaient complètement les frères et les serviteurs des lépreux, et puis ils y étaient non loin de deux sanctuaires déjà bien chers à leur cœur, la Portioncule et Saint-Damien.

Aussi est-ce là qu'ils revinrent tout naturellement après leur pèlerinage ad limina.

Durant leur absence, leur popularité n'avait fait que grandir, et leur retour fut presque un triomphe.

Les attaques intéressées qu'ils avaient eu à subir auparavant, se perdaient dans un concert de louanges. Peut-être avait-on deviné la malveillance de l'évêque, et fut-on heureux de la voir mise en échec par l'approbation d'Innocent III.

Quoi qu'il en soit, un vif mouvement de sympathie et d'admiration se produisit : on se rappelait parmi le peuple l'indifférence que le fils de Bernardone avait marquée quelques mois auparavant à l'égard d'Othon IV allant se faire couronner à Rome. L'empereur avait traversé l'Italie avec une suite nombreuse et un faste destiné à frapper l'esprit des populations ; or, non seulement François ne s'était pas dérangé pour aller le voir, mais il avait enjoint à ses frères de s'abstenir aussi, et s'était borné à déléguer l'un d'entre eux, chargé de rappeler au monarque combien les gloires de la terre sont éphémères. Plus tard on crut qu'il lui avait fait prédire son excommunication prochaine.

Cette fière attitude impressionna vivement les imaginations ²⁹². Peut-être le servit-elle plus dans l'estime populaire que tout ce qu'il avait fait jusqu'alors. La foule, qui souvent ne comprend pas grand'chose aux sentiments délicats, s'enthousiasme bien vite de ceux qui à tort ou à raison ne s'inclinent pas devant le pouvoir. Elle avait compris cette fois que là où les autres voyaient des pauvres, des riches, des nobles, des vilains, des savants, François ne voyait que des âmes qui lui étaient d'autant plus précieuses qu'elles étaient plus abandonnées ou plus méprisées.

Aucun biographe ne nous indique combien dura le séjour des Pénitents à Rivo-Torto. On est cependant porté à croire qu'ils y passèrent la fin de 1210 et les premiers mois de 1211, évangélisant les villes et les villages des environs.

Ils y souffrirent beaucoup : cette partie de la plaine d'Assise se trouvait presque chaque automne inondée par les torrents, et plusieurs fois les pauvres frères, bloqués à la léproserie, durent se contenter, pour toute nourriture, de quelques raves arrachées dans les champs.

Leur baraque était si étroite que lorsqu'ils y étaient tous réunis, ils avaient beaucoup de peine à ne pas se gêner les uns les autres ; pour assigner à chacun sa quotepart

d'espace, François écrivit le nom de chaque frère sur la poutre qui soutenait tout le bâtiment.

Mais ces petites misères ne troublaient en rien leur bonheur. Aucune appréhension n'était venue encore troubler les espérances de François ; il débordait de joie et de bonté et Rivo-Torto n'a laissé dans les souvenirs de l'Ordre que de doux et frais tableaux ²⁹³.

Une nuit, tous les frères semblaient dormir, lorsqu'il entendit des gémissements. C'était une de ses brebis, pour parler comme le biographe franciscain, qui s'était imposé de trop fortes privations et qui mourait de faim. Aussitôt il se lève, appelle le frère, va chercher les maigres provisions restées en réserve, et se mettant lui-même à manger pour lui donner courage, lui explique que si la pénitence est bonne, il faut cependant l'assaisonner de discrétion ²⁹⁴.

François avait ce tact du cœur qui sait deviner les autres et devance leurs désirs ; une autre fois, encore à Rivo-Torto, il prit par la main un frère indisposé, le mena dans une vigne et, lui présentant un beau raisin, se mit à en manger lui-même. Ce n'était rien, mais cet acte si simple lui conquit si bien le cœur du malade, que bien des années après, le frère ne pouvait le raconter sans émotion ²⁹⁵.

Cependant François était loin d'oublier sa mission. De plus en plus sûr, non de lui-même, mais de ses devoirs vis-à-vis des hommes, il intervenait dans les affaires politiques et sociales de son pays avec cette assurance des cœurs droits et purs qui ne parviennent pas à comprendre combien la sottise, la méchanceté, l'orgueil et la paresse peuvent, en se coalisant, arrêter les plus beaux et les plus justes élans. Il avait la foi qui transporte les montagnes, et manquait de ce brin de scepticisme, si fréquent de nos jours, qui arrête les plus vaillants et les plus généreux au moment d'entamer la lutte contre les puissances ténébreuses.

Lorsqu'on apprit à Assise l'approbation de sa Règle, il y eut un irrésistible mouvement, on voulut l'entendre prêcher. Le clergé dut céder et lui offrit de parler dans l'église Saint-Georges, mais celle-ci était manifestement insuffisante pour le flot des auditeurs : il fallut aller à la cathédrale.

Si François ne dit rien de bien nouveau, il avait, pour conquérir les cœurs, ce qui vaut mieux que tous les artifices oratoires, une conviction ardente ; il parlait forcé par le besoin impérieux de communiquer sa flamme intérieure. Quand on l'entendit rappeler les horreurs de la guerre, les crimes du peuple, les lâchetés des grands, la rapacité qui déshonorait l'Église, le veuvage déjà bien des fois séculaire de la Pauvreté, chacun se sentit repris dans sa conscience.

Une foule attentive ou excitée est d'ordinaire très impressionnable, mais cette sensibilité particulière a été peut-être plus forte que jamais au moyen âge. Le détraquement nerveux était endémique, et sur des gens ainsi préparés, la volonté du prédicateur s'impose d'une manière presque magnétique.

Pour comprendre ce que purent être les prédications de François, il faut oublier nos mœurs contemporaines et se transporter un instant dans la cathédrale d'Assise au XIII^e siècle ; elle est encore debout, mais les siècles ont donné à ses pierres une patine de bronze poli qui rappelle Venise et les tons d'or roux du Titien. Elle était neuve alors et tout étincelante de blancheur, avec la belle teinte rosée des pierres du mont Subasio. Les gens d'Assise avaient trouvé, pour la bâtir quelques années auparavant, un de ces élans de foi et d'union qui furent presque partout le prélude du mouvement communal ; aussi, quand ils l'envahissaient aux jours de solennités, non seulement ils n'avaient pas ce vague respect pour le lieu saint, qui passé dans les mœurs des autres pays continue à rester inconnu en Italie, mais ils

se sentaient chez eux dans ce palais qu'ils s'étaient construit. Là, plus que dans toute autre église, ils jugeaient le prédicateur et n'hésitaient pas à lui prouver soit par leurs murmures, soit par leurs applaudissements, le cas qu'ils faisaient de ses paroles. Qu'on se rappelle aussi que les églises de la Péninsule n'ont ni bancs ni chaises, qu'il faut y écouter debout ou à genoux un prédicateur qui se promène et gesticule sur une tribune ; qu'on ajoute à cela la curiosité de tous, les sympathies bruyantes de beaucoup, l'opposition déguisée de quelques autres, et on aura une vague idée des conditions dans lesquelles François aborda la chaire de Saint-Rufin.

Le succès fut éclatant. Les pauvres gens sentirent qu'ils avaient trouvé un ami, un frère, un défenseur, presque un vengeur. Les idées qu'ils osaient à peine murmurer à voix basse, François les criait bien haut, et osait dire à tous sans distinction de faire pénitence et de s'aimer.

Ses paroles étaient un cri du cœur, un appel à la conscience de tous ses concitoyens, quelque chose rappelant de très près les accents passionnés des prophètes d'Israël. Comme les témoins de Jéhovah, le petit pauvre d'Assise avait pris le sac et la cendre pour dénoncer les iniquités de son peuple, comme eux il avait le courage et l'héroïsme, et comme eux aussi, il se sentait au cœur de divines tendresses.

Il sembla qu'Assise allait retrouver la conscience d'Israël pour pleurer ses péchés. Les résultats de ces appels furent prodigieux, la population entière était saisie, subjuguée, ne voulait plus vivre que conformément aux conseils de François ; ses compagnons eux-mêmes qui étaient restés à Rivo-Torto, apprenant toutes ces merveilles, en subirent le contre-coup et sentirent leur vocation s'affermir encore : pendant la nuit il leur sembla voir leur maître sur un char de feu, montant au ciel comme un nouvel Élie ²⁹⁶.

Cet enthousiasme presque délirant de toute une population n'était peut-être pas aussi difficile à provoquer qu'on pourrait se le figurer : la puissance émotionnelle des masses se trouvait alors aussi grande dans toute l'Europe qu'elle l'a été à Paris durant quelques-unes des journées de la Révolution.

On connaît la tragique et touchante histoire de ces bandes d'enfants, parties du nord de l'Europe, qui apparurent en 1212, par troupes de plusieurs milliers où garçons et filles allaient pêle-mêle. Rien ne put les arrêter ; la folie les avait gagnés ; ils croyaient de bonne foi qu'ils délivreraient la Terre sainte, que la mer se desséchait pour les laisser passer. Ils périrent on ne sait trop comment, peut-être vendus par un marchand d'esclaves ²⁹⁷.

On en fit des martyrs ²⁹⁸ ; on eut raison : la dévotion populaire les rapprocha de ces saints Innocents, morts pour un Dieu qu'ils ne connaissaient pas. Les enfants de la croisade périrent eux aussi pour un idéal inconnu, faux sans doute, mais ne vaut-il pas mieux mourir pour un idéal inconnu et même faux, que de vivre pour les vaines réalités d'une existence sans poésie ? Nous ne serons jugés à la fin des temps ni par des philosophes, ni par des théologiens, et dussions-nous l'être, il est à espérer que même en ce cas, l'amour couvrirait une multitude de péchés et ferait passer sur bien des folies.

Certes, s'il y a eu un temps où la névrose religieuse ait été redoutable, c'est bien celui où se produisaient de pareils mouvements. L'Europe entière semblait délirer ; on vit des femmes apparaître toutes nues au milieu des villes et des villages et s'y promener longuement, silencieuses comme des fantômes ²⁹⁹.

On comprend maintenant les récits au premier abord fantastiques qui nous sont restés sur certains orateurs populaires de cette époque : sur Berthold de Ratisbonne

par exemple, qui réunissait des foules de soixante mille personnes, ou sur ce fra Giovanni Schio de Vicence qui pacifia un instant tout le nord de l'Italie et jeta Guelfes et Gibelins dans les bras les uns des autres ³⁰⁰.

Cette éloquence populaire qui en 1233 devait accomplir tant de merveilles, dérivait en droite ligne du mouvement franciscain. C'est saint François qui donna l'exemple de ces prédications en langue vulgaire prononcées au coin des rues, sur les places, dans les champs.

Pour sentir le changement qu'il apportait il faut lire les sermons de ses contemporains : déclamatoires, scolastiques, subtils, ils se complaisent dans des minuties d'exégèse ou de dogmatique, servent à leur auditoire affamé de nourriture simple et saine, des dissertations alambiquées sur les textes les plus obscurs de l'Ancien Testament.

Chez lui, au contraire, tout est incisif, clair, pratique. Il ignore les préceptes des rhéteurs, il s'oublie complètement lui-même pour ne songer qu'au but poursuivi, la conversion des âmes. Et cette conversion ne lui apparaît pas comme quelque chose de vague, d'indéterminé qui doit se passer uniquement entre Dieu et l'auditeur. Non ; il veut des preuves immédiates et pratiques de la conversion. Il faut rendre le bien mal acquis, renoncer à ses haines, se réconcilier avec ses adversaires.

A Assise même, il se jeta vaillamment dans la mêlée des dissensions civiles : l'accord de 1202 entre les partis qui divisaient la ville avait été tout à fait éphémère. Le bas peuple réclamait à chaque instant de nouvelles libertés que les nobles et les bourgeois ne lui cédaient que sous la pression de la peur. François prit parti pour les faibles, les mineurs, et arriva à les réconcilier avec les riches, les majeurs.

Sa famille spirituelle n'avait pas encore de nom proprement dit, car, à l'inverse des esprits trop hâtifs qui

baptisent leurs productions avant qu'elles soient écloses, il attendait l'occasion qui révélerait le vrai nom qu'il devait lui donner ³⁰¹. Un jour on lisait devant lui la Règle. Lorsqu'on arriva au passage : « Que les frères, partout où ils se trouvent pour servir ou pour travailler, n'aient jamais de charge les mettant au-dessus des autres... mais au contraire qu'ils soient toujours au-dessous (sint minores) de tous ceux qui se trouvent dans cette maison ³⁰² », ce sint minores de la Règle dans les circonstances où se trouvait la ville, lui apparut tout à coup comme une, indication providentielle. Son institut devait s'appeler l'Ordre des Frères Mineurs.

On devine l'impression que produisit cette détermination : le Saint, car déjà ce mot magique avait éclaté sur son passage ³⁰³, le Saint s'était prononcé. C'était lui qui allait pacifier la cité, servir d'arbitre entre les deux partis qui la divisaient.

On possède encore le document de cette paix civile, exhumé en quelque sorte des archives communales d'Assise par le savant et pieux Antonio Cristofani ³⁰⁴. En voici les premières lignes :

« Au nom de Dieu ;

Que la grâce suprême de l'Esprit saint nous assiste ; A l'honneur de notre Seigneur Jésus-Christ, de la bienheureuse Vierge Marie, de l'empereur Othon et du duc Léopold.

Voici le statut et l'accord perpétuel intervenu entre les Majores et les Minores d'Assise.

Sans le consentement commun ils ne feront jamais aucune espèce d'alliance ni avec le pape et ses nonces ou ses légats, ni avec l'empereur ou avec le roi, ni avec leurs

nonces ou leurs légats, ni avec aucune ville ou cité, ni avec aucune personne importante, mais d'un commun accord ils feront tout ce qui sera à faire pour l'honneur, le salut et l'avantage de la commune d'Assise. »

La suite est digne du commencement. Les seigneurs, moyennant une légère redevance, renonçaient à tous leurs droits féodaux ; les gens des villages soumis à Assise étaient assimilés à ceux de la cité, les étrangers étaient protégés ; enfin l'assiette de l'impôt était fixée. Le mardi 9 novembre 1210, cette concorde fut jurée et signée sur la place publique d'Assise : elle fut si réelle que les exilés purent rentrer tranquillement et qu'à partir de ce jour on retrouve sur les registres de la ville les noms de ces émigrés qui avaient, en 1202, trahi leur cité et provoqué la désastreuse guerre avec Pérouse. François pouvait être heureux. C'était l'amour qui triomphait, et durant quelques années il n'y eut à Assise ni vainqueurs, ni vaincus.

Il se passe dans les noces mystiques qui unissent çà et là dans l'histoire un homme à un peuple quelque chose dont l'ivresse des sens, la folie de l'amour semblent le symbole : il y a en effet un moment où les saints comme les hommes de génie sentent bouillonner en eux des puissances inconnues, et alors, comme des possédés, ils vont, ils courent, ils luttent, jusqu'à ce que, triomphant de toutes les résistances, ils aient forcé l'humanité tressillante et pâmée à concevoir d'eux.

Ce moment était arrivé pour saint François.

Parasti in conspectu meo mensam
adversus eos qui tribulant me ;
impringuasti in oleo caput meum ;
et calix meus inebrians quam præclarus est 305.

Vox exsultationis et salutis
in tabernaculis justorum 306.

Hæc requies mea in sæculum sæculi ;
hic habitabo, quoniam elegi eam 307.

In illo tempore dixit Jesus discipulis suis : Ne solliciti sitis animæ vestræ quid manducetis, neque corpori vestro quid induamini. — Respicite volatilia cæli, quoniam non serunt, neque metunt, neque congregant in horrea, et Pater vester cælestis pascit illa. Nonne vos magis pluris estis illis ?

... Et de vestimento quid solliciti estis ? Considerate lilia agri quomodo crescunt : non laborant, neque nent. Dico autem vobis, quoniam nec Salomon in omni gloria sua coopertus est sicut unus ex istis... Quærite ergo primum regnum Dei et justitiam ejus et hæc omnia adjicientur vobis 308.

In multo experimento tribulationis abundantia gaudii ipsorum fuit, et altissima paupertas eorum abundavit in divitias simplicitatis eorum 309.

Et iis omnibus dictis cœperunt omnes [Fratres] simul post sanctum Franciscum ambulare. Cumque facillimo gressu properarent ad summa, ecce domina Paupertas in ipsius montis vertice stans, respexit per montis devexa. Et

videns hos viros tam potenter ascendentes, immo volantes, mirata est vehementer et dixit : « Qui sunt isti qui ut nubes volant et quasi columbæ ad fenestras suas ³¹⁰ ? »

Vous avez dressé devant moi une table,
en face de ceux qui m'assaillent.
Vous avez oint ma tête d'huile
et le calice où vous m'avez versé à boire est
tout étincelant ³¹¹.

Des chants de triomphe et de délivrance
montent de la tente des justes ³¹².

C'est ici le lieu de mon repos au siècle des
siècles,
j'habiterai cette demeure, car je l'ai choisie ³¹³.

En ce temps-là Jésus dit à ses disciples : Ne soyez point en peine pour votre vie touchant ce que vous mangerez, ou pour votre corps de quoi vous serez vêtu... Regardez les oiseaux du ciel : ils ne sèment ni ne moissonnent ; ils ne font pas de provisions dans des greniers, et votre Père céleste les nourrit. Ne valez-vous pas beaucoup plus qu'eux ? Et pour le vêtement, pourquoi êtes-vous en souci ? Considérez les lys des champs, et comment ils croissent : ils ne labourent, ni ne filent. Et pourtant je vous dis que même Salomon, dans toute sa gloire, n'est pas vêtu comme l'un d'eux... Recherchez donc d'abord le royaume de Dieu et sa justice, et toutes ces autres choses vous seront données par-dessus ³¹⁴.

Au milieu des tribulations qui les éprouvèrent, leur joie fut si grande que leur très haute pauvreté eut d'abondantes richesses à distribuer en toute simplicité ³¹⁵.

Après que toutes ces paroles eurent été achevées, tous les Frères commencèrent à suivre saint François. Et voici, tandis que d'un pas alerte ils se hâtaient vers les sommets, dame Pauvreté, debout sur la plus haute cime, jeta les yeux sur les pentes de la montagne, et voyant ces hommes qui en faisaient l'ascension avec tant de vigueur, et qui semblaient avoir des ailes, elle dit : « Qui sont donc ceux-ci qui courent comme des nuages et qui ressemblent à des colombes volant vers leur colombier ³¹⁶ ? »

CHAPITRE VIII

A LA PORTIONCULE

(1211)

C'est sans doute vers le printemps de 1211 que les Frères quittèrent Rivo-Torto. Ils y étaient un jour en prière, lorsqu'un paysan survint avec un âne qu'il poussait bruyamment devant lui pour le faire entrer sous le pauvre abri : « Entre, entre, disait-il à sa bête, nous serons ici fort à l'aise. » Il craignait, paraît-il, qu'à force d'y prolonger leur séjour, les Frères n'en vinssent à s'approprier ce coin abandonné ³¹⁷. Une telle grossièreté déplut fort à François qui se leva aussitôt et partit suivi de ses compagnons.

Devenus plus nombreux, les Frères ne pouvaient plus continuer tout à fait comme par le passé leur vie errante ; ils avaient besoin d'un abri permanent et surtout d'une

petite chapelle. Ils s'adressèrent inutilement à l'évêque, pour s'en faire prêter une, puis aux chanoines de Saint-Rufin, mais furent plus heureux auprès de l'abbé des Bénédictins du mont Subasio, qui leur concéda à perpétuité l'usage de la chapelle, déjà bien chère à leur cœur, de Notre-Dame-des-Anges ou de la Portioncule ³¹⁸.

François fut ravi ; il voyait entre le nom de l'humble sanctuaire et celui de son Ordre une harmonie mystérieuse préparée par Dieu lui-même. Ils s'y construisirent rapidement quelques chaumières ; une haie vive servit de mur d'enceinte et c'est ainsi qu'en deux ou trois jours se trouva organisé le premier couvent franciscain ³¹⁹.

Pendant dix ans on s'en contenta. Ces dix années vont être les temps héroïques de l'Ordre. Saint François en pleine possession de son idéal cherchera à l'inculquer à ses disciples et y réussira quelquefois, mais déjà la multiplication trop rapide des frères provoquera quelques symptômes de relâchement.

Le souvenir du commencement de cette période a mis sur les lèvres de Thomas de Celano une sorte de cantique en l'honneur de la vie monastique. C'est le commentaire intraduisible et brûlant du cri du psalmiste : Oh ! voici qu'il est doux, qu'il est agréable d'être frères et de demeurer ensemble.

Leur cloître, c'était la forêt qui s'étendait alors autour de la Portioncule, occupant une grande partie de la plaine. C'est là qu'ils se réunissaient autour de leur maître pour recevoir ses avis spirituels, et qu'ils se retiraient pour méditer et prier ³²⁰.

On se tromperait cependant d'une manière grossière, si l'on croyait que la contemplation les absorbait complètement durant les journées qui n'étaient point consacrées à des tournées missionnaires : une partie de leur temps était occupée par des travaux manuels ³²¹.

Sur ce point plus que sur tous les autres, les intentions de saint François ont été méconnues, mais on peut dire que nulle part il n'est plus clair que quand il ordonne à ses frères de gagner leur vie du travail de leurs mains. Il n'a pas songé à créer un ordre mendiant, il a créé un ordre laborieux. Nous le verrons souvent, il est vrai, tendre la main et exciter ses disciples à en faire autant, mais ces traits ne doivent pas faire illusion : ils veulent dire que lorsqu'un frère arrivait dans une localité, s'y dépensait de longues journées à distribuer aux âmes affamées le pain spirituel, il ne devait pas avoir honte de recevoir en échange le pain matériel.

Travailler était la règle, mendier était l'exception ³²² ; mais cette exception n'avait rien de déshonorant : Jésus, la Vierge, les disciples n'ont-ils pas vécu de pain donné ? N'est-ce pas rendre à ceux auxquels on a recours un grand service que de leur apprendre la charité ?

Cette table de l'amour où vont s'asseoir les petits pauvres, c'est ce que François dans son poétique langage appelle mensa Domini, la table du Seigneur. Le pain de l'aumône, c'est le pain des anges, et c'est aussi celui des oiseaux qui ne recueillent ni n'amassent dans des greniers.

On est donc bien loin ici de la mendicité entendue comme moyen d'existence et condition essentielle d'une vie de paresse. C'en est l'extrême opposé, et l'on n'est exact et juste envers saint François et les débuts des ordres mendiants que si on ne sépare pas l'obligation du travail de l'éloge de la mendicité ³²³.

Sans doute, ce zèle dura peu, et déjà Thomas de Celano intitule un de ses chapitres : Lamentation à Dieu sur la paresse et la gloutonnerie des frères ; mais il ne faut pas que cette prompte et inévitable décadence nous voile la saine et virile beauté des origines.

Malgré sa douceur, François avait su se montrer d'une sévérité inflexible pour les paresseux ; il lui arriva même de

congédier un frère qui prétendait ne pas travailler ³²⁴.

Rien à cet égard ne raconte mieux les intentions du Poverello que la vie de frère Égide, un de ses plus chers compagnons, celui dont il disait en souriant : « C'est un des paladins de ma Table-Ronde. »

Frère Égide avait le goût des grandes aventures, des périlleux voyages, et nous est un vivant exemple d'un Franciscain de la première heure ³²⁵ ; il survécut vingt-cinq ans à son maître et ne cessa d'obéir avec franchise et naïveté à la lettre et à l'esprit de la Règle.

Nous le trouvons un jour, parti en pèlerinage pour la Terre sainte. Arrivé à Brindisi, il se fit prêter une cruche pour charrier de l'eau et en attendant le départ du prochain bateau passa une partie de ses journées à crier dans les rues de la ville : Alla fresca ! alla fresca ! comme les autres porteurs d'eau. Mais suivant le pays et les occasions, il changeait de métier ; au retour, à Ancône, il se procura du jonc pour faire des paniers qu'il vendait ensuite, non pour de l'argent, mais pour sa nourriture. Il lui arriva même de se charger d'enterrer les morts.

Envoyé à Rome, il faisait chaque matin plusieurs lieues après avoir terminé ses devoirs religieux, pour aller dans une forêt d'où il rapportait un faix de bois. Un jour, au retour, il rencontre une dame qui veut le lui acheter ; ils tombent d'accord sur le prix, et Égide le porte chez elle. Mais voilà qu'à la maison elle s'aperçoit que c'est un religieux et veut lui donner plus que le prix convenu : « Bonne dame, lui dit-il, je ne veux pas me laisser vaincre par l'avarice », et il s'en va sans rien accepter du tout.

Au temps des olives, il aidait à la cueillette ; au temps des raisins, il s'offrait comme vendangeur. Un jour, sur la place de Rome, où on recrutait les journaliers, il vit un padrone qui ne parvenait pas à trouver un homme pour abattre ses noix ; l'arbre était si haut que personne n'osait s'y risquer : « Si tu veux me donner une partie des noix, dit Égide, je les

abattraï volontiers. » Le marché fait et les noix abattues, il se trouva qu'il en avait tant qu'il ne savait où les mettre. Il enleva sa tunique, en fit un sac et revint plein de joie à Rome, où il les distribua à tous les pauvres qu'il rencontrait.

Ce trait n'est-il pas charmant, ne révèle-t-il pas à lui seul tout ce qu'il y avait de fraîcheur, de jeunesse, de bonté dans l'âme des premiers Franciscains ? On n'en finirait pas si on voulait raconter un à un les souvenirs de l'ingéniosité de frère Égide. Tout travail lui était bon, pourvu qu'il eût assez de temps le matin pour ses devoirs religieux. Le voici au service du cellérier des Quatre-Couronnés à Rome pour tamiser la farine et charrier l'eau du couvent qu'il va puiser à San Sisto. Le voilà à Rieti, où il consent à rester chez le cardinal Nicolas, mais où il apporte à chaque repas le pain gagné, malgré les instances du maître du logis qui aurait bien voulu le nourrir. Un jour il plut tellement que frère Égide ne pouvait songer à sortir ; le cardinal s'égayait déjà à l'idée de l'obliger d'accepter son pain, mais Égide alla à la cuisine, la trouva sale, et ayant persuadé au cuisinier de la lui faire balayer, revint triomphant avec le pain gagné, pour le manger à la table du cardinal ³²⁶.

La vie d'Égide s'imposa dès l'abord ; elle était à la fois si originale, si gaie, si spirituelle ³²⁷, et si mystique, que même dans les recueils les moins exacts et les plus amplifiés, sa légende est restée presque pure de toute addition. Il est après saint François la plus belle incarnation de l'esprit franciscain.

Les traits qui viennent d'être cités sont tous comme des illustrations de la Règle : rien de plus explicite en effet que ses préceptes sur le travail.

Les frères, après leur entrée dans l'Ordre, devaient continuer à exercer le métier qu'ils avaient dans le monde, et s'ils n'en avaient point, en apprendre un. Comme paiement, ils n'acceptaient que la nourriture qui leur était

nécessaire, mais dans le cas où elle était insuffisante, ils pouvaient mendier. De plus, il leur était naturellement permis de posséder les outils nécessaires à leur métier ³²⁸ : frère Junipère, dont nous ferons connaissance plus loin, avait une alène et gagnait sa vie là où il passait, en raccommmodant les chaussures ; et nous verrons sainte Claire travailler jusqu'à son lit de mort.

Cette obligation du travail des mains méritait d'autant plus d'être mise en lumière, qu'elle ne devait guère survivre à saint François, et qu'elle donne à la première génération de l'Ordre une partie de son originalité.

La vraie raison d'être des Frères Mineurs n'était pourtant pas là. Leur mission consistait surtout à être des époux de la Pauvreté.

Effrayé par les désordres ecclésiastiques, hanté des tristes souvenirs de sa vie passée, François voyait dans l'argent l'instrument diabolique par excellence : à force de s'exalter, il en arrivait à l'exécrer, comme s'il y avait eu dans le métal lui-même une sorte de pouvoir magique et de malédiction cachée. L'argent fut vraiment pour lui le sacrement du mal.

Ce n'est pas ici le lieu de rechercher s'il avait tort : de graves auteurs ont longuement démontré les troubles économiques qu'il aurait déchaînés sur le monde, si on l'avait suivi. Hélas ! sa folie, si folie il y a, est de celles dont la contagion n'est guère redoutable.

Il sentait que la Règle à cet égard ne saurait être trop précise et que si, par malheur, on ouvrait la porte aux interprétations, on ne pourrait plus s'arrêter. La suite des événements et les convulsions périodiques qui ont travaillé son Ordre montrent assez combien il avait raison.

J'ignore et veux ignorer si les théologiens sont arrivés à une conclusion scientifique sur la pauvreté de Jésus, mais il me paraît évident que la pauvreté avec le travail des mains

est vraiment le but idéal marqué par le Galiléen aux efforts de ses disciples.

Au reste, la pauvreté franciscaine ne se confond, — on a dû s'en apercevoir — ni avec l'orgueil insensible du stoïcien, ni avec l'horreur stupide de certains dévots pour toutes les joies : saint François ne renonçait à tout que pour mieux posséder tout. Il y a dans la vie de l'immense majorité de nos contemporains l'erreur fatale que plus on possède, plus on jouit. Nos libertés extérieures, civiles, augmentent sans cesse ; mais du même pas, nos libertés intérieures s'en vont ; combien n'y en a-t-il pas qui sont à la lettre possédés de ce qu'ils possèdent ³²⁹ ?

La pauvreté ne permit pas seulement aux frères de se mêler aux pauvres et de leur parler avec autorité, mais leur enlevant tout souci matériel, elle les laissa jouir sans entraves de ces trésors cachés que la nature réserve aux purs idéalistes.

La muraille toujours plus épaisse que la vie moderne, avec sa recherche malade du confort inutile, établit entre nous et la nature, n'existait pas pour ces hommes pleins de jeunesse et de vie, avides d'espace et de grand air. C'est de là qu'est venu à saint François et à ses compagnons ce sentiment si vif de la nature qui les faisait vibrer mystérieusement avec elle. Cette communion était si intime, si ardente, que l'Ombrie avec la poésie harmonieuse de ses horizons, l'éclosion joyeuse de son printemps, est encore le meilleur document à étudier sur eux. Le lien est si indissoluble, qu'après avoir vécu un certain temps en compagnie de saint François, on ne peut s'empêcher, à la lecture de certains passages de ses biographies, de voir l'endroit où le trait s'est passé, d'entendre le bruit confus des êtres et des choses à ce moment, absolument comme en lisant certaines pages d'un auteur aimé, on entend le son de sa voix.

Le culte des premiers Franciscains pour la pauvreté n'eut donc rien d'ascétique ni de farouche ; rien qui rappelle les stylites ou les nazirs ; elle fut pour eux une fiancée, et en vrais amants, ils ne sentaient pas les fatigues qu'ils enduraient pour aller la trouver ou rester auprès d'elle.

La lor concordia e'lor lieti sembianti,
Amor e maraviglia e dolce sguardo
Facean esser cagion de' pensier santi 330.

Tracer le portrait d'un chevalier idéal au commencement du XIII^e siècle, c'est tracer le portrait même de François avec cette différence que, ce que les autres faisaient pour leur Dame, lui le faisait pour la Pauvreté. Ce rapprochement n'est pas un simple caprice ; il l'a lui-même profondément senti et exprimé avec une clarté parfaite, et c'est seulement en l'ayant toujours présent à la pensée qu'on peut comprendre le fond même de son cœur.

Il faut descendre jusqu'à Jean de Parme et Jacopone de Todi pour retrouver des âmes de même nature. On a écrit une vie de saint François comme troubadour, on aurait pu l'écrire encore mieux comme chevalier, car c'est l'explication de toute sa vie et comme le cœur de son cœur. Depuis la nuit où, oublieux des chants de ses amis et arrêté dans un carrefour d'Assise, il vit apparaître sa fiancée, la Pauvreté, et lui jura foi et amour, jusqu'à cette soirée où il exhala sa vie, nu sur la terre nue de la Portioncule, on peut dire que toutes ses pensées allèrent à la dame de ses chastes amours. Durant vingt ans, il la servit sans défaillance, parfois avec des naïvetés qui paraîtraient enfantines, si je ne sais quoi d'infiniment sincère et sublime n'arrêtait le sourire sur les lèvres des plus sceptiques 331.

La Pauvreté convenait merveilleusement à ce besoin qu'avaient alors les hommes, et que peut-être ils ont perdu moins qu'on ne pense, d'avoir un idéal très haut, très pur, mystérieux, inaccessible, et pourtant de se le représenter sous une forme concrète. Parfois quelques disciples privilégiés virent la belle et pure Dame descendre du ciel pour saluer son époux, mais visible ou non, elle se tint toujours aux côtés de son amant de l'Ombrie, comme elle s'était tenue à côté du Galiléen, dans l'étable de la nativité, sur le gibet de Golgotha, et jusque dans le tombeau d'emprunt où reposa son corps.

Pendant quelques années, cet idéal ne fut pas seulement celui de saint François, mais aussi celui de tous les Frères. Dans la pauvreté la gente poverella avait trouvé la sécurité, l'amour, la liberté, et tous les efforts des nouveaux apôtres avaient pour but la conservation de ce précieux trésor.

Leur culte allait parfois un peu loin. Ils avaient pour leur épouse ces recherches, ces subtilités si fréquentes à l'aurore des fiançailles, mais qu'on oublie peu à peu et qui deviennent incompréhensibles ³³².

Cependant le nombre des disciples augmentait toujours et presque chaque semaine amenait de nouvelles recrues : l'année 1211 fut sans doute consacrée par François à une tournée en Ombrie et dans les provinces voisines.

Ses prédications étaient de courts appels à la conscience ; son cœur se donnait à ses auditeurs en d'indicibles accents, si bien que quand on voulait répéter ce qu'on avait entendu, on en était incapable ³³³. La Règle de 1221 nous a conservé un résumé de ces appels :

« Voici une exhortation que tous les frères peuvent faire quand ils le croiront bon : Craignez et honorez Dieu, louez-le et bénissez-le. Rendez-lui grâces. Adorez le Seigneur, le Dieu tout-puissant, dans la Trinité et dans l'Unité, le Père, le Fils et le Saint-Esprit. Repentez-vous, faites des fruits

dignes de la repentance, car vous savez que nous mourrons bientôt. Donnez, et il vous sera donné. Pardonnez, et il vous sera pardonné ; car si vous ne pardonnez pas, Dieu ne vous pardonnera pas. Heureux ceux qui meurent repentants, car ils seront dans le royaume des cieux... Abstenez-vous soigneusement de tout mal, et persévérez jusqu'à la fin dans le bien ³³⁴. »

On voit combien cette première prédication franciscaine était simple et toute morale. Les broussailles du dogme et de la scolastique en sont totalement absentes. Pour comprendre combien cela fut nouveau et rafraîchissant pour les âmes, il faut étudier les disciples venus après lui.

Avec saint Antoine de Padoue († 13 juin 1231, canonisé en 1233 ³³⁵), qui fut le plus illustre, la chute est immense : la distance entre ces deux hommes est aussi grande que celle qui sépare Jésus de saint Paul.

Je n'accuse pas le disciple ; il était de son temps en ne sachant pas dire simplement ce qu'il pensait, en voulant toujours le quintessencier, ou l'extraire par des efforts à la fois laborieux et puérils de passages de la Bible détournés de leur sens naturel : ce que les alchimistes faisaient en combinant sans cesse de bizarres mélanges, et en se figurant qu'ils en feraient sortir de l'or, les prédicateurs le faisaient sur les textes pour en faire sortir la vérité.

L'originalité de saint François n'en est que plus éclatante et plus méritoire ; avec lui la simplicité évangélique reparaît ³³⁶. Comme l'alouette, à laquelle il aimait tant à se comparer ³³⁷, il n'était à l'aise qu'en plein ciel. Il resta ainsi jusqu'à sa mort. L'épître à tous les chrétiens, dictée dans les dernières semaines de sa vie, répète les mêmes idées dans les mêmes termes, peut-être avec un peu plus d'attendrissement et une nuance de tristesse. Le vent du soir qui lui souffle au visage et emporte ses paroles, leur fait un mystérieux accompagnement.

« Moi frère François, le plus petit de vos serviteurs, je vous prie et je vous conjure par l'Amour qui est Dieu même, avec la volonté de me jeter à vos pieds et de les baiser, de recevoir avec humilité et amour ces paroles et toutes les autres de notre Seigneur Jésus-Christ, de les mettre à profit et de les observer. »

Ce n'était point là une formule plus ou moins oratoire. Aussi les conversions se multipliaient-elles avec une incroyable rapidité. Souvent, comme autrefois à Jésus, il suffisait à François d'une parole, d'un regard pour s'attacher des hommes qui devaient le suivre jusqu'à leur mort. Hélas ! le meilleur de cette éloquence, toute faite d'amour, d'intimité et de feu, est impossible à analyser. La parole écrite ne peut pas plus en donner une idée, qu'elle ne peut nous donner celle d'une sonate de Beethoven ou d'un tableau de Rembrandt. On est souvent étonné, en lisant les souvenirs de ceux qui ont été de grands dompteurs d'âmes, de rester froid, de ne rien retrouver dans tout cela d'entraînant ou d'original ; c'est qu'on n'a qu'une relique sans vie ; l'âme s'en est allée, c'est l'hostie blanche du sacrement, mais comment ferait-elle goûter les émotions du disciple bien-aimé, couché sur le sein du Seigneur au soir de la dernière Pâque ?

Le milieu dans lequel François recrutait ses disciples était encore à peu près le même, c'étaient presque tous des jeunes gens d'Assise ou des environs, les uns de familles d'agriculteurs, les autres de familles nobles ; l'École et l'Église étaient fort peu représentées parmi eux ³³⁸.

Tout se passait encore avec une simplicité inouïe. En théorie, l'obéissance au supérieur était absolue ; en pratique, nous voyons à chaque instant François donner à ses compagnons une complète liberté d'action ³³⁹.

On entrait dans l'Ordre sans noviciat d'aucune sorte ; il suffisait de dire à François qu'on voulait mener avec lui la vie de la perfection évangélique, et de le prouver en

donnant tout ce qu'on possédait aux pauvres. Plus les néophytes étaient simples, plus il avait de tendresse pour eux. Comme son maître, il allait avec prédilection vers les égarés, vers ces hommes que la société régulière rejette hors de ses cadres, mais qui malgré leurs crimes ou leurs scandales, sont plus près de la sainteté que les médiocres et les hypocrites.

Un jour, saint François passant par le désert de Borgo San-Sepolcro arriva à une localité appelée Monte-Casale ³⁴⁰ ; et voici qu'un jeune homme noble et délicat vint à lui : « Père, dit-il, je voudrais bien être des vôtres.

— Mon fils, dit saint François, tu es jeune, délicat et noble, tu ne pourrais pas suivre la pauvreté et vivre misérablement comme nous.

— Mais, mon Père, n'êtes-vous pas des hommes comme moi ? Ce que vous faites, je pourrai le faire, avec la grâce de Jésus. » Cette réponse plut beaucoup à saint François qui, lui donnant sa bénédiction, le reçut incontinent dans l'Ordre sous le nom de frère Ange.

Il se conduisit si bien que peu de temps après il fut fait gardien ³⁴¹ de Monte-Casale. Or, dans ce temps-là il y avait trois brigands fameux qui faisaient beaucoup de mal dans le pays ; ils vinrent un jour à l'ermitage et prièrent frère Ange de leur donner à manger ; mais il leur répondit en leur adressant de sévères reproches : « Comment brigands, méchants, assassins, non seulement vous n'avez pas honte de voler le bien d'autrui, mais vous voudriez encore dévorer les aumônes des serviteurs de Dieu, vous qui n'êtes pas dignes qu'on vous laisse la vie, et qui n'avez aucun respect ni pour les hommes, ni pour Dieu votre créateur ! Partez donc et que jamais on ne vous revoie ici !

Ils partirent pleins de colère. Mais voici que le Saint revint, portant une besace de pain et une cruche de vin qu'on lui avait données, et le gardien lui raconta comment il avait chassé les brigands ; alors saint François le reprit

sévèrement de s'être montré si cruel... « Je te commande par sainte obéissance, lui dit-il, de prendre tout de suite ce pain et ce vin, et d'aller chercher les brigands par monts et par vaux jusqu'à ce que tu les trouves, de leur offrir tout ceci de ma part, de t'agenouiller devant eux, de leur demander humblement pardon et puis de les prier en mon nom de ne plus faire le mal, mais de craindre Dieu ; et s'ils le font, je m'engage à pourvoir à tous leurs besoins, à leur tenir toujours de quoi manger et de quoi boire : après cela tu reviendras ici humblement. »

Frère Ange fit tout ce qui lui avait été ordonné pendant que saint François de son côté priait Dieu de convertir ces brigands. Ils revinrent avec le frère, et sur l'assurance du pardon de Dieu que leur donna saint François, ils changèrent de vie et entrèrent dans l'Ordre où ils vécurent et moururent fort saintement ³⁴².

Ce qu'on dit parfois du cri du sang est encore plus vrai du cri de l'âme. Lorsqu'un homme éveille véritablement chez un homme la vie morale, il s'attire une indicible reconnaissance. Le mot Maître est souvent profané, mais il peut exprimer le plus beau et le plus pur des liens qui soit sur la terre.

Quels sont ceux d'entre nous qui, à ces heures viriles et pures où ils font leur examen de conscience, ne voient se lever dans leur passé, la figure toujours aimée et vivante de celui qui, peut-être sans le savoir, a été leur initiateur spirituel ; et alors nous voudrions nous traîner aux pieds de ce père, lui dire, en des mots brûlants, notre admiration et notre reconnaissance. Nous ne pouvons, car l'âme a sa pudeur ; mais qui sait si notre trouble et notre embarras ne nous trahissent pas et ne dévoilent pas, mieux que des paroles, le fond de notre cœur ? L'air que l'on respirait à la Portioncule était tout imprégné de cette joie et de cette reconnaissance.

Pour beaucoup de frères, saint François était vraiment un sauveur ; il les avait délivrés de chaînes autrement pesantes que celles des prisons. Aussi leur plus grand désir était-il d'appeler à leur tour les autres à cette même liberté.

Nous avons déjà vu frère Bernard en mission à Florence, quelques mois après son entrée dans l'Ordre. Arrivé à la maturité quand il prit l'habit, il apparaîtrait un peu comme l'aîné de ce collège apostolique. Il sut obéir à saint François et rester fidèle, jusqu'à la fin, à l'idéal des premiers jours ; mais il n'avait plus ce privilège des jeunes, de frère Léon par exemple, de pouvoir se transformer à peu près complètement à l'image de celui qu'il admirait. Sa physionomie n'a pas cette pointe d'originalité juvénile, de fantaisie poétique qui est d'un si grand charme chez les autres.

Vers cette époque entrèrent dans l'Ordre deux frères, tels que les successeurs de saint François n'en reçurent plus, et dont l'histoire jette une vive lumière sur la simplicité des premiers jours.

On se rappelle avec quel zèle François avait réparé plusieurs églises ; sa sollicitude allait plus loin ; il voyait une sorte de profanation dans la négligence avec laquelle la plupart étaient tenues ; la saleté des objets sacrés, mal dissimulée par des oripeaux, lui donnait une sorte de souffrance, et il lui arrivait souvent, quand il allait prêcher quelque part, de réunir secrètement les prêtres de la localité pour les conjurer de veiller à la décence du culte ; mais là aussi il ne voulait pas se contenter de prêcher seulement en paroles : liant quelques genêts, il s'en faisait des balais pour nettoyer les églises.

Un jour, dans les environs d'Assise, il s'acquittait de cette tâche quand survint un paysan qui avait laissé sa charrue et ses bœufs en pleins champs pour venir le voir :

« Frère, dit-il en entrant, donnez-moi le balai, je vous aiderai », et il balaya le reste de l'église.

Quand il eut fini : « Frère, dit-il à François, depuis longtemps j'avais voulu servir Dieu, surtout depuis que j'ai entendu parler de vous, mais je ne savais comment faire pour aller vous trouver. Maintenant il a plu à Dieu que nous nous rencontrions, et désormais je ferai tout ce qu'il vous plaira de m'ordonner. »

François voyant sa ferveur en eut une grande joie, il lui semblait qu'avec sa simplicité et sa pureté il deviendrait un bon religieux.

De simplicité, il ne devait en avoir que trop, car après sa réception, il se crut tenu d'imiter jusqu'aux gestes du maître, et dès que celui-ci toussait, crachait ou soupirait, il en faisait autant. Enfin François s'en aperçut et le gronda doucement. Plus tard il devint si parfait que les autres frères l'admiraient beaucoup, et après sa mort qui eut lieu peu de temps après, saint François aimait à raconter sa conversion, l'appelant toujours non pas frère Jean, mais frère saint Jean ³⁴³ ³⁴⁴.

Junipère est resté encore plus célèbre par ses saintes folies : un jour il va voir un frère malade et lui offre ses services. Le patient avoue qu'il aurait bien envie de manger un pied de porc : le visiteur aussitôt s'échappe et armé d'un couteau, court dans la forêt prochaine, y avise un troupeau de porcs, coupe une patte à l'un d'eux et revient au monastère tout fier de son trophée.

Le maître du troupeau l'y suit bientôt, criant comme un forcené, mais Junipère va droit à lui et lui démontre avec tant de volubilité qu'il lui a rendu un grand service, que cet homme après l'avoir accablé d'injures lui demande soudain pardon, saigne le porc et le mange en compagnie de tous les frères. Junipère était sans doute moins fou que ce récit ne le ferait supposer : l'humilité franciscaine n'eut jamais

de plus sincère disciple ; il ne pouvait souffrir les marques d'admiration que les populations prodiguèrent bientôt à l'Ordre naissant et qui par leur excès contribuèrent si fort à sa décadence.

Un jour il allait entrer à Rome, lorsque le bruit de son arrivée se répandit, et une grande foule sortit à sa rencontre. Se dérober était impossible, mais il eut tout à coup une inspiration : près de la porte de la ville, quelques enfants se balançaient sur des pièces de bois ; au grand ébahissement des Romains, Junipère se joignit à eux, et sans se soucier des salutations qu'on lui adressait, resta si occupé par son jeu qu'enfin les dévots indignés repartirent 345.

On voit combien la vie à la Portioncule devait être différente de celle d'un couvent ordinaire.

Tant de jeunesse 346, de simplicité, d'amour attiraient vivement les yeux. On regardait de tous côtés vers ces chaumières où il y avait une famille spirituelle dont les membres s'aimaient plus qu'on ne s'aime sur la terre et menaient une vie de travail, d'allégresse et de dévouement.

L'humble chapelle semblait déjà une nouvelle Sion destinée à illuminer le monde, et beaucoup dans leurs rêves voyaient l'humanité aveugle venir s'agenouiller autour d'elle et y recouvrer la vue 347.

Parmi les premiers disciples qui se joignirent à saint François, il faut mentionner frère Sylvestre, le premier prêtre qui entra dans l'Ordre, celui-là même que nous avons déjà vu le jour où Bernard de Quintavalle distribuait ses biens aux pauvres. Depuis lors il n'avait plus eu un instant de tranquillité, se reprochant amèrement son avarice ; nuit et jour il ne pensait qu'à cela et revoyait dans ses rêves François exorcisant un monstre abominable qui infestait toute la contrée 348.

Par son âge et par le genre de souvenirs qu'il a laissés, Sylvestre se rapproche de frère Bernard. Il fut ce qu'on

entend d'ordinaire par un saint prêtre, mais rien ne dénote qu'il ait eu le goût, si franciscain, des grandes entreprises, des lointains voyages, des périlleuses missions. Retiré dans une des grottes des Carceri, absorbé par la vie contemplative, il donnait à l'occasion des conseils spirituels aux autres frères ³⁴⁹.

Le type du prêtre franciscain c'est frère Léon ³⁵⁰. On ne sait pas exactement l'époque de son entrée dans l'Ordre, mais on n'est probablement pas loin de la vérité en la plaçant vers 1211. D'une naïveté charmante, tendre, affectueux, délicat, il est, avec frère Élie, celui qui a eu le plus grand rôle dans ces années obscures où le mouvement réformateur s'élaborait.

Devenu confesseur et secrétaire de François, traité par lui comme son fils de prédilection, il excita bien des susceptibilités et fut jusqu'à la fin de sa longue vie le chef de l'étroite observance ³⁵¹.

Un jour d'hiver, saint François allait de Pérouse à Notre-Dame-des-Anges avec frère Léon, et le froid qui était très vif les faisait grelotter : il appela frère Léon qui marchait un peu en avant et lui dit : « O frère Léon, plaise à Dieu que les Frères Mineurs par toute la terre donnent un grand exemple de sainteté et d'édification ; écris cependant et note avec soin que ce n'est pas là, la joie parfaite. »

Saint François allant un peu plus loin, l'appela pour la seconde fois : « O frère Léon, si les Frères Mineurs rendaient la vue aux aveugles, guérissaient les infirmes, chassaient les démons, rendaient l'ouïe aux sourds, faisaient marcher les boiteux et parler les muets, ou même ce qui est bien plus, s'ils ressuscitaient des morts de quatre jours, écris que ce ne serait pas là, la joie parfaite. »

Et allant plus loin, il lui cria : « O frère Léon, si le Frère Mineur savait toutes les langues, toutes les sciences et les écritures, s'il savait prophétiser et révéler non seulement

les choses futures, mais même les secrets des consciences et des âmes, écris qu'en cela ne consiste pas la joie parfaite. »

Allant un peu plus loin, saint François l'appela encore : « O frère Léon, petite brebis de Dieu, si le Frère Mineur savait parler la langue des anges, s'il connaissait le cours des astres et les vertus des plantes ; si tous les trésors de la terre lui étaient révélés et qu'il connût les vertus des oiseaux, des poissons et de tous les animaux, celles des hommes, des arbres, des pierres, des racines et des eaux, écris que ce n'est pas là, la joie parfaite. »

Et avançant encore un peu, saint François l'appela avec force : « O frère Léon, si le Frère Mineur savait si bien prêcher qu'il convertît tous les infidèles à la foi du Christ, écris que ce n'est pas là, la joie parfaite. »

En parlant ainsi ils avaient déjà fait plus de deux milles et frère Léon plein d'étonnement lui dit : « Père, je vous prie de la part de Dieu de me dire en quoi consiste la joie parfaite. »

Et saint François lui répondit : « Quand nous serons à Notre-Dame-des-Anges, trempés par la pluie, glacés par le froid, couverts de boue, mourant de faim, nous frapperons et le portier viendra tout en colère et dira : Qui êtes-vous ? — et nous répondrons : Nous sommes deux de vos frères. — Vous mentez, dira-t-il, vous êtes deux ribauds qui allez séduisant le monde et volant l'aumône des pauvres gens. Partez d'ici ! et il ne nous ouvrira pas, mais nous laissera dehors grelottants dans la neige et dans l'eau, glacés, affamés, jusqu'à la nuit.

Alors, si ainsi maltraités et renvoyés nous supportons tout patiemment sans murmurer contre lui, si nous pensons avec humilité et charité que ce portier véritablement nous connaît et que Dieu le fait ainsi parler contre nous, ô frère Léon, écris que c'est là, la joie parfaite... Au-dessus de toutes les grâces et de tous les dons que le Saint-Esprit concède à ses amis, est la grâce de se vaincre soi-même et

de souffrir volontiers pour l'amour du Christ les peines, les injures, les opprobres et les mauvais traitements ³⁵². »

Quoique, par son tour gracile et quelque peu mièvre, ce récit rappelle les sveltes statues du quatorzième siècle, il est devenu célèbre à juste titre : l'inspiration en est bien franciscaine ; cet idéalisme transcendant, qui fait de perfection et joie deux termes équivalents, et montre cette joie parfaite dans la pure et sereine région du perfectionnement de soi-même ; cette sublime simplicité qui remet si bien à leur vraie place le thaumaturge et le savant, tout cela n'était peut-être pas absolument nouveau ³⁵³ ; mais saint François a dû avoir une singulière force morale pour imposer ainsi à ses contemporains des idées qui étaient en contradiction si absolue avec leurs habitudes et leurs aspirations, car l'aristocratie intellectuelle du treizième siècle tout entière a mis la joie parfaite dans la science, pendant que le peuple la mettait dans les miracles.

Sans doute il ne faut pas oublier les grandes familles mystiques qui, à travers le moyen âge, ont été le refuge des plus belles âmes, mais elles n'ont jamais eu cette belle simplicité. L'École est toujours plus ou moins le portique de ce mysticisme ; il n'est possible qu'à une élite de raffinés ; une paysanne pieuse ne comprend guère l'Imitation.

On pourrait dire que toute la philosophie de saint François est contenue dans ce chapitre des Fioretti ³⁵⁴. Il nous fait prévoir quelle sera son attitude vis-à-vis de la science et nous aide à comprendre comment ce saint fameux a été un si pauvre thaumaturge.

Douze siècles auparavant, Jésus avait dit : « Heureux les pauvres en esprit. — Heureux ceux qui souffrent. » Les paroles de saint François n'en sont que le commentaire, mais ce commentaire est digne du texte.

Il reste à dire un mot de deux disciples toujours étroitement unis à frère Léon dans les souvenirs

franciscains, Rufin et Masseo.

Né d'une famille noble apparentée à celle de sainte Claire, le premier fut bientôt remarqué dans l'Ordre comme visionnaire et extatique, mais il était d'une grande timidité qui l'arrêtait dès qu'il voulait prêcher : aussi le trouve-t-on toujours dans les ermitages les plus isolés, aux Carceri, à l'Alverne, à Greccio ³⁵⁵.

Masseo, de Marignano, petit village de la banlieue d'Assise, était l'extrême opposé : beau, bien fait, spirituel, il attirait les regards par sa belle prestance et avait une grande facilité de parole ; aussi occupe-t-il une place à part dans la tradition franciscaine populaire. Il la mérite : saint François, pour éprouver son humilité, en fit le portier et le cuisinier de l'ermitage ³⁵⁶, mais dans ces fonctions Masseo sut se montrer si parfait Mineur que dès lors le Maître aimait particulièrement à l'avoir pour compagnon dans ses courses missionnaires ³⁵⁷.

Un jour, ils étaient ensemble en route, lorsqu'ils arrivèrent à un carrefour où se croisaient des chemins pour Sienne, Arezzo et Florence.

« Lequel prendrons-nous ? dit Masseo.

— Celui que Dieu voudra.

— Mais comment saurons-nous celui que Dieu voudra ?

— Tu vas le voir. Va te placer à la croisée des routes, mets-toi à tourner comme font les enfants et ne t'arrête que lorsque je te le dirai. »

Frère Masseo se mit à tourner ; pris de vertige, il se laissait tomber, mais se relevait aussitôt. Enfin François lui cria : « Arrête ! De quel côté es-tu tourné ?

— Vers Sienne.

— Eh bien, Dieu veut que nous allions vers Sienne ³⁵⁸. »

Il ne faudrait pourtant pas que cette pittoresque anecdote fût illusion. Nous pourrions voir parfois, pour des décisions sans importance, François employer des moyens analogues, sinon pour la forme, du moins pour le fond ;

mais il ne fut rien moins qu'un impulsif, obéissant à l'inspiration du moment. Sa vie est toute faite de cohérence, de progrès, de réflexion : elle est d'un seul tenant.

Jusqu'ici nous avons vu les frères réunis dans leurs ermitages, ou courant les routes pour prêcher la repentance.

Ce serait cependant une erreur de se figurer toute leur existence ainsi. Il faut absolument, pour comprendre les premiers Franciscains, oublier ce qu'ils ont pu être depuis lors, et ce que sont des moines en général : si la Portioncule était un monastère, elle était aussi un atelier où chaque frère continuait le métier qu'il faisait avant d'entrer dans l'Ordre ; mais ce qui est plus étrange encore pour nos mœurs, c'est que les frères s'engageaient souvent comme domestiques ³⁵⁹.

Le cas de frère Égide ne fut pas une exception, c'était la règle. Cela dura peu, car bientôt les frères qui entraient dans les maisons comme domestiques, y furent traités en hôtes de distinction ; mais à l'origine, ils furent à la lettre des serviteurs, et se chargeaient des travaux les plus vils.

Parmi tous les travaux dont ils pouvaient s'acquitter, François recommanda surtout le soin des lépreux. On a vu le rôle important que ces malheureux avaient joué dans sa vie au moment de sa conversion, aussi garda-t-il toujours pour eux une pitié particulière qu'il chercha à faire partager à ses disciples.

Pendant quelques années les Frères Mineurs ont en quelque sorte voyagé de léproserie en léproserie, prêchant le jour dans les villes et les villages, se retirant le soir dans ces sortes d'hôpitaux, où ils rendaient aux malades du bon Dieu les services les plus répugnants.

Il arrivait même qu'un frère fût tout spécialement chargé d'un seul lépreux dont il restait le compagnon et le serviteur, parfois assez longtemps ³⁶⁰.

Le récit suivant dira l'amour et les procédés de François pour ces malheureux ³⁶¹.

Il arriva une fois que, près de l'endroit où se trouvait saint François, les frères servaient les lépreux et les malades d'un hôpital. Parmi eux se trouvait un lépreux si impatient, si insupportable, si méchant, que chacun croyait qu'il était possédé du démon, et c'était à bon droit, car il accablait d'injures et de coups ceux qui le servaient, et qui pis est, il outrageait et blasphémait sans cesse le Christ béni et sa très sainte mère la Vierge Marie, et faisait si bien qu'on ne trouvait personne qui pût ou voulût le servir. Les frères auraient volontiers supporté les injures et les vilénies qu'il leur prodiguait, afin d'accroître le mérite de leur patience, mais leur âme ne pouvait se résoudre à entendre celles qu'il proférait contre le Christ et contre sa Mère. Ils prirent donc la résolution d'abandonner le lépreux, mais non sans avoir d'abord tout raconté exactement à saint François qui alors demeurait non loin de là.

Quand ils le lui dirent, saint François vint trouver ce méchant lépreux : « Que Dieu te donne la paix, mon très cher frère, » lui dit-il, lorsqu'il fut arrivé près de lui.

— Et quelle paix, répondit celui-ci, puis-je recevoir de Dieu qui m'a enlevé la paix et tout bien et qui a fait de tout mon corps une masse puante et corrompue ? »

Saint François lui dit : « Mon fils, sois patient, car les maladies nous sont données par Dieu en ce monde pour le salut de notre âme, et elles sont la source de bien grands mérites quand on les supporte patiemment.

— Comment pourrais-je supporter patiemment les douleurs continuelles qui me martyrisent jour et nuit ? Et ce n'est pas seulement ma maladie qui me fait souffrir, mais les frères que tu m'as donnés pour me servir me sont

insupportables, et ne me soignent pas comme ils devraient. »

Alors saint François comprit que ce lépreux était possédé de l'esprit du mal et alla se mettre en oraison afin de prier pour lui.

Puis il revint et lui dit : « Mon fils, puisque tu n'es pas content des autres, je vais te servir.

— J'en suis bien aise, mais que pourras-tu me faire de plus qu'eux ?

— Je ferai tout ce que tu voudras.

— Eh bien ! je veux que tu me laves tout entier, car je sens si mauvais que je m'empeste moi-même. »

Alors saint François fit vite chauffer de l'eau avec beaucoup d'herbes odoriférantes, puis il lui enleva ses hardes et commença à le laver pendant qu'un frère versait l'eau. Et voici que par un miracle divin, partout où saint François touchait avec ses saintes mains, la lèpre disparaissait et la chair devenait parfaitement saine. Et à mesure que la chair guérissait, l'âme de ce malheureux guérissait aussi, et il commença à ressentir une vive douleur de ses péchés et à pleurer amèrement... Et étant complètement guéri du corps et de l'âme il criait de toutes ses forces : « Malheur à moi, car j'ai mérité l'enfer pour les vilenies et les injures que j'ai dites aux frères, pour mon impatience et mes blasphèmes. »

Un jour, frère Jean, dont nous avons vu plus haut la simplicité et qui avait été chargé tout spécialement d'un lépreux, l'amena en se promenant à la Portioncule, comme s'il n'eût pas été atteint d'une maladie contagieuse.

Les reproches ne lui furent pas épargnés ; le lépreux les entendit et ne put cacher son trouble et sa tristesse ; il lui semblait qu'il était banni du monde une seconde fois. François n'eut pas de peine à remarquer tout cela et à sentir de cuisants remords : la pensée d'avoir contristé un malade du bon Dieu lui était insupportable ; non seulement

il lui demanda pardon, mais il fit servir à manger, s'assit à côté de lui et, puisant dans la même écuelle, partagea son repas ³⁶². On voit avec quelle persévérance il poursuivait dans toutes les directions la réalisation de son idéal.

(Les détails qui viennent d'être indiqués font, à mon sens, du mouvement ombrien une des tentatives les plus humbles pour réaliser le royaume de Dieu sur la terre, en même temps que la plus pratique et la plus sincère. Que l'on est loin des vulgarités superstitieuses de la dévotion mécanique, de la thaumaturgie mensongère de certains catholiques ; que l'on est loin aussi de ce christianisme bourgeois, satisfait, ergoteur, doctrinaire de certains protestants !

François est de la race des mystiques, car entre Dieu et lui ne vient se placer aucun intermédiaire, mais son mysticisme est celui de Jésus entraînant ses disciples avec lui sur le Thabor de la contemplation ; puis, lorsque inondés de joie ils veulent dresser des tentes pour rester là-haut et savourer à satiété les délices de l'extase : « Insensés, leur dit-il, vous ne savez ce que vous demandez », et leur montrant les foules errantes comme des brebis sans pasteur, il les ramène dans la plaine au milieu de ceux qui gémissent, souffrent, ou blasphèment.

Plus était haute la stature morale de François, plus il se trouvait exposé à n'être compris que d'une infime minorité et trahi par son entourage. A chaque instant, en lisant les auteurs franciscains, on sent que la radieuse beauté du modèle est gâtée par les maladresses du disciple. Il ne pouvait en être autrement, et cet écart entre le maître et les compagnons se révèle dès les origines de l'Ordre. La plupart des biographes ont jeté le voile de l'oubli sur les difficultés suscitées par certains frères, aussi bien que sur celles qui vinrent de la hiérarchie ecclésiastique, mais il ne faut pas que ce silence presque général fasse illusion.

On trouve çà et là des indications d'autant plus précieuses qu'elles sont pour ainsi dire involontaires. Frère Rufin, par exemple, celui-là même qui devait devenir un des intimes des derniers jours, prit peu de temps après son entrée dans l'Ordre une attitude de révolté. Il trouvait insensée la conduite de François qui, au lieu de laisser les frères vaquer sans cesse à l'oraison, les dispersait de tous côtés pour le service des lépreux. Son idéal à lui était la vie des anachorètes de la Thébaïde, telle que la racontaient les légendes si populaires alors de saint Antoine, saint Paul, saint Pacôme et vingt autres. Il passa une fois le carême dans une des grottes des Carceri ³⁶³ ; le jeudi saint venu, François, qui y était aussi, fit appeler tous les frères dispersés aux environs soit dans les grottes, soit dans les huttes, pour célébrer avec eux les souvenirs de cette journée. Rufin refusa de s'y rendre : « Au reste, ajouta-t-il, je suis décidé à ne plus le suivre ; je veux rester ici et vivre solitaire, car de cette façon je serai sauvé plus sûrement qu'en me soumettant à cet homme et à ses bizarreries ³⁶⁴. »

Jeunes et enthousiastes pour la plupart, les frères ne s'habituèrent pas toujours sans difficulté à travailler modestement. D'accord avec leur maître pour le fond, quelques-uns auraient voulu faire plus de bruit, s'imposer à l'attention du peuple par une dévotion plus visible ; il en était, en un mot, auxquels il ne suffisait pas d'être des saints, mais qui voulaient aussi le paraître.

Audi, filia, et vide, et inclina aurem tuam ;
et obliviscere populum tuum, et domum patris
tui.
Et concupiscet rex decorem tuum,
quoniam ipse est Dominus Deus tuus, et
adorabunt eum ³⁶⁵.

Desponsari, dilecta, veni, hiems transiit, turtur canit,
vineæ florentes redolent.

Etiam hoc donum, Domine, in quasdam mentes de
largitatis tuæ fonte defluxit, ut cum honorem nuptiarum
nulla interdicta minuissent, ac super sanctum conjugium
nuptialis benedictio permaneret, existerent tamen
sublimiores animæ quæ in viri ac mulieris copula
fastidirent connubium, concupiscerent Sacramentum, nec
imitarentur quod nuptiis agitur, sed diligerent quod nuptiis
prænotatur ³⁶⁶.

Beata Agnes in medio flammarum expansis manibus
orabat : « Te deprecor, omnipotens, adorande, colende,
Pater metuende, quia per sanctum Filium tuum evasi minas
sacrilegi tyranni, et carnis spurcitas immaculato calle
transivi ; et ecce venio ad te, quem amavi, quem quæsivi,
quem semper optavi. »

Dexteram meam et collum meum cinxit lapidibus
pretiosis, tradidit auribus meis inæstimabiles margaritas.
Et circumdedit me vernantibus atque coruscantibus
gemmis. Posuit signum in faciem meam ut nullum præter
eum amatorem admittam.

Amo Christum in cujus thalamum introibo, cujus mater
virgo est, cujus pater feminam nescit, cujus mihi organa
modulatis vocibus cantant. Quem cum amavero casta sum ;

cum tetigero, munda sum, cum accepero, virgo sum.
Annulo fidei subarrhavit me et immensis monilibus ornavit me.

Ecce quod concupivi jam video ; quod speravi jam teneo ;
ipsi sum juncta in cælis, quem in terris posita tota
devotione dilexi 367.

Plus potuit quia amplius amavit 368.

Écoute ma fille ; regarde et prête l'oreille ;
et oublie ton peuple et la maison de ton père,
Car le roi sera épris de ta beauté :
il est le Seigneur ton Dieu et on l'adorera 369.

Viens, ma bien-aimée, célébrer nos fiançailles. L'hiver est fini ; la tourterelle chante et les vignes en fleur exhalent leur parfum.

Un autre don, Seigneur, a été accordé à certains esprits par votre surabondante bonté : alors que rien ne leur interdisait un honorable mariage, et que la bénédiction nuptiale aurait reposé sur cette sainte union, ces âmes, éprises d'une vie plus sublime encore, veulent plus que le mariage qui unit l'homme et la femme ; elles soupirent après la réalité du mystère contenue dans ce sacrement, et n'ont pas assez de ce qui se fait dans le mariage, mais souhaitent la réalité de ce qu'il annonce et préfigure 370.

La bienheureuse Agnès, debout au milieu des flammes, les mains étendues, priait ainsi : « Je vous bénis, Dieu tout-puissant, vers lequel monte notre culte et notre adoration, Père redoutable, de ce que grâce à votre saint Fils je n'ai pas faibli devant les menaces du tyran sacrilège, et de ce que j'ai trouvé un sentier étroit mais immaculé pour passer

à travers les souillures charnelles. Et voici, maintenant, je viens à vous, à vous, que j'ai aimé, à vous, que j'ai recherché, à vous, que j'ai toujours souhaité. »

Il m'a mis autour de la main droite un bracelet et il a ceint mon cou de pierres précieuses. Il m'a orné les oreilles de perles inestimables, et m'a donné une ceinture de bijoux étincelants. Sur mon front il a placé son signe afin que je n'accueille aucun autre amant que lui.

J'aime le Christ sur le lit nuptial duquel je monterai, dont la mère est vierge, dont le père ne connut point de femme, et voici que ses orgues font éclater à mes oreilles leurs chants mélodieux. Je l'aimerai, tout en restant chaste, je le toucherai tout en restant pure ; je le recevrai tout en restant vierge. Il m'a donné sa foi et m'a passé au doigt l'anneau qui en est le gage. Il m'a ornée d'immenses colliers.

Voici je vois ce que j'ai souhaité si ardemment ; je tiens ce que j'ai espéré ; je suis unie dans le ciel à Celui que sur la terre j'ai aimé de tout mon cœur ³⁷¹.

Elle put davantage parce qu'elle aima davantage ³⁷².

CHAPITRE IX

SAINTE CLAIRE

La piété populaire en Ombrie ne sépare jamais le souvenir de saint François de celui de sainte Claire. Elle a raison.

Claire ³⁷³ était née à Assise en 1194, et se trouvait par conséquent de douze ans environ plus jeune que François. Elle appartenait à la noblesse et était, dit-on, de la famille des Sciffi ³⁷⁴. A l'âge où l'imagination de la petite fille

s'éveille et s'émeut, elle entendit longuement raconter les folies du fils de Bernardone. Elle avait seize ans lorsqu'eurent lieu les premières prédications du Saint à la cathédrale, et qu'il apparut tout à coup comme l'ange de la paix dans cette cité déchirée par les dissensions intestines. Ses appels furent pour elle une révélation. Il lui semblait que François parlait pour elle, qu'il devinait ses secrètes tristesses, ses préoccupations les plus intimes, et tout ce qu'il y avait d'ardeur et d'enthousiasme dans ce sein de jeune fille, se précipitait, comme un torrent qui trouve soudain son issue, dans la voie indiquée par lui. Pour les saints comme pour les héros, le cordial par excellence est l'admiration de la femme.

Mais ici, plus que jamais, il faut renoncer aux jugements du vulgaire qui ne peut comprendre aucune union entre l'homme et la femme où l'instinct sexuel n'ait pas quelque part.

Ce qui fait de l'union des sexes quelque chose de divin, c'est qu'elle est la préfiguration, le symbole de l'union des âmes. L'amour physique n'est qu'une étincelle éphémère, destinée à allumer dans les cœurs la flamme d'un amour plus durable ; c'est le parvis du temple, ce n'est pas encore le lieu très saint ; son inappréciable valeur est précisément de nous abandonner brusquement devant la porte de l'iconostase comme pour nous inviter à la franchir.

C'est à l'union des âmes que va le soupir mystérieux de la nature. C'est là le dieu inconnu auquel sacrifient les débauchés, ces païens de l'amour, et cette empreinte sacrée, même effacée, même salie par toutes les souillures, fait que l'homme de plaisir n'inspire pas toujours autant de dégoût que l'ivrogne et le criminel.

Il se rencontre cependant des âmes — plus souvent qu'on ne croit — si pures, si peu terrestres, qu'elles entrent d'emblée dans le lieu très saint, et une fois qu'elles en sont là, la pensée d'une autre union ne serait pas seulement une chute, elle est une impossibilité.

Telles furent les amours de saint François et de sainte Claire.

Mais ce sont là des exceptions. Cette suprême pureté a quelque chose de mystérieux ; elle est si élevée qu'en la proposant aux hommes, on risquerait de leur parler un langage incompréhensible, ou pis encore.

Les biographes de saint François ont parfaitement senti le danger de présenter à la foule le spectacle de certaines beautés qui la dépassent trop, et c'est là pour nous le grand défaut de leurs ouvrages. Ils tâchent de nous y donner, non pas tant la vraie physionomie de François que celle du parfait ministre général de l'Ordre, tel qu'ils se l'imaginaient, tel qu'il devait être pour servir de modèle à ses disciples ; aussi ont-ils fait ce modèle un peu à la mesure de ceux auxquels il devait servir, en omettant çà et là bien des traits qui, sottement interprétés, auraient pu fournir des éléments à la malveillance d'adversaires peu scrupuleux, ou sur lesquels n'auraient pas manqué de se baser des disciples peu au courant des choses spirituelles, pour se permettre des fréquentations dangereuses.

Les rapports de saint François avec la femme en général et sainte Claire en particulier, ont été ainsi complètement travestis par Thomas de Celano. Il ne pouvait en être autrement, et il ne faut pas lui en vouloir. La vie d'un fondateur d'Ordre, lorsqu'elle est écrite par des religieux, devient toujours, par la force même des choses, comme un appendice ou une illustration de la règle. Or, celle-ci, surtout si l'Ordre a des milliers de membres, est forcément faite non pour une élite, mais pour la moyenne, pour le gros du troupeau ³⁷⁵.

De là ce portrait, où saint François est représenté comme un ascète farouche pour lequel la femme aurait été une sorte de diable incarné ! On va même jusqu'à nous assurer qu'il n'en connaissait que deux de visage ! Ce sont là des

exagérations manifestes, ou plutôt le contraire de la réalité 376.

Nous n'en sommes pas réduits à des suppositions pour retrouver à cet égard la véritable attitude du prophète de l'Ombrie. Celano donne, sans y penser, des détails déjà suffisants pour redresser ses propres erreurs 377 ; il y a de plus une foule d'autres documents dont les indications éparses se correspondent et concordent d'une manière d'autant plus merveilleuse qu'elle n'a rien de voulu, et nous donnent, en se rejoignant, à peu près tout ce qu'on peut désirer savoir du commerce de ces deux belles âmes.

Après les prédications de François à Saint-Rufin, la décision de Claire fut bientôt prise : elle s'arracherait aux vulgarités d'une vie paresseuse et aisée, pour se faire la servante des pauvres ; tous ses efforts ne tendraient qu'à faire chaque jour un nouveau progrès dans la voie royale de l'amour et de la pauvreté, et pour cela elle n'aurait qu'à obéir à celui qui la lui avait tout d'un coup dévoilée.

Elle alla le trouver, et lui ouvrit son cœur. Avec cette exaltation, toute faite de candeur et de délicatesse qui est le beau don des femmes, et à laquelle elles donneraient plus facilement un libre cours, si elles ne devinaient trop souvent les pièges du scepticisme et des basses passions, Claire s'offrit à François.

Un des privilèges des saints est de souffrir plus que tous les autres hommes, car ils sentent en leur cœur plus aimant l'écho de toutes les douleurs de la terre, mais ils connaissent aussi des joies et des délices auxquelles l'homme ordinaire ne goûte jamais. Quel indicible chant d'allégresse dut éclater dans le cœur de François en voyant Claire à genoux, à ses pieds, attendant avec sa bénédiction la parole qui allait consacrer sa vie à l'idéal évangélique.

Qui sait si cette entrevue n'a pas inspiré à un autre saint, fra Angelico, l'introduction dans son chef-d'œuvre de ces deux élus qui, déjà tout illuminés des clartés sortant de la

Jérusalem céleste, échangent un baiser avant d'en franchir le seuil ?

Comme les fleurs, les âmes ont leur parfum qui ne trompe jamais. Un regard avait suffi à François pour plonger jusqu'au fond de ce cœur ; il était trop bon pour soumettre Claire à d'inutiles épreuves ; il était trop idéaliste pour être prudent et se conformer aux coutumes ou à de prétendues bienséances : comme pour la fondation de l'Ordre des Frères, il devait ne prendre conseil que de lui-même et de Dieu. Ce fut sa force : s'il avait hésité, ou même s'il s'était simplement soumis aux règles ecclésiastiques, il aurait été arrêté vingt fois avant d'avoir rien fait. Le succès est un si puissant argument, que les hagiographes semblent ne pas s'apercevoir combien François ignore les lois canoniques. Lui, simple diacre, s'arrogea le droit de recevoir les vœux de Claire et de la tonsurer sans aucun noviciat.

Il avait décidé que, dans la nuit du Dimanche des Rameaux au Lundi saint (18-19 mars 1212), Claire quitterait à la dérobée le palais paternel et viendrait, suivie de deux compagnes, à la Portioncule, où il l'attendrait et lui ferait prendre le voile.

Elle y arriva en effet pendant que les frères chantaient matines. Ils sortirent, dit-on, portant des cierges dans leurs mains pour aller au-devant de l'épouse, pendant que les bois environnants retentissaient des chants de joie de ces noces nouvelles.

Puis la messe commença, célébrée à ce même autel où trois ans auparavant François avait entendu l'appel décisif de Jésus ; il était agenouillé à la même place, mais entouré de toute une famille spirituelle.

Il est facile d'imaginer l'émotion de Claire. La démarche qu'elle venait de faire était simplement héroïque, car elle savait à quelles persécutions elle s'exposait de la part de sa famille, et ce qu'elle avait vu de la vie des Frères Mineurs lui présageait assez à quelle détresse on s'expose en

épousant la pauvreté. Nul doute qu'elle n'interprétât les paroles de l'office dans le sens de ses préoccupations.

Judica, Domine, nocentes me ;
expugna impugnantes me.
Apprehende arma et scutum
et exsurge in adjutorium mihi.
(Ps. 34 [35], 1-2, Introït de la Messe du Lundi
saint.)

Dominus Deus aperuit mihi aures,
Ego autem non contradico ;
Retrorsum non abii...
Dominus Deus auxiliator meus,
Ideo non sum confusus.
Ideo posui faciem meam ut petram durissimam,
Et scio quoniam non confundar.
(Début de l'épître du même jour) ³⁷⁸.

Puis François relut encore les paroles de Jésus à ses disciples, et elle jura d'y conformer sa vie ; ses cheveux tombèrent ; tout était consommé.

Quelques instants plus tard, François la conduisit à une heure de là, à San Paolo ³⁷⁹, monastère de Bénédictines, où elle devait rester provisoirement et attendre les événements.

Dès le lendemain, Favorino, son père, y courut avec quelques amis, criant, suppliant, injuriant tout le monde. Elle fut inébranlable et montra tant de courage qu'à la fin ils renoncèrent à l'emmener de vive force.

Elle n'était cependant pas au bout de ses tribulations. Cette scène avait-elle effrayé les Bénédictines ? Nous ne savons, mais moins de quinze jours après nous la

retrouvons dans un autre couvent de Bénédictines, celui de Sant Angelo in Panso, sur les flancs du Mont Subasio. Huit jours après Pâques, Agnès, sa sœur cadette, vint la rejoindre, décidée à servir, elle aussi, la pauvreté. François la tonsura. La fureur de leur père fut cette fois horrible. Avec une bande de parents il envahit le monastère ; mais ni les injures, ni les coups ne vinrent à bout de cette enfant de quatorze ans. Malgré ses cris ils l'entraînaient. Elle s'évanouit, et ce petit corps inanimé leur parut tout à coup si lourd qu'ils l'abandonnèrent au milieu des champs, pendant que des laboureurs regardaient avec grand'pitié cette triste scène, et que Claire dont le cri à Dieu était exaucé, accourait au secours de sa sœur.

Leur séjour dans ce monastère fut de très courte durée. Il semble qu'il ne leur ait pas laissé un fort bon souvenir. François savait qu'à ses deux amies plusieurs autres brûlaient de se joindre ; aussi s'était-il mis à la recherche d'une retraite où elles pourraient aller vivre sous sa direction et pratiquer en toute liberté la règle évangélique.

Ses recherches ne furent pas longues : cette fois toutes les portes s'ouvraient devant lui. Nous ignorons les démarches qu'il eut à faire ; mais nous en savons le résultat : il reçut Saint-Damien. C'est dans cet ermitage si bien préparé pour la prière et le recueillement que François installa bientôt ses filles spirituelles ³⁸⁰. C'est dans ce sanctuaire réparé de ses propres mains, au pied du crucifix qui lui avait parlé, que Claire devait désormais venir prier. C'était la maison de Dieu ; c'était aussi beaucoup celle de François. En franchissant le seuil, Claire éprouva sans doute ce sentiment si doux et si poignant de la femme qui entre pour la première fois dans la demeure conjugale, et tremble d'émotion à la pensée de l'avenir radieux et confus.

Si l'on ne veut pas se méprendre tout à fait sur ces commencements, il faut se rappeler avec quelle rapidité les

influences du dehors transformèrent la conception initiale de saint François.

A ce moment il ne visait pas plus à fonder un second ordre qu'il n'avait voulu en fonder un premier. En arrachant Claire à ses parents, il avait simplement agi en vrai chevalier qui délivre une femme opprimée, et la prend sous sa protection. En l'installant à Saint-Damien, il préparait un refuge pour celles qui voudraient l'imiter, et pratiquer en dehors du monde la règle évangélique. Mais cette perfection dont lui et ses disciples étaient les apôtres et les missionnaires, que Claire et ses compagnes devaient réaliser dans le célibat, il ne doutait pas qu'elle ne fût praticable aussi dans toutes les positions sociales ; de là ce qu'on a appelé à tort le Tiers Ordre ou le troisième ordre, et qui dans sa pensée primitive n'était pas séparé du premier. Ce Tiers Ordre n'a pas eu besoin d'être institué en 1221, car il a existé du moment où une seule conscience a voulu pratiquer ses enseignements, sans pouvoir cependant le suivre à la Portioncule ³⁸¹. L'ennemi de l'âme, pour lui comme pour Jésus, c'est l'avarice entendue dans son sens le plus large, c'est-à-dire cet aveuglement qui entraîne l'homme à consacrer son cœur à des préoccupations matérielles, en fait l'esclave de quelques pièces d'or ou de quelques arpents de terre, le rend insensible aux beautés de la nature, et le prive des joies infinies que savourent seuls les disciples de la pauvreté et de l'amour.

Quiconque était libre intérieurement de toute servitude matérielle, quiconque était décidé à vivre sans thésauriser, tout riche qui voulait travailler de ses mains et distribuer loyalement tout ce qu'il n'aurait pas consommé, pour constituer ainsi le capital commun que saint François appelait la table du Seigneur, tout pauvre qui voulait travailler, quitte à recourir dans la stricte mesure de ses besoins à cette table du Seigneur, étaient alors de vrais Franciscains.

C'était toute une révolution sociale.

Il n'y avait donc ni un, ni plusieurs ordres ³⁸² : l'Évangile des béatitudes était retrouvé, et comme douze siècles auparavant, il pouvait se plier à toutes les situations.

Hélas ! l'Église personnifiée par le cardinal Hugolin devait sinon faire avorter le mouvement franciscain, du moins l'endiguer si bien que quelques années plus tard, il avait perdu à peu près tous ses caractères originaux.

Comme on l'a vu, le mot de pauvreté n'exprime que très imparfaitement le point de vue de saint François, puisqu'il contient une idée de renoncement, d'abstinence, tandis que dans sa pensée le vœu de pauvreté est un vœu de liberté. La propriété, c'est la cage aux barreaux dorés, à laquelle de pauvres alouettes sont parfois si bien habituées qu'elles ne songent plus même à s'en échapper pour s'élancer en plein azur ³⁸³.

Saint-Damien fut, à l'origine, l'extrême opposé de ce qu'est maintenant un monastère de Clarisses de la stricte observance ; il est encore aujourd'hui à peu près tel que le vit François. Il faut savoir gré aux Frères Mineurs d'avoir conservé intact ce vénérable et délicieux ermitage, et de ne pas l'avoir gâté par de stupides embellissements. Ce petit coin de terre ombrienne sera, pour nos descendants, comme ce puits de Jacob où Jésus s'assit un instant, un des parvis préférés du culte en esprit et en vérité.

En y installant Claire, François lui remit la règle qu'il lui avait préparée ³⁸⁴, sans aucun doute semblable à celle des frères, sauf pour les préceptes concernant la vie missionnaire. Il l'accompagna de l'engagement ³⁸⁵, pris par lui et ses frères, de subvenir par le travail ou l'aumône à tous les besoins de Claire et de ses futures compagnes. En retour, elles devaient travailler, elles aussi, et rendre à leurs frères tous les services dont elles seraient capables. On a vu le zèle que François mettait à ce que les églises fussent dignes du culte qui s'y célèbre ; il ne pouvait pas

souffrir que les linges sacrés fussent malpropres. Claire se mit à filer, pour confectionner des nappes d'autel et des corporaux que les frères se chargeaient de distribuer aux églises pauvres de la contrée ³⁸⁶. Enfin pendant les premières années, elle soigna aussi les malades que François lui envoyait, et Saint-Damien fut pour quelque temps une sorte d'hôpital ³⁸⁷.

Un ou deux frères, qu'on appela zélateurs des Pauvres Dames, furent spécialement chargés du soin des sœurs, et se firent des huttes à côté de la chapelle, sur le modèle de celles de la Portioncule ³⁸⁸. François, lui aussi, était bien près : une sorte de terrasse de quatre pas de long domine l'ermitage ; Claire s'arrangea là un minuscule jardinet, et quand, au crépuscule, elle venait arroser ses fleurs, elle voyait, à peine à une demi-lieue, la Portioncule tout auréolée des feux du couchant.

Pendant plusieurs années, les relations entre les deux maisons furent continuelles, pleines de charme et de liberté. Les compagnons de François qui recevaient des frères, recevaient aussi des sœurs, et revenaient parfois de leurs courses missionnaires avec une néophyte pour Saint-Damien ³⁸⁹.

Mais une telle situation ne pouvait se prolonger. L'intimité de François et de Claire, la familiarité des premiers frères et des premières sœurs, ne pouvaient servir de modèle aux relations des deux Ordres lorsqu'ils auraient chacun des centaines de membres.

François lui-même s'en aperçut bientôt, beaucoup moins pourtant que son amie. Celle-ci lui survécut près de vingt-sept ans et eut ainsi le temps de voir chez les frères le naufrage de l'idéal franciscain, aussi bien que dans la presque totalité des maisons qui avaient d'abord suivi la Règle de Saint-Damien. Elle fut amenée elle-même, par la force des choses, à réglementer son monastère, mais jusqu'à son lit de mort elle lutta pour la défense des vraies

idées franciscaines, avec un héroïsme, avec une audace à la fois violente et sainte, qui la mettent au premier rang des témoins de la conscience.

N'est-ce pas un des plus beaux tableaux de l'histoire religieuse, que celui de cette femme qui, pendant plus d'un quart de siècle, soutient contre les papes qui se succèdent sur le trône pontifical, une lutte de tous les instants ; qui demeure également respectueuse et inébranlable, et ne consent à mourir qu'après avoir remporté la victoire ³⁹⁰ ?

Raconter sa vie, c'est raconter cette lutte dont la plupart des péripéties se retrouvent dans les documents de la curie romaine. En demandant l'approbation de l'Église, François avait évité bien des dangers à son institut, mais il s'était donné des tuteurs peu disposés à transiger sur leurs droits : le cardinal Hugolin en particulier, le futur Grégoire IX, a eu un rôle qu'il est bien difficile de comprendre. On le voit sans cesse occupé à prodiguer à François et à Claire des témoignages d'amitié et d'admiration qui ont l'air absolument sincères ; et cependant l'idéal franciscain — envisagé comme étant la vie de l'amour, à laquelle on arrive en s'affranchissant de toutes les servitudes matérielles — n'a guère eu de pire adversaire que lui.

Au mois de mai 1228, Grégoire IX, vint à Assise pour les préliminaires de la canonisation de saint François. Avant d'entrer dans la ville, il fit un léger détour pour aller à Saint-Damien, voir Claire qu'il connaissait depuis longtemps, et à laquelle il avait adressé des lettres brûlantes d'admiration et de paternelle affection ³⁹¹.

Comment comprendre qu'ainsi, à la veille de la canonisation (16 juillet 1228), le pontife ait eu l'idée de la pousser à être infidèle à son vœu de pauvreté.

Il lui représenta que la difficulté des temps rendait la vie impossible à des femmes ne possédant rien, et lui offrit des propriétés. Comme Claire le regardait bien étonnée de

cette étrange proposition : « Si c'est votre vœu qui vous arrête, dit-il, nous vous en délierons. »

— « Saint-Père, répondit alors la Franciscaïne, absolvez-moi de mes péchés, mais je n'ai aucun désir d'être dispensée de suivre le Christ ³⁹². »

Belle et sainte parole, cri naïf d'indépendance où la conscience proclame fièrement son autonomie, et où se peint tout entière la fille spirituelle du Poverello.

Par une de ces intuitions, comme en ont souvent les femmes très enthousiastes et très pures, elle avait pénétré jusqu'au fond du cœur de François, et s'était sentie embrasée de la même passion que lui ; elle lui resta fidèle jusqu'au bout. On voit que ce ne fut pas sans peine.

Ce n'est pas ici le lieu de rechercher si Grégoire IX avait raison de vouloir qu'une communauté religieuse fût propriétaire ; il avait le droit d'avoir son idée à ce sujet ; mais il y a quelque chose de choquant, pour ne pas dire plus, à le voir porter François sur les autels, au moment même où il trahit ses plus chères idées et cherche à les faire trahir par ceux qui leur étaient restés fidèles.

Claire et François avaient-ils prévu les difficultés qu'ils rencontreraient ? On pourrait le croire, car déjà sous le pontificat d'Innocent III, elle s'était fait octroyer le privilège de la Pauvreté. Le pape fut si étonné d'une pareille requête, qu'il voulut écrire de sa main la minute de ce brevet comme on n'en avait jamais sollicité en cour de Rome ³⁹³.

Sous son successeur, Honorius III, le personnage le plus important de la curie fut précisément le cardinal Hugolin. Presque septuagénaire en 1216, il s'imposait de prime abord par l'aspect extérieur de sa personne ; il avait cette beauté singulière des vieillards qui ont échappé à l'usure de la vie : pieux, éclairé, énergique, il se sentait fait pour les grandes besognes. Il a quelque chose qui fait songer au cardinal Lavigerie, à ces prélats sous la robe rouge

desquels il y a un soldat ou un despote plus qu'un prêtre 394.

Le mouvement franciscain était attaqué de divers côtés avec violence 395 ; il se mit à le défendre, et bien longtemps avant que la charge de protecteur de l'Ordre lui fût confiée officiellement, il l'exerça avec un zèle dévorant 396. Il éprouva pour François et pour Claire une admiration sans bornes, qu'il manifesta bien des fois d'une manière touchante. S'il eût été un simple homme, il aurait pu les aimer et les suivre. Peut-être même en eut-il l'idée 397 ? Mais hélas, il était prince de l'Église : il ne pouvait pas ne pas songer à ce qu'il ferait, s'il était appelé à diriger la barque de saint Pierre.

Il agit en conséquence : y eut-il calcul de sa part, ou simplement un de ces états de conscience où l'homme, préoccupé du but à atteindre, ne discute guère sur les voies et moyens ? Je ne sais ; mais on le voit dès la mort d'Innocent III, sous prétexte de protéger les Clarisses, prendre en main leur direction, leur donner une règle, et substituer ses idées à celles de saint François 398.

Dans le privilège qu'il donna comme légat le 27 juillet 1219 en faveur de Monticelli, ni Claire ni François ne sont nommés, et les Damianites deviennent comme une congrégation de Bénédictines 399.

On verra plus loin le courroux de François contre frère Philippe, zéléteur des Pauvres Dames, qui avait accepté ce privilège en son absence. Son attitude fut si ferme que les autres documents du même genre, octroyés par Hugolin à la même époque, ne furent visés par le pape que trois ans plus-tard.

L'ardeur du cardinal à profiter de l'enthousiasme qu'excitaient partout les idées franciscaines était si grande qu'on retrouve, dans les registres de sa légation de 1221, une sorte de formule toute préparée pour les gens qui voudraient fonder des couvents à l'instar de ceux des

Sœurs de Saint-Damien ; mais là aussi on chercherait en vain le nom de François ou de Claire ⁴⁰⁰.

Cependant ce vieillard avait pour la jeune abbesse une véritable passion mystique ; il lui écrivait, et se désolait d'être loin d'elle, en des phrases qui sont des cris d'amour, de respect et d'admiration ⁴⁰¹.

C'est qu'il y avait au moins deux hommes en Hugolin : le chrétien, qui devant Claire et François se sentait subjugué ; le prélat, c'est-à-dire un homme auquel la gloire de l'Église faisait parfois oublier la gloire de Dieu.

François, tout en lui résistant presque toujours, semble avoir gardé jusqu'à la fin vis-à-vis de lui des sentiments de naïve reconnaissance. Claire, au contraire, eut trop longtemps à lutter pour conserver ses illusions sur l'attitude de son protecteur. A partir de 1230, on ne trouve plus aucune trace de relations entre eux.

Tous les efforts du pape pour mitiger le vœu de pauvreté de Claire étaient restés vains. Bien d'autres religieuses voulurent pratiquer strictement la Règle de saint François, entre autres la fille du roi de Bohême, Ottokar I^{er}, qui était en relations suivies avec Claire. Mais Grégoire IX, auquel elle s'était adressée, fut inflexible. Tout en la comblant d'éloges, il lui enjoignit de suivre la règle qu'il lui transmettait, c'est-à-dire celle qu'il avait composée étant cardinal. Celle du Poverello était mise au rang des utopies ⁴⁰².

Jamais cependant il ne put amener sainte Claire à se soumettre complètement. Un jour même, elle se révolta contre ses ordres, et ce fut le pape qui dut céder : il avait voulu établir une séparation plus grande que par le passé entre les Frères et les Sœurs ; une certaine familiarité avait continué, longtemps après la mort de François, entre Saint-Damien et la Portioncule ; Claire aimait beaucoup ces rapports de bon voisinage, et souvent priait quelque frère de venir prêcher. Le pape trouvait cela mauvais et défendit

sous des peines sévères aux religieux de la Portioncule d'aller à Saint-Damien, sans une permission expresse du Saint-Siège.

Cette fois Claire se fâcha. Elle alla vers les quelques frères attachés à son monastère, et les remerciant de leurs services : « Allez, dit-elle, puisqu'on nous prive de ceux qui nous dispensaient le pain spirituel, nous ne voulons plus de ceux qui nous procurent le pain matériel. »

Celui qui écrivait que « la nuque des rois et des princes s'incline aux pieds des prêtres » dut s'incliner devant cette femme et lever ses défenses ⁴⁰³.

Saint-Damien avait trop souvent résonné des chants d'amour et de liberté de saint François, pour l'oublier si vite et devenir un couvent ordinaire. Claire resta entourée des premiers compagnons du maître : Égide, Léon, Ange, Junipère ne cessèrent d'être ses hôtes assidus. Là, ces vrais amants de la pauvreté se sentaient chez eux et prenaient des libertés qui ailleurs auraient surpris. Un jour un frère anglais, célèbre théologien, vint, sur l'ordre du ministre, prêcher à Saint-Damien. Tout à coup Égide, quoique simple laïque, l'interrompt : « Allons, frère, laisse-moi parler », lui dit-il. Et le maître en théologie, inclinant la tête, ramena sa capuce en signe d'obéissance et s'assit pour écouter Égide.

Claire en eut une grande joie ; il lui avait semblé qu'elle revivait aux jours de saint François ⁴⁰⁴. Ce petit cénacle se maintint jusqu'à sa mort : elle expira entre les bras des frères Léon, Ange et Junipère. Au milieu des souffrances et des visions de l'agonie, elle eut ce suprême bonheur d'être entourée de ceux qui avaient voué leur vie au même idéal qu'elle ⁴⁰⁵.

Dans son testament, sa vie apparaît ce que nous l'avons vue, un combat quotidien pour la défense de l'idée franciscaine. On voit combien courageuse et hardie avait été celle qu'on représente d'habitude frêle, émaciée, anonyme, comme une fleur de cloître ⁴⁰⁶.

Elle n'avait pas seulement défendu François contre les autres, elle l'avait défendu contre lui-même. A ces heures sombres de découragement, qui troublent souvent si profondément les plus belles âmes, et stérilisent les plus grands efforts, elle se trouva à côté de lui, pour lui montrer la voie. Quand il douta de sa mission et songea à s'envoler vers les cimes où l'on prie seul, et où l'on se repose, c'est elle qui à son tour lui montra la moisson qui jaunit sans qu'il y ait des moissonneurs pour la couper, les peuples qui s'égarent sans pasteur pour les conduire, et le jeta de nouveau à la suite du Galiléen, dans le cortège de ceux qui donnent leur vie en rançon pour plusieurs ⁴⁰⁷.

Cependant cet amour dont François se sentait entouré à Saint-Damien, l'effrayait parfois. Il craignait que sa mort, en faisant un trop grand vide, ne mît en péril l'institution elle-même ; aussi prenait-il soin de rappeler à ses amies qu'il ne serait pas toujours avec elles. Un jour, qu'il devait y prêcher, au lieu de monter en chaire, il se fit apporter de la cendre, et après en avoir répandu autour de lui et sur sa tête, il entonna le Miserere, leur rappelant ainsi qu'il n'était que poussière et qu'il retournerait bientôt en poussière ⁴⁰⁸.

Mais d'ordinaire, c'est à Saint-Damien que saint François est le plus lui-même ; c'est à l'ombre de ses oliviers, où Claire le soignait, qu'il composa la plus belle de ses œuvres, celle dans laquelle Ernest Renan a salué l'expression la plus complète du sentiment religieux moderne, le Cantique du soleil.

In omnem terram exivit sonus eorum
et in fines orbis terræ verba eorum [409](#).

Cantate Domino canticum novum,
cantate Domino omnis terra,
Cantate Domino, et benedicite nomini ejus
annuntiate de die in diem salutare ejus,
Annuntiate inter gentes gloriam ejus,
in omnibus populis mirabilia ejus [410](#).

Et accedens Jesus locutus est eis dicens : Data est mihi
omnis potestas in cælo et in terra. Euntes ergo, docete
omnes gentes, baptizantes eos in nomine Patris, et Filii, et
Spiritus sancti ; docentes eos servare omnia quaecumque
mandavi vobis. Et ecce ego vobiscum sum omnibus diebus,
usque ad consummationem sæculi [411](#).

Adducam eos in montem sanctum meum et laetificabo
eos in domo orationis meæ ; holocausta eorum et victimæ
eorum placebunt mihi super altari meo, quia domus mea
domus orationis vocabitur cunctis populis [412](#).

Ergo jam non estis hospites et advenæ ; sed estis cives
sanctorum et domestici Dei ; superædificati super
fundamentum apostolorum et prophetarum, ipso summo
angulari lapide, Christo Jesu, in quo omnis ædificatio
constructa crescit in templum sanctum in Domino ; in quo
et vos coædificamini in habitaculum Dei in Spiritu [413](#).

Et ego [dicit Christus] si exaltatus fuero a terra, omnia
traham ad meipsum [414](#).

Leur voix a retenti par toute la terre
et leur parole est arrivée jusqu'à l'extrémité du
monde [415](#).

Chantez au Seigneur un cantique nouveau,
chantez au Seigneur, vous tous habitants de la
terre,
Chantez au Seigneur, et bénissez son nom,
annoncez de jour en jour son salut ;
Racontez sa gloire parmi les nations,
ses merveilles parmi tous les peuples [416](#).

Et Jésus s'approchant leur dit : Toute puissance m'a été
donnée dans le ciel et sur la terre. Allez donc, et enseignez
toutes les nations, les baptisant au nom du Père et du Fils
et du Saint-Esprit, leur apprenant à garder tout ce que je
vous ai commandé. Et voici je suis avec vous tous les jours
jusqu'à la fin du monde [417](#).

Je les amènerai sur ma montagne sainte et les réjouirai
dans ma maison de prière ; leurs holocaustes et leurs
victimes me seront agréables quand ils immoleront sur mon
autel, car ma demeure sera appelée la maison de prière de
tous les peuples [418](#).

Vous n'êtes donc plus des étrangers, ni des hôtes de
passage, mais vous êtes concitoyens des saints et membres
de la famille de Dieu ; vous êtes des pierres bâties sur le
fondement des apôtres et des prophètes, construction dont
Jésus-Christ lui-même est la pierre angulaire. C'est en lui
que tout l'édifice s'élève harmonieusement pour former un
temple saint dans le Seigneur ; c'est en lui que, vous aussi,

vous êtes édifiés, pour devenir par l'Esprit Saint un Tabernacle où Dieu habite ⁴¹⁹.

Et moi [dit Jésus] quand j'aurai été élevé de la terre, j'attirerai tout à moi ⁴²⁰.

CHAPITRE X

PREMIÈRES TENTATIVES SUR LES INFIDÈLES

(Automne 1212 - été 1215.)

Les premiers Frères Mineurs avaient trop besoin des encouragements et des exemples de François, pour que, de très bonne heure, ils n'aient pas choisi avec lui des époques déterminées, où ils seraient sûrs de le trouver à la Portioncule ⁴²¹. Il paraît cependant probable que ces réunions ne devinrent de vrais chapitres généraux que vers 1213. Il y en eut d'abord deux par an, l'une à la Pentecôte, l'autre à la Saint-Michel (29 septembre). Celles de la Pentecôte furent les plus importantes : tous les frères venaient se retremper dans la société de François, et puiser en son cœur, avec des conseils et des directions, les généreuses ardeurs et les grandes espérances.

Les membres de la juvénile association mettaient tout en commun, leurs joies comme leurs peines ; leurs incertitudes, comme le résultat de leurs expériences. On s'occupait en particulier de la Règle, des changements à y apporter, et surtout de la manière dont on pourrait l'observer de mieux en mieux ⁴²² ; puis d'un commun accord on arrêtait la répartition des frères dans les diverses provinces.

Une des recommandations les plus fréquentes de François portait sur le respect dû au clergé ; il suppliait ses disciples d'avoir pour les prêtres une déférence toute particulière, de ne jamais les rencontrer sans leur baiser la main.

Il sentait fort bien que les frères ayant renoncé à tout, étaient exposés à être injustes ou sévères pour les riches et les puissants de la terre : aussi cherchait-il à les prémunir contre cette tendance, concluant souvent ses avis par cette belle parole : « Il y a des hommes qui aujourd'hui nous paraissent être les membres du Diable, qui un jour seront les disciples du Christ ⁴²³. »

« Notre vie au milieu du monde, disait-il encore, devrait être telle, qu'en nous entendant comme en nous voyant, chacun soit porté à louer le Père céleste. Vous annoncez la paix, ayez-la dans le cœur. Ne soyez pour personne une occasion de colère ou de scandale, mais que par votre douceur tous soient amenés à la paix, à la concorde et à la bienfaisance. »

C'était surtout quand il s'agissait de ranimer ses disciples, de les rassurer contre les tentations et de les en délivrer que François remportait ses plus beaux triomphes. Si troublée que fût une âme, sa parole y ramenait la sérénité ; et cette ardeur qu'il avait pour calmer les tristesses, il la retrouvait fouguese et terrible pour réprimer les défaillances ; mais dans ces temps de première ferveur, il avait rarement l'occasion de montrer sa sévérité ; plus souvent, il dut reprendre doucement des frères dont la piété exagérait les macérations et les pénitences.

Quand tout était terminé et que chacun avait eu sa part à ce banquet de l'amour, François les bénissait, et eux se dispersaient de tous côtés comme des étrangers et des voyageurs. Ils n'avaient rien, mais déjà ils croyaient distinguer les signes de la grande et définitive

palingénésie. Comme l'exilé de Patmos, ils voyaient « descendre du ciel, d'auprès de Dieu, la ville sainte, la nouvelle Jérusalem parée comme une épouse qui s'est parée pour son époux... et le trône sur lequel est assis le Désiré des nations, le Messie des temps nouveaux, celui qui doit faire toutes choses nouvelles ⁴²⁴ ».

Cependant tous les yeux étaient tournés vers la Syrie, où un chevalier français, Jean de Brienne, venait de se déclarer roi de Jérusalem (1210), et vers laquelle se jetaient les bandes de la croisade des enfants.

La conversion de François, si radicale qu'elle eût été, n'avait pu que donner à ses pensées et à sa volonté une direction différente, mais non pas changer le fond même de son caractère. « Dans un cœur grand tout est grand. » On a beau changer en se convertissant, on reste le même. Ce qui change ce n'est pas le converti, c'est son milieu ; il s'est tout à coup jeté dans un chemin nouveau, mais il y court avec les mêmes ardeurs. François était resté chevalier, et c'est peut-être ce qui lui a acquis à un si haut degré, le culte des plus belles âmes du moyen âge. Il y avait en lui ce besoin d'inconnu, cette soif d'aventures et de sacrifices qui rendent l'histoire de son siècle si grande et si attachante, malgré bien des côtés sombres.

Les génies religieux ont d'ordinaire le privilège de l'illusion. Ils ne voient jamais tout à fait combien le monde est grand. Lorsque leur foi a transporté une montagne, ils tressaillent d'allégresse, comme les vieux lutteurs hébreux, et il leur semble voir poindre l'aurore du jour « où la gloire de l'Eternel apparaîtra, où le loup et l'agneau paîtront ensemble ». Bienfaisante illusion, qui enivre comme un vin généreux, et jette les soldats du bien à l'assaut des forteresses les plus effrayantes, et leur laisse croire que celles-là prises, la guerre finira.

François avait trouvé tant de joies dans son union avec la Pauvreté, qu'il se tenait pour assuré qu'il suffisait d'être

homme pour aspirer au même bonheur, et que les Sarrasins se convertiraient en foule à l'Évangile de Jésus, annoncé dans toute sa simplicité. Il partit donc de la Portioncule pour cette croisade d'un nouveau genre. On ignore dans quel port il alla s'embarquer. C'était probablement dans l'automne de 1212 ; une tempête ayant jeté le bateau sur les côtes de l'Esclavonie, il dut se résigner ou à rester plusieurs mois dans ces parages, ou à retourner en Italie ; il se décida pour le retour, mais eut beaucoup de peine à se faire admettre sur un bateau qui partait pour Ancône. Il n'en voulut cependant pas aux matelots ; les vivres ayant manqué, il partagea avec eux les provisions dont on l'avait comblé.

A peine à terre, il commença une tournée de prédication où les âmes répondirent avec plus d'empressement encore que par le passé à ses appels ⁴²⁵. On peut croire qu'il revint d'Esclavonie dans l'hiver de 1212 à 1213, et qu'il employa le printemps suivant à évangéliser l'Italie centrale. Peut-être est-ce durant ce carême, qu'il se retira dans une île du lac Trasimène et y fit un séjour devenu plus tard fameux dans sa légende ⁴²⁶. Quoi qu'il en soit, un document tout à fait sûr nous le montre dans les Romagnes au mois de mai 1213 ⁴²⁷. Un jour, François et son compagnon, peut-être frère Léon, arrivèrent au château de Montefeltro ⁴²⁸, entre Macerata et Saint-Marin. On y donnait une grande fête pour la réception d'un nouveau chevalier, mais le bruit et les chants ne les effrayèrent pas, et ils entrèrent sans hésiter dans la cour où toute la noblesse du pays était rassemblée. François prenant alors pour texte les deux vers :

Tanto è il bene ch' aspetto
Ch'ogni pena m'è diletto ⁴²⁹,

fit une allocution si touchante que plusieurs des assistants oublièrent un instant le tournoi pour lequel ils étaient venus. L'un d'eux, Orlando dei Cattani, comte de Chiusi en Casentin, fut si remué que tirant François à part :

« Père, lui dit-il, je voudrais bien m'entretenir avec vous du salut de mon âme. » — « Très volontiers, répondit François, mais allez pour ce matin, faites honneur aux amis qui vous ont invité, mangez avec eux, et après cela, nous converserons autant qu'il vous plaira. »

Ainsi fut fait. Le comte revint et conclut l'entretien en disant : « J'ai en Toscane une montagne particulièrement favorable à la contemplation, elle est tout à fait isolée et conviendrait bien à qui voudrait faire pénitence loin des bruits du monde ; si elle vous plaisait, je vous la donnerais volontiers à vous et à vos frères pour le salut de mon âme. »

François accepta avec joie, mais comme il devait être à la Portioncule pour le chapitre de la Pentecôte, il remit à un moment plus favorable, la visite qu'il voulait faire à l'Alverne ⁴³⁰.

Est-ce dans cette même tournée qu'il passa par Imola ? En tout cas rien ne s'y oppose. Toujours courtois, il était allé dès son arrivée se présenter à l'évêque et lui demander l'autorisation de prêcher : « Je n'ai besoin de personne pour m'aider dans ma tâche, » lui répondit sèchement celui-ci. François s'inclina et se retira plus poli et plus doux encore qu'à l'ordinaire. Mais moins d'une heure après il était revenu : « Qu'est-ce donc, frère, que me voulez-vous encore ? » — « Monseigneur, répondit François, quand un père chasse son fils par la porte, celui-ci rentre par la fenêtre. »

L'évêque désarmé par une si pieuse insistance donna l'autorisation demandée ⁴³¹.

Le but de François n'était cependant pas d'évangéliser alors la Péninsule ; ses frères y étaient déjà répandus en très grand nombre, et il voulait plutôt leur ouvrir l'accès de contrées nouvelles.

N'ayant pu atteindre les Infidèles en Syrie, il résolut d'aller les trouver au Maroc : quelque temps auparavant (juillet 1212) les troupes des Almohades avaient essuyé dans les plaines de Tolosa une défaite irréparable ; battu par la coalition des rois d'Aragon, de Navarre et de Castille, Mohammed-el-Naser était retourné mourir au Maroc. François trouvait que cette victoire par les armes ne serait rien si elle n'était suivie d'une pacifique victoire de l'esprit évangélique.

Il était si plein de son projet, si pressé d'arriver au but de son voyage, que bien souvent, il oubliait son compagnon, et hâtant le pas, le devançait beaucoup. Les biographes sont malheureusement fort laconiques sur cette expédition, ils disent seulement qu'arrivé en Espagne il y fut assez gravement malade, pour que le retour s'imposât. A part quelques légendes locales d'assez mauvais aloi, nous ne possédons plus aucun renseignement sur les travaux du Saint dans ce pays, ni sur la route qu'il parcourut soit à l'aller, soit au retour ⁴³².

Ce silence n'a rien d'étonnant et ne doit pas faire illusion sur l'importance de cette mission. Celle d'Égypte qui eut lieu six ans plus tard, avec tout un cortège de frères, et à un moment où l'Ordre était bien plus développé, n'est mentionnée qu'en quelques lignes par Thomas de Celano ; sans la découverte récente de la chronique de frère Jourdain de Giano, et les longs détails donnés par Jacques de Vitry, nous en serions réduits, sur elle aussi, à des conjectures. Les légendes espagnoles, dont il vient d'être question, peuvent donc n'être pas tout à fait sans fondement, de même que celles qui concernent le passage de saint François à travers le Languedoc et le Piémont,

mais dans l'état actuel des sources, il est impossible de faire un triage ayant quelque autorité entre le fond historique et des excroissances sans valeur ⁴³³.

La mission en Espagne eut sans doute lieu entre la Pentecôte de 1214 et celle de 1215 ⁴³⁴ ; François avait, je pense, passé l'année précédente ⁴³⁵ en Italie. Peut-être alla-t-il alors voir l'Alverne. La Marche d'Ancône et la vallée de Rieti ont dû également l'attirer vers cette époque ; enfin l'accroissement des deux branches de l'Ordre devait rendre sa présence nécessaire à la Portioncule et à Saint-Damien.

La rapidité et l'importance de ces missions n'ont rien qui doive surprendre, ni faire naître des scrupules critiques exagérés. On devenait en quelques heures membre de la fraternité, et il ne faut pas mettre en doute la sincérité de ces vocations, puisqu'elles avaient pour condition l'abandon immédiat, au profit des pauvres, de toute propriété quelconque. A peine reçus, ces nouveaux frères en recevaient d'autres à leur tour, et souvent devenaient, dans la localité même où ils se trouvaient, les chefs du mouvement. La façon dont nous voyons les choses se passer en 1221 en Allemagne, et en 1224 en Angleterre, nous donne un très vivant tableau de cette germination spirituelle.

Pour qu'un monastère fût fondé, il suffisait que deux ou trois frères eussent à leur disposition un abri quelconque d'où ils rayonnaient dans la ville et les campagnes voisines.

Il serait donc également exagéré de faire de saint François un homme qui passe sa vie à fonder des couvents, et de nier en bloc les traditions locales qui lui attribuent l'érection d'une centaine de monastères. Dans bien des cas, il suffit d'un simple coup d'œil pour savoir si ces prétentions d'antiquités sont justifiées : avant 1220, l'Ordre n'eut que des ermitages, dans le genre de l'Alverne ou des Carceri, et uniquement destinés aux frères qui allaient passer quelque temps dans la retraite.

Revenu à Assise, François admit dans l'Ordre un certain nombre d'hommes instruits, parmi lesquels était peut-être Thomas de Celano. Celui-ci dit en effet que le bon Dieu voulut bien alors se souvenir de lui, et il ajoute plus loin avec une satisfaction naïve qui semble se trahir : « Le bienheureux François était d'une exquise noblesse de cœur et plein de discernement, aussi rendait-il avec le plus grand soin à chacun ce qui lui était dû, considérant avec sagesse chez tous le degré de leurs dignités. »

Ceci ne s'accorde pas très bien avec le caractère que nous avons esquissé de François ; on ne se le figure pas conservant dans l'Ordre les distinctions si profondes qu'on faisait alors entre les divers rangs sociaux, mais il avait cette politesse vraie et éternelle qui a ses racines dans le cœur, et qui n'est qu'une forme du tact et de l'amour. Il ne pouvait en être autrement chez un homme qui voyait dans la courtoisie une des qualités de Dieu.

Nous touchons à l'une des périodes les plus obscures de sa vie. Il semble avoir passé après le chapitre de 1215 par une de ces crises de découragement si fréquentes chez ceux qui veulent réaliser l'idéal dès ici-bas. Avait-il découvert les signes avant-coureurs des épreuves réservées à sa famille ? Avait-il compris que les nécessités de la vie allaient ternir et déflorer son rêve ? Avait-il vu dans l'échec de ses missions en Syrie et au Maroc une indication providentielle d'avoir à changer de voie ? Nous ne savons. Mais vers ce temps il eut besoin de s'adresser à sainte Claire et à frère Sylvestre, pour leur demander conseil au sujet des doutes et des hésitations qui l'assaillaient ; leur réponse lui rendit la paix et la joie : Dieu par leur bouche lui ordonnait de continuer son apostolat ⁴³⁶.

Il se leva aussitôt et partit dans la direction de Bevagna ⁴³⁷, avec une ardeur qu'on ne lui avait jamais vue. En l'invitant à persévérer, Claire lui avait en quelque sorte

inoculé un enthousiasme nouveau. Une parole d'elle avait suffi pour lui rendre toute sa vaillance, et l'on trouve dès ce moment dans sa vie, encore plus de poésie et d'amour qu'auparavant.

Il marchait plein de joie, lorsqu'apercevant des bandes d'oiseaux, il s'écarta un peu de la route pour aller au milieu d'eux. Bien loin de prendre la fuite ils s'empressèrent autour de lui, comme pour lui souhaiter la bienvenue : « Oiseaux, mes frères, leur dit-il alors, vous devez beaucoup louer et aimer votre créateur. Il vous a donné des plumes pour vous vêtir, des ailes pour voler, ainsi que tout ce qui vous est nécessaire. Il a fait de vous les plus nobles de ses créatures ; il vous permet d'habiter dans l'air pur ; vous n'avez ni à semer, ni à moissonner, et cependant il prend soin de vous, vous protège et vous dirige. » Alors les oiseaux se mirent à allonger le cou, à étendre les ailes, à ouvrir le bec, à le regarder, comme pour le remercier, pendant qu'il passait et repassait au milieu d'eux, les caressant du bord de sa tunique ; puis, il les congédia avec sa bénédiction ⁴³⁸.

Dans cette même tournée d'évangélisation, ayant passé à Alviano ⁴³⁹, il adressa quelques exhortations à la foule, mais les hirondelles remplissaient si bien l'air de leurs cris, qu'il ne pouvait se faire entendre : « Il est temps que je parle à mon tour, leur dit-il, hirondelles mes petites sœurs, écoutez la parole de Dieu, gardez le silence et restez bien tranquilles jusqu'à ce que j'aie terminé ⁴⁴⁰. »

On voit comment l'amour de François s'étendait à toute la création, combien la vie diffuse répandue dans les choses l'inspirait et l'émouvait. Depuis le soleil, jusqu'au ver de terre foulé aux pieds, tout lui transmettait le soupir ineffable des êtres qui vivent, souffrent et meurent, et dans leur vie comme dans leur mort, accomplissent l'œuvre divine :

« Soyez loué, Seigneur, avec toutes vos créatures, spécialement pour monseigneur frère soleil, qui nous donne le jour et par lui vous montrez votre lumière. Il est beau et rayonnant, avec grande splendeur ; de vous Très-Haut, il est le symbole. »

A ce point de vue encore, François renouvelle l'inspiration hébraïque et la veine si simple et si grandiose des prophètes d'Israël : « Louez l'Éternel ! avait chanté le royal psalmiste, louez l'Éternel, feu et grêle, neiges et brouillards ; vents impétueux qui exécutez ses ordres ; montagnes et toutes les collines ; arbres fruitiers et tous les cèdres ; animaux et tout le bétail ; reptiles et oiseaux ailés ; rois de la terre et tous les peuples ; princes et tous les juges de la terre ; jeunes hommes et jeunes filles, vieillards et enfants ! Louez l'Éternel ! Louez l'Éternel ! »

La journée des oiseaux de Bevagna resta dans ses souvenirs une des plus belles de toute sa vie, et lui, si réservé d'ordinaire, aima toujours à la raconter ⁴⁴¹ ; c'est que les chastes ardeurs qui le jetaient dans une communion intime et délicieuse avec tous les êtres, c'est à Claire qu'il les devait ; c'était elle qui l'avait arraché aux tristesses et aux hésitations ; aussi avait-il au cœur une immense reconnaissance pour celle qui avait su, le moment venu, lui rendre amour pour amour, inspiration pour inspiration.

La sympathie de François pour les animaux, telle qu'elle éclate ici n'a donc rien de cette sensiblerie, si souvent factice et exclusive de tout autre amour, qu'étaient bruyamment certaines associations contemporaines ; elle n'est chez lui qu'une manifestation du sentiment de la nature, sentiment tout mystique, on dirait panthéiste, si ce mot n'avait un sens philosophique trop déterminé et absolument en opposition avec la pensée franciscaine.

Ce sentiment qui, chez les poètes du treizième siècle, est si souvent faux et maniéré, n'est pas seulement vrai chez lui, mais il a quelque chose de vivant, de sain, de robuste

⁴⁴². C'est cette veine de poésie qui a rendu à l'Italie conscience d'elle-même, lui a fait oublier en quelques années le cauchemar des idées cathares, et l'a arrachée au pessimisme. Par elle aussi, François est devenu l'initiateur du mouvement artistique qui a précédé la Renaissance, l'inspirateur de cette nuée de Préraphaélites, dessinateurs maladroits, parfois grotesques, auxquels nous retournons aujourd'hui avec une sorte de piété trouvant à leurs saints disgracieux une vie intime, une expression morale que nous cherchons en vain ailleurs.

Si la voix du petit pauvre d'Assise fut si bien entendue, c'est qu'ici comme ailleurs, elle n'avait rien de convenu, Comme on est loin, avec lui, de la piété effarouchée et pharisaïque de ces religieux qui défendaient l'accès des couvents aux femelles des animaux. Sa notion de la chasteté ne rappelle en rien cet excès de pruderie : un jour, à Sienne, il se fit donner des tourterelles, et les tenant dans le pan de sa tunique : « Tourterelles, petites sœurs, vous êtes simples, innocentes et chastes, pourquoi vous êtes-vous laissé prendre ? Je vais vous sauver de la mort et vous faire des nids pour que vous puissiez procréer et multiplier selon le commandement de notre Créateur. »

Il alla en effet faire des nids pour toutes, et les tourterelles se mirent à pondre, à couver, et à élever leurs nichées sous les yeux des frères ⁴⁴³.

A Rieti, une famille de rouges-gorges était la commensale du monastère, et les petits venaient picorer sur la table même où les frères prenaient leur repas ⁴⁴⁴. Non loin de là, à Greccio ⁴⁴⁵, on apporta à François un levraut vivant, qui avait été pris au piège : « Viens à moi, lui dit-il, frère levraut. » Et comme la pauvre bête lâchée se réfugiait auprès de lui, il la prit, la caressa, et enfin la mit par terre pour lui rendre la liberté ; mais elle revint à plusieurs reprises, si bien qu'il fallut la porter jusqu'à la forêt voisine, pour qu'elle consentît à reprendre sa liberté ⁴⁴⁶.

Un jour il traversait le lac de Rieti. Le batelier, dans la barque duquel il passait, lui offrit une tanche de grosseur peu commune. François l'accepta avec joie, mais à la grande stupéfaction du pêcheur, la remit dans l'eau, en l'invitant à bénir Dieu ⁴⁴⁷.

On n'en finirait pas si l'on voulait raconter tous les traits du même genre ⁴⁴⁸, car chez lui le sentiment de la nature était inné ; c'était une communion perpétuelle qui lui faisait aimer la création tout entière ⁴⁴⁹ ; il s'est enivré du sortilège des grands bois ; il a eu des terreurs d'enfant quand il était seul en prière dans une chapelle abandonnée, mais il a savouré des joies indicibles, rien qu'en aspirant le parfum d'une fleur ou en contemplant l'eau limpide d'un ruisseau ⁴⁵⁰.

Ce parfait amant de la pauvreté tolérait pourtant un luxe ; il l'ordonnait même à la Portioncule, celui des fleurs ; le frère jardinier ne devait pas semer seulement des légumes et des plantes utiles, mais il devait réserver un coin de bonne terre pour nos sœurs, les fleurs des champs. François leur parlait à elles aussi, ou plutôt il leur répondait, car leur mystérieux et doux langage s'insinuait jusqu'au fond de son cœur ⁴⁵¹.

Le treizième siècle était prêt pour comprendre la voix du poète de l'Ombrie ; le sermon aux oiseaux ⁴⁵² clôt le règne de l'art byzantin ⁴⁵³ et de la pensée dont il était l'image. C'est la fin du dogmatisme et de l'autorité ; c'est l'avènement de l'individualisme et de l'inspiration, avènement bien précaire sans doute et qui sera suivi de réactions opiniâtres, mais qui n'en marque pas moins une date dans l'histoire de la conscience humaine ⁴⁵⁴. Parmi les compagnons de François, beaucoup étaient trop enfants de leur siècle, trop imbus de sa discipline théologique et métaphysique, pour comprendre tout à fait un sentiment si naïf et si profond ⁴⁵⁵. Mais tous, à des degrés divers, ont subi le charme. Les pages de Thomas de Celano sont ici

d'un lyrisme qu'on ne retrouve dans aucune autre partie de son ouvrage 456.

Apprehendi te [dicit Dominus] ab extremis terrae et a longinquis ejus vocavi te... Ne timeas, ego adjuvi te ⁴⁵⁷.

Vocavi te nomine tuo, meus es tu. Cum transieris per aquas tecum ero, et flumina non operient te : cum ambulaveris in igne, non combureris, et flamma non ardebit in te. Quia ego Dominus Deus tuus, Sanctus Israel, Salvator tuus ⁴⁵⁸.

[Dominus noster Jesus Christus] pridie quam pateretur, accepit panem in sanctas ac venerabiles manus suas, et elevatis oculis in cælum, ad te Deum Patrem suum omnipotentem, tibi gratias agens benedixit, fregit, deditque discipulis suis, dicens : Accipite et manducate ex hoc omnes : Hoc EST ENIM CORPUS MEUM.

Simili modo postquam cenatum est, accipiens et hunc præclarum Calicem in sanctas ac venerabiles manus suas, item tibi gratias agens, benedixit deditque discipulis suis, dicens : Accipite et bibite ex eo omnes : HIC EST ENIM CALIX SANGUINIS MEI, NOVI ET ÆTERNI TESTAMENTI : MYSTERIUM FIDEI : QUI PRO VOBIS ET PRO MULTIS EFFUNDETUR IN REMISSIONEM PECCATORUM. Hæc quoties cumque feceritis, in mei memoriam facietis.

Unde et memores, Domine, nos servi tui, sed et plebs tua sancta, ejusdem Christi Filii tui Domini nostri tam beatæ passionis, nec non et ab inferis Resurrectionis, sed et in cælos gloriosæ Ascensionis, offerimus præclaræ Majestati tuæ de tuis donis ac datis, Hostiam puram, Hostiam sanctam, Hostiam immaculatam, Panem sanctum vitæ æternæ, et Calicem salutis perpetuæ ⁴⁵⁹.

Qui invenit animam suam, perdet illam ; et qui perdiderit animam suam propter me, inveniet eam ⁴⁶⁰.

Adimpleo ea quæ desunt passionum Christi in carne mea, pro corpore ejus, quod est Ecclesia ⁴⁶¹.

Je t'ai ramené par la main des extrémités de la terre, et t'ai appelé quand tu étais là-bas, bien loin... Ne crains point, c'est moi qui suis venu à ton secours ⁴⁶².

Je t'ai appelé par ton nom, tu es à moi. Quand tu auras à franchir les grandes eaux je serai avec toi, et les flots ne t'engloutiront pas ; tu passeras à travers les flammes, et tu ne seras point brûlé et le feu ardent ne s'allumera pas en toi ; car je suis le Seigneur, je suis ton Dieu, le Saint d'Israël, celui qui te sauve ⁴⁶³.

Notre Seigneur Jésus-Christ la veille de sa Passion, prit du pain dans ses mains saintes et vénérables, et levant les yeux au ciel vers vous, Dieu son Père tout-puissant, vous rendant grâces, il le bénit, le rompit et le donna à ses disciples en disant : Prenez et mangez-en tous : CAR CECI EST MON CORPS.

De même, après qu'ils eurent soupé, prenant aussi ce précieux Calice dans ses mains saintes et vénérables, il vous rendit grâces, le bénit et le donna à ses disciples, disant : Prenez et buvez en tous : CAR CECI EST LE CALICE DE MON SANG, LE SANG DE LA NOUVELLE ET ÉTERNELLE ALLIANCE — MYSTÈRE DE LA FOI — QUI POUR VOUS ET POUR PLUSIEURS SERA RÉPANDU EN RÉMISSION DES PÉCHÉS. Toutes les fois que vous ferez ces choses, vous les ferez en mémoire de moi.

C'est pour cela, Seigneur, que nous, vos serviteurs, et avec nous tout votre peuple saint, faisant mémoire de la bienheureuse Passion de votre Fils, le Christ, notre Seigneur, ainsi que de sa Résurrection des enfers et de sa glorieuse Ascension dans les cieux, nous offrons à votre radieuse Majesté des dons mêmes que nous lui devons,

l'Hostie pure, l'Hostie sainte, l'Hostie sans tache, le Pain sacré de la vie qui n'aura pas de fin et le Calice du salut éternel ⁴⁶⁴.

Celui qui veut conserver sa vie, la perdra ; mais celui qui voudra offrir sa vie pour ma cause, la sauvera ⁴⁶⁵.

Ce qui manque aux souffrances du Christ en ma propre chair, je l'achève pour son corps qui est l'Église ⁴⁶⁶.

CHAPITRE XI

L'HOMME INTÉRIEUR ET LE THAUMATURGE

La tournée missionnaire, entreprise sur les encouragements de sainte Claire et si poétiquement inaugurée par le sermon aux oiseaux de Bevagna, semble avoir été pour François un triomphe continu ⁴⁶⁷. La légende s'empare de lui définitivement ; bon gré mal gré, les miracles éclatent sous ses pas ; à son insu même, les objets qui lui ont servi ont des effets merveilleux ; on sort processionnellement des villages pour aller à sa rencontre, et chez le biographe on entend l'écho de ces fêtes religieuses d'Italie, gaies, populaires, bruyantes, ensoleillées, qui ressemblent si peu aux fêtes méticuleusement organisées des peuples septentrionaux.

D'Alviano, François vint sans doute à Narni, une des plus délicieuses bourgades de l'Ombrie, en train de se bâtir une cathédrale au lendemain de la conquête de ses libertés communales. Il semble avoir eu pour elle une sorte de prédilection ainsi que pour les villages environnants ⁴⁶⁸.

De là il paraît s'être engagé dans la vallée de Rieti, où Greccio, Fonte-Colombo, San-Fabiano, Sant-Eleuthero,

Poggio-Bustone conservent ses traces mieux encore que les environs d'Assise.

Thomas de Celano ne nous donne aucun détail sur la route suivie mais s'étend par contre sur les succès de l'apôtre dans la Marche d'Ancône, et surtout à Ascoli. Les gens de ces contrées se rappelaient-ils encore les appels que François et Égide étaient venus leur adresser six ans auparavant (1209), ou faut-il croire qu'ils étaient tout particulièrement préparés pour comprendre l'Évangile nouveau ? Quoi qu'il en soit, nulle part ailleurs on n'avait montré pareil enthousiasme ; l'effet des prédications fut si grand qu'une trentaine de néophytes reçurent immédiatement l'habit.

La Marche d'Ancône devait rester la province franciscaine par excellence. C'est là que sont Offida, San-Severino, Macerata, Forano, Cingoli, Fermo, Massa et vingt autres ermitages où la pauvreté devait trouver pendant plus d'un siècle ses hérauts et ses martyrs ; c'est de là que sont sortis Jean de l'Alverne, Jacques de Massa, Conrad d'Offida, Angelo Clarenò, et ces légions de révolutionnaires anonymes, de rêveurs, de prophètes, qui depuis les frères extirpés en 1244 par le général de l'Ordre, Crescentius de Jesi, ne cessèrent de se recruter, et, par leur fière résistance à tous les pouvoirs, écrivirent une des plus belles pages de l'histoire religieuse du moyen âge ⁴⁶⁹.

Ces succès, qui inondaient de joie l'âme de François, ne provoquaient pas chez lui le plus petit mouvement d'orgueil. Jamais homme n'a eu une plus grande puissance sur les cœurs, parce que jamais prédicateur ne s'est moins prêché lui-même. Un jour frère Masseo voulut mettre sa modestie à l'épreuve :

« Pourquoi toi ? Pourquoi toi ? Pourquoi toi ? répéta-t-il à plusieurs reprises, comme s'il avait voulu se railler de François. » — « Que veux-tu dire, s'écria enfin celui-ci. » —

« Je veux dire que tout le monde te suit, chacun désire te voir, t'entendre, t'obéir, et pourtant tu n'es ni beau, ni savant, ni noble de famille D'où vient donc que ce soit toi que tout le monde veut suivre ? »

— A l'ouïe de ces paroles, le bienheureux François plein de joie leva les yeux au ciel, et après être resté un long moment absorbé dans sa contemplation, il s'agenouilla, louant et bénissant Dieu avec une ferveur extraordinaire. Puis se tournant vers Masseo : « Tu veux savoir pourquoi c'est moi que l'on suit ? Tu veux le savoir ? C'est que les yeux du Très-Haut l'ont voulu ainsi : ils regardent sans cesse les bons et les méchants, et comme ces yeux très saints n'ont aperçu parmi les pécheurs aucun homme plus petit, ou plus insuffisant ou plus pécheur que moi, ils m'ont choisi pour accomplir l'œuvre merveilleuse que Dieu a entreprise ; il m'a choisi parce qu'il n'en a pas trouvé de plus vil, et qu'il a voulu ainsi confondre la noblesse et la grandeur, la force, la beauté et la science du monde ⁴⁷⁰. »

Cette réponse jette un rayon de lumière sur le cœur de saint François : le message qu'il apporte au monde, c'est encore une fois la bonne nouvelle annoncée aux pauvres ; son but est la reprise de cette œuvre messianique entrevue par la Vierge de Nazareth dans son Magnificat, ce chant d'amour et de liberté, dans les soupirs duquel passe la vision d'un état social nouveau.

Il vient rappeler que le bonheur de l'homme, la paix de son cœur, la joie de sa vie, n'est ni dans l'argent, ni dans la science, ni dans la force, mais dans une volonté droite et sincère : Paix aux hommes de bonne volonté !

Le rôle qu'il avait joué à Assise dans les débats de ses concitoyens, il l'aurait volontiers joué dans tout le reste de la Péninsule, car jamais personne n'a rêvé une rénovation sociale plus complète, mais si le but est le même que pour

beaucoup de révolutionnaires venus après lui, les moyens sont complètement différents : sa seule arme fut l'amour.

L'événement lui a donné tort. A part les illuminés de la Marche d'Ancône et les Fraticelli de notre Provence, ses disciples ont à l'envi méconnu sa pensée ⁴⁷¹.

Qui sait si personne ne se lèvera pour reprendre son œuvre ? La fureur des spéculations véreuses n'a-t-elle pas fait assez de victimes ! N'y en a-t-il pas beaucoup parmi nous qui s'aperçoivent que le luxe est un trompe-l'œil ? que si la vie est un combat, elle n'est pas une tuerie où des bêtes féroces se disputent une proie, mais qu'elle est la lutte avec le divin, sous quelque forme qu'il se présente, beauté ou amour ? Qui sait si ce dix-neuvième siècle agonisant ne se soulèvera pas de son suaire pour faire amende honorable et léguer à son successeur une parole de foi virile ?

Oui, le Messie viendra. Celui qui a été annoncé par Joachim de Flore et qui doit inaugurer un nouveau cycle de l'histoire de l'humanité, paraîtra. L'espérance ne confond point. Il y a, dans nos Babylones modernes et dans les chaumières de nos montagnes, trop d'âmes qui soupirent mystérieusement l'hymne de la grande vigile : *Rorate cæli desuper et nubes pluant Justum* ⁴⁷², pour que nous ne soyons pas à la veille d'un enfantement divin.

Toute origine est mystérieuse. Cela est vrai de la matière, mais encore davantage de cette vie supérieure à toutes les autres qui s'appelle la sainteté : c'est dans la prière que François trouvait les forces spirituelles qui lui étaient nécessaires ; aussi recherchait-il le silence et la solitude. S'il savait batailler au milieu des hommes pour les gagner à la foi, il aimait, suivant la parole de Celano, à s'envoler comme l'oiseau, pour aller se faire un nid sur la montagne ⁴⁷³.

Pour les hommes vraiment pieux, la prière des lèvres, l'oraison formulée n'est guère qu'une forme inférieure de

la vraie prière. Même lorsqu'elle est sincère et attentive, et non pas une répétition machinale, elle n'est qu'un prélude pour les âmes que le matérialisme religieux n'a pas tuées.

Rien ne ressemble plus à la piété que l'amour. Les formulaires de prières sont aussi incapables de dire les émotions de l'âme, que des modèles de lettres d'amour de dire les transports du cœur passionné. Pour la piété vraie comme pour l'amour profond, la formule même est déjà une sorte de profanation.

Prier, c'est parler à Dieu, nous élever à lui, pour qu'il descende vers nous, converser avec lui. C'est un acte de recueillement, de réflexion, qui suppose les efforts de ce qu'il y a en nous de plus personnel.

Envisagée dans ce sens, la prière est la mère de toutes les libertés et de tous les affranchissements.

Qu'elle soit ou non, un soliloque de l'âme avec elle-même, ce soliloque n'en serait pas moins le fond même des puissantes individualités.

Chez saint François comme chez Jésus, elle a ce caractère d'effort qui en fait l'acte moral par excellence. Pour connaître véritablement de pareils hommes, il faudrait pouvoir les accompagner, suivre Jésus sur les sommets où il allait passer les nuits : trois privilégiés, Pierre, Jacques, Jean, l'y suivirent un jour, mais pour décrire ce qu'ils avaient vu, tout ce qu'un viril sursum corda ajouta au rayonnement et à la mystérieuse grandeur de celui qu'ils adoraient, ils ont été obligés de recourir à la langue des symboles.

Il en fut de même pour saint François. Pour lui comme pour son Maître, le terme de la prière, c'est la communion avec le Père Céleste, c'est l'accord du divin et de l'humain, ou plutôt, c'est l'homme qui s'efforce de faire l'œuvre de Dieu, ne lui disant pas seulement un Fiat passif, résigné, impuissant, mais qui se relève vaillamment : « Me voici, Seigneur, prêt à faire votre volonté. »

« Il y a d'insondables forces au fond de l'âme humaine, parce qu'au fond il y a Dieu lui-même. » Que ce Dieu soit transcendant ou immanent ; qu'il soit l'Un, le Créateur, le Principe éternel et immuable ou qu'il soit, comme le disent les docteurs d'outre-Rhin, l'objectivation idéale de notre moi, là n'est pas la question pour les héros de l'humanité. Le soldat au milieu de la bataille ne philosophe pas pour savoir ce qu'il y a de vrai ou de faux dans le sentiment patriotique ; il prend ses munitions et se bat au péril de sa vie. Les soldats des combats spirituels cherchent de même leurs forces dans la prière, dans la réflexion, la contemplation, l'inspiration : tous, poètes, artistes, initiateurs, saints, législateurs, prophètes, conducteurs de peuples, savants, philosophes, c'est à cette même source qu'ils vont puiser.

Mais ce n'est pas sans peine que l'âme s'unit à Dieu, ou si l'on aime mieux, qu'elle se trouve elle-même. Une prière n'aboutit à la communion divine que si elle a commencé par être une lutte. Le patriarche d'Israël, l'avait déjà ; deviné, le Dieu qui passe, ne dit son nom qu'à ceux qui l'arrêtent et lui font violence pour le savoir. Il ne bénit qu'après de longues heures de combat ⁴⁷⁴.

L'Évangile a trouvé un mot intraduisible pour nous dire ce caractère des prières de Jésus ; il compare la lutte qui précéda l'immolation volontaire du Christ, à l'agonie : Factus in agonia ⁴⁷⁵. On peut dire de sa vie qu'elle a été une longue tentation, une lutte, une prière, puisque ces mots n'expriment que des moments différents de l'activité spirituelle.

Comme leur Maître, les disciples et les successeurs du Christ ne peuvent conquérir leur âme qu'à force de persévérance ⁴⁷⁶. Mais ces paroles, vides de signification pour les conventicules dévots, ont eu pour les génies religieux un sens tragique.

Rien de plus faux, historiquement, que les saints qui ornent nos églises avec leur attitude mignarde, leurs airs contristés, ce je ne sais quoi d'anémique, et d'émacié, on dirait presque d'émasculé, qu'il y a dans tout leur être ; ce sont de pieux séminaristes élevés sous la direction de saint Alphonse de Liguori ou de saint Louis de Gonzague, ce ne sont pas des saints, c'est-à-dire des violents qui ont forcé les portes du ciel.

Nous touchons à un des côtés les plus délicats de la vie de François : ses relations avec les puissances diaboliques. Les mœurs et les idées ont si profondément changé, en ce qui concerne l'existence du diable et ses relations avec les hommes, qu'il est à peu près impossible de se figurer la place énorme que la pensée des démons a occupée jadis dans les préoccupations des hommes.

Les meilleurs esprits du moyen âge ont cru, sans le moindre doute, à l'existence de l'Esprit malin, à ses transformations perpétuelles pour tâcher de tenter les hommes, et les faire tomber dans ses pièges. En plein seizième siècle, Luther, qui avait sapé tant de croyances, ne doute pas plus de l'existence personnelle de Satan que de la sorcellerie, des conjurations ou des possessions ⁴⁷⁷.

Trouvant dans leur âme tout un arrière-fond de grandeur et de misère, y entendant éclater parfois les harmonies lointaines d'un appel à une vie supérieure, bientôt dominées par les clameurs de la brute, nos ancêtres ne pouvaient s'empêcher de chercher l'explication de ce duel ; ils la trouvèrent dans la lutte des démons contre Dieu.

Le diable est le prince des démons, comme Dieu est le prince des anges ; capables de toutes les transformations, ils se livrent, jusqu'à la fin des temps, des batailles terribles, qui se termineront par la victoire de Dieu ; mais en attendant chaque homme est, durant tout sa vie, sollicité par ces deux adversaires, et les plus belles âmes sont naturellement les plus disputées.

C'est ainsi que saint François, avec tout son siècle, expliquait les troubles, les terreurs, les angoisses dont son cœur était parfois assailli, aussi bien que les espérances, les consolations et les joies dont il était d'ordinaire inondé. Partout où l'on suit ses pas, les traditions locales ont conservé le souvenir des rudes assauts qu'il eut à subir de la part du tentateur.

Il est sans doute inutile de rappeler ici ce fait élémentaire que si, avec le temps, les mœurs changent, l'homme se modifie aussi singulièrement. Si suivant l'éducation et le genre de vie, tel ou tel sens peut devenir d'une acuité qui confond les habitudes courantes — l'ouïe chez le musicien, le tact chez l'aveugle, etc. — il faut estimer par là, combien certains sens ont pu être plus aiguisés jadis qu'aujourd'hui. L'illusion visuelle a été, il y a quelques siècles, chez les adultes, ce qu'elle est aujourd'hui chez les enfants de nos campagnes les plus reculées. Une feuille qui tremblote, un rien, un souffle, un bruit inexpliqué, crée chez eux une image qu'ils voient, et à la réalité de laquelle ils croient absolument. L'homme est d'une seule pièce ; l'hyperesthésie de la volonté suppose celle de la sensibilité ; l'une est la condition de l'autre, et c'est ce qui rend les hommes des époques de révolution tellement plus grands que nature. Il serait inepte, sous prétexte de vérité, de vouloir les ramener aux communes mesures de nos sociétés contemporaines, car ils ont été véritablement des demi-dieux pour le bien comme pour le mal.

Les légendes ne sont pas toujours absurdes. Les hommes de 93 sont encore tout près de nous, mais c'est pourtant à bon droit que la légende s'est emparée d'eux et c'est pitié de voir ces hommes, qui dix fois par jour avaient à prendre des résolutions où tout était en jeu, leur sort, celui de leurs idées et parfois celui de la patrie, jugés comme s'ils avaient été de bons bourgeois, ayant le loisir de discuter longuement chaque matin le vêtement à mettre ou le menu d'un dîner. La plupart du temps les historiens n'ont aperçu

sur eux qu'une partie de la vérité, car il n'y a pas eu seulement deux hommes en eux : presque tous sont à la fois poètes, démagogues, prophètes, tyrans, héros, martyrs. Écrire l'histoire, c'est donc traduire et transposer presque continuellement. Les hommes du treizième siècle n'ont pas pu se résoudre à ne pas rapporter à une cause extérieure les mouvements intérieurs de leur âme. Dans ce qui nous apparaît comme le résultat de nos réflexions, eux voyaient celui de l'inspiration ; là où nous disons désirs, instincts, passions, eux disaient tentation ; mais il ne faut pas que ces différences de langage nous fassent négliger ou taxer de tromperie une partie de leur vie spirituelle, et nous amènent aux appréciations d'un rationalisme étroit et ignorant.

Saint François a cru bien des fois se battre avec le diable ; les horribles démons de l'enfer étrusque hantaient encore les bois de l'Ombrie et de la Toscane, mais tandis que, pour ses contemporains et quelques-uns de ses disciples, les apparitions, les prodiges, les possessions sont des phénomènes quotidiens, ils sont pour lui exceptionnels, et restent tout à fait à l'arrière-plan. Dans l'iconographie de saint Benoît, comme dans celle de la plupart des saints populaires, le diable occupe une place prépondérante ; dans celle de saint François il disparaît si complètement que dans la longue série des fresques de Giotto à Assise, on ne le voit pas une seule fois ⁴⁷⁸.

De même tout ce qui est théurgie et thaumaturgie occupe dans sa vie un rang tout à fait secondaire. Jésus dans l'Évangile donne à ses apôtres le pouvoir de chasser les esprits impurs et de guérir toute maladie et toute infirmité ⁴⁷⁹ : François a sûrement pris ces paroles qui faisaient partie de sa Règle, au pied de la lettre. Il a cru faire, et il a voulu faire des miracles ; mais sa pensée religieuse était trop pure pour lui laisser considérer le miracle autrement que comme un moyen tout exceptionnel d'adoucir les

souffrances des hommes. Pas une fois, on ne le voit recourir au miracle pour prouver son apostolat ou imposer ses idées. Son tact l'avertissait que les âmes sont dignes d'être gagnées par de meilleurs moyens. Cette absence presque complète de merveilleux ⁴⁸⁰ est d'autant plus remarquable qu'elle est en contradiction absolue avec les tendances de son siècle ⁴⁸¹.

Ouvrez la vie de son disciple saint Antoine de Padoue († 1231) : c'est un fastidieux catalogue de prodiges, de guérisons, de résurrections. On dirait le prospectus d'un pharmacien inventeur d'une drogue nouvelle, plutôt qu'un appel à la conversion et à une vie supérieure. Cela peut intéresser des malades ou des dévots, mais ni le cœur ni la conscience n'y sont saisis.

Il faut dire à la décharge d'Antoine de Padoue que ses relations avec François semblent avoir été fort peu de chose. Chez les disciples de la première heure, qui avaient eu le temps de pénétrer jusqu'au fond de la pensée de leur maître, on retrouve des traces de ce noble dédain du merveilleux ; ils savaient trop bien, ceux-là, que la joie parfaite n'est pas de stupéfier le monde par des prodiges, de rendre la vue aux aveugles, ni même de ressusciter des morts de quatre jours, mais qu'elle est dans cet amour qui va jusqu'à l'immolation. *Mihi absit gloriari nisi in cruce Domini* ⁴⁸².

Aussi frère Egide demandait-il en grâce au bon Dieu de ne pas lui faire faire de miracles ; il voyait en eux, comme dans la passion pour la science, un piège où se feraient prendre les orgueilleux, et qui détournerait l'Ordre de sa vraie mission ⁴⁸³.

Les miracles de saint François sont tous des actes d'amour : c'est dans la guérison des maladies nerveuses, de ces troubles en apparence inexplicables, qui sévissent aux époques de crise, qu'il accomplit les plus nombreux. Ses regards si doux, si compatissants et si puissants aussi, qui

semblaient être comme les messagers de son cœur, suffisaient souvent à faire oublier toute souffrance à ceux qui le voyaient.

Le mauvais œil est une superstition moins stupide peut-être qu'on ne se l'imagine d'ordinaire. Jésus a eu raison de dire qu'il suffit d'un regard pour être adultère ; mais il y a aussi tel regard, celui de la contemplative Marie, par exemple, qui vaut tous les sacrifices, parce qu'il les contient tous, parce qu'il nous donne, nous consacre, nous immole.

Cette puissance du regard, la civilisation l'émousse ; une partie de l'éducation mondaine consiste à faire mentir nos yeux, à les rendre atones, à en éteindre les flammes, mais les natures simples et droites ne sauraient renoncer à ce langage du cœur, « qui porte la vie et la santé dans ses rayons ».

« Un frère souffrait des tourments infinis ; parfois il se roulait sur le sol, se heurtant à tous les obstacles, la bouche écumante, horrible à voir ; puis son corps se raidissait, et on le voyait, après être resté un instant allongé, se contracter bientôt, se tordre horriblement. Quelquefois même gisant par terre, les pieds touchant la tête il bondissait à hauteur d'homme » François vint le voir et le guérit ⁴⁸⁴.

Mais ce sont là des exceptions, et la plupart du temps le Saint se dérobaît aux instances de ses compagnons, lorsqu'il s lui demandaient des miracles.

En résumé, si l'on embrasse d'un coup d'œil la piété de François, on voit qu'elle procède de l'union intime de son âme avec le divin par la prière : cette vue intuitive de l'idéal le classe parmi les mystiques. Il a connu en effet l'ivresse et la liberté du mysticisme, mais il ne faut pas oublier tous les côtés par lesquels il s'en sépare, en particulier son ardeur apostolique.

Il y a de plus à cette piété quelques caractères particuliers qu'il est nécessaire d'indiquer.

D'abord la liberté vis-à-vis des observances : François sent tout ce qu'il y a de vide et d'orgueil dans la plupart des dévotions. Il y voit un piège, car l'homme en règle avec les minuties du code religieux risque d'oublier la loi suprême de l'amour ; de plus le religieux, qui s'impose un certain nombre de jeûnes surérogatoires, se fait admirer par les simples, mais par le plaisir qu'il trouve à cette admiration, il fait de son œuvre pie un véritable péché. Aussi, chose étrange, à l'encontre des autres fondateurs d'ordres, est-il allé dans les diverses règles qu'il a faites, en allégeant les observances ⁴⁸⁵.

On ne peut voir là un simple hasard, puisqu'il eut à lutter contre ses disciples pour faire prévaloir sa volonté ; or précisément ceux qui étaient le plus disposés à se relâcher du vœu de pauvreté, étaient les plus désireux d'étaler à tous les yeux quelques pratiques dévotieuses.

« Le pécheur peut jeûner, disait alors François, il peut prier, pleurer, se macérer, mais ce qu'il ne peut pas, c'est être fidèle à Dieu. » Belle parole qui ne serait pas déplacée dans la bouche de celui qui est venu prêcher le culte en esprit et en vérité, sans temple, sans prêtre, ou plutôt, où tout foyer sera un temple et tout fidèle un prêtre.

Le formalisme religieux, dans quelque culte que ce soit, prend toujours des allures guindées et moroses. Les pharisiens de tous les temps se défigurent le visage, pour que nul ne puisse ignorer leurs dévotions : François non seulement ne pouvait souffrir ces simagrées de la fausse piété, mais il mettait la gaieté et la joie au nombre des devoirs religieux.

Comment être triste, quand on a dans le cœur un trésor intarissable de vie et de vérité, qui ne fait que s'accroître à mesure qu'on y puise ? Comment être triste, quand, malgré bien des chutes, on ne cesse de progresser ? Il y a pour

l'âme pieuse qui grandit et se développe une joie analogue à celle de l'enfant, si heureux de sentir ses pauvres petits membres se fortifier et lui permettre chaque jour un effort de plus.

Aussi le mot de joie est-il peut-être celui qui revient le plus souvent sous la plume des auteurs franciscains ⁴⁸⁶ : le maître alla jusqu'à en faire un des préceptes de la Règle ⁴⁸⁷.

Il était trop bon général pour ne pas savoir qu'une armée joyeuse est toujours une armée victorieuse. Il y a dans l'histoire des premières missions franciscaines des éclats de rire qui sonnent haut et clair ⁴⁸⁸.

Au reste, on s'imagine souvent le moyen âge comme beaucoup plus triste qu'il n'a été. On souffrait beaucoup alors, mais l'idée de douleur n'étant jamais séparée de celle de pénalité, la souffrance était une expiation ou une épreuve, et la douleur ainsi envisagée perd son aiguillon ; la lumière et l'espérance la pénètrent.

François puisait une partie de sa joie dans la communion. Il avait pour le sacrement de l'eucharistie ce culte tout imprégné d'effusions indicibles, de larmes joyeuses, qui a aidé quelques-unes des plus belles âmes de l'humanité à supporter la fatigue et la chaleur du jour ⁴⁸⁹. La lettre du dogme n'était pas arrêtée au treizième siècle comme aujourd'hui ⁴⁹⁰ ; mais ce qu'il y a de beau, de vrai, de puissant, d'éternel dans le repas mystique institué par Jésus, était alors vivant dans tous les cœurs.

L'eucharistie fut vraiment le viatique des âmes. Comme autrefois les pèlerins d'Emmaüs, aux heures où les ombres du soir descendent, où les tristesses vagues envahissent l'âme, où les fantômes de la nuit s'éveillent et semblent se dresser derrière chacune de nos pensées, nos pères voyaient le divin et mystérieux compagnon venir à eux ; ils buvaient ses paroles, sentaient la force descendre dans leur cœur, tout leur être intérieur se réchauffer, et ils

murmuraient de nouveau : « Restez avec nous, Seigneur,
car le soir approche et le jour est sur son déclin. »
Souvent ils furent exaucés.

Spiritus Domini super me ; propter quod unxit me, evangelizare pauperibus misit me, sanare contritos corde ; prædicare captivis remissionem et cæcis visum ; dimittere confractos in remissionem ; prædicare annum Domini acceptum et diem retributionis... Hodie impleta est hæc scriptura in auribus vestris 491.

Vidit [Jacob] in somnis scalam stantem super terram, et cacumen illius tangens cælum ; angelos quoque Dei ascendentes et descendentes per eam ; et Dominum innixum scalæ dicentem sibi : Ego sum Dominus Deus Abraham patris tui, et Deus Isaac ; terram in qua dormis tibi dabo et semini tuo. Eritque semen tuum quasi pulvis terræ ; dilataberis ad Occidentem et Orientem, et Septentrionem et Meridiem ; et benedicentur in te, et in semine tuo, cunctæ tribus terræ. Et ero custos tuus quocumque perrexeris et reducam te in terram hanc ; nec dimittam nisi complevero universa quae dixi. Cumque evigilasset Jacob de somno, ait : Vere Dominus est in loco isto, et ego nesciebam. Pavensque : Quam terribilis est locus iste ! non est hic aliud nisi domus Dei et porta cæli 492.

Et vidi cælum novum et terram novam. Primum enim cælum et prima terra abiit, et mare jam non est. Et ego Johannes vidi sanctam civitatem, Jerusalem novam, descendentem de cælo a Deo, paratam sicut sponsam ornatam viro suo. Et audivi vocem magnam de throno dicentem : Ecce tabernaculum Dei cum hominibus, et habitabit cum eis ; et ipsi populus ejus erunt, et ipse Deus cum eis erit eorum Deus, et absterget Deus omnem lacrimam ab oculis eorum, et mors ultra non erit, neque luctus, neque clamor, neque dolor erit ultra, quia prima abierunt. Et dixit qui sedebat in throno : Ecce nova facio omnia. Et dixit mihi : Scribe, quia hæc verba fidelissima

sunt et vera. Et dixit mihi : Factum est ! Ego sum Alpha et Omega, initium et finis. Ego sitienti dabo de fonte aquæ vitæ gratis. Qui vicerit possidebit hæc, et ero illi Deus, et ille erit mihi filius ⁴⁹³.

L'Esprit du Seigneur est sur moi, parce qu'il m'a marqué de son onction pour annoncer aux pauvres la bonne nouvelle, pour guérir ceux qui ont le cœur brisé, annoncer aux captifs la délivrance, aux aveugles le recouvrement de la vue ; pour rendre la liberté aux opprimés, pour proclamer l'année favorable du Seigneur et le jour de la rétribution... Cette parole de l'Écriture s'est réalisée aujourd'hui et vos oreilles en ont entendu l'accomplissement ⁴⁹⁴.

Jacob eut un songe : il vit une échelle posée sur la terre dont le sommet atteignait au ciel ; et les anges de Dieu montaient et descendaient le long de l'échelle, et à la cime était le Seigneur qui lui dit : Je suis le Seigneur, le Dieu d'Abraham ton père, et le Dieu d'Isaac, la terre où tu dors je te la donnerai à toi et à ta postérité. Ta postérité sera innombrable comme la poussière de la terre ; tu t'étendras vers l'Occident et vers l'Orient, vers le Septentrion et vers le midi, et en toi et en ta postérité seront bénies toutes les familles de la terre. Je te garderai partout où tu iras, et je te ramènerai en ce pays, car je ne t'abandonnerai point que je n'aie fait tout ce que j'ai dit. Et quand Jacob se fut réveillé, il dit : Véritablement le Seigneur est en ce lieu, et je ne le savais pas. Puis saisi de crainte, il s'écria : Que ce lieu est redoutable ! C'est bien ici la maison de Dieu et la porte des cieux ⁴⁹⁵.

Et je vis un ciel nouveau et une terre nouvelle ; car le premier ciel et la première terre avaient disparu, et la mer n'était plus. Et moi, Jean, je vis la cité sainte, la Jérusalem

nouvelle, qui descendait du ciel d'auprès de Dieu, parée comme une épouse qui s'est parée pour son fiancé. Et j'entendis une grande voix, venant du trône, qui disait : Voici le tabernacle de Dieu avec les hommes. Il habitera avec eux ; et ils seront son peuple, et Dieu lui-même sera leur Dieu. Il essuiera toute larme de leurs yeux, et la mort ne sera plus ; et il n'y aura plus ni deuil, ni cri, ni douleur, car toutes les choses anciennes auront disparu. Et Celui qui était assis sur le trône dit : Voici je fais toutes choses nouvelles ! Et il me dit : Écris, car ces paroles sont pleines de certitude et de vérité. Il me dit encore : C'est fait ! Je suis l'alpha et l'oméga, le commencement et la fin. A celui qui a soif je donnerai à boire, gratuitement, de l'eau de la source de vie. Celui qui vaincra possédera ces choses, et je serai son Dieu, et il sera mon fils ⁴⁹⁶.

CHAPITRE XII

L'AVÈNEMENT D'HONORIUS III ET L'INDULGENCE DE LA PORTIONCULE ⁴⁹⁷

(1216)

L'année 1216 était jusqu'ici une des plus obscures de la vie de saint François, mais elle a été tout à coup inondée de lumière par la publication d'un document qui, malgré sa brièveté, doit se placer au tout premier rang des sources de l'histoire religieuse du XIII^e siècle. Il s'agit d'une lettre de notre concitoyen Jacques de Vitry, qui arriva à Pérouse le jour même de la mort d'Innocent III, y vit l'élection d'Honorius III, et dont l'attention fut vivement sollicitée par l'entreprise des Frères Mineurs ⁴⁹⁸. Il est sans doute inutile

d'insister sur la valeur d'une lettre, véritable fragment de journal intime, écrit au moment même des événements, et avant que les inévitables illusions d'optique qui vont sans cesse transformant les visions passées eussent pu modifier l'impression première.

Ce qui ressort tout d'abord avec évidence de cette page qu'on trouvera ci-après, c'est que les critiques les mieux intentionnés ont péché par excès de prudence dans leur appréciation du mouvement franciscain à ses débuts. Lorsque des documents tels que les Fioretti, par exemple, parlent du développement prodigieux que prit immédiatement l'Ordre, les Bollandistes faisaient doucement ressortir ce que de telles indications présentent d'invraisemblable ; d'autres, et le P. Papini en particulier, faisaient de même, avec une sorte de joie féroce et la passion d'un iconoclaste. J'aime à croire qu'ils seraient heureux de reconnaître aujourd'hui, les uns et les autres, combien les considérations raisonnables peuvent fourvoyer l'historien ⁴⁹⁹.

Au premier abord, il paraît incroyable qu'en 1216, six ans à peine après qu'Innocent III avait fait un accueil si réservé aux douze pauvres pèlerins d'Assise, ceux-ci aient vu leurs paroles assez vite voler de bouche en bouche, leurs idées assez profondément germer dans les cœurs, pour qu'au moment le plus solennel et le plus saisissant du pontificat de ce pape, ils aient attiré les regards du monde religieux et soient apparus comme destinés à être les sauveurs de l'Église. C'est pourtant un fait.

Le concile de Latran avait, quelques mois auparavant, donné le spectacle peut-être le plus imposant de tout le XIII^e siècle. Les soixante et dix canons qu'il avait adoptés peuvent être considérés comme la charte de la réforme religieuse au moyen âge, et on sent encore, après tant de siècles, la vie, l'amour, l'effort vers Dieu, palpiter dans ces décrets où le pape avait mis le meilleur de lui-même.

Éloignés de leurs diocèses ou de leurs abbayes, arrachés depuis de longs mois à leurs habitudes et à toutes les influences qui enlissent d'ordinaire la volonté, les Pères du concile étaient entrés en complète communion d'idées avec le pontife. Subjugués, entraînés ou enthousiasmés, il put leur sembler un moment qu'ils recevaient une nouvelle onction et qu'unis au chef visible de l'Église ils allaient être rendus capables de toutes les réformes.

Il faut lire les sermons ordinaires d'Innocent III, et puis celui qu'il prononça pour inaugurer la première session du concile, pour sentir combien alors il se surpassa lui-même. S'appropriant les paroles du Christ à ses apôtres : *Desiderio desideravi manducare vobiscum hoc pasca* (j'ai vivement désiré manger avec vous cette pâque), il n'eut qu'à exprimer ce qu'il sentait pour atteindre à une émotion sublime. Pour bien comprendre ce discours, il faut en négliger le détail, faire abstraction de tout l'appareil allégorique, qui aujourd'hui étonne et arrête, pour pénétrer jusqu'à son inspiration même. Si l'on fait cela on arrive bien vite à voir le travail profond qui depuis 1198 s'était opéré dans la pensée du pape. Il y a là un dramatique intérêt, parce qu'on l'y voit faisant avec douleur et humilité le compte de ses voies et se marquant à lui-même et à ses successeurs le but idéal.

La puissance terrestre de la papauté disparaît ici, le pontife n'est plus établi pour régir et gouverner, il est établi au-dessus des rois et des peuples pour souffrir avec eux et surtout pour eux. La prééminence du pontife romain devient comme une prééminence de douleur.

Mais, hélas ! ce n'est pas impunément qu'on s'élève à une pareille hauteur morale. La vie qu'Innocent III aurait désirée pour achever son œuvre lui fut brusquement refusée ⁵⁰⁰.

Comme Moïse, il ne put que voir de loin la terre de promesse, mais ce fut du moins les yeux tournés vers elle

qu'il succomba.

Fort de l'appui qu'il avait rencontré chez les représentants des églises, il quitta Rome en avril 1216 et arriva vers la fin de mai à Pérouse. Son intention était de parcourir la Toscane et la haute Italie pour réconcilier Gênes et Pise, et d'activer par tous les moyens les préparatifs de la croisade décidée par le concile.

Il n'est sans doute pas présomptueux de penser que François, qui avait un ardent désir d'évangéliser les infidèles, alla aussitôt à Pérouse se mettre aux ordres du souverain pontife ⁵⁰¹.

Quelques semaines s'étaient à peine écoulées que celui-ci tomba gravement malade et fut emporté, probablement par une fièvre maligne.

Il se passa alors une scène qui jette un bien triste jour sur les personnages qui formaient à ce moment ce qu'on est convenu d'appeler la famille pontificale. Lorsque tous ces prélats qu'Innocent avait comblés d'honneurs et de présents ⁵⁰² furent bien sûrs que c'en était fait de lui ils coururent à leurs intrigues et abandonnèrent le cadavre à toutes les entreprises d'une valetaille éhontée ⁵⁰³.

Il faut lire ces faits chez celui qui en fut le témoin oculaire pour ne pas être tenté de les prendre pour le récit complaisant de quelque sinistre cauchemar.

« De Milan, dit Jacques de Vitry, je suis venu dans une ville du nom de Pérouse, où le pape Innocent venait de mourir, mais il n'était pas encore enseveli ⁵⁰⁴. Pendant la nuit des voleurs l'ont dépouillé de ses vêtements précieux et ont laissé son corps presque nu et sentant mauvais au milieu de l'église. Et moi j'y suis allé et j'ai vu de mes yeux combien courte, vaine et trompeuse est la gloire de ce monde. »

Les cardinaux qui convoitaient le plus la succession d'Innocent III avaient été complètement déconcertés par sa

mort soudaine et ne purent rien organiser, car dès le moment des funérailles les gens de Pérouse prirent leurs précautions pour que l'élection ne traînât pas en longueur ⁵⁰⁵.

Il arriva alors ce qui arrive souvent en pareil cas ; celui des cardinaux qui la veille semblait avoir le moins de chances fut précisément choisi. Il avait aux yeux de ses confrères une qualité précieuse et qui leur permettait les grands espoirs : c'était un des membres les plus âgés du Sacré-Collège. Faible et maladif, il apparut comme désigné pour dénouer provisoirement la situation ⁵⁰⁶, d'autant plus qu'on pouvait espérer que sous son pontificat la direction réelle des affaires appartiendrait à celui qui saurait s'en emparer et qui pourrait ainsi s'assurer sa succession.

Ce fut bien à peu près ce qui arriva. Honorius III régna un peu plus longtemps qu'on ne l'avait espéré, mais il trouva à côté de lui un coadjuteur bien décidé à ne pas se laisser frustrer de la succession : le cardinal Hugolin dei Conti, le futur Grégoire IX.

Les historiens ecclésiastiques, entraînés par leur prédilection pour les papes belliqueux, oublient trop que tout ce qu'il y a eu de plus durable et bienfaisant dans le pontificat d'Innocent III a été consolidé et parachevé sous celui de son successeur. Au point de vue religieux, la chaire de saint Pierre n'a jamais été occupée par un plus digne.

« Les cardinaux, dit Jacques de Vitry, élurent Honorius, bon et religieux vieillard, très simple et bienveillant, qui avait donné aux pauvres presque tout ce qu'il avait. »

Un pareil éloge est à noter, surtout à une époque où il était déjà glorieux pour un prélat de n'être pas simoniaque. Honorius III eut un mérite spécial à s'en rendre digne, puisqu'au moment de son élection il était camerarius ⁵⁰⁷, c'est-à-dire trésorier du Saint-Siège.

Hic dies suos in pace disposuit, a dit un autre de ses contemporains ⁵⁰⁸, et ces quelques mots résument admirablement la pensée intime de son règne. Ce ne fut pas par faiblesse, comme on pourrait être tenté de le supposer, qu'il rechercha la paix, il la voulut énergiquement et agit en conséquence ⁵⁰⁹. A peine assis au gouvernail de l'Église, il gagna la haute mer, les régions sereines où les filets apostoliques se remplissent sans bruit. Cependant bien des historiens restés sur la plage, les yeux fixés sur cette barque qu'ils ne voient pas bouger, se prennent à regretter les pontificats où elle bataillait tout près des côtes au risque d'être brisée sur les rochers ou de se perdre dans les algues.

On peut s'imaginer l'impression produite sur un homme tel qu'Honorius, par la vue des bassesses inimaginables qui étaient alors l'accompagnement ordinaire de toute élection pontificale. L'élu se voyait à l'instant même cerné par la nuée des courtisans, des quémandeurs, des valets et des mendiants qui, comme autant de vampires, venaient réclamer leur part à la curée.

« Dans mon séjour à la cour pontificale, dit un peu plus loin Jacques de Vitry, j'ai vu beaucoup de choses qui m'ont vivement attristé. On y est tellement préoccupé des affaires séculières et temporelles, de tout ce qui concerne les rois et les royaumes, de litiges et de procès, qu'il est presque impossible d'y parler des questions religieuses.

« J'ai cependant trouvé dans ces contrées un sujet de consolation : c'est que beaucoup de personnes de l'un et l'autre sexe, riches et vivant dans le siècle, quittent tout pour l'amour du Christ et renoncent au monde. On les appelle Frères Mineurs. Le pape et les cardinaux les ont en grand respect. Quant à eux ils se désintéressent complètement des choses temporelles et font chaque jour les efforts les plus énergiques pour arracher aux vanités de

ce monde les âmes qui périssent, et les entraîner dans leurs rangs. Grâce à Dieu, leur labeur a déjà produit beaucoup de fruits, et ils ont conquis beaucoup d'âmes, si bien que celui qui les écoute en appelle d'autres et un auditoire appelle un autre auditoire.

« Ils vivent suivant la forme de la primitive Église dont il est écrit : « La multitude des croyants n'était qu'un cœur et qu'une âme. » Pendant la journée, ils vont dans les villes et les villages pour gagner des âmes et travailler ; la nuit ils se rendent dans des ermitages ou des lieux écartés pour y vaquer à la contemplation.

« Les femmes demeurent ensemble près des cités, dans divers hospices ; elles ne reçoivent rien, mais vivent du travail de leurs mains. Elles sont très troublées et chagrinées de se voir honorées plus qu'elles ne le voudraient, soit par les clercs, soit par les laïques ⁵¹⁰.

« Les hommes de cet ordre se réunissent, non sans grand profit, une fois par an, en un lieu fixé d'avance, pour se réjouir dans le Seigneur et manger ensemble ; puis, avec le conseil d'hommes de bien, ils adoptent et promulguent des institutions saintes et approuvées par le pape. Après cela ils se dispersent pour tout le reste de l'année en Lombardie, en Toscane et jusque dans les Pouilles et la Sicile. Frère Nicolas, qui est du même pays que le pape, homme saint et religieux, a récemment quitté la curie pour aller se joindre à eux, mais comme il est indispensable au pape, il a été rappelé par lui.

« Je crois que c'est pour faire honte aux prélats qui sont comme des chiens incapables d'aboyer que le Seigneur veut, avant la fin du monde, sauver beaucoup d'âmes par ces simples et ces pauvres. »

Cette esquisse de l'activité des premiers Franciscains ne manque pas de pittoresque. Quoi de plus gracieux que cette ligne sur les chapitres annuels, réunions où l'on se rend pour se réjouir dans le Seigneur et prendre part à de

fraternelles agapes ? Certainement Jacques de Vitry avait entendu parler du chapitre des nattes d'une façon très analogue à celle dont il nous est raconté dans les Fioretti ⁵¹¹.

La caractéristique qu'il donne des sœurs est aussi bien intéressante et suffirait, à elle seule, à nous prouver combien les premiers établissements fondés à l'instar de Saint - Damien différaient de ce qu'est aujourd'hui un couvent de Clarisses.

Mais le point sur lequel il faut surtout insister en ce moment, c'est celui des rapports de saint François avec la papauté. Ils ont été beaucoup plus réguliers et effectifs qu'on ne se l'imaginait jusqu'ici. Saint François mit une sorte de ténacité à faire sans cesse preuve d'orthodoxie ; il ne lui suffisait pas que sa règle eût été approuvée par le pape, il voulut que les institutions capitulaires le fussent aussi.

Était-ce dans le but de demander cette approbation, ou était-ce pour recevoir les ordres du pontife au sujet de la croisade, qu'il se trouvait à Pérouse au moment où Innocent III mourut ? On ne sait, mais ce qui est sûr c'est qu'il y était, et que le glorieux pontife, s'il rouvrit les yeux au moment du rôle suprême, put voir à ses côtés le petit pauvre du Christ ⁵¹².

Si le cœur de Jacques de Vitry fut si douloureusement ému des scènes qui suivirent, on peut deviner combien saigna celui de François en voyant de quels opprobres on abreuvait sa Dame, la sainte Pauvreté.

Puis il fit à la curie une affreuse expérience : c'est qu'on peut labourer et semer, prier et pleurer sur son labeur, sans que la semence lève. Il y a des portes auxquelles on a beau heurter, jamais elles ne s'ouvrent ; celui chez lequel on veut entrer fait mille protestations d'amitié, de respect, d'admiration, mais il n'est jamais chez lui, comment y ferait-il entrer les autres ?

Qu'importaient à François les moqueries, les injures, les persécutions dont on l'assaillait si souvent ? Les insulteurs d'un moment devenaient le lendemain des collaborateurs et des disciples, et de leur âme subjuguée s'exhalait bientôt le cri du repentir, de l'amour et de la foi. Mais que n'aurait-il pas donné pour que les prélats qui lui prodiguaient les plus embarrassants témoignages d'admiration fissent moins bon accueil à sa personne et meilleur accueil à ses idées ?

L'élection d'Honorius dut lui paraître la réponse du Saint-Esprit lui-même à son découragement. N'était-elle pas l'indice qu'il s'était exagéré les maux de l'Eglise ? Dieu prenait en mains la cause de la Pauvreté. Le vieillard qui allait succéder à saint Pierre n'était-il pas comme un Frère Mineur, lui qui avait su conserver son cœur pur de toute avarice ?

Tels sont sans doute les sentiments dans lesquels François reprit le chemin de Pérouse peu de jours après l'avènement du nouveau pontife. Il cheminait allégrement avec cette joie claire et lumineuse qui suit les heures d'orage lorsque le ciel se rassérène brusquement.

Accompagné de frère Masseo, il allait, lui aussi, demander au nouveau pape un cadeau de joyeux avènement.

Ce qu'il désirait obtenir était une faveur sans précédent, je crois, dans les annales de l'Eglise ; mais il avait cette force éternellement victorieuse : la foi.

Durant la nuit précédente, pendant qu'il priait dans sa chère chapelle de Notre-Dame des Anges, sa démarche lui avait été dictée en quelque sorte par Dieu lui-même. Il avait bien des fois expérimenté que des conversions sincères sont suivies de brusques retours, simplement parce qu'à beaucoup de pécheurs le témoignage intérieur, la certitude personnelle du pardon de Dieu ne suffit pas.

Le criminel gracié n'a pas seulement besoin d'être jeté hors de la prison pour être sûr de sa liberté, et avoir le courage de recommencer une vie nouvelle, il lui faut un

signe palpable de sa grâce, une attestation qu'il serrera fiévreusement sur son sein, si tout à coup apercevant le geôlier ou le bourreau, il se sent défaillir ⁵¹³.

Il vaudrait assurément mieux qu'il en fût autrement et que les convertis ressemblassent tous à saint Paul et à ces héros de la foi chez lesquels l'assurance du salut est infinie, sans ombre et sans degré. Mais s'il y a quelques âmes élues qui se savent si bien unies à Dieu qu'elles éprouvent une sorte de joie à l'aimer sans le voir et à espérer contre espérance, ce sont là des vertus peu faites pour notre terre. Or les saints et les convertisseurs n'ont pas à se demander ce que seraient de purs esprits, mais ce que sont les hommes, et à les pousser vers Dieu qui les a créés finis et imparfaits, en tenant compte de leurs faiblesses et de leurs imperfections ⁵¹⁴.

C'est pour cela que François était depuis longtemps préoccupé du désir de donner à ceux qu'il gagnait au bien comme une attestation extérieure du drame qui s'était déroulé au plus profond de leur cœur et dont ils étaient sortis vainqueurs.

Il voulait que ceux qu'il jetait sur la voie du bien eussent la bienfaisante sensation qu'une page de leur histoire avait été arrachée, que la grâce de Dieu leur permettait de recommencer la vie, sans que le fantôme du passé et de ses souillures risquât de se dresser de nouveau devant eux.

Honorius éprouva-t-il quelque surprise en voyant deux Frères Mineurs se mêler au flot pressé des solliciteurs ? Si une pensée de tristesse ou de désillusion se présenta à son esprit, elle ne fit que le traverser. La faveur demandée par François était énorme, mais elle était toute spirituelle, et, en écoutant le Poverello, le pontife put sentir dans sa voix l'amour de ces violents qui ravissent le royaume des cieux.

« Très Saint-Père, disait-il, il y a quelque temps je vous ai réparé ⁵¹⁵ une église en l'honneur de la Vierge mère du

Christ. Je supplie Votre Sainteté d'y mettre, à l'occasion de sa dédicace, une indulgence sans oblation ⁵¹⁶. »

Le pape se récria. A cette époque, toute indulgence, si minime fut-elle, supposait une oblation, c'est-à-dire l'offrande d'une somme proportionnée à la fortune de celui qui l'obtenait.

Mais cette considération de jurisprudence ecclésiastique semblait ne point du tout toucher François ; et le vieux pontife sentait une étrange émotion le gagner à la vue de celui qui le regardait, comme le fils regarde son père, sachant qu'il sera exaucé.

« Et de combien d'années veux-tu cette indulgence ? dit Honorius sans s'apercevoir que tacitement il accordait déjà le premier point.

« — Très Saint-Père, répondit François, ce ne sont pas des années que je demande à Votre Sainteté, mais ce sont des âmes.

« — Que veux-tu dire par là ? demanda le pape, pressé comme par une force irrésistible de s'avouer vaincu dans cette lutte.

« — Très Saint-Père, je voudrais, si Votre Sainteté le permet, que tous ceux qui se rendront à cette église, contrits de leurs péchés, après s'être confessés et avoir reçu l'absolution sacerdotale, obtinssent la rémission de tous leurs péchés, soit comme peine, soit comme coulpe, dans les cieux et sur la terre, depuis le jour de leur baptême jusqu'au jour et à l'heure de leur entrée dans cette église. »

A l'ouïe de ces paroles, le pape se sentit envahi par un trouble nouveau. Quelques jours auparavant il avait reçu les clefs mystérieuses qui symbolisent le pouvoir de lier et de délier, d'ouvrir et de fermer, et voici que le plus humble

de ses enfants venait le conjurer d'ouvrir toute grande la porte du salut, de publier un pardon inouï.

Qui sait si pendant que sa bouche murmurait une dernière objection et qu'au fond de son cœur éclatait un chant d'allégresse infiniment doux, il ne songea pas à un autre vieillard, à ce Siméon qui, debout sur le seuil du temple de Jérusalem, avait pu serrer entre ses bras le Désiré des nations, le Rédempteur du monde !

« Ce n'est pas la coutume de la curie romaine, dit-il, d'accorder une pareille indulgence ⁵¹⁷.

« — Seigneur, répliqua François, ce que je demande ce n'est pas moi qui vous le demande, mais celui de la part de qui je viens, le Seigneur Jésus-Christ. »

Et cette fois le pape répondit aussitôt : « Oui, je t'accorde cette indulgence. »

Cet entretien avait pour témoins plusieurs cardinaux qui jusqu'alors avaient gardé le silence. Leur émoi fut grand, à l'ouïe des dernières paroles du pape. Ils se jetèrent à son secours comme s'ils avaient cru que le pouvoir suprême lui donnait une sorte de vertige : « Mais, Seigneur, si vous accordez à cet homme une pareille indulgence, vous détruisez celle de la croisade, et celle des sanctuaires apostoliques perdra toute valeur.

« — Nous la lui avons donnée et octroyée, dit Honorius, nous ne pouvons revenir sur ce qui est fait ; mais nous la modifierons de façon à ce qu'elle ne s'étende qu'à un jour naturel ⁵¹⁸. »

Et le faisant approcher : « Dès maintenant, lui dit-il. nous accordons que quiconque viendra et entrera dans cette église, bien repentant et après s'être confessé, soit absous de toute peine et de toute coulpe ; et nous voulons que cette indulgence soit valable chaque année, à perpétuité,

seulement pendant une journée à partir des premières vêpres jusqu'aux vêpres du lendemain. »

A peine le pontife avait-il cessé de parler que François, rayonnant de joie, s'inclinait et se préparait à quitter la salle.

« Osimplicione quo vadis ? O enfant trop naïf et sans fraude, où vas-tu ? Où cours-tu sans lettres testimoniales d'une si grande faveur ? »

Ces paroles si naturelles dans la bouche du pontife qui avait senti la mauvaise volonté de ses cardinaux étonnèrent peut-être un peu François.

Ce qu'il était venu chercher auprès du successeur de Pierre, c'était l'indulgence proprement dite et non un diplôme et des parchemins.

« Si cette indulgence est l'œuvre de Dieu, dit-il, c'est à lui de manifester son œuvre ; je n'ai pas besoin d'en avoir d'instrument : que cette charte soit la B. Vierge Marie, que le notaire soit le Christ et les anges les témoins.⁵¹⁹ »

François et frère Masseo quittèrent aussitôt Pérouse pour regagner Notre-Dame des Anges. Ils marchaient à peine depuis une heure et arrivaient à Colle, ce joli petit village qui existe encore à la cime d'un mamelon tout planté de pins parasols lorsque François voulut se reposer à la léproserie. Il s'y endormit d'un sommeil plein de songes où il lui fut révélé que Dieu, dans le ciel, avait confirmé l'indulgence donnée sur la terre par son ministre.

Peu de jours après, le 2 août, eut lieu la dédicace solennelle de l'église de Notre-Dame des Anges ou de la Portioncule. Sept évêques avaient répondu à l'appel de François qui annonça à la foule le pardon accordé à perpétuité pour ce jour-là à sa chère chapelle.

Il serait hors de propos de décrire le cérémonial de ces fêtes qui, depuis le XIII^e siècle, n'a pour ainsi dire pas varié

; mais tandis qu'aujourd'hui la foule assiste passive et indifférente à des rites dont la signification profonde lui échappe complètement, elle y assistait alors ardente et passionnée, comme à une sorte de duel entre Dieu et les puissances ténébreuses. En voyant se dérouler toute la gamme des bénédictions, des aspersions et des onctions, elle sentait la même émotion que le marin lorsqu'à travers mille périls, il parvient à arborer le drapeau de la patrie sur quelque rocher perdu de l'Océan.

François avait été chargé de la prédication de circonstance ; il est fort probable qu'en sa qualité de diacre, il tint à honneur de faire une partie des lectures. Dans les recommandations qu'il devait adresser à ses disciples, au moment de sa mort, au sujet de sa chère église, on retrouve l'écho de la liturgie de la dédicace dont la majeure partie avait pu paraître comme dictée tout spécialement pour la Portioncule.

« 0 Éternel, Dieu d'Israël, il n'y a personne de semblable à vous, ni dans les cieux ni sur la terre : vous gardez l'alliance et la miséricorde envers vos serviteurs qui marchent en votre présence de tout leur cœur... Mais quoi ! Dieu habiterait-il vraiment sur la terre ? Voici, les cieux des cieux ne peuvent vous contenir, combien moins cette maison que j'ai bâtie ! Toutefois, Seigneur, mon Dieu, soyez attentif à la prière de votre serviteur et à sa supplication : écoutez le cri et la prière que vous adresse aujourd'hui votre serviteur. Que vos yeux soient nuit et jour ouverts sur cette maison, sur le lieu dont vous avez dit : Là sera mon nom. Daignez exaucer la prière que votre serviteur fait en ce lieu. Daignez exaucer la supplication de votre serviteur et de votre peuple d'Israël lorsqu'il s prieront en ce lieu. Exaucez du lieu de votre demeure des cieux, exaucez et pardonnez !

« ... Quand l'étranger, qui n'est pas de votre peuple d'Israël, viendra d'un pays lointain, à cause de votre nom, car on saura que votre nom est grand, votre main forte et

votre bras étendu, quand il viendra prier dans cette maison, exaucez-le des cieux, du lieu de votre demeure, et accordez à cet étranger tout ce qu'il vous demandera, afin que tous les peuples de la terre connaissent votre nom pour le craindre, comme votre peuple d'Israël, et sachent que votre nom est invoqué sur cette maison que j'ai bâtie ⁵²⁰. »

Ainsi avait prié Salomon pour la dédicace du temple de Jérusalem, ainsi pouvait prier François pour la dédicace de la Portioncule avec une force que ces paroles n'avaient pas dans la bouche du roi d'Israël, avec cette surabondance de foi et de confiance que Jésus a infusée au cœur des siens vis-à-vis du Père Céleste.

Justus ut palma florebit ;
sicut cedrus Libani multiplicabitur ⁵²¹

Ne memineritis priorum,
Et antiqua ne intuean ini.
Ecce ego facio nova, et nunc orientur,
Utique cognoscetis ea...
Populum istum formavi mihi,
Laudem meam narrabit ⁵²².

Quam pulchri super montes pedes annuntiantis et
prædicantis pacem, annuntiantis bonum, prædicantis
salutem, dicentis Sion : Regnabit Deus tuus ! Vox
speculatorum tuorum : levaverunt vocem, simul laudabunt,
quia oculo ad oculum videbunt cum converterit Dominus
Sion... Paravit Dominus brachium sanctum suum in oculis
omnium gentium ; et videbunt omnes fines terræ salutare
Dei nostri ⁵²³.

Egredimini in montem, et afferte frondes olivæ..., et
frondes ligni nemorosi, ut fiant tabernacula, sicut scriptum
est... Fecit ergo universa ecclesia eorum qui redierant de
captivitate tabernacula et habitaverunt in tabernaculis.
Non enim fecerant a diebus Josue, filii Nun, taliter filii
Israel usque ad diem illam ; et fuit lætitia magna nimis.
Legit autem in libro legis Dei per dies singulos, a die primo
usque ad diem novissimum ; et fecerunt solemnitatem
septem diebus, et in die octavo collectam, juxta ritum ⁵²⁴.

Omnes etiam qui credebant erant pariter, et habebant
omnia communia. Possessiones et substantias vendebant,
et dividebant illa omnibus, prout cuique opus erat. Quotidie

quoque perdurantes unanimiter in templo, et frangentes circa domos panem sumebant cibum cum exultatione et simplicitate cordis, collaudantes Deum, et habentes gratiam ad omnem plebem. Dominus autem augebat qui salvi fierint quotidie in idipsum ⁵²⁵.

Le juste s'épanouira comme le palmier,
et sa fécondité sera comme celle du cèdre du Liban ⁵²⁶.

Ne pensez pas sans cesse au passé ;
et ne considérez plus les choses anciennes,
Voici, je fais des choses nouvelles : elles sont
sur le point d'apparaître.

Vos yeux les verront...
Je me suis formé ce peuple,
il racontera ma gloire ⁵²⁷.

Qu'ils sont beaux sur les montagnes les pieds de celui qui annonce de bonnes nouvelles, qui proclame la paix, du bon messager qui annonce le salut, et dit à Sion : Ton Dieu l'emportera ! La voix de tes sentinelles a retenti ; elles ont élevé la voix. Toutes ensemble elles vont pousser des cris de joie, car de leurs yeux elles verront le retour de Dieu en Sion... Le Seigneur a manifesté sa puissance sous les yeux de toutes les nations, et de toutes les extrémités de la terre on verra comment notre Dieu nous a délivrés ⁵²⁸.

Allez sur la montagne et rapportez-en des branches d'olivier... des branches de toute espèce de bois touffu, pour vous faire des abris, comme cela est prescrit dans l'Écriture... Tous ceux donc qui étaient revenus de la

captivité se firent des abris de feuillage et y habitèrent. Or, on n'avait plus fait cela depuis le temps de Josué, fils de Nun, et il y eut de grandes réjouissances. On lut dans le livre de la loi de Dieu depuis le premier jour jusqu'au dernier. La fête dura sept jours et le huitième jour il y eut une assemblée solennelle, comme cela est ordonné 529.

Tous les croyants vivaient ensemble et ils avaient tout en commun. Ils vendaient leurs propriétés et leurs biens et ils en partageaient le prix entre tous, suivant les besoins de chacun. Ils passaient chaque jour de longues heures ensemble dans le Temple, et célébrant la fraction du pain tantôt chez les uns, tantôt chez les autres, ils prenaient leurs repas avec grande joie dans la simplicité de leur cœur ; ils louaient Dieu tous ensemble et se faisaient aimer par tout le peuple. Aussi le Seigneur accroissait-il chaque jour le nombre de ceux qui étaient sauvés 530.

CHAPITRE XIII

CHAPITRE GÉNÉRAL DE 1217 531

A partir de la Pentecôte de 1217, les indications chronologiques sur la vie de François sont assez nombreuses pour rendre les erreurs presque impossibles.

Il n'en est malheureusement pas de même pour les dix-huit mois qui précèdent (automne 1215 — Pentecôte 1217). Pour cette période on en est réduit à des hypothèses ou peu s'en faut.

Comme François n'entreprit alors aucune mission à l'étranger, il employa sans doute ce temps à évangéliser l'Italie centrale et à consolider les bases de son institution. Sa présence à Rome, pendant le concile de Latran (11-30

novembre 1215), est possible, et même probable, mais n'a laissé aucune trace dans les biographies primitives. On peut considérer comme un indice favorable à la présence de François à Rome durant ce temps les nombreuses analogies qu'on pourrait noter entre les deux sermons prononcés par Innocent III pour l'ouverture et la clôture du concile et les opuscules de saint François. Il semble vraiment par moments, que François se soit efforcé de faire écho à la voix du pontife.

Le concile s'occupa certainement de l'Ordre nouveau et fut appelé à prendre acte de l'approbation que lui avait donnée Innocent III ⁵³².

Vers cette même époque les chapitres généraux des Frères Mineurs réunis à la Portioncule, chaque année, pour la fête de Pentecôte, achevèrent de prendre leur physionomie originale, et une importance pour l'histoire de l'Église que personne n'a encore mesurée, mais qui ne peut pas être étudiée dans une esquisse rapide.

Jusqu'ici les chapitres avaient été des réunions de plus en plus nombreuses dont le but essentiel était d'établir ou de fortifier le contact entre le fondateur de l'Ordre et ses disciples. Le fait de les célébrer avec le concours d'un nombreux clergé séculier, puis, sous la présidence de prélats appartenant aux plus hauts sommets de la hiérarchie devaient fatalement exercer une grande influence sur les délibérations de l'assemblée.

En invitant au chapitre évêques et cardinaux, saint François pensait surtout à deux choses : d'abord à la splendide consécration que leur présence venait apporter aux idées nouvelles et aux efforts de la gente poverella ; puis à l'éclatant témoignage de loyalisme vis-à-vis de l'Église Romaine que constituait sa démarche.

Il ne pouvait guère prévoir l'influence profonde, quoique difficilement perceptible, que la présidence, même

purement honoraire, d'un cardinal, allait avoir sur les destinées de l'Ordre.

Si au sein du Sacré Collège, François et ses compagnons avaient trouvé des protecteurs, il est avéré qu'ils avaient rencontré aussi des oppositions irréductibles, même peu scrupuleuses sur les moyens à employer pour étouffer les nouvelles tendances.

Mais les plus chaleureux défenseurs des Frères Mineurs avaient-ils bien saisi toute l'ampleur de la réforme prêchée par eux ?

Il est permis d'en douter. C'est surtout à propos du cardinal Hugolin qu'on peut hésiter. Dès 1216, il s'était constitué le protecteur du mouvement franciscain. Et alors, de deux choses l'une : ou bien il n'avait pas compris la profondeur de l'effort franciscain ; ou bien, s'il l'a comprise, il a passé le restant de sa vie à brandir l'étendard des idées franciscaines, tout en le trahissant. Il pourrait y avoir pourtant une autre solution. Hugolin était de ceux qui ne voient pas de différence entre les Intérêts religieux du monde et les intérêts politiques du Saint-Siège. Chez ce vieillard d'une indomptable énergie, dont toute la force intellectuelle et morale était ainsi orientée, le succès des prédications franciscaines n'avait éveillé qu'une idée toute pratique : Comment pourrai-je utiliser cette force ?

Jean de Saint-Paul, cardinal-évêque de Sabine, qui avait été le premier protecteur bénévole des Frères, était mort en 1214 ⁵³³. Hugolin s'offrit à saint François pour lui succéder ⁵³⁴. Naturellement cette démarche assez extraordinaire remplit de joie l'âme de l'humble petit ! pauvre du Bon Dieu.

Il est bien possible que le 29 mai 1216, ait eu lieu le premier chapitre tenu en présence de ce cardinal. Par une erreur fort commune en histoire, la plupart des auteurs franciscains ont reporté à une seule date tous les traits épars concernant les premières assises, solennelles de

l'Ordre, et l'on a appelé cette assemblée-type Chapitre des nattes ⁵³⁵. En réalité, pendant de longues années, tous les chapitres de Pentecôte des Frères Mineurs méritèrent ce nom.

Se ra semblant au moment des plus fortes chaleurs, ils couchaient à la belle étoile ou s'abritaient dans des huttes de roseaux ; ne les plaignons pas : rien n'égale la glorieuse transparence des nuits d'été en Ombrie ; parfois en Provence on peut en savourer un avant-goût, mais si aux Baux, sur le rocher des Doms ou à la Sainte-Baume, le spectacle est aussi solennel et grandiose, il lui manque une douceur caressante, des effluves de vie qui là-bas lui donnent un charme ensorcelant.

Les habitants des villages et des bourgs des environs venaient en foule à ces rendez-vous, à la fois pour voir les cérémonies, assister à la prise d'habit de leurs parents ou de leurs amis, écouter les appels du Saint, et fournir aux frères toutes les provisions dont ils pouvaient avoir besoin.

Tout cela n'est pas sans quelque analogie avec les camp meeting si chers aux Américains : quant aux chiffres de quelques milliers d'assistants, donnés dans les légendes et qui ont fourni, même à un Franciscain, le P. Papini, l'occasion de plaisanteries d'un goût douteux, il n'est peut-être pas aussi étonnant qu'on pourrait le croire ⁵³⁶.

Ces premières réunions, où accouraient tous les frères, et qui avaient lieu en plein vent, en présence de foules venues de fort loin ⁵³⁷, n'avaient donc rien de commun avec les chapitres généraux postérieurs, véritables conclaves où se rendaient un petit nombre de mandataires, et dont la plupart des travaux, tenus secrets, ne concernaient que les affaires de l'Ordre.

Du vivant de François le but de ces assemblées était essentiellement religieux. On s'y rendait non pour parler affaires, ou procéder à la nomination du ministre général,

mais pour se fortifier dans la communion des joies, des exemples et des douleurs des autres frères ⁵³⁸.

Les quatre années qui suivent la Pentecôte de 1216, forment une étape dans l'évolution du mouvement ombrien : celle durant laquelle François lutta pour l'autonomie. Il y a ici des nuances passablement délicates, qui ont été méconnues par les écrivains ecclésiastiques aussi bien que par leurs adversaires, car si François tenait à ne pas se poser en révolté, il ne voulait pas compromettre son indépendance et sentait, avec une divination exquise, que tous les privilèges dont la cour de Rome pourrait le combler ne valaient pas la liberté.

Hélas, il dut bientôt se résigner à ces liens dorés, contre lesquels il ne cessa pourtant de protester jusqu'à son dernier souffle ⁵³⁹ ; mais on se condamnerait à ne rien comprendre à son œuvre, si on fermait les yeux à la violence morale que lui fit en cela la papauté.

Un coup d'œil jeté sur le recueil des bulles adressées aux Franciscains, suffit à montrer avec quelle ardeur il lutta contre les faveurs si avidement recherchées d'ordinaire par les ordres monastiques ⁵⁴⁰.

Une foule de traits de la légende mettent ce dédain de François pour les privilèges en pleine lumière. Ses intimes eux-mêmes ne comprenaient pas toujours ses scrupules :

« Ne vois-tu pas, lui dirent-ils un jour, que souvent les évêques ne nous permettent pas de prêcher, et nous font rester plusieurs jours sans rien faire, avant que nous puissions annoncer la parole de Dieu. Il vaudrait mieux obtenir dans ce but un privilège du pape, et ce serait pour le bien des âmes. »

« C'est par l'humilité et le respect, leur répondit-il vivement, que je veux convertir d'abord les prélats, car lorsqu'ils nous auront vus humbles et respectueux à leur

égard, ce sont eux qui nous prieront de prêcher et de convertir le peuple... Quant à moi je ne demande à Dieu aucun privilège, sinon celui de ne point en avoir, d'être plein de respect pour tous les hommes, et de les convertir, comme le veut notre règle, plus par nos exemples que par nos discours ⁵⁴¹. »

La question de savoir si François avait tort ou raison dans son antipathie pour les privilèges de la curie, n'est pas du domaine de l'histoire ; il est évident que cette attitude ne pouvait se prolonger : l'Église ne connaît que des fidèles ou des révoltés. Mais c'est souvent à des compromis de ce genre que s'arrêtent les plus nobles cœurs ; ils voudraient que l'avenir sortît du passé sans secousses et sans crise.

Le chapitre de 1217 fut marqué par l'organisation définitive des missions franciscaines : l'Italie et les autres contrées à évangéliser furent divisées en un certain nombre de provinces ayant chacune son ministre provincial. Dès les premiers jours de son avènement (18 juillet 1216), Honorius III avait cherché à ranimer le zèle populaire pour la croisade. Il ne se contentait pas de la prêcher, il en appelait à des prophéties assurant que sous son pontificat la Terre Sainte serait reconquise ⁵⁴². Le renouveau de ferveur qui s'ensuivit et se répercuta jusqu'en Allemagne, eut sur les Frères Mineurs une profonde influence. Cette fois François, peut-être par humilité, ne se mit pas à la tête des frères chargés de la mission en Syrie ; il leur donna pour conducteur le fameux Élie ⁵⁴³, auparavant à Florence, où il avait eu l'occasion de montrer ses hautes qualités ⁵⁴⁴.

Ce frère, qui désormais sera au premier plan de cette histoire, sortait des rangs les plus humbles de la société ; on ignore la date et les circonstances de son entrée dans l'Ordre. Pendant sa jeunesse, il avait gagné sa vie à Assise, en faisant des matelas et en enseignant à lire à quelques

enfants ; puis il avait passé un certain temps à Bologne comme scriptor, et on le trouve tout à coup parmi les Frères Mineurs chargé des plus difficiles missions.

Ses adversaires proclament à l'envi qu'il fut la plus belle intelligence de tout son siècle ; mais on a malheureusement beaucoup de peine, dans l'état actuel des documents, à se prononcer sur ses actes : instruit et - énergique, désireux de jouer le premier rôle dans l'œuvre de la réformation religieuse, et ayant son plan arrêté d'avance sur la façon de la réaliser, il alla droit à son but, mi-politique, mi-religieux. Plein d'admiration et de reconnaissance pour François, il voulait discipliner et consolider le mouvement de rénovation. Dans le cénacle franciscain où Léon, Junipère, Égide et tant d'autres représentent l'esprit de liberté, la religion des simples et des humbles, la poésie ensoleillée de l'Ombrie, frère Élie, représente l'esprit scientifique et ecclésiastique, la prudence et la raison.

Il eut de grands succès en Syrie, et reçut dans l'Ordre un des disciples les plus chers à François, Césaire de Spire, celui qui devait plus tard conquérir en moins de deux années toute l'Allemagne du Sud (1221-1223), et qui finit par sceller de son sang sa fidélité à la stricte observance, qu'il défendait contre les entreprises de frère Élie lui-même

545.

Césaire de Spire offre un brillant exemple de ces âmes en peine, altérées d'idéal, si nombreuses au treizième siècle, qui couraient de tous côtés, cherchant d'abord dans la science, puis dans la vie religieuse, de quoi étancher la soif mystérieuse qui les tourmentait : disciple de l'écolâtre Conrad, il s'était senti entraîné par le désir de réformer l'Église ; encore laïque, il avait prêché ses idées, non sans quelque succès, puisqu'un certain nombre de dames de Spire commencèrent à mener une vie nouvelle ; mais leurs maris s'étant fâchés, le prédicateur, pour échapper à leur vengeance, dut se réfugier à Paris, et partit de là pour

l'Orient où il retrouva, dans la prédication des Frères Mineurs, ses aspirations et ses rêves. Cet exemple montre combien était général l'état d'attente des âmes, lorsqu'éclata l'Évangile franciscain, et combien les voies lui étaient partout préparées.

Mais il est temps de revenir au chapitre de 1217 : les frères partis pour l'Allemagne, sous la conduite de Jean de Penna, furent loin d'avoir le même succès qu'Élie et ses compagnons ; ils ignoraient complètement la langue des pays qu'ils allaient évangéliser. Peut-être François ne s'était-il pas rendu compte que si l'italien pouvait suffire, à la rigueur, dans tous les pays baignés par la Méditerranée, il ne pouvait en être de même dans l'Europe centrale.⁵⁴⁶

Le sort du groupe parti pour la Hongrie ne fut pas plus heureux. Bien souvent, il arriva aux missionnaires de se dépouiller de tous leurs vêtements, et de les donner aux paysans et aux bergers qui les maltrahaient, pour tâcher de les apaiser ainsi. Mais incapables de comprendre ce qu'on leur disait, aussi bien que de se faire entendre, ils durent bientôt songer à retourner en Italie. Il faut savoir gré aux auteurs franciscains de nous avoir conservé le souvenir de ces échecs, et de n'avoir pas cherché à montrer les frères sachant tout d'un coup toutes les langues par inspiration divine, comme on le raconta si souvent plus tard ⁵⁴⁷.

Ceux qui avaient été envoyés en Espagne eurent aussi bien des persécutions à subir. Ce pays était, comme le midi de la France, ravagé par l'hérésie ; mais elle y était réprimée dès lors avec vigueur. Les Franciscains, soupçonnés d'être de faux catholiques et pourchassés en conséquence, trouvèrent un refuge auprès de la reine Urraque de Portugal, qui leur permit de s'établir à Coïmbre. Guimarrens, Alenquer et Lisbonne ⁵⁴⁸.

François lui-même se prépara à partir pour la France ⁵⁴⁹. Notre pays exerçait sur lui un attrait particulier, à cause de sa ferveur pour le Saint-Sacrement. Peut-être aussi était-il

poussé à son insu vers cette terre à laquelle il devait son nom, les songes chevaleresques de son adolescence, tout ce qui dans sa vie était poésie, chant, musique, rêve délicieux.

Un peu de l'émotion dont il était pénétré au moment d'inaugurer cette nouvelle mission a passé dans les récits des biographes ; on y sent un tressaillement à la fois doux et angoissant, le battement de cœur du brave chevalier qui sort tout équipé aux premières lueurs de l'aurore, interroge l'horizon, anxieux de l'inconnu et pourtant débordant de joie, car il sait que cette journée sera consacrée à la justice et à l'amour.

Le poète italien a nommé pèlerinages d'amour les chevauchées chevaleresques, aussi bien que les voyages entrepris par les rêveurs, les artistes ou les saints à ces coins de terre qui miroitent sans cesse devant leur imagination et restent leur patrie d'élection ⁵⁵⁰. C'était bien un de ces pèlerinages que François entreprenait :

« Allez, dit-il aux frères qui l'accompagnaient, et marchez deux à deux, humbles et doux, gardant le silence jusqu'après tierce, priant Dieu en vos cœurs, évitant avec soin toute parole vaine ou inutile. Soyez aussi recueillis pendant ce voyage, que si vous étiez enfermés dans un ermitage ou dans votre cellule, car partout où nous sommes, partout où nous allons, nous portons notre cellule avec nous : frère corps est notre cellule et l'âme est l'ermite qui l'habite, pour y prier le Seigneur et méditer. »

Arrivé à Florence, il y trouva le cardinal Hugolin, envoyé par le pape comme légat en Toscane, pour y prêcher la croisade et prendre toutes les mesures propres à en assurer le succès ⁵⁵¹.

Il était sans doute bien loin de s'attendre à l'accueil que lui fit le prélat. Celui-ci, au lieu de l'encourager, l'amena à

renoncer à son projet :

« Je ne veux pas, mon frère, que tu ailles au delà des monts ; il y a beaucoup de prélats qui ne demandent qu'à te créer des difficultés en cour de Rome. Mais moi et les autres cardinaux qui aimons ton Ordre, nous désirons te protéger et t'aider, à la condition, cependant, que tu ne t'éloignes pas de cette province. »

« Mais, Monseigneur, c'est une grande confusion pour moi d'envoyer mes frères au loin, et de rester paresseusement ici sans partager toutes les tribulations qu'ils vont subir. »

« Pourquoi aussi as-tu envoyé tes frères si loin, et les as-tu exposés ainsi à mourir de faim, et à toutes sortes de périls ? »

« Pensez-vous, répliqua François avec chaleur, et comme saisi de l'inspiration prophétique, que ce soit seulement pour ces pays-ci que Dieu ait suscité les Frères ? En vérité, je vous le dis, Dieu les a suscités pour le réveil et le salut de tous les hommes, et ils gagneront des âmes non seulement dans les pays des croyants, mais jusqu'au milieu des Infidèles ⁵⁵². »

L'étonnement et l'admiration que ces paroles excitèrent chez Hugolin ne parvinrent pas à le faire changer d'avis. Il insista si bien que François reprit le chemin de la Portioncule : l'inspiration même de son œuvre n'était pas en jeu. Qui sait si la joie qu'il aurait eue de voir la France ne le confirma pas dans l'idée qu'il devait y renoncer : les âmes tourmentées du besoin de sacrifice ont souvent de ces scrupules ; elles refusent les joies les plus licites pour les offrir à Dieu.

Nous ignorons si c'est de suite après cette entrevue ou seulement l'année suivante, que François mit frère Pacifique à la tête des missionnaires envoyés en France ⁵⁵³.

Poète de talent, Pacifique avait été nommé avant sa conversion, Prince de la poésie, et couronné au Capitole par l'empereur. Un jour qu'il était allé voir une de ses parentes, religieuse à San-Severino, dans la Marche d'Ancône, François arriva aussi à ce monastère, et prêcha avec tant de sainte violence que le poète se sentit transpercé de l'épée dont parle la Bible, qui pénètre jusque dans les jointures et les moelles et juge les sentiments et les pensées du cœur ⁵⁵⁴. Le lendemain, il prenait l'habit et recevait son nouveau nom ⁵⁵⁵.

Il fut accompagné en France par frère Agnello de Pise, qui, en 1224, devait être mis à la tête de la première mission en Angleterre ⁵⁵⁶.

François, en les envoyant, n'avait pu songer que de ce pays qui exerçait sur lui une sorte de fascination allait sortir l'influence qui compromettrait son rêve, que Paris perdrait Assise ; ces temps n'étaient pourtant pas bien éloignés : encore quelques années, et le Poverello devait voir une partie de sa famille spirituelle oublier l'humilité de son nom, de ses origines et de ses vœux, pour courir après les éphémères lauriers de la science.

On se rappelle l'habitude qu'avaient à cette époque les Franciscains d'élire domicile à portée des grandes villes : Pacifique et ses compagnons s'établirent à Saint-Denis ⁵⁵⁷. Nous n'avons aucun détail sur leur activité ; elle fut singulièrement féconde, puisqu'elle leur permit d'attaquer peu d'années plus tard, l'Angleterre avec un plein succès.

François passa l'année suivante (1218) à des tournées d'évangélisation dans la Péninsule : il est naturellement impossible de le suivre dans ces voyages, dont l'itinéraire était fixé d'après ses inspirations journalières, ou sur des indications aussi fantaisistes que celle qui l'avait jadis déterminé à aller à Sienne. Bologne ⁵⁵⁸, l'Alverne, la vallée de Rieti, le Sacro-Speco de saint Benoît à Subiaco ⁵⁵⁹. Gaëte ⁵⁶⁰, Saint-Michel au mont Gargano ⁵⁶¹ l'ont peut-être reçu à

cette époque ; mais les indications sur sa présence dans ces endroits sont trop éparses et trop vagues pour qu'on puisse les faire entrer dans un cadre historique.

Il est bien possible aussi qu'il ait fait alors un séjour à Rome : ses rapports avec Hugolin ont été bien plus fréquents qu'on ne se l'imagine d'ordinaire. Il ne faut pas que les récits des biographes nous fassent illusion à cet égard : c'est une tendance naturelle que celle de rapporter à trois ou quatre dates particulièrement frappantes tout ce que nous savons d'un homme. Nous oublions des années entières de la vie de ceux que nous avons le mieux connus et le plus aimés, pour grouper nos souvenirs autour de quelques faits saillants, qui brillent avec d'autant plus d'éclat que l'obscurité se fait plus complète autour d'eux. Les paroles de Jésus prononcées dans cent occasions différentes ont fini par se rejoindre pour former un seul discours, le sermon sur la montagne. C'est alors que la critique a besoin d'être délicate, de mêler à la grosse artillerie des arguments scientifiques, un peu de divination.

Les textes sont sacrés, mais il ne faut pas en faire des fétiches ; personne aujourd'hui, malgré saint Matthieu, ne songe à représenter Jésus prononçant tout d'une haleine le sermon sur la montagne. De même, dans les narrations qui nous sont faites des relations de saint François et d'Hugolin, on se trouve à chaque instant enfermé dans des impasses, buté à des indications contradictoires, si on veut les faire tenir en deux ou trois rencontres, comme on eu est tenté au premier abord.

Avec une simple mise au point, ces difficultés disparaissent, et l'on voit chacune des narrations diverses nous apporter des lambeaux qui, en se rejoignant, fournissent un récit organique, vivant, psychologiquement vrai.

A partir du moment où nous sommes arrivés, il faut faire à Hugolin une place encore plus grande que par le passé : la lutte s'ouvre définitivement entre l'idéal franciscain,

chimérique peut-être, mais sublime, et la politique ecclésiastique, jusqu'au jour où moitié par humilité, moitié par découragement, François, la mort dans l'âme, abdiquera la direction de sa famille spirituelle.

Hugolin revint à Rome à la fin de 1217. Durant l'hiver qui suit, on trouve son contre-seing au bas des bulles les plus importantes ⁵⁶² ; il consacra ce temps à étudier surtout la question des ordres nouveaux, et manda François auprès de lui. On a vu avec quelle franchise il lui avait déclaré, à Florence, que beaucoup de prélats feraient tout pour lui nuire auprès du pape ⁵⁶³ ; il est évident que le succès de l'Ordre, ses allures qui malgré toutes les protestations contraires faisaient songer à l'hérésie, l'indépendance de François qui, sans s'occuper de faire confirmer l'autorisation verbale et toute provisoire accordée par Innocent III, dispersait ses frères aux quatre coins du monde, tout cela devait effrayer le clergé.

Hugolin, qui connaissait mieux que personne l'Ombrie, la Toscane, l'Émilie, la Marche d'Ancône, toutes ces contrées où la prédication franciscaine avait eu ses plus beaux succès, avait pu se rendre compte par lui-même de la puissance du mouvement nouveau et de l'impérieuse nécessité de le diriger. Avec la décision et l'obstination qui étaient dans son caractère, il se donna cette tâche, qui plus tard resta l'inspiration de tout son pontificat.

Saint Dominique se trouvait à Rome à la même époque, et y était comblé de faveurs par le pape. On sait qu'Innocent III l'ayant invité à choisir l'une des règles déjà approuvées par l'Église, il était allé retrouver ses frères à Notre-Dame de Prouille et, après en avoir conféré avec eux, avait adopté celle de saint Augustin ; aussi le successeur d'Innocent III ne lui marchandait-il pas les privilèges ⁵⁶⁴.

La curie sentait bien qu'il n'y avait pas en Dominique, dont l'ordre comptait à peine quelques douzaines de membres, une des puissances morales de l'époque, mais

elle n'avait pas devant lui les préoccupations qu'elle éprouvait devant François.

L'idée de rapprocher maître Dominique de frère François vint tout naturellement à Hugolin. Il espérait que le premier pourrait influencer sur le second. Il songea même à la réunion des deux instituts.

Dominique se mit avec une parfaite soumission au service de l'impérieux cardinal.

Un jour, à force de pieuse insistance, il avait déterminé François à lui donner sa corde et s'en était ceint aussitôt : « Frère, ajouta-t-il, je souhaiterais vivement que ton ordre et le mien s'unissent pour ne former dans l'Église qu'un seul et même institut ⁵⁶⁵. »

Mais le Frère Mineur voulait rester ce qu'il était, et déclina cette proposition ⁵⁶⁶ ; il était si bien inspiré des besoins de son siècle et de l'Église que, moins de trois ans après, Dominique était amené par un courant irrésistible à transformer son ordre de chanoines de saint Augustin en un ordre de moines mendiants, dont les constitutions furent calquées sur celles des Franciscains ⁵⁶⁷.

Quelques années plus tard, les Dominicains prirent pour ainsi dire leur revanche et obligèrent les Frères Mineurs à faire dans leurs travaux une large part à la science. C'est ainsi qu'à peine adolescentes, les deux familles religieuses rivalisaient, se pénétraient, influaient l'une sur l'autre, jamais cependant assez pour perdre toute trace de leur origine, résumée pour l'une dans la pauvreté et dans la prédication laïque, pour l'autre dans la science et dans la prédication cléricale.

Et factum est verbum Domini ad me, dicens :

Priusquam formarem te in utero, novi te ;
Et antequam exires de vulva, sanctificavi te,
Et prophetam in gentibus dedi te.

Et dixi :

A, a, a, Domine Deus, ecce nescio loqui, quia puer ego sum.

Et dixit Dominus ad me :

Noli dicere : Puer sum,
Quoniam ad omnia quæ mittam te ibis,
Et universa quaecumque mandavero tibi
loqueris.
Ne timeas a facie eorum, quia tecum ego sum
ut eruam te ⁵⁶⁸.

Ideo habentes administrationem juxta quod
misericordiam consecuti sumus, non deficimus ; sed
abdicamus occulta dedecoris, non ambulantes in astutia,
neque adulterantes verbum Dei, sed in manifestatione
veritatis commendantes nosmetipsos ad omnem
conscientiam hominum coram Deo. Quod si etiam
coopertum est evangelium nostrum, in iis qui pereunt est
opertum ; in quibus Deus hujus saeculi excæcavit mentes
infidelium, ut non fulgeat illis illuminatio evangelii glorie
Christi, qui est imago Dei. Non enim nosmetipsos
prædicamus, sed Jesum Christum Dominum nostrum ; nos

autem servos vestros per Jesum : quoniam Deus, qui dixit de tenebris lucem splendescere, ipse illuxit in cordibus nostris. ad illuminationem scientiæ claritatis Dei, in facie Christi Jesu. Habemus autem thesaurum istum in vasis fictilibus, ut sublimitas sit virtutis Dei, et non ex nobis ⁵⁶⁹.

Si linguis hominum loquar et angelorum, caritatem autem non habeam, factus sum velut æs sonans, aut cymbalum tinniens. Et si habuero prophetiam, et noverim mysteria omnia, et omnem scientiam ; et si habuero omnem fidem ita ut montes transferam, caritatem autem non habuero, nihil sum. Et si distribuero in cibos pauperum omnes facultates meas, et si tradidero corpus meum ita ut ardeam, caritatem autem non habuero, nihil mihi prodest... Caritas nunquam excidit, sive prophetiæ evacuabuntur, sive linguæ cessabunt, sive scientia destruetur ⁵⁷⁰.

La parole de l'Eternel me fut adressée, disant :

Avant de te former dans le sein de ta mère, je
t'ai connu,
Et avant que tu sois sorti de ses flancs, je t'ai
sanctifié,
Et t'ai établi prophète au milieu des nations.

Et je dis :

Ah ! Seigneur Dieu ! je ne suis qu'un enfant, je
ne sais point parler.

Et le Seigneur me dit :

Ne dis pas : Je suis un enfant,
Car tu iras, et feras tout ce que je t'ordonnerai.
Et tu diras tout ce que je te dirai.
Ne crains point devant eux, car je suis avec toi
pour te délivrer ⁵⁷¹.

C'est pourquoi ayant été revêtu de ce ministère par une miséricordieuse dispensation, nous ne perdons pas courage, mais nous rejetons loin de nous les procédés occultes et déshonorants ; et refusant d'user de ruse ou d'altérer la parole de Dieu, nous nous recommandons à toute conscience d'homme, devant Dieu, en faisant éclater la vérité. Que si notre évangile est encore voilé, c'est pour ceux qui se perdent qu'il est voilé — pour ces infidèles, dont le dieu de ce siècle a aveuglé l'esprit, afin que la révélation du glorieux Evangile, où le Christ, image de Dieu, s'est manifesté, n'illumine pas leur cœur. Nous ne nous prêchons pas nous-même, mais nous prêchons Jésus-Christ notre Seigneur, et nous nous proclamons votre serviteur en Jésus ; car Dieu qui a fait jaillir la lumière des ténèbres, a fait luire sa lumière dans notre cœur, pour nous permettre de faire connaître la gloire de Dieu, et la montrer resplendissante sur la figure du Christ ; mais nous portons ce trésor dans des vases de terre, afin qu'on voie que cette souveraine puissance vient de Dieu, et non pas de nous ⁵⁷².

Quand bien même je parlerais toutes les langues des hommes et celles des anges, si je n'ai pas la charité, je ne suis qu'un airain sonnant, ou une cymbale retentissante. Et si j'avais le don de prophétie, si je connaissais tous les mystères et toute science, et si j'avais une foi assez forte

pour transporter les montagnes, mais si je n'avais pas la charité, je ne serais rien. Et si je distribuais tous mes biens pour la nourriture des pauvres, ou si je livrais mon corps pour être brûlé, si je n'avais pas la charité, cela ne me servirait de rien... Les prophéties prendront fin, les langues cesseront, la science aura son terme ; la charité ne passera jamais ⁵⁷³.

CHAPITRE XIV

SAINT DOMINIQUE ET SAINT FRANÇOIS

Mission d'Égypte.

(Eté 1218 - automne 1220.)

L'art et la poésie ont eu raison d'associer inséparablement saint Dominique et saint François : la gloire du premier n'est qu'un reflet de celle du second, et c'est en les rapprochant qu'on arrive le mieux à caractériser le génie du Poverello.

Si François est l'homme de l'inspiration, Dominique est celui de l'obéissance au mot d'ordre, et l'on peut dire que sa vie se passa sur les chemins de Rome où il allait sans cesse demander des instructions.

Aussi sa légende fut-elle bien lente à se former, quoique rien ne l'empêchât de s'épanouir librement ; mais ni le zèle de Grégoire IX pour sa mémoire, ni la science de ses disciples n'ont pu faire pour le Marteau des hérétiques, ce que l'amour des peuples avait fait pour le Père des pauvres. Sa légende a les deux défauts qui lassent si rapidement les lecteurs des écrits hagiographiques, quand il s'agit de

saints dont l'Église a imposé le culte ⁵⁷⁴ : elle est encombrée d'un surnaturel de mauvais aloi, et de traits empruntés à tort et à travers aux légendes antérieures. Le peuple italien, qui avait salué en François l'ange de toutes ses espérances et qui se montrait si avide de reliques, ne songea même pas à relever le cadavre du fondateur de l'Ordre des Frères Prêcheurs, et le laissa attendre douze ans les gloires de la canonisation ⁵⁷⁵.

On a vu plus haut les tentatives du cardinal Hugolin pour réunir les deux ordres, et les raisons qu'il avait pour cela. Il se rendit au chapitre général de la Pentecôte, réuni à la Portioncule (3 juin 1218), auquel saint Dominique vint assister aussi avec quelques-uns des siens. Le cérémonial de ces solennités semble avoir été à peu près toujours le même depuis 1216 : les Frères Mineurs se rendaient processionnellement à la rencontre du cardinal, qui descendait aussitôt de sa monture et leur prodiguait toutes les marques de son affection. Un autel était dressé en plein air, auquel il chantait la messe, et François remplissait les fonctions de diacre ⁵⁷⁶.

Il est facile de s'imaginer l'émotion qui s'emparait des assistants, lorsqu'éclatait dans ce cadre de paysage ombrien, cet office de la Pentecôte, le plus enivrant le plus apocalyptique de la liturgie catholique : l'antienne Alleluia, Alleluia, Emitte Spiritum tuum et creabuntur, et renovabis faciem terræ. Alleluia ⁵⁷⁷, ne renfermait-elle pas tout le rêve franciscain ?

Mais ce qui émerveilla surtout Dominique, ce fut l'absence de préoccupations matérielles. François avait recommandé à ses frères de ne s'inquiéter de rien pour le boire ou le manger ; il savait par expérience qu'il pouvait sans crainte s'en remettre à l'amour des populations voisines. Cette insouciance avait vivement étonné Dominique, qui la trouvait exagérée ; il put se rassurer, le moment du repas venu, en voyant les habitants de la

contrée, accourus en foule, apporter bien plus de provisions qu'il n'en fallait pour les quelques milliers de frères, et tenir à honneur de les servir.

La joie des Franciscains, la sympathie du peuple pour eux, la pauvreté des huttes de la Portioncule, tout cela l'impressionna vivement ; il en fut si ému que dans un élan d'enthousiasme, il annonça sa résolution d'embrasser la pauvreté évangélique ⁵⁷⁸.

Hugolin, quoique touché, lui aussi, jusqu'aux larmes ⁵⁷⁹, n'oubliait pas ses préoccupations : l'Ordre était trop nombreux pour ne pas compter un groupe de mécontents ; quelques frères qui avant leur conversion avaient étudié dans les universités, commençaient à blâmer l'extrême simplicité dont on leur faisait un devoir. A des hommes que l'enthousiasme ne soutenait plus, les courts préceptes de la Règle paraissaient une charte bien insuffisante pour une vaste association ; aussi se tournaient-ils avec envie vers les monumentales abbayes des Bénédictins, des Chanoines réguliers, des Cisterciens, et vers les antiques législations monastiques. Ils n'eurent pas de peine à deviner en Hugolin un puissant allié, et à lui faire part de leurs remarques.

Celui-ci crut le moment propice venu, et dans une conversation particulière, suggéra à François quelques idées : Ne devrait-il pas faire à ses disciples, surtout à ceux qui étaient instruits, une plus grande part dans les charges les consulter, s'inspirer de leur avis ? n'y aurait-il pas lieu de profiter de l'expérience des anciens ordres ? Quoique tout cela eût été dit comme en passant, et avec tout le tact possible, François se sentit blessé au vif et, entraînant sans répondre le cardinal en plein Chapitre :

« Mes Frères, dit-il avec feu, le Seigneur m'a appelé par la voie de la simplicité et de l'humilité. En elles, il m'a montré la vérité pour moi et pour ceux qui veulent me

croire et m'imiter ; ne venez donc pas me parler de la Règle de saint Benoît, de saint Augustin, de saint Bernard, ni d'aucune autre, mais seulement de celle que Dieu, dans sa miséricorde, a voulu me montrer, et dont il m'a dit qu'il voulait, en elle, faire un nouveau pacte avec le monde, et il n'a pas voulu que nous en ayons aucune autre. Mais par votre science et votre sagesse Dieu vous confondra. Au reste j'ai confiance que Dieu vous châtiara ; bon gré mal gré, vous serez forcés de venir à résipiscence, et il ne vous restera que de la confusion 580. »

Cette ardeur à défendre et à affirmer ses idées étonna profondément Hugolin qui n'ajouta pas une parole. Quant à Dominique, ce qu'il venait de voir à la Portioncule fut pour lui une révélation. Il sentait bien que son zèle pour l'Église ne pouvait pas grandir, mais il s'apercevait aussi que par quelques changements dans ses armes, il pourrait la servir avec beaucoup plus de succès.

Hugolin ne fit sans doute que l'encourager dans cette voie, et Dominique, obsédé de préoccupations nouvelles, prenait, quelques mois après, le chemin de l'Espagne. On n'a pas assez remarqué la profondeur de la crise qui se produisit alors en lui ; les écrivains religieux racontent longuement son séjour dans la grotte de Ségovie, mais ils ne voient que les pratiques ascétiques, les oraisons, les génuflexions, et ne songent pas à rechercher la cause de tout cela. A partir de cette époque, on pourrait dire qu'il est sans cesse occupé à copier saint François, si ce mot n'avait un sens quelque peu déplaisant ; arrivé à Ségovie, il fonde comme les Frères Mineurs un ermitage hors de la ville, perdu dans les rochers qui la dominant et d'où il descend de temps en temps pour prêcher au peuple. La transformation de sa manière de vivre fut si évidente que plusieurs de ses compagnons s'en émurent et refusèrent de le suivre dans la nouvelle voie.

Le sentiment populaire a parfois comme des intuitions : une légende se fit autour de cette grotte de Ségovie, et l'on raconta que saint Dominique y avait reçu les stigmates. N'y a-t-il pas là un effort inconscient pour traduire, par une image à la portée de tous, ce qui s'était véritablement passé dans cet antre de la Sierra de Guaderrama ⁵⁸¹ ?

Saint Dominique arrivait ainsi, lui aussi, à la pauvreté évangélique ; mais le chemin par lequel il y venait était bien différent de celui qui avait été suivi par saint François ; tandis que ce dernier s'y était élevé d'un coup d'aile, y avait vu l'affranchissement définitif des préoccupations qui avilissent la vie, saint Dominique ne la considérait que comme un moyen ; elle était pour lui une arme de plus dans l'arsenal de la milice chargée de défendre l'Église. Il ne faut pas penser ici à un calcul vulgaire ; son admiration pour celui qu'il imitait ainsi et suivait de loin, était sincère et profonde, mais on ne copie pas le génie. Cette maladie sacrée, il ne l'avait pas ; il a transmis à ses fils spirituels un sang robuste et sain, grâce auquel ils n'ont pas connu ces accès de fièvre chaude, ces élans sublimes, ni ces retours subits qui font de l'histoire des Franciscains, l'histoire de la société la plus tourmentée qu'il y ait eu sur la terre ⁵⁸².

Au chapitre de 1218, François eut bien d'autres sujets de tristesse que les murmures d'un groupe de mécontents ; les missionnaires envoyés l'année précédente en Allemagne et en Hongrie, étaient revenus complètement découragés. Le récit des souffrances qu'ils avaient endurées produisit un si grand effet, que dès lors, beaucoup de frères ajoutaient à leurs prières la formule : « Seigneur préservez-nous de l'hérésie des Lombards, et de la férocité des Allemands ⁵⁸³. »

Ceci nous explique comment Hugolin finit par convaincre François du devoir qu'il y avait à prendre les mesures nécessaires, pour ne plus exposer les Frères à être

pourchassés comme hérétiques. Il fut décidé qu'à l'issue du prochain chapitre, les missionnaires se muniraient d'un bref papal, qui leur servirait de passe-port ecclésiastique. Voici la traduction de ce document :

« Honorius évêque, serviteur des serviteurs de Dieu, aux archevêques, évêques, abbés, doyens, archidiaques et autres supérieurs ecclésiastiques, salut et bénédiction apostolique.

« Nos chers fils, le frère François et ses compagnons de la vie et de l'Ordre des Frères Mineurs ayant renoncé aux vanités de ce monde, pour choisir un genre de vie qui a mérité d'être approuvé par l'Eglise romaine, et s'en aller, à l'exemple des Apôtres, jetant dans des régions diverses la semence de la parole de Dieu, nous vous prions tous et vous exhortons, par ces lettres apostoliques, de recevoir comme bons catholiques les Frères de la susdite société, porteurs des présentes, lorsqu'ils se présenteront devant vous, vous avertissant de leur être favorables et de les traiter avec bonté pour l'honneur de Dieu et par considération pour nous.

« Donné (à Rieti) le 3^e jour des ides de juin (11 juin 1219) l'an troisième de notre pontificat ⁵⁸⁴. »

On voit que tout dans cette bulle avait été calculé pour éviter d'éveiller les susceptibilités de François. Pour comprendre jusqu'à quel point elle diffère des premières lettres accordées d'ordinaire aux ordres nouveaux, il faut l'en rapprocher : celle qui avait institué les Dominicains avait été comme les autres, un véritable privilège ⁵⁸⁵ ; ici rien de semblable.

L'assemblée qui s'ouvrit à la Pentecôte de 1219 (26 mai) fut d'une extrême importance ⁵⁸⁶. Elle termina la série de ces chapitres primitifs, où l'inspiration et la fantaisie de François se donnaient libre carrière. Les suivants, présidés par les vicaires, n'ont plus ni la même gaieté, ni le même

charme : la clarté crue du grand jour a chassé les teintes diaprées de l'aurore et les indicibles ardeurs de la nature à son réveil.

L'été de 1219 était l'époque fixée par Honorius III pour tenter un nouvel effort en Orient, et diriger vers l'Égypte toutes les forces des Croisés ⁵⁸⁷. François crut le moment venu de réaliser le projet qu'il n'avait pu exécuter en 1212. Chose étrange, Hugolin qui, deux ans auparavant, l'avait empêché d'aller en France, lui laissa liberté entière pour accomplir cette nouvelle expédition ⁵⁸⁸. Quelques auteurs ont pensé que François, ayant trouvé en lui un vrai protecteur, se sentait rassuré pour l'avenir de l'Ordre ; il a dû en effet penser cela, mais l'histoire des troubles qui éclatèrent de suite après son départ, le stupéfiant récit du bon accueil fait par la cour de Rome à quelques brouillons qui profitèrent de son absence pour mettre son œuvre en péril, suffiraient à montrer combien l'Église était embarrassée de lui, et avec quelle ardeur elle souhaitait la transformation de son œuvre. On trouvera plus loin le récit détaillé de ces faits.

Il paraît qu'un Romagnol, frère Christophe, fut nommé à ce même chapitre, provincial de Gascogne ; il y vécut en Franciscain de la première heure, travaillant de ses mains, habitant une étroite cellule de branchages et de terre glaise ⁵⁸⁹.

Égide partit pour Tunis avec plusieurs frères, mais une grande déception les y attendait : les chrétiens de ce pays, dans la crainte d'être compromis par leur zèle missionnaire, les jetèrent sur un bateau et les contraignirent à repasser la mer ⁵⁹⁰.

Si la date de 1219, pour ces deux missions, ne repose guère que sur des conjectures, il n'en est pas de même pour le départ des frères qui se dirigèrent vers l'Espagne et le Maroc. Cinq d'entre eux subirent le martyre, le 16 janvier 1220. On a retrouvé récemment le récit de leurs dernières

prédications et de leur fin tragique, par un témoin oculaire 591 592. Ce document est d'autant plus précieux qu'il confirme les lignes générales du récit bien plus long fait par Marc de Lisbonne. Il serait hors de propos de le résumer ici, puisqu'il ne concerne que fort indirectement la vie de saint François ; mais il faut noter que ces acta ont, outre leur valeur historique, une portée psychologique, il faudrait presque dire pathologique, vraiment remarquable : jamais la folie du martyre n'a été mieux caractérisée que dans ces longues pages où l'on voit les frères forcer les Mahométans à les poursuivre et à leur faire gagner la palme céleste. La longanimité que montra d'abord le Miramolin, ainsi que ses coreligionnaires, donne une idée d'autant plus haute de la civilisation et des qualités de ces infidèles, que des sentiments fort différents seraient naturels chez les vaincus des plaines de Tolosa.

Il est impossible d'appeler prédications, les collections de grossières apostrophes que les missionnaires adressaient à ceux qu'ils voulaient convertir : à ce paroxysme, la soif du martyre devient la folie du suicide. Est-ce à dire que les frères Bernard, Pierre, Adjutus, Accurse et Othon n'aient pas droit à l'admiration et au culte dont on les a entourés ? Qui oserait le dire ? Le dévouement n'est-il pas toujours aveugle ? Pour qu'un sillon soit fécond, il y faut du sang, il y faut des larmes, de ces larmes que saint Augustin appelle le sang de l'âme. Ah ! c'est une grande duperie que de s'immoler, car le sang d'un seul homme ne saurait sauver ni le monde, ni même une nation ; mais c'est une duperie plus grande encore que de ne pas s'immoler, car alors on laisse perdre les autres et on se perd soi-même le premier.

Recevez donc mon salut, Martyrs du Maroc, vous ne regrettez pas, j'en suis sûr, votre folie, et si jamais quelque raisonnable pédant, fourvoyé dans les bosquets du paradis, est venu vous démontrer doctement qu'il aurait mieux valu rester dans votre pays, y faire souche d'une honnête famille

de laboureurs vertueux, je me figure que Miramolin, devenu là-haut votre meilleur ami, aura pris soin de le confondre.

Vous fûtes fous, mais d'une folie que j'envie, car vous sentiez que l'essentiel, ici-bas, n'est pas de servir tel ou tel idéal, mais de servir de toute son âme celui qu'on a choisi.

Lorsque, quelques mois après, le récit de cette fin glorieuse arriva à Assise, François surprit chez ses compagnons un mouvement d'orgueil et leur en fit de vifs reproches ; lui, qui aurait tant envié le sort des martyrs, se sentait humilié de n'avoir pas été jugé par Dieu digne de le partager. Comme le récit était entremêlé de quelques phrases d'éloge à l'adresse du fondateur de l'Ordre, il défendit d'en continuer la lecture ⁵⁹³.

Au lendemain du chapitre, il avait lui-même entrepris une mission du genre de celle qu'il avait confiée aux frères du Maroc, mais il avait procédé d'une manière toute différente : on ne retrouve pas chez lui ce zèle aveugle qui court à la mort avec une sorte de frénésie, et fait oublier tout le reste ; peut-être sentait-il déjà que l'effort continu vers le mieux, l'immolation de tous les instants à la vérité est le martyre des forts.

Cette expédition qui dura plus d'un an n'est mentionnée qu'en quelques lignes par les biographes ⁵⁹⁴. Par bonheur, nous avons sur elle une foule d'autres récits ; mais ce silence suffirait à prouver la sincérité des auteurs franciscains primitifs : s'ils avaient voulu faire œuvre d'amplification, quel thème plus merveilleux et plus facile auraient-ils pu trouver ? François quitta la Portioncule à la mi-juin et se dirigea vers Ancône, d'où les Croisés devaient partir pour l'Égypte, le jour de la Saint-Jean (24 juin). Beaucoup de frères s'étaient joints à lui, ce qui n'était pas sans inconvénient pour un voyage par mer, où l'on était obligé de s'en remettre à la charité des patrons de bateaux, ou à celle des compagnons de voyage.

On comprend l'embarras de François arrivé à Ancône, et obligé d'y abandonner une partie de ceux qui souhaitaient si fort d'aller avec lui. Les Conformités-racontent à ce propos un trait pour lequel on pourrait désirer une autorité plus ancienne, mais qui est bien dans la manière de François : il conduisit tous ses amis au port et leur exposa ses perplexités : « Les gens du bateau, leur dit-il, refusent de nous prendre tous, et je n'ai guère le courage de faire un choix parmi vous, vous pourriez croire que je ne vous aime pas tous également, nous allons donc tâcher de connaître la volonté de Dieu. » En même temps il appela un enfant qui jouait près de là, et celui-ci se prêtant avec joie au rôle providentiel qu'on lui demandait désigna du doigt les onze frères qui devaient partir ⁵⁹⁵.

Nous ignorons l'itinéraire suivi. Un seul souvenir de ce voyage nous est parvenu : celui du châtiment infligé dans l'île de Chypre à frère Barbaro, qui s'était rendu coupable d'une faute que le maître détestait par-dessus tout, la médisance. Il était implacable pour les lâchetés de langage si coutumières aux gens pieux, et qui souvent font un enfer des maisons religieuses en apparence les plus paisibles. La vilénie lui parut cette fois d'autant plus grave qu'elle avait été dite en présence d'un étranger, un chevalier de la contrée. Aussi François reprit-il vivement le frère coupable. Celui-ci ramassa un crottin d'âne qui était là et y porta la dent en disant : « Il faut que la bouche qui a distillé le venin de la haine contre mon frère mange cet excrément. » Une telle indignation aussi bien que la pénitence que s'infligea le malheureux remplirent le chevalier de stupeur et d'admiration ⁵⁹⁶.

Il est bien probable, comme l'a pensé Wadding, que les missionnaires débarquèrent à Saint-Jean-d'Acre. Ils y arrivèrent vers le milieu de juillet ⁵⁹⁷ : C'est sans doute aux environs de cette ville que frère Élie s'était établi depuis un ou deux ans. François s'y sépara de quelques-uns de ses

compagnons qu'il envoya prêcher de divers côtés, et lui-même, peu de jours après, se rendit en Égypte, où tous les efforts des Croisés se concentraient autour de Damiette.

Dès l'abord il fut navré de l'état moral de l'armée chrétienne. Malgré la présence de nombreux prélats et du légat apostolique, elle était désorganisée par l'indiscipline. Il en fut si affecté que comme on parlait de bataille il crut devoir la déconseiller, annonçant que les chrétiens seraient infailliblement battus. On se moqua de lui, et le 29 août, les Croisés ayant attaqué les Sarrasins essuyèrent une terrible déroute ⁵⁹⁸.

Ses prédications eurent un merveilleux succès. Le terrain était, il faut le dire, mieux préparé que tout autre pour recevoir la semence nouvelle ; non pas certes que la piété y fut vivante, mais dans ce ramassis d'hommes, venus là des quatre coins de l'Europe, les inquiets, les voyants, les illuminés, les altérés de justice et de vérité, coudoyaient les coquins, les aventuriers, les affamés d'or et de pillage. Capables de beaucoup de bien ou de beaucoup de mal, au gré d'impulsions momentanées, dégagés de ces liens de la famille, de la propriété, des habitudes qui enlacent d'ordinaire la volonté et ne permettent qu'exceptionnellement un complet changement de vie, ceux d'entre eux qui étaient sincères et venus là avec de généreuses illusions étaient pour ainsi dire prédestinés à entrer dans la pacifique armée des Frères Mineurs ⁵⁹⁹. François devait conquérir dans cette mission les collaborateurs qui assureraient le succès de son œuvre dans les pays du nord de l'Europe.

Notre compatriote Jacques de Vitry, dans une lettre adressée quelques jours après à des amis, raconte ainsi l'impression que lui produisit François :

Je vous annonce que Maître Reynier prieur de Saint-Michel est entré dans l'Ordre des Frères Mineurs, Ordre

qui se multiplie beaucoup de tous côtés, parce qu'il imite la primitive Eglise et suit en tout la vie des apôtres. Le Maître de ces Frères s'appelle frère François ; il est si aimable qu'il se fait vénérer de tous. Etant venu dans notre armée, il n'a pas craint d'aller, par zèle pour la foi, à celle de nos ennemis. Durant de longs jours il a annoncé aux Sarrasins la parole de Dieu, mais avec peu de succès ; alors le Soudan, roi d'Égypte, lui a demandé en secret de supplier Dieu de lui révéler par quelque prodige quelle est la meilleure religion. Colin l'Anglais, notre clerc, est entré dans le même Ordre ainsi que deux autres de nos compagnons, Michel et Dom Matthieu auquel j'avais confié la cure de la Sainte-Chapelle. Cantor et Henri ont fait de même et d'autres encore dont j'oublie le nom ⁶⁰⁰.

Le long et enthousiaste chapitre consacré aux Frères Mineurs par le même auteur dans son grand ouvrage sur l'Occident, est trop développé pour trouver place ici. C'est un tableau vivant et exact des premiers temps de l'Ordre où la prédication de François devant le Soudan est de nouveau racontée ⁶⁰¹. Il fut tracé à une époque où les Frères n'avaient encore ni monastères ni églises, et où les chapitres se tenaient une ou deux fois par an ; cela nous reporte à une date antérieure à 1223 et même probablement à 1221. Nous avons donc là une contre-épreuve des récits de Thomas de Celano et des Trois Compagnons, et ils y trouvent leur confirmation ponctuelle.

Pour les entrevues de François et du Soudan, il est prudent de s'en tenir à ce que racontent Jourdain de Giano ⁶⁰², Jacques de Vitry et le Continuateur de Guillaume de Tyr ⁶⁰³. Quoique celui-ci ait écrit à une époque relativement tardive (entre 1275 et 1295), il a fait œuvre d'historien, et travaillé sur des documents authentiques : or, pas plus que Jacques de Vitry, il ne connaît l'offre qu'aurait faite François, de passer à travers le feu si les

prêtres de Mahomet voulaient en faire autant, et d'établir par ce prodige la supériorité du christianisme.

On a vu combien cet appel à des signes est peu dans le caractère de François. Peut-être ce récit, fait par Bonaventure, est-il né d'un malentendu. Le Soudan, comme un nouveau Pharaon, a pu mettre l'étrange prédicateur en demeure de prouver sa mission par des miracles. Quoi qu'il en soit, François et son compagnon furent traités avec beaucoup d'égards, chose d'autant plus méritoire que les hostilités étaient à leur comble.

De retour au camp des Croisés, ils y demeurèrent jusqu'après la prise de Damiette (5 novembre 1219). Cette fois les chrétiens étaient victorieux, mais le cœur de l'homme évangélique saigna peut-être plus de cette victoire que de la défaite du 29 août. L'épouvantable spectacle de la ville que les vainqueurs trouvèrent remplie de monceaux de cadavres, les querelles pour le partage du butin, la vente des malheureux qui n'avaient pas succombé à la peste ⁶⁰⁴, toutes ces scènes de terreur, de cruauté, de convoitise, lui causèrent une horreur profonde. La bête humaine était lâchée, la voix de l'apôtre ne pouvait pas plus se faire entendre au milieu de ces clameurs de fauves, que celle d'un sauveteur sur un océan déferlé ⁶⁰⁵.

Il partit pour la Syrie ⁶⁰⁶ et les Saints-Lieux ⁶⁰⁷. Combien n'aimerait-on pas pouvoir le suivre dans ce pèlerinage, l'accompagner par la pensée en Judée et en Galilée, à Bethléhem, à Nazareth, à Gethsémané. Que lui dit l'étable où naquit le fils de Marie, l'atelier où il travailla, le bois d'olivier où il s'immola ? Hélas ! les documents nous abandonnent tout à coup complètement. Parti de Damiette fort peu de jours après la fin du siège (5 novembre 1219), il aurait pu aisément se trouver à Bethléhem pour Noël. Mais nous ne savons rien, absolument rien, sinon que son séjour se prolongea plus longtemps qu'on ne s'y attendait.

Des frères qui avaient assisté à la Portioncule, au chapitre général de 1220 (Pentecôte, 17 mai) eurent le temps de venir en Syrie et d'y trouver encore François ⁶⁰⁸ ; ils ne purent guère y arriver que vers la fin de juin. Qu'avait-il fait pendant ces huit mois ? Pourquoi n'était-il pas allé présider le chapitre ? Avait-il été malade ? ⁶⁰⁹ S'était-il attardé à quelque mission ? Les renseignements que nous avons sont trop peu de chose pour qu'on ose hasarder même de simples conjonctures.

Angelo Clareno raconte que le Soudan d'Égypte, touché par ses prédications, ordonna que lui et tous ses frères auraient libre accès au Saint-Sépulcre, sans avoir à verser aucun tribut ⁶¹⁰.

Barthélemy de Pise, de son côté, dit incidemment que François étant allé prêcher à Antioche et dans les environs, les Bénédictins de l'abbaye de la Montagne-Noire ⁶¹¹, à huit milles de cette ville, se firent en bloc recevoir dans l'Ordre, et rendirent leurs propriétés au Patriarche.

On voit que ces deux indications sont bien pauvres, bien isolées. Encore la seconde ne doit-elle être acceptée que sous bénéfice d'inventaire. Par contre, nous avons des renseignements détaillés sur ce qui se passait en Italie durant l'absence de François. La chronique de frère Jourdain, récemment retrouvée et publiée, jette tout le jour désirable sur le complot tramé précisément par ceux qu'il avait chargés de le remplacer à la Portioncule ; et cela, sinon de connivence avec Rome et le cardinal protecteur, du moins sans leur opposition. Ces péripéties avaient bien été racontées par Angelo Clareno, mais l'émotion non déguisée que respirent tous ses écrits et leur manque de précision, suffisaient à les faire tenir en quarantaine par les critiques avisés. Comment penser que, du vivant même de saint François, les vicaires qu'il avait institués, profitaient de son éloignement pour bouleverser son œuvre ? Comment le pape, qui durant cette période fut en séjour à

Rieti, puis à Viterbe, comment Hugolin qui était encore plus près, à Pérouse, n'auraient-ils pas imposé silence aux agitateurs ⁶¹² ?

Aujourd'hui que tous ces faits reparaissent non plus dans un récit oratoire et passionné, mais datés, brefs, précis, tranchants, avec des allures de notes prises au jour le jour, il faut bien se rendre à l'évidence.

Y a-t-il lieu de condamner bruyamment Hugolin et le pape ? Je ne le crois pas : ils jouèrent un rôle qui n'est pas à leur honneur, mais leurs intentions étaient évidemment excellentes. Si le fameux aphorisme que la fin justifie les moyens est criminel quand on examine sa propre conduite, il est le premier devoir quand on juge celle des autres : voici donc ces événements.

Dès le 25 juillet, un mois environ après le départ de François pour la Syrie, Hugolin, qui était à Pérouse, octroyait aux Clarisses de Monticelli (Florence), Sienne, Pérouse et Lucques, ce que son ami avait si obstinément refusé pour les Frères, la règle bénédictine ⁶¹³.

En même temps, saint Dominique, revenu d'Espagne plein d'une ardeur nouvelle à la suite de sa retraite dans la grotte de Ségovie, et décidé à adopter pour son Ordre la règle de la pauvreté, était vivement encouragé dans cette voie et comblé de faveurs ⁶¹⁴. Honorius III voyait en lui l'homme providentiel du moment, le réformateur de l'état monastique ; aussi eut-il pour lui des prévenances inouïes, et alla par exemple jusqu'à lui adjoindre un groupe de moines appartenant à d'autres ordres, qui étaient destinés à être comme ses lieutenants dans les tournées de prédications qu'il croirait devoir entreprendre, et à faire sous sa direction l'apprentissage de la prédication populaire ⁶¹⁵.

Qu'Hugolin ait été l'inspirateur de tout cela, les bulles sont là pour en témoigner. Diriger les deux ordres nouveaux est si bien alors sa pensée dominante qu'il élit

domicile en conséquence et qu'on le retrouve sans cesse à Pérouse, c'est-à-dire à trois lieues de la Portioncule, ou à Bologne, le boulevard des Dominicains.

Il devient évident maintenant que si la fraternité instituée par François fut véritablement le fruit de ses entrailles, la chair de sa chair, l'Ordre des Frères Prêcheurs émane de la papauté et que saint Dominique n'en est guère que le père putatif. Ce caractère a été exprimé d'un mot par un des annalistes contemporains les plus autorisés, Burchard d'Ursperg († 1226). « Le pape, dit-il, institua et confirma l'Ordre des Prêcheurs ⁶¹⁶. »

Lors de son départ pour l'Orient, François avait laissé deux vicaires pour le remplacer, les frères Matthieu de Narni et Grégoire de Naples. Le premier était spécialement chargé de rester à la Portioncule, pour admettre les postulants ⁶¹⁷. Grégoire de Naples devait au contraire parcourir l'Italie, pour consoler les Frères ⁶¹⁸.

Les deux vicaires commencèrent aussitôt à tout bouleverser. On ne s'explique pas comment des hommes encore sous l'impression de leur première ferveur pour une règle qu'ils avaient promis d'observer dans la plénitude de leur liberté, auraient pu songer à innover, s'ils n'avaient été poussés et soutenus en haut lieu.

Mitiger le vœu de pauvreté, multiplier les observances, tels furent les deux points sur lesquels se porta tout leur effort.

En apparence, c'était là bien peu de chose, en réalité c'était beaucoup, car c'était une première tentative de l'esprit ancien contre l'esprit nouveau. C'était l'effort d'hommes faisant de la religion, inconsciemment, je veux le croire, une affaire d'observances et de rite, au lieu d'y voir, comme saint François, la conquête de cette liberté qui nous affranchit de tout et de tous, et qui décide chaque âme à obéir à ce je ne sais quoi de divin et de mystérieux, qu'adorent les fleurs des champs, que bénissent les oiseaux

du ciel, que loue la symphonie des astres et que Jésus de Nazareth appelait : Abba, c'est-à-dire Père.

La première Règle était excessivement simple en ce qui concernait les jeûnes. Les frères devaient faire maigre le mercredi et le vendredi ; ils pouvaient ajouter, mais seulement sur une autorisation spéciale de François, le maigre du lundi et du samedi. Les vicaires et leurs adhérents compliquèrent cela d'une façon étonnante. En l'absence de François, les vicaires réunirent un chapitre restreint de Seniores ⁶¹⁹ où ils décidèrent : 1° qu'en temps de gras, les frères ne chercheraient pas à se procurer de viande, mais que si on leur en offrait spontanément, ils la mangeraient ; 2° que tous jeûneraient le lundi, outre le mercredi et le samedi ; 3° que le lundi et le samedi, on s'abstiendrait de laitage, à moins que par hasard les fidèles ne vinssent à en donner ⁶²⁰.

Ces tentatives témoignent aussi d'un effort pour imiter les anciens ordres, qui n'allait pas sans le vague espoir de se substituer à eux ⁶²¹. Frère Jourdain ne nous a conservé que cette décision du chapitre de 1220, mais les expressions dont il se sert montrent assez qu'elle fut loin d'être la seule et que les mécontents avaient voulu, tout comme les chapitres de Cîteaux ou du Mont-Cassin, édicter de véritables constitutions.

Ces modifications de la Règle ne passèrent cependant pas sans provoquer l'indignation d'une partie du chapitre : un frère lai ⁶²² s'en fit le messenger ému, et partit pour l'Orient supplier François de revenir au plus tôt prendre les mesures réclamées par les circonstances.

Il y avait eu aussi d'autres causes de trouble : Frère Philippe, zéléateur des Clarisses, s'était hâté de leur faire octroyer par Hugolin les privilèges dont il a été déjà question ⁶²³.

Un certain frère Jean de Conpello ⁶²⁴ avait réuni un grand nombre de lépreux dès deux sexes ⁶²⁵, et écrit une

règle pour fonder avec eux un ordre nouveau. Il s'était ensuite présenté, avec un cortège de ces malheureux, au souverain pontife, pour obtenir son approbation.

Bien d'autres tristes symptômes s'étaient manifestés sur lesquels frère Jourdain n'insiste pas ; le bruit de la mort de François s'était même répandu si bien que tout l'Ordre était troublé, divisé, et courait les plus grands périls. Les sombres pressentiments que François semble avoir eus, étaient donc dépassés par la réalité ⁶²⁶. Le messenger qui lui apporta ces tristes nouvelles, le trouva en Syrie, probablement à Saint-Jean-d'Acre. Il s'embarqua aussitôt avec Élie, Pierre de Catane, Césaire de Spire et quelques autres, pour revenir en Italie, sur un bateau qui faisait voile sur Venise, où il put aisément se trouver vers la fin de juillet.

Annuntiavi justitiam tuam in ecclesia magna,
ecce labia mea non prohibebo ; Domine, tu scisti.
Justitiam tuam non abscondi in corde meo ;
veritatem tuam et salutare tuum dixi ;
non abscondi misericordiam tuam et veritatem tuam a
concilio multo,

Tu autem, Domine, ne longe facias miserationes tuas a me ;
misericordia tua et veritas tua semper susceperunt me...
Ego autem mendicus sum et pauper ;
Dominus sollicitus est mei.
Adjutor meus et protector meus es tu ;
Domine meus, ne tardaveris 627.

In te speraverunt patres nostri ;
speraverunt et liberasti eos...
Ego autem sum vermis, et non homo ;
opprobrium hominum et abjectio plebis.
Ne discesseris a me
quoniam tribulatio proxima est,
quoniam non est qui adjuvet 628.

In ipsa hora exsultavit Spiritu sancto, et dixit : Confiteor
tibi, Pater, Domine cæli et terræ, quod abscondisti hæc a
sapientibus et prudentibus et revelasti ea parvulis 629.

Confortamini in Domino et in potentia virtutis ejus.
Induite vos armaturam Dei, ut possitis stare adversus
insidias diaboli. Quoniam non est nobis colluctatio adversus
carnem et sanguinem, sed adversus principes et potestates,
adversus mundi rectores tenebrarum harum, contra
spiritualia nequitiae in cælestibus 630.

J'ai proclamé votre justice dans la grande assemblée,
voici je ne fermerai pas mes lèvres ; vous le savez,
Seigneur.

Je n'ai pas gardé votre justice cachée en mon cœur,
j'ai publié votre vérité et votre salut,
je n'ai pas caché votre miséricorde et votre vérité devant le
grand conseil.

Mais vous, ô Seigneur, n'éloignez pas de moi votre
compassion ;
c'est votre miséricorde et votre vérité qui ont toujours été
mon soutien...

Pour moi je suis un pauvre mendiant,
et c'est le Seigneur qui prend soin de moi.
Vous êtes mon secours et mon protecteur ;
Mon Dieu, ne tardez pas 631.

En vous nos pères ont mis leur confiance,
en vous ils ont placé leur attente, et vous les avez
délivrés...
Mais moi, je ne suis qu'un ver et non un homme,
l'opprobre des hommes, en butte au mépris de tous.
Ne vous écartez pas de moi,
car la tribulation arrive
et il n'y a personne pour me secourir 632.

Au même moment Jésus tressaillit, saisi par l'Esprit-Saint
et dit : Je vous bénis, ô Père, Seigneur du ciel et de la terre,
d'avoir caché ces choses aux savants et aux sages et de les
avoir révélées aux petits 633.

Fortifiez-vous dans le Seigneur et dans sa vertu toute-
puissante. Revêtez-vous des armes de Dieu afin de pouvoir
tenir bon devant les embûches du diable. Car notre lutte

n'est pas une lutte contre la chair et le sang, mais contre les princes et les puissances, contre les maîtres de ce monde ténébreux, contre les esprits malfaisants répandus dans les airs ⁶³⁴.

CHAPITRE XV

LA CRISE DE L'ORDRE ⁶³⁵

(Automne 1220.)

Dès son arrivée à Venise, François se renseigna encore plus exactement sur tout ce qui s'était passé et convoqua le chapitre général à la Portioncule pour la Saint-Michel (29 septembre 1220 ⁶³⁶).

Son premier soin fut sans doute de rassurer son amie de Saint-Damien : un court fragment de lettre qui nous a été conservé porte la trace des tristes préoccupations dont il était rempli :

« Moi, petit frère François, je veux suivre la vie et la pauvreté de Jésus-Christ, notre très haut Seigneur, et de sa très sainte Mère, et persévérer en elle jusqu'à la fin ; et je vous supplie toutes et vous exhorte de persévérer toujours dans cette très sainte vie et pauvreté. Et prenez bien garde de ne vous en écarter jamais sur les conseils ou sur les enseignements de qui que ce soit ⁶³⁷.

Il y eut un long cri d'allégresse à travers toute l'Italie quand on connut ce retour ; beaucoup de frères zélés désespéraient déjà, car dans bien des provinces on avait commencé à les persécuter ; aussi lorsqu'ils apprirent que leur père spirituel était vivant et qu'ils allaient le revoir

eurent-ils une immense joie. De Venise, François se dirigea vers Bologne. Ce voyage fut marqué par un incident où se dénote encore une fois sa malicieuse et fine bonté. Brisé par les émotions autant peut-être que par les fatigues, il dut un jour renoncer à faire le trajet à pied. Il cheminait monté sur un âne, suivi de frère Léonard d'Assise, lorsqu'un regard lui fit deviner ce qui se passait dans le cœur de son compagnon : « Mes parents, pensait le frère, se seraient bien gardés de frayer avec Bernardone, et voilà que maintenant je suis obligé de suivre à pied son fils. »

On juge de son étonnement, lorsqu'il entendit François lui dire, en descendant vivement de sa monture : « Prends vite ma place, il est fort inconvenant que tu me suives à pied, toi qui es issu d'un noble et puissant lignage. » Le pauvre Léonard, bien confus, se jeta à ses pieds implorant son pardon ⁶³⁸.

A peine arrivé à Bologne, François fut obligé de sévir contre les relâchés. On se rappelle que l'Ordre ne devait rien posséder, ni directement, ni indirectement. Les monastères donnés aux Frères ne devenaient pas leur propriété ; dès que le propriétaire les désirait ou que toute autre personne cherchait à s'en emparer, on devait les céder sans la moindre résistance : or, en approchant de Bologne, il apprit la construction d'une maison qu'on appelait déjà la maison des frères. Il en ordonna l'évacuation immédiate, sans même faire exception pour les malades qui s'y trouvaient. Les frères eurent alors recours à Hugolin qui était précisément dans cette ville où il venait de consacrer Notre-Dame de Rheno ⁶³⁹ : il expliqua longuement à François que cette maison n'appartenait pas à l'Ordre, lui-même s'en étant déclaré le propriétaire par des actes publics, et finit par le convaincre ⁶⁴⁰.

La piété des Bolonais réservait à François un accueil enthousiaste dont l'écho est parvenu jusqu'à nous :

J'étudiais à Bologne, moi Thomas de Spalato, archidiaque de l'église cathédrale de cette ville, lorsqu'en l'an 1220 ⁶⁴¹, le jour de l'Assomption, je vis saint François qui prêchait sur la place du Petit-Palais devant presque tous les gens de la cité. Le thème de son discours fut le suivant : les anges, les hommes les démons. Il en parla avec tant de justesse et d'éloquence que beaucoup de gens instruits qui étaient là, furent remplis d'admiration pour les paroles de cet homme si simple. Il n'avait cependant pas les manières d'un prédicateur, ses allures étaient plutôt celles de la conversation : le fond de son allocution tendait essentiellement à l'abolition des inimitiés et à la nécessité de conclure de pacifiques alliances. Ses vêtements étaient pauvres ; sa personne n'avait rien qui imposât ; son visage rien de beau ; mais Dieu donna une si grande efficacité à ses paroles qu'il amena à la paix et à la concorde beaucoup de nobles dont la sauvage fureur ne s'arrêtait pas même devant l'effusion du sang. On eut pour lui une si grande dévotion qu'hommes et femmes couraient en foule après lui, et qu'heureux s'estimait celui qui parvenait à toucher le bord de son vêtement.

Est-ce alors que le célèbre Accurse le Glossateur, chef de cette fameuse dynastie de jurisconsultes qui durant tout le treizième siècle illustra l'Université de Bologne, accueillit les Frères Mineurs dans sa villa de la Ricardina, à proximité de la ville ⁶⁴² ? Nous ne savons.

Il paraît qu'un autre professeur, Nicolas dei Pepoli, entra aussi dans l'Ordre ⁶⁴³. Les élèves ne restaient naturellement pas en arrière, et un certain nombre d'entre eux demandèrent l'habit. Tout cela constituait cependant un danger : cette cité, qui était en Italie comme un autel consacré à la science du droit, allait exercer sur l'évolution de l'Ordre la même influence que Paris ; les Frères Mineurs

ne pouvaient pas plus s'y soustraire qu'on ne peut se soustraire à celle de l'air ambiant.

François n'y séjourna cette fois que fort peu de temps. Une antique tradition, dont ses biographes ne nous ont conservé aucune trace, mais qui paraît cependant tout à fait vraisemblable, raconte qu'Hugolin le conduisit passer un mois aux Camaldules dans la retraite habitée jadis par saint Romuald, au milieu de ces forêts du Casentin qui sont au nombre des plus belles de l'Europe, à quelques heures de marche de l'Alverne, dont la croupe se dresse gigantesque, dominant tout l'horizon.

On a vu combien François avait besoin de repos ; nul doute qu'il n'aspirât aussi au recueillement, afin de bien arrêter d'avance sa ligne de conduite au milieu des tristes conjonctures qui avaient provoqué son retour ⁶⁴⁴.

Cependant le désir de lui procurer un repos bien nécessaire n'était pour Hugolin qu'un but accessoire. Le moment d'agir avec vigueur lui paraissait venu. On peut se figurer aisément ses réponses aux plaintes de François : Ne l'avait-on pas engagé avec insistance à profiter des conseils du passé, de l'expérience de ces fondateurs d'ordres qui n'ont pas été seulement des saints, mais d'habiles conducteurs d'hommes ; Hugolin lui-même n'était-il pas son meilleur ami, son défenseur, et n'avait-il pas dû cependant renoncer à cette influence à laquelle son amour pour les frères, sa position dans l'Église et son grand âge lui donnaient cependant tant de titres ? Mais non, il avait fallu le laisser exposer inutilement ses disciples à tous les dangers, dans des missions aussi périlleuses que sans résultats ; et tout cela pourquoi ? Pour le plus futile des points d'honneur, parce que les Frères Mineurs ne voulaient pas avoir le plus petit privilège. Ils n'étaient pas hérétiques, mais ils troublaient l'Église autant que des hérétiques. Que de fois ne lui avait-on pas rappelé qu'une grande association a besoin, pour subsister, de règlements

précis et détaillés ? Tout cela avait été peine perdue ! Certes, son humilité ne faisait de doute pour personne, mais pourquoi ne pas la manifester, non seulement dans le vêtement et la manière de vivre, mais dans tous ses actes ? Il croyait obéir à Dieu, en défendant son inspiration, mais l'Église ne parle-t-elle pas au nom de Dieu ? les paroles de ses représentants ne sont-elles pas la parole de Jésus se perpétuant sur la terre ? il voulait être un homme évangélique, un homme apostolique, mais le meilleur moyen d'y parvenir, n'était-ce pas d'obéir au pontife romain ? au successeur de Pierre ? — Par un excès de condescendance, on l'avait laissé faire, et le résultat était la plus triste des leçons. Mais la situation n'était pas désespérée, il était temps encore d'y apporter remède ; pour cela il n'avait qu'à aller se jeter aux pieds du pontife, implorer sa bénédiction, ses lumières et ses conseils.

De pareils reproches entremêlés des effusions d'amour et d'admiration de ce prélat, qui eut à un degré inouï le pathétique don des larmes, devaient jeter un trouble profond dans le cœur délicat de François ⁶⁴⁵.

Sa conscience lui rendait bon témoignage, mais modeste comme le sont les esprits supérieurs, il n'était pas loin de penser qu'il avait eu bien des torts.

Ce serait peut-être ici le lieu de rechercher le secret de l'amitié de ces deux hommes, qui reste si étrange par certains côtés. Comment put-elle durer sans ombre jusqu'à la mort de saint François, alors que nous trouvons toujours Hugolin comme inspirateur du groupe qui compromet l'idéal franciscain ? La réponse à cette question est impossible. Le même problème se pose pour frère Élie, sans qu'on aperçoive davantage une réponse satisfaisante. Les hommes qui ont le cœur très aimant ne sauraient avoir l'intelligence tout à fait claire. Souvent ils se sentent fascinés par ceux qui sont le plus différents d'eux-mêmes, et dans la poitrine desquels ils ne sentent pas ces faiblesses

féminines, ces rêves bizarres, cette pitié presque maladive des êtres et des choses, cette soif mystique de la douleur qui est à la fois leur bonheur et leur tourment.

Le séjour aux Camaldules se prolongea jusqu'à la mi-septembre, et se termina à la satisfaction du cardinal. François était décidé à aller tout droit trouver le pape, alors en séjour à Orvieto, et à lui demander Hugolin comme protecteur officiel destiné à diriger l'Ordre.

Un rêve qu'il avait fait jadis lui revenait en mémoire : il avait vu une petite poule noire, qui malgré ses efforts ne pouvait abriter sous ses ailes toute sa couvée. La pauvre poule, c'était lui ; les poussins c'étaient les frères. Ce songe était une indication providentielle lui ordonnant de leur chercher une mère, sous les ailes de laquelle tous trouveraient place, et qui les défendrait contre les oiseaux de proie. Il le crut du moins ⁶⁴⁶.

Il se rendit à Orvieto, sans passer par Assise, où il aurait été obligé de prendre des mesures quelconques à l'égard des fauteurs de trouble, tandis qu'il devait s'en remettre purement et simplement au pape.

Sa profonde humilité jointe au sentiment de culpabilité qu'Hugolin avait éveillé en lui, suffit-elle à expliquer son attitude devant le pape, ou faut-il croire qu'il eut le vague sentiment d'abdiquer ? Qui sait si sa conscience ne lui murmurait pas déjà un reproche et ne lui révélait pas l'inanité de tous les sophismes par lesquels on l'avait enlacé.

N'osant se présenter dans les appartements d'un si grand prince, il resta dehors devant la porte et attendit patiemment que le pape vînt à sortir. Quand il sortit, saint François lui fit la révérence et lui dit : « Père Pape, que Dieu vous donne la paix. » — « Que Dieu te bénisse, mon fils, répondit-il ». — « Seigneur, lui dit alors saint François, vous êtes grand et souvent absorbé par de grandes

affaires ; de pauvres frères ne peuvent pas venir vous trouver et vous parler aussi souvent qu'ils en auraient besoin ; vous m'avez donné beaucoup de papes, donnez-m'en un seul auquel je puisse m'adresser quand besoin sera, et qui à votre place écoute et discute mes affaires et celles de mon Ordre. » — « Qui veux-tu donc que je te donne, mon fils ? » —

« L'évêque d'Ostie ». Et il le lui donna ⁶⁴⁷.

Le récit que l'on vient de lire est celui que donne Frère Jourdain de Giano, mais il semble bien qu'en réunissant ces souvenirs, il ait retenu un épisode plutôt que donné une vue synthétique des rapports qu'il y eut alors entre la curie et saint François. Les autres biographes parlent d'une audience accordée par le pape au fondateur de l'Ordre, et il paraît assez naturel de la fixer à l'époque à laquelle nous sommes arrivés. Ils nous représentent le Poverello introduit devant le souverain pontife par le cardinal Hugolin qui, par prudence, lui avait préparé un discours, en lui conseillant de l'apprendre par cœur. Au moment d'ouvrir la bouche, François oublia tout. Alors appelant le bon Dieu à son aide, il parla avec tant d'ardeur et une si puissante inspiration qu'il captiva tous ses auditeurs.

Thomas de Celano montre le cardinal très ému de cette aventure, à cause de l'éclatant patronage qu'il avait accordé à François. L'échec de son protégé aurait pu lui nuire beaucoup ; mais tout finit pour le mieux : les paroles du Poverello firent la meilleure impression sur le pape qui lui accorda tout ce qu'il demandait ⁶⁴⁸.

Les conférences avec Hugolin recommencèrent donc ; il accorda tout de suite à François quelques satisfactions : le privilège octroyé aux Clarisses fut rapporté ; Jean de Conpello fut avisé qu'il n'avait rien à espérer de la curie ; enfin on laissait à François la liberté de composer lui-même la Règle de son Ordre. On ne lui épargna naturellement pas

les conseils à ce sujet, mais il fut un point sur lequel la curie ne pouvait pas attendre, et dont elle exigea l'application immédiate : l'obligation pour les postulants d'un an de noviciat.

En même temps fut lancée une bulle qui n'était pas seulement destinée à publier cette ordonnance, mais surtout à marquer d'une façon solennelle le commencement d'une ère nouvelle dans les rapports de l'Église et des Franciscains. La fraternité des Pénitents ombriens devenait un ordre dans le sens le plus étroit du mot.

Honorius évêque, serviteur des serviteurs de Dieu, à frère François et aux autres prieurs ou custodes des Frères Mineurs, salut et bénédiction apostolique.

Dans presque tous les ordres religieux il a été prudemment ordonné que ceux qui se présenteraient pour observer la vie régulière, feraient un essai d'un certain temps, durant lequel ils seraient, eux aussi, mis à l'épreuve, afin de ne laisser ni place ni prétexte à des démarches inconsidérées. A ces causes, nous vous ordonnons par les présentes de n'admettre personne à faire profession avant une année de noviciat ; nous défendons qu'après la profession aucun frère puisse sortir de l'Ordre, ni que personne puisse retenir celui qui en sortirait. Nous défendons aussi que sous votre habit on circule ça et là sans obédience, et que l'on corrompe la pureté de votre pauvreté. Si quelques frères avaient cette audace, vous auriez à leur infliger les censures ecclésiastiques jusqu'à résipiscence ⁶⁴⁹.

Il faut certes un euphémisme bien caractérisé pour traiter de privilège une pareille bulle. C'était en réalité la mainmise de la papauté sur les Frères Mineurs.

Désormais, par la force même des choses, le maintien de François comme ministre général devenait impossible. Il le sentait lui-même. Le cœur brisé, l'âme malade, il aurait, malgré tout, trouvé dans la vigueur de son amour ces paroles, ces regards qui jadis tenaient lieu de règle, de constitutions, et donnaient à ses premiers compagnons l'intuition de ce qu'ils devaient faire et la force de l'accomplir ; mais maintenant, à la tête de cette famille qu'il retrouvait tout à coup si différente de ce qu'elle avait été quelques années auparavant, il fallait un administrateur, et il s'avouait tristement qu'il ne l'était lui-même à aucun degré ⁶⁵⁰.

Ah ! dans son for intérieur, il sentait bien que l'ancien idéal était le vrai, le bon ; mais il chassait ces pensées comme des tentations de l'orgueil. Les derniers événements n'avaient pas été sans entamer quelque peu sa personnalité morale : à force d'entendre parler d'obéissance, de soumission, d'humilité, un certain obscurcissement s'était fait dans cette âme si lumineuse ; l'inspiration ne lui arrivait plus avec la même certitude qu'autrefois ; le prophète se prenait à trembler, à douter presque de lui-même et de sa mission. Il cherchait anxieusement si dans son initiative il n'y aurait pas eu quelque vaine complaisance. Il se représentait par avance le chapitre qui allait s'ouvrir, les attaques, les critiques dont il serait l'objet, et s'efforçait de se persuader que s'il ne les subissait pas avec joie, il ne serait pas un vrai Frère Mineur ⁶⁵¹. Les plus belles vertus sont sujettes au scrupule, l'humilité parfaite plus que tout autre, et c'est ainsi que des hommes excellents, pour éviter de s'affirmer, trahissent saintement leurs convictions ⁶⁵². Il résolut donc de remettre la direction de l'Ordre entre les mains de Pierre de Catane.

Nous avons déjà rencontré celui-ci ⁶⁵³ : disciple de la première heure, il s'était joint à François, en même temps

que Bernard de Quintavalle, et comme lui, il avait à Assise une situation importante. Chanoine de la cathédrale, gradué en droit, maître-ès-lois, comme on disait alors, il appartenait à la famille des seigneurs de Gualdo Cattaneo, village peu éloigné, dans les montagnes qui dominant Bevagna. Il avait pour celui qui l'avait amené à la pauvreté parfaite une admiration sans borne. François à son tour s'inspirait souvent de ses conseils et le traitait avec une affection mêlée de respect.

Ayant été son compagnon pendant le voyage d'Orient, il était au courant non seulement de toute la vie de l'Ordre depuis le jour même de sa fondation, mais il connaissait aussi bien que le maître toutes les péripéties de la dernière crise. Enfin, par le fait de ses études à Bologne et de ses titres, il ne pouvait pas être regardé comme incapable de comprendre les aspirations des frères qui voulaient établir une sorte de concordat entre la pauvreté et la science.

On ignore si Hugolin assista au chapitre du 29 septembre 1220, mais s'il n'y fut pas en personne, il s'y fit sûrement remplacer par quelque prélat chargé de surveiller les débats ⁶⁵⁴. La bulle donnée huit jours auparavant fut communiquée aux frères, auxquels François annonça aussi qu'il allait élaborer une règle nouvelle. Il y eut à ce propos des conférences où seuls les ministres semblent avoir eu voix délibérative. On y arrêta en principe les points essentiels de la nouvelle Règle, en laissant à François le soin de leur donner à loisir la forme convenable. Rien ne révèle mieux l'état de démoralisation auquel il était arrivé, que la décision qui fut prise de laisser tomber en tête de la Règle un des passages essentiels, un des trois fragments fondamentaux de l'ancienne Règle celui qui commençait par ces mots : N'emportez rien avec vous ⁶⁵⁵.

De quelle manière s'y prit-on pour obtenir de François cette concession qu'il eût regardée quelque temps auparavant comme un reniement, comme le refus

d'accepter dans son intégrité le message que Jésus lui avait adressé ? C'est le secret de l'histoire, mais on peut penser qu'il y eut alors dans sa vie une de ces tempêtes morales qui enlèvent aux plus forts toutes leurs facultés, et ne laissent dans les cœurs meurtris qu'une inénarrable souffrance.

Quelque chose de ces douleurs a passé dans l'émouvant récit que les biographes, nous ont laissé de son abdication.

« Désormais, dit-il aux frères, je suis mort pour vous ; mais voici frère Pierre de Catane, auquel vous et moi nous obéirons tous. » Et se prosternant devant lui, il lui promit obéissance et soumission. Les frères ne pouvaient retenir leurs larmes et leurs gémissements en se voyant en quelque sorte devenir orphelins, mais François se leva et joignant les mains, les yeux levés au ciel : « Seigneur, dit-il, je vous rends cette famille que vous m'aviez confiée. Maintenant vous le savez, très doux Jésus, je n'ai plus la force et les qualités pour continuer à en prendre soin ; je la confie donc aux ministres. Qu'ils soient responsables devant vous au jour du jugement, si quelque frère par leur négligence ou leur mauvais exemple, ou par un trop dur châtiment, venait à s'égarer ⁶⁵⁶. »

Les fonctions de Pierre de Catane devaient durer fort peu de temps ; il mourut le 10 mars 1221 ⁶⁵⁷.

Sur cette période de quelques mois, les renseignements surabondent : rien de plus naturel, puisque François resta à la Portioncule pour s'acquitter de la tâche qui lui avait été confiée, et qu'il y vécut entouré de frères qui devaient plus tard se rappeler tous les traits dont ils furent témoins. Quelques-uns révèlent la lutte dont son âme était le théâtre. Désireux de se montrer soumis, il se trouvait pourtant harcelé du besoin de secouer toutes les chaînes et de s'envoler comme autrefois, pour ne vivre et ne respirer

qu'en Dieu seul. Voici un souvenir bien naïf mais qui mériterait, semble-t-il, d'être plus connu ⁶⁵⁸.

Un jour, un novice qui pouvait, mais non sans quelque peine, lire le psautier, obtint du ministre général, c'est-à-dire du vicaire de saint François, la permission d'en avoir un. Cependant comme il avait appris que saint François ne voulait pas que les Frères eussent ni la cupidité de la science, ni celle des livres, il ne voulait avoir son psautier qu'avec son assentiment. Or, saint François étant venu au monastère où était le novice : « Mon Père, lui dit-il, ce me serait une grande consolation d'avoir un psautier ; mais quoique le ministre général m'y ait autorisé, je ne voudrais pas l'avoir à votre insu. » — « Regarde l'empereur Charles, lui répondit saint François avec feu, Roland et Olivier et tous les Paladins, les valeureux héros et les preux chevaliers, c'est en combattant les infidèles, en peinant et en travaillant jusqu'à la mort qu'ils ont remporté leurs fameuses victoires ! Les saints martyrs, eux aussi, ont voulu mourir pour la foi du Christ en pleine bataille ! Mais maintenant il y a beaucoup de gens qui prétendent, en racontant simplement leurs prouesses, mériter la gloire et les honneurs. Oui, parmi nous aussi, il y en a beaucoup qui prétendent, en récitant et en prêchant les œuvres des saints, recevoir gloire et honneur, comme s'ils les avaient faites eux-mêmes ⁶⁵⁹ ! »

... Quelques jours après, saint François était assis devant le feu, et le novice s'approcha de lui pour lui parler de nouveau de son psautier. « Quand tu auras ton psautier, lui dit celui-ci, tu voudras avoir un bréviaire, et quand tu auras un bréviaire, tu t'assiéras dans une chaire comme un grand prélat, et tu feras signe à ton compagnon : « Apportez-moi mon bréviaire ! » Saint François avait dit cela avec beaucoup de vivacité, et prenant de la cendre, il la répandit

sur la tête du novice en répétant : « Voilà le bréviaire, voilà le bréviaire... »

Plusieurs jours après, saint François était à la Portioncule et se promenait non loin de sa cellule près de la maison, sur le bord de la route, lorsque ce même frère revint l'entretenir de son psautier. « Eh bien ! va, lui répondit-il, tu n'as qu'à faire ce que te dira ton ministre. » Après ces paroles le novice s'en allait, mais François se mit à réfléchir sur ce qu'il avait dit et tout à coup, appelant le frère, il lui cria : « Attends-moi ! Attends-moi ! » Lorsqu'il l'eut rejoint : « Reviens un peu sur tes pas, je te prie. Où étais-je lorsque je t'ai dit de faire pour le psautier ce que te dirait ton ministre ? » Alors s'agenouillant à l'endroit désigné par le frère, il se prosterna à ses pieds : « Pardon, mon frère, pardon ! car celui qui veut être Frère Mineur ne doit avoir rien d'autre que ses vêtements. »

Ce long récit n'est pas seulement précieux parce qu'il nous montre, jusque dans les plus petites choses, le conflit entre le François des premières années ne relevant que de Dieu et de sa conscience, et le François de 1220 devenu un moine soumis, dans un ordre approuvé par l'Église romaine, mais aussi parce que c'est une de ces rares pages où son style se marque avec un réalisme naïf. Ces allusions aux romans de chevalerie et cette liberté d'allures qui firent une partie de son succès sur les masses, s'éliminèrent de sa légende avec une incroyable rapidité. Ses fils spirituels n'ont peut-être pas eu honte de leur père à cet égard, mais ils s'attachent tellement à relever ses autres qualités qu'ils oublient un peu trop le poète, le troubadour, le jocular Domini.

Des fragments, postérieurs de plus d'un siècle à Thomas de Celano, qui relatent des traits de ce genre, portent par cela même un cachet d'authenticité.

Il est assez difficile de se rendre un compte exact de la part que François prit encore à la direction de l'Ordre.

Pierre de Catane, et plus tard frère Élie, sont qualifiés tantôt de ministres généraux, tantôt de vicaires, souvent aussi les deux termes se suivent comme dans le récit précédent. Il est bien probable que cette confusion dans les mots correspond à une confusion égale dans les faits. Peut-être même a-t-elle été voulue. Après le chapitre de septembre 1220, les affaires de l'Ordre passent entre les mains de celui que François avait nommé ministre général, tandis que les frères, ainsi que la papauté, ne lui donnaient que le titre de vicaire. Il était urgent pour la popularité des Frères Mineurs que François conservât une apparence d'autorité, mais la réalité du gouvernement lui avait échappé 660 661.

La pensée qu'il avait portée dans son sein jusqu'en 1209, et enfantée alors dans la douleur, prenait maintenant son vol, oubliant son berceau, comme ces fils de nos entrailles que nous voyons tout à coup s'éloigner de nous, sans que nous puissions nous y opposer, car c'est là la vie, mais non sans qu'il se produise en notre cœur une sorte de déchirement. Mater dolorosa ! Ah ! ils reviendront sans doute s'asseoir avec piété au foyer paternel, peut-être même auront-ils besoin, à une heure de détresse morale, de venir se blottir comme autrefois dans le giron maternel, mais ces retours fugitifs, enfiévrés, ne feront qu'aviver la blessure des pauvres parents, lorsqu'ils verront repartir d'un pas pressé celui qui porte leur nom, mais ne leur appartient plus.

Pater, manifestavi nomen tuum hominibus quos dedisti mihi ; quia verba quæ dedisti mihi, dedi eis, et ipsi acceperunt et cognoverunt vere quia a te exivi, et crediderunt quia tu me misisti. Ego pro eis rogo, non pro mundo rogo, sed pro his quos dedisti mihi, quia tui sunt, et omnia mea tua sunt. Pater sancte, conserva eos in nomine tuo, quos dedisti mihi, ut sint unum sicut et nos... Sanctifica eos in veritate. Sermo tuus veritas est. Sicut tu me misisti in mundum, et ego misi eos in mundum. Et pro eis ego sanctifico meipsum, ut sint ipsi sanctificati in veritate. Non pro eis rogo tantum, sed pro eis qui credituri sunt propter verbum eorum in me, ut sint consummati in unum, et cognoscat mundus quia tu me misisti et dilexisti eos sicut et me dilexisti ⁶⁶².

Ut serviamus in novitate spiritus et non in vetustate litteræ ⁶⁶³.

Et venit unus de septem angelis... et locutus est mecum, dicens : Veni et ostendam tibi sponsam, uxorem Agni. Et sustulit me in spiritu in montem magnum et altum, et ostendit mihi civitatem sanctam Jerusalem, descendentem de cælo a Deo, habentem claritatem Dei, et lumen ejus simile lapidi pretioso tamquam lapidi jaspidis, sicut crystallum ⁶⁶⁴.

Quasi tristes, semper autem gaudentes ; sicut egentes, multos autem locupletantes ; tanquam nihil habentes, et omnia possidentes ⁶⁶⁵.

Vos autem genus electum, regale sacerdotium, gens sancta, populus acquisitionis, ut virtutes annuntietis ejus qui de tenebris vos vocavit in admirabile lumen suum : qui aliquando non populus, nunc autem populus Dei ⁶⁶⁶.

Nolite timere, pusillus grex, quia complacuit Patri vestro dare vobis regnum [667](#).

Père, j'ai manifesté votre nom aux hommes que vous m'aviez donnés ; et je leur ai confié le message que vous m'aviez confié. Ils l'ont accepté, et ils ont reconnu que vraiment je viens d'auprès de vous ; ils ont cru que vous m'avez envoyé. Je prie pour eux ; je ne prie pas pour le monde, mais pour ceux que vous m'avez donnés, car ils sont à vous, et tout ce qui est à moi est à vous. Père saint, conservez en votre nom ceux que vous m'avez donnés, afin qu'ils soient un, comme nous sommes un... Sanctifiez-les par la vérité : votre parole est la vérité. Vous m'avez envoyé dans le monde, et je les ai envoyés à leur tour dans le monde, et je me sanctifie moi-même pour eux, afin qu'ils soient sanctifiés par la vérité. Je ne vous prie pas seulement pour eux, mais pour ceux qui vont croire en moi à cause de leur message ; et je vous demande qu'ils soient complètement un, et que le monde connaisse que vous m'avez envoyé, et que vous les avez aimés, comme vous m'avez aimé [668](#).

Afin que nous servions Dieu dans un esprit nouveau, et non selon les anciennes prescriptions de la lettre [669](#).

Alors un des sept anges vint... et me parla, disant : Viens, et je te montrerai la fiancée, l'Épouse de l'Agneau. Et il m'emporta en esprit sur une grande et haute montagne, et me montra la cité sainte, Jérusalem, qui descendait du ciel, d'auprès de Dieu, dans un resplendissement de gloire divine ; et son éclat ressemblait à celui d'une pierre précieuse, à celui d'un jaspé qui serait transparent comme du cristal [670](#).

Nous paraissions tristes, mais nous sommes pleins de joie ; nous semblons manquer de tout et voilà que nous pouvons enrichir beaucoup d'autres ; nous n'avons rien : en réalité nous possédons toutes choses ⁶⁷¹.

Mais vous, vous êtes une race choisie, un sacerdoce royal, une nation sainte, un peuple que Dieu s'est acquis, afin que vous annonciez les perfections de Celui qui vous a appelés des ténèbres à son admirable lumière, vous qui autrefois n'étiez pas son peuple, mais qui êtes maintenant le peuple de Dieu ⁶⁷².

Ne crains point, petit troupeau, car il a plu à ton Père de te donner le royaume ⁶⁷³.

CHAPITRE XVI

LA RÈGLE DE 1221 ⁶⁷⁴

L'hiver de 1220-1221 fut surtout utilisé par François pour fixer par écrit sa pensée. Jusque-là il avait été trop homme d'action pour avoir pu songer beaucoup à se servir d'autre chose que de la parole vivante, mais dès lors, ses forces épuisées l'obligeaient de satisfaire, autrement que par des tournées d'évangélisation, son besoin de conquérir les âmes. On a vu que le chapitre du 29 septembre 1220 d'une part, et la bulle Cum secundum de l'autre, avaient par avance fixé un certain nombre de points. Pour le reste, liberté complète lui avait été donnée, non pour faire une rédaction définitive et immuable, mais pour proposer ses idées ⁶⁷⁵.

Jamais homme n'a été moins capable que François de faire une Règle. En réalité, celle de 1210, et celle qui fut

solennellement approuvée par le pape le 29 novembre 1223, n'avaient guère de commun que le nom. Dans la première tout est vivant, libre, spontané ; elle est un point de départ, une inspiration ; elle se résume en deux phrases : l'appel de Jésus à l'homme : « Toi, viens et suis-moi, » l'acte de l'homme : « il quitta tout et le suivit ». A la parole de l'amour divin, l'homme répond par le don joyeux de lui-même, et cela tout naturellement, par une sorte d'instinct. A ce degré de mysticisme, toute réglementation n'est pas seulement inutile, elle est presque une profanation ; elle est tout au moins le symptôme d'un doute. Même dans les amours terrestres, quand on s'aime vraiment, on ne se demande et on ne se promet rien.

La Règle de 1223 au contraire est un contrat synallagmatique. Du côté divin, l'appel est devenu un ordre ; du côté humain, l'élan d'amour est devenu un acte de soumission, par lequel sera méritée la vie éternelle.

Il y a au fond de tout cela l'antinomie de la loi et de l'amour. Sous le régime de la loi, nous sommes les mercenaires de Dieu, astreints à un travail pénible, mais rémunéré au centuple, et dont le salaire constitue un véritable droit.

Sous le régime de l'amour, nous sommes les fils de Dieu, et ses collaborateurs ; nous nous donnons à lui, sans calcul, sans espoir ; nous suivons Jésus, non parce que cela est bien, mais parce que nous ne pouvons pas faire autrement, parce que nous avons senti qu'il nous a aimés, et que nous l'aimons à notre tour. Une flamme intérieure nous entraîne irrésistiblement vers lui : Et Spiritus et Sponsa dicunt : Veni.

Il était nécessaire d'insister un peu sur l'antithèse de ces deux règles : celle de 1210 seule est vraiment franciscaine. Celle de 1223 est indirectement l'œuvre de l'Église, essayant de s'assimiler le mouvement nouveau qu'elle transforme du même coup et fait dévier complètement.

Celle de 1221 marque une étape intermédiaire. C'est la rencontre des deux principes, ou plutôt des deux esprits ; ils se rapprochent, ils se côtoient, mais ne se confondent pas ; çà et là il y a mélange, mais jamais combinaison, si bien que l'on pourrait songer à séparer les divers éléments. Cette rencontre même est le reflet exact de ce qui se passait dans l'âme de François et de la rapide évolution de l'Ordre.

La règle dite de 1221 mérite bien ce nom, puisque c'est l'état dans lequel elle fut alors laissée ; mais, en se servant de cette expression, il ne faut pas oublier qu'elle n'est pas autre chose que l'ensemble des lois franciscaines élaborées dans la joie et aussi dans l'effort et la discussion, de 1210 à 1221, sans cesse complétées et développées, parfois aussi élaguées, modifiées, refondues.

François pour préparer le texte qu'il présenterait au chapitre fit appel, entre le chapitre de 1220 et celui de 1221, à la collaboration de frère Césaire de Spire qui était à la fois très zélé pour l'observation de la Règle et qui avait une connaissance approfondie de la Bible.

Jourdain de Giano est, il est vrai, beaucoup plus précis ⁶⁷⁶. Divers critiques ont cru devoir se baser sur ce témoignage et en déduire que les nombreuses citations bibliques qu'on trouve dans la règle de 1221 y ont été apportées par frère Césaire.

Or il suffit de se reporter aux autres opuscules de saint François pour voir que les citations bibliques y sont en aussi grand nombre. On peut même à peine parler de citations, sauf dans les cas où, de propos délibéré, il fait appel à l'autorité de tel ou tel passage : en général sa pensée est biblique, elle prend, tout naturellement et d'instinct, une forme biblique et, tandis que chez beaucoup de ses contemporains on sent dans les continuels souvenirs scripturaires je ne sais quoi d'extérieur, de mécanique, de voulu et de cherché, comme les exercices auxquels on s'est

habitué sur les bancs de l'école, chez saint François au contraire, ce ne sont pas des mots qui évoquent des mots avec lesquels on va jouer devant l'auditeur, surpris de tant d'adresse, c'est le sentiment qui appelle le sentiment, l'émotion qui appelle l'émotion.

Il n'est donc pas possible de prendre ici l'indication de frère Jourdain au pied de la lettre. Plein d'admiration pour celui qui avait été son chef durant la période héroïque des origines de l'ordre en Allemagne, il a attribué ici à celui qui mourut peut-être martyr de sa fidélité à l'idéal primitif un rôle un peu plus brillant que celui qu'il avait eu.

Ainsi rectifié et mis au point par tout le contexte historique, le renseignement fourni par le chroniqueur devient compréhensible et précieux ; mais s'en autoriser comme on l'a fait parfois, pour croire que saint François aurait lui-même composé une règle et qu'il aurait ensuite fait appel à son savant disciple pour y ajouter des passages bibliques destinés à lui servir à la fois de parure et de base, c'est méconnaître le caractère essentiel et évident de l'inspiration chez saint François.

Ce qui frappe tout d'abord, quand on jette les yeux sur cette Règle de 1221, c'est sa longueur extraordinaire : elle ne compte pas moins de dix pages d'in-folio, alors que celle de 1223 n'en aura plus que trois. Enlevez-en les passages qui proviennent de la papauté et ceux qui avaient été arrêtés au chapitre précédent par les ministres assemblés, vous l'aurez diminuée à peine d'une colonne, et il vous reste, non plus une règle, mais une série d'appels émus, où le cœur du père parle, non pour ordonner, mais pour convaincre, pour toucher, pour éveiller au fond du cœur de ses enfants l'instinct de l'amour.

Tout cela est chaotique ou même contradictoire ⁶⁷⁷, sans aucun ordre, entremêlé de rayons de joie, de sanglots douloureux, d'espérances et de regrets. Ce sont des stances, où la passion des âmes parcourt tous les tons,

passe par toutes les gammes, depuis les plus douces jusqu'aux plus viriles, depuis celles qui sont joyeuses et entraînantes comme un coup de clairon, jusqu'à celles qui sont troublantes, étouffées, comme une voix d'outre-tombe.

« Par le saint amour qui est Dieu, je prie tous les Frères, tant les ministres que les autres, de mettre de côté tout obstacle, tout souci, toute préoccupation, afin qu'ils puissent se consacrer entièrement à servir, aimer et honorer le Seigneur Dieu, d'un cœur pur, d'une intention sincère, ce qu'il demande par-dessus tout. Ayons toujours en nous un tabernacle et une demeure pour celui qui est le Seigneur Dieu tout-puissant, Père, Fils et Saint-Esprit, qui dit : « Veillez et priez en tout temps, afin que vous soyez trouvés dignes d'échapper à toutes ces choses qui arriveront, et de paraître debout devant le Fils de l'homme. »

Tenons donc la vraie voie, la vie et la vérité et le saint Evangile de Celui qui a daigné, pour nous, quitter son Père, afin de nous manifester son nom, disant : « Père, j'ai manifesté votre nom à ceux que vous m'avez donnés, et les paroles que vous m'avez données, je les leur ai données. Ils les ont reçues et ils ont connu que je suis venu de vous, et ils ont cru que vous m'avez envoyé. Je vous prie pour eux, non pour le monde, mais pour ceux que vous m'avez donnés, afin qu'ils soient un, comme nous ne sommes qu'un. Je dis ces choses étant encore dans le monde, afin qu'ils aient la joie pour eux. Je leur ai donné vos paroles, et le monde les a haïs, parce qu'ils ne sont pas du monde. Je ne vous demande pas de les enlever du monde, mais de les préserver du mal. Sanctifiez-les par la vérité, votre parole est la vérité. Comme vous m'avez envoyé dans le monde, je les ai aussi envoyés dans le monde, et je me sanctifie pour eux, afin qu'ils soient eux-mêmes sanctifiés dans la vérité. Et je ne vous prie pas seulement pour eux, mais pour ceux qui, par leurs paroles, croiront en moi, afin qu'ils soient tous unis, et que le monde connaisse que vous m'avez

envoyé, et que vous les avez aimés comme vous m'avez aimé. Je leur ferai connaître votre nom, afin que l'amour dont vous m'avez aimé soit en eux, et que je sois en eux. »

PRIÈRE :

Dieu tout-puissant, très haut et souverain, Père saint, Seigneur juste, roi du ciel et de la terre, nous vous rendons grâce à cause de vous-même, de ce que, par votre sainte volonté, et par votre Fils unique et votre Saint-Esprit, vous avez créé toutes les choses spirituelles et corporelles, et de ce qu'après nous avoir faits à votre image et à votre ressemblance, vous nous aviez placés dans le paradis que nous avons perdu par notre péché. Et nous vous rendons grâce de ce que, après nous avoir créés par votre Fils, par cet amour qui est vôtre et que vous avez eu pour nous, vous l'avez fait naître, vrai Dieu et vrai homme, de la glorieuse et bienheureuse Marie, toujours Vierge, et de ce que, par sa croix, son sang et sa mort, vous avez voulu nous racheter, nous pauvres captifs. Et nous vous rendons grâce de ce que votre Fils doit revenir dans sa glorieuse majesté pour envoyer au feu éternel les maudits, ceux qui n'ont point fait pénitence et ne vous ont point connu, et pour dire à ceux qui vous ont connu et vous ont adoré et vous ont servi dans la pénitence : « Venez, vous qui êtes les bénis de mon Père, recevez en partage ce royaume qui vous a été préparé dès la fondation du monde. » Et puisque nous, misérables et pécheurs, ne sommes pas dignes de vous nommer, nous demandons humblement à Notre Seigneur-Jésus-Christ, votre Fils bien aimé, en qui vous avez mis votre bon plaisir, qu'il vous rende grâce pour tout, en même temps que le Saint-Esprit, le Paraclet, comme il vous plaira et comme il leur plaira ; nous l'en supplions lui qui peut tout devant vous, et par lequel vous avez fait pour nous de si grandes choses. Alleluia.

Et nous prions la glorieuse Mère, la bienheureuse Marie toujours Vierge, saint Michel, Gabriel, Raphaël et tous les chœurs des Esprits bienheureux, les Séraphins, les Chérubins, les Trônes, les Dominations, les Principautés et les Puissances, les Vertus et les Anges, les Archanges, Jean-Baptiste, Jean évangéliste, Pierre, Paul, et les saints Patriarches, les Prophètes, les saints Innocents, les Apôtres, les Évangélistes, les Disciples, les Martyrs, les Confesseurs, les Vierges, les bienheureux Élie et Énoch, et tous les Saints qui furent, qui seront et qui sont, nous les prions humblement, pour l'amour de vous, de vous rendre grâce, comme il vous plaît, pour ces choses, à vous Dieu souverain, vrai, éternel et vivant, ainsi qu'à votre Fils, notre très saint Seigneur Jésus-Christ, et à l'Esprit-Saint, le consolateur, durant les siècles des siècles. Amen. Alleluia.

Et nous supplions tous ceux qui veulent servir le Seigneur Dieu, dans le sein de l'Église catholique et apostolique, tous les prêtres, les diacres, les sous-diacres, les acolytes, et les exorcistes, les lecteurs, les portiers, tous les clercs, tous les religieux et toutes les religieuses ; tous les enfants et les petits, les pauvres et les exilés, les rois et les princes, les ouvriers et les laboureurs, les serviteurs et les maîtres ; les vierges, les continents et les mariés, les laïques hommes et femmes, tous les enfants, les adolescents, les jeunes gens et les vieillards, les malades et les bien portants, les petits et les grands, les peuples de toute tribu et de toute langue et de toute nation, tous les hommes de quelque partie de la terre que ce soit, qui sont ou qui seront, nous les prions et supplions, nous tous Frères Mineurs, serviteurs inutiles, que tous ensemble, d'un commun accord nous persévérions dans la vraie foi et dans la pénitence, car en dehors de cela personne ne peut être sauvé.

Aimons tous, de tout notre cœur, de toute notre âme, de toute notre pensée, de toute notre force, de toute notre intelligence, de toute notre vigueur, de tout notre effort, de

toute notre affection, de toutes nos entrailles, de tous nos désirs et de toutes nos volontés, le Seigneur Dieu, qui nous a donné tout son corps, toute son âme, toute sa vie, et nous les donne encore à tous, chaque jour. Il nous a créés, il nous a sauvés par sa seule miséricorde : il a été et il est encore plein de bonté pour nous, pour nous méchants et misérables, pourris et fétides, ingrats, ignorants, mauvais. Ne désirons donc rien d'autre, ne veuillons rien d'autre ; que rien d'autre ne nous plaise ou n'ait d'attrait pour nous, sinon le Créateur, le Rédempteur, le Sauveur, seul et vrai Dieu, qui est plein de bien, qui est tout le bien, qui est le vrai et le souverain bien, qui seul est bon, pieux et débonnaire, suave et doux, qui seul est saint, juste, vrai, droit, qui seul a la bénignité, l'innocence et la pureté ; de qui, par qui et en qui est tout le pardon, toute la grâce, toute la gloire de tous les pénitents, de tous les justes et de tous les saints qui se réjouissent dans le ciel.

Que plus rien donc n'empêche, que plus rien ne sépare, que plus rien ne retarde, et que tous, tant que nous sommes, en tout lieu, à toute heure, en tout temps, chaque jour et sans cesse, nous croyions véritablement et humblement. Ayons dans le cœur, aimons, adorons, servons, louons, bénissons, glorifions, exaltons, magnifions, remercions le Dieu très haut, souverain, éternel, Trinité et Unité, Père et Fils et Saint-Esprit, Créateur de tous et de ceux qui croient et espèrent en lui, et de ceux qui l'aiment. Il est sans commencement et sans fin, immuable et invisible, inexprimable, ineffable, incompréhensible, insaisissable, béni, loué, glorieux, exalté, sublime, très haut, suave, aimable, délectable et toujours digne d'être désiré par-dessus tout dans tous les siècles des siècles. Amen.

Ces naïves répétitions n'ont-elles pas un charme mystérieux qui s'insinue délicieusement jusqu'au fond du cœur ? N'y a-t-il pas là une sorte de sacrement dont les

paroles ne sont que le véhicule grossier ? François se réfugie en Dieu, comme l'enfant va se jeter dans le sein de sa mère et dans l'incohérence de sa faiblesse et de sa joie, lui balbutie tous les mots qu'il sait, et par lesquels il ne veut que répéter l'éternel « je suis à toi » de l'amour et de la foi.

Il y a aussi quelque chose qui rappelle, non seulement par les citations, mais surtout par l'inspiration même de la pensée, ce qu'on a nommé la prière sacerdotale du Christ. L'apôtre de la pauvreté y apparaît comme soulevé entre le ciel et la terre par la violence de son amour, consacré sacrificateur d'un culte nouveau par l'onction intérieure et irrésistible de l'Esprit. Il n'immole pas, comme le prêtre du passé, il s'immole, et porte dans son cœur toutes les douleurs de l'humanité.

Autant ces paroles sont belles au point de vue mystique, autant elles correspondent peu à ce qu'on attend d'une règle ; elles n'en ont ni la précision, ni les formes brèves et impératives. Les transformations qu'elles allaient subir, pour devenir le code de 1223, étaient donc fatales, étant donnée l'intervention définitive de l'Église de Rome pour diriger le mouvement franciscain.

Il est probable que ce projet de règle, tel que nous l'avons aujourd'hui, est celui qui a été distribué au chapitre de la Pentecôte de 1221. Une fois admise l'idée de considérer ce document comme un projet, on est bien vite amené à penser qu'il avait déjà subi une première révision rapide, une sorte d'élagage, où l'autorité ecclésiastique aura fait disparaître les dispositions en contradiction flagrante avec ses projets sur l'Ordre.

Si l'on se demande qui a pu faire ces retranchements, un nom vient aussitôt aux lèvres, celui d'Hugolin. Il en critiqua les proportions exagérées, le manque d'unité et de précision. Plus tard, on raconta que François avait vu en songe une multitude de frères affamés venir à lui. sans qu'il fût capable de les rassasier, parce qu'il ne trouvait autour

de lui que d'innombrables miettes de pain qui se perdaient entre ses doigts. Alors une voix vint du ciel lui disant : « François, de toutes ces miettes fais une hostie avec laquelle tu nourriras ces affamés ⁶⁷⁸ ».

Il n'est guère hasardé de penser que c'est là l'écho imagé des conférences qui eurent lieu alors entre François et le cardinal ; celui-ci put lui suggérer, par cette comparaison, les défauts essentiels de son projet. Tout cela se passa sans doute pendant le séjour de François à Rome, au commencement de 1221.

Avant d'y arriver, il faut jeter un coup d'œil sur les analogies d'inspiration et même de style qui unissent la Règle de 1221 à une autre des œuvres de saint François celle qui est connue sous le titre d'Admonitions ⁶⁷⁹. C'est une série d'avis spirituels sur la vie religieuse, intimement unis, pour le fond et pour la forme, à l'œuvre qui vient d'être examinée. Le son de voix y est si parfaitement le même que quelques-unes d'entre elles pourraient être des lambeaux du projet original, retranchés comme étant des longueurs, peu à leur place dans une règle.

Quoi qu'il en soit de cette hypothèse, nous retrouvons dans les Admonitions toutes les préoccupations dont l'âme de François était assaillie à cette heure incertaine et troublée. Quelques-uns de ces avis ressemblent à des fragments de journal intime. On l'y voit chercher, avec la naïveté de l'humilité parfaite, des raisons pour se soumettre, pour renoncer à ses idées, sans qu'il puisse y parvenir tout à fait. Il s'y répète à lui-même les exhortations qu'on lui faisait ; on y sent l'effort pour comprendre et admirer le moine idéal qu'Hugolin et l'Église lui proposaient en exemple.

Le Seigneur dit dans l'Évangile : « Celui qui ne renoncera pas à tout ce qu'il possède, ne peut être mon disciple. Et celui qui aura sauvé sa vie la perdra. » On renonce à tout ce qu'on possède, et on perd sa vie quand on se remet

entièrement entre les mains de son supérieur pour lui obéir... Et quand l'inférieur voit des choses qui seraient meilleures ou plus utiles pour son âme que celles que le supérieur lui ordonne, qu'il fasse à Dieu le sacrifice de sa volonté. »

On pourrait croire, en lisant cela, que François va se ranger du côté de ceux pour lesquels la soumission à l'autorité ecclésiastique est l'essence même de la religion. Mais non ; ici même son vrai sentiment ne parvient pas à s'effacer, il entremêle ses paroles de parenthèses et d'incidentes bien timides, mais qui révèlent le fond de sa pensée et finissent toujours par désigner la conscience individuelle comme juge en dernier ressort ⁶⁸⁰.

Tout ceci dit assez comment il faut se représenter les instants où son âme blessée soupira après l'obéissance passive, dont la formule *perinde ac cadaver*, remonte paraît-il bien au delà de la Compagnie de Jésus. Ce furent les instants de défaillance où l'inspiration se taisait.

Un jour, il était assis avec ses compagnons, lorsqu'il se mit à gémir et à dire : « Il y a à peine un religieux sur toute la terre qui obéisse parfaitement à son supérieur. » Ses compagnons très étonnés lui dirent : « Expliquez-nous donc, Père, quelle est la parfaite et souveraine obéissance. » Alors comparant celui qui obéit à un cadavre, il répondit : « Prenez un corps mort, et posez-le où vous voudrez, il ne fera aucune résistance ; quand il sera à une place, il ne murmurerà pas ; quand vous l'en enlèverez, il ne réclamera pas ; mettez le sur une chaire, il ne regarde pas au-dessus, mais au-dessous de lui ; enveloppez-le de pourpre, il en pâlera doublement ⁶⁸¹. »

Ce soupir vers l'obéissance cadavérique témoigne de quels ravages son âme avait été désolée ; c'est, dans le

domaine moral, l'analogie de l'appel au néant des grandes douleurs physiques.

Il est du reste absolument isolé. Partout ailleurs l'obéissance franciscaine est l'obéissance vivante, active, joyeuse ⁶⁸².

Il allait jusqu'au bout dans cette voie et considérait comme saintes les révoltes dictées parla conscience. Un jour, dans les dernières années de sa vie, un frère d'Allemagne vint le voir, et après s'être longuement entretenu avec lui de la pure obéissance :

« Je te demande une grâce, lui dit-il, c'est que, si les frères venaient à ne plus vivre selon la Règle, tu me permettes de me séparer d'eux, seul ou avec quelques autres, pour l'observer dans sa plénitude. » A ces mots, François eut une grande joie : « Sache, dit-il, que le Christ autorise aussi bien que moi ce que tu viens de demander, » et lui imposant les mains : « Tu es prêtre pour l'éternité, ajouta-t-il, selon l'ordre de Melchisédech ⁶⁸³ ! »

Nous avons un souvenir encore plus touchant de sa sollicitude à sauvegarder l'indépendance spirituelle de ses disciples : c'est un billet à frère Léon ⁶⁸⁴. Celui-ci, très alarmé du nouvel esprit qui régnait dans l'Ordre, s'en était ouvert à son maître, et lui avait sans doute demandé à peu près la même autorisation que le frère d'Allemagne. Après un entretien où il lui avait répondu de vive voix, François, pour ne laisser subsister aucune espèce de doute ou d'hésitation dans l'esprit de celui qu'il avait surnommé sa petite brebis du bon Dieu, pecorella di Diô, lui écrivit encore :

Frère Léon, ton frère François te souhaite paix et

salut.

Je te réponds oui, mon fils, comme une mère à son enfant. Ce mot résume tout ce que nous avons dit en cheminant, ainsi que tous mes conseils. Si tu as besoin de venir me trouver pour me demander conseil, je suis d'avis que tu le fasses. Quelle que soit la manière dont tu penses pouvoir plaire au Seigneur Dieu, suivre ses traces, et vivre dans la pauvreté, faites-le ⁶⁸⁵, Dieu vous bénira, et je vous y autorise. Et s'il était nécessaire, pour ton âme ou pour ta consolation que tu vinsses me voir ou si tu le désirais, mon Léon, viens.

A toi dans le Christ ⁶⁸⁶.

Nous voilà, certes, bien loin du cadavre de tout à l'heure.

Il serait superflu de nous arrêter aux autres admonitions. Ce sont pour la plupart des réflexions inspirées par les circonstances ⁶⁸⁷. Les conseils sur l'humilité y reviennent, avec une fréquence qu'expliquent à la fois les préoccupations personnelles de l'auteur et la nécessité de rappeler à ses frères l'essence même de leur profession.

Le séjour de saint François à Rome, lorsqu'il alla, dans les premiers mois de 1221, présenter son projet à Hugolin,, fut marqué par un nouvel effort de ce dernier pour le rapprocher de saint Dominique ⁶⁸⁸.

Le cardinal était alors à l'apogée de ses succès. Tout lui avait réussi. Sa voix n'était pas toute-puissante seulement dans les affaires de l'Église, mais aussi dans celles de l'Empire. Frédéric II qui avait l'air de chercher sa voie, et dans les pensées duquel germaient des rêves de réformation religieuse et le désir de mettre son pouvoir au service de la vérité, le traitait en ami, et parlait de lui avec une admiration sans bornes ⁶⁸⁹.

Dans ses réflexions sur les remèdes à apporter aux maux de la chrétienté, le cardinal en vint à penser que l'un des plus efficaces serait la substitution d'évêques pris dans les deux ordres nouveaux à l'épiscopat féodal, recruté presque toujours sur place, dans des familles où les dignités ecclésiastiques étaient, pour ainsi dire, héréditaires. De pareils évêques manquaient d'ordinaire des deux qualités essentielles d'un bon prélat, aux yeux d'Hugolin : le zèle religieux et le zèle ecclésiastique.

Il pensait donc que les Frères Prêcheurs et les Frères Mineurs n'auraient pas seulement les vertus qui manquaient aux autres, mais qu'ils seraient entre les mains de la papauté, une hiérarchie fortement centralisée, vraiment catholique, toute dévouée aux intérêts généraux de l'Église. Les difficultés que l'on aurait du côté des chapitres qui élisaient les évêques, ainsi que du côté du haut clergé séculier, seraient balancées par l'enthousiasme du peuple pour des pasteurs dont la pauvreté rappellerait la primitive Église.

A la fin des entretiens qu'il eut avec François et Dominique, il leur communiqua quelques-unes de ces idées, et leur demanda leur avis sur l'élévation de leurs frères aux prélatures.

Il y eut une pieuse contestation entre les deux saints pour savoir lequel répondrait le premier. Enfin Dominique dit simplement qu'il préférerait voir ses compagnons rester tels qu'ils étaient. Son tour venu, François montra que le nom même de son institut rendait la chose impossible : « Si mes frères ont été appelés Minores, dit-il, ce n'est pas pour devenir Majores. Si vous voulez qu'ils fructifient dans l'Église de Dieu, laissez-les, et maintenez-les dans l'état dans lequel Dieu les a appelés. Je vous prie, mon Père, ne faites pas que leur pauvreté leur devienne un motif d'orgueil, et ne les élevez pas à des prélatures qui les porteraient à l'insolence vis-à-vis des autres ⁶⁹⁰. »

La politique ecclésiastique suivie par les papes devait rendre cet avis des deux fondateurs tout à fait inutile ⁶⁹¹.

François et Dominique se séparèrent pour ne plus se revoir. Le Maître des Frères Prêcheurs se mit peu de temps après en route pour Bologne où il succomba le 6 août suivant, et François regagna la Portioncule où Pierre de Catane venait de mourir (10 mars 1221). Il le remplaça à la tête de l'Ordre par frère Élie. Hugolin n'était sans doute pas étranger à ce choix ⁶⁹².

Empêché par ses fonctions de légat, il ne put se rendre au chapitre de la Pentecôte (30 mai 1221) ⁶⁹³. Il y fut remplacé par le cardinal Reynerio ⁶⁹⁴, qui vint accompagné par plusieurs évêques et par des moines de divers ordres ⁶⁹⁵. Il s'y trouva environ trois mille frères, mais l'empressement des gens des environs à apporter des provisions fut si grand, qu'après sept jours de session, il fallut en rester encore deux, pour consommer tout ce qui avait été donné. Les séances furent présidées par frère Élie, aux pieds duquel était assis François qui le tirait par la tunique quand il avait quelque chose à faire dire aux frères.

Frère Jourdain de Giano, qui était au nombre des assistants, nous a gardé le souvenir de tous ces détails et du départ d'un groupe de frères pour l'Allemagne. Ils furent placés sous la direction de Césaire de Spire, dont la mission réussit au delà de toute attente. Dix-huit mois après, lorsqu'il revint en Italie, dévoré du désir de revoir saint François, les villes de Wurzburg, Mayence, Worms, Spire, Strasbourg, Cologne, Salzbourg, Ratisbonne étaient devenues des centres franciscains, d'où les idées nouvelles rayonnaient sur toute l'Allemagne méridionale.

C'est aussi à l'année 1221 que l'on rattache d'ordinaire la fondation du Tiers Ordre ou troisième Ordre, appelé d'ordinaire Fraternité de la Pénitence dans les plus anciens documents ; mais on a vu plus haut ⁶⁹⁶ que cette date est

beaucoup trop récente, ou plutôt qu'il n'y a pas à fixer de date, car ce qu'on a appelé plus tard, d'une manière tout arbitraire, le troisième Ordre, est évidemment contemporain du premier ⁶⁹⁷..

François et ses compagnons ont voulu être les apôtres de leur temps, mais pas plus que les apôtres de Jésus, ils n'ont souhaité que tous les hommes entrassent dans leur association, forcément un peu restreinte, et qui, suivant la parole évangélique, devait être le levain du reste de l'humanité. En conséquence, leur vie était la vie apostolique suivie au pied de la lettre, mais l'idéal qu'ils prêchaient était la vie évangélique, que Jésus avait annoncée ⁶⁹⁸.

Pas plus que Jésus, saint François n'a condamné la famille ou la propriété ; il a simplement vu en elles des liens dont l'apôtre, mais l'apôtre seul, doit être dégagé.

Si bientôt des esprits maladifs ont cru interpréter sa pensée en faisant de l'union des sexes un mal, et de tout ce qui constitue l'activité physique de l'homme, une chute ; si des déséquilibrés se sont autorisés de son nom, pour échapper à tous les devoirs ; si des époux se sont imposé le ridicule martyre de la virginité du lit conjugal, il ne faut vraiment pas l'en rendre responsable.

Ces traces d'ascétisme contre nature proviennent de l'influence des idées dualistes des Cathares, et non du poète inspiré qui a chanté la nature et sa fécondité, qui faisait aux colombes des nids, où il les invitait à se multiplier sous le regard de Dieu, et qui imposait à ses frères le travail manuel comme un devoir sacré.

Les bases de la corporation des Frères et des sœurs de la Pénitence furent très simples : François n'apportait pas au monde une nouvelle doctrine ; la nouveauté de son message était tout entière dans son amour, dans son appel direct à la vie évangélique, à un idéal de vigueur morale, de travail et d'amour.

Il s'est naturellement bien vite trouvé des hommes qui n'ont pas compris cette vraie et simple beauté ; ils sont tombés dans les pratiques et les dévotions, ont imité par le dehors la vie des cloîtres dans lesquels, pour une cause ou pour une autre, ils ne pouvaient se retirer ; mais il serait injuste de se représenter d'après eux les Frères de la Pénitence.

Reçurent-ils une Règle de saint François ? On ne saurait le dire. Celle qui leur fut donnée ⁶⁹⁹ en 1289 par le pape Nicolas IV, est simplement la refonte et l'amalgame de toutes les règles de confréries laïques qui existaient à la fin du treizième siècle. L'attribution de ce document à saint François n'est autre chose que l'ajustement dans l'édifice nouveau de quelques pierres vénérées d'une construction ancienne. C'est une affaire de façade et d'ornementation, rien de plus.

Malgré cette absence d'une règle émanant de François lui-même, on peut voir clairement ce que devait être, dans sa pensée, cette association. L'Évangile, avec ses conseils et ses exemples, devait en être la véritable Règle. La grande nouveauté visée par le Tiers Ordre fut la concorde : cette fraternité était une union de paix et apportait à l'Europe étonnée une nouvelle trêve de Dieu. Que le refus absolu de porter les armes ⁷⁰⁰ ait été un idéal tout chimérique et éphémère, les documents sont là pour le prouver, mais il est déjà bien beau d'avoir eu la puissance de le susciter pour quelques années.

La seconde obligation essentielle des Frères de la Pénitence semble avoir été celle de réduire le plus possible leurs besoins, et tout en conservant leur fortune, de distribuer aux pauvres, à intervalles réguliers, la part de revenu restée disponible, après s'être contenté du strict nécessaire ⁷⁰¹.

Accomplir avec joie les devoirs de son état ; donner aux moindres actions une inspiration sainte ; retrouver dans les

infiniment petits de l'existence, en apparence la plus banale, les parcelles d'une œuvre divine ; rester pur de toute préoccupation avilissante ; user des choses comme ne les possédant pas, comme les serviteurs de la parabole qui auront bientôt à rendre compte des talents qui leur ont été confiés ; fermer son cœur à la haine, et l'ouvrir tout grand aux pauvres, aux malades, à tous les abandonnés, tels étaient les autres devoirs essentiels des Frères et des Sœurs de la Pénitence.

Pour les jeter dans cette voie royale de liberté, d'amour, de responsabilité, François faisait quelquefois appel aux terreurs de l'enfer et aux joies du paradis, mais l'amour intéressé était si peu de sa nature, que ces considérations et d'autres du même genre occupent une place tout à fait secondaire dans les pages qui nous sont restées de lui, comme aussi dans ses biographies.

La vie évangélique, pour lui, est naturelle à l'âme.

Quiconque la connaîtra, la préférera ; elle n'a pas plus besoin d'être prouvée que le grand air et la lumière. Il suffit d'y conduire les prisonniers, pour leur ôter toute envie de retourner dans les cachots de l'avarice, de la haine ou de la futilité.

François et ses vrais disciples font donc la pénible ascension des grandes cimes, uniquement, mais irrésistiblement poussés par la voix intérieure. Le seul secours étranger qu'ils acceptent, c'est le souvenir de Jésus les précédant sur les hauteurs et revivant mystérieusement sous leurs yeux par le sacrement de l'Eucharistie.

La lettre à tous les chrétiens où ces idées débordent nous est un vivant souvenir des allocutions de saint François aux Tertiaires ⁷⁰².

Pour nous représenter ces derniers sous une forme tout à fait concrète, nous pouvons recourir à la légende du B. Lucchesio dont la tradition a fait le premier Frère de la Pénitence ⁷⁰³.

Originaire d'une petite ville de Toscane, il la quitta pour se soustraire à des haines politiques, et vint s'établir à Poggibonsi, non loin de Sienne, où il continua à faire le commerce des grains. Déjà riche, il ne lui fut pas difficile d'accaparer les blés pour les revendre en temps de disette et réaliser d'énormes bénéfices. Mais bientôt, bouleversé par les prédications de François, il rentra en lui-même, distribua tout son superflu aux pauvres, et ne garda que sa maison avec un petit jardin et un âne.

On le vit dès lors, s'adonner à la culture de ce coin de terre, et faire de sa maison une sorte d'hôtellerie, où les pauvres et les malades affluaient ; non seulement il les accueillait, mais il allait à leur recherche jusque dans les Maremmes infectées par la malaria, et revenait souvent avec un malade à califourchon sur les épaules, et précédé de son âne chargé d'un fardeau semblable. Les ressources du jardin étant forcément très limitées, lorsqu'il n'y avait plus moyen de faire autrement, Lucchesio prenait une besace et s'en allait mendier de porte en porte, mais la plupart du temps c'était inutile, car les pauvres, le voyant si laborieux et si bon, étaient plus contents des quelques maigres légumes qu'il mangeait avec eux que du plus copieux repas. Devant leur bienfaiteur si joyeux dans son dénûment, ils oubliaient leur misère, et les murmures habituels de ces malheureux se transformaient en paroles d'admiration et de reconnaissance.

La conversion n'avait pas tué en lui les liens de la famille : Bona Donna, sa femme, était devenue le meilleur des collaborateurs, et lorsqu'en 1260, il la vit s'éteindre peu à peu, sa douleur fut trop forte pour être supportée : « Tu sais, chère compagne, lui dit-il au moment où elle venait de recevoir les derniers sacrements, combien nous nous sommes aimés pendant que nous servions Dieu ensemble, pourquoi ne resterions-nous pas unis pour nous en aller aux joies ineffables ? Attends-moi. Je veux recevoir, moi aussi, les sacrements et m'en aller au ciel avec toi. »

Il dit et rappela le prêtre pour être administré, puis après avoit tenu dans ses mains celles de sa compagne qu agonisait, et l'avoir réconfortée par de douces paroles, lorsqu'il vit que son âme s'était envolée, il fit sur lui le signe de la croix, s'étendit et appelant avec amour Jésus, Marie et saint François, il s'endormit pour l'éternité.

Salvum me fac, Deus,
quoniam intraverunt aquæ ad animam meam.
Infixus sum in limo profundi, et non est substantia.
Vení in altitudinem maris ; et tempestas demersit me.
Laboravi clamans, raucæ factæ sunt fauces meæ ;
defecerunt oculi mei, dum spero in Deum meum.
Multiplicati sunt super capillos capitis mei.
qui oderunt me gratis...
Extraneus factus sum fratibus meis
et peregrinus filiis matris meæ.
Quoniam zelus domus tuæ comedit me,
et opprobria exprobrantium tibi ceciderunt super me.
Et operui in jejunio animam meam ;
et factum est in opprobrium mihi.
Et posui vestimentum meum cilicium,
et factus sum illis in parabolam...
Improperium exspectavit cor meum et miseriam ;
et sustinui qui simul contristaretur, et non fuit ;
et qui consolaretur, et non inveni...
Ego sum pauper et dolens ;
salus tua, Deus, suscepit me.
Laudabo nomen Dei cum cantico ;
et magnificabo eum in laude...
Videant pauperes, et lætentur ;
quaerite Dominum et vivet anima vestra,
quoniam exaudivit pauperes Dominus,
et vinctos suos non despexit ⁷⁰⁴.

Qui me misit verax est : et ego quæ audivi ab eo, hæc loquor in mundo... A meipso facio nihil, sed sicut docuit me Pater, hæc loquor ; et qui me misit mecum est, et non reliquit me solum, quia ego, quæ placita sunt ei facio semper ⁷⁰⁵.

Sauvez-moi, ô Dieu,
car l'eau monte et me pénètre jusqu'à l'âme.
Je ne puis dégager mes pieds de toute cette fange, où je ne
trouve aucun point d'appui :
je suis tombé dans un gouffre, et les eaux vont me
submerger.
J'ai crié de toutes mes forces, et ma gorge desséchée
s'épuise en appels ;
mes yeux ne distinguent plus rien, et j'attends toujours
mon Dieu.
Ils sont devenus plus nombreux que les cheveux de ma tête
ceux qui me haïssent sans cause...
Je suis devenu un étranger pour mes frères,
un inconnu pour les fils de ma mère.
Parce que le zèle de votre maison m'a dévoré,
les outrages de ceux qui vous insultent retombent sur moi.
J'ai voulu cacher ma douleur dans le jeûne ;
on m'en a fait un sujet d'opprobre.
J'ai pris un cilice pour me couvrir :
on m'a accablé de moqueries...
Mon cœur s'attendait à l'opprobre et au malheur,
et j'ai attendu quelqu'un qui partageât ma tristesse, mais
en vain,
quelqu'un qui me consolât, et je ne l'ai pas trouvé...
Je suis pauvre et malade,
votre secours, ô Dieu, est venu à mon aide.
Je célébrerai le nom de Dieu par un cantique,
et je le magnifierai par mes louanges...
Les pauvres verront cela et s'en réjouiront.
Cherchez le Seigneur et votre âme vivra,
car Dieu a exaucé les pauvres,
et il n'a pas oublié ceux qui pour lui sont persécutés ⁷⁰⁶.

Celui qui m'a envoyé est véridique, et ce que j'ai entendu
de lui, c'est ce que je dis au monde... De moi-même je ne

fais rien, et je dis ce que le Père m'a enseigné. Celui qui m'a envoyé est avec moi, et il ne m'a pas laissé seul, parce que je fais toujours ce qui lui plaît ⁷⁰⁷.

CHAPITRE XVII

LES FRÈRES MINEURS ET LA SCIENCE

(Automne 1221 - décembre 1223.)

A partir du chapitre de 1221, l'évolution de l'Ordre se précipite avec une rapidité contre laquelle plus rien ne devait avoir la force de réagir.

La création des ministres fit faire un pas énorme de ce côté : ceux-ci en vinrent, par la force même des choses, à avoir une résidence : lorsqu'on commande, on veut avoir ses subordonnés sous la main, savoir à chaque instant où ils sont ; les Frères ne pouvaient donc continuer à se passer de couvents proprement dits. Ce changement devait en amener bien d'autres : jusque-là on n'avait pas eu d'églises. Sans églises, les Frères n'étaient que des prédicateurs, et leur but ne pouvait être que parfaitement désintéressé, ils étaient, comme l'avait voulu François, les auxiliaires bénévoles du clergé. Avec des églises, ils devaient fatalement aspirer à y prêcher d'abord et à y attirer la foule, puis à les ériger en quelque sorte en contre-paroisses ⁷⁰⁸.

La bulle du 22 mars 1222 ⁷⁰⁹ ⁷¹⁰ nous montre la papauté activant de toutes ses forces ces transformations. Le pontife accorde à frère François et aux autres frères le privilège de pouvoir célébrer dans leurs églises les saints mystères en temps d'interdit, à la condition naturellement,

de ne pas sonner les cloches, de fermer les portes, et de faire sortir au préalable les gens frappés d'excommunication.

Par une étonnante inconséquence, la bulle elle-même porte le témoignage de son inutilité, du moins pour le moment où elle fut donnée : « Nous vous accordons, dit-elle, de pouvoir célébrer en temps d'interdit dans vos églises, si vous venez à en avoir. » Voilà donc une nouvelle preuve que l'Ordre n'en avait point encore en 1222 ; mais on n'aura pas de peine à voir précisément dans ce document une invitation pressante à changer de manière de faire et à ne pas laisser ce privilège sans objet.

Un autre document de la même époque manifeste des préoccupations analogues, mais s'exerçant d'un tout autre côté. Par la bulle *Ex parte* du 29 mars 1222, Honorius III chargeait conjointement les prieurs des Prêcheurs et des Mineurs de Lisbonne d'une mission singulièrement délicate : il leur donnait ses pleins pouvoirs pour agir contre l'évêque et le clergé de cette ville, qui exigeaient que les fidèles leur laissassent par testament le tiers de leurs biens, et refusaient aux récalcitrants la sépulture ecclésiastique ⁷¹¹.

Le fait que le pape donnait aux frères le soin de choisir eux-mêmes les mesures à prendre, prouve combien on était pressé à Rome d'oublier le but dans lequel ils avaient été créés, pour les transformer en chargés d'affaires du Saint-Siège.

Il n'est donc pas besoin de faire remarquer que la mention du nom de François, en tête de la première de ces deux bulles, n'a aucune portée. On ne se représente pas le Poverello allant demander un privilège pour des circonstances qui n'existaient pas encore ! On devine ici l'influence d'Hugolin ⁷¹² qui avait trouvé, dans la personne d'Élie, le Frère Mineur selon son cœur.

Que faisait donc François pendant ce temps ? On l'ignore, mais l'absence même de renseignements — si nombreux pour la période qui a précédé, comme pour celle qui suit — nous dit assez qu'il quitta la Portioncule ⁷¹³ pour s'en aller dans la solitude et vivre dans ces ermitages de l'Ombrie qui eurent toujours pour lui un si puissant attrait ⁷¹⁴. Il n'est presque pas une colline de l'Italie centrale qui n'ait conservé quelque souvenir de son passage. Entre Florence et Rome, on marcherait difficilement une demi-journée dans les montagnes, sans rencontrer, sur les sommets, des cabanes portant son nom ou celui d'un de ses disciples.

Il y eut un moment où elles furent habitées et où, dans des huttes de branchages, Égide, Masseo, Bernard, Sylvestre, Junipère, et bien d'autres dont l'histoire tait le nom, reçurent la visite de leur père spirituel venant les consoler ⁷¹⁵.

Ils lui rendaient amour pour amour et consolation pour consolation. Sa pauvre âme en avait grand besoin, car dans ses longues nuits d'insomnie, il lui arrivait parfois d'entendre au fond de son cœur de bien étranges voix ; la fatigue et les regrets le gagnaient, et regardant en arrière, il se prenait à douter de lui-même, de sa Dame la Pauvreté et de tout.

Entre Chiusi et Radicofani, à une heure de marche du village de Sartiano, quelques frères avaient arrangé un abri qui leur servait d'ermitage, et préparé pour Frai cois une petite cabane un peu à l'écart. C'est là qu'il passa une des nuits les plus douloureuses de sa vie. Assailli par la pensée qu'il exagérât l'ascétisme et ne comptait pas assez sur la bonté de Dieu, il en vint tout à coup à regretter l'emploi de son existence. Le tableau de ce qu'il aurait pu être, de la vie de famille tranquille et heureuse, qui aurait pu être la sienne, se présenta à lui sous des couleurs si vives, qu'il se sentait faiblir. Armé de sa corde, il avait beau se donner la discipline jusqu'à se blesser, la vision ne s'évanouissait pas.

On était en plein hiver : une épaisse couche de neige couvrait le sol ; il se jeta dehors sans vêtement et, prenant la neige à pleines mains, se mit à faire un cortège de personnages. « Regarde, dit-il alors, celle-ci est ta femme, puis derrière elle, viennent deux fils et deux filles, suivis du serviteur et de la domestique portant tout le bagage. »

Cette naïve image de la tyrannie des soucis matériels qu'il avait bannis dissipa enfin la tentation ⁷¹⁶.

Faut-il rattacher à la même époque un autre trait de la légende qui se passe aussi à Sartiano ? Rien ne l'indique. Un jour, un frère auquel il demanda : « D'où viens-tu ? » répondit : « Je reviens de ta cellule. » Cette simple parole en fut assez pour que le farouche amant de la Pauvreté n'y voulût plus rentrer. « Les renards ont des tanières, aimait-il à répéter, et les oiseaux du ciel ont leurs nids, mais le Fils de l'homme n'a pas eu un lieu où reposer sa tête. Quand le Seigneur s'en alla prier et jeûner dans le désert quarante jours et quarante nuits, il ne s'y fit faire ni cellule, ni maison, mais s'abrita sous un pan de rocher ⁷¹⁷. »

Il ne faudrait donc pas croire, comme on l'a fait, qu'avec le temps, François ait changé de point de vue. Quelques écrivains ecclésiastiques ont pensé que puisqu'il voulait la multiplication de son Ordre, il en a accepté par là même la transformation.

L'idée est spécieuse, mais on n'en est pas réduit à cet égard à des conjectures : à peu près tout ce qui se fait dans l'Ordre depuis 1221, se fait tantôt à l'insu de François, tantôt contre son gré ⁷¹⁸. Si l'on était tenté d'en douter, on n'aurait qu'à jeter un coup d'œil sur le manifeste le plus solennel et aussi le plus adéquat de sa pensée, son Testament. On l'y voit délivré de toutes les suggestions qui avaient fait fléchir l'expression de ses idées se redresser courageusement pour rappeler l'idéal primitif, et l'opposer à toutes les concessions arrachées à sa faiblesse.

Le Testament n'est pas un appendice à la Règle de 1223, il en est presque la révocation. Mais on se tromperait en y voyant la première tentative faite pour réagir. Les cinq dernières années de sa vie ne furent qu'un effort incessant pour protester par son exemple et par ses paroles.

En 1222, il adressa aux frères de Bologne une lettre remplie des plus tristes pressentiments. Dans cette ville où les Dominicains, comblés de prévenances, étaient en train de se faire une grande situation dans l'enseignement. les Frères Mineurs étaient plus tentés que partout ailleurs d'abandonner la voie de la simplicité et de la pauvreté ⁷¹⁹.

Les avertissements de François avaient revêtu des couleurs si sombres et si menaçantes, qu'après le fameux tremblement de terre du 23 décembre 1222, qui jeta l'épouvante dans toute l'Italie septentrionale, on n'hésita pas à croire qu'il avait prédit la catastrophe ⁷²⁰. Il en avait prédit une, qui pour être toute morale n'en était pas moins horrible, et dont la vision lui arrachait les plus amères imprécations :

Seigneur Jésus, vous avez jadis choisi vos apôtres au nombre de douze, et si l'un d'eux vous a trahi, les autres, restant unis à vous, ont prêché le saint Évangile, remplis d'une seule et même inspiration ; et voici que maintenant, vous rappelant les jours d'autrefois, vous avez suscité la Religion des Frères, afin de soutenir la foi et afin que par eux le mystère de votre Évangile s'accomplisse. Qui les remplacera si, au lieu d'accomplir leur mission et d'être pour tous de lumineux exemples, on les voit s'abandonner aux œuvres des ténèbres ? Ah ! que par vous, Seigneur, et par toute la cour céleste et par moi, votre indigne serviteur, soient maudits ceux qui par leur mauvais exemple renversent et détruisent tout ce que vous avez fait au commencement, et ce que vous ne cessez de faire par les saints frères de cet Ordre ⁷²¹.

Ce passage de Thomas de Celano, c'est-à-dire du plus modéré des biographes, montre à quel diapason de véhémence et d'indignation a pu s'élever le doux François.

Malgré les efforts bien naturels, faits pour jeter un voile discret sur ces angoisses du fondateur concernant l'avenir de sa famille spirituelle, on en retrouve à chaque pas la trace : « Le temps viendra, dit-il un jour, où notre Ordre aura si bien perdu tout bon renom que ses membres auront honte de se montrer au grand jour ⁷²². »

Il avait vu en songe une statue dont la tête était d'or pur, la poitrine et les bras d'argent, le ventre de cristal, les jambes de fer. Il pensa que c'était un présage de l'avenir réservé à son institut ⁷²³.

Il trouvait ses fils atteints de deux maladies, infidèles à la fois à la pauvreté et à l'humilité ; mais peut-être redoutait-il plus pour eux le démon de la science que la tentation des richesses.

Que pensait-il de la science ? Il est vraisemblable qu'il n'a jamais examiné la question au point de vue général, mais il n'avait pas de peine à voir qu'il y aurait toujours assez d'élèves dans les universités, et que si l'effort scientifique est un culte rendu à Dieu, les adorateurs de cette catégorie ne risquaient pas de lui manquer ; mais il avait beau regarder de tous côtés, il ne trouvait personne pour accomplir la mission d'humilité et d'amour réservée à son Ordre, si les frères venaient à lui être infidèles ⁷²⁴.

Aussi y a-t-il dans son angoisse quelque chose de plus que la douleur de voir ses espérances confondues. La déroute-d'une armée n'est rien à côté de la déroute d'une idée ; et en lui une idée s'était incarnée, celle de la paix et du bonheur rendus à l'humanité, par la liberté reconquise sur les entraves matérielles et par l'amour.

Par un ineffable mystère, il se sentait l'Homme de son siècle, celui dans le sein duquel se résumaient les efforts,

les désirs, les aspirations des peuples ; avec lui, en par lui, l'humanité voulait se renouveler et, pour parler avec l'Évangile, naître de nouveau.

C'est là que gît sa véritable beauté. Par là, bien plus que par de vaines conformités extérieures et factices, il est un Christ.

Lui aussi porte les douleurs du monde, et si l'on veut aller jusqu'au fond de son âme, il faut, pour lui comme pour Jésus, donner à ce mot de douleurs sa signification la plus étendue. Par leur pitié, ils ont porté les souffrances physiques de l'humanité, mais ce qui les accable, ce sont des douleurs bien autrement angoissantes : celles de l'enfantement du divin. Ils souffrent, parce qu'en eux le Verbe se fait chair, et à Gethsémané comme sous les oliviers de Greccio, ils agonisent « parce que les leurs ne les ont point reçus ».

Oui, saint François a senti l'incessant travail de transformation qui s'accomplit au sein de l'humanité marchant vers sa destination divine, et il s'est offert, hostie vivante, pour qu'en lui eût lieu la mystérieuse palingénésie.

Comprend-on maintenant sa douleur ? Il tremble pour le mystère de l'Évangile. Il y a chez lui quelque chose qui rappelle le spasme de la vie lorsqu'elle aperçoit la mort, spasme d'autant plus douloureux qu'il s'agit ici de vie morale.

Ceci explique comment l'homme qui courait après les brigands, pour en faire ses disciples, a pu être impitoyable pour des collaborateurs, sans doute bien intentionnés, mais qui, par un zèle indiscret, oublièrent leur vocation et auraient transformé l'Ordre en un institut scientifique.

Sous prétexte de mettre la science au service de Dieu et de la religion, la hiérarchie ecclésiastique d'alors excitait le pire des vices, l'orgueil.

Faut-il renoncer, disait-elle, à enlever cette arme aux adversaires de la foi ? Mais peut-on s'imaginer Jésus allant se mettre à l'école des rabbins, et, sous prétexte

d'apprendre à leur répondre, énervant sa pensée par les subtilités de leur dialectique et les fantasmagories de leur exégèse ? Il aurait peut-être été un grand docteur, mais serait-il devenu le Sauveur du monde ?

Jamais la science n'a été l'objet de plus de convoitises qu'au XIII^e siècle. L'Empire et l'Église lui demandaient anxieusement des arguments pour défendre leurs prétentions réciproques. Innocent III envoie à l'Université de Bologne la collection de ses Décrétales et la comble de faveurs. Frédéric II fonde celle de Naples, et les Patarins eux-mêmes envoient leurs fils étudier à Paris, depuis la Toscane et la Lombardie.

On se rappelle le succès des prédications de François à Bologne, en août 1220 ⁷²⁵ ; à cette même époque il avait vivement réprimandé Pierre Stacia, le ministre provincial qui était docteur ès lois, non seulement pour avoir installé les Frères dans une maison qui avait l'air de leur appartenir, mais il l'avait surtout blâmé d'y avoir organisé une sorte de collège.

Il paraît que le ministre ne tint pas compte de ces reproches. Lorsque François apprit son endurcissement, il le maudit avec une effrayante véhémence ; son indignation était si grande que plus tard, à l'époque de sa mort, les nombreux amis de Pierre Stacia vinrent le supplier de révoquer sa malédiction, mais tous leurs efforts furent inutiles. ⁷²⁶

Il faut cependant tenir compte du fait que tout ce qui concerne cet infortuné provincial paraît avoir été profondément exagéré par certains frères qui, sous prétexte de simplicité et de pauvreté, auraient volontiers fait de l'ignorance, et surtout de la paresse, la première des vertus.

Les partisans des études scientifiques chez les Frères Mineurs ⁷²⁷ invoquent, pour appuyer leurs vues, une sorte de lettre d'obédience, par laquelle saint François aurait

autorisé frère Antoine, le futur thaumaturge de Padoue, à devenir « lecteur de théologie », comme on disait alors pour ceux qui enseignaient cette science. Jusqu'à ces dernières années on n'avait de ce document que des textes si suspects que les Franciscains de Quaracchi, dans leur édition des opuscules du séraphique patriarche, n'ont pas jugé à propos de l'insérer.

Mais les « Opuscules de Critique Historique », en 1902 ⁷²⁸, en ont donné un texte nouveau et meilleur qui rend l'authenticité de ces quelques lignes un peu moins improbable.

A frère Antoine, mon évêque, frère François, salut.

Il me plaît que tu ens ignes aux frères la sainte théologie, pourvu que par cette étude l'esprit de piété et de prière, ainsi qu'il est dit dans la Règle ⁷²⁹, ne risque pas de s'éteindre. Adieu.

Il est difficile de se figurer la rivalité qu'il y avait, dès cette époque, entre Dominicains et Franciscains, pour tâcher d'attirer dans leur ordre respectif les maîtres les plus illustres. On organisait de petites intrigues où les dévotes avaient leur rôle, pour amener tel ou tel docteur fameux à prendre l'habit ⁷³⁰. Si le but de saint François eût été scientifique, les frères de Bologne, de Paris et d'Oxford n'auraient pas pu faire mieux ⁷³¹.

Le courant était si fort que les anciens ordres furent entraînés bon gré mal gré : une vingtaine d'années plus tard, les Cisterciens voulurent eux aussi devenir légistes, théologiens, décrétalistes et le reste.

Peut-être François n'avait-il pas aperçu dès l'abord la gravité du danger, mais l'illusion n'était plus possible, et par la suite il se montra, comme on l'a vu, d'une implacable fermeté. Si plus tard on a travesti sa pensée, il a fallu aux coupables, — les papes et la plupart des premiers ministres

généraux, — des tours de prestidigitation exégétique qui ne sont pas à leur honneur : « Supposez, disait-il, que vous ayez assez de subtilité et de science pour tout savoir, que vous connaissiez toutes les langues, le cours des astres et tout le reste, qu’y a-t-il là pour vous enorgueillir ? Un seul démon en sait plus là-dessus que tous les hommes de la terre réunis ⁷³². Mais il y a une chose dont le démon est incapable et qui est la gloire de l’homme : être fidèle à Dieu ⁷³³. »

On manque d’indications précises sur les chapitres de 1222 ⁷³⁴ et 1223. Les modifications apportées au projet de 1221 y furent discutées par les ministres ⁷³⁵, et arrêtées définitivement ensuite par le cardinal Hugolin. Celui-ci eut à ce sujet de longues conférences avec François, dont il nous a lui-même conservé le souvenir ⁷³⁶.

Elles eurent pour résultat la Règle de 1223. Il se forma bientôt autour de l’origine de ce document toute une poussée de récits merveilleux qu’il serait oiseux d’examiner par le menu ; ce qu’il faut en retenir, c’est le souvenir qu’ils gardent des luttes soutenues par François contre les ministres pour le maintien de son idéal.

Avant d’aller à Rome demander l’approbation définitive, il s’était longuement recueilli dans la solitude de Fonte-Colombo, près de Rieti. Cette colline fut bientôt représentée comme un nouveau Sinaï, et les disciples dépeignirent leur maître recevant là-haut, des mains de Jésus même, un autre Décalogue ⁷³⁷.

Angelo Clareno, un des narrateurs les plus complaisants de ces traditions, se charge lui-même d’en indiquer le peu de valeur : il nous montre Honorius III modifiant au dernier moment un passage essentiel du projet ⁷³⁸. J’ai déjà caractérisé assez exactement cette Règle pour n’avoir plus besoin d’y revenir ici.

Elle fut approuvée le 29 novembre 1223 ⁷³⁹. Plusieurs souvenirs semblent devoir être rattachés à ce dernier

voyage de François à Rome. Un jour, le cardinal Hugolin, dont il avait accepté l'hospitalité, fut bien étonné, ainsi que ses convives, en s'apercevant de son absence au moment où l'on se mettait à table, mais ils le virent bientôt arriver, chargé d'une provision de morceaux de pain bis qu'il distribua tout joyeux à la noble assistance. Son hôte, un peu confus, ayant essayé de lui faire quelques reproches après le repas, François lui expliqua qu'il ne devait pas oublier pour un somptueux festin le pain de l'aumône dont il se nourrissait tous les jours, et qu'il voulait aussi montrer à ses frères, que la table la plus riche ne vaut pas, pour les pauvres spirituels, cette table du Seigneur ⁷⁴⁰.

On a vu que, durant les premières années, les Frères Mineurs avaient l'habitude de gagner leur vie en s'engageant comme domestiques. Quelques-uns avaient continué, mais en bien petit nombre. Peu à peu, de ce côté aussi, tout s'était transformé. Sous couleur de servir, les frères entraient chez les plus hauts personnages de la cour pontificale et devenaient leurs hommes de confiance : au lieu d'être soumis à tous, comme dit la Règle de 1221, ils étaient au-dessus de tous.

Perdant complètement de vue la vie apostolique, ils devenaient des courtisans d'un genre spécial ; leur caractère, moitié ecclésiastique, moitié laïque, les rendait capables de remplir une foule de missions délicates, et de jouer un rôle dans les intrigues variées pour lesquelles ont toujours semblé vivre la plupart des prélats romains ⁷⁴¹. Pour protester, François n'avait qu'une arme, son exemple.

Un jour, raconte le Speculum Perfecti nis, le B. François vint à Rome pour voir l'évêque d'Ostie Hugolin, et après être resté quelque temps chez lui, il rendit aussi visite au cardinal Léon qui avait pour lui une grande dévotion.

On était en hiver ; le froid, le vent, la pluie, rendaient tout voyage impossible, aussi le cardinal le pria-t-il de passer quelques jours dans sa maison et d'y prendre sa

nourriture, comme les autres pauvres qui venaient manger chez lui... « Je te donnerai, ajouta-t-il, un bon gîte bien à l'écart, où tu pourras, si tu le veux, prier et manger. » Alors frère Ange, l'un des douze premiers disciples, qui demeurait chez le cardinal, dit à François ; « Il y a près d'ici, une grande tour écartée et tranquille, tu y seras comme dans un ermitage. » François alla la voir, et elle lui plut. Alors revenant vers le cardinal : « Monseigneur, lui dit-il, il est possible que je passe quelques jours chez vous. » Celui-ci fut bien joyeux, et frère Ange alla préparer la tour pour le B. François et pour son compagnon.

Mais dès la première nuit, quand il voulut dormir, les démons arrivèrent pour le frapper. Appelant alors son compagnon : « Frère, lui dit-il, les démons sont venus me frapper avec violence ; reste près de moi, je te prie, car j'ai peur, seul ici. »

Il tremblait de tous ses membres, comme quelqu'un qui a la fièvre. Ils passèrent la nuit tous les deux sans dormir : « Les démons sont chargés des châtiments de Dieu, disait François ; comme un podestat envoie son bourreau pour punir le criminel, ainsi Dieu envoie les démons, qui sont en cela ses ministres... Pourquoi me les a-t-il envoyés ? En voici la raison peut-être : le cardinal a voulu être bon pour moi, et j'ai vraiment grand besoin de repos, mais les frères qui vont par le monde, souffrant de la faim et de mille tribulations, ainsi que tous les autres qui sont dans des ermitages ou dans de pauvres maisons, lorsqu'ils apprendront mon séjour chez un cardinal auront un motif de murmure : « Nous endurons toutes les privations, diront-ils tandis que lui a tout ce qu'il peut désirer ; je dois pourtant leur donner le bon exemple ; là est ma vraie mission... »

De grand matin, il quitta donc la tour, et ayant tout raconté au cardinal, prit congé de lui pour retourner à l'ermitage de Fonte-Colombo près de Rieti : « On me croit

un saint homme, lui dit-il, et voilà qu'il a fallu les démons pour me jeter hors de prison ⁷⁴². »

Ce récit, malgré ses couleurs étranges, montre assez combien il avait l'instinct de l'indépendance. Comparer l'hospitalité d'un cardinal à un emprisonnement ! Il ne croyait pas si bien dire, et caractériser d'un mot toute l'histoire des rapports de l'Église et de son Ordre.

L'alouette n'était pas morte ; malgré le froid et la bise, elle prit gaiement son vol vers le val de Rieti ⁷⁴³.

On était à la mi-décembre. Un ardent désir de célébrer au naturel les souvenirs de Noël s'était emparé de François. Il s'en ouvrit à un de ses amis, le chevalier Jean de Greccio, qui se chargea de préparer le nécessaire.

Imiter Jésus a été de tout temps le centre même de la vie chrétienne ; mais il faut être singulièrement spiritualiste pour pouvoir se contenter de l'imitation intérieure. Pour la plupart des hommes celle-ci a besoin d'être précédée et soutenue par l'imitation extérieure. C'est bien l'esprit qui vivifie ; mais au pays des anges seulement, on peut dire que la chair ne sert de rien.

Pour le moyen âge, une fête religieuse était avant tout une représentation, plus ou moins fidèle, du souvenir qu'elle rappelait : de là les santons de la Provence, les processions du Palmesel, les cénacles du Jeudi saint, les chemins de croix du Vendredi saint, le drame de la Résurrection le jour de Pâques, et les étoupes enflammées de la Pentecôte.

François était trop italien pour ne pas aimer ces fêtes où tout ce qu'on voit parle de Dieu et de son amour.

Les populations des environs de Greccio furent donc convoquées ainsi que les frères des monastères voisins. Au soir de la vigile de Noël, on vit sur tous les sentiers les fidèles se hâter vers l'ermitage, des torches à la main, et faisant retentir les forêts de leurs joyeux cantiques.

Tous étaient dans la joie, François plus que personne : le chevalier avait préparé une crèche avec de la paille, et amené un bœuf et un âne qui de leur haleine semblaient vouloir réchauffer le pauvre bambino tout transi de froid. Le Saint, à cette vue, sentait des larmes de pitié inonder son visage ; il n'était plus à Greccio, son cœur était à Bethléhem.

Enfin on se mit à chanter matines, puis la messe commença où, comme diacre, François lut l'Évangile. Le simple récit de la légende sacrée, dit par une voix si douce et si ardente, touchait déjà les cœurs, mais quand il prêcha, son émotion gagna bien vite l'auditoire : sa voix avait une tendresse si indicible que les assistants oubliaient tout, eux aussi, pour revivre les sentiments des bergers de la Judée qui allèrent jadis adorer le Dieu fait homme, naissant dans une étable ⁷⁴⁴.

Au déclin du XIII^e siècle, l'auteur du Stabat Mater dolorosa, Jacopone de Todi, ce franciscain de génie qui passa dans les cachots une partie de sa vie, composa, inspiré par le souvenir de Greccio, un autre Stabat, celui de la joie, Stabat Mater speciosa. Cette hymne de Marie, près de la crèche, n'est pas moins belle que celle de Marie au pied de la croix. Le sentiment y est encore plus intime, et l'on ne s'explique guère son oubli que par un injuste caprice de la destinée.

Stabat Mater speciosa
Juxta fœnum gaudiosa,
Dum jacebat parvulus.

Quæ gaudebat et ridebat
Exsultabat cum videbat
Nati partum inclyti.

Fac me vere congaudere,
Jesulino cohærere
Donee ego vixero 745.

Timor et tremor venerunt super me,
et contexerunt me tenebræ,
Et dixi : Quis dabit mihi pennas sicut columbæ,
et volabo et requiescam ?
Ecce elongavi fugiens
et mansi in solitudine,
Exspectabam eum qui salvum me fecit
a pusillanimitate spiritus et tempestate ⁷⁴⁶.

Jesus dixit discipulis suis : Si quis vult post me venire,
abneget semetipsum, et tollat crucem suam et sequatur me
⁷⁴⁷.

Ad cognoscendum illum et virtutem resurrectionis ejus,
et societatem passionum illius configuratus morti ejus ; si
quo modo occurram ad resurrectionem quæ est ex mortuis
⁷⁴⁸.

Videns autem Andreas a longe crucem, salutavit eam
dicens : Salve, crux, quæ in corpore Christi dedicata es et
ex membris ejus tamquam margaritis ornata. Antequam in
te ascenderet Dominus, timorem terrenum habuisti ; modo
vero amorem caelestem obtinens, pro voto susciperis.
Securus igitur et gaudens venio ad te, ut tu, exsultans,
suscipias me discipulum ejus qui pependit in te ; quia
amator tuus semper fui et desideravi amplecti te. O bona
crux... accipe me ab hominibus et redde me magistro meo,
ut per te me accipiat, qui per te me redemit ⁷⁴⁹.

Ego si patibulum crucis expavescerem, crucis gloriam
non prædicarem ⁷⁵⁰.

Christo confixus sum cruci. Vivo autem, jam non ego, vivit
vero in me Christus ⁷⁵¹.

Mihi autem absit gloriari nisi in cruce Domini nostri Jesu
Christi, per quem mihi mundus crucifixus est, et ego
mundo ! In Christo enim Jesu, neque circumcisio aliquid
valet, neque præputium, sed nova creatura. Et quicumque
hanc regulam secuti fuerint, pax super illos et misericordia,
et super Israel Dei. De cetero nemo mihi molestus sit ; ego
enim stigmata Domini Jesu in corpore meo porto ⁷⁵².

La crainte et l'épouvante m'ont assailli,
et les ténèbres m'ont enveloppé.
Et j'ai dit : qui me donnera les ailes de la
colombe,
et je m'envolerai et j'irai chercher un asile ?
Voici j'ai pris la fuite,
j'ai vécu dans la solitude :
J'attendais celui qui m'a délivré
de mon manque de hardiesse, et qui m'a sauvé
dans la tempête ⁷⁵³.

Jésus dit à ses disciples : Si quelqu'un veut être mon
disciple, qu'il renonce à lui-même, et qu'il se charge de sa
croix ; puis qu'il me suive ⁷⁵⁴.

Afin de le connaître lui et la vertu de sa résurrection,
d'être admis à la communion de ses souffrances, en lui
devenant conforme dans sa mort, pour parvenir, si je le
puis, à la résurrection des morts ⁷⁵⁵.

Apercevant de loin la croix, André lui adressa son salut,
disant : Salut, ô croix, qui en recevant le corps du Christ a

été consacrée, et sur laquelle ses membres ont laissé avec leur empreinte comme une décoration de pierres précieuses. Avant que le Seigneur montât sur toi, tu as pu inspirer une crainte humaine ; mais maintenant tu inspires un amour céleste, et tu te fais souhaiter. C'est donc plein de sécurité et de joie que je viens à toi, afin que tu tressailles de bonheur, en me recevant dans tes bras, moi le disciple de Celui qui a été cloué sur toi. J'ai toujours été ton amant, j'ai toujours souhaité ton étreinte. O croix bien-aimée... prends-moi du milieu des hommes, et rends-moi à mon maître, afin que par toi me reçoive Celui qui par toi m'a racheté ⁷⁵⁶.

Si j'avais peur du gibet de la croix, je ne proclamerais pas la gloire de la croix ⁷⁵⁷.

J'ai été cloué avec le Christ sur sa croix, et ce n'est plus moi qui vis, c'est le Christ qui vit en moi ⁷⁵⁸.

Que Dieu me garde de me glorifier, si ce n'est dans la croix de notre Seigneur Jésus-Christ, qui par le monde est crucifié pour moi, comme je le suis au monde, car dans le Christ Jésus la circoncision et l'incirconcision ne sont rien, ce qui seul importe, c'est d'être une nouvelle créature. Paix et miséricorde sur tous ceux qui suivront cette règle et sur l'Israël de Dieu. D'ailleurs, que plus personne ne me crée de difficultés, car je porte en mon corps les stigmates de Notre-Seigneur Jésus ⁷⁵⁹.

CHAPITRE XVIII

LES STIGMATES

(1224)

La vallée supérieure de l'Arno forme, au centre même de l'Italie, un pays à part, le Casentin, qui durant des siècles a vécu de sa vie propre, un peu comme une île au milieu de l'Océan.

Le fleuve en sort au sud par un étroit défilé, et de tous les autres côtés l'Apennin l'enserme d'une ceinture de montagnes inaccessibles ⁷⁶⁰.

Cette plaine, d'une dizaine de lieues de diamètre, est égayée de jolis villages, bien campés sur des monticules, au pied desquels coule la rivière : voici Bibbiena, Poppi, l'antique Romena chantée par Dante, les Camaldules, et là-haut sur une crête Chiusi, jadis la capitale du pays, avec les ruines du château du comte Orlando.

La population est aimable et fine : les montagnes l'ont tenue à l'abri des guerres, et l'on n'aperçoit de tous côtés que des symptômes de travail, d'aisance, de douce gaieté. On pourrait se croire à chaque instant transporté dans quelque vallée du Vivarais ou de la Provence. Sur les bords de l'Arno la végétation est toute méridionale : l'olivier et le mûrier se marient avec la vigne. Sur les premières pentes sont des champs de blé coupés par des prairies ; puis viennent les châtaigniers et les chênes ; plus haut encore, le pin, l'épicéa, le mélèze, et enfin le rocher nu.

Parmi toutes les cimes, il en est une qui attire particulièrement l'attention ; au lieu d'avoir un sommet arrondi et comme comprimé, elle se dresse svelte, fière, isolée, c'est l'Alverne ⁷⁶¹.

On dirait une immense pierre tombée du ciel ; c'est en effet un bloc erratique, posé là un peu comme une arche de Noé pétrifiée au sommet du mont Ararat. La masse basaltique, taillée à pic de tous côtés, porte à son sommet un plateau planté de pins et de hêtres gigantesques, accessible par un seul sentier ⁷⁶².

Telle était la solitude qu'Orlando avait donnée à François, et à laquelle celui-ci était venu demander déjà bien des fois

le repos et le recueillement.

Assis sur les quelques pierres de la Penna ⁷⁶³, il n'entendait plus que le bruissement du vent dans les arbres ; mais dans les splendeurs de l'aurore ou du couchant, il pouvait apercevoir la plupart des contrées sur lesquelles il avait jeté la semence de l'Évangile : la Romagne et la marche d'Ancône, qui se perdent à l'horizon dans les flots de l'Adriatique ; l'Ombrie et plus loin la Toscane, qui disparaissent dans ceux de la Méditerranée.

L'impression là-haut n'est pas écrasante comme celle que l'on a dans les Alpes : quelque chose d'infiniment doux et calmant vous envahit ; vous êtes assez élevé pour juger les hommes de haut, vous ne l'êtes pas assez pour oublier leur existence.

Outre les grands horizons, François y trouvait d'autres sujets d'enchantement ; dans cette forêt, une des plus belles de l'Europe, vivent des légions d'oiseaux qui, n'ayant jamais été traqués, sont d'une étonnante familiarité ⁷⁶⁴. De subtils parfums montent du sol, où au milieu des bourraches et des lichens, s'épanouissent en nombre fantastique de délicieux et frêles cyclamens.

Il voulut y retourner après le chapitre de 1224. Cette réunion tenue au commencement de juin fut la dernière à laquelle il assista. La nouvelle Règle y fut remise aux ministres, et la mission d'Angleterre décidée.

C'est dans les premières journées d'août que François s'achemina vers l'Alverne. Il n'avait avec lui que quelques frères, Masseo, Rufin, Ange et Léon. Le premier avait été chargé de diriger la petite troupe et de lui éviter toute autre préoccupation que celle de la prière ⁷⁶⁵.

On était en route depuis deux jours, lorsqu'il fallut s'enquérir d'un âne pour François, trop affaibli pour continuer le chemin à pied.

Les frères, en demandant ce service, n'avaient pas caché le nom de leur maître ; aussi le paysan auquel ils s'étaient

adressés se mit-il en devoir de conduire lui-même sa bête. Après un certain temps de marche :

« Est-il vrai, dit-il, que vous soyez frère François d'Assise ? » — « Eh bien ! ajouta-t-il, sur sa réponse affirmative, appliquez-vous à être aussi bon que les gens le disent, afin qu'ils ne soient pas trompés dans leur attente, c'est un conseil que je vous donne. » Aussitôt François descendit de sa monture et, se prosternant devant lui, le remercia avec effusion ⁷⁶⁶.

Cependant les heures les plus chaudes de la journée étaient venues. Le paysan, excédé de fatigue, oubliait peu à peu sa surprise et sa joie : pour cheminer à côté d'un saint, on n'en ressent pas moins les ardeurs de la soif. Il commençait à regretter son obligeance, lorsque François lui désigna du doigt une source inconnue jusqu'alors et qu'on n'a plus revue ⁷⁶⁷.

Ils arrivèrent enfin au pied du dernier escarpement. Avant de le gravir, on s'arrêta pour se reposer un peu sous un grand chêne, et aussitôt des bandes d'oiseaux accoururent témoigner leur joie par leurs chants et leurs battements d'ailes. Voltigeant autour de François, ils se posaient sur sa tête, sur ses épaules ou sur ses bras. « Je vois, dit-il tout joyeux à ses compagnons, qu'il plaît à notre Seigneur Jésus-Christ que nous habitions sur ce mont solitaire, puisque nos frères et nos sœurs les oiseaux ont manifesté une si grande allégresse de notre venue ⁷⁶⁸. »

Cette montagne a été tout à la fois son Thabor et son Calvaire ; il ne faut donc pas s'étonner que les légendes aient fleuri ici, encore plus nombreuses que pour toutes les autres époques de sa vie ; la plupart d'entre elles ont le charme exquis des fleurettes rosées et odorantes pudiquement blotties aux pieds des sapins de l'Alverne.

Les soirées d'été ont là-haut une beauté sans pareille ; la nature, comme étouffée par les ardeurs du soleil, semble respirer de nouveau. Dans les arbres, derrière les rochers,

sur le gazon, mille voix s'éveillent et s'harmonisent doucement avec le murmure des grands bois, mais parmi toutes ces voix, il n'en est aucune qui s'impose ou force l'attention, c'est une mélodie, dont vous jouissez sans l'entendre. Vous laissez votre regard errer sur l'horizon que l'astre disparu illumine, pendant de longues heures, de teintes hiératiques, et les cimes des Apennins, tout irisées de lumière, font descendre dans votre âme ce que le poète franciscain appelait la nostalgie des collines éternelles ⁷⁶⁹.

François la ressentait plus que personne. Dès le soir de leur arrivée, assis sur un tertre, au milieu de ses frères, il leur fit ses recommandations pour le séjour.

Le recueillement de la nature aurait suffi à jeter dans les cœurs des germes de tristesse, et la voix du maître s'était harmonisée avec l'émotion des dernières lueurs du jour : il leur parla de sa mort prochaine, avec ces regrets de l'ouvrier surpris par l'ombre du soir avant l'achèvement de sa tâche, avec ces soupirs du père qui tremble pour l'avenir de ses enfants ⁷⁷⁰.

Pour lui, il voulait désormais se préparer à la mort par la prière et la contemplation ; aussi leur demanda-t-il de le préserver absolument des importuns. Orlando ⁷⁷¹ qui s'était déjà rendu auprès d'eux pour leur souhaiter la bienvenue et leur offrir ses services, avait, sur sa demande, fait arranger à la hâte une hutte de branchages au pied d'un grand hêtre. C'est là qu'il voulait se tenir, à un jet de pierre des cellules habitées par ses compagnons. Frère Léon était chargé de lui apporter chaque jour ce dont il aurait besoin.

Il s'y retira aussitôt après cette conversation mémorable, mais quelques jours plus tard, gêné sans doute par la pieuse curiosité des frères qui épiaient tous ses mouvements, il s'enfonça plus avant dans les bois, et y commença, le jour de l'Assomption, le carême qu'il voulait

célébrer en l'honneur de l'archange saint Michel et de la milice céleste.

Le génie a sa pudeur comme l'amour. Le poète, l'artiste, le saint, ont besoin d'être seuls quand l'Esprit vient les agiter. Tout effort de pensée, d'imagination ou de volonté est une prière : on ne prie pas en public ⁷⁷².

Malheur à l'homme qui n'a pas au fond du cœur quelques-uns de ces secrets qui ne se disent pas, parce qu'ils ne peuvent se dire, et parce que, les dirait-on, ils ne pourraient se comprendre. SECRETUM MEUM MIHI ! ⁷⁷³. Jésus l'avait bien senti : les enivrements du Thabor sont courts ; ils ne doivent pas se raconter.

Devant ces mystères de l'âme, les matérialistes et les dévots se rencontrent souvent, et s'accordent à réclamer de la précision dans les choses qui en supportent le moins.

Le croyant demande, dans quel coin de l'Alverne François reçut les stigmates ; si le séraphin qui lui apparut était Jésus ou un esprit céleste ; ce qu'il lui dit en les lui imprimant ⁷⁷⁴, et il ne comprend pas plus cette heure, où François se pâma de douleur et d'amour, que le matérialiste, qui demande à voir de ses yeux et à toucher de ses mains la plaie béante.

Tâchons d'éviter ces excès. Écoutons ce que les documents donnent, et ne cherchons point à leur faire violence, pour leur arracher ce qu'ils ne racontent point, ce qu'ils ne peuvent raconter.

Ils nous montrent François tourmenté pour l'avenir de l'Ordre, et par un immense besoin de faire de nouveaux progrès spirituels.

Il était dévoré par la fièvre des saints, ce besoin d'immolation qui arrachait à sainte Thérèse le cri passionné : « ou souffrir, ou mourir ! » Il se reprochait amèrement de n'avoir pas été trouvé digne du martyr et de n'avoir pu se donner pour Celui qui s'est donné pour nous.

Nous touchons ici à un des éléments les plus puissants et les plus mystérieux de la vie chrétienne. On peut fort bien ne pas le comprendre, il ne faut pas pour cela le nier. Il est la racine du vrai mysticisme ⁷⁷⁵. La grande nouveauté, apportée par Jésus au monde, a été que se sentant en parfaite union avec le Père céleste, il a appelé tous les hommes à s'unir à lui, et par lui à Dieu : « Je suis le cep et vous êtes les sarments : celui qui demeure en moi et en qui je demeure porte beaucoup de fruits, car hors de moi vous ne pouvez rien faire. »

Le Christ n'a pas seulement prêché cette union, il en a donné la sensation. Au soir de sa dernière journée, il en a institué le sacrement, et il n'est peut-être pas de secte pour nier que la communion soit tout à la fois le symbole, le principe et la fin de la vie religieuse. Depuis dix-huit siècles, les chrétiens opposés sur tout le reste, ne peuvent s'empêcher de regarder tous vers celui qui, dans la chambre haute, a institué le rite des temps nouveaux :

La veille de sa mort, il prit le pain, il le rompit et le leur distribua en disant : « PRENEZ ET MANGEZ, CAR CECI EST MON CORPS. »

Jésus, en présentant l'union avec lui comme le fond même de la vie nouvelle ⁷⁷⁶, eut soin de marquer à ses frères que cette union était avant tout la participation à ses travaux, à ses luttes et à ses souffrances : « Que celui qui veut être mon disciple se charge de sa croix et me suive. »

Saint Paul entra si bien à cet égard dans la pensée du Martre, qu'il poussait, quelques années après, ce cri d'un mysticisme qui n'a jamais été atteint : « J'ai été crucifié avec Christ et je vis... ou plutôt ce n'est plus moi qui vis, c'est Christ qui vit en moi. » Cette parole n'est pas chez lui une exclamation isolée, c'est le centre même de sa conscience religieuse, et il ira jusqu'à dire, au risque de scandaliser bien des chrétiens : « J'achève en ma chair ce

qui manque aux souffrances du Christ pour son corps qui est l'Église. »

Peut-être n'était-il pas inutile d'entrer dans ces détails, pour montrer jusqu'à quel point François, durant les dernières années de sa vie, où il renouvelle dans son corps la passion du Christ, se rattache à la tradition apostolique.

Dans les solitudes de l'Alverne, comme autrefois à Saint-Damien, Jésus se présentait à lui sous sa figure de crucifié, d'homme de douleur ⁷⁷⁷.

Que ces effusions nous aient été rapportées sous une forme poétique et inexacte, il n'y a là rien de surprenant, c'est le contraire qui devrait étonner. Il y a dans le paroxysme de l'amour divin, des ineffabilia que loin de pouvoir raconter ou faire comprendre, l'on peut à peine se rappeler à soi-même.

François se trouva à l'Alverne encore plus absorbé que de coutume par son ardent désir de souffrir pour Jésus et avec lui. Ses journées se passaient, partagées entre les exercices de piété dans l'humble sanctuaire bâti sur la montagne, et la méditation au milieu des forêts. Il lui arrivait même d'oublier l'église, et de rester plusieurs journées, seul, dans quelque antre de rocher, à repasser dans son cœur les souvenirs de Golgotha. D'autres fois, il demeurait de longues heures au pied de l'autel, lisant et relisant l'Évangile et suppliant Dieu de lui montrer la voie qu'il devait suivre ⁷⁷⁸.

Le livre s'ouvrait presque toujours au récit de la Passion, et cette simple coïncidence, bien explicable pourtant, suffisait déjà à le troubler.

La vision du Crucifié s'emparait d'autant mieux de toutes ses facultés, qu'on approchait de l'Exaltation de la Sainte-Croix (14 septembre), fête aujourd'hui reléguée à l'arrière-plan, mais célébrée au XIII^e siècle avec une ardeur et un zèle bien naturels pour une solennité que l'on pourrait qualifier de fête patronale de la croisade ⁷⁷⁹.

François redoublait ses jeûnes et ses prières, tout transformé en Jésus par amour et par compassion, dit une des légendes. Il passa la nuit qui précéda la fête, seul, en oraison, non loin de l'ermitage.

Le matin venu, il eut une vision. Dans les chauds rayons du soleil levant qui, après le froid de la nuit, venait ranimer son corps, il distingua tout à coup une forme étrange.

Un séraphin, les ailes éployées, volait vers lui des confins de l'horizon et l'inondait de voluptés indicibles. Au centre de la vision apparaissait une croix, et le séraphin était cloué sur elle. Quand la vision disparut, il sentit aux délices du premier moment se mêler de poignantes douleurs. Bouleversé jusqu'au plus profond de son être, il cherchait anxieusement le sens de tout cela, lorsqu'il aperçut sur son corps les stigmates du Crucifié ⁷⁸⁰.

Angelus autem Domini descendit cum Azaria et sociis ejus in fornacem ; et excussit flammam ignis de fornace, et fecit medium fornacis quasi veantem roris flantem ; et non tetigit eos omnino ignis, neque contristavit, nec quidquam molestiae intulit. Tunc hi tres quasi ex uno ore laudabant et glorificabant et benedicebant Dominum in fornace, dicentes :

Benedictus es, Domine, Deus patrum nostrorum ;
et laudabilis, et gloriosus, et superexaltus in sæcula...
Benedicite, sol et luna, Domino ;
laudate et superexaltate eum in sæcula...
Benedicite, ignis et æstus, Domino ;
laudate et superexaltate eum in saecula...
Benedicite, universa germinantia in terra, Domino ;
laudate et superexaltate eum in sæcula...
Benedicite, sancti et humiles corde, Domino,...
quia eruit nos de inferno
et salvos fecit de manu mortis,
et liberavit nos de medio ardentis flammæ
et de medio ignis eruit nos ⁷⁸¹.

Sicut abundant passiones Christi in nobis, ita et per Christum abundat consolatio nostra ⁷⁸².

Expectatio naturæ revelationem filiorum Dei expectat. Vanitati enim creatura subjecta est non volens, sed propter eum qui subiecit eam in spe ; quia et ipsa creatura liberabitur a servitute corruptionis in libertatem gloriæ filiorum Dei. Scimus enim quod omnis creatura ingemiscit et parturit usque adhuc. Non solum autem illa, sed et nos ipsi primitias spiritus habentes, et ipsi intra nos gemimus, adoptionem filiorum Dei expectantes, redemptionem corporis nostri ⁷⁸³.

Et omnem creaturam quæ in cælo est, et super terram, et sub terra, et quæ sunt in mari et quæ in eo, omnes audiui dicentes : Sedit in throno et Agno, benedictio, et honor, et gloria, et potestas in sæcula sæculorum ⁷⁸⁴.

Mais l'ange du Seigneur descendit avec Azarias et ses compagnons dans la fournaise ; il écarta de la fournaise les flammes de feu, et fit souffler au milieu de la fournaise un vent rafraîchissant. Le feu ne les atteignit pas, ne les blessa pas et ne leur fit aucun mal. Alors, tous les trois, d'une seule bouche, se mirent à louer, à glorifier et à bénir Dieu dans la fournaise, disant :

Soyez béni, Seigneur, Dieu de nos pères,
vous êtes digne d'être loué, glorifié, exalté dans tous les siècles...

Bénissez le Seigneur, soleil et lune,
louez-le, exaltez-le dans tous les siècles...
Bénissez le Seigneur, feu et chaleur,
louez-le, exaltez-le dans tous les siècles...
Bénissez le Seigneur, vous toutes les plantes qui poussez
sur la terre,
louez-le, exaltez-le dans tous les siècles...
Bénissez le Seigneur, hommes saints et humbles de cœur...
car il nous a tirés de l'abîme,
et nous a arrachés aux mains de la mort,
Il nous a délivrés des flammes ardentes
et tirés du milieu du feu ⁷⁸⁵.

Si les souffrances du Christ abondent en nous, notre consolation abonde aussi par le Christ ⁷⁸⁶.

Toute la nature est dans l'attente : elle attend que soient révélés les enfants de Dieu, car la création a été soumise à

la vanité, non de son gré mais par la volonté de celui qui l'y a soumise, en lui laissant espérer qu'elle aussi sera libérée de la servitude de la corruption pour participer à la glorieuse liberté des enfants de Dieu. Nous savons en effet que toute la création ne cesse de gémir dans des efforts d'enfantement. Et non seulement elle, mais nous aussi qui avons reçu les prémices de l'Esprit nous gémissons, assurés d'être adoptés comme enfants de Dieu et dans l'attente de la rédemption de notre corps ⁷⁸⁷.

Et toutes les créatures qui sont dans- le ciel, et sur la terre, et sous la terre, et dans la mer et les choses qui s'y trouvent, je les entendis toutes qui disaient : A Celui qui est assis sur le trône et à l'Agneau soient bénédiction, honneur, gloire et puissance au siècle des siècles ⁷⁸⁸.

CHAPITRE XIX

LE CANTIQUE DU SOLEIL

(Automne 1224 - automne 1225.)

Le lendemain de la saint Michel (30 septembre 1224), François quitta l'Alverne pour se diriger vers la Portioncule. Il était trop épuisé pour songer à faire le trajet à pied ; aussi le comte Orlando avait-il mis un cheval à sa disposition.

On devine l'émotion du Stigmatisé disant adieu à la montagne sur laquelle s'était déroulé le drame d'amour et de douleur qui avait consommé l'union de son être tout entier avec le Crucifié.

Amor, amor, Jesu desideroso,
Amor voglio morir te abbracciando,
Amor, amor Jesu dolce mio sposo, —
Amor, amor, la morte t'adimando,
Amor, amor, Jesu si delettoso
Tu me t'arendi in te me trasformando,
Pensa che io vo pasmando.
Non so Amor o' mi sia
Jesu speranza mia
Abissami en amore ⁷⁸⁹.

Ainsi chantait Jacopone de Todi dans l'ivresse des mêmes ardeurs.

S'il faut en croire un document qui vient d'être publié, frère Masseo, un de ceux qui restèrent à l'Alverne, aurait consigné par écrit les souvenirs de cette journée ⁷⁹⁰.

On se mit en route de bon matin. François, après avoir fait ses recommandations aux frères, avait eu un regard et une parole pour tout et pour tous ; pour les rochers, pour les fleurs, pour les arbres, pour le frère faucon, un privilégié qui eut toujours l'autorisation d'entrer dans sa cellule et qui, chaque matin, était venu, dès les premières lueurs de l'aurore, lui rappeler l'heure de l'office ⁷⁹¹.

Puis la petite troupe prit le sentier de la Foresta. Arrivé à la cime d'où l'on peut jeter un dernier regard sur l'Alverne, François descendit de sa monture et s'agenouillant par terre, tourné vers lui : « Adieu, dit-il, montagne de Dieu, montagne sainte, mons coagulatus, mons pinguis, mons in quo bene placitum est Deo habifare ; adieu, mont Alverne, que Dieu te bénisse, le Père, le Fils et le Saint-Esprit, reste en paix, jamais plus nous ne nous reverrons. »

Cette scène si naïve n'a-t-elle pas une douceur délicieuse et poignante ? Ces paroles où l'italien tout à coup ne suffit

plus à François et où il est obligé de recourir au langage mystique du bréviaire pour exprimer ses sentiments ont dû véritablement être prononcées par lui ⁷⁹².

Quelques minutes après, le rocher de l'extase avait disparu. La descente dans la vallée se fait rapidement. Les frères avaient décidé d'aller coucher le soir à Monte-Acuto, appelé aussi Montauto, où demeurait le comte Albert Barbolani que saint François avait reçu dans le Tiers Ordre, et auquel il laissa sa tunique en souvenir.

Le lendemain on se remit en route pour Monte-Casale, le petit ermitage au-dessus de Borgo San-Sepolcro. Tous, même ceux qui devaient rester à l'Alverne, suivaient encore leur maître. Quant à lui, absorbé par le songe intérieur, il était devenu tout à fait étranger à ce qui se passait, et ne s'apercevait même pas du bruyant enthousiasme qu'excitait son passage dans les villages devenus nombreux aux environs du Tibre.

A Borgo San-Sepolcro, on lui fit une véritable ovation sans qu'il revînt à lui-même ; puis, quand on fut déjà bien loin de cette ville, comme s'il se fût réveillé, il demanda à son compagnon si l'on n'y arriverait pas bientôt ⁷⁹³.

La première soirée passée à Monte-Casale fut marquée par un miracle. François guérit un frère qui était possédé ⁷⁹⁴. Le lendemain matin, s'étant décidé à passer quelques jours dans cet ermitage, il renvoya les frères de l'Alverne et le cheval du comte Orlando.

Dans un des villages traversés la veille, une femme était depuis plusieurs jours entre la vie et la mort, ne parvenant pas à mettre son enfant au monde. Son entourage avait appris le passage du Saint, lorsqu'il était déjà beaucoup trop loin pour courir après lui. On juge de la joie de ces pauvres gens lorsque le bruit se répandit qu'il allait repasser. Ils allèrent à sa rencontre et furent affreusement déçus en ne trouvant que des frères. Tout à coup une idée leur vint : prenant la bride du cheval sanctifiée par le

contact des mains de François, ils la portèrent à la malheureuse qui, l'ayant placée sur son corps, accoucha aussitôt sans aucune souffrance ⁷⁹⁵.

Ce miracle, établi par des récits tout à fait autorisés, montre assez à quel degré d'enthousiasme on en était venu parmi le peuple pour la personne de François.

Pour lui, après quelques jours passés à Monte-Casale, il partit avec frère Léon pour Città di Castello. Il y guérit une femme atteinte de troubles nerveux effrayants, et resta tout un mois à prêcher dans cette ville et dans les environs.

Lorsqu'il se remit en route, l'hiver était presque arrivé. Un paysan lui prêta son âne, mais les chemins furent si peu praticables que le soir il fut impossible d'arriver à un gîte quelconque. Les pauvres voyageurs durent passer la nuit sous un rocher ; l'abri était plus que rudimentaire, la neige s'y engouffrait, poussée par le vent et glaçait le malheureux paysan qui proférait d'abominables jurons et maudissait François ; mais celui-ci parla avec tant de gaieté, qu'il finit par lui faire oublier le froid et sa mauvaise humeur ⁷⁹⁶.

Le lendemain, le Saint arriva à la Portioncule. Il semble n'y avoir fait qu'une courte apparition et être reparti à peu près aussitôt pour aller évangéliser le sud de l'Ombrie.

On ne peut songer à le suivre dans cette mission. Frère Élie l'accompagnait, ne lui cachant plus les inquiétudes qu'il avait pour sa vie, tant il le voyait exténué ⁷⁹⁷.

Depuis le retour de Syrie (août 1220) il n'avait cessé de s'affaiblir, mais son ardeur redoublait de jour en jour. Rien ne l'arrêtait, ni ses souffrances, ni les sollicitations des frères ; monté sur un âne il parcourait parfois trois ou quatre villages en une journée. Un labeur si excessif amena une infirmité plus pénible encore que les précédentes, il fut menacé de perdre la vue ⁷⁹⁸.

Sur ces entrefaites, une sédition avait contraint Honorius III à quitter Rome (fin avril 1225). Après quelques semaines

passées à Tivoli, il vint se fixer à Rieti, où son séjour devait se prolonger jusqu'à la fin de 1226 ⁷⁹⁹.

L'arrivée du pape avait amené dans cette ville, avec la cour pontificale tout entière, plusieurs médecins renommés ; aussi le cardinal Hugolin qui avait suivi le pontife, apprenant la maladie de François, l'appela-t-il à Rieti pour l'y faire soigner. Mais malgré les instances de frère Élie, celui-ci hésitait beaucoup à se rendre à cette invitation ⁸⁰⁰. Il lui semblait qu'un malade n'a qu'une chose à faire : s'en remettre purement et simplement entre les mains du Père céleste. Qu'est-ce que la souffrance pour une âme qui est fixée en Dieu ⁸⁰¹ ?

Élie finit cependant par le convaincre, et le départ fut décidé ; mais auparavant François voulait aller prendre congé de sainte Claire et se reposer un peu auprès d'elle.

Il s'arrêta à Saint-Damien bien plus longtemps qu'il ne l'avait projeté ⁸⁰² (fin juillet — commencement de septembre 1225). Son arrivée dans le cher monastère avait été marquée par une recrudescence terrible de ses maux. Pendant quinze jours, sa cécité fut si complète qu'il ne distinguait même pas la lumière. Les soins qu'on lui donnait n'amenaient aucun résultat, depuis qu'il passait chaque jour de longues heures à pleurer. Larmes de pénitence, disait-il, mais aussi de regret ⁸⁰³. Ah ! qu'elles étaient différentes de ces larmes des instants d'inspiration et d'émotion qui coulaient sur son visage tout illuminé de joie. On l'avait vu, dans ces moments, ramasser deux morceaux de bois, et s'accompagnant sur ce violon rustique, improviser en français des cantiques, où il déversait le trop plein de son cœur ⁸⁰⁴.

Mais ce rayonnement de génie et d'espérance avait disparu. Rachel pleure ses enfants et ne veut pas être consolée, car ils ne sont plus. Il y a dans les larmes de François ce même quia non sunt pour ses fils spirituels.

Mais s'il y a des douleurs irrémédiables, il n'y en a point qui ne puissent à la fois s'exalter et s'adoucir, lorsque nous les endurons tout près de ceux qui nous aiment.

A cet égard, ses compagnons ne pouvaient lui être d'un grand secours. Les consolations morales ne sont possibles que de pair à égal, ou lorsque deux cœurs sont unis par une passion mystique si grande qu'ils se comprennent et se confondent.

« Ah ! si les frères savaient tout ce que je souffre, disait saint François quelques jours avant l'impression des stigmates, de quelle pitié et de quelle compassion ils seraient émus ! »

Mais eux, en voyant celui qui leur avait fait de la gaieté un devoir devenir de plus en plus triste et se tenir à l'écart, s'imaginaient qu'il était tourmenté par des tentations diaboliques ⁸⁰⁵.

Claire devina l'inexprimable. A Saint-Damien, son ami revoyait tout le passé : que de souvenirs revécus d'un seul coup d'œil ! Ici, l'olivier auquel, brillant cavalier, il attachait sa monture ; là, le banc de pierre, où s'asseyait son ami, le prêtre de la pauvre chapelle ; plus loin, la cachette où il s'était réfugié pour échapper à la colère paternelle, et surtout le sanctuaire avec le crucifix mystérieux de l'heure décisive.

En ravivant ces images du lointain radieux, François exaspérait encore sa douleur ; mais tout ne parlait pas seulement de mort et de regret. Claire était là, aussi décidée, aussi ardente que jamais. Transfigurée jadis par l'admiration, elle l'était maintenant par la compassion. Assise aux pieds de celui qu'elle aimait plus qu'on n'aime sur la terre, elle sentait les meurtrissures de son âme et l'effondrement de son cœur. Qu'importe après cela que les sanglots de François aient redoublé au point de le rendre aveugle pendant quinze jours ! L'apaisement venait, la vierge consolatrice allait lui rendre la sérénité.

Tout d'abord, elle le retint, et se mettant elle-même à la besogne, lui fit avec des roseaux une grande cellule dans le jardin du monastère, afin qu'il eût l'entière liberté de ses mouvements.

Comment refuser une hospitalité si franciscaine ? Elle ne le fut que trop ; des légions de souris et de rats infestaient ce recoin ; la nuit, ils se promenaient jusque sur le lit de François avec un vacarme infernal, si bien qu'au milieu de ses souffrances, il ne pouvait trouver aucun repos. Mais il oubliait bien vite tout cela auprès de son amie. Une fois de plus elle lui rendait la foi et le courage. Un rayon de soleil, disait-il, suffit à dissiper bien des ténèbres !

Cependant l'homme des anciens jours se réveillait peu à peu en lui et parfois les sœurs entendaient, se mêlant au murmure des oliviers, l'écho de cantiques inconnus, qui semblaient venir de la cellule de roseaux.

Un jour, il s'était assis à la table du monastère après une longue conversation avec Claire. On avait à peine commencé à manger, lorsque tout à coup il sembla ravi en extase.

Laudato sia lo Signore ! s'écria-t-il en revenant à lui. Il venait de composer le Cantique du soleil ⁸⁰⁶.

TEXTE ⁸⁰⁷

INCIPIUNT LAUDES CREATURARUM QUAS FECIT
BEATUS FRANCISCUS AD LAudem ET HONOREM DEI
CUM ESSET INFIRMUS APUD SANCTUM DAMIANUM.

1. Altissimu, omnipotente, bon Signore,
tue sono le laude, la gloria elhonore et onne benedictione
Ad te solo, Altissimo, se Konfano.
et nullu homo ene dignu te mentovare.

2. Laudato sie, Misignore, cum tucte le tue creature
spetialmente messor lo frate sole
lo quale iorno et allumini noi per loi
Et ellu ebellu eradiante cum grande splendore
de te, Altissimo, porta significatione.
3. Laudato si, Misignore, per sora luna ele stelle
in celu lai formate clarite et pretiose et belle.
4. Laudato si, Misignore, per frate vento
et per aere et nubilo et sereno et onne tempo,
per lo quale a le tue creature dai sustentamento.
5. Laudato si, Misignore, per sor aqua,
la quale e multo utile et humile et pretiosa et casta.
6. Laudato si, Misignore, per frate focu,
per loquale ennallumini la nocte
edello ebello et iocundo et robustoso et forte.
7. Laudato si, Misignore, per sora nostra matre terra
la quale ne sustenta et governa
et produce diversi fructi con coloriti flori et herba.
8. Laudato si, Misignore, per quelli ke perdonano per lo tuo
amore.
et sostengo infirmitate et tribulatione
beati quelli kel sosterrano in pace
ka da te, Altissimo, sirano incoronati.
9. Laudato si, Misignore, per sora nostra morte corporale
da la quale nullu homo vivente poskappare
guai acquelli ke morrano ne le peccata mortali,
Beati quelli ke troverane le tue sanctissimi voluntati
ka la morte secunda nol farra male ⁸⁰⁸.
10. Laudate et benedicete Misignore et rengratiate
et serviateli cum grande humilitate.

TRADUCTION JUXTALINÉAIRE

CANTIQUE DES CRÉATURES ⁸⁰⁹ COMPOSÉ

A LA LOUANGE ET A L'HONNEUR DE DIEU PAR LE B.
FRANÇOIS
PENDANT QU'IL ÉTAIT MALADE A SAINT-DAMIEN.

1. Très haut, tout-puissant, bon Seigneur,
Vôtres sont les louanges, la gloire et l'honneur et toute
bénédictio

A vous seul, Très-Haut, elles sont dues
et aucun homme n'est digne de vous nommer.

2. Soyez loué, Seigneur, avec toutes vos créatures
spécialement monseigneur frère soleil
qui donne le jour et par lui vous montrez votre lumière.
Il est beau et rayonnant avec grande splendeur,
de vous, Très-Haut, il est le symbole.

3. Soyez loué, Seigneur, pour ⁸¹⁰ sœur lune et les étoiles,
dans le ciel vous les avez formées claires, précieuses et
belles.

4. Soyez loué, Seigneur, pour frère vent
et pour l'air et le nuage, pour le ciel pur et pour tout temps
par lequel vous donnez à vos créatures la vie et le soutien.

5. Soyez loué, Seigneur, pour sœur eau
laquelle est si utile, humble, précieuse et chaste.

6. Soyez loué, Seigneur, pour frère feu
par lequel vous illuminez la nuit,
il est beau, gai, courageux et fort.

7. Soyez loué, Seigneur, pour sœur notre mère la terre
qui nous soutient et nous nourrit
et produit divers fruits, avec les fleurs aux mille couleurs et
[l'herbe.

— Louez et bénissez le Seigneur et rendez-lui grâces et
servez-le avec grande humilité ⁸¹¹.

La joie de François était revenue, aussi grande
qu'autrefois. Pendant toute une semaine, il oublia le

bréviaire et passa ses journées à répéter le Cantique du soleil.

Durant une nuit d'insomnie, il avait entendu une voix lui dire : « Si tu avais de la foi, gros comme un grain de moutarde, tu dirais à cette montagne, enlève-toi de là, et elle s'enlèverait. » Cette montagne n'était-elle pas celle de ses souffrances, la tentation du murmure et du désespoir ? « Qu'il soit fait, Seigneur, selon votre parole », avait-il répondu de toute son âme, et aussitôt il s'était senti comme délivré ⁸¹².

Il dut s'apercevoir bientôt que la montagne n'avait guère changé de place, mais pendant quelques jours il en avait détourné les yeux, il avait pu en oublier l'existence.

Un moment, il avait eu l'idée de mander auprès de lui frère Pacifique, le Roi des Vers, pour remanier le cantique ; il aurait voulu lui adjoindre un certain nombre de frères, qui seraient allés avec lui prêcher de ville en ville. Après la prédication, ils auraient chanté l'hymne du soleil, et auraient terminé en disant à la foule rassemblée autour d'eux sur les places publiques : « Nous sommes les jongleurs de Dieu. Nous désirons être récompensés pour notre sermon et notre chanson. Notre paiement sera que vous perséveriez dans la pénitence ⁸¹³. »

« Les serviteurs de Dieu, ajoutait-il, ne sont-ils pas en effet comme des jongleurs destinés à relever les cœurs des hommes et à les porter à la joie spirituelle ? »

Le François des anciennes ivresses était revenu, le laïque, le poète, l'artiste.

Le Cantique des créatures est fort beau : il lui manque pourtant une strophe, mais si elle ne fut pas sur les lèvres de saint François elle fut certainement dans son cœur :

Soyez loué, Seigneur, pour sœur Claire ;
vous l'avez faite silencieuse, active et subtile,

et par elle votre lumière brille dans nos cœurs.

Heu mihi, quia incolatus meus prolongatus est !
Habitavi cum habitantibus Cedar ;
multum incola fuit anima mea.
Cum his qui oderant pacem eram pacificus ;
cum loquebar illis, impugnabant me gratis ⁸¹⁴.

Licet is qui foris est, noster homo corrumpatur, tamen is qui intus est renovatur de die in diem... Scimus enim quoniam si terrestris domus nostra hujus habitationis dissolvatur, quod ædificationem ex Deo habemus, domum non manufactam, æternam in cælis ⁸¹⁵.

Non quod jam acceperim, aut jam perfectus sim ; sequor autem, si quo modo comprehendam in quo et comprehensus sum a Christo Jesu. Fratres, ego non me arbitror comprehendisse. Unum autem, quæ quidem retro sunt obliviscens, ad ea vero quæ sunt priora extendens meipsum, ad destinatum persequor, ad bravium supernæ vocationis Dei in Christo Jesu. Quicumque ergo perfecti sumus, hoc sentiamus, et si quid aliter sapitis, et hoc vobis Deus revelabit. Verumtamen ad quod pervenimus, ut idem sapiamus et in eadem permaneamus regula.

Imitatores mei estote, fratres, et observate eos qui ita ambulant sicut habetis formam nostram. Multi enim ambulant, quos sæpe dicebam vobis, nunc autem et flens dico, inimicos crucis Christi ; quorum finis interitus, quorum deus venter est ; et gloria in confusione ipsorum, qui terrena sapiunt Nostra autem conversatio in cælis est, unde etiam Salvatorem expectamus Dominum nostrum Jesum Christum, qui reformabit corpus humilitatis nostræ, configuratum corpori claritatis suæ, secundum operationem qua etiam possit subicere sibi omnia ⁸¹⁶.

Hæc est vita æterna : ut cognoscant te solum Deum verum, et quem misisti Jesum Christum. Ego te clarificavi super terram, opus oonsummavi quod dedisti mihi ut faciam 817.

Malheureux que je suis ! mon pèlerinage s'est prolongé
j'ai demeuré avec les habitants de Cédar ;
trop longtemps mon âme y a habité.
Avec ceux qui haïssaient la paix j'étais pacifique ;
et quand je leur parlais, ils m'attaquaient sans cause 818.

Quoique en nous l'homme extérieur soit peu à peu la proie de la destruction, pourtant notre homme intérieur se renouvelle de jour en jour... et nous savons que si notre demeure terrestre est détruite, nous avons une demeure non faite de main d'homme, éternelle, dans les cieux, celle qui nous vient de Dieu 819.

Ce n'est pas que j'aie déjà reçu la récompense ; ou que j'aie atteint la perfection, mais je persévère, pour tâcher de saisir le Christ par lequel moi-même j'ai été saisi. Je ne me persuade pas l'avoir saisi, mais je n'ai qu'un but : négligeant les choses qui sont derrière moi, je cours vers celles qui sont en avant, vers le but fixé, vers le prix de l'appel que Dieu m'a adressé d'en-haut en Jésus-Christ. Nous tous donc qui voulons être parfaits ayons ces mêmes sentiments, et si sur quelque chose vous pensez autrement, Dieu vous éclairera aussi là-dessus. Seulement, au point où nous sommes parvenus, continuons à être unis et à observer la même règle.

Frères, soyez mes imitateurs et prenez modèle sur ceux qui marchent selon la règle que nous vous avons donnée ; car il y en a beaucoup dont je vous parlais souvent, et dont je vous parle maintenant les larmes aux yeux, qui sont

ennemis de la croix du Christ, qui marchent à la perdition, qui ont leur ventre pour Dieu, qui mettent leur gloire dans ce qui sera leur confusion, qui ne pensent qu'aux choses de ce monde. Quant à nous, notre vie et notre pensée sont dans les cieux, d'où nous attendons aussi comme Sauveur notre Seigneur Jésus-Christ, qui redonnera beauté à notre pauvre corps, le rendant semblable à son corps glorieux par le pouvoir qu'il a de s'assujettir toutes choses ⁸²⁰.

La vie éternelle, c'est qu'ils vous connaissent vous seul vrai Dieu, et Jésus-Christ que vous avez envoyé. Je vous ai glorifié sur la terre ; j'ai achevé l'œuvre que vous m'avez donné à faire ⁸²¹.

CHAPITRE XX

LA DERNIÈRE ANNÉE

(Septembre 1225 - fin septembre 1226.)

Que pensa Hugolin lorsqu'on lui raconta que François voulait envoyer ses frères transformés en Jocolatores Domini, chanter partout le Cantique de frère soleil ? Peut-être ne le sut-il jamais. Son protégé se décida enfin à se rendre à son invitation et quitta Saint-Damien dans le courant du mois de septembre.

Le paysage qui s'offre aux yeux du voyageur arrivant d'Assise, lorsqu'il débouche tout à coup dans la plaine de Rieti, est un des plus beaux de l'Europe. A partir de Terni, le chemin suit le cours sinueux du Velino, passe non loin des fameuses cascades dont on aperçoit les nuages d'écume, puis s'engage dans des défilés au fond desquels le

torrent roule avec un fracas épouvantable, tout embarrassé d'une végétation aussi luxuriante que celle d'une forêt vierge. De tous côtés surgissent des parois de rochers perpendiculaires, et à leur cime, à quelques centaines de mètres au-dessus de votre tête, des forteresses féodales, entre autres le château de Miranda, plus vertigineux, plus fantastique que ceux que rêva l'imagination de Gustave Doré.

Après quatre heures de marche, le défilé s'arrête, et l'on se trouve sans transition clans une grande vallée tout étincelante de lumière.

Rieti, la seule cité bâtie dans cette plaine de quelques lieues, émerge là-bas, à l'autre extrémité, avec ses tours et ses clochers, dominée de collines d'un aspect tout méridional, derrière lesquelles se dressent les masses de l'Apennin presque toujours couvert de neige.

La route va droit sur cette ville, passant entre des lacs minuscules ; à chaque instant s'en détachent des chemins conduisant à de petits villages que l'on aperçoit bâtis à mi-côte, au-dessus des terrains cultivés, à la lisière des forêts : voici Stroncone, Greccio, Cantalice, Poggio-Bustone et dix autres bourgs infimes, qui ont donné à l'Église plus de saints que toute une province de France.

Entre les habitants du pays et leurs voisins de l'Ombrie proprement dite, la différence est extrême : ils ont tous le type si accusé des paysans de la Sabine et restent encore aujourd'hui tout à fait étrangers aux mœurs nouvelles. On y naît capucin, comme ailleurs on naît militaire, et le voyageur a besoin de quelque attention, pour ne pas traiter de Révérend Père tous les hommes qu'il rencontre.

François avait souvent parcouru cette contrée dans tous les sens. Comme sa voisine, la montueuse Marche d'Ancône, elle était particulièrement bien préparée pour recevoir l'évangile nouveau. Dans ces ermitages d'une simplicité invraisemblable, perchés de tous côtés à proximité des villages, sans aucun souci de l'agrément

matériel, mais toujours sur les points où la vue s'étend sur le plus vaste horizon, devait se perpétuer une race de Frères Mineurs passionnés, fiers, obstinés, presque sauvages, qui n'ont pas compris leur maître tout entier, qui n'ont pas saisi sa bonhomie exquise, son impuissance à haïr, ses rêves de rénovation politique et sociale, sa poésie et sa délicatesse, mais qui ont compris l'amant de la nature et de la pauvreté ⁸²². Ils ont fait plus que de le comprendre, ils ont vécu de sa vie, et depuis cette fête de Noël célébrée dans les bois de Greccio jusqu'à aujourd'hui, ils sont restés les représentants naïfs et populaires de l'étroite Observance. C'est de là que nous est venue avec la Légende des Trois Compagnons, le portrait le plus vivant et le plus vrai du Poverello, et c'est là, dans une cellule de trois pas de long, que Jean de Parme alla achever ses apocalyptiques visions.

La nouvelle de l'arrivée de François s'était très vite répandue, et bien avant qu'il atteignît Rieti, la population sortait à sa rencontre.

Pour se dérober à ce bruyant accueil, il alla demander l'hospitalité au prêtre de Saint-Fabien. Cette petite église, connue aujourd'hui sous le nom de Notre-Dame de la Forêt, se trouve un peu à l'écart de la route, sur un verdoyant mamelon à un peu plus d'une lieue de la cité au milieu d'une grande et belle forêt de chênes et de châtaigniers. Il y fut bien accueilli et désira s'y arrêter un peu, si bien que les jours suivants, prélats et dévots commencèrent à affluer.

On était au temps des premiers raisins. Il est facile de deviner l'émoi du prêtre en s'apercevant des ravages que les visiteurs faisaient à sa vigne, la source la plus claire de ses revenus, mais il s'exagérait sans doute les dégâts. François l'entendit un jour exhaler sa mauvaise humeur : « Mon Père, lui dit-il, il est inutile de vous tourmenter de ce que nous ne pouvons empêcher, mais dites-moi, combien

recueillez-vous de vin en moyenne ? » — « Quatorze mesures, dit le prêtre. » — « Eh bien ! si vous en avez moins de vingt, je me charge de vous procurer la différence. »

Cette promesse rassura le pauvre homme, et lorsque la vendange venue, il recueillit vingt mesures, il n'hésita pas à croire à un miracle ⁸²³.

Cependant François, sur les instances d'Hugolin, avait accepté l'hospitalité à l'évêché de Rieti : Thomas de Celano s'étend avec complaisance sur les marques de dévotion que ce prince de l'Église lui prodigua. Malheureusement tout cela est écrit dans ce style pompeux et confus dont les diplomates et les ecclésiastiques semblent avoir naturellement le secret.

François passait de son vivant à l'état de relique. Autour de lui s'étalait, dans tout son excès, la manie des amulettes. On se disputait non seulement ses vêtements, mais jusqu'à ses cheveux et à ses rognures d'ongles ⁸²⁴.

Ces démonstrations purement extérieures lui répugnaient-elles ? Pensait-il quelquefois au contraste qu'il y avait entre ces honneurs rendus à son corps, qu'il avait pittoresquement surnommé frère âne, et la déroute de son idéal ? Nous ne savons. S'il a eu des sentiments de ce genre, ceux qui l'entouraient n'étaient pas gens à les comprendre, et il serait naïf d'en attendre l'expression sous leur plume.

Bientôt après, il eut une rechute et demanda à être transporté à Fonte-Colombo ⁸²⁵, ermitage à une heure de la ville, perdu au milieu des arbres et d'un fouillis de rochers.

Il s'y était retiré déjà plusieurs fois, notamment lorsqu'il préparait la Règle de 1223.

Les médecins, après avoir épuisé l'arsenal thérapeutique de l'époque, décidèrent de recourir aux cautérisations : il s'agissait de promener une tige de fer chauffée à blanc sur son front.

Lorsque le pauvre patient vit apporter le réchaud avec les instruments, il eut un instant de frayeur, mais aussitôt faisant sur le fer incandescent le signe de la croix :

« Frère feu, dit-il, tu es beau entre toutes les créatures, sois-moi propice en cette heure ; tu sais combien je t'ai toujours aimé, sois-moi donc courtois aujourd'hui.

Un instant après, lorsque ses compagnons qui n'avaient pas eu le courage de rester revinrent : « 0 gens pusillanimes, leur fit-il en souriant, pourquoi avez-vous fui, je n'ai ressenti aucune douleur. Frère médecin, si cela est nécessaire, vous pouvez recommencer. »

Cette tentative ne réussit pas plus que les autres remèdes. On eut beau aviver les plaies du front, en y appliquant des emplâtres, des collyres, et même en y pratiquant des incisions, le seul résultat fut d'accroître encore les souffrances du malade ⁸²⁶.

Un jour, à Rieti où on l'avait de nouveau transporté, il pensa qu'un peu de musique allégerait ses douleurs. Appelant un frère jadis habile à pincer de la guitare, il le pria d'en emprunter une, mais celui-ci eut peur du scandale que cela pourrait donner et François se résigna.

Le bon Dieu eut pitié de lui ; la nuit suivante, il envoya un ange invisible lui donner un concert tel qu'on n'en entend pas sur la terre ⁸²⁷. François en perdait, ajoutent les Fioretti, tout sentiment corporel et, à un moment, la mélodie se fit tellement douce et pénétrante, que si l'ange eût donné un coup d'archet de plus, l'âme du malade aurait quitté son corps ⁸²⁸.

Il semble qu'il y eut quelque amélioration dans son état lorsque les médecins l'abandonnèrent : on le retrouve durant les mois de cet hiver (1225-1226) dans les ermitages les plus écartés de la contrée.

Dès qu'il avait un peu de force, il voulait se remettre à prêcher et alla passer les fêtes de Noël à Poggio Bustone⁸²⁹ où on se rendit en foule de tous les environs pour le voir et

l'entendre : « Vous accourez ici, dit-il, croyant y trouver un grand saint, que penserez-vous quand vous saurez que j'ai fait gras pendant tout l'Avent ⁸³⁰ ? » A Saint-Éleuthère ⁸³¹, au moment des plus grands froids qui l'éprouvaient beaucoup, il avait cousu sur sa tunique et sur celle de son compagnon des morceaux d'étoffe, de façon à rendre ces vêtements un peu plus chauds. Un jour son compagnon revint avec une peau de renard dont il voulait, à son tour, doubler la tunique de son maître. François en fut bien joyeux, mais ne permit cet excès de complaisance pour son corps qu'à la condition qu'un morceau de la fourrure serait placé ostensiblement sur la poitrine.

Tous ces traits, presque insignifiants au premier abord, montrent combien jusque dans les plus petites choses, il détestait l'hypocrisie.

Nous ne le suivrons pas à son cher Greccio ⁸³², ni même à l'ermitage de Saint-Urbain, perché sur une des cimes les plus élevées de la Sabine ⁸³³. Les récits que nous avons sur la courte apparition qu'il y fit alors, n'apprennent rien de nouveau sur son caractère ou sur l'histoire de sa vie. Ils montrent seulement que l'imagination de son entourage était extraordinairement surchauffée ; les moindres incidents prenaient aussitôt des couleurs miraculeuses ⁸³⁴.

Les documents ne disent pas comment il se décida à partir pour Sienne ⁸³⁵. Dans cette ville se trouvait, paraît-il, un médecin très connu comme oculiste. Le traitement prescrit par lui ne réussit pas mieux que les autres ; mais avec le retour du printemps, François avait fait un nouvel effort pour rentrer dans la vie active. On le trouve décrivant le monastère franciscain idéal ⁸³⁶, et un autre jour, expliquant à un Dominicain un passage de la Bible.

Celui-ci, docteur en théologie, avait-il voulu ridiculiser l'ordre rival, en montrant son fondateur incapable d'interpréter un verset un peu difficile ? Cela paraît fort possible : « Mon bon père, lui dit-il, comment comprenez-

vous cette parole du prophète Ézéchiël : « Si
« vous ne dénoncez pas au méchant son impiété, je vous
« redemanderai son âme. » Je connais bien des hommes
que je sais être en état de péché mortel, et cependant je ne
suis pas toujours à leur reprocher leurs vices. Suis-je donc
responsable de leur âme ? »

François s'excusa d'abord, alléguant son ignorance, mais
pressé par son interlocuteur, il finit par dire :

« Oui, le vrai serviteur reprend sans cesse le méchant, mais
il le fait surtout par sa conduite, par la vérité qui resplendit
dans ses paroles, par la lumière de son exemple, par tout le
rayonnement de sa vie ⁸³⁷. »

Il eut bientôt une rechute tellement grave que les frères
crurent sa fin arrivée. Ils avaient été effrayés surtout par
des vomissements de sang qui le mirent dans un état de
prostration extrême. Frère Élie accourut. A son arrivée, le
malade éprouva une telle amélioration qu'on put
acquiescer à son désir de le ramener en Ombrie. Vers la mi-
avril on se mit en route dans la direction de Cortone ⁸³⁸.
C'était la voie la plus facile, et le délicieux ermitage de
cette ville était un des mieux appropriés pour qu'il pût y
avoir quelque repos. Il y resta sans doute assez peu de
temps ; il avait hâte de revoir l'horizon de la terre natale, la
Portioncule, Saint-Damien, les Carceri, tous ces sentiers et
ces hameaux que l'on aperçoit des terrasses d'Assise, et qui
lui rappelaient tant de doux souvenirs.

Au lieu d'y aller par le plus court chemin, on fit un long
détour par Gubbio et Nocera, pour éviter Pérouse, de peur
de quelque tentative des habitants pour s'emparer du
Saint. Une relique telle que le corps de François n'était pas
loin de valoir le saint clou ou la sainte lance ⁸³⁹. On se
battait pour moins que cela.

Ils firent un petit séjour près de Nocera, à l'ermitage de
Bagnara, adossé au Monte-Pennino ⁸⁴⁰. Ses compagnons y
furent de nouveau très inquiets. L'enflure qui s'était

manifestée aux membres inférieurs gagnait rapidement le haut du corps. Les Assisiates l'apprirent, et voulant parer à toutes les éventualités, envoyèrent leurs gens d'armes pour protéger et hâter le retour du Saint.

Ils s'arrêtèrent en ramenant François au hameau de Satriano ⁸⁴¹ pour y manger, mais ils prièrent inutilement les habitants de leur vendre des provisions.

Comme ils faisaient part de leur déconvenue aux frères, François qui connaissait ces bons paysans dit : « Si vous aviez demandé à manger sans offrir de payer, vous auriez trouvé tout ce que vous auriez voulu. »

Il avait raison, car ayant suivi son avis, ils reçurent pour rien tout ce qu'ils désiraient ⁸⁴².

L'arrivée du cortège à Assise fut saluée par une joie frénétique. Cette fois les compatriotes de François étaient sûrs que leur Saint n'irait pas mourir ailleurs ⁸⁴³.

Les mœurs à cet égard ont trop changé pour que nous comprenions tout à fait le bonheur de posséder un corps saint. Ayez le malheur de nommer saint André devant un habitant d'Amalfi, aussitôt vous le voyez se mettre à crier Evviva S. Andrea ! Evviva S. Andrea ! puis avec une volubilité extraordinaire il vous raconte la légende du Grande Protettore, ses miracles passés et présents, ceux qu'il pourrait faire, s'il voulait, mais qu'il s'interdit par charité, parce que saint Janvier de Naples ne pourrait en faire autant. Il s'agite, se démène et vous secoue, plus enthousiaste de sa relique et plus exaspéré de votre froideur qu'un soldat de la vieille garde devant un ennemi de l'Empereur.

Au XIII^e siècle, toute l'Europe en était là.

On trouvera ici plusieurs traits qu'on pourrait être tenté d'estimer choquants ou même ignobles, si on ne faisait effort pour remettre tout cela dans son milieu.

François fut installé à l'évêché ; il aurait préféré être porté à la Portioncule, mais les frères durent obéir aux

injonctions de la foule, et pour comble de sûreté des gardes furent placés aux abords du palais ⁸⁴⁴.

Le séjour du Saint y fut beaucoup plus long qu'on ne l'avait présumé. Peut-être dura-t-il plusieurs mois (juillet à septembre). Cet agonisant ne se décidait pas à mourir. Il se rebellait contre la mort : au centre de l'œuvre, ses préoccupations pour l'avenir de l'Ordre, lointaines quelques jours auparavant, étaient revenues plus angoissantes et plus terribles.

« Il faut recommencer, pensait-il ; créer une nouvelle famille qui n'oubliera pas l'humilité, aller servir les lépreux, et, comme jadis, se mettre toujours non seulement en paroles, mais en réalité, au-dessous de tous les hommes ⁸⁴⁵. »

Sentir s'accomplir l'implacable travail de la destruction, contre lequel les plus soumis ne peuvent s'empêcher de protester : « Mon Dieu, mon Dieu, pourquoi ? pourquoi m'avez-vous abandonné ? » Devoir contempler la décomposition plus redoutable encore de son Ordre. Lui, l'alouette, être guetté par des soldats veillant sur son cadavre ; il y avait bien là de quoi le rendre mortellement triste.

Pendant ces dernières semaines, tous ses soupirs ont été notés. La disparition de la plus grande partie de la Légende des Trois Compagnons, nous prive certainement de quelques touchants récits, mais la plupart des traits nous ont été cependant conservés dans des documents de seconde main ⁸⁴⁶.

Quatre frères avaient été spécialement chargés de lui prodiguer leurs soins : Léon, Ange, Rufin et Masseo. Nous les connaissons déjà : ils étaient de ces intimes de la première heure qui avaient regardé l'évangile franciscain, comme un appel à l'amour et à la liberté. Aussi commençaient-ils à se plaindre de tout et de tous ⁸⁴⁷.

Un jour, l'un d'eux dit au malade : « Père, vous partirez, et vous nous laisserez ; indiquez donc, si vous le connaissez, celui auquel on pourrait en toute sécurité confier le fardeau du généralat. »

Hélas ! François ne le connaissait pas le frère idéal capable d'assumer une pareille tâche ; mais il profita de la question pour esquisser le portrait du ministre général accompli ⁸⁴⁸.

Nous avons deux épreuves de ce portrait, celle qui a été retouchée par Celano, et l'épreuve originale, bien plus courte et plus vague, mais qui nous montre François ne voulant pour son successeur qu'une seule arme : un inaltérable amour.

C'est probablement cette question qui lui suggéra l'idée de laisser pour ses successeurs, les généraux de l'Ordre, une lettre qu'ils se transmettraient, et où ils trouveraient, non des directions pour des cas particuliers, mais l'inspiration même de leur activité ⁸⁴⁹.

Au révérend Père en Christ N... Ministre Général de tout l'Ordre des Frères Mineurs. Que Dieu te garde et te maintienne dans son saint amour.

La patience en tout et partout, voilà, mon frère, ce que je te recommande essentiellement. Si même on te fait de l'opposition, si on te frappe, tu dois en être reconnaissant et désirer qu'il en soit ainsi et non autrement.

... En ceci se manifestera ton amour pour Dieu, et pour moi son serviteur et le tien, s'il n'est pas un seul frère au monde, qui ayant péché, autant qu'on peut pécher, et venant devant toi, puisse s'en retourner sans avoir reçu ton pardon. Et si lui ne l'implore pas, toi, demande lui s'il ne le veut pas.

Et reviendrait-il encore mille fois devant toi, aime-le plus que toi-même, afin de l'amener au bien. Aie toujours pitié de ces frères.

Ces paroles indiquent assez comment François avait jadis dirigé l'Ordre : ce rôle de pure affection, de tendre dévouement qu'il rêvait pour les ministres généraux, était-il possible à la tête d'une famille étendant ses rameaux sur le monde entier ? Il serait téméraire de se prononcer, car parmi ses successeurs, les esprits distingués et les cœurs d'élite n'ont pas manqué ; mais, sauf pour Jean de Parme et deux ou trois autres, cet idéal contraste violemment avec la réalité : saint Bonaventure lui-même traînera son maître et ami, ce même Jean de Parme, devant un tribunal ecclésiastique, l'y fera condamner à la prison perpétuelle, et il faudra l'intervention d'un cardinal étranger à l'Ordre pour faire commuer cette peine ⁸⁵⁰.

Les cris de douleurs poussés par François mourant sur la chute de l'Ordre seraient moins poignants s'ils ne se compliquaient du reproche de lâcheté qu'il s'adressait à lui-même. Pourquoi avait-il déserté son poste, abandonné la direction de sa famille, sinon par paresse et par égoïsme ? Et voilà qu'il était trop tard pour réagir, et dans des heures d'affreuse angoisse il se demandait si Dieu ne le rendrait pas responsable de cette déroute.

« Ah ! si je puis encore aller au chapitre général, soupirait-il, je leur montrerai quelle est ma volonté ⁸⁵¹. »

On le vit même, brisé par la fièvre, se dresser tout à coup dans son lit, criant avec une violence désespérée :

« Où sont-ils, ceux qui m'ont ravi mes frères ? Où sont-ils, ceux qui m'ont volé ma famille ? »

Hélas ! les vrais coupables étaient bien plus près qu'il ne le pensait. Les ministres provinciaux, auxquels il semble avoir surtout songé dans ces paroles, n'étaient que des instruments entre les mains de l'habile frère Élie ; et celui-ci, que faisait-il autre chose que mettre son intelligence et son savoir-faire au service du cardinal Hugolin ?

Bien loin de trouver quelques consolations autour de lui, François était sans cesse tourmenté par les confidences de ses compagnons qui poussés par un zèle maladroit, avivaient sa douleur au lieu de la calmer ⁸⁵².

« Pardonnez-moi, mon Père, lui dit un jour l'un d'entre eux, mais ce que je veux vous dire, beaucoup l'ont déjà pensé : vous savez comment jadis, par la grâce de Dieu, l'Ordre tout entier marchait dans le sentier de la perfection, pour ce qui regarde la pauvreté et l'amour, comme pour tout le reste, les Frères n'étaient qu'un cœur et qu'une âme. Mais depuis quelque temps tout cela a bien changé : il est vrai qu'on excuse souvent les Frères en disant que l'Ordre s'est trop agrandi pour maintenir les anciennes observances ; on va même jusqu'à prétendre que les infidélités à la Règle, telles que la construction de grands monastères, sont une source d'édification pour le peuple, si bien que la simplicité et la pauvreté primitives ne sont tenues pour rien. Évidemment tous ces abus vous déplaisent ; mais alors, on se demande pourquoi vous les tolérez ? »

— « Que Dieu te pardonne, mon frère, répondit François. Pourquoi m'accuser ainsi de choses auxquelles je ne peux rien ? Tant que j'ai eu la direction de l'Ordre et que les Frères ont persévéré dans leur vocation, j'arrivais malgré ma faiblesse à faire le nécessaire ; mais lorsque j'ai vu que, sans souci de mes exhortations ni de mes exemples, ils marchaient dans la voie dont tu as parlé, je les ai confiés au Seigneur et aux ministres. Il est vrai que lorsque j'ai renoncé à leur direction, alléguant pour motif mon incapacité, s'ils avaient marché selon mes désirs, je n'aurais pas voulu qu'avant ma mort ils eussent un autre ministre que moi : malade, alité même, j'aurais trouvé la force de remplir les devoirs de ma charge. Mais cette charge est toute spirituelle, je ne veux pas devenir un

bourreau pour frapper et punir comme les gouverneurs politiques ⁸⁵³. »

Les plaintes de François devenaient si vives et si amères que, pour éviter le scandale, on ne laissa pénétrer auprès de lui qu'avec la plus grande prudence ⁸⁵⁴.

Le désordre était partout et chaque journée apportait son contingent de sujets de tristesse. Le trouble jeté dans les idées sur la pratique de la Règle était extrême ; les influences occultes, qui avaient agi depuis quelques années, étaient parvenues à voiler l'idéal franciscain, non seulement pour des frères éloignés ou nouveaux, mais pour ceux-là même qui avaient vécu dans l'entourage du fondateur ⁸⁵⁵.

C'est dans ces circonstances que François dicta la lettre à tous les membres de l'Ordre, qui, dans sa pensée, était destinée à être lue à l'ouverture des chapitres et à y perpétuer sa présence spirituelle ⁸⁵⁶.

Il y reste parfaitement fidèle à lui-même ; comme par le passé, il veut entraîner les frères, non par des reproches, mais en fixant leurs regards sur la sainteté parfaite.

A tous les vénérés et très aimés Frères Mineurs, à frère A*** ⁸⁵⁷ ministre général, son Seigneur, et aux autres ministres généraux qui seront après lui, et à tous les ministres, aux custodes et aux prêtres de cette fraternité, humbles en Christ, et à tous les frères simples et obéissants, les plus anciens et les plus récents, frère François, homme vil et caduc, votre petit serviteur, salut !

Ecoutez, mes Seigneurs, vous qui êtes mes fils et mes frères, prêtez l'oreille à mes paroles. Ouvrez vos cœurs, et obéissez à la voix du Fils de Dieu. Gardez de tout votre cœur ses commandements et observez parfaitement ses conseils. Louez-le, car il est bon, et glorifiez-le par vos œuvres.

Dieu vous a envoyés par tout le monde, afin que par la parole et par l'exemple vous rendiez témoignage de lui, et que vous appreniez à tous qu'il est le seul tout-puissant. Persévérez dans la discipline et dans l'obéissance, et tenez ce que vous lui avez promis avec une bonne et ferme volonté.

Après cette entrée en matière, François passe aussitôt à la recommandation essentielle de sa lettre, celle de l'amour et du respect dus au Sacrement de l'autel ⁸⁵⁸ ; la foi en ce mystère d'amour lui apparaissait en effet comme le salut de l'Ordre.

Avait-il tort ? Un homme qui croit véritablement à la présence réelle de l'Homme-Dieu entre les doigts du prêtre qui élève l'hostie, pourrait-il ne pas consacrer sa vie à ce Dieu et à la sainteté ? On aura quelque peine à le penser.

Il est vrai que des légions de dévots professent la foi la plus absolue en ce dogme, et l'on ne voit pas qu'ils en soient moins mauvais ; mais la foi pour eux est d'ordre intellectuel, c'est l'abdication du raisonnement, et en immolant à Dieu leur intelligence, ils sont fort heureux de lui offrir un instrument qu'ils préfèrent bien ne pas employer.

Pour François, la question se présentait tout autrement : la pensée qu'il pût y avoir du mérite à croire ne pouvait même pas lui venir à l'esprit : le fait de la présence réelle était pour lui d'une certitude vivante, absolue. Aussi, sa foi en ce divin mystère se transformait - elle bientôt en un effort de son cœur, pour que la vie du Dieu, mystérieusement présent sur l'autel, devînt la sève de toutes ses actions.

A la transsubstantiation eucharistique opérée par les paroles du prêtre, il en ajoutait une autre, celle de son cœur.

Dieu s'offre à nous comme à ses enfants. C'est pourquoi, je vous prie, vous tous mes frères, en vous baisant les pieds, et avec tout l'amour dont je suis capable, d'avoir pour le corps et le sang de notre Seigneur Jésus-Christ tout le respect et tout l'honneur que vous pourrez.

Plus loin s'adressant aux prêtres en particulier :

Écoutez, mes frères, si la bienheureuse Vierge Marie est honorée à juste titre pour avoir porté Jésus dans son sein, si Jean-Baptiste a tremblé parce qu'il n'osait pas toucher la tête du Seigneur, si le sépulcre dans lequel il a reposé un peu de temps est entouré d'un si grand culte, oh ! combien saint, pur et digne doit être le prêtre qui touche de ses mains, qui reçoit dans sa bouche et dans son cœur, et qui distribue aux autres Jésus vivant, glorifié, celui dont la vue réjouit les anges ! Comprenez votre dignité, frères prêtres, et soyez saints, car il est saint. Oh ! quelle grande misère et quelle affreuse infirmité, si vous l'aviez là présent devant vous, et que vous ayez souci de quelque autre chose. Que tout homme soit dans le saisissement, que le monde entier tremble, que le ciel tressaille de joie, lorsque, sur l'autel entre les mains du prêtre, descend le Christ, le Fils du Dieu vivant. O profondeur admirable ! ô étonnante faveur ! ô triomphe de l'humilité ! voilà que le maître de toutes choses, Dieu, et le Fils de Dieu s'humilie pour notre salut, jusqu'à se dissimuler sous l'apparence d'un peu de pain.

Regardez, mes frères, cette humilité de Dieu et répandez vos cœurs devant lui ; humiliez-vous, vous aussi, afin que vous soyez, vous aussi, relevés par lui. Ne gardez pour vous rien de vous, afin qu'il vous reçoive tout entiers, celui qui se donne à vous tout entier.

On voit avec quelle vigueur d'amour le cœur de François avait saisi l'idée de la communion.

Il termine par de longs conseils donnés aux frères, et après les avoir conjurés de garder fidèlement leurs

promesses, tout son mysticisme s'exhale et se résume en une prière d'une admirable simplicité.

Dieu tout-puissant, éternel, juste et miséricordieux, donnez-nous, à nous pauvres malheureux, de faire à cause de vous ce que nous savons être votre volonté, et de vouloir toujours ce qui vous plaît ; de sorte qu'intérieurement purifiés, illuminés et enflammés par le feu de l'Esprit saint, nous puissions suivre les traces de votre Fils bien-aimé, notre Seigneur Jésus-Christ.

Qu'est-ce qui sépare cette prière de l'effort fait en dehors de toute religion révélée par les âmes d'élite pour découvrir le devoir ? Très peu de chose en vérité : les mots sont différents, l'action est la même.

Cependant la sollicitude de François s'étendait bien au delà des limites de l'Ordre. Sa plus longue épître s'adresse à tous les chrétiens : les paroles y ont quelque chose de si vivant, qu'on croit entendre un bruit de voix derrière ; et cette voix, d'ordinaire sereine comme celle qui proclama sur la montagne de Galilée la loi des temps nouveaux, devient çà et là d'une douceur indicible, comme celle qui retentit dans le cénacle, au soir de la première eucharistie.

Comme Jésus oubliant la croix qui se dresse dans l'ombre, François oublie ses souffrances, et envahi d'une divine tristesse, il songe à cette humanité pour chaque membre de laquelle il voudrait donner sa vie ; il songe à ses fils spirituels, les Frères de la Pénitence, qu'il va laisser sans avoir pu leur faire sentir, comme il l'aurait voulu, l'amour dont il brûle pour eux : « Père je leur ai donné les paroles que vous m'aviez données... c'est pour eux que je vous prie ! »

Tout l'Évangile franciscain est dans ces quelques pages, mais pour comprendre la fascination qu'il exerça, il faudrait d'abord passer par l'École du moyen âge, et y entendre les interminables tournois dialectiques par

lesquels on fanait les intelligences ; il faudrait voir l'Église du XIII^e siècle, rongée par la simonie et la luxure, et ne parvenant à faire quelques inutiles efforts pour enrayer le mal que sous la pression de l'hérésie ou de la révolte.

A tous les chrétiens, religieux, clercs ou laïques tant hommes que femmes, à tous ceux qui habitent dans le monde entier, frère François, leur serviteur bien soumis, présente ses devoirs et souhaite la vraie paix du ciel et un sincère amour dans le Seigneur.

Étant le serviteur de tous les hommes, je suis tenu de les servir et de leur dispenser les salutaires paroles de mon Maître. C'est pourquoi, voyant que je suis trop faible et trop malade pour vous visiter chacun en particulier, j'ai pris la décision de vous adresser mon message par cette lettre et de vous offrir les paroles de notre Seigneur Jésus-Christ qui est le Verbe de Dieu, et celles du Saint-Esprit qui sont esprit et vie.

Il serait puéril de s'attendre ici à des idées nouvelles soit pour le fond, soit pour la forme. Les appels de François n'ont de valeur que par le souffle qui les anime.

Après avoir brièvement rappelé les grands traits de l'Évangile et recommandé avec insistance la communion, François s'adresse en particulier à quelques catégories d'auditeurs pour leur donner des conseils spéciaux.

Que les podestats, les gouverneurs, et ceux qui sont constitués en autorité, exercent leurs fonctions avec miséricorde, comme ils voudraient être jugés par Dieu avec miséricorde...

Les religieux en particulier qui ont renoncé au monde sont tenus de faire plus et mieux que les simples chrétiens, de renoncer à ce qui ne leur est pas nécessaire et d'avoir en haine les vices et les péchés du corps... Ils doivent aimer

leurs ennemis faire du bien à ceux qui les haïssent, observer les préceptes et les conseils de notre Rédempteur, renoncer à eux-mêmes et dompter leur corps. Et aucun religieux n'est tenu à l'obéissance, si en obéissant il devait commettre une faute ou un péché.

Ne soyons pas sages et savants selon la chair, mais simples, humbles et purs... Jamais nous ne devons désirer être au-dessus des autres, mais plutôt être au-dessous, et obéir à tous les hommes.

Il termine en montrant la sottise de ceux qui mettent leur cœur à la possession des biens terrestres, et conclut par le tableau très réaliste de la mort du méchant :

Son argent, ses titres, sa science, tout ce qu'il croyait posséder, tout cela lui est enlevé : ses proches et ses amis, auxquels il a donné sa fortune, viendront se la partager et finiront en disant : « Maudit soit-il, car il aurait pu nous donner davantage et il ne l'a pas fait ; il aurait pu acquérir une plus grande fortune et il n'en a rien fait. » Les vers dévoreront son corps et les démons rongeront son âme, et ainsi il perdra son âme et son corps.

Moi, frère François, votre petit serviteur, je vous prie et vous conjure par l'amour qui est Dieu, tout prêt à vous baiser les pieds, de recevoir avec humilité et amour ces paroles et toutes les autres de notre Seigneur Jésus-Christ et d'y conformer votre conduite.

Et que ceux qui les reçoivent dévotement et qui les comprennent, les transmettent à d'autres. Et s'ils persévèrent ainsi jusqu'à la fin, qu'ils soient bénis par le Père, le Fils et le Saint-Esprit. Amen ⁸⁵⁹.

Si jamais François a fait une règle pour le Tiers Ordre, elle a dû ressembler de très près à cette épître, et en attendant qu'on retrouve ce problématique document, la lettre indique ce que furent à l'origine les associations de

Frères de la Pénitence. Dans ces longues pages tout vise au développement de la vie religieuse et mystique dans le cœur de chaque chrétien. Mais déjà au moment où François les dictait, cette hauteur de vue était une utopie, et le Tiers Ordre n'était guère qu'un bataillon de plus dans les armées de la papauté.

On voit maintenant comment les épîtres qui viennent d'être examinées procèdent en définitive d'une seule et même inspiration. Qu'il laisse des instructions pour ses successeurs, les ministres généraux, qu'il écrive à tous les membres présents et futurs de son Ordre, à tous les chrétiens, ou même au clergé ⁸⁶⁰, François n'a qu'un but : continuer à prêcher même après sa mort et peut-être aussi en mettant par écrit son message de paix et d'amour, empêcher qu'il ne soit complètement travesti ou méconnue

Rattachées à ces heures douloureuses qui les virent naître, elles forment un ensemble dont la portée et la signification s'accroissent singulièrement. C'est là, comme dans la Règle de 1221 et dans le Testament, qu'il faut aller chercher l'esprit franciscain.

La négligence et surtout les tourmentes qui bouleversèrent plus tard l'Ordre, expliquent la disparition de quelques autres documents qui viendraient jeter un rayon de poésie et de joie sur ces tristes journées ⁸⁶¹ : François n'oubliait pas son amie de Saint-Damien. Apprenant combien elle était inquiète de le savoir si malade, il voulut la rassurer : il se faisait encore des illusions sur son état, et lui écrivit pour lui promettre d'aller bientôt la voir ⁸⁶².

Il ajouta à cette assurance quelques conseils affectueux, l'invitant, elle et ses compagnes, à ne pas exagérer les macérations. Pour leur donner l'exemple de la gaieté, il joignit à sa lettre une laude en langue vulgaire qu'il avait mise lui-même en musique ⁸⁶³.

De cette chambre du palais épiscopal où il était comme emprisonné, il venait de remporter un nouveau triomphe, et c'était là sans doute ce qui avait inspiré sa joie. L'évêque d'Assise, l'irritable Guido, toujours en guerre avec quelqu'un, l'était cette fois avec le podestat de la cité : il n'en fallait pas davantage pour jeter un trouble profond dans la vie d'une petite ville. Guido avait excommunié le podestat, et celui-ci avait fait proclamer la défense de rien vendre ou rien acheter aux ecclésiastiques ni de faire avec eux aucun contrat.

Le différend s'envenimait et personne ne semblait songer à s'entremettre pour tenter un rapprochement. On comprend d'autant mieux la douleur de François en voyant tout cela, que son premier effort avait été pour ramener la paix dans sa ville natale, et qu'il considérait le retour de l'Italie à l'union et à la concorde comme le but essentiel de son apostolat.

La guerre dans Assise, c'était l'écroulement définitif de son rêve, la voix des événements lui criant brutalement : « Tu as perdu ta vie ! »

Cette lie du calice lui fut épargnée grâce à une inspiration où éclate de nouveau la fantaisie de son caractère. Au Cantique du soleil il ajouta une nouvelle strophe :

Soyez loué, Seigneur, pour ceux qui pardonnent par amour
pour vous
et supportent les peines et les tribulations ;
heureux ceux qui les endureront paisiblement,
par vous, Très Haut, ils seront couronnés.

Puis, appelant un frère, il le chargea de prier le gouverneur de se rendre sur la place du parvis devant l'évêché avec tous les notables qu'on pourrait réunir. Ce magistrat, auquel la légende donne le beau rôle dans toute cette affaire, se conforma aussitôt au désir du Saint.

Quand il arriva et que l'évêque fut sorti de son palais, deux frères s'avancèrent et dirent : « Frère François a fait à la louange de Dieu un cantique qu'il vous prie tous d'écouter pieusement », et ils se mirent aussitôt à chanter l'hymne de frère soleil avec sa nouvelle strophe.

Le gouverneur les écouta debout dans l'attitude la plus recueillie, pleurant à chaudes larmes, car il aimait beaucoup le bienheureux François.

Quand le chant fut fini : « Sachez en vérité, dit-il, que je veux pardonner au Seigneur Évêque, que je veux et dois regarder comme mon Seigneur, car si même on eût assassiné mon frère je serais prêt à pardonner au meurtrier. » Après ces paroles il se jeta aux pieds de l'évêque et lui dit : « Me voici prêt à tout ce que vous voudrez, par amour pour notre Seigneur Jésus-Christ et pour son serviteur François. »

Alors l'évêque lui prenant la main se leva et lui dit : « Avec ma qualité, il conviendrait que je sois humble, mais puisque je suis naturellement trop prompt à la colère, il faut que tu me pardonnes ⁸⁶⁴. »

Cette réconciliation inattendue fut aussitôt regardée comme miraculeuse et augmenta encore le culte des Assisiates pour leur concitoyen.

L'été touchait à sa fin. Après quelques jours d'un répit relatif, les souffrances de François devenaient plus fortes que jamais : incapable de faire un mouvement, il pensa même qu'il devait renoncer à son ardent désir de revoir encore Saint-Damien et la Portioncule et fit aux frères toutes ses recommandations pour ce dernier sanctuaire : « Ne l'abandonnez jamais, leur répétait-il, car ce lieu est vraiment sacré ; c'est la maison de Dieu ⁸⁶⁵. »

Il lui semblait que si les frères restaient attachés à ce coin de terre, à cette chapelle de dix pas de long, à ces

huttes couvertes de chaume, ils y trouveraient le souvenir vivant de la pauvreté des premiers temps, et ne pourraient s'en écarter beaucoup.

Un soir, son état empira avec une effrayante rapidité ; toute la nuit suivante, il eut des vomissements de sang qui ne laissaient aucun espoir : les frères accourant, il dicta quelques lignes sous forme de testament, puis leur donna sa bénédiction : « Adieu, mes enfants, restez tous dans la crainte de Dieu, demeurez toujours unis au Christ ; de grandes épreuves vous sont réservées, et la tribulation approche. Heureux ceux qui persévéreront comme ils auront commencé ; car il y aura des scandales et des scissions parmi vous. Pour moi, je m'en vais vers le Seigneur et vers mon Dieu. Oui j'ai l'assurance que je vais vers Celui que j'ai servi ⁸⁶⁶. »

Les jours suivants, au grand étonnement de son entourage, il y eut de nouveau une amélioration ; personne ne pouvait comprendre la résistance qu'opposait à la mort ce corps depuis si longtemps brisé par la souffrance ⁸⁶⁷.

Lui-même retrouvait quelque espoir. Un médecin d'Arezzo, qu'il connaissait beaucoup, étant venu le visiter : « Bon ami, lui dit-il, combien penses-tu que j'aie encore à vivre ^{868 869} ? »

« — Mon père, répondit son interlocuteur pour le rassurer, tout cela passera, s'il plaît à Dieu. »

« — Je ne suis pas un lâche, répliqua François souriant, pour avoir peur de la mort. Par la grâce de l'Esprit saint, je suis si intimement uni à Dieu que je suis également content de vivre ou de mourir. »

« — En ce cas, mon père, au point de vue médical, ton mal est incurable, et je ne crois pas que tu puisses aller bien plus loin que les premiers jours de l'automne. »

A ces mots, le pauvre malade étendit les mains comme pour appeler Dieu, et s'écria avec une indicible expression de joie : « Sœur Mort, soyez la bienvenue ! »

Puis il se mit à chanter et envoya chercher les frères Ange et Léon.

A leur arrivée, ils durent malgré leur émotion entonner le Cantique du soleil. Ils en étaient à la doxologie finale lorsque François les arrêtant improvisa le salut à la mort :

Soyez loué, Seigneur, pour notre sœur la mort corporelle
à laquelle aucun homme vivant ne peut échapper ;
malheur à ceux qui meurent en état de péché mortel,
heureux ceux qui se trouveront conformes à vos très
saintes volontés
car la seconde mort ne leur fera aucun mal.

A partir de ce jour, l'évêché ne cessa de retentir du bruit de ses chants. A chaque instant, même pendant la nuit, il recommençait lui-même le Cantique du soleil ou quelque autre de ses compositions préférées. Puis, quand il était fatigué, il priait Ange et Léon de continuer. ⁸⁷⁰

Un jour, frère Élie crut devoir faire quelques remarques à ce sujet. Il craignait que les gardes et les gens du voisinage n'en vinssent à se scandaliser : un saint ne doit-il pas se recueillir devant la mort, l'attendre avec crainte et tremblement, au lieu de se laisser aller à une gaieté qu'on pourrait mal interpréter ⁸⁷¹. Peut-être l'évêque Guido n'était-il pas tout à fait étranger à ces reproches ; il ne paraît pas improbable que l'encombrement de son palais par les Frères Mineurs durant de longues semaines ait fini par lui donner un peu d'humeur. Mais François ne voulut pas céder ; son union avec Dieu était trop douce pour qu'il pût se résoudre à ne pas la chanter.

On se décida enfin à le transporter à la Portioncule. Son désir d'expirer près de l'humble chapelle, où il avait entendu la voix de Dieu le consacrant apôtre, allait être accompli ⁸⁷¹.

Ses compagnons, chargés de leur précieux fardeau, prirent à travers les oliviers le sentier de la plaine. De temps en temps le malade, incapable de rien distinguer, demandait où l'on était. Quand ils furent à moitié chemin, à l'hôpital des Crucigères ⁸⁷² d'où l'on peut embrasser toutes les maisons de la ville d'un seul regard, il pria qu'on l'assît par terre tourné vers la cité, et élevant la main, il dit adieu à la terre natale et la bénit.

Iste pauper clamavit, et Dominus exaudivit eum,
et de omnibus tribulationibus salvavit eum 873.

Auditui meo dabis gaudium et lætitiā,
et exsultabunt ossa humiliata 874.

De manu mortis liberabo eos, de morte redimam eos. Ero
mors
tua, o mors ! morsus tuus ero, inferne 875 !

Hæc recordatus sum, et effudi in me animam meam,
quoniam transibo in locum tabernaculi admirabilis usque
ad domum Dei
in voce exsultationis et confessionis, sonus epulantis 876.

Jesus autem respondit eis, dicens : Venit hora ut
clarificetur Filius hominis. Amen, amen dico vobis, nisi
granum frumenti cadens in terram mortuum fuerit, ipsum
solum manet ; si autem mortuum fuerit, multum fructum
affert. Qui amat animam suam perdet eam ; et qui odit
animam suam in hoc mundo, in vitam æternam custodit
eam. Si quis mihi ministrat, me sequatur ; et ubi sum ego,
illic et minister meus erit. Si quis mihi ministraverit,
honorificabit eum Pater meus 877.

Ecce sto ad ostium et pulso : si quis audierit vocem
meam, et aperuerit mihi januam, intrabo ad illum, et
cenabo cum illo et ipse mecum. Qui vicerit, dabo ei sedere
mecum in throno meo ; sicut et ego vici et sedi cum Patre
meo in throno ejus 878.

Aperite mihi portas justitiæ,
ingressus in eas, confitebor Domino 879.

Et Spiritus et Sponsa dicunt : Veni 880.

Ce pauvre cria et Dieu l'entendit,
et il le délivra de toutes ses tribulations 881.

Vous ferez entendre à mes oreilles des paroles de
consolation et de joie,
et l'humble cadavre tressaillira d'allégresse 882.

De la main de la mort je les délivrerai, je les arracherai à la
mort. Je serai ta mort, ô mort ! je te tuerai, ô enfer 883.

Je me suis souvenu de ces choses, et mon cœur s'est brisé
d'émotion
car j'irai dans le lieu du tabernacle admirable jusqu'à la
maison de Dieu
au milieu des chants d'allégresse et de joie, comme me
rendant à un grand festin 884.

Jésus leur répondit : L'heure est venue où le Fils de
l'homme doit être glorifié. En vérité, en vérité, je vous le
dis, si le grain de froment tombé en terre n'y meurt pas, il
reste seul ; mais s'il meurt, il porte beaucoup de fruits.
Celui qui tient à sa vie la perdra ; et celui qui méprise sa
vie en ce monde la garde pour la vie éternelle. Si quelqu'un
veut être mon serviteur, qu'il me suive, et là où je suis, sera
aussi mon serviteur. Si quelqu'un me sert, mon Père
l'honorera 885.

Voici je me tiens à la porte et je frappe, si quelqu'un entend ma voix et m'ouvre la porte, j'entrerai chez lui, je souperai avec lui, et lui avec moi. Celui qui aura vaincu, je le ferai asseoir avec moi sur mon trône, ainsi que j'ai vaincu et me suis assis avec mon Père sur son trône ⁸⁸⁶.

Ouvrez-moi les portes de la justice,
je les franchirai et rendrai gloire à Dieu ⁸⁸⁷.

Et l'Esprit et l'Épouse disent : Viens ⁸⁸⁸.

CHAPITRE XXI

TESTAMENT ET MORT DE SAINT FRANÇOIS

(Fin septembre - 2 octobre 1226.)

Les dernières journées de la vie de François sont d'une radieuse beauté. Il alla au-devant de la mort en chantant ⁸⁸⁹, dit Thomas de Celano pour résumer l'impression de ceux qui le virent alors.

Se retrouver à la Portioncule après la longue détention de l'évêché, ne fut pas seulement une joie véritable pour son cœur : le grand air au milieu de la forêt dut lui causer un réel bien-être physique : le Cantique des créatures ne semble-t-il pas fait exprès pour être chanté au soir de ces journées d'automne si lumineuses et si douces en Ombrie, où toute la nature se recueille pour murmurer, elle aussi, son hymne d'amour au frère soleil ?

On devine chez François cette disparition presque absolue de la douleur, ce renouveau de vie, qui devance si souvent l'approche de la catastrophe finale.

Il en profita pour dicter son Testament ⁸⁹⁰.

C'est à ces pages qu'il faut aller demander la note juste pour esquisser la vie de leur auteur et se faire une idée de la réforme qu'il avait rêvée.

Dans ce monument d'une incontestable authenticité, et qui est la manifestation la plus solennelle de sa pensée, le Poverello se révèle tout entier avec une virginale candeur.

— Son humilité y est d'une sincérité qui s'impose ; elle est absolue, sans que l'on songe à la trouver exagérée. Cependant il y parle, dès qu'il s'agit de sa mission, avec une tranquille et sereine assurance. N'est-il pas ambassadeur de Dieu ? ne tient-il pas son message du Christ lui-même ?

La genèse de sa pensée s'y montre à la fois toute divine et toute personnelle. La conscience individuelle y proclame à la fois sa souveraine autorité et sa responsabilité : « Personne ne me montrait ce que je devais faire, mais le Très-Haut lui-même m'a révélé que je devais vivre selon la règle du saint Évangile. »

Quand on a fait cette expérience, la soumission à l'Église perd certains caractères que des âmes paresseuses ou serviles ne sont que trop disposées à lui attribuer : elle devient active et vivante.

Elle n'est plus l'acceptation machinale — d'autant plus méritoire qu'elle serait plus aveugle — d'ordres qu'on s'interdirait de sonder ou même de comprendre, elle est l'adhésion franche et joyeuse, en pleine lumière, en pleine possession de soi-même, à une autorité visible, et qui, comme toutes les autorités visibles, ne saurait être absolue.

Cette autorité est au-dessus de la conscience individuelle, et cependant elle en relève, et ne peut se faire entendre

efficacement qu'après avoir été reconnue et acceptée par elle.

La soumission à l'Eglise devient ainsi de l'obéissance filiale. Ita que jam non est servus sed filius ⁸⁹¹. L'amour d'un fils pour ses parents n'a rien qui ressemble à l'attitude de l'esclave, et la foi qu'il a en eux ne l'empêche pas de constater qu'ils vieillissent et que toutes leurs facultés peuvent subir des éclipses.

« Eh, oui ! s'écrie le Bienheureux Angelo Clareno, saint François a promis d'obéir au pape et à ses successeurs, mais ils ne peuvent et ne doivent rien ordonner qui soit contraire à l'âme ou à la Règle ⁸⁹². »

Pour Clareno comme pour tous les Franciscains spirituels, lorsqu'il y a conflit entre ce qu'ordonne la voix intérieure de Dieu et ce qu'ordonnerait le souverain pontife lui-même, il n'y a qu'à obéir à la première ⁸⁹³.

Si vous lui dites que l'Eglise et l'Ordre sont là pour définir la signification véritable de la Règle, il en appelle au bon sens et à cette certitude intérieure que donne la vue claire de la vérité. La Règle, comme aussi l'Evangile qu'elle résume, est au-dessus de tout pouvoir ecclésiastique. Il est consolant de penser que le bouillant franciscain qui a exposé des vues si hardies est aujourd'hui sur les autels ⁸⁹⁴.

Aussi le Testament ne tarda-t-il pas à avoir, pour les Franciscains restés fidèles à l'idéal primitif, une autorité morale supérieure à celle de la Règle même. Jean de Parme, pour expliquer sa prédilection pour ce document, faisait remarquer qu'après l'impression des stigmates, le Saint-Esprit avait été en François avec plus de plénitude encore qu'auparavant ⁸⁹⁵.

Faut-il ajouter que le but essentiel poursuivi par François, en dictant son Testament, ne fut pas atteint ?

A force de simplicité dans l'expression de sa pensée, il avait espéré la rendre d'une parfaite limpidité ; il faisait un appel si ému, si direct au loyalisme de ses enfants présents et futurs, que personne au monde, se persuadait-il, n'oserait jamais se proclamer son disciple, sans faire de ses recommandations suprêmes le programme de sa vie... Et pourtant quatre années s'étaient à peine écoulées, et le cardinal Hugolin, devenu le pape Grégoire IX, déclarait solennellement que le Testament du fondateur de l'Ordre n'obligeait pas les Frères Mineurs : il faisait une Declaratio de la règle, c'est-à-dire une interprétation qui en fixait le sens légal. Or le sens canonique d'une règle ne se confond pas, pour les théologiens, avec son sens vrai ou historique. Ici, comme ailleurs, Grégoire IX se montrait assez peu préoccupé de ce que saint François avait dit. Par cette bulle Quo elongati du 30 septembre 1230 ⁸⁹⁶, il ouvrit le long cortège des pontifes qui ont décrété non pas ce qu'on lit dans la Règle, mais ce qu'on doit y lire. Il s'ensuit naturellement que ce que fait un décret, un autre décret peut le défaire, et c'est ainsi que bientôt Innocent IV devait donner à un paragraphe un sens différent de celui que lui avait assigné son prédécesseur quinze ans plus tôt.

Se sentant ainsi appuyés par le pontife régnant, les frères qui aspiraient à un grand rôle scientifique et à la prise de possession des biens des anciens Ordres tombés en décadence, firent durement expier aux défenseurs de la pauvreté parfaite leur attachement aux dernières volontés de François : Césaire de Spire mourut des violences du frère préposé à sa garde ⁸⁹⁷ ; le premier disciple, Bernard de Quintavalle, traqué comme une bête fauve, passa deux ans dans les forêts de Monte-Sefro, caché par un bûcheron ⁸⁹⁸ ; les autres premiers compagnons qui ne parvinrent pas à s'enfuir, eurent à subir les plus durs traitements. Dans la Marche d'Ancône, foyer des Spirituels, le parti vainqueur

sévit avec une terrible violence. Le Testament fut confisqué et détruit, on alla jusqu'à le brûler sur la tête d'un frère qui s'obstinait à vouloir l'observer ⁸⁹⁹.

TESTAMENT (TRADUCTION LITTÉRALE).

Voici de quelle manière le Seigneur m'a donné, à moi frère François, de commencer à faire pénitence : lorsque je vivais dans le péché, il m'était très pénible de voir des lépreux ; mais le Seigneur lui-même me conduisit au milieu d'eux, et j'y vaquai à l'œuvre de miséricorde. Quand je les quittai, ce qui m'avait paru amer me devint doux et facile.

Puis, peu de temps après, je quittai le monde, et le Seigneur me donna une telle foi pour les églises que je m'agenouillais avec simplicité, et je disais comme oraison : « Nous vous adorons, Seigneur Jésus-Christ, ici et dans toutes vos églises qui sont par tout le monde, et nous vous bénissons de ce que, par votre sainte croix, vous avez racheté le monde. »

Puis, le Seigneur me donna et me donne une si grande foi aux prêtres ⁹⁰⁰ qui vivent selon la forme de la sainte Eglise romaine, à cause de leur caractère sacerdotal, que, même s'ils me persécutaient, je veux avoir recours à eux. Et quand bien même j'aurais toute la sagesse qu'eut Salomon lorsqu'il m'arrivera de trouver de pauvres prêtres séculiers, je ne veux prêcher dans leurs paroisses qu'avec leur assentiment. Je veux les craindre, eux et tous les autres (qui n'ont pas de paroisses), les aimer et les honorer comme mes seigneurs. Et je ne veux pas considérer leurs péchés, car en eux je discerne le Fils de Dieu, et ils sont mes seigneurs. Je fais cela parce que je ne vois rien, je n'aperçois rien ici-bas corporellement du très haut Fils de Dieu, sinon son très saint corps et son sang qu'ils reçoivent et dont seuls ils sont les ministres. Je veux honorer et vénérer par-dessus tout ces très saints mystères, et placer

les saintes espèces dans de précieux tabernacles. Partout où je trouverai les noms très saints de Dieu ou des morceaux de sa parole en des lieux indécents, je veux les en ôter, et je prie qu'on les en ôte pour les placer en quelque endroit honnête. Nous devons honorer et vénérer tous les théologiens et ceux qui sont les ministres de la très sainte parole de Dieu, comme nous dispensant l'esprit et la vie.

Et après que le Seigneur m'eut donné des frères, personne ne me montrait ce que je devais faire, mais le Très-Haut lui-même me révéla que je devais vivre selon la règle du saint Évangile. Et je la fis mettre par écrit brièvement et simplement ; et le seigneur pape me la confirma.

Ceux qui se présentaient pour embrasser ce genre de vie distribuaient aux pauvres tout ce qu'ils pouvaient avoir. Ils se contentaient d'une seule tunique à laquelle ils pouvaient ajouter des pièces en dedans et en dehors. Nous avions aussi la corde et les braies, mais nous ne voulions rien de plus.

Pour l'office, nous clercs, nous nous conformions à l'usage des autres clercs, et les laïques disaient le Pater noster.

Nous aimions à demeurer dans les églises pauvres et abandonnées, et nous étions de simples gens et soumis à tous. Je travaillais de mes mains et veux continuer, et je veux aussi que tous les autres frères vivent d'un honnête labeur. Que ceux qui n'ont point de métier en apprennent un, non dans le but de recevoir le prix de leur travail, mais pour le bon exemple et pour fuir l'oisiveté. Et dans le cas, où on ne nous donnerait pas la rémunération de notre travail, ayons recours à la table du Seigneur, en demandant l'aumône, de porte en porte.

Le Seigneur me révéla la salutation que nous devons faire : « Dieu vous donne la paix. »

Que les frères aient grand soin de ne recevoir les églises, les habitations et tout ce qu'on construit pour eux ⁹⁰¹, que si tout est comme il convient à la sainte pauvreté dont nous avons fait vœu dans la Règle, et qu'ils n'y reçoivent l'hospitalité que comme des étrangers et des voyageurs.

J'interdis absolument par obéissance, à tous les frères, en quelque endroit qu'ils se trouvent, de demander aucune bulle en cour de Rome, soit directement, soit indirectement, pour des églises ou des couvents, ou sous prétexte de prédications, ni même pour leur protection personnelle. Chaque fois qu'ils ne seront pas reçus quelque part, qu'ils aillent faire pénitence dans une autre localité avec la bénédiction de Dieu.

Et de toutes mes forces je veux obéir au ministre général de cette fraternité, et au gardien qu'il lui plaira de me donner. Je veux me mettre entièrement entre ses mains, n'aller nulle part et ne rien faire contre sa volonté, car il est mon seigneur.

Et quoique je sois simple et malade, je veux cependant toujours avoir un clerc qui me fasse l'office, comme il est dit dans la Règle.

Et que tous les autres frères soient aussi tenus d'obéir à leurs gardiens et de faire l'office suivant la Règle. Et s'il venait à y en avoir qui ne fissent pas l'office selon la Règle et qui voulussent faire tout autre changement, ou bien s'ils n'étaient pas catholiques, que tous les frères, partout où ils se trouvent, soient tenus par obéissance, quelque part qu'ils en aient trouve un, de le présenter au custode le plus voisin. Que le custode soit absolument tenu par obéissance de le mettre sous bonne garde, comme un homme qui est dans les liens nuit et jour, de façon à ce qu'il ne puisse échapper de ses mains, jusqu'à ce qu'il le remette personnellement entre les mains du ministre. Et que le ministre soit tenu par obéissance de l'envoyer par des frères capables de le garder nuit et jour comme un

prisonnier, jusqu'à ce qu'ils l'aient remis au seigneur évêque d'Ostie qui est le seigneur, le protecteur et le correcteur de toute la Fraternité ⁹⁰².

Et que les frères ne disent pas : ceci est une nouvelle Règle ; car ceci est un souvenir, un avis, une exhortation ; c'est mon testament, que moi, petit frère François, je fais pour vous, mes frères bénis, afin que nous observions plus catholiquement la Règle que nous avons promis au Seigneur de garder.

Que le ministre général, tous les autres ministres et les custodes soient tenus par obéissance de ne rien ajouter et de ne rien retrancher à ces paroles. Qu'ils aient toujours cet écrit avec eux, à côté de la Règle, et que dans tous les chapitres qui seront tenus, quand on lit la Règle, qu'on lise aussi ces paroles.

J'interdis absolument par obéissance à tous les frères, clercs ou laïques, d'introduire des gloses dans la Règle ou dans ce testament, en disant : « Voici comment il faut l'entendre. » Mais puisque le Seigneur m'a donné de dire et d'écrire la Règle et ces paroles d'une manière claire et simple, comprenez-les de même d'une manière claire et simple, sans glose, et mettez-les en pratique jusqu'à la fin.

Et que quiconque aura observé ceci soit comblé au ciel des bénédictions du Père céleste, et sur la terre de celles de son Fils bien-aimé et du Saint-Esprit Consolateur, avec l'assistance de toutes les vertus et de tous les saints.

Et moi, petit frère François, votre serviteur, je vous confirme, autant que je le puis, par mon geste et du fond du cœur, cette très sainte bénédiction. Amen.

Après s'être occupé de ses frères, François songea à ses chères sœurs de Saint-Damien, et fit pour elles aussi un testament.

Il ne nous est pas parvenu, et l'on ne saurait s'en étonner ; les frères Spirituels purent s'enfuir et protester du fond de leurs retraites, mais les sœurs se trouvaient

complètement désarmées contre les entreprises de la commune Observance ⁹⁰³.

Dans les dernières paroles qu'il adressa aux Clarisses, après leur avoir rappelé de persévérer dans la pauvreté et dans l'union, il leur donnait sa bénédiction ⁹⁰⁴. Puis il les recommanda aux Frères, suppliant ceux-ci de ne jamais oublier qu'ils étaient les membres d'une seule et même famille religieuse ⁹⁰⁵. Ayant ainsi fait son possible pour tous ceux qu'il allait quitter, il songea un instant à lui-même.

Il avait fait connaissance à Rome d'une pieuse dame nommée Jacqueline de Settesoli. Quoique riche, elle était simple et bonne, toute dévouée aux idées nouvelles ; même le côté un peu étrange du caractère de François lui plaisait. Il lui avait donné un agneau qui était devenu pour elle un compagnon inséparable ⁹⁰⁶.

Malheureusement tout ce qui la concerne a beaucoup souffert des remaniements postérieurs de la légende. La conduite toute naturelle du Saint avec les femmes a beaucoup embarrassé ses biographes, de là des commentaires lourds et entortillés, accolés à des épisodes d'une délicieuse simplicité.

Avant de mourir, François désira revoir cette amie qu'il nommait en souriant frère Jacqueline. Il lui fit écrire de venir à la Portioncule : on devine l'effarouchement des narrateurs devant cette peu monastique invitation.

Mais la bonne dame avait devancé son appel ; au moment où le messenger chargé de la lettre allait partir pour Rome, elle arriva à la Portioncule et y resta jusqu'au dernier soupir du Saint ⁹⁰⁷. Un instant elle avait eu l'idée de renvoyer sa suite, le malade était si calme et si joyeux qu'elle ne pouvait le croire mourant, mais il l'engagea lui-même à garder ses gens auprès d'elle. Cette fois il sentait à n'en pas douter que sa captivité allait finir.

Il était prêt, il avait achevé son œuvre.

Songea-t-il alors à la journée où, maudit par son père, il avait renoncé à tout bien terrestre et crié à Dieu avec une ineffable confiance : « Notre Père, qui êtes aux cieux ! »

On ne saurait le dire, mais il voulut finir sa vie par un acte symbolique qui rappelle de bien près la scène de l'évêché.

Il se fit dépouiller de ses vêtements et demanda qu'on l'étendît par terre, car il voulait mourir entre les bras de sa Dame la Pauvreté. D'un coup d'œil il embrassa les vingt ans qui s'étaient écoulés depuis leur union :

« J'ai fait mon devoir, dit-il aux frères, que le Christ maintenant vous enseigne le vôtre ⁹⁰⁸ ! »

Ceci se passait le jeudi 1^{er} octobre ⁹⁰⁹.

On le remit sur son lit et, pour se conformer à ses désirs, on lui chanta de nouveau le Cantique du soleil.

Les visites de la mort sont toujours solennelles, mais la fin des justes est le plus émouvant sursum corda que l'on puisse ouïr sur la terre. Les heures s'écoulaient et les frères ne le quittaient pas : « Hélas, bon père, lui dit l'un d'eux, incapable de se contenir davantage, vos enfants vont vous perdre et rester privés de la vraie lumière qui les éclairait : souvenez-vous des orphelins que vous laissez, et leur pardonnant toutes leurs fautes, donnez-leur à tous, aux présents comme aux absents, la joie de votre sainte bénédiction. »

« Voici, dit le mourant, Dieu m'appelle. Je pardonne à tous mes frères, présents et absents, leurs offenses et leurs fautes et les en absous selon mon pouvoir. Annonce-le-leur et bénis-les tous de ma part ⁹¹⁰. »

Puis croisant les bras, il posa les mains sur ceux qui l'entouraient. Il le fit avec une effusion particulière pour Bernard de Quintavalle ⁹¹¹ : « Je veux, dit-il, et je recommande de tout mon pouvoir, à quiconque sera ministre général de l'Ordre de l'aimer et de l'honorer

comme moi-même ; que les provinciaux et tous les frères en agissent avec lui comme avec moi. »

Il pensa non seulement aux frères absents, mais aux frères futurs : l'amour surabondait tellement en lui qu'il lui arracha une plainte : le regret de ne pas voir tous ceux qui entreraient dans l'Ordre jusqu'à la fin des siècles, pour poser sa main sur leur front, et leur faire sentir ces choses que seul peut dire le regard de celui qui aime en Dieu ⁹¹².

Il avait perdu la notion du temps : croyant qu'on était encore au jeudi, il voulut prendre un dernier repas avec ses disciples. Du pain fut apporté, il le rompit, le leur donna, et dans la pauvre cabane de la Portioncule, fut célébrée, sans autel et sans prêtre, la Cène du Seigneur ⁹¹³.

Un frère lut l'évangile du Jeudi saint : Ante diem festum Paschæ : « Avant la fête de Pâques, Jésus sachant que son heure était venue de passer de ce monde au Père, comme il avait aimé les siens qui étaient dans le monde, il les aima aussi jusqu'à la fin. »

Le soleil venait de dorer de ses derniers rayons la cime des montagnes, le silence se fit autour du mourant. Tout allait être consommé. L'ange de la délivrance pouvait approcher.

Alors il demanda aux frères d'entonner la prière de David réfugié dans la caverne : Ps. 141 (142) ⁹¹⁴,

Voce mea ad Dominum clamavi ;
voce mea ad Dominum deprecatus sum.
Effundo in conspectu ejus orationem meam ;
et tribulationem meam ante ipsum pronuntio.

In deficiendo ex me spiritum meum,
et tu cognovisti semitas meas.

In via hac qua ambulabam
absconderunt laqueum mihi.

Considerabam ad dexteram, et videbam ;
et non erat qui cognosceret me.
Periit fuga a me ;
et non est qui requirat animam meam.

Clamavi ad te, Domine ;
dixi : Tu es spes mea,
portio mea in terra viventium.
Intende ad deprecationem meam,
quia humiliatus sum nimis.
Libera me a persequentibus me,
quia confortati sunt super me.

Educ de custodia animam meam
ad confitendum nomini tuo ;
me exspectant justi donec retribuas mihi.

Pendant le chant on avait perçu le murmure de sa voix s'unissant à celle de ses frères, de ses fils. A travers les stances du poème sacré il avait repassé sa vie ses angoisses, et par elle aussi il rappelait au Père céleste les éternelles promesses de son divin amour.

Je considérais à droite, et je regardais,
et il n'y avait personne qui me reconnût.
Il n'y a pas moyen d'échapper,
et personne ne prend souci de mon âme.

J'ai crié à vous, Seigneur,
j'ai dit : Vous êtes mon espoir,

mon partage sur la terre des vivants.
Prêtez l'oreille à mes cris,
car je suis bien abattu.
Délivrez-moi de ceux qui me poursuivent,
car ils sont plus forts que moi.

Tirez mon âme de cette prison,
afin que je donne gloire à votre nom ;
Voici les justes ; ils attendent que vous m'ayez accordé ma
rétribution.

Me exspectant justi !

Les justes, les saints de tous les temps sont là qui
m'attendent, afin qu'avec eux j'aie donné gloire à votre
nom !

Il ouvrit encore les yeux pour les fixer sur les choses
invisibles... et un long soupir vint annoncer que sa prière
était exaucée : le suprême mystère s'était accompli.

C'était le samedi 3 octobre 1226, à la nuit tombante.

Les frères contemplaient encore son visage, espérant y
surprendre quelque trace de vie, lorsque d'innombrables
alouettes vinrent s'abattre en chantant sur le chaume de sa
cellule ⁹¹⁵, comme pour saluer l'âme qui venait de
s'envoler, et faire au Petit Pauvre la canonisation dont il
était le plus digne, celle qu'il n'avait jamais rêvée.

Le lendemain dès l'aube, les Assisiates descendaient
chercher son corps et lui faire de triomphales funérailles.

Par une pieuse pensée, au lieu d'aller tout droit vers la
cité, on fit un détour pour passer à Saint-Damien, et de
cette façon se trouva réalisée la promesse faite par
François aux sœurs, quelques semaines auparavant, d'aller
les voir encore une fois ⁹¹⁶.

Leur douleur fut déchirante.

Ces cœurs de femmes se révoltaient contre l'absurdité de la mort, mais ce jour-là, il n'y eut de larmes qu'à Saint-Damien. Les frères oubliaient leur tristesse, en voyant les stigmates. Quant aux habitants d'Assise, ils manifestaient une indescriptible joie d'avoir enfin leur relique. On la déposa dans l'église Saint-Georges ⁹¹⁷.

Moins de deux ans après, le dimanche 26 juillet 1228, ! Grégoire IX venait à Assise pour présider lui-même les cérémonies de la canonisation, et poser le lendemain la première pierre de la nouvelle église dédiée au Stigmatisé.

Bâtie sous l'inspiration de Grégoire IX et sous la direction de frère Élie, cette merveilleuse basilique est, elle aussi, un des documents de cette histoire, et peut-être ai-je eu tort de le négliger.

Allez la contempler, fière, riche, étincelante, écoutez son bourdon, le concert de ses cloches aux jours de solennité, regardez ses fondations qui depuis des siècles ont défié tous les tremblements de terre, qui s'enfoncent dans le sol avec une sorte de volupté impérieuse, avec une volonté de domination et de propriété qu'on ne trouve peut-être dans aucun autre monument, et vous sentirez sans doute une indicible mélancolie vous pénétrer, vous saisir à la gorge, à la pensée que moins de cinq ans auparavant la règle dont le Saint-Siège avait fait la charte éternelle des Franciscains disait : « Que les Frères ne s'approprient rien, ni maison, ni couvent, ni aucune autre chose, mais qu'ils soient des étrangers et des voyageurs sur la terre. » Puis descendez à la Portioncule, passez à Saint-Damien, courez aux Carceri, et vous comprendrez l'abîme qui séparait l'idéal de François de celui du pontife qui le canonisait.

Pro patribus tuis nati sunt tibi filii ;
constitues eos principes super omnem terram,
Memores erunt nominis tui in omni generatione et
generationem.
Propterea populi confitebuntur tibi in æternum et in
sæculum sæculi 918.

Mane nobiscum, quoniam advesperascit, et inclinata est
jam dies. Et intravit cum illis. Et factum est, dum
recumberet cum eis, accepit panem et benedixit, ac fregit,
et porrigebat illis. Et aperti sunt oculi eorum, et
cognoverunt eum ; et ipse evanuit ex oculis eorum 919.

Beati sunt qui te viderunt,
et in amicitia tua decorati sunt 920.

Qui timent te videbunt me, et lætabuntur,
quia in verba tua supersperavi 921.

Tes enfants prendront la place de tes pères,
tu les établiras princes sur la terre
Ils se rappelleront ton nom de génération en génération.
C'est pourquoi les peuples te loueront éternellement et à
jamais.

Restez avec nous, car le soir approche, et le jour est sur
son déclin : Et il entra avec eux. Tandis qu'il était à table
avec eux, il prit le pain, prononça la bénédiction, le rompit ;
et voici il le leur donnait, lorsque leurs yeux s'ouvrirent, et
ils le reconnurent ; mais lui avait disparu de devant leurs
yeux 922 923.

Heureux ceux qui t'ont vu,
et qui ont été honorés de ton amitié ⁹²⁴.

Ceux qui vous craignent me verront et se
réjouiront
car c'est en vos paroles que j'ai mis tout mon
espoir ⁹²⁵.

ÉTUDE CRITIQUE DES SOURCES

(1894)

Il est peu de vies dans l'histoire aussi bien documentées que celle de saint François. Ceci étonnera sans doute plus d'un lecteur, mais pour s'en convaincre on n'a qu'à parcourir la liste ci-après qui a cependant été rendue aussi succincte que possible.

Il est admis dans les milieux savants que les éléments essentiels de cette biographie ont disparu ou ont été complètement altérés. L'exagération de certains écrivains religieux, qui adoptent tout, et, entre plusieurs récits d'un même fait, choisissent toujours le plus long et le plus merveilleux, a amené une exagération pareille en sens contraire.

S'il fallait signaler au fur et à mesure des événements les résultats de ces deux excès, ce volume devrait être doublé et même quadruplé. Les personnes qui s'occupent de ces

questions trouveront dans les notes la brève indication des documents originaux d'où provient chaque récit.

Pour ne plus revenir aux erreurs qui ont cours sur les documents franciscains, et en signaler en quelques lignes l'extrême importance, j'en prendrai deux pour exemples : nul parmi les contemporains n'a aussi bien parlé de saint François que M. Renan ; il y revient dans tous ses ouvrages avec une piété émue, et il était mieux à même que personne de connaître les sources de cette histoire. Cependant il n'hésite pas à dire, dans les pages qu'il consacre au Cantique du soleil, l'œuvre la plus connue de saint François : « L'authenticité de ce morceau paraît certaine, mais il faut remarquer qu'on n'en a pas l'original italien. Le texte qu'on possède est une traduction d'une version portugaise, laquelle était elle-même traduite de l'espagnol ⁹²⁶. »

Or, le texte italien primitif existe ⁹²⁷, non seulement dans de nombreux manuscrits en Italie et en France — en particulier à la Mazarine ⁹²⁸ — mais aussi dans le livre fort connu des Conformités ⁹²⁹.

Une erreur d'une portée bien autrement grave, est celle que fait le même écrivain en niant l'authenticité du Testament de saint François : cette pièce n'est pas seulement la plus belle expression du sentiment religieux de son auteur, elle constitue une sorte d'auto-biographie et contient la révocation solennelle et à peine déguisée de toutes les concessions qui lui avaient été arrachées. On verra plus loin que son authenticité est parfaitement inattaquable ⁹³⁰. Ce double exemple suffira, j'espère, pour montrer la nécessité d'aborder cette étude par un examen consciencieux des sources.

Si l'éminent historien dont il vient d'être question était encore de ce monde, il aurait pour cette page son large et bienveillant sourire, ce simple oui, oui... qui faisait jadis

trembler d'émotion ses élèves dans la petite salle du Collège de France.

Je ne sais ce qu'il penserait de ce livre, mais je sais bien qu'il aimerait l'esprit dans lequel il est entrepris, et me pardonnerait aisément de l'avoir choisi comme bouc émissaire de mes colères contre les savants et les hagiographes.

ÉTUDE CRITIQUE DES SOURCES

NOTE DE L'ÉDITEUR

Le progrès des études franciscaines, depuis trente-six ans que ce livre a été écrit, a été si considérable et les publications de textes si nombreuses que l'Etude critique des sources ne saurait être republiée telle qu'elle avait paru alors.

Nous devons renvoyer pour toutes ces questions aux ouvrages et aux périodiques spéciaux, très nombreux aujourd'hui, et, en ce qui concerne les travaux de Paul Sabatier, aux divers volumes de la Collection d'Études et de Documents sur l'histoire religieuse et littéraire du moyen âge qu'il a publiés depuis, surtout au tome I de la Collection Speculum Perfectionis ainsi qu'aux Opuscules de critique historique, et enfin au volume dans lequel M. Arnold Goffin réunira très prochainement des extraits des notes destinées à la Nouvelle Vie de saint François que préparait Paul Sabatier ⁹³¹.

De l'ancienne critique des sources nous avons cru pourtant devoir conserver les vues d'ensemble qui marquent l'enchaînement historique des principales sources. Nous avons ajouté à leur rang entre [] la mention des documents mis au jour depuis. Nous avons emprunté ces indications, soit aux volumes de la Collection et des Opuscules, soit aux notes laissées par Paul Sabatier. Ceci à l'intention des lecteurs qui ne sont pas spécialistes et ne peuvent guère recourir aux ouvrages d'érudition.

Pour les notes du corps de l'ouvrage, nous avons ajouté celles qui se trouvent sur l'exemplaire de travail de l'auteur, et supprimé ce qui nous a paru périmé.

SOMMAIRE.

I. — ŒUVRES DE SAINT FRANÇOIS.

II. — PRINCIPALES BIOGRAPHIES PRIMITIVES.

I. Note préliminaire. Lettre encyclique de frère Élie.

[II. *Spéculum Perfectionis*.]

[III. *Sacrum commercium*.]

IV. Première Vie par Thomas de Celano.

V. Coup d'œil sur l'histoire de l'Ordre de 1230 à 1244.

VI. Légende des Trois Compagnons.

VII. Fragments de la partie supprimée de la Légende. Le *Spéculum Vitæ*.

[VIII. Fragments de la tradition léonine retrouvés depuis.]

[IX. 3 Soc. Melchiorri-Marcellino.]

[X. Les documents du R. P. Lemmens.]

[XI. Fragments de la *Legenda Vetus*.]

[XII. Le manuscrit A. G. Little.]

[XIII. *Legenda Antiqua* du manuscrit de Pérouse.]

XIV. Seconde Vie par Thomas de Celano. Première forme.

[XV. Seconde Vie par Thomas de Celano d'après le manuscrit de Marseille ou 3 Celano.]

XVI. Légende de saint Bonaventure.

XVII. De laudibus de Bernard de Besse.

III. — SOURCES DIPLOMATIQUES.

- I. Registres du cardinal Hugolin.
- II. Bulles.

IV. — CHRONIQUEURS DE L'ORDRE.

- I. Chronique de frère Jourdain de Giano.
- II. Eccleston : Arrivée des Frères en Angleterre.
- III. Chronique de fra Salimbene.
- IV. Chronique des Tribulations.
- V. Les Fioretti et leurs appendices.
- VI. Chronique des XXIV généraux.
- VII. Les Conformités de Barthélemy de Pise.
- VIII. Chronique de Glassberger.
- IX. Chronique de Marc de Lisbonne.

V. — CHRONIQUEURS ÉTRANGERS A L'ORDRE.

- I. Jacques de Vitry.
- II. Thomas de Spalato.
- III. Chroniqueurs divers.

I

ŒUVRES DE SAINT FRANÇOIS

Les écrits de saint François ⁹³² sont assurément la meilleure source à consulter pour arriver à le connaître et on ne peut que s'étonner qu'ils aient été si longtemps négligés par la plupart de ses biographes. Il est vrai qu'ils donnent peu de renseignements sur sa vie, et ne fournissent ni dates ni faits ⁹³³ ; mais ils font mieux que cela : ils marquent les étapes de sa pensée et de son développement spirituel. Les légendes nous racontent saint François tel qu'il a été, et par là même subissant un peu le joug des circonstances, obligé de se plier aux exigences de sa situation de général d'un ordre approuvé par l'Église, de thaumaturge et de saint. Ses œuvres, au contraire, nous montrent son âme même ; chaque phrase a été non seulement pensée, mais vécue, et nous apporte encore palpitantes les émotions du Poverello.

Aussi, lorsque dans les écrits des Franciscains, on trouve une parole de leur maître, elle se décèle d'elle-même, elle se détache tout à coup avec un son pur et doux qui va réveiller une fée endormie au fond de votre âme, et vous fait tressaillir.

Cette fleur d'amour des paroles de saint François serait un fort bon critère pour juger de l'authenticité des opuscules qui lui sont attribués par la tradition ; mais ce travail de triage n'est ni long ni difficile. Si plus tard, on a fait çà et là des efforts peu discrets pour lui faire honneur de miracles qu'il n'a pas faits, qu'il n'aurait pas même souhaité faire, on n'a jamais cherché à grossir son bagage littéraire de pièces fausses, ou supposées ⁹³⁴. La meilleure preuve en est qu'il faut attendre Wadding, c'est-à-dire le dix-septième siècle, pour trouver le premier et le seul sérieux effort tenté en vue de réunir ces précieux souvenirs. Plusieurs se sont égarés ⁹³⁵, mais ce qui nous reste suffit pour nous donner en quelque sorte la contre-épreuve des légendes ⁹³⁶.

Dans ces pages, François se donne à ses lecteurs comme il se donnait autrefois à ses compagnons ; chacune d'elles est la prolongation d'un sentiment, un cri du cœur ou un élan vers l'Invisible.

Les archives du Sacro-Convento d'Assise possèdent un manuscrit dont l'importance ne saurait être exagérée. Il a été déjà étudié à maintes reprises ⁹³⁷ et porte le n° 338.

On semble ne pas s'être aperçu d'un détail de forme, qui ne laisse pas d'avoir une grande importance : c'est que le n° 338 n'est pas un manuscrit, mais toute une collection de manuscrits d'époques assez diverses, qui ont été réunis parce qu'ils avaient à peu près le même format et ont reçu une foliotation unique.

Ce caractère factice du recueil montre que chacune des pièces qui le composent doit être examinée à part, et qu'on ne saurait dire, en bloc, qu'il est du treizième ou du quatorzième siècle. La partie qui nous intéresse, parfaitement homogène, est formée de trois cahiers de parchemin (fol. 12 a — 44 b) et renferme une partie des œuvres de saint François.

1° La Règle définitive approuvée par Honorius III, le 29 novembre 1223 ⁹³⁸ (fol. 12 a — 15 b).

2° Le Testament de saint François ⁹³⁹ (fol. 16 a — 18 a).

3° Les Admonitions ⁹⁴⁰ (fol. 18 a — 23 a).

4° La lettre à tous les chrétiens ⁹⁴¹ (fol. 23 b — 28 a).

5° La lettre à tous les membres de l'Ordre réunis en Chapitre général ⁹⁴² (fol. 28 a — 31 b).

6° Un avis à tous les clercs sur le respect de l'Eucharistie ⁹⁴³ (fol. 31 b — 32 b).

7° Un court morceau précédé de la rubrique : De virtutibus quibus decorata fuit sancta virgo et debet esse sancta anima ⁹⁴⁴ (fol. 32 b — 33 a).

8° Les laudes Creaturarum ou Cantique du Soleil ⁹⁴⁵ (fol. 33 a).

9° Incipiunt laudes quas ordinavit B. pater noster Francisons et dicebat ipsas ad omnes horas diei et noctis et ante officium B. V. Mariæ sic incipiens : Sanctissime Pater ⁹⁴⁶ (fol. 34 a — 34 b).

10° L'office de la Passion (34 b-42 a). Cet office, où les psaumes sont remplacés par des séries de versets bibliques, a pour but de faire suivre, heure par heure, à celui qui le dit, les émotions du Crucifié depuis le soir du Jeudi saint ⁹⁴⁷.

11° Un règlement pour les frères en retraite dans les ermitages ⁹⁴⁸ (fol. 43 a — 43 b).

Un coup d'œil sur cette énumération suffit pour voir que les opuscules de François, rassemblés là, s'adressent à tous les frères, ou sont des sortes d'encycliques qu'ils sont chargés de transmettre à leurs destinataires.

L'ordre même de ces pièces montre que nous avons en ce manuscrit la bibliothèque primitive des Frères Mineurs, la collection dont chaque ministre provincial emportait une copie. C'était vraiment leur viatique.

Matthieu Paris nous raconte son étonnement, à la vue de ces moines étranges, vêtus de tuniques rapiécées, et portant leurs livres dans des sortes de fourreaux suspendus au cou ⁹⁴⁹.

Le manuscrit d'Assise a été sans doute destiné à cet usage ; s'il est muet sur les voyages qu'il a faits, sur les frères pour lesquels il a été un guide et une inspiration, il nous fait du moins descendre, mieux que toutes les légendes, dans l'intimité de saint François, et vibrer à l'unisson de ce cœur qui n'a jamais séparé la joie, l'amour et la poésie. De quelle époque est ce manuscrit ? Il faudrait être paléographe pour le déterminer. Nous avons hasardé une hypothèse qui, si elle était fondée, le ferait remonter jusqu'aux environs de 1240 ⁹⁵⁰.

Son contenu même semble corroborer cette date reculée. Il y a là en effet beaucoup de pièces dont s'allégera

rapidement le Manuel du Frère Mineur.

Bientôt on se contenta de la Règle pour tenir compagnie au bréviaire ; on y ajoutait parfois le Testament. Mais les autres écrits, s'ils ne tombèrent pas tout à fait dans l'oubli, cessèrent du moins d'être d'un usage journalier.

Ceux des écrits de saint François qui n'ont pas d'intérêt général ou ne concernent pas les Frères, n'ont naturellement pas trouvé place dans ce recueil. Dans cette nouvelle catégorie il faut ranger les documents suivants :

1° La Règle de 1221 [951](#).

2° La Règle des Clarisses que nous ne possédons plus sous sa forme première [952](#).

3° Une sorte d'instruction générale pour les ministres généraux [953](#).

4° Un billet à sainte Claire [954](#).

5° Un engagement écrit remis à sainte Claire [955](#).

6° Un autre billet à la même [956](#).

7° Un billet à frère Léon [957](#).

8° Une ou plusieurs lettres à frère Élie [958](#).

9° Quelques oraisons [959](#).

10° Une obédience donnée à frère Agneau de Pise [960](#).

11° Une laude murale à l'Eremita [961](#).

12° La bénédiction de frère Léon. — L'autographe original est conservé dans le trésor du Sacro-Convento.

L'authenticité en est bien établie, elle était déjà précieusement gardée du vivant de Thomas de Celano [962](#). Le centre de la feuille est occupé par la bénédiction qui fut dictée par saint François à frère Léon : Benedicat tibi Dominus et custodiat te, ostendat faciem suam tibi, et misereatur tui, convertat vultum suum ad te et det tibi pacem.

Au-dessous, François ajouta lui-même de sa grosse écriture un peu enfantine : Dominus benedicat fr. Leo te et ajouta le signe thau T qui était comme sa griffe [963](#).

Inutile de dire avec quel soin frère Léon garda ce souvenir. Au-dessous des paroles tracées de la main même de François il écrivit : *Beatus Franciscus scripsit manu suâ istam benedictionem mihi fratri Leoni, et au-dessous du thau : Simili modo fecit istud signum thau cum capite manu sua.*

Enfin pour authentifier le tout, il écrivit dans la marge supérieure : *Beatus Franciscus duobus annis ante mortem suam fecit quadragesimam in loco Alvernse ad honorem beatæ Virginis Mariæ matris Dei et Beati Michaelis archangeli a festo assumptionis sanctæ Mariæ Virginis usque ad festum sancti Michaelis septembris et facta est super eum manus Domini. Post visionem et allocutionem seraphym et impressionem stigmatum Christi, in corpore suo, fecit has laudes ex alio latere cartula scriptas et manu suâ scripsit gratias agens Deo de beneficio sibi collato.*

[La Laude qui se trouve au revers est celle qui commence : *Tu es sanctus Dominus Deus solus qui facis mirabilia* ⁹⁶⁴ :

L'importance de ce document n'est pas seulement d'être pour les stigmates et le séjour à l'Alverne un témoignage de première valeur, mais aussi en ce qu'il nous montre le besoin de précision si marqué chez frère Léon. Ce besoin est révélé de même par les renseignements que fournit le certificat d'authenticité dont il accompagna le Bréviaire de saint François, lorsque frère Ange et lui le confièrent à Benedetta qui avait succédé à sainte Claire comme abbesse des Pauvres Dames ⁹⁶⁵.

Cette passion du détail précis et touchant se marque aussi dans le titre du Cantique du soleil du manuscrit 338 d'Assise. *Incipiuntur Laudes creaturarum quos fecit b. F. ad laudem et honorem Dei cum esset infirmus apud Sanctum Damianum.* Nous retrouverons nombre de précisions du même genre dans le *Speculum Perfectionis*, la Légende des

Trois Compagnons et toute la tradition léonine en général 966.]

Quant aux deux fameux cantiques *Amor de caridade* 967 et *In foco l'amor mi mise* 968, ils ne sauraient être attribués, du moins sous leur forme actuelle, à saint François.

J'ai indiqué plus haut quelques opuscules dont on retrouve la trace certaine, mais qui ont été perdus. Ils sont en nombre bien plus considérable qu'on ne le penserait au premier abord. Dans le zèle missionnaire des premières années, les frères ne pouvaient songer à collectionner des documents. On n'écrit pas ses mémoires en pleine jeunesse.

II

PRINCIPALES BIOGRAPHIES PRIMITIVES

I. — Note préliminaire. Lettre encyclique de frère Elie.

Pour apprécier d'une façon un peu exacte les documents qui vont nous occuper, il faut les replacer au milieu des circonstances de leur éclosion, les étudier jusque dans le détail, et déterminer la valeur spéciale de chacun d'eux.

Ici plus que partout ailleurs, il faut se garder des théories faciles et des généralisations précipitées. La même existence, racontée par deux contemporains également véridiques, peut prendre des tons bien différents. C'est surtout le cas si l'homme dont il s'agit a soulevé des enthousiasmes et des colères, si sa pensée intime, si ses créations ont prêté à des discussions, si ceux-là même qui sont chargés de réaliser ses idées et de continuer son œuvre se divisent et s'attaquent.

Or il en fut ainsi pour saint François. De son vivant, et sous ses yeux, des divergences se manifestèrent, sourdement d'abord, puis au grand jour.

Ivre d'amour, il était allé de chaumière en chaumière, de château en château, prêchant la pauvreté absolue ; mais cet élan d'enthousiasme, cet idéalisme illimité ne pouvaient être de longue durée. L'Ordre des Frères Mineurs, en grandissant, s'ouvrait non seulement à quelques âmes d'élite arrivées au paroxysme des ardeurs mystiques, mais à tous les hommes qui aspiraient à une réforme religieuse : laïques pieux, moines désillusionnés sur la vertu des anciens ordres, prêtres effrayés des vices du clergé séculier, tous apportaient — sans le vouloir sans doute et même à leur insu — trop de leur vieil homme pour ne pas transformer peu à peu la nouvelle institution.

Plusieurs années avant sa mort, François avait aperçu le péril et fait tous ses efforts pour le conjurer. On le vit déjà agonisant rassembler ses forces pour déclarer encore une fois ses volontés aussi clairement que possible, et pour conjurer ses frères de ne jamais toucher à la Règle, même sous prétexte de la commenter ou de l'expliquer : hélas, quatre ans ne s'étaient pas écoulés, et Grégoire IX inaugurerait, sur la prière des Frères eux-mêmes, la longue série des pontifes qui ont expliqué la Règle ⁹⁶⁹ !

La pauvreté, telle que François l'avait voulue, ne fut bientôt qu'un souvenir. Le succès inouï de l'Ordre ne lui amenait pas seulement de nouvelles recrues, il apportait l'argent et comment le refuser quand on avait tant d'œuvres à fonder ? Beaucoup de frères trouvaient que leur maître avait exagéré certaines choses, qu'il y avait dans la Règle des nuances à observer, par exemple entre les conseils et les préceptes, mais une fois la porte ouverte aux interprétations il devenait impossible de la fermer. La famille franciscaine se divisait donc en partis opposés qu'il est souvent difficile de distinguer.

Il y avait d'abord quelques hommes remuants, indisciplinés qui se groupaient autour des anciens frères. Ceux-ci trouvaient, dans leur qualité de premiers compagnons du Saint, une autorité morale souvent plus grande que l'autorité officielle des ministres et des gardiens. Le peuple se tournait d'instinct vers eux comme vers les véritables continuateurs de l'œuvre de saint François. Ce n'était pas sans raison.

Ils avaient la vigueur, la véhémence des convictions absolues ; l'eussent-ils voulu, ils n'auraient pas pu transiger. On les voyait apparaître tout à coup dans les villes ou les villages pour sommer les grands aussi bien que le peuple de faire pénitence. Lorsqu'ils descendaient de leurs ermitages des Apennins, les yeux brillants de fièvre, perdus dans leur contemplation, tout dans leur personne racontait leurs radieuses visions ; et la foule étonnée et subjuguée s'agenouillait pour baiser la trace de leurs pas, le cœur mystérieusement troublé.

Un groupe plus nombreux était celui des frères qui, sans être moins saints, condamnaient ces allures. Nés loin de l'Ombrie, dans des contrées où la nature semble une marâtre, où l'adoration, bien loin d'être l'acte instinctif de l'âme heureuse s'épanouissant pour bénir le Père céleste, est au contraire le cri de détresse de l'atome perdu dans l'immensité, ils voulaient surtout une réforme religieuse rationnelle et profonde. Ils rêvaient de ramener l'Église à la pureté des anciens jours, et voyaient dans le vœu de pauvreté, entendu dans le sens le plus large, le meilleur moyen de lutter contre les vices du clergé ; mais ils oubliaient ce qu'il y avait eu, dans la mission de saint François, de fraîcheur, de gaieté italienne, de poésie ensoleillée.

Pleins d'admiration pour lui, ils voulaient cependant élargir la base de son œuvre, et pour cela ne renoncer à aucun moyen d'influence, surtout pas à la science.

Cette tendance dominait en France, en Allemagne et en Angleterre.

En Italie elle était représentée par une fraction très puissante, sinon par le nombre, du moins par l'autorité de ses représentants. C'était celle que favorisait la papauté. Ce fut celle de frère Élie et de tous les ministres généraux de l'Ordre au XIII^e siècle, si on en excepte Jean Parenti (1227-1232), Jean de Parme (1247-1257) et Raymond Gaufridi (1289-1295).

Dans la Péninsule, un troisième groupe, celui des relâchés, était de beaucoup le plus nombreux : les hommes vulgaires auxquels la vie monastique paraissait la plus facile existence, les moines girovagues heureux de s'attirer un regain de succès en étalant la Règle nouvelle, y formaient la majorité de la famille franciscaine.

On comprend sans peine que des documents émanés de milieux si divers portent l'empreinte de leur origine.

Les hommes qui vont nous apporter leur témoignage ont été les champions de points de vue souvent opposés dans la lutte sur la question de la pauvreté, lutte qui a troublé l'Église pendant deux siècles et qui, après avoir tourmenté les consciences, a fini par avoir ses bourreaux et ses martyrs.

Pour déterminer la valeur de ces témoignages, il faut donc avant tout en rechercher l'origine. Il est évident qu'un récit des intransigeants de droite ou de gauche n'aura qu'une valeur très relative s'il s'agit de points controversés ; d'où la conclusion, que l'autorité d'un narrateur peut varier de page à page ou même de ligne à ligne.

Ces idées, si simples qu'on a presque besoin de s'excuser de les exprimer, n'ont cependant jamais, jusqu'à présent, guidé ceux qui ont étudié la vie de saint François. Les plus savants, comme Wadding et Papini, ont juxtaposé les récits des divers biographes, élaguant çà et là ceux qui étaient

par trop contradictoires ; mais ils ont fait cela au hasard, sans règle ni méthode, guidés par l'impression du moment, ou par les critères de ce demi-rationalisme que les historiens ecclésiastiques confondent si souvent avec les procédés de la critique scientifique.

Le long travail du Bollandiste Suyskens est vicié par un défaut analogue : rivé à son principe que les plus anciens documents sont toujours les meilleurs ⁹⁷⁰, il s'est établi sur la Première Vie par Thomas de Celano comme sur un roc inébranlable et a jugé toutes les autres légendes à travers celle-là ⁹⁷¹.

Quand on rattache les documents aux circonstances troublées de leur apparition, quelques-uns perdent un peu de leur autorité, d'autres qui avaient été négligés, comme étant en contradiction avec les témoignages devenus quasi officiels, reprennent tout à coup voix au chapitre, tous enfin gagnent une vie qui double leur intérêt.

Ce changement de point de vue dans l'appréciation des sources, cette critique que je serais tenté d'appeler solidaire et organique, amène une transformation profonde dans la biographie de saint François. Par un phénomène qui peut sembler étrange, on arrive à tracer de lui un portrait qui se rapproche bien plus de celui qu'il a dans l'imagination populaire en Italie, que de celui qu'en ont fait les savants historiens mentionnés plus haut.

Lorsque François mourut (1226), les partis qui divisaient l'Ordre étaient déjà entrés en lutte, mais cet événement précipita la crise. Frère Élie remplissait depuis cinq ans les fonctions de ministre général. C'est à lui qu'incombait le soin d'annoncer aux frères la mort du fondateur. Il le fit par une lettre encyclique qui nous a été conservée ⁹⁷². Elle constitue la plus ancienne description des stigmates.

L'autoritaire ministre déploya immédiatement une stupéfiante activité. Investi de la confiance de Grégoire IX, il écarta les zelanti des charges, fortifia la discipline jusque

dans les provinces les plus éloignées, et prépara avec une incroyable rapidité la construction de la double basilique qui devait recevoir les cendres du Stigmatisé.

Tout cela ne pouvait se faire sans soulever l'indignation des zélateurs de la pauvreté. Lorsqu'ils virent aux abords du lieu où devait s'élever le tombeau de celui qui exécrait l'argent, comme le véhicule par excellence de l'égoïsme humain, un tronc monumental destiné à recueillir les aumônes des fidèles, il leur sembla que la prophétie de leur père spirituel annonçant l'apostasie d'une partie de l'Ordre allait se réaliser. Un souffle de révolte passa sur les ermitages de l'Ombrie. Ne fallait-il pas empêcher par tous les moyens cette abomination dans le lieu saint ?

On savait Élie terrible dans ses sévérités, mais ses adversaires se sentaient le courage d'aller jusqu'au bout et de tout souffrir pour défendre leurs convictions. Un jour on trouva le tronc brisé par frère Léon et ses amis ⁹⁷³.

[II. — Le Speculum Perfectionis ⁹⁷⁴.]

[Frère Léon fit plus et mieux. Lui qui avait été le confesseur, le secrétaire, le garde-malade, l'ami du saint, devait sonner le ralliement des vrais Franciscains afin de confondre ceux qui s'en allaient de tous côtés surchargeant la pensée, pourtant si claire, de François de commentaires insidieux.

Elle tout puissant manifestait hautement ses intentions qui devaient transformer l'esprit même de la famille franciscaine et répandait habilement le bruit que François avait lui-même jugé qu'avec l'accroissement de l'Ordre des changements s'imposaient.

Léon répondit à ces tentatives par le Speculum Perfectionis, « le Miroir de Perfection ». Il l'écrivit à la Portioncule et le termina le 11 mai 1227 ⁹⁷⁵.

On ne trouve naturellement pas dans ce manifeste la sérénité plus apparente que réelle des autres légendes franciscaines.

Ce sont les circonstances du moment qui ont inspiré le titre, les grandes divisions et tous les premiers chapitres ⁹⁷⁶. Mais elles sont loin de pénétrer l'œuvre tout entière. L'auteur s'est mis au travail pour attaquer frère Élie, mais le voici tout à coup qui voit François, ne peut plus en détacher ses regards et fait, malgré lui, œuvre d'historien.

Il n'est peut-être pas un seul document du moyen âge où l'on sente une pareille intensité d'émotion. Celui-ci nous fait entendre les soupirs de François, ses gémissements, et nous fait voir l'homme physique en même temps qu'il nous fait pénétrer dans le cœur de l'homme spirituel.

Les Lettres et le Testament de François sont ici dans leur vrai cadre. L'œuvre du maître et celle du disciple se complètent, se correspondent et sont inséparables, celle de frère Léon n'est, en quelque sorte, que le prolongement des Opuscules de saint François, elle décrit les moments où ceux-ci furent composés.

Le Speculum Perfectionis est incomplet sans les Opuscules, les Opuscules sans le Speculum.

Ce qui frappe au premier regard dans le Speculum Perfectionis, c'est la masse des indications de temps et de lieu qui donnent à ces récits un aspect absolument original.

L'auteur voit les endroits où les faits se sont passés et il faut connaître ces endroits pour traduire ses expressions. Ici c'est Saint-Eleuthère en face de Rieti, là Monte Casale au-dessus de Borgo San Sepolcro ; autre part l'hôpital des Crucigères qui est à moitié chemin entre la Portioncule et Assise, ailleurs Égide qui descend de l'église Saint-Georges

et s'arrête perplexe au carrefour des routes, se demandant quelle est au juste celle qu'il doit prendre. Il y a tout d'Assise dans le *Speculum Perfectionis* : la place, la cathédrale, le Subasio avec son abbaye, ses moines, la léproserie, l'évêque, le podestat, le conseil et ses décisions, S. Rufin et ses chanoines.

Peu à peu toutes ces particularités gêneront des compilateurs qui ne verront plus à quoi elles font allusion et ils les élagueront. L'auréole du thaumaturge resplendira de feux nouveaux, mais peu à peu aussi le Subasio deviendra une montagne quelconque, les oliviers des coteaux et les chênes de la plaine disparaîtront ; la dernière alouette s'envolera à tire d'aile, il nous restera un saint, un très grand saint, mais le Poverello d'Assise, le *Giullare di Dio* se sera évanoui.

[III. — Le *Sacrum commercium* ⁹⁷⁷.]

[Le « Miroir de Perfection » de frère Léon atteint son but. Le chapitre général, réuni quelques semaines plus tard, le 30 mai 1227, à la Portioncule, sous la surveillance de frère Élie, ne le maintint pas dans sa charge et lui substitua frère Jean Parenti de Florence.

Ce dernier était autant que frère Léon zéléteur de la Règle. Il voulut devenir, dans toute la force du terme, le continuateur du fondateur de l'Ordre et consacrer son généralat à réaliser jusque dans le détail toutes les mesures que le saint avait projetées et que tantôt le manque de temps, tantôt l'opposition de certains frères avaient empêchées.

Il voulut surtout achever l'effort tenté par le Testament et le *Speculum Perfectionis*, et fixer pour toujours le caractère de l'idéal franciscain. Lui qui n'avait pas eu le privilège, comme frère Léon et beaucoup d'autres compagnons, de

vivre dans l'intimité du saint, se le représentait moins bien qu'eux dans son humanité ; mais il s'était donné à lui avec tant de foi, une ardeur si austère et si parfaite, qu'il voyait mieux les grandes lignes de la pensée de son père spirituel, ainsi que la magnificence, la splendeur divine de la rénovation qu'il avait rêvée. Il résolut donc de crier au monde entier la messianique révélation qu'il avait trouvée dans la doctrine franciscaine et de prémunir ses frères contre les dangers redoutables qui, de tous côtés, menaçaient déjà de faire évanouir la vision qui avait ébranlé et enthousiasmé l'Église entière. Il composa le *Sacrum commercium beati Francisci cum Domina Paupertate*, ce qu'on traduit généralement en français par « Les noces mystiques du B. François avec dame Pauvreté ».

Ame de poète et de penseur, Jean Parenti avait compris mieux que personne, l'unité de l'inspiration franciscaine, et que l'âme de cet idéal était la pauvreté matérielle, afin d'aboutir à un enrichissement spirituel et à une liberté qu'aucun système philosophique ou religieux n'a jamais connus.

Il écrira donc une vie de saint François qui ne sera pas le récit de ses actes et de ses vertus, mais l'histoire de son âme, de l'effort qu'il avait fait pour arriver à l'absolu dépouillement. De plus il avertira ses fils et ses frères en religion : les uns, ceux qu'on a égarés, pour leur montrer le droit chemin et les y ramener ; les autres, ceux qui sciemment sont infidèles à leurs vœux, pour leur faire comprendre que leur ministre voit leur prévarication et qu'ils doivent ou quitter l'habit dont ils sont indignes, ou mériter leur pardon.

Ces pages rédigées quelques semaines après l'élection de Parenti, sous le coup de l'émotion intense qui s'était emparée de tous les Franciscains au moment de la lutte, furent une véritable improvisation. Le nouveau ministre général se sentait pressé de jeter son cri de douleur et

aussi d'espoir, son appel au secours et au drapeau. Elles sont imprégnées d'une passion d'amour qui ne trouve à s'exprimer qu'en empruntant les passages les plus éperdus du Cantique des Cantiques, et on y sent aussi une sainte colère contre ceux qui font commerce de l'idéal franciscain et le trahissent.

Il faut lire ces pages enflammées pour avoir l'idée du drame religieux qui a dominé le XIII^e siècle ⁹⁷⁸.]

Furieux de son échec au chapitre, frère Élie mit aussitôt tout en œuvre pour être nommé au chapitre suivant. Il semble même qu'il n'ait tenu aucun compte de la nomination de Jean Parenti, et qu'il ait continué à se comporter comme s'il eût été ministre ⁹⁷⁹.

Très populaire parmi les Assisiates, tout ébloui de la magnificence du monument qui surgissait sur la Colline de l'enfer, devenue la Colline du paradis ⁹⁸⁰, sûr d'être appuyé par une partie considérable de l'Ordre et par le pape, il poussa les travaux de la basilique, dont il fut le véritable architecte, avec une décision et un bonheur rares ⁹⁸¹.

On voit à quel degré d'acuité la lutte était parvenue quand parut la première légende officielle.

IV. — Première Vie par Thomas de Celano ⁹⁸².

Thomas de Celano en écrivant cette légende obéissait à un ordre exprès du pape Grégoire IX ⁹⁸³.

Pourquoi celui-ci ne s'était-il pas adressé à un des frères de l'entourage immédiat du Saint ? Le talent de l'auteur explique sans doute ce choix ; mais frère Léon et plusieurs autres, savaient, eux aussi, manier la plume. Si Celano fut chargé de la biographie officielle, c'est qu'également sympathique à Grégoire IX et à frère Élie, il avait été mis, par son absence, en dehors des luttes qui avaient marqué les dernières années de la vie de François. Tempérament

irénique, il appartenait à la catégorie de ces âmes qui se persuadent facilement que l'obéissance est la première des vertus, que tout supérieur est un saint et que si, par malheur, il ne l'est pas, on n'en doit pas moins agir comme s'il l'était.

Nous avons sur sa vie quelques renseignements : originaire de Celano dans les Abruzzes, il rappelle d'une façon discrète que sa famille était noble et ajoute même, avec une pointe de naïveté, que le maître avait des égards particuliers pour les frères nobles et lettrés. C'est aux environs de 1215, lorsque François revint d'Espagne, qu'il entra dans l'Ordre.

Au chapitre de 1221, Césaire de Spire, chargé de la mission d'Allemagne, le prit parmi ceux qui devaient l'accompagner ⁹⁸⁴. En 1223, il était nommé custode de Mayence, Worms, Cologne et Spire. Au mois d'avril de la même année, lorsque Césaire, dévoré du désir de revoir saint François, revint en Italie, il chargea Celano de remplir ses fonctions jusqu'à l'arrivée du nouveau provincial ⁹⁸⁵.

Aucun renseignement ne permet de décider où il se trouva à partir du chapitre provincial tenu à Spire le 8 septembre 1223. Il a dû être à Assise en 1228, car son récit de la canonisation est celui d'un témoin oculaire. Il y était encore en 1230, et sans doute revêtu d'une charge importante puisqu'il put remettre à frère Jourdain des reliques de saint François ⁹⁸⁶.

[Pour juger Celano il faut commencer par bien se rendre compte de quel genre de mission il était chargé : on ne lui demandait en aucune façon de faire œuvre d'historien. C'était un dictator, un rédacteur. Il a fait dans sa première légende, sur les documents que lui fournissait frère Élie, ce que Julien de Spire et le versificateur feront sur la sienne, ce qu'il fera lui-même, plus tard, dans sa seconde légende, sur les documents, très différents que lui fourniront Crescentius et Jean de Parme.

Écrit d'un style attachant, fort souvent poétique, son livre respire une admiration émue pour son héros : c'est une très belle légende. Mais une légende officielle qui laisse volontairement dans l'ombre toute une série de faits qui, pour l'historien, sont parmi les plus importants. Celano avait sûrement assisté au chapitre de 1221 et sans doute à plusieurs autres, puisque, à cette époque, tous les frères, sans distinction, s'y rendaient chaque année. Son silence sur les chapitres n'est pas fortuit et s'étend à tout ce qui regarde l'organisation de l'Ordre. C'est le silence de la prudence. Il isole son héros et nous le montre dans une suite de tableaux détachés qui sentent la composition littéraire ⁹⁸⁷.]

Le point le plus évidemment tendancieux de cette biographie, c'est le tableau qu'elle nous trace des rapports de frère Élie et du fondateur de l'Ordre : lorsqu'on relit les chapitres consacrés aux deux dernières années, il s'en dégage l'impression fort nette qu'Élie aurait été désigné par François pour lui succéder ⁹⁸⁸.

Or si l'on réfléchit qu'au moment où écrivait Celano, Jean Parenti était ministre général ⁹⁸⁹, on s'apercevra tout de suite de la portée de ces indications. Toutes les occasions sont saisies pour donner un rôle prépondérant à frère Élie ⁹⁹⁰. C'est un vrai manifeste en sa faveur.

Y a-t-il lieu d'accuser Celano ? Je ne le crois pas. Il faut simplement se rappeler que son travail a pu être à bon droit appelé la légende de Grégoire IX. Élie était l'homme du pape, et c'est sur ses renseignements que le biographe a travaillé. Il est donc très naturel qu'il ait mis particulièrement en relief l'intimité de François et d'Élie.

Par contre, on ne peut s'attendre à y trouver des détails pour appuyer les prétentions des adversaires d'Élie, de ces zéloteurs indociles qui déjà se paraient avec orgueil du titre de Compagnons du Saint et cherchaient à constituer dans l'Ordre une sorte d'aristocratie spirituelle. Parmi eux

s'en trouvaient quatre qui, durant les deux dernières années, n'avaient pour ainsi dire pas quitté François. On devine combien il était difficile de ne pas parler d'eux. Celano tait soigneusement leur nom, sous prétexte de ménager leur modestie ⁹⁹¹ ; mais par les louanges prodiguées à Grégoire IX, à frère Élie ⁹⁹², à sainte Claire ⁹⁹³, à frère Philippe ⁹⁹⁴ ou même à des personnages tout à fait secondaires, il montre que sa discrétion était loin d'être toujours aussi en éveil.

Tout cela est grave ; il ne faudrait cependant pas l'exagérer. Il y a une partialité évidente, mais il serait injuste d'aller plus loin et de croire, comme on l'a fait plus tard, que les derniers temps de la vie de François aient eu le caractère d'une lutte contre la personne même d'Élie. Cette lutte a existé, mais contre des tendances dont François n'aperçut peut-être pas la source. Il emporta, semble-t-il, dans la tombe ses illusions sur son collaborateur.

Au reste ce défaut est après tout secondaire en ce qui concerne la physionomie même de François. Elle y apparaît comme dans les Trois Compagnons et les Fioretti, avec un sourire pour toutes les joies, des flots de larmes pour toutes les douleurs ; on sent à chaque instant l'émotion contenue, le cœur de l'écrivain subjugué par la beauté morale de son héros.

V. — Coup d'œil sur l'histoire de l'Ordre de 1230 et 1244.

Ce n'est pas ici le lieu de faire l'histoire de l'Ordre, mais quelques renseignements sont nécessaires pour replacer les documents dans leur milieu.

Élu ministre général en 1232, frère Élie en profita pour travailler avec une indomptable fermeté à la réalisation de ses idées. De nouvelles collectes furent organisées dans

toutes les provinces pour la basilique d'Assise dont les travaux étaient poussés avec une activité qui n'a nui ni à la solidité de l'édifice, ni à la beauté des détails, aussi achevés, aussi parfaits que dans aucun monument de l'Europe.

On conçoit les sommes énormes qu'il avait fallu drainer, pour mener à bien, en si peu de temps, une pareille entreprise. De plus, frère Élie avait exigé de tous ses subordonnés une obéissance absolue : nommant, destituant les ministres provinciaux selon ses vues personnelles, il négligeait de convoquer le chapitre général et envoyait dans toutes les provinces ses émissaires, sous le nom de visiteurs, pour y assurer l'exécution de ses ordres.

Les modérés d'Allemagne, de France et d'Angleterre trouvèrent bien vite ce joug insupportable. Il leur était dur d'être dirigés par un ministre italien résidant à Assise, bourgade placée en dehors des voies de la civilisation, tout à fait étrangère au mouvement scientifique concentré dans les universités d'Oxford, Paris et Bologne.

Ils trouvèrent, dans l'indignation des zélanti contre Elie et son mépris de la Règle, un appui décisif. Le ministre n'eut bientôt, pour se défendre, que son énergie, la faveur du pape et de rares modérés italiens. Il réprima plusieurs tentatives de révolte par un redoublement de vigilance et de sévérité.

Ses adversaires arrivèrent cependant à s'assurer des intelligences en cour de Rome ; le confesseur du pape fut même gagné ; malgré tout, le succès de la conspiration était encore incertain quand s'ouvrit le chapitre de 1239.

Grégoire IX, encore favorable à Élie ⁹⁹⁵, le présidait. La peur donna du courage aux conjurés ; ils jetèrent leurs accusations à la face de leur ennemi.

Thomas d'Eccleston nous fait un récit coloré de ce qui se passa. Élie fut fier, violent, même menaçant. Il y eut alors des deux côtés, des cris, des vociférations ; on allait en

venir aux mains, lorsque quelques mots du pape ramenèrent le silence.

Sa résolution était prise : il abandonnerait son protégé. Il lui fit demander sa démission.

Élie, indigné, refusa.

Alors Grégoire IX expliqua aux membres du chapitre qu'il avait fait Élie général à cause de ses relations avec le saint, et parce qu'il avait cru répondre au vœu de la majorité, mais qu'il n'entendait pas l'imposer à l'Ordre, et que, puisque les frères ne voulaient plus de lui, il le déclarait déchu du Généralat.

La joie des vainqueurs, dit Eccleston, fut immense et ineffable. Ils choisirent Albert de Pise, provincial d'Angleterre, pour lui succéder et mirent dès lors tout en œuvre pour représenter Élie comme une créature de Frédéric II ⁹⁹⁶. L'ancien ministre écrivit bien au pape pour expliquer sa conduite, mais la lettre ne parvint pas à destination. Elle avait dû passer par les mains de son successeur qui ne la remit pas : lorsqu'Albert de Pise fut mort, on la trouva dans sa tunique ⁹⁹⁷.

Toute la fureur du vieux pontife se déchaîna contre Élie. Il faut lire les documents pour voir à quel diapason elle pouvait monter.

Le frère riposta avec une virulence moins verbeuse, mais plus accablante encore ⁹⁹⁸.

Ces événements eurent à travers toute l'Europe un retentissement inimaginable ⁹⁹⁹, et jetèrent dans l'Ordre un trouble profond. Beaucoup de partisans d'Élie se laissèrent persuader qu'ils avaient été trompés par un imposteur et se rapprochèrent du groupe des zéloteurs qui ne cessait de réclamer l'observation pure et simple de la Règle et du Testament.

Ceux-ci reprenaient courage. Peu accoutumés aux subtilités de la politique ecclésiastique, ils ne comprenaient pas que le pape, tout en maudissant frère Élie, ne modifiait

en rien l'orientation générale qu'il avait donnée à l'Ordre. Les ministres généraux Albert de Pise (1239-1240), Aimon de Faversham (1240-1244), Crescentius de Jesi (1244-1244) furent tous, avec des nuances diverses, les représentants du parti modéré.

La première légende de Thomas Celano était devenue impossible. Le rôle qu'il y donnait à Élie était presque un scandale. La nécessité de la remanier et de la compléter s'imposa clairement au chapitre de Gênes (1244) ¹⁰⁰⁰.

Tous les frères furent invités à mettre par écrit ce qu'ils pouvaient savoir de la vie et des miracles de François et à l'adresser au ministre Crescentius de Jesi ¹⁰⁰¹. Celui-ci fit immédiatement rédiger un opusculé intitulé *Dialogus sanctorum fratrum Minorum* et qui commençait par les mots *Venerabilium gesta Patrum*. Déjà au temps de Bernard de Besse on n'en avait plus que des fragments ¹⁰⁰².

Plusieurs des travaux qui virent le jour à la suite de la décision de ce chapitre nous ont été conservés. C'est à elle que nous devons la Légende des Trois Compagnons et la Seconde Vie par Thomas de Celano.

VI. — Légende des Trois Compagnons ¹⁰⁰³.

La vie de saint François qui nous est parvenue sous le titre de Légende des Trois Compagnons fut terminée le 11 août 1246, dans un petit couvent du val de Rieti, que nous avons rencontré souvent au cours de cette histoire, celui de Greccio. Cet ermitage avait été le séjour préféré de François surtout dans les derniers temps de sa vie. Il l'avait rendu doublement cher au cœur de ses disciples ¹⁰⁰⁴. Aussi le voyons-nous devenir, dès les premiers temps de l'Ordre, le quartier général des Observants ¹⁰⁰⁵, et rester à travers les siècles un des foyers les plus purs de la piété franciscaine.

Cette légende avait pour auteurs des hommes dignes de raconter saint François, et peut-être les plus capables de le faire : les frères Léon, Ange et Rufin. Tous trois avaient vécu dans son intimité et l'avaient accompagné durant les années les plus importantes ; ils avaient eu soin, du reste, de recourir à d'autres pour compléter leurs souvenirs, en particulier à Philippe ¹⁰⁰⁶, le visiteur des Clarisses, à Illuminé de Rieti, à Masseo de Marignano, à Jean le confident d'Égide et de Bernard de Quintavalle.

De pareils noms promettent beaucoup et par bonheur on n'est pas trompé dans son attente. Le nom des auteurs et l'époque de la composition indiquent avant tout examen à quelle tendance il devra se rattacher ; ce sera un manifeste des frères restés fidèles à l'esprit et à la lettre de la Règle. Tout ceci est confirmé par une lecture attentive : c'est au moins autant un panégyrique de la Pauvreté qu'une histoire de saint François.

On s'attend aussi à voir les Trois Compagnons nous raconter avec une complaisance toute particulière les innombrables traits de la légende qui ont Greccio pour théâtre ; on court à la fin du volume pour y chercher le récit des dernières années dont ils avaient été les témoins et l'on est tout étonné de ne rien trouver.

Tandis que la première moitié de l'ouvrage raconte la jeunesse de François, complétant çà et là la Première Vie de Celano, la seconde est consacrée à un tableau des premiers temps de l'Ordre ; tableau d'une fraîcheur et d'une intensité de vie incomparables, et où les auteurs à force de sainte naïveté atteignent bien souvent au sublime ; mais, chose étrange, après nous avoir si longuement parlé de la jeunesse de saint François, puis des premiers temps de l'Ordre, la narration saute brusquement de l'année 1220 à la mort et à la canonisation, auxquelles ne sont du reste consacrées que quelques courtes pages ^{1007 1008}.

Ceci est trop extraordinaire pour être le résultat du hasard. Que s'est-il donc passé ? Il est évident que la Légende des Trois Compagnons, telle que nous l'avons aujourd'hui, n'est qu'un fragment de l'original qui sans doute fut revu, corrigé et considérablement élagué par les autorités de l'Ordre avant qu'on la laissât circuler ¹⁰⁰⁹. Si les auteurs avaient été interrompus dans leur travail et obligés d'en écourter la fin, comme on pourrait le supposer, ils l'auraient dit dans leur lettre d'envoi ; mais il y a d'autres arguments à invoquer en faveur de cette hypothèse.

Frère Léon ayant eu le premier et le principal rôle dans la rédaction de l'œuvre des Trois Compagnons, on l'appelle souvent Légende de frère Léon ; or la Légende de frère Léon se trouve plusieurs fois citée textuellement par Ubertain de Casal, accusé par le parti de la commune observance en cour d'Avignon. Ubertain se serait évidemment bien gardé d'en appeler à un document apocryphe : une fausse citation aurait suffi à le confondre, et ses ennemis n'auraient pas manqué d'exploiter son imprudence. Nous avons en main toutes les pièces du procès ¹⁰¹⁰, réponses, attaques, ripostes, et nulle part nous ne voyons les relâchés arguer de faux leur adversaire. Celui-ci du reste fait ses citations avec une précision qui ne laisse rien à désirer ¹⁰¹¹. Il en appelle à des écrits qui se trouvent dans l'armoire du couvent d'Assise et dont il a tantôt une copie et tantôt un original ¹⁰¹².

Nous sommes donc autorisés à conclure que nous avons là des fragments qui ont survécu à la suppression de la dernière et de la plus importante partie de la Légende des Trois Compagnons.

Il n'y a pas à s'étonner que l'œuvre des plus chers amis de François ait subi de si graves mutilations. C'était le manifeste d'un parti que Crescentius poursuivit de tout son pouvoir.

Après la réaction passagère du généralat de Jean de Parme, nous verrons un homme de la valeur de saint Bonaventure, provoquer la suppression de toutes les légendes primitives pour leur substituer sa propre compilation.

Il semble vraiment étrange que personne ne se soit aperçu de l'état fragmentaire de l'œuvre des Trois Compagnons.

Le prologue seul aurait dû suggérer cette idée. Pourquoi se mettre trois pour écrire ces quelques pages ? Pourquoi cette énumération solennelle des frères dont ils invoquent le témoignage et la collaboration ? Il y aurait une disproportion étonnante entre l'effort et le résultat.

De plus les auteurs disent qu'ils ne se contentent pas de raconter les miracles, mais qu'ils veulent surtout exposer les idées de François, et sa vie avec ses frères ; or on chercherait inutilement dans ce qui nous reste des récits de miracles ¹⁰¹³.

Une traduction italienne de cette légende, publiée par le P. Stanislao Melchiorri ¹⁰¹⁴, m'a tout à coup apporté une confirmation indirecte de ce point de vue. Ce religieux n'en est que l'éditeur et a pu seulement arriver à savoir qu'en 1577 elle avait été tirée d'un manuscrit très ancien par un certain Muzio Achillei de San Severino ¹⁰¹⁵.

Cette traduction italienne ne renfermait pas les derniers chapitres de la légende, ceux qui racontent la mort, les stigmates et la translation ¹⁰¹⁶. Elle a donc été faite à une époque où l'on n'avait pas encore remplacé la partie supprimée par un court résumé des autres légendes.

De tout cela se dégagent deux conclusions pour la critique : 1° Ce résumé final n'a pas la même autorité que le reste de l'ouvrage, puisqu'on ignore à quelle époque il a été ajouté ; 2° les fragments d'une légende de frère Léon ou des Trois Compagnons, épars dans des compilations postérieures, peuvent être parfaitement authentiques.

Dans son état actuel, cette Légende des Trois Compagnons est le plus beau monument franciscain et l'une des productions les plus délicieuses du moyen âge. Il y a dans ces pages, je ne sais quoi de doux, d'intime, de chaste, une sève de jeunesse et de virilité que les Fioretti rappelleront sans y atteindre jamais. A plus de six cents ans de distance, nous sentons revivre le rêve le plus pur qui ait fait tressaillir l'Église chrétienne.

Ces frères de Greccio qui, éparpillés dans la montagne, à l'ombre des oliviers, passaient des journées à chanter l'hymne du soleil, sont les vrais modèles entrevus par les maîtres ombriens primitifs. Ils se ressemblent tous, ils sont gauchement posés, tout en eux et autour d'eux pèche contre les règles les plus élémentaires de l'art ; cependant leur souvenir vous poursuit, et lorsque vous aurez oublié depuis longtemps les œuvres des maîtres impeccables, vous reverrez sans effort les créations de ces ouvriers inconnus, car l'amour appelle l'amour ; et ces personnages étriqués ont un cœur très bon et très pur ; un amour plus qu'humain rayonne dans tout leur être ; ils vous parlent et vous rendent meilleur.

VII. — Fragments de la partie supprimée de la Légende des Trois Compagnons. Le Speculum Vitæ.

Nous pouvons faire maintenant un pas de plus et tâcher de grouper les fragments de la Légende des Trois Compagnons ou de frère Léon qui se retrouvent dans les écrits postérieurs.

Ici plus que jamais il faut se mettre en garde contre les théories absolues : un des principes les plus féconds de la critique consiste à préférer les documents contemporains des faits racontés, ou, tout au moins, ceux qui en sont le plus rapprochés, mais encore faut-il mettre une certaine discrétion à l'employer.

Le raisonnement des Bollandistes ne voulant rien savoir des légendes écrites après celle de saint Bonaventure (1260) sous prétexte que, venant après plusieurs autres biographes autorisés, il a été mieux placé que personne pour se renseigner et pour compléter l'œuvre de ses prédécesseurs, semble inattaquable ¹⁰¹⁷. En réalité, il est absurde, car il suppose que saint Bonaventure ait voulu faire œuvre d'historien. C'est oublier qu'il écrivait non seulement dans un but d'édification, mais comme ministre général des Frères Mineurs. Dès lors son premier devoir était de garder le silence sur une foule de faits et non sur les moins intéressants. Que dire d'une biographie de saint François où le Testament n'est même pas mentionné ?

Il est facile de laisser de côté un écrit du XIV^e siècle, sous prétexte que l'auteur n'a pas vu ce qui se passait cent ans avant, mais encore ne faut-il pas oublier que beaucoup de livres de la fin du moyen âge ressemblent à ces vieilles maisons où quatre ou cinq générations ont travaillé. Une inscription sur leur façade n'indique souvent que le passage du dernier restaurateur ou du dernier démolisseur ; et les noms qui s'étalent avec le plus de complaisance ne désignent pas toujours les véritables ouvriers ¹⁰¹⁸.

Tels ont été beaucoup de livres franciscains ; chercher à les attribuer à un auteur serait une entreprise illusoire ; des mains fort diverses y ont travaillé, et cet amalgame même a son charme et son intérêt.

En les feuilletant, j'allais dire en les fréquentant, on arrive à voir clair dans cet enchevêtrement, car toute œuvre d'homme porte la trace de la main qui l'a faite ; cette trace peut être d'une délicatesse presque imperceptible ; elle n'en existe pas moins, prête à se révéler à des yeux exercés. Quoi de plus impersonnel que la photographie d'un paysage ou d'un tableau, et pourtant, au

milieu de plusieurs centaines d'épreuves, l'amateur ira droit à celle de tel ou tel opérateur préféré.

Ces réflexions m'ont été suggérées par l'étude attentive d'un très curieux livre, bien des fois imprimé depuis le XVI^e siècle, le *Speculum Vitæ S. Francisci et sociorum ejus* ¹⁰¹⁹. Un travail complet sur cet ouvrage, ses sources, ses éditions imprimées, les différences nombreuses que l'on trouve entre les manuscrits exigerait à lui seul un volume et l'histoire abrégée de l'Ordre ; je ne peux songer à donner ici que quelques indications, en prenant pour base la plus ancienne édition, celle de 1504.

Le pêle-mêle qui y règne est effroyable. Les traits de la vie de François et de ses compagnons y sont entassés sans aucun plan ; plusieurs y sont répétés à quelques pages d'intervalle d'une manière différente ¹⁰²⁰ ; certains chapitres ont été introduits si maladroitement que le compilateur a oublié d'enlever le numéro d'ordre qu'ils avaient dans l'ouvrage auquel il les emprunte ¹⁰²¹ ; enfin on est tout étonné de trouver plusieurs Incipit ¹⁰²².

Cependant, avec un peu de persévérance, on aperçoit bientôt quelques clartés dans ce labyrinthe. Tout d'abord voici quelques chapitres de la légende de Bonaventure qui semblent mis là en avant-garde comme pour protéger le reste du livre. Faisons-en abstraction, ainsi que de toute la série des chapitres des Fioretti, nous aurons diminué l'ouvrage de près des trois quarts.

Retranchons encore deux chapitres tirés de saint Bernard de Clairvaux, puis ceux qui contiennent des prières franciscaines, ou les diverses attestations sur l'indulgence de la Portioncule, nous arrivons finalement à une sorte de résidu, qu'on me passe l'expression, d'une homogénéité remarquable. Le style y est différent de celui des pages environnantes et rappelle de très près celui des Trois Compagnons ; une seule pensée traverse ces pages, celle

que la pierre angulaire de l'Ordre est l'amour de la pauvreté.

Pourquoi n'aurions-nous pas là des lambeaux de la légende originale des Trois Compagnons ? On n'y trouve rien qui ne cadre avec ce que nous savons, rien non plus qui rappelle les enjolivements d'une tradition tardive.

Ce qui confirme cette hypothèse, c'est que divers passages que nous y trouvons sont cités par Ubertain de Casal et par Angelo Clareno comme étant de frère Léon et une comparaison attentive des textes montre que ces auteurs n'ont pas pu les puiser dans le Speculum, ni le Speculum chez eux ¹⁰²³.

Il y a, du reste, une phrase qui, sans tenir compte de l'inspiration ou du style, suffirait au premier abord pour marquer l'origine commune de la plupart de ces morceaux ¹⁰²⁴ : Nos cui cum ipso fuimus. Nous qui avons été avec lui ! Ces paroles, qui reviennent presque à chaque récit ¹⁰²⁵, ne sont dans bien des cas qu'un hommage reconnaissant des compagnons à leur père spirituel, mais parfois aussi elles renferment quelque chose d'amer ; ce sont les ermites de Greccio qui, tout à coup, rappellent leurs titres : ne sommes-nous pas les seuls, les vrais interprètes des instructions du Saint, nous qui avons sans cesse vécu avec lui, nous qui, heure après heure, avons recueilli ses paroles, ses soupirs et ses chants ?

On comprend que ces prétentions n'aient pas été du goût de la commune observance et que Crescentius, usant d'une autorité incontestable, ait fait supprimer presque toute cette légende ¹⁰²⁶.

Quant aux fragments qui nous ont été ainsi conservés, s'ils nous fournissent de nombreux détails sur les derniers temps de la vie de François, ils ne sont cependant pas ceux dont la perte est le plus regrettable ; les auteurs qui les reproduisent défendaient une cause ; aussi ne leur devons-nous guère que des traits qui par quelque côté concernent

la pauvreté ; ils n'avaient que faire des autres récits, n'écrivant pas une biographie. Mais même dans ces limites restreintes, ces lambeaux ont une importance de premier ordre ; aussi n'ai-je pas hésité à les employer largement.

Il va sans dire que tout en attribuant leur origine aux Trois Compagnons et à frère Léon en particulier, il ne faut se faire aucune illusion sur la lettre même des textes qui nous sont parvenus. Les morceaux donnés par Ubertain de Casal et par Angelo Clareno, sont de véritables citations et, à ce titre, méritent une pleine confiance. Quant à ceux qui nous sont conservés dans le *Speculum Vitæ* ils ont pu être souvent écourtés ; des notes explicatives ont pu se glisser dans le texte, mais on ne voit nulle part la trace d'interpolations dans le mauvais sens du mot ¹⁰²⁷ ¹⁰²⁸.

Enfin si l'on compare ces fragments aux récits correspondants de la Seconde Vie par Celano, on voit que celui-ci les a parfois empruntés littéralement à frère Léon, mais que la plupart du temps il les a beaucoup écourtés, a ajouté çà et là quelques réflexions et surtout a remanié le style pour le rendre plus élégant.

Cette comparaison prouve bien vite aussi que les récits de frère Léon sont l'original et qu'on ne saurait y voir une amplification postérieure de ceux de Thomas de Celano, comme on pourrait être tenté de le penser au premier abord ¹⁰²⁹.

[VIII. — Fragments de la tradition léonine retrouvés depuis.]

[En 1898, Paul Sabatier faisait un pas de plus dans l'étude des écrits de frère Léon, voici comment il raconte sa découverte ¹⁰³⁰ :

« ... Dans le domaine de la science historique comme dans les autres, c'est déjà presque trouver une chose que de la chercher.

« On trouve souvent même mieux que ce qu'on cherche, et c'est ce qui est arrivé cette fois. Je cherchais les trois quarts d'une légende composée en 1246, et c'est une légende entière, datée de vingt ans plus tôt, qui est venue récompenser ces efforts. »

Puis parlant des fragments léonins qu'il avait pensé reconnaître dans le *Speculum Vitæ* :

« Ce document, tel que je l'avais reconstitué, comprenait 118 chapitres que j'employai comme une des sources de la vie de saint François. Sur ces 118 chapitres, 116 se retrouvent dans le *Speculum Perfectionis* qui en referme au total 124.

« J'ai tenu à rappeler ces faits, non seulement pour me disculper auprès des critiques qui m'avaient reproché de placer sur la même ligne le *Speculum Vitæ* et les biographies primitives, mais surtout pour montrer à quels résultats remarquables peut conduire l'étude patiente des textes et la comparaison des documents.

« La reconstitution des 118 chapitres n'avait absolument rien d'arbitraire. J'étais très tenté, à la vérité, d'y voir la partie supprimée des 3 *Socii*, mais plusieurs considérations m'empêchèrent de formuler cette thèse comme absolue et définitive.

« On devine combien j'étais perplexe, aussi pris-je le seul parti scientifiquement possible : 1° utiliser un document que la critique externe aussi bien que la critique interne mettaient au premier rang ; 2° attendre de nouvelles lumières pour se prononcer sur son origine.

« Ces nouvelles lumières, le Mz. 1743 me les a fournies en fixant la composition à 1227, et la légende elle-même prouve bien qu'elle est l'œuvre de celui qui s'en déclare très clairement l'auteur, frère Léon d'Assise ¹⁰³¹. »

Il ne peut pas être question de résumer ici, même brièvement, les discussions auxquelles donnèrent lieu la publication du *Speculum Perfectionis* et l'hypothèse sur l'état fragmentaire de la Légende des Trois Compagnons. Nous renvoyons pour cela aux tomes I, II et IV de la Collection d'Etudes et de documents et aux Opuscules de critique historique, t. I, fasc. III et t. II, fasc. VII, X et XVII.

Mentionnons seulement la fameuse étude du R. P. Van Ortroys S. J. Bollandiste, où l'éminent critique aboutissait à la conclusion que « la légende traditionnelle des Trois Compagnons est un habile pastiche datant au plus tôt de la fin du XIII^e siècle. » (An. Boll., t. XIX (1900), p. 119-197 et la réponse de Paul Sabatier, De l'authenticité de la Légende des Trois Compagnons (Revue historique, n° de janvier 1901).

Nous nous bornerons à indiquer les nouveaux fragments de ce que Paul Sabatier appelait la tradition léonine, qui ont été remis au jour depuis l'apparition du *Speculum Perfectionis* ¹⁰³².]

[IX. — 3 Soc. Melchiorri-Marcellino.]

[La Leggenda di san Francesco scritta da tre suoi Compagni (legenda trium sociorum) pubblicata per la prima volta nella vera sua integrità dai Padri Marcellino da Civezza e Teofilo Dominichelli dei Minori. Rome, in-8° de CXXXVI et 270 pages (1899) ¹⁰³³.

Il s'agit d'une reconstitution latine de la légende d'après la vieille traduction italienne publiée déjà par le P. Melchiorri ¹⁰³⁴.

« Nulle part dans cette œuvre on n'aperçoit la trace de déformations légendaires tardives. Mais il n'en est pas moins vrai qu'entre les 18 chapitres traditionnellement connus comme Légende des Trois Compagnons, et les 61 morceaux que leur ajoute l'édition nouvelle, il y a un

contraste qui se révèle au premier coup d'œil : les premiers occupent en général plusieurs pages, tandis que parmi les autres il en est beaucoup qui n'ont que quelques lignes. Ces différences ont été justement remarquées. Pourtant la critique interne ne relève aucun hiatus d'inspiration, ni aucune dissonnance entre les deux séries.

« L'explication de cette étrangeté est peut-être très simple. Les premiers chapitres de l'œuvre des Trois Socii racontant les débuts de l'œuvre franciscaine n'offraient que peu de passages éveillant les susceptibilités de la large observance. On les laissa passer. Par contre la narration des événements à partir de 1219 heurtait à chaque instant les questions les plus brûlantes. Il est permis de supposer que parmi les supérieurs de l'Ordre il y eut des divergences sur la conduite à tenir vis-à-vis de la dernière partie. Les uns furent, j'imagine, pour la suppression pure et simple, les autres pour un moyen terme, l'expurgation. L'édition Melchiorri-Marcellino ne serait autre chose que l'œuvre des Compagnons revue et soigneusement élaguée par la censure ¹⁰³⁵. »

« La Légende des Trois Compagnons telle que les P. P. Marcellin de Civezza et Theophile Dominichelli l'ont publiée paraît en tout cas antérieure à l'œuvre de Bonaventure et à la Seconde Vie de Thomas de Celano ¹⁰³⁶. »]

[X. — Les Documents du R. P. Lemmens.]

Documenta Antiqua Francescana.

Edidit F. Leonardus Lemmens O. F. M.

Pars I Scripta Fratris Leonis.

(Vita B Fr. Ægidi Intentio Regulæ Verba S. Francisci. Quaracchi, 1901.)

Pars II Speculum Perfectionis Redactio prior. Quaracchi 1901.

Pars III Extractiones de Legenda Antiqua. Quaracchi 1902.

« Il est dommage que le P. Lemmens ait un peu diminué la portée de sa trouvaille par des vues, hâtives je crois, mais cette trouvaille était digne d'attirer davantage l'attention ¹⁰³⁷. »

« Les opuscules de frère Léon publiés par le P. Lemmens ne pourraient-ils pas être une copie d'extraits préparés par Ubertain de Casal ou quelqu'un de ce genre ¹⁰³⁸. »

« Il y a lieu de se demander si l'Intentio b. Fr. et la Red. Prior. du Spec. Perf. ne seraient pas des matériaux amassés par Angelo Clareno ¹⁰³⁹. »]

[XI. — Legenda Vetus.]

[S. Francisci Legendæ veteris fragmenta quædam. edidit Paul Sabatier (Opusc., t. I, fasc. III, 1902).

Sept chapitres de la Legenda Antiqua (c. 1322) qui paraissent provenir de la Legenda Vetus (c. 1246).

Ces sept chapitres sont empruntés au manuscrit franciscain de Liegnitz (Bibliothèque de l'église S. Pierre et Paul, n° 12.)

Voici l'appréciation de Paul Sabatier telle qu'il la donnait en 1919 ¹⁰⁴⁰.

« Quoique les textes allégués jadis par le P. Van Ortroï contre mon hypothèse en aient confirmé la valeur ¹⁰⁴¹, je me garderai bien de m'appuyer sur eux pour surabonder dans mon propre sens.

L'infirmité des raisons opposées à des vues critiques ne suffit pas à en assurer la valeur.

En rapprochant les sept chapitres, publiés jadis dans les Opuscles, de la longue série de ceux qui seront publiés prochainement ¹⁰⁴², on aperçoit entre les uns et les autres des différences de ton et de style qu'il ne faut pas négliger.

Ce n'est pas ici le lieu d'examiner tout cela en détail : il suffira de dire que ces chapitres remontent bien à frère Léon, comme le dit Clarenò, pour leur substance et, jusqu'à un certain point, pour la forme, mais ils ont été retouchés, condensés, élaborés, et finalement utilisés dans un but polémique. Ils ont ainsi perdu çà et là quelque chose de la fraîcheur, de l'abandon familier et un peu diffus du style de frère Léon ».]

[XII. — Le Manuscrit A. G. Little ¹⁰⁴³.]

[« L'été dernier (1913), le professeur A. G. Little me communiquait la description détaillée d'un manuscrit franciscain qu'il a eu la bonne fortune d'acquérir. Il s'agit du Philipps 12290.

La traduction française de cette description est sous presse et paraîtra dans quelques semaines comme premier fascicule du tome III des Opuscles.

Ce nouveau document va permettre aux études franciscaines un pas nouveau important.

Sa plus grande utilité — du moins pour le moment — est d'apporter, sinon la lumière définitive dans les questions si discutées du Speculum Perfectionis et de la Légende des Trois Compagnons, du moins des clartés inattendues.

En parlant ainsi je ne songe pas à une cinquantaine de chapitres du Speculum Perfectionis (section 81-133 du manuscrit Little) qui constituent un choix à peu près identique à celui qu'on connaît déjà par la Compilation d'Avignon ¹⁰⁴⁴.

Ce qu'il y a de tout à fait nouveau, et qui va permettre d'asseoir les discussions concernant la Legenda Vetus et

tous les écrits de frère Léon sur une base nouvelle et très large, ce sont 55 chapitres (section 145-199 de la description) qui presque tous racontent des faits déjà connus, mais les racontent sous une forme nouvelle dont l'importance s'impose au premier coup d'œil.

Que sont donc ces récits parmi lesquels plus de la moitié redonnent des faits racontés par le *Speculum Perfectionis* en ajoutant parfois des précisions et des faits d'une réelle portée pour la vie de saint François, et dont 12 correspondent plus ou moins parfaitement à des chapitres de 2 Cel. qui ne se retrouvent pas dans le *Speculum Perfectionis* ?

Le professeur A. G. Little s'est immédiatement aperçu que la plupart des morceaux de cette partie de son manuscrit, apparentés au *Speculum Perfectionis* ont une rédaction souvent identique à celle qui est offerte par les publications du P. Lemmens (*Verba*, *Intentio*, *Redactio Prior*), avec cette différence que le nouveau manuscrit offre quelquefois le texte original complet d'un récit dont les documents Lemmens n'avaient que des extraits.

Pour les récits communs à la Seconde Vie de Celano et au nouveau manuscrit, l'avantage est tout à fait en faveur de ce dernier : il offre une narration plus simple et où l'intensité de vision est bien plus marquée.

L'heureux possesseur du nouveau manuscrit a été ainsi amené à voir dans ces chapitres une partie des documents utilisés par Thomas de Celano pour la Seconde Vie, c'est-à-dire des fragments du travail de frère Léon.

La description qu'il a établie est copieuse, et, pour les chapitres les plus curieux, il donne les textes intégralement. On devine combien je lui suis reconnaissant d'avoir bien voulu donner aux Opuscules la primeur de cet important travail qui fera époque dans la question des sources ¹⁰⁴⁵.

Qu'il me soit permis d'ajouter que les résultats auxquels a abouti l'éminent franciscanisant anglais, confirment et complètent ceux auxquels j'étais arrivé, soit en étudiant les publications du R. P. Lemmens, soit en confrontant les divers états qui nous sont arrivés de certains récits.

Nous avons désormais pour un nombre tout à fait suffisant des souvenirs qui se trouvent dans la seconde Celano deux états de récits que tout tend à démontrer antérieurs.

Si une série de ces deux états constitue, à n'en pas douter, une partie des matériaux utilisés par Celano, pourra-t-on se refuser à y voir — qu'on l'appelle *Legenda Vetus* ou autrement — des fragments de l'œuvre des Trois Compagnons ?

Et si, enfin, l'autre état se démontre lui-même, source de celui qui précède, se refusera-t-on à reconnaître que la Légende des Trois Compagnons a été précédée d'une œuvre très analogue, et qui a eu les mêmes rédacteurs ?

Qu'on laisse parler les documents ; qu'on se laisse guider par eux, et toutes ces questions s'éclairciront. On ne sera plus obligé d'imaginer des faussaires travaillant sans qu'on aperçoive leur but.

Un faussaire, auteur de la Légende traditionnelle des Trois Compagnons, voilà où il a fallu arriver pour en expliquer l'origine, quand on a voulu l'arracher à la place qui lui revient dans la série des biographies de saint François. On n'a pas songé à se demander si on a jamais vu des faussaires qui aient fait des chefs-d'œuvre.].

[XIII. — La *Legenda Antiqua* du manuscrit de Pérouse.]

[Enfin en 1922 le R. P. Ferdinand M. Delorme O. F. M. publiait dans l'Arch. Fr. Hist., vol. XV (1922), fasc., 1-4 des

articles intitulés : La « Legenda Antiqua S. Francisci » du manuscrit 1046 de la Bibliothèque communale de Pérouse.

Il y donne la description du manuscrit et d'importants extraits étroitement apparentés aux récits du manuscrit Little.

Il s'agit d'un document évidemment antérieur à la Seconde Vie de Thomas de Celano.

Nouvelle édition en 1926 aux éditions de la France Franciscaine, in-8° de XXI et 70 pages ¹⁰⁴⁶.]

XIV. — Seconde Vie par Thomas de Celano ¹⁰⁴⁷. Première forme.

Thomas de Celano, qui depuis l'approbation de sa première légende par Grégoire IX était en quelque sorte l'historiographe officiel de l'Ordre ¹⁰⁴⁸, avait reçu mission de mettre en œuvre les documents envoyés au général à la suite de la décision du chapitre de 1244 ¹⁰⁴⁹.

Ce fut l'origine de la seconde légende de Thomas de Celano. Celle-ci se présente dès l'abord comme une œuvre collective. Celano parle au nom de compagnons qui l'aident ¹⁰⁵⁰. Un examen plus attentif montre que cette Seconde vie a pour source principale la Légende des Trois Compagnons, que le compilateur remanie, en complétant quelquefois certains détails ; plus souvent, en y pratiquant de véritables coupes.

Tout ce qui ne concerne pas saint François est impitoyablement proscrit ; on sent la volonté bien arrêtée de laisser à l'arrière-plan les disciples qui se mettaient si complaisamment au premier ¹⁰⁵¹.

La Légende de frère Léon nous est ainsi parvenue tout entière remaniée par Thomas de Celano, écourtée et défraîchie, mais encore d'une importance capitale en l'absence de la majeure partie de l'original. Les traits pour

lesquels nous possédons les deux épreuves nous permettent de mesurer l'étendue de notre perte.

On retrouve dans la compilation de Celano tout ce qu'on s'attendait à trouver dans les Trois Compagnons : les récits se rapportent surtout aux deux dernières années de la vie de François et beaucoup ont pour théâtre Greccio ou l'un des ermitages de la vallée de Rieti ¹⁰⁵² ; frère Léon a été d'après la tradition le héros d'un grand nombre de traits qui y sont racontés ¹⁰⁵³ et toutes les citations que fait Ubertain de Casal du livre de frère Léon y trouvent leurs correspondants ¹⁰⁵⁴. Cette Seconde Vie reflète bien la pensée des Socii. La question de la Pauvreté y domine tout ¹⁰⁵⁵.

[¹⁰⁵⁶ Elle est divisée en trois parties. La première correspond exactement à la Légende des Trois Compagnons telle que Crescentius l'avait autorisée ¹⁰⁵⁷.

Si nous examinons le contenu de la seconde partie ¹⁰⁵⁸, nous nous apercevons aussitôt que les récits s'y suivent dans un ordre suffisamment chronologique et s'étendent jusqu'à la mort de saint François.

Comme ils se rapportent en général à des faits qui se sont passés en présence de frère Léon, qui cadrent d'une part avec les aspirations de son groupe, d'autre part, avec la caractéristique donnée par les 3 Socii de leur œuvre dans le prologue, je crois être autorisé à conclure qu'il y aurait entre 2 Cel. 2 et la partie disparue des Trois Compagnons une relation analogue à celle qu'il y a entre 2 Cel. 1 et la partie qui subsiste de ce document. Je dis des rapports analogues, car Thomas de Celano se montra sans doute ici encore plus circonspect que de coutume.

Enfin Celano prenant pour base, soit le Speculum Perfectionis, soit peut-être plutôt ces mêmes récits que frère Léon avait sans doute répétés dans la Légende des Trois Compagnons, et s'aidant peut-être de quelques autres documents provoqués par le chapitre de 1244, composa ce

qu'un écrivain de talent, l'abbé Le Monnier ¹⁰⁵⁹, a appelé avec raison le livre des vertus du saint, la troisième partie de la Seconde Vie ¹⁰⁶⁰.

Cette troisième partie ¹⁰⁶¹ apparaît, en effet, comme un vrai Speculum Perfectionis, je veux dire comme le type de ces recueils où, au moyen âge, on allait puiser des exemples de chaque vertu. A cet égard, 2 Cel. 3 est supérieur au Speculum Perfectionis de frère Léon, parce que c'est le travail d'un homme de l'art, d'un professionnel, tandis que chez frère Léon l'émotion et le flot des souvenirs venaient à chaque instant faire dévier la plume vers des récits plus personnels, plus passionnés. Et c'est là la beauté incomparable de l'œuvre de frère Léon, sa valeur historique.

Il est probable que dans sa simplicité frère Léon enviait les jolieses de style de son émule et aurait bien désiré ordonner sa prose en phrases rythmées et dignes d'être lues à la lueur des cierges dans les grandes « funzioni ».

La Seconde Vie de Thomas de Celano a sûrement été rédigée entre le 11 août 1246, date à laquelle les 3 Socii envoyèrent leur œuvre à frère Crescentius (puisque Celano se sert de cette œuvre), et le mois de juillet 1247, époque à laquelle se réunit à Lyon le chapitre qui devait porter Jean de Parme au généralat. La légende de Celano est, en effet, adressée à Crescentius.

Au moment de présenter à celui-ci le résultat du travail dont il a été chargé et pour l'exécution duquel il n'a guère eu d'autre collaboration que celle des frères zéloteurs de la pauvreté, Celano songe à la rigueur avec laquelle le général a procédé contre ce parti. Sans doute on sent dans tout l'Ordre une sourde fermentation qui fait prévoir la chute de Crescentius, mais prudence est mère de sûreté et Celano dans son prologue se fait plus humble et plus petit que jamais ¹⁰⁶². Il ne prodigue pas seulement à son supérieur les titres les plus respectueux et ne se déclare

pas seulement prêt à voir son œuvre corrigée et élaguée, mais il va jusqu'à prévoir le cas où ce fruit de longues fatigues serait inutilisé, jugé indigne d'être publié.]

[XV. — La Seconde Vie de Thomas de Celano d'après le manuscrit de Marseille ou 3 Celano ¹⁰⁶³.]

L'élection de Jean de Parme (1247-1257) comme successeur de Crescentius fut une victoire des zélateurs. Cet homme dans la table de travail duquel les oiseaux venaient faire leur nid ¹⁰⁶⁴ devait étonner le monde par ses vertus. Nul n'est entré plus avant que lui dans le cœur de saint François, nul n'a été plus digne de reprendre et de continuer son œuvre. [Celano ¹⁰⁶⁵ avait présenté sa Légende au chapitre de 1247, où fut déposé Crescentius, mais on lui reprocha sans doute de n'avoir pas incorporé certains récits miraculeux qui circulaient dès lors et paraissaient fort utiles. Peut-être aussi avait-elle contre elle, aux yeux de beaucoup, le fait de ne pas avoir explicitement abrogé 1 Celano en l'absorbant.

C'est probablement au chapitre de Metz en 1254 que, faisant écho à ces désirs et à ces doléances, Jean de Parme chargea l'historiographe de reprendre encore une fois son œuvre et de la compléter ¹⁰⁶⁶.

Le résultat de ce travail fut sans doute l'état de la Légende offert par le manuscrit de Marseille. Que le traité des miracles, tel qu'il se trouve dans le manuscrit de Marseille, forme avec le remaniement de 2 Celano auquel il fait suite un tout organique ne peut guère être contesté sérieusement ¹⁰⁶⁷.

Le prudent prologue de la Seconde Vie disparaît, il n'en reste que quelques lignes, celles où sont indiquées les principales subdivisions de l'ouvrage : avec Jean de Parme au généralat, une œuvre basée sur des documents où

l'observation scrupuleuse de la Règle était au premier plan se recommandait d'elle-même.

L'aspect de ce nouveau travail est très différent de l'ancien 2 Celano, surtout en ce qui touche à ses relations avec 1 Celano. Si l'auteur avait jamais eu l'idée de mettre bout à bout 1 et 2 Celano pour en faire un monument unique, il y a renoncé.

Il reprend 2 Celano en le corrigeant, çà et là, en le complétant par des passages empruntés à 1 Celano, plus souvent en l'élaguant. Le traité des miracles prend une importance toute nouvelle : les récits, au lieu d'être une sèche énumération, deviennent des scènes à la description desquelles le narrateur s'est appliqué ¹⁰⁶⁸.

Le but principal de ces anecdotes reste toujours la gloire de saint François, mais il se complète par des buts secondaires, par exemple montrer les bienfaits de la confession in articulo mortis ¹⁰⁶⁹, la générosité avec laquelle saint François récompense, soit ceux qui ont pour lui un culte particulier ¹⁰⁷⁰, soit ceux qui sont favorables à son Ordre ¹⁰⁷¹, les plus zélés pour la construction des églises qui doivent lui être dédiées ¹⁰⁷², ou même ceux qui lui promettent d'embellir ses sanctuaires ¹⁰⁷³.

Deux passages très vifs dirigés contre Élie ¹⁰⁷⁴ sont purement et simplement supprimés. Élie était mort le 22 avril 1253 ¹⁰⁷⁵.

La seconde Légende de Celano ainsi transformée et complétée fut, à ce qu'on peut supposer, préparée pour le chapitre de 1257, celui où saint Bonaventure devint ministre général.

Cette œuvre n'eut donc qu'une vie tout à fait éphémère : elle était d'ailleurs déjà, dans ses grandes lignes, très analogue à celle que, peu d'années après, devait compiler le célèbre mystique.]

XVI. — Légende de saint Bonaventure.

Sous le généralat de Jean de Parme (1247-1257), les partis franciscains subirent des modifications, à la suite desquelles leur opposition devint encore plus éclatante qu'auparavant.

Les zélanti, ayant à leur tête le ministre général, adoptèrent avec enthousiasme les idées de Joachim de Flore. Les prédictions de l'Abbé calabrais répondaient trop bien à leurs préoccupations intimes pour qu'il en fût autrement ; il leur semblait voir saint François comme un nouveau Christ inaugurant la troisième ère du monde.

Durant quelques années ces rêves émurent l'Europe ; la foi des Joachimites était si ardente qu'elle s'imposait de vive force ; les sceptiques, comme Salimbene, se disaient que, somme toute, il valait mieux ne pas se laisser prendre au dépourvu par la grande échéance de 1260, et accouraient en foule à la cellule d'Hyères, pour être initiés par Hugues de Digne aux mystères des temps nouveaux ; quant au peuple, il attendait tremblant, partagé entre l'espérance et la terreur. Cependant leurs adversaires ne se tenaient pas pour battus, et le parti des relâchés restait le plus nombreux. D'une pureté angélique, Jean de Parme croyait à la toute-puissance de l'exemple : les événements montrèrent combien il avait tort ; à sa sortie de charge les scandales n'étaient pas moins criants que dix ans plus tôt 1076.

Entre ces deux partis extrêmes, contre lesquels il allait sévir avec une rigueur égale, se tenait celui des modérés, auquel appartenait saint Bonaventure 1077.

Mystique, mais d'un mysticisme réglé et orthodoxe, il voyait à quelles révolutions courait l'Église si le parti de l'Évangile éternel eût triomphé ; sa victoire aurait été non pas celle de telle ou telle hérésie de détail, mais c'eût été à bref délai la ruine de tout l'édifice ecclésiastique ; il était

trop perspicace pour ne pas voir, qu'en dernière analyse, la lutte engagée était celle de la conscience individuelle contre l'autorité. Ceci explique, et lui fait pardonner jusqu'à un certain point, ses sévérités à l'égard de ses contradicteurs ; il était appuyé par la cour de Rome et par tous ceux qui voulaient faire de l'Ordre à la fois une école de piété et de science ¹⁰⁷⁸.

Aussitôt élu général, il marcha à son double but, avec une persévérance qui ne connut jamais les hésitations, et une volonté dont la fermeté se fait sentir partout. Dès le lendemain de sa nomination, il traçait contre le parti des relâchés le programme des réformes, et en même temps provoquait la comparution à Città della Pieve, des frères Joachimites devant un tribunal ecclésiastique, qui les condamna à la prison perpétuelle. Il fallut l'intervention personnelle du cardinal Ottobonus, le futur Adrien V, pour que Jean de Parme restât en liberté et pût se retirer au couvent de Greccio.

Le premier chapitre qui se tint sous sa présidence, et dans les longues décisions duquel on retrouve partout sa trace, se rassembla à Narbonne en 1260. Il y fut chargé de composer une nouvelle vie de saint François ¹⁰⁷⁹.

On comprend facilement à quelles préoccupations répondait cette décision des Frères. Le nombre des légendes s'était beaucoup accru, car outre celles qui viennent d'être étudiées ou indiquées, il en existait d'autres dont quelques-unes ont entièrement disparu et il était également difficile à ceux qui partaient pour les missions lointaines, de faire un choix ou d'emporter tout.

La voie était donc toute indiquée au nouvel historien : il devait faire œuvre de compilateur et de pacificateur. Il n'y manqua point. Son livre est une véritable gerbe, ou plutôt, c'est une meule où l'infatigable auteur a entassé, un peu au hasard, les gerbes de ses prédécesseurs. La plupart du

temps il les insère à peu près telles quelles, se bornant à les raccourcir et à en enlever l'ivraie.

Aussi, quand on arrive à la fin de ces longues pages, a-t-on de saint François une impression fort vague ; on voit qu'il a été un saint, un fort grand saint, puisqu'il a accompli une quantité innombrable de miracles, grands et petits ; mais on éprouve un peu la même impression qu'en parcourant les galeries des marchands d'objets de piété. Toutes ces statues, qu'il s'agisse d'un saint Antoine abbé, d'un saint Dominique, d'une sainte Thérèse ou d'un saint Vincent de Paul, ont la même expression d'humilité douceâtre, d'extase un peu niaise. Ce sont des saints, si vous voulez, des thaumaturges ; ce ne sont pas des hommes ; celui qui les a faits, les a faits par métier, de procédé, aussi n'a-t-il rien mis de son cœur dans ces fronts toujours penchés, dans ces bouches au sourire blafard.

Dieu me garde de dire ou de penser que saint Bonaventure ne fût pas digne d'écrire une vie de saint François, mais les circonstances dirigeaient son travail, et on peut bien dire, sans lui faire injure, qu'il est heureux pour François, et surtout pour nous, que nous ayons sur le Poverello d'Assise d'autres biographies que celle du Séraphique Docteur ¹⁰⁸⁰.

Trois ans après, en 1263, il apportait son travail terminé au chapitre général convoqué à Pise sous sa présidence. Il y fut solennellement approuvé ¹⁰⁸¹.

Pensa-t-on alors qu'il suffirait de la présence de la nouvelle légende pour faire oublier les anciennes, c'est ce qu'on ne saurait dire ; mais il semble qu'on garda pour cette fois le silence à leur égard.

Il n'en fut pas de même au chapitre suivant. Celui-ci, réuni à Paris en 1266, prit une décision qui devait avoir de désastreux résultats pour les documents franciscains primitifs. Ce décret, émané d'une assemblée présidée par Bonaventure en personne, est trop important pour ne pas

être rapporté textuellement :

« Item, le chapitre général ordonne par obéissance que toutes les légendes du B. François faites jadis soient détruites. Les frères qui les trouveraient hors de l'Ordre devront tâcher de les faire disparaître, puisque la légende faite par le Général a été compilée sur les renseignements de ceux qui ont accompagné presque toujours le B. François ; tout ce qu'ils ont pu savoir d'une façon certaine et tout ce qui est prouvé y a été soigneusement inséré ¹⁰⁸². » Il eût été difficile d'être plus précis. On voit avec quelle persévérance Bonaventure poursuivait sa lutte contre les groupes extrêmes. Cette constitution nous explique la disparition presque complète des manuscrits de Celano et des Trois Compagnons, alors que dans certaines collections ceux de la légende de Bonaventure se comptent à peine.

Comme on le voit, Bonaventure avait voulu écrire une sorte de biographie officielle ou canonique ; il n'y réussit que trop. La plupart des récits que nous connaissons déjà ont passé dans son recueil, mais non sans souffrir parfois des déformations profondes. On ne saurait s'étonner de le voir glisser, avec plus de discrétion que Celano dans la Première Vie, sur la jeunesse de François, mais on regrette de le voir orner et matérialiser quelques-uns des plus jolis traits des légendes antérieures.

Il ne lui suffit pas que François ait entendu parler le crucifix de Saint-Damien ; il s'arrête pour bien marquer qu'il l'entendit corporeis auribus et qu'il n'y avait personne dans la chapelle à ce moment ! Le frère Monaldo au chapitre d'Arles voit apparaître saint François corporeis oculis. Il abrège souvent ses prédécesseurs, mais ce n'est pas pour lui une règle invariable. Arrivé au récit des stigmates, il lui consacre de longues pages ¹⁰⁸³, raconte une sorte de consultation faite par François pour savoir s'il pouvait les cacher et ajoute plusieurs miracles dus à ces

plaies sacrées ; plus loin il y revient encore pour montrer un certain Jérôme, chevalier d'Assise, voulant toucher de ses mains les clous miraculeux ¹⁰⁸⁴. Mais il est d'une discrétion significative dès qu'il s'agit des compagnons du Saint. Il ne nomme que trois des onze premiers disciples ¹⁰⁸⁵, et ne mentionne pas plus les frères Léon, Ange, Rufin, Masseo que leur adversaire, frère Élie. Par contre l'éloge qu'il fait de frère Illuminé semble bien significatif ¹⁰⁸⁶.

Quant aux récits que nous trouvons pour la première fois dans ce recueil, ils ne font guère regretter les sources inconnues qui auront été au service du fameux Docteur ; il semble que la guérison de Morico ramené à la santé par quelques boulettes de pain trempées dans l'huile de la lampe qui brûlait devant l'autel de la Vierge ¹⁰⁸⁷, n'a guère d'importance pour la vie de François, pas plus que l'histoire de cette brebis donnée à Jacqueline de Settesoli, éveillant sa maîtresse pour lui rappeler l'heure d'aller à la messe ¹⁰⁸⁸. Que penser de cette autre brebis de la Portioncule, qui accourait au chœur dès qu'elle y entendait la psalmodie des frères, et s'agenouillait dévotement pour l'élévation du Saint-Sacrement ¹⁰⁸⁹ ?

Tous ces traits dont on pourrait grossir la liste ¹⁰⁹⁰, révèlent le travail de la légende ; saint François devenait un grand thaumaturge, mais sa physionomie y perdait son originalité.

Le plus grand défaut de cette œuvre est en effet ce vague où l'on reste quant au caractère du Saint. Tandis que, dans les œuvres de frère Léon et même, jusqu'à un certain point, dans Celano, il y a les grandes lignes de l'histoire d'une âme, l'esquisse de ce drame émouvant d'un homme qui arrive à se conquérir lui-même, chez Bonaventure, tout ce travail intérieur disparaît devant les interventions divines ; son cœur est pour ainsi dire le lieu géométrique d'un certain nombre de visions ; il est un instrument passif dans

les mains de Dieu, et on ne voit vraiment pas pourquoi c'est lui qui a été choisi et non un autre.

Et pourtant Bonaventure était italien ; il avait vu l'Ombrie ; il avait dû s'agenouiller et célébrer les saints mystères dans la pauvre chapelle de la Portioncule, berceau de la plus noble réforme religieuse ; il avait conversé avec frère Égide et pu retrouver sur ses lèvres un écho des premières ardeurs franciscaines : mais hélas, rien de cet enivrement n'a passé dans son livre, et s'il faut tout dire, je le trouve bien inférieur à des documents tout à fait postérieurs, aux Fioretti par exemple ; car celles-ci ont saisi, en partie du moins, l'âme de François ; elles ont senti battre ce cœur tout plein de sensibilité, d'admiration, d'indulgence, d'amour, d'indépendance et d'insouciance.

X. — De laudibus de Bernard de Besse ¹⁰⁹¹.

L'œuvre de Bonaventure ne découragea pas les biographes. La valeur historique de leurs travaux est à peu près nulle, et nous n'essaierons même pas d'en dresser le catalogue.

Bernard de Besse, probablement originaire du Midi de la France ¹⁰⁹², et secrétaire de Bonaventure ¹⁰⁹³, fit un résumé des légendes antérieures : cette œuvre qui ne nous apporte aucune indication historique importante, n'intéresse guère que par le soin avec lequel l'auteur a noté les localités où reposent les frères morts en odeur de sainteté, elle raconte une foule de visions tendant toutes à prouver l'excellence de l'Ordre ¹⁰⁹⁴.

La publication de ce document présente cependant le grand avantage d'éclairer un peu la difficile question des sources. Plusieurs passages du De laudibus se retrouvent textuellement dans le Speculum Vitæ ¹⁰⁹⁵ ; or, comme un coup d'œil suffit à montrer que le Speculum n'a pas copié le De laudibus, il faut que Bernard de Besse ait eu devant

lui sinon le *Speculum Vitæ*, du moins un document du même genre.

III

SOURCES DIPLOMATIQUES

Nous rangeons dans cette catégorie tous les actes ayant un caractère d'authenticité publique, en particulier ceux qui ont été rédigés par la chancellerie pontificale.

Cette source de renseignements où chaque document porte avec lui sa date, est précisément celle qui a été le plus négligée jusqu'ici.

I. — Registres du Cardinal Hugolin.

Les documents de la chancellerie pontificale adressés au cardinal Hugolin, le futur Grégoire IX, et ceux qui émanent de la main de ce dernier, durant ses longs voyages comme légat apostolique 1096, ont une importance de premier ordre.

Il serait trop long d'en donner même une simple énumération. Ceux qui marquent des faits importants ont été indiqués avec exactitude dans le cours de ce travail. Qu'il suffise de dire qu'en rapprochant ces deux séries de documents et en faisant intervenir la date des bulles papales contresignées par Hugolin, on arrive à suivre presque jour par jour cet homme qui a été peut-être, sans en excepter saint François, celui dont la volonté a le plus profondément façonné l'institution franciscaine. On y voit aussi la part prépondérante que l'Ordre prit dès l'abord dans les préoccupations du futur souverain pontife, et on

arrive à une précision parfaite pour l'époque de ses rencontres avec saint François.

II. — Bulles.

Les bulles pontificales concernant les Franciscains ont été recueillies et publiées au siècle dernier par le Conventuel Sbaralea ¹⁰⁹⁷. Mais on n'en a tiré jusqu'ici à peu près aucun parti pour l'histoire des origines de l'Ordre ¹⁰⁹⁸.

En voici une liste sommaire ; on trouvera les détails dans le cours de l'ouvrage.

N° 1. 18 août 1218. — Bulle *Litteræ tuæ* adressée à Hugolin. Le pape lui permet d'accepter des donations de biens-fonds en faveur de femmes fuyant le monde (Clarisses) et de déclarer que ces monastères relèvent du Siège Apostolique.

N° 2. 11 juin 1219. — *Cum dilecti filii*. Cette bulle, adressée d'une manière générale à tous les prélats, est une sorte de sauf-conduit pour les Frères Mineurs ¹⁰⁹⁹.

N° 3. 19 décembre 1219. — *Sacrosancta romana*. Privilèges concédés aux Sœurs (Clarisses) de Monticelli près Florence.

N° 4. 29 mai 1220. — *Pro dilectis*. Le pape prie les prélats de France de faire bon accueil aux Frères Mineurs.

N° 5. 22 septembre 1220. — *Cum secundum*. Honorius. III prescrit un an de noviciat avant l'entrée dans l'Ordre ¹¹⁰⁰.

N° 6. 9 décembre 1220. — *Constitutus in præsentia*. Cette bulle concerne un prêtre de Constantinople qui avait fait vœu d'entrer dans l'Ordre. Comme il y est question de *frater Lucas Magister fratrum Minorum de partibus Romanicæ*, on a là un témoignage indirect, et d'autant plus précieux, sur l'époque à laquelle l'Ordre s'établit en Orient.

N° 7. 13 février 1221. — Nouvelle bulle pour le même prêtre.

N° 8. 16 décembre 1221. — Significatum est nobis. Ilonorius III recommande à l'évêque de Rimini de protéger les Frères de la Pénitence (Tiers Ordre).

N° 9. 22 mars 1222 ¹¹⁰¹. — Devotionis vestroë. Concède aux Franciscains de célébrer les offices en temps d'interdit sous certaines conditions.

N° 10. 29 mars 1222. — Ex parte Universitatis. Mission donnée aux Dominicains, aux Franciscains et aux frères de la Milice de Saint Jacques à Lisbonne.

N° 11, 12 et 13. 19 septembre 1222. — Sacrosancta Romana. Privilèges pour les monastères (Clarisses) de Lucques, Sienne et Pérouse.

N° 14. 29 novembre 1223. — Solet annuere. Approbation solennelle de la Règle qui est insérée dans la bulle.

N° 15. 18 décembre 1223. — Fratrum Minorum. Concerne les apostats de l'Ordre.

N° 16. 1^{er} décembre 1224. — Cum illorum. Autorisation lonnée aux Frères de la Pénitence d'assister aux offices en temps d'interdit, etc.

N° 17. 3 décembre 1224. — Quia populares tumultus. — Concession de l'autel portatif.

N° 18. 28 août 1225. — In hiis. Honorius rappelle à l'évêque de Paris et à l'archevêque de Reims le vrai sens des privilèges accordés aux Frères Mineurs.

N° 19. 7 octobre 1225. — Vineae Domini. Cette bulle contient diverses autorisations en faveur des Frères qui vont évangéliser le Maroc.

Citons encore la bulle Quo elongati, 28 septembre 1230 où Grégoire IX raconte la composition de la Règle par François d'une façon toute différente de saint Bonaventure ¹¹⁰².

Cette liste ne renferme que celles des bulles de Sbaralea qui peuvent directement ou indirectement jeter quelque

lumière sur la vie de saint François et sa création.

IV

CHRONIQUEURS DE L'ORDRE

I. — Chronique de frère Jourdain de Giano ¹¹⁰³.

Né à Giano en Ombrie, dans la contrée montagneuse qui forme vers le sud l'horizon d'Assise, frère Jourdain fut en 1221 l'un des vingt-six frères qui, sous la conduite de Césaire de Spire, partirent pour l'Allemagne. Il semble être resté attaché jusqu'à sa mort à cette province, alors que la plupart des frères, surtout ceux qui exerçaient des charges, étaient transférés, souvent à quelques mois de distance, d'un bout à l'autre de l'Europe. Il n'est donc pas étonnant qu'on l'ait fréquemment prié de mettre par écrit ses souvenirs. C'est au printemps de 1262 qu'il les dicta au frère Baudoin de Brandebourg. Il dut le faire avec joie, s'y étant préparé de longue date. Il raconte avec naïveté comment, dès 1221, au chapitre général de la Portioncule, il allait de groupe en groupe, interrogeant les frères qui partaient pour les missions lointaines sur leur nom, leur pays, afin de pouvoir dire plus tard, surtout s'ils venaient à être martyrisés : « Je les ai bien connus ¹¹⁰⁴ ! »

Sa chronique porte la trace de ces dispositions. Ce qu'il veut raconter, c'est l'introduction et les premiers développements de l'Ordre en Allemagne, et il le fait en énumérant, avec une complaisance qui a bien sa coquetterie, le nom d'une foule de frères ¹¹⁰⁵, et en datant soigneusement tous les événements. Ces détails fatigants pour un lecteur ordinaire, sont précieux pour l'historien ; il

y voit la diversité des milieux dans lesquels se recrutaient les frères, et la rapidité avec laquelle une poignée de missionnaires jetés en pays inconnu savaient rayonner, fonder de nouvelles stations et, en cinq ans, couvrir le Tyrol, la Saxe, la Bavière, l'Alsace et les provinces voisines d'un réseau de monastères.

Il est bon, cela va sans dire, de contrôler les indications chronologiques de Jourdain, car il débute en priant le lecteur de lui pardonner les erreurs qui ont pu lui échapper de ce chef ; mais un homme qui note ainsi dans sa mémoire ce qu'il veut plus tard raconter ou écrire, n'est pas un témoin ordinaire.

En lisant sa chronique, on croit entendre les souvenirs d'un vieux soldat, où certains détails sans valeur sont saisis et présentés avec une puissance de relief extraordinaire, où le narrateur ne sait pas résister à la tentation de se mettre en scène, au risque parfois d'embellir un peu la sèche réalité ¹¹⁰⁶.

Cette chronique fourmille en effet d'anecdotes un peu personnelles, mais fort naïves et bien venues, et qui, somme toute, portent en elles-mêmes le témoignage de leur authenticité. C'est déjà le parfum des Fioretti qui s'exhale de ces pages pleines de candeur et de virilité ; nous pouvons suivre les missionnaires étape par étape, puis, quand ils sont installés, pousser la porte du monastère, et lire au fond du cœur de ces hommes, dont beaucoup sont braves comme des héros et simples comme des colombes.

Cette chronique parle surtout, il est vrai, de l'Allemagne mais les premiers chapitres ont pour l'histoire de saint François une importance qui dépasse même celle des biographies. Grâce à Jourdain de Giano, nous sommes désormais renseignés sur les crises que traversa l'institution de François dès 1219 ; il nous fournit la base solidement historique qui semblait faire défaut aux

documents émanés des Spirituels, et réhabilite leur témoignage.

II. — Eccleston : Arrivée des Frères en Angleterre

1107.

Les renseignements que nous avons sur la vie de Thomas d'Eccleston sont fort peu de chose, car il n'a laissé aucune trace dans l'histoire de l'Ordre, pas plus que Simon d'Esseby auquel il dédie son travail. Sans doute originaire du Yorkshire, il semble n'avoir jamais quitté l'Angleterre. Durant vingt-cinq ans, il rassembla les éléments de son travail qui embrasse la suite des événements depuis 1224 jusqu'aux environs de l'an 1260. Les derniers faits qu'il raconte, se rapportent tous à des années très voisines de cette date.

D'une longueur presque double, le travail d'Eccleston est loin d'être aussi intéressant à la lecture que celui de Jourdain. Ce dernier avait vu à peu près tout ce qu'il racontait, de là un brio dans le récit qu'on ne saurait retrouver chez un auteur qui écrit surtout sur le témoignage d'autrui. De plus, tandis que Jourdain suit l'ordre chronologique, Eccleston a réparti ses récits sous une quinzaine de rubriques où les mêmes personnages reparaissent à chaque instant dans un pêle-mêle qui, à la longue, ne laisse pas de devenir fatigant. Enfin il y a dans ce document un fond de particularisme étonnant. L'auteur ne veut pas seulement prouver que les frères anglais sont des saints, il veut nous montrer que la province d'Angleterre surpasse toutes les autres 1108 par sa fidélité à la Règle et son courage contre les fauteurs de nouveautés, en particulier contre frère Élie.

Mais ces quelques défauts ne doivent pas faire perdre de vue la vraie valeur de ce document. Il est de ceux qu'il faut lire et relire pour en saisir toute la portée, pour en

comprendre tous les détails. Il embrasse ce qu'on pourrait appeler la période héroïque du mouvement franciscain anglais, et la raconte avec une extrême naïveté.

En dehors de toute question historique, il y aurait là de quoi intéresser tous ceux que captive le spectacle des conquêtes morales. Le mardi 10 septembre 1224, les Frères Mineurs abordaient à Douvres. Ils étaient neuf : un prêtre, un diacre, deux qui n'avaient que les ordres mineurs, cinq laïques. Ils courent à Cantorbéry, à Londres, à Oxford, à Cambridge, à Lincoln, à York, et moins de dix ans après, tous ceux qui ont laissé une trace dans l'histoire de la science ou de la sainteté s'étaient joints à eux ; qu'il suffise de nommer Adam de Marisco, Richard de Cornouailles, l'évêque Robert Grossetête, une des figures les plus fières et les plus pures du moyen âge, et Roger Bacon, ce moine persécuté qui, devançant les temps de quelques siècles, abordait et résolvait au fond de son cachot les problèmes de l'autorité et de la méthode, avec une rigueur et une puissance que le XVI^e siècle aura peine à surpasser.

Il est impossible que dans un pareil mouvement, les faiblesses et les passions humaines ne se révèlent çà et là, mais il faut savoir gré à notre chroniqueur de ne pas l'avoir caché. Grâce à lui, nous pouvons oublier un instant l'heure actuelle, revivre dans cette première chapelle de Cambridge, si pauvre que le charpentier n'avait mis qu'une journée à la bâtir, y entendre trois frères chanter matines durant la nuit, et cela avec tant d'ardeur qu'un d'entre eux, — si boiteux que ses deux compagnons devaient le porter, — pleurait de joie à chaudes larmes ; c'est qu'en Angleterre, comme en Italie, l'évangile franciscain était un évangile de paix et de joie. Cependant la laideur morale leur inspirait une pitié que nous ne connaissons plus : il y a peu de traits historiques plus beaux que celui de ce frère Geoffroy de Salisbury confessant Alexandre de

Bissingburn : le noble pénitent accomplissait ce devoir sans attention, ayant l'air de raconter une histoire quelconque ; soudain son confesseur fond en larmes, le fait rougir de honte, lui arrache aussi des pleurs et le bouleverse si bien qu'il demande à entrer dans l'Ordre.

Les morceaux peut-être les plus intéressants sont ainsi ceux où Thomas nous montre les frères dans l'intimité : ici buvant de la bière aigre, là courant en acheter à crédit, malgré la Règle, pour l'offrir à deux confrères qui ont été maltraités, ou bien encore se serrant autour de frère Salomon, qui vient de rentrer glacé de froid et qu'on ne sait comment réchauffer, sicut porcis mos est eum comprimendo foverunt, dit le pieux narrateur ¹¹⁰⁹. Tout cela est entremêlé de rêves, de visions, d'apparitions sans nombre ¹¹¹⁰ qui nous montrent une fois de plus combien les idées les plus familières aux esprits religieux du XIII^e siècle étaient différentes de celles qui hantent les cerveaux et les cœurs d'aujourd'hui.

Les renseignements donnés par Eccleston n'auront guère à intervenir dans ce livre que d'une façon indirecte, mais s'il parle peu de François il parle fort longuement de quelques-uns des hommes qui ont été le plus mêlés à sa vie.

III. — Chronique de fra Salimbene ¹¹¹¹.

Aussi célèbre que peu connue, cette chronique est d'une utilité tout à fait secondaire en ce qui concerne la vie de saint François. Son auteur, né le 9 octobre 1221, n'entra dans l'Ordre qu'en 1238 et écrivit ses mémoires de 1282-1287 ; aussi est-ce surtout pour les années du milieu du XIII^e siècle que son importance est capitale. Malgré cela, on est étonné du peu de place que tient la rayonnante figure du maître dans ces longues pages, et cela même

indique, mieux que de longues considérations, la chute profonde de l'idée franciscaine.

IV. — La Chronique des Tribulations par Angelo Clareno ¹¹¹².

Cette chronique fut écrite aux environs de 1330 : on pourrait donc s'étonner de la voir paraître au nombre des sources à consulter sur la vie de saint François mort plus d'un siècle auparavant ; mais le tableau que Clareno nous y fait des premiers temps de l'Ordre tire son importance du fait qu'il l'a tracé en faisant sans cesse appel à des témoins oculaires, et précisément à ceux dont les ouvrages ont aujourd'hui disparu.

Angelo Clareno appelé d'abord Pietro da Fossombrone ¹¹¹³ du nom de sa ville natale, et parfois da Cingoli, sans doute à cause du petit couvent où il fit profession, appartenait déjà vers 1265 au parti des zélanti de la Marche d'Ancône. Traqué et persécuté par ses adversaires pendant toute sa vie, il mourut en odeur de sainteté, le 15 juin 1339, dans le petit ermitage de Santa Maria de Aspro, au diocèse de Marsico dans la Basilicate.

Grâce aux documents publiés, nous pouvons maintenant suivre pour ainsi dire jour par jour, non pas seulement les circonstances extérieures de sa vie, mais le travail intérieur de son âme. Avec lui nous voyons revivre un Franciscain authentique, un de ces hommes qui, tout en voulant rester les fils soumis de l'Église, ne pouvaient se résoudre à laisser s'envoler dans le domaine du rêve, l'idéal qu'ils avaient salué. Bien souvent ils côtoyèrent l'hérésie ; il y a dans leurs paroles contre les mauvais prêtres et les pontifes indignes une amertume que les sectaires du XVI^e siècle ne dépasseront pas ¹¹¹⁴. Souvent aussi ils semblent renoncer à toute autorité pour en appeler en dernier

ressort au témoignage intérieur du Saint-Esprit ¹¹¹⁵, et pourtant le protestantisme aurait tort d'aller se chercher des ancêtres parmi eux. Non, ils voulurent mourir comme ils avaient vécu, dans la communion de cette Église qui était pour eux une marâtre, mais qu'ils aimaient avec cette passion héroïque que quelques ci-devant nobles mirent en 93 à aimer la France, même gouvernée par les Jacobins, et à verser leur sang pour elle.

Clareno et ses amis ne croyaient pas seulement que saint François avait été un grand saint ; mais, à cette conviction qui était aussi celle des frères de la commune observance, ils ajoutaient la persuasion que l'œuvre du Stigmatisé ne pouvait être continuée que par des hommes atteignant à sa stature morale, à laquelle on pourrait arriver à force de foi et d'amour. Ils furent de ces violents qui ravissent le royaume des cieux ; aussi, quand au sortir des frivoles et séniles préoccupations quotidiennes, on se trouve en face d'eux, on se sent à la fois rapetissé et grandi, car on découvre tout à coup dans le cœur humain des puissances inespérées et comme des claviers inconnus.

Il y a un apôtre de Jésus auquel il est difficile de ne pas penser en lisant la chronique des Tribulations et la correspondance d'Angelo Clareno, c'est saint Jean. Entre les écrits de l'apôtre de l'amour et ceux du Franciscain il y a des conformités de style d'autant plus frappantes qu'ils ont été rédigés dans une langue différente. Des deux côtés on sent une âme de vieillard, où tout n'est qu'amour, pardon, besoin de sainteté, et qui pourtant parfois vibre tout à coup, comme jadis celle du voyant de Patmos, d'indignation, de colère, de pitié, de terreur et de joie, quand l'avenir se découvre et laisse deviner la fin de la grande tribulation.

Les œuvres de Clareno sont donc, dans le sens le plus étroit du mot, des écrits de parti : il s'agit de savoir si l'auteur n'aurait pas sciemment dénaturé les faits ou mutilé

les textes. A cette question on peut répondre hardiment : non. Il commet des erreurs ¹¹¹⁶, surtout dans les premières pages, mais elles ne sont pas de celles qui pourraient diminuer notre confiance.

En bon Joachimite, il pensait que 1 Ordre aurait à traverser sept tribulations avant le triomphe définitif. Le pontificat de Jean XXII marquait, croyait-il, le commencement de la septième : il se recueillit alors pour faire, sur la demande d'un ami, l'histoire des six premières ¹¹¹⁷.

Son récit de la première est précédé tout naturellement d'une introduction ayant pour but d'exposer au lecteur, en prenant comme cadre la vie de saint François, l'intention que celui-ci avait eue en composant la Règle et en dictant le Testament.

Né entre 1240 et 1250, Clarenò eut à son service le témoignage de plusieurs des premiers disciples ¹¹¹⁸ : il se trouva en relations avec Ange de Rieti ¹¹¹⁹, Égide ¹¹²⁰ et avec ce frère Jean, compagnon d'Égide, mentionné dans le prologue de la Légende des Trois Compagnons ¹¹²¹.

Sa chronique forme donc comme une suite de cette légende ; ce sont les noms des membres du petit cénacle de Greccio qui viennent nous la recommander ; c'est aussi la même inspiration.

Mais écrivant de longues années après la mort de ces frères, Clarenò sentit le besoin de s'appuyer aussi sur les témoignages écrits ; il rappelle à plusieurs reprises les quatre légendes auxquelles il emprunte une partie de ses récits : ce sont celles de Jean de Ceperano, de Thomas de Celano, de Bonaventure et de frère Léon ¹¹²².

L'œuvre de Bonaventure n'est mentionnée là que pour mémoire ; Clarenò ne lui fait aucun emprunt, tandis qu'il cite de longs passages de Jean de Ceperano ¹¹²³, de Thomas de Celano ¹¹²⁴ et de frère Léon ¹¹²⁵.

A ceux-ci Clareno demanda pour la vie de saint François des récits contenant plusieurs indications nouvelles extrêmement curieuses 1126.

Je me suis particulièrement arrêté à ce document parce que sa valeur me semble n'avoir pas été encore appréciée avec équité. On est toujours d'un parti ; les documents qu'il faut le plus tenir en quarantaine ne sont pas ceux dont la tendance est manifeste, ce sont ceux où elle se dissimule habilement.

La vie de saint François et toute une partie de l'histoire religieuse du XIII^e siècle, nous apparaîtront sans doute sous un jour bien différent, lorsqu'on pourra étudier les documents émanés du parti vainqueur, en les complétant enfin par ceux du parti vaincu.

De même que la première légende de Thomas de Celano est dominée par le désir d'associer étroitement saint François, Grégoire IX et frère Élie, la chronique des Tribulations s'inspire d'un bout à l'autre de la pensée que les troubles de l'Ordre, et pour dire le mot, que l'apostasie a commencé dès 1219. Cette thèse vient de trouver dans la Chronique de Jourdain de Giano une éclatante confirmation.

V. — Les Fioretti 1127.

Avec les Fioretti nous entrons définitivement dans le domaine de la légende. Ce bijou littéraire raconte la vie de François, de ses compagnons et de ses disciples, telle qu'elle apparaissait au commencement du XIV^e siècle à l'imagination populaire. Nous n'avons pas à nous arrêter à la valeur littéraire de ce document, une des productions les plus exquises du moyen âge religieux, mais on peut bien dire qu'au point de vue historique, il ne mérite pas l'injuste oubli où on l'a laissé.

Le courage a manqué à la plupart des auteurs pour réviser la sentence prononcée contre lui, d'un cœur bien léger cependant, par les successeurs de Bollandus. Comment s'arrêter à une œuvre que le P. Suyskens n'avait même pas daigné lire ¹¹²⁸ !

Ce qui donne cependant à ces récits un prix inestimable, c'est ce qu'on pourrait appeler, faute de mieux, leur atmosphère. Ils sont légendaires, transformés, exagérés, faux même si l'on veut, mais il y a quelque chose qu'ils nous rendent avec un coloris d'une vivacité et d'une intensité qu'on chercherait vainement ailleurs : le milieu dans lequel vécut saint François. Mieux qu'aucune autre biographie, les Fioretti nous transportent là-bas en Ombrie, et au milieu des montagnes de la Marche d'Ancône, pour nous en faire voir les ermitages, et nous mêler à la vie moitié puérile et moitié angélique, qui était celle de leurs habitants.

Il est difficile de se prononcer sur le nom de l'auteur. Son rôle se borne du reste à recueillir, dans la tradition écrite et dans la tradition orale, les fleurs de son bouquet. La question de savoir s'il écrivit en latin ou en italien a été fort discutée : ce qui est sûr, c'est que si son œuvre est antérieure aux Conformités ¹¹²⁹, elle est de peu postérieure à la chronique des Tribulations, car il serait étrange qu'elle ne fît aucune mention d'Angelo Clareno, si elle avait été écrite après sa mort.

Ce livre est en effet une chronique essentiellement locale ¹¹³⁰ ; l'auteur a voulu dresser un monument à la gloire des Frères Mineurs de la Marche d'Ancône. Cette province, qui est évidemment la sienne, « n'a-t-elle pas ressemblé au ciel resplendissant d'étoiles ? Les saints frères qui l'ont habitée ont, « comme les astres du ciel, illuminé et orné l'Ordre de saint François, remplissant le monde de leurs exemples et de leurs enseignements ». Aussi en connaît-il les plus petits villages ¹¹³¹, ayant tous à quelque distance leur

monastère, bien isolé, d'ordinaire près d'un torrent, à la lisière d'un bois, et au-dessus de lui, vers les cimes, quelques cellules presque inaccessibles, asiles des frères encore plus épris que les autres de contemplation et de retraite ¹¹³².

Les chapitres qui concernent saint François et les frères d'Ombrie ne sont là que comme une sorte d'introduction ; Égide, Masseo, Léon d'un côté, sainte Claire de l'autre, viennent témoigner que l'idéal, à la Portioncule et à Saint-Damien, avait bien été celui auquel plus tard Jacques de Massa, Pierre de Monticulo, Conrad d'Offida, Jean de Penna, Jean de l'Alverne tâchaient d'atteindre.

Tandis que la plupart des autres légendes nous donnent la tradition franciscaine des grands couvents, les Fioretti sont à peu près le seul document qui nous la rende telle qu'elle se perpétuait dans les ermitages et parmi le peuple. A défaut d'une exactitude de détail, les traits qui y sont racontés contiennent en eux une vérité supérieure : le ton est juste. Voici des paroles qui n'ont jamais été prononcées, des faits qui ne sont pas arrivés, mais l'âme et le cœur des premiers Franciscains ont bien été tels qu'ils sont ici dépeints.

Les Fioretti ont cette vérité vivante que donne le pinceau. Il manque quelque chose à la physionomie du Poverello quand on oublie sa conversation avec frère Léon sur la joie parfaite, son voyage à Sienne avec Masseo, ou même la conversion du loup de Gubbio.

Il ne faudrait cependant pas exagérer le côté légendaire des Fioretti, il n'y a pas plus de deux ou trois de ces récits dont le noyau ne soit historique et facile à retrouver. Le fameux épisode du loup de Gubbio, qui est sans doute le plus merveilleux de toute la série, n'est, pour parler comme les graveurs, que le troisième état du récit des brigands de Monte-Casale ¹¹³³, fondu avec une légende de l'Alverne.

Les récits se pressent dans ce livre, comme des volées de souvenirs qui arrivent pêle-mêle, et où des détails insignifiants occupent bien plus de place que les plus grands événements : notre mémoire est, en effet, une grande enfant, et ce qu'elle retient d'un homme, c'est d'ordinaire un trait, un mot, un geste. L'histoire scientifique fait effort pour réagir, pour marquer la valeur relative des faits, amener ce qui est important au premier plan, rejeter ce qui est secondaire, dans la pénombre. Ne se trompe-t-elle pas ? Y a-t-il de l'important et du secondaire ? Ou plutôt peut-on arriver à le marquer ?

L'imagination populaire a raison : ce qu'il faut retenir d'un homme, c'est le regard dans lequel il s'est mis tout entier, c'est un cri du cœur, c'est un geste qui a exprimé la personnalité. Tout Jésus n'est-il pas dans les paroles du dernier souper ? Et tout saint François, dans son allocution à frère loup, et son sermon aux oiseaux ?

Gardons-nous donc bien de mépriser ces documents où les premiers Franciscains se sont racontés tels qu'ils se voyaient. Écloses sous le ciel de l'Ombrie, au pied des oliviers de Saint-Damien ou des sapins de la Marche d'Ancône, ces fleurettes sauvages ont un parfum et une originalité qu'on attendrait en vain de fleurs entourées des soins d'un savant jardinier.

Appendices des Fioretli.

Dans le premier de ces appendices, le compilateur a réparti en cinq chapitres tous les renseignements qu'il a pu recueillir sur les stigmates ¹¹³⁴. Il est facile de comprendre le succès des Fioretti. Le peuple s'éprit d'amour pour ces récits où saint François et ses compagnons apparaissaient tout à la fois plus humains et plus divins que dans les autres légendes ; aussi éprouva-t-on bien vite le besoin de les compléter pour en faire une véritable biographie ¹¹³⁵.

Le second, intitulé Vie de frère Junipère, n'a qu'un rapport assez indirect avec saint François ; il mérite cependant d'être étudié, car il présente le même genre d'intérêt que le recueil principal, auquel il n'est sans doute guère postérieur. Dans ces quatorze chapitres on trouve les principaux traits de la vie de ce frère, dont les folles et saintes bizarreries défrayent encore les conversations des monastères ombriens. Ces pages sans prétention nous découvrent une partie de l'âme franciscaine. Les historiens officiels avaient cru devoir garder le silence sur ce frère qui leur paraissait surtout un indiscret personnage, fort encombrant devant les laïques pour le bon renom de l'Ordre. Ils avaient raison à leur point de vue, mais il faut savoir gré aux Fioretti de nous avoir conservé cette physionomie si gaie, si modeste et d'une bonhomie parfois si malicieuse. Certainement saint François ressemblait plus à Junipère qu'à frère Élie ou à saint Bonaventure ¹¹³⁶.

Le troisième : Vie de frère Égide, nous raconte la vie du fameux extatique ¹¹³⁷.

On retrouve, en lisant les textes si défectueux que nous donnent les éditions actuelles, la main d'un annotateur dont les indications se seront glissées dans le texte ¹¹³⁸ ; mais malgré cela, cette vie à un charme singulier. Ce frère toujours errant, dont une des principales préoccupations est de vivre de son travail, est une des figures les plus originales et les plus heureuses de l'entourage de saint François, et c'est dans son genre de vie qu'il faut aller chercher le sens véritable de quelques-uns des passages de la Règle et précisément de ceux qui ont eu le plus à souffrir des entreprises des exégètes.

Le quatrième renferme les sentences favorites de frère Égide ; elles n'ont d'autre importance que de montrer les tendances de l'enseignement franciscain primitif. Ce sont des conseils courts, précis, pratiques, imprégnés de mysticisme, et dans lesquels cependant le bon sens ne perd

jamais ses droits. Le recueil tel qu'il est dans les Fioretti, est sans doute peu postérieur à Égide, car dès 1385 Barthélemy de Pise en fournit un beaucoup plus long ¹¹³⁹.

VI. — Chronique des XXIV Généraux ¹¹⁴⁰.

On y trouve à la suite de la vie de François celle de la plupart de ses compagnons, puis les événements survenus sous les vingt-quatre premiers généraux.

VII. — Les Conformités de Barthélemy de Pise ¹¹⁴¹.

Le Livre des Conformités, auquel frère Barthélemy de Pise consacra plus de quinze années de sa vie ¹¹⁴², semble n'avoir été lu que d'une manière distraite par la plupart des auteurs qui en ont parlé ¹¹⁴³. Il est juste d'ajouter à leur décharge qu'il serait difficile de trouver un ouvrage d'une lecture plus pénible : les mêmes faits y reviennent jusqu'à dix et quinze fois et finissent par fatiguer les nerfs les moins délicats.

C'est à cela sans doute qu'il faut attribuer l'oubli dans lequel on le laisse. Je n'hésite cependant pas à y voir l'ouvrage le plus important qui ait été fait sur la vie de saint François. Évidemment l'auteur ne se place pas au point de vue de la critique historique telle qu'on la comprend aujourd'hui, mais s'il faut renoncer à voir en lui un historien, on peut hardiment le placer au premier rang des compilateurs ¹¹⁴⁴.

Les Bollandistes, en l'étudiant à fond, auraient vu bien plus clair dans la difficile question des sources, et auraient épargné aux auteurs qui les ont suivis une foule d'erreurs et d'interminables recherches ¹¹⁴⁵.

Partant de l'idée que la vie de François avait été une imitation parfaite de celle de Jésus, Barthélemy voulut

rassembler, sans en laisser perdre un seul, tous les traits de la vie du Poverello épars dans les diverses légendes encore connues de son temps.

Il regrettait que Bonaventure, en empruntant les récits de ses prédécesseurs, les eût souvent écourtés ¹¹⁴⁶, et voulait les conserver dans leur fleur originale. Mieux placé que personne pour mener à bien un pareil travail, puisqu'il avait à sa disposition les archives du Sacro-Convento d'Assise, on peut dire qu'il n'a rien omis d'important et qu'il a fait entrer dans son ouvrage des morceaux considérables de presque toutes les légendes qui parurent au XIII^e et au XIV^e siècle ; on ne les y retrouve que par fragments, il est vrai, mais avec une parfaite exactitude ¹¹⁴⁷.

Lorsque ses recherches n'aboutissent pas il l'avoue simplement, sans vouloir compléter les témoignages écrits par ses propres suppositions ¹¹⁴⁸. Il va plus loin et fait un véritable triage parmi les documents qu'il a sous les yeux, laissant de côté ceux qui lui paraissent peu sûrs ¹¹⁴⁹. Enfin il a soin d'indiquer les passages dans lesquels il n'a pour autorité qu'un témoignage oral ¹¹⁵⁰.

Comme il cite presque continuellement les légendes de Celano, des Trois Compagnons et de Bonaventure, et que ces citations se trouvent à la vérification littéralement exactes, aussi bien que celles du Testament, des diverses règles, ou des bulles pontificales, il semble naturel d'en conclure qu'il aura porté la même exactitude dans les citations que nous ne pouvons pas contrôler et dans lesquelles nous retrouvons de longs fragments d'ouvrages qui ont disparu ¹¹⁵¹.

Les citations qu'il fait de Celano ne présentent aucune difficulté ; elles sont toutes exactes, correspondant tantôt à la Première, tantôt à la Seconde Légende ¹¹⁵².

Celles de la Légende des Trois Compagnons sont exactes ; mais il semble que Barthélemy les ait puisées

dans un texte passablement différent de celui que nous avons ¹¹⁵³.

Là où la question se complique et devient délicate, c'est avec les citations de la *Legenda Antiqua*. Y a-t-il donc eu un ouvrage de ce nom ? Certains auteurs, et parmi eux le Bollandiste Suyskens, semblent pencher pour la négative et croire que citer l'*Amiqua Legenda* revient à peu près à se référer d'une manière vague à la tradition. D'autres, parmi les contemporains, ont cru qu'après l'approbation et l'adoption définitive par l'Ordre de la *Legenda Major* de Bonaventure on avait appelé *Legenda Antiqua* les légendes antérieures et en particulier celles de Celano. Les Conformités nous permettent de serrer la question d'un peu plus près. On y trouve en effet des passages de la *Legenda Antiqua* qui reproduisent la Première Vie de Celano ¹¹⁵⁴. D'autres présentent des points de contact avec la Seconde, parfois d'une exactitude littérale ¹¹⁵⁵, mais souvent ce sont les mêmes récits présentés d'une manière trop différente pour qu'on y voie des emprunts ¹¹⁵⁶.

Enfin il y a beaucoup de ces extraits de la *Legenda Antiqua* dont nous ne retrouvons la source nulle part dans les documents dont il vient d'être question ¹¹⁵⁷. Ceci suffirait pour démontrer qu'elle ne se confond pas avec eux. Elle les a absorbés en y apportant certains changements ou en les complétant par d'autres ¹¹⁵⁸.

En étudiant les fragments que nous a conservés Barthélemy de Pise on voit aussitôt que ce recueil appartenait à la tendance des zélateurs de la pauvreté ; on pourrait donc être tenté d'y voir l'ouvrage de frère Léon.

Mais il y a fort heureusement un passage où Barthélemy de Pise cite comme étant de Conrad d'Offida un fragment qu'il avait déjà cité précédemment comme emprunté à l'*Antiqua Legenda* ¹¹⁵⁹. Je ne voudrais pas exagérer la valeur d'une indication isolée ; mais faire de Conrad d'Offida l'auteur de cette compilation semble une

hypothèse tout à fait plausible. Ce que nous savons de lui, de ses tendances, de ses luttes pour la stricte observance, concorde avec ce que les fragments connus de l'Antiqua Legenda nous permettent d'induire sur son auteur ¹¹⁶⁰.

Quoi qu'il en soit, il semble que dans ce recueil les récits aient été donnés (la principale source étant la légende de frère Léon ou des Trois Compagnons avant sa mutilation) d'une manière bien moins écourtée que dans la Seconde Vie de Celano. Cette œuvre ne dut guère être qu'une seconde édition de celle de frère Léon, complétée çà et là de quelques traits nouveaux et surtout d'exhortations à la persévérance à l'adresse des zéloteurs persécutés ¹¹⁶¹.

VIII. — Chronique de Glassberger ¹¹⁶².

Cet ouvrage écrit vers 1508 ne saurait évidemment être classé parmi les sources proprement dites ; mais il nous présente, sous une forme commode, l'histoire générale de l'Ordre, et, grâce à ses citations, permet de vérifier certains passages des légendes primitives dont Glassberger avait le manuscrit sous les yeux. Il en est ainsi en particulier pour la chronique de frère Jourdain de Giano qu'il a insérée presque tout entière dans son travail.

IX. — Chronique de Marc de Lisbonne ¹¹⁶³.

Cette œuvre est du même genre que celle de Glassberger ; elle ne peut être utilisée que par surcroît. Il y a cependant une série de faits où elle a une valeur particulière, c'est quand il s'agit des missions franciscaines en Espagne et au Maroc ; l'auteur eut sur ce sujet des documents qui n'étaient pas parvenus aux frères des pays éloignés.

V

CHRONIQUEURS ÉTRANGERS A L'ORDRE

I. — Jacques de Vitry.

Les documents suivants que nous ne pouvons qu'indiquer brièvement ont une inappréciable valeur ; ils émanent d'hommes particulièrement bien placés pour nous dire l'impression que le prophète ombrien produisit sur sa génération.

Jacques de Vitry ¹¹⁶⁴ a laissé de longues pages sur saint François. En homme prudent qui a vu déjà bien des fous religieux, il se réserve d'abord ; mais bientôt ce sentiment disparaît, et on ne trouve plus chez lui qu'une admiration humble et émue pour l'homme apostolique.

La page la plus pittoresque et la plus précise peut-être, écrite par ce prélat sur le mouvement franciscain, se trouve dans une lettre datée de 1216. Nous l'avons citée longuement ¹¹⁶⁵.

Il rencontra de nouveau François en Orient et en parle dans une lettre qu'il écrivit au lendemain de la prise de Damiette (novembre 1219) à ses amis de Lorraine pour la leur raconter. Quelques lignes lui suffisent pour décrire saint François et marquer son irrésistible influence. Il n'est pas un seul passage chez les biographes franciscains qui donne une idée plus vivante de l'apostolat du Poverello ¹¹⁶⁶.

Il y revient beaucoup plus longuement dans son *Historia Occidentalis*, en lui consacrant le chapitre XXXII de ce curieux ouvrage ¹¹⁶⁷. Ces pages vibrantes d'enthousiasme furent écrites du vivant même de François ¹¹⁶⁸, au moment où les membres les plus éclairés de l'Église qui s'étaient

crus au soir du monde, in vespere mundi tendentis ad occasum, virent tout à coup du côté de l'Ombrie les clartés d'un nouveau matin.

II. — Thomas de Spalato.

Un archidiacre de la cathédrale de Spalato qui, en 1222, sans doute, faisait ses études à Bologne, nous a laissé un portrait bien vivant de saint François, et le souvenir de l'impression que produisirent ses prédications dans cette savante ville¹¹⁶⁹. Dans son récit passe quelque chose de son enthousiasme ; on sent que cette journée du 15 août 1222, où il rencontra le Poverello d'Assise, resta l'une des meilleures de sa vie ¹¹⁷⁰.

III. — Chroniqueurs divers.

Le Continuateur de Guillaume de Tyr ¹¹⁷¹ nous apporte un nouveau récit de la tentative faite par François pour convertir le Soudan. Cette narration, la plus longue de toutes celles que nous avons sur ce sujet, ne contient cependant aucun trait essentiel nouveau, mais elle fournit un témoignage de plus en faveur de l'historicité des légendes franciscaines.

Mentionnons enfin deux chroniques rédigées du vivant même de saint François et qui, sans fournir aucune indication nouvelle, parlent de sa fondation avec exactitude et prouvent combien le mouvement de rénovation religieuse parti de l'Ombrie s'était rapidement propagé jusqu'aux extrémités de l'Europe. Le chroniqueur anonyme de Monte-Sereno ¹¹⁷² écrivait en effet vers 1225, et nous raconte, non sans un amer regret, les brillantes conquêtes des Franciscains.

Burchard ¹¹⁷³, abbé Prémontré d'Ursperg, mort en 1226, qui avait été à Rome en 1211, nous laisse une bien curieuse appréciation de l'Ordre.

Les Frères Mineurs lui apparaissent un peu comme un rameau orthodoxe des Pauvres de Lyon. Il veut même que le pape, en approuvant les Franciscains, ait eu pour but de satisfaire dans la mesure du possible les aspirations manifestées par cette hérésie et par celle des Humiliés.

Il est impossible d'attribuer une valeur quelconque aux longues pages consacrées à saint François par Matthieu Paris ¹¹⁷⁴. Si ses renseignements sont justes dès qu'il s'agit de l'activité des frères, qu'il pouvait voir à l'œuvre autour de lui ¹¹⁷⁵, ils sont absolument fantaisistes dès qu'il s'agit de la vie même de François, et on ne peut que s'étonner de voir M. Hase ¹¹⁷⁶ s'arrêter au récit des stigmates du moine anglais.

La notice qu'il consacre à François contient presque autant d'erreurs que de phrases ; il le fait naître d'une famille illustre par sa noblesse, lui fait étudier dès l'enfance la théologie (hoc didicerat in litteris et theologicis disciplinis qui bus ab ætate tenera incubuerat, usque ad notitiam perfectam), etc. ¹¹⁷⁷.

Il serait peu utile d'allonger cette liste et de mentionner ceux des chroniqueurs qui se sont bornés à marquer la fondation de l'Ordre, son approbation et la mort de saint François ¹¹⁷⁸, ou ceux qui ont longuement parlé de lui, mais en copiant tout simplement une légende franciscaine ¹¹⁷⁹.

Il suffit de signaler pour mémoire le long chapitre de la Légende dorée, consacré à saint François. Jacques de Voragine (mort en 1298) y résume avec exactitude, mais sans ordre, les traits essentiels des premières légendes et en particulier de la Seconde Vie par Celano ¹¹⁸⁰.

[Indiquons encore l'inscription de l'abside de Santa Maria Maggiore ou Chiesa del Vescovado à Assise, elle porte simplement : tempore fratris Francisci et domini Guidi. Elle est bien informe, ce n'est pas une inscription officielle. On en connaît du même temps à Assise qui ont un tout autre aspect. Celle-ci est l'œuvre hâtive et maladroite d'un ouvrier qui a voulu mettre là le nom de celui qu'il aimait : frère François.

Une autre inscription intérieure qui a disparu, mais a été conservée par un historien d'Assise du XVIII^e siècle ¹¹⁸¹, disait : Sanctus Franciscus hanc tribunam fieri fecit anno Domini MCCXVI. Sancta Maria ora pro nobis ¹¹⁸².

Cette inscription a son importance, elle montre que l'activité de saint François comme réparateur d'églises a été bien plus importante qu'on ne le pense généralement.]

J'ai renoncé à dresser une bibliographie complète des ouvrages concernant saint François, ce travail ayant été fort bien fait par M. l'abbé Ulysse Chevalier dans son Répertoire des sources historiques du moyen âge : Bio-Bibliographie, col. 765-767 et 2588-2590. Paris, 1 vol. in-4°, 1876-1888. J'y renvoie les lecteurs.

OPUSCULES DE CRITIQUE HISTORIQUE

Publiés sous la direction de Paul SABATIER

Opuscules de Critique historique. T. I. A. G. Little, le R. P. Pierre Mandonnet et Paul Sabatier, in-8° de xii et de 397 pages 35 fr.

Opuscules de Critique historique. T. II. Auguste Cholat, Léon de Kerval, Louis Katona et Paul Sabatier, in-8° de xii et 414 pages 40 fr.

On vend séparément les fascicules suivants faisant partie du

TOME I

FASCICULE I. — *Regula Antiqua fratrum et sororum de Pœnitentia seu tertii ordinis sancti Francisci*. Nunc primum edidit Paul Sabatier, in-8°. 5 fr.

FASCICULE II. — *Description du Manuscrit franciscain de Liegnitz (Silésie)*, par Paul Sabatier, in-8°. 2 fr. 50

FASCICULE III. — *S. Francisci Legendæ Veteris fragmenta quædam*. Edidit et notis illustravit Paul Sabatier, in-8°. 6 fr.

FASCICULE V. — *Description du Manuscrit Canonici Miscell. 525 de la Bibliothèque Bodleienne*, par A. G. Little, ex-professeur de l'Université de Galles (Cardiff), in-8°. 3 fr. 50

FASCICULE VI. — *Description du Speculum Vitæ Beati Francisci et sociorum ejus* (éd. de 1504), par Paul Sabatier, in-8°. 7 fr. 50

TOME II

FASCICULE VII. — *Nouveaux travaux sur les documents franciscains*, par Paul Sabatier, in-8°. 3 fr.

(Voir la suite au verso.)

FASCICULE IX. — *Description du Manuscrit franciscain de Budapest (Antiqua Legenda S. Francisci)*, par Louis Katona, professeur à l'Université de Budapest, in-8°. 2 fr. 50

FASCICULE X. — *Examen de quelques travaux récents sur les opuscules de saint François*, par Paul Sabatier, in-8°. 3 fr. 50

FASCICULE XI. — *Examen de la Vie de frère Elie du Speculum Vitae*. Trois fragments inédits, par Paul Sabatier, in-8°. 6 fr

FASCICULE XII-XIV. — *L'évolution et le développement du merveilleux dans les légendes de saint Antoine de Padoue*, par Léon de Kerval, in-8°. 7 fr. 50

FASCICULE XV. — *Examen critique des récits concernant la visite de Jacqueline de Settesoli à saint François*, par Paul Sabatier, in-8°. 3 fr. 50

FASCICULE XVI. — *L'incipit et le premier chapitre du Speculum Perfectionis*, par Paul Sabatier, in-8°. 3 fr.

FASCICULE XVII. — *Conclusion au tome II qui peut servir de préface au tome III*, par Paul Sabatier, in-8°. 6 fr.

FASCICULE XVIII. — *Un nouveau manuscrit franciscain*, par le professeur A. G. Little. *Quelques mots à propos des fresques de l'église supérieure de la basilique d'Assise*, par Paul Sabatier, in-8°. 12 fr.

LE FASCICULE IV : *Les règles et le gouvernement de l'Ordre de Penitencia*, par le R. P. Mandonnet, est épuisé séparément, mais se trouve dans le tome I.

LE FASCICULE VIII : *Le bréviaire de sainte Claire*, par A. Cholat, épuisé séparément, se trouve dans le tome II.

1 Édition de 1894 avec notes ; 39 éditions. Édition de 1918 : 7 éditions.

2 Les ordres mendiants ont été à l'origine une véritable Internationale. Lorsqu'au printemps de 1216 S. Dominique rassembla ses frères à Notre-Dame de Prouille, ils se trouvèrent seize et dans ce nombre, des Castillans, des Navarrais, des Normands, des Français, des Languedociens et jusqu'à des Anglais et des Allemands. Les hérétiques voyageaient dans l'Europe entière, et nulle part nous ne les voyons arrêtés par la diversité des langues. Voir leur énumération A. SS. Aug., t. I, p. 489. Arnaud de Brescia par exemple, le fameux tribun de Rome, apparaît en France, en Suisse, et en pleine Allemagne.

3 La Réforme n'a su que substituer l'autorité du livre à celle du prêtre, c'est un changement de dynastie et voilà tout. Quant à la plupart de ceux qui s'intitulent aujourd'hui libres penseurs, ils confondent l'émancipation religieuse avec l'irréligion ; ils ne veulent pas voir qu'en religion comme en politique il y a place, entre la royauté de droit divin et l'anarchie, pour un gouvernement qui peut être aussi fort que la première et mieux garantir la liberté que la seconde. L'esprit ancien plaçait Dieu hors du monde, la souveraineté hors des peuples, l'autorité hors de la conscience ; l'esprit des temps nouveaux a la tendance contraire ; il ne nie pas Dieu, ni la souveraineté, ni l'autorité, mais il les voit là où ils sont réellement.

4 Spec. Perf., 2

5 Les plus riches monastères de France sont du XII^e siècle ou ont été agrandis alors : Arles, Saint-Gilles, Saint-Sernin, Cluny, Vézelay, Brioude, Issoire, Paray-le-Monial. Il en fut de même en Italie. Jusqu'en l'an 1000, 1.108 monastères avaient été fondés en France. Le XI^e siècle en vit naître 326 et le XII^e 702. Les couvents du mont Athos, dans leur état

actuel, nous donnent une idée très exacte de ce qu'étaient les grands monastères d'Europe à la fin du XII^e siècle.

6 S. Petrus Chrysologus, sermo VIII de jejuniis et eleemosynis. Da pauperi terram ut accipias coelum, da nummum ut accipias regnum, da micam ut accipias totum panem. Da pauperi ut des tibi, quia quidquid pauperi dederis, tu habebis : quod pauperi non dederis, habebit alter. Ed. Ugolino f° 14^a.

7 Is. 1, 10-17. Cf. Joël 2 ; Psaume 50.

8 « Je me sens aussi vraiment possesseur du sens humain, précieux et éternel de la cathédrale de Chartres que ceux qui en sont chanoines ou bedeaux. » Paul Desjardins, Bulletin de l'Union pour l'Action morale ; 1er mai 1901. Saint François a dit : Bonum quod ibi est [scil. in scriptis paganorum] non pertinet ad paganos, neque ad aliquos homines, sed ad solum Deum cujus est omne bonum, 1 Cel. 82 [I.XXIX].

9 Les chroniques d'Orvieto (Archivio storico italiano, t. I de 1889, p. 7 et suiv.) ne sont qu'une liste, aussi triste que fastidieuse, des guerres que se firent, au XIII^e et au XIV^e siècles, toutes les localités de la région, depuis les plus grandes jusqu'aux plus infimes.

10 Un âne refuse de se lever, cinq minutes après il obéit : c'est un miracle. Vie de frère Égide, Chronique des XXIV généraux. Au. fr., t. III, p. 85.

11 Ne pas oublier qu'au XIII^e siècle l'Italie n'était pas une simple expression géographique. C'était de tous les pays d'Europe, celui qui, malgré son morcellement, avait le plus nettement conscience de son unité. L'expression profectus et honor Italiae revient souvent sous la plume d'innocent III. Voir par exemple la bulle du 16 avril 1198, Mirari cogimur, adressée précisément aux Assisiates.

12 Voir ce que disent les Fioretti de frère Bernard : Stava solo sulle cime dei monti altissimi contemplando le cose celesti, Fior. 28. Le savant historien d'Assise, M. Cristofani, a des phrases semblables ; parlant de saint François, il dit : Nuovo Christo in somma e pero digno d'essere riguardato come la piu gigantesca, la piu splendida, la piu cara tra le grandi figure campeggianti nell' aere del medio evo (Storia d'Assisi, t. I, p. 70, éd. de 1885).

13 Elle restait alors ouverte toute la nuit.

14 V. Delehaye, Légendes hagiographiques, p. 14-18.

15 Tout le monde est à peu près d'accord aujourd'hui, et cela est fort heureux, pour reconnaître que les documents diplomatiques sont la source historique par excellence, et pourtant, même après que l'authenticité d'une charte a été démontrée, il faut examiner, peser, apprécier. On trouve des bulles qui confirment à des monastères des propriétés qu'ils n'ont plus, qu'ils ont aliénées. Un historien qui se fierait absolument à ces instruments courrait le risque de commettre de véritables erreurs, tout comme les numismates qui viendront dans quelques siècles et qui sur la foi des inscriptions monétaires se figureraient que Charles-Albert a été roi de Chypre et de Jérusalem. Qu'on me permette de citer ici un diplomate de profession. Nous avons, dit M. A. Giry dans son excellent manuel (p. 17), une bulle pancarte de Célestin III (Jaffé, Regesta, 2^e éd., 1637), du 16 mars 1192, renouvelant les privilèges déjà confirmés à la maison de Saint-Lazare de Paris par Innocent II, Eugène III et Alexandre III. Ce document contient entre autres choses la confirmation de la propriété de la foire de la Toussaint qui se tient annuellement, huit jours durant au chevet de l'église Saint-Lazare, avec défense à quiconque de la transférer. Or la foire avait été prolongée de huit à quinze jours par le roi Louis VII en 1166 (Lu-chaire, Études sur les Actes de Louis VII, catal. n°

526), rachetée à la maison de Saint-Lazare en 1181, par Philippe-Auguste et transférée aux Champeaux (Delisle, Catalogue des actes de Philippe-Auguste, n° 27). Il n'y a donc pas un seul terme exact dans la disposition de la bulle de Célestin III relative à cette foire : en 1192 la foire de Saint-Ladre n'appartenait plus à la maison Saint-Lazare, elle durait plus de huit jours et ne se tenait plus auprès de l'église. » Cf. *ibid.*, p. 321.

16 Hic vir... divinis charismatibus præventus est clementer.
1^e Ant. du 1^{er} nocturne in festo b. Francisci... quem Pater misericordiarum et luminum in tam larga dulcedinis benedictione prævenit. Bon. Leg. Minor. lectio I.

17 Les anciens portraits de saint François le représentent presque toujours tenant un livre. Celui de la basilique d'Assise est ouvert et on peut lire : Si vis perfectus esse vade et vende omnia quæ habes et da pauperibus.

18 Voir chap. XXI le texte intégral de ce document

19 A cette affirmation on pourrait opposer un passage de frère Jourdain de Giano, disant, à propos de la Règle de 1221 : « Le Bienheureux François, voyant que frère Césaire avait une connaissance approfondie des Saintes Écritures, le chargea d'orner et de compléter par des passages de l'Écriture la règle qu'il avait rédigée lui-même fort simplement. » L'œuvre de frère Jourdain est au tout premier rang des sources franciscaines, mais est-ce une raison pour lui attribuer une sorte d'inerrance, comme disent les théologiens ? Il semble bien que non. On peut fort bien admettre que frère Césaire ait eu un rôle dans la préparation de la Règle de 1221, mais les précisions données ici par Jourdain sont inconciliables avec ce que démontre l'étude de ceux des écrits de saint François qui ont été composés à des moments où frère Césaire était fort loin de lui. L'examen même de la Règle de 1221 fait éclater

l'erreur de frère Jourdain. Pour qu'il pût avoir raison, il faudrait que le texte des préceptes de la Règle pût se détacher des passages qui leur servent de garants et d'autorité ; or cette séparation est impossible. Le précepte jaillit de la citation, fait corps avec elle ; ils n'ont pas pu exister indépendamment. On ne peut pas songer à instituer ici une longue étude de la règle de 1221 ; ce qui vient d'être dit suffira pour expliquer brièvement les raisons pour lesquelles je me sépare, sans la moindre hésitation, de plusieurs savants critiques qui ont dépeint saint François comme n'ayant qu'une élémentaire culture biblique. Cette erreur, qui en a amené tant d'autres, vient simplement de ce qu'on a étudié le Poverello surtout dans la première légende de Celano et en oubliant les œuvres du saint, qui sont pourtant la source par excellence.

20 Jésus dit à la Samaritaine : « Quiconque boit de cette eau (du puits de Jacob) aura encore soif, mais celui qui boira de l'eau que je lui donnerai n'aura plus jamais soif, car cette eau que je lui donnerai deviendra en son cœur une source qui jaillira et le fera vivre éternellement ». Joh. 4, 13-14.

21 V. Speculum Perfectionis, 55 (Collection, t. I, p. 97, l. 1-8) ; cf. 2 Cel. 1, 12.

22 Il s'agit de la scène du jugement dernier telle qu'elle est racontée dans l'évangile selon saint Matthieu, 25, 34-45 : « Alors le roi dira à ceux qui seront à sa droite : Venez, vous qui êtes les bénis de mon Père, prenez possession du royaume qui vous a été préparé dès la fondation du monde, car j'ai eu faim et vous m'avez donné à manger ; j'ai eu soif et vous m'avez donné à boire ; j'étais étranger et vous m'avez offert l'hospitalité ; j'étais nu et vous m'avez vêtu ; j'étais malade et vous m'avez soigné ; j'étais en prison et vous m'avez secouru. — Et alors les justes lui répondront, disant : Seigneur quand est-ce que nous vous vîmes avoir

faim et vous avons-nous donné à manger ? avoir soif, et vous avons-nous donné à boire ?... Et le roi répondant leur dira : En vérité je vous le dis, quand vous avez fait ces choses à un de mes frères mineurs c'est à moi que vous les avez faites. » Voir Speculum Perf. 26 (Collection, t. I, p. 51, l. 18 ss.). Cf. 2 Cel. 3,17 (11, 41). Les éditions actuelles de la Vulgate donnent pour le verset 40 le texte suivant : Et respondens rex, dicet illis : Amen dico vobis, quamdiu fecistis uni ex fratribus meis minimis, mihi fecistis, mais il est fort possible qu'au XIII^e siècle, il y ait eu minoribus. Il serait oiseux d'instituer ici, à ce propos, une discussion approfondie, d'autant plus qu'au verset 45 les éditions actuelles ont : Amen dico vobis, quamdiu non fecistis uni de MINORIBUS HIS, nec mihi fecistis.

23 L'expression johannique in hac novissima hora est constante dans les écrits de saint François et chez tous les écrivains religieux de son époque.

24 Voir 2 Cel. 3, 93 (II, 116).

25

Alors j'ai dit : Me voici Seigneur,
(car en tête du livre il est parlé de moi),
pour faire votre volonté.
Mon Dieu, j'ai obéi,
et j'ai placé votre loi au fond de mon cœur.

26 Speculum Perfectionis 26 (Collection, t. I, p. 51, l. 16 ss.).

27 Voir l'article fort documenté que Ducange dans son Glossarium consacre aux Sortes Sanctorum. Sors 2.

28 Épître aux Romains 8, 14-17. Tous ceux qui se laissent conduire par l'Esprit de Dieu, sont des fils de Dieu. Car vous n'avez pas reçu un esprit de servitude, pour être encore dans la crainte, mais vous avez reçu cet Esprit

d'adoption, par lequel nous crions à Dieu, en lui disant : Abba ! Père ! Cet Esprit lui-même rend témoignage à notre esprit que nous sommes fils de Dieu. Or si nous sommes fils, nous sommes aussi héritiers ; héritiers de Dieu, cohéritiers du Christ, si toutefois nous souffrons avec Lui pour être glorifiés avec Lui.

29 Tercet de Dante sur Assise, Paradis XI, vers 52-54.

30 Luc, 1, 78-79.

31 Luc, 1, 17.

32 Os., 13, 5.

33 Jer., 31, 3.

34 Tercet de Dante sur Assise, Paradis XI, vers 52-54.

35 Luc, 1, 78-79.

36 Luc, 1, 17.

37 Os., 13,5.

38 Jer., 31, 3.

39 Cependant la ville est aujourd'hui surtout développée dans le sens de la largeur, ses grandes artères allant de la basilique de Saint-François à celle de Sainte-Claire. Au XIII^e siècle ces deux ailes de la cité n'existaient pas et elle s'étendait beaucoup plus dans le sens de la hauteur. La ville ayant eu énormément à souffrir des tremblements de terre et ayant été saccagée au XIV^e siècle, les parties les plus basses, aussi bien que les plus hautes, n'ont pas été relevées, tandis que tout l'effort de reconstruction se portait sur les rues reliant les deux églises les plus fréquentées. Il s'ensuit que ces rues, les seules parcourues en général par les étrangers, sont de beaucoup les moins intéressantes. Trois portes donnaient accès dans la ville du côté de la plaine, la Porta San Pietro à côté de l'abbaye

bénédictine du même nom, la Portaccia, murée jusqu'à ces dernières années, mais solennellement rouverte pour le centenaire (1926) et la Porta Mojano, de beaucoup la plus importante. De chacune de ces portes partaient des rues qui convergeaient vers la Piazza et se prolongeaient ensuite presque jusqu'à la Rocca. La Porta S. Pietro commandait le chemin de l'Insula ou Isola, aujourd'hui Bastia ; la Portaccia, le chemin qui, passant par le hameau de Valecchie, l'hospice San Salvatore (aujourd'hui Casa Gualdi) et la Portioncule, conduisait à Bettona ; la Porta Mojano, une grande route qui allait tout droit rejoindre dans la plaine la grande artère ombrienne qui unissait Pérouse à Foligno, Spolète et Rome. On verra plus loin l'utilité de ces détails topographiques.

40 1101 mètres d'altitude ; la plaine aux environs d'Assise est en moyenne à 200 mètres et la ville à 250.

41 Comme dans la plupart des villes de la Toscane, les dimensions des maisons y étaient jadis réglementées.

42 Les biographes disent qu'il mourut (3 octobre 1226) dans sa quarante-cinquième année. Mais leurs termes ne sont pas assez précis pour rendre improbable la date de 1181, La question est du reste de peu d'importance. Un Franciscain d'Erfurt fixe, dès le milieu du XIII^e siècle, la date de 1182. Pertz, t. XXIV, p. 193.

43 On a fabriqué à François un certain nombre de généalogies : elles ne prouvent qu'une chose, le naufrage de l'idée franciscaine. Qu'ils comprenaient mal leur héros, ceux qui ont cru le grandir et le glorifier en le faisant sortir d'une famille noble ! Quæ veto, dit le P. Suyskens S. J., de ejus gentilitio insigni disserit Waddingus, non lubet mihi attingere Factis et virtutibus eluxit S. Franciscus non proavorum insignibus aut titulis, quos nec desideravit. A. SS., p. 557 a. On ne saurait mieux dire. Au XIV^e siècle, tout

un cycle de légendes s'est formé autour de sa naissance. Il ne pouvait en être autrement. Elles dérivent toutes du récit montrant un vieillard qui va frapper à la porte des parents, intercède jusqu'à ce qu'on lui laisse prendre l'enfant entre les bras, et annonce enfin qu'il fera de grandes choses. Sous cette forme, cet épisode ne présente certes rien d'impossible, mais les traits merveilleux se groupèrent bientôt autour de ce noyau jusqu'à le rendre méconnaissable. Barthélemy de Pise nous a conservé à peu près sa forme primitive, Conform. 28 a 2. Cf. 13 b 2. François eut sûrement plusieurs frères [3 Soc. 9. Mater... quæ cum præ ceteris filiis diligebat], mais ils n'ont laissé aucune trace dans son histoire sauf le trait raconté plus loin, voir p. 86 s. Cristofani a publié quelques pièces notariées concernant Angelo, frère de saint François, et ses descendants : Storie d'Assisi, t. I, p. 78 ss. Dans ces documents Angelo, s'appelle Angelus Pice et son fils Johannectus olim Angeli domine Pice appellations qu'on peut invoquer en faveur de l'origine noble de Pica.

44 Preuves de l'histoire du Languedoc, t. III, p. 607.

45 Voir la bulle Cum sicut venerabilis du 18 décembre 1232, Auvray Grégoire IX, n° 998, qui nous montre l'évêque de Toul endetté auprès des marchands de Rome, de Sienne et de Florence et obligé de fournir caution. C'étaient donc de puissants personnages.

46 Cathédrale d'Assise ; on y baptise encore aujourd'hui tous les enfants de la ville ; les autres églises n'ont pas de fonts.

47 3 Soc. 1 ; 2 Cel 1, 1 ; voir aussi 3 Soc. édition de Pesaro, 1831.

48 La langue d'oïl était dès cette époque la langue internationale de l'Europe, elle était en Italie la langue des jeux et des tournois et se trouvait en usage dans les petites

cours princières du nord de la Péninsule. Voir Dante de vulgari eloquio lib. I, cap. x. Brunetto Latini écrivit en français car « la parlure de France est plus délectable et plus commune à toutes gens ». A l'autre bout de l'Europe, l'abbé de Stade, en Westphalie, parlait de la noblesse de l'idiome gaulois. Ann. 1224, apud Pertz, Script., t. XVI. Nous verrons saint François faire souvent des allusions aux romans de la Table-Ronde et à la chanson de Roland.

49 Il ne faut pas se laisser égarer par certains passages sur son ignorance dont on pourrait conclure au premier abord qu'il ne savait absolument rien, par exemple 2 Cel. 3, 45. Quamvis homo iste beatus nullis fuerit scientiæ studiis innutritus. Il s'agit ici évidemment de la science, telle que la comprirent bientôt les Franciscains, et de la théologie en particulier. La suite même du passage de Celano en est la preuve évidente.

50 Bon. 219 ; Cf. A. SS. p. 560 a. — 1 Cel. 23. Jord. 50.

51 Ozanam, Documents inédits pour servir à l'histoire littéraire d'Italie du VIII^e au XIII^e siècle. Paris, 1851, in-8°. Voir 65, 68, 71, 73. Fauriel, Dante et les origines de la langue et de la littérature italiennes. Paris, 1854, 2 vol. in-8°. Voir t. II, p. 332, 379 et 429.

52 Voir 3 Soc. 51 et 67 ; Spec. Perf. 42 ; 2 Cel. 3, 110 ; Bon. 55 ; 2 Cel. 3, 99 ; Eccl. 6 ; Bernard de Besse, Man. de Turin, f° 96 a, qualifie frère Léon de secrétaire de saint François.

53 Voir page XLII n. 8. Bon. 51 et 308.

54 Spec. Perf., 93 ; 1 Cel. 16 ; 3 Soc. 10 ; 23 ; 24 ; 33 ; 2 Cel. 1, 8 ; 3 ; 67. Voir aussi le Testament de sainte Claire. Le français et non le provençal pour les raisons indiquées plus haut. De plus chaque fois que Salimbene cite quelque phrase gallice, c'est toujours de la langue d'oïl, par

exemple p. 16, éd. 1857. Cf. Della Giovanna S. Francesco Giullare, p. 18, n. 3

55 Il est si exact qu'il y a là quelque chose de spécial aux enfants d'Assise que le jouet par excellence est la cloche en terre cuite, et chaque année, le lundi de Pentecôte, a lieu une foire spéciale la *fiera delle campanelle* où se vendent des quantités invraisemblables de ces cloches peinturlurées de la façon la plus pittoresque.

56 2 Cel. 1. Cf. Conform. 14 a 1. Il n'y a rien d'impossible à ce qu'elle ait été d'origine provençale, mais rien, dans des documents dignes de foi, ne l'indique. Elle descendait sans doute de souche nobiliaire, car les documents notariés lui donnent toujours le titre de Domina. Cristofani, t. I, p. 78 ss. Cf. *Matrem honestissimam habuit*. 3 Soc. éd. de Pesaro, 1831, p. 17.

57 La leçon donnée par les Conform. 14 a 1. *Meritorum gratia dei filium ipsum noveritis affuturum*, semble meilleure que celle de 2 Cel. 1, *Multorum gratia Dei filiorum patrem ipsum noveritis affuturum*. Cf. 3 Soc. 2.

58 1 Cel. 1 et 2 ; 89 ; 3 Soc. 2. Cf. A. SS. 560 c. Vincent de Beauvais, *Spec. hist. lib. 29, cap. 97*. La première Vie de Thomas de Celano (1 Cel. 1 et 2) fait de la jeunesse de François un tableau fort sombre où des considérations d'ordre littéraire et des ressouvenirs des Confessions de saint Augustin semblent avoir eu une certaine part. Il est prudent ici de s'en tenir au récit des Trois Compagnons.

59 Pierre Vidal était vers 1195 à la cour de Boniface, marquis de Mont-ferrat, et s'y trouvait si bien qu'il voulait s'y établir, K. Bartsch, *Peire Vidal's Lieder*, Berlin, 1857, n. 41. Ern. Monaci, *Testi antichi provenzali*. Rome, 1889, col. 67. Il faut lire ce morceau, pour avoir une idée de la ferveur avec laquelle ce poète partageait les espérances de l'Italie et souhaitait son indépendance. Cette note politique

se retrouve dans un tenson de Manfred II Lancia à l'adresse de Pierre Vidal (Voir Monaci, loc. cit., col. 68.) — Gaucelme Faidit fut aussi à cette cour, ainsi que Raimbaud de Vacqueyras (1180-1207) — Folquet de Romans passa presque toute sa vie en Italie. Bernard de Ventadour (1145-1195), Peirol d'Auvergne (1180-1220) et bien d'autres y firent des séjours plus ou moins longs. Bientôt les Italiens se mirent à chanter aussi en provençal, entre autres ce Manfred Lancia, puis Albert, marquis de Malaspina (1162-1210), Pietro della Caravana qui, en 1196, excita les cités lombardes contre Henri IV, Pietro della Mula qui était vers 1200 à la cour de Cortemiglia. On trouvera des fragments de ces poètes dans Monaci, op. cit., col. 69 ss.

60 . 3 Soc. 3 ; 2 Cel. 1, 1.

61 Cum esset gloriosus animo et nollet aliquem se præcellere, Jord. 10.

62 1 Cel. 17 ; 3 Soc. 3 ; Bon. 7. Cf. A. SS. p. 562.

63 1 Cel. 2 ; Bon. 6 ; Vit. sec. apud A. SS. p. 560.

64 3 Soc. 9.

65 En 1174, elle fut prise par le chancelier de l'empire, Chrétien, archevêque de Mayence. A. Cristofani, t. I, p. 69. Pour tout ce qui concerne la vie de la Cité on consultera avec un vif intérêt la Nova Vita di San Francesco d'Assisi, par Arnaldo Fortini, Podestat de la ville d'Assise. Milan, 1926. M. Fortini, grâce à sa situation officielle, a pu se faire ouvrir les Archives de Saint-Rufin dont les portes avaient été jusqu'ici tenues jalousement fermées, en dépit de toutes les sollicitations, et qui offrent une mine extrêmement riche aux érudits.

66 Voir tout cela dans A. Sansi, Storia del comune di Spoleto, I, p. 27 ss.

67 Tous ces événements sont racontés dans les *Gesta Innocentii III ab auctore coetaneo*, édités par Baluze : Migne, Inn. op., t. I, col. XXIV. Voir surtout la lettre d’Innocent *Rectoribus Tusciae* ; *Mirari cogimur* du 16 avril 1198, Migne, t. I, col. 75-77. Potthast n° 82.

68 Voir Luigi Bonazzi, *Storia di Perugia*, 2 vol. in-8°. Perugia, 1875-1879, t. I, cap. V, p. 257-322.

69 3 Soc. 4 ; 2 Cel. 1, 1. Cristofani, op. cit., I, p. 88 ss. ; Bonazzi, op. cit., p. 257. Sur la guerre entre Assise et Pérouse voir *Bolletino Umbro*, t. VIII, p. 138-150. Sur toute cette période de la vie de saint François voir Francesco Pennacchi, *L’anno della prigionia di S. Francesco*. *Archivio per la storia Ecclesiastica dell’ Umbria*, II, p. 543-560.

70 3 Soc. 4. Le document de 1203, dont il sera question plus loin, les rapproche d’ailleurs : *milites et mercatores*.

71 3 Soc. 4 ; 2 Cel. 1, 1.

72 Voir cet arbitrage dans Cristofani, op. cit., p. 93 ss.

73 Cristofani, loc. cit., p. 70.

74 Rom. 8, 26.

75 Ps. 39, 2-4.

76 Gen. 12, 1.

77 Heb. 11, 8,

78 Ps. 31, 8.

79 Phil. 2, 8-9.

80 Heb. 10, 7.

81 Rom. 8, 26.

82 Ps. 39 (40), 2-4.

83 Gen. 12, 1.

84 Héb. 11, 8.

85 Ps. 31 (32), 8.

86 Phil. 2, 8-9.

87 Héb. 10, 7.

88 1 Cel. 3 ; Cf. Bon. 8 et A. SS. p. 563 c. Les 3 Soc. ne disent rien de cette maladie et sans doute ont dû avoir de bonnes raisons pour cela, puisqu'ils avaient le texte de Celano sous les yeux et le suivent en général Ce sont des préoccupations littéraires qui ont amené celui-ci à dramatiser ici encore, la réalité.

89 1 Cel. 3 et 4.

90 3 Soc. 5. Dans l'état actuel des documents, il est impossible de savoir qui désigne ce nom, car il était porté alors par une multitude de comtes qu'on ne peut distinguer que par le nom de leur château. Les trois suivants sont possibles : 1° Gentile comes de Campilio, qui en 1215 fait hommage de ses biens à la commune d'Orvieto : *Le antiche cronache di Orvieto*, Arch. stor. ital. V^e série, 1889, t. III, p. 47 ; 2° Gentilis cornes filius Alberici qui avec d'autres avait fait donation d'un monastère à l'évêque de Foligno : Bulle de confirmation, In eminenti du 10 avril 1210 ; Ughelli, *Italia sacra*, I, p. 697. Potthast 3974 ; 3° Gentilis comes Manupelli, qu'on trouve en juillet 1200, assurant à Palerme la victoire des troupes envoyées par Innocent III contre Marckwald : Huillard-Bréholles, *Hist. dipl.* I, p. 46 ss. Cf. Potthast 1126. — *Gesta Innocentii*, Migne, t. I, c. XXXII ss. Cf. Huillard-Bréholles, loc. cit., p. 60, 84, 89, 101. On a eu tort de croire que Gentile pouvait être ici un simple adjectif ; les 3 Soc. disent Gentili nomine.

91 1 Cel. 4 ; 3 Soc. 5.

92 3 Soc. 6 ; 2 Cel. 1, 2 ; Bon. 8

93 1 Cel. 5 ; 3 Soc. 5 ; 2 Cel. 1, 2 ; Bon. 9.

94 Forse lo avevano deriso per la sua strana profezia. P. Vittorino Facchinetti. Fr. d'As., p. 22, c. f.

95 3 Soc. 5 : quidam nobilis de civitate Assisii militaribus armis se præparat ut ad pecuniæ vel honoris lucra augmentanda in Apuliam vadere.

96 Une tradition très autorisée attribue à saint François la fondation de ce couvent. Voir *Analecta fr.*, t. I, p. 378. Antonio d'Orvieto, *Chronologia*, p. 165-189. Jacobilli, *Vite I*, p. 391 ss. III, p. 287-290. Wadding ann. 1218, n. 12. Sur Monte Luco voir Helyot Migne, t. II, col. 520.

97 3 Soc. 6 ; 2 Cel. 1, 2.

98 Ces journées nous sont rappelées par Celano avec une précision toute particulière. Il est très improbable que François, d'ordinaire si réservé sur sa vie intérieure, les lui ait racontées (2 Cel. 3, 68 et 42. Cf. Bon. 144). Par contre, rien ne s'oppose à ce que Celano ait été renseigné à cet égard par frère Élie. L'ami était du même âge (*unius ætatis*, 1 Cel. 6) que François, et nous avons bien des raisons de croire que c'était le cas pour frère Élie. [Je soupçonne fortement la légende qui nous montre un vieillard, allant le jour de la naissance de François, supplier qu'on lui confiât le nouveau-né et ajoutant : « Aujourd'hui sont nés ici deux enfants, celui-ci qui sera parmi les meilleurs hommes, et un autre qui sera parmi les pires » (3 Soc. éd. Amoni, p. 10, *Conform.* 28 a 2) — d'avoir été imaginée par les zélanti contre frère Élie. Il est évident qu'une pareille histoire vise quelqu'un : Qui ? sinon celui qui devait apparaître plus tard comme l'Anti-François ?] Nous avons assez de détails sur les onze premiers disciples pour voir qu'il ne s'agit d'aucun d'eux. Il n'y a rien d'étonnant à ce qu'Élie ne paraisse pas dans les premières années de l'Ordre (1209-1212) puisque après avoir exercé à Assise son double métier de maître

d'école et de matelassier (Suebat cultras et docebat puerulos psalterium legere, Salimbene, p. 402), il fut scriptor à Bologne (Eccl. 13). Enfin au point de vue psychologique, cette hypothèse expliquerait fort bien l'ascendant qu'Élie devait toujours exercer sur son maître. Il reste cependant difficile à comprendre que Celano n'ait pas nommé ici Élie, mais le passage 1 Cel. & diffère dans les divers manuscrits (Cf. A. SS. et éd. Amoni, p. 14) et a pu être retouché après la chute de celui-ci. A l'encontre de cette hypothèse il faut noter que les relations de François avec l'ami de la grotte sont racontées aussi par les 3 Soc. 12, ce qui serait assez étonnant de la part des adversaires d'Élie, s'il s'agit de lui. Sur l'ami de la grotte voir 3 Soc. Marcellino, p. LXVIII et 28 n. a. Les Pères Marcellino et Teofilo disent que la phrase Magnus inter cæteros « esclude ogni possibilita d'identificarla con Elia maestro di fanciulli e materassaio. » Mais comme je l'ai dit le texte diffère selon les manuscrits. Celui des Boll. dit magis inter cæteros et le manuscrit de Montpellier est d'accord avec lui. Le P. Cuthbert, Life of S. Francis, p. 23, fait, lui aussi, remarquer que si l'ami de la grotte avait été fr. Élie, 1 Cel. l'aurait fait savoir. Tout bien pesé, il semble que, devant le silence de Celano, l'hypothèse doive être définitivement abandonnée.

99 1 Cel. 6 ; 2 Cel. 1, 5 ; 3 Sac. 8 et 12 ; Bon. 10, 11 et 12.

100 3 Soc. 7 ; 1 Cel. 7 ; 2 Cel. 1, 3 ; 3 Soc. 13.

101 3 Soc. 8-10 ; Bon. 13 et 14 ; 2 Cel. 1, 4.

102 Encore aujourd'hui dans le centre et le midi de l'Italie on baise la main des prêtres et des moines.

103 Voir le Testament. Cf. 3 Soc. 11 ; 1 Cel. 17 ; Bon. 11 ; A. SS., p. 566.

104 3 Soc. 11 ; Bon. 13.

105 Voir le Testament, p. 458.

106 Is., 64, 7-12.

107 Dan., 9, 15-19.

108 Inscription de la quatrième fresque de l'église supérieure de la basilique Saint-François à Assise.

109 Is., 64, 7-12.

110 Dan., 9, 15-19.

111 Inscription de la quatrième fresque de l'église supérieure de la basilique Saint-François, à Assise.

112 Les efforts de S. Romuald dans la contrée de Camerino contre la simonie et les évêques sacrés pour de l'argent avaient été inutiles. Voir sa Vie par S. Pierre Damien A. SS. febr., t. II, n° 60 s., p. 117. Un moine qui avait abominablement calomnié saint Romuald devint par simonie évêque de Nocera Umbra ; ib., n° 76, p. 120.

113 Bulle du 8 juin 1198, Quamvis, Migne, t. I, col. 220 : Potthast 265.

114 Par exemple Pierre, cardinal de Saint-Chryzogone et ancien évêque de Meaux, qui dans une seule élection refusa l'offre éblouissante de cinq cents marcs d'argent : Alexandre III, éd. Migne, epist. 395. On a fait le même éloge d'Innocent III lui-même. Fuit in ferendis sententiis ita justus ut nunquam propinas acciperet. Inocentii Opera. Gesta, éd. Migne, t. I, cal. LXXXI.

115 Fasciculus rerum expetend. et fagiend., t. II, 7, p. 254-255, éd. Brown, 1690.

116 Jean de Salisbury, Policrat., éd. Migne, V. 15.

117 Parmi leurs sources de revenu on rencontre le droit de collagium, par le paiement duquel les clercs acquéraient le

droit de garder leur concubine : Pierre le Chantre, Verb. abbrev., 24.

118 Voir *Carmina Burana*, Breslau, in-8°, 1883 ; *Political songs of England* publiés par Th. Wright, Londres, in-8°, 1839 ; *Poésies populaires latines du moyen âge*, éd. du Mériel, Paris, 1847. Voir aussi Raynouard, *Lexique roman*, I, 446, 451, 464, la belle poésie du troubadour Pierre Cardinal, contemporain de saint François, sur les malheurs de l'Église, et Dante : *Inferno* XIX. Si l'on veut avoir une idée de ce qu'un évêque de petite ville coûtait alors à ses ouailles, on n'a qu'à lire la bulle du 12 février 1219, *Justis petentium*, adressée par Honorius III à l'évêque de Terni et renfermant le contrat par lequel les habitants de cette ville constituent la mense du siège épiscopal. Horoy, t. III, col. 114 ou dans le *Bullarium romanum*, t. III, p. 348, éd. de Turin.

119 *Conosco sacerdoti che fanno gli usurai per formare un patrimonio da lasciare ai loro spurii : altri che tengono osteria coll' insegna del collare e vendono vino...* Salimbene éd. Cantarelli, Parme 1882, 2 vol. in-8°, t. II, p. 307.

120 La bulle *Si diligente* d'Innocent III, 15 mars 1213 (Potthast 4680) est terrible contre Cluny. Le triste état du mont Cassin est prouvé par la bulle d'Innocent III, *Ad Reformationem* du 20 septembre 1215, publiée par Dantier, *Monastères bénédictins*, t. I, p. 506-509.

121 Voir *Brevis historia Prior. Grandimont.* — Stephani Tornacensis. Epist. 115, 152, 153, 156, 162 ; Honorius III, édition Horoy, lib. I., 280, 284, 286-288 ; II, 12, 130, 136, 383-387.

122 Guérard, *Cartulaire de Notre-Dame de Paris*, t. I, p. CXI ; t. II, p. 406. Cf. Honorius III, bulle : *Inter statuta* du 25 juillet 1223, Horoy, t. IV, col. 401. Voir aussi le canon 23 du concile de Béziers 1233 ; Guibert de Gemblours, epist. 5

et 6 (éd. Migne) ; Honorius III, lib. IX, 32, 81 ; II, 193 ; IV, 10 ; III, 253 et 258 ; IV, 33, 27, 70, 144 ; V, 56, 291, 420, 430 ; VI, 214, 132, 139, 204 ; VII, 127 ; IX, 51.

123 Voir Bulle *Postquam vocante Domino* du 11 juillet 1206, Potthast 2840.

124 Voir *Annales Stadenses* [*Monumenta Germaniæ historica, Scriptorum*, t. 16], ad ann. 1237. Parmi les tableaux d'ensemble de la situation de l'Église au XIII^e siècle, il n'en est guère de plus intéressant que celui que nous a laissé le cardinal Jacques de Vitry († 1244) dans son *Historia occidentalis : Libri duo quorum prior Orientalis, alter Occidentalis historiæ nomine inscribitur* Duaci 1597, in-16, p. 259-480.

125 Voir Honorius III, éd. Horoy, lib. I, ep. 109, 125, 135, 206, 273 ; II, 128, 164 ; IV, 120, etc.

126 *Dialogus miraculorum* de Césaire de Heisterbach [édition Strange, Cologne, 1851, 2 vol. in-8°], t. II, p. 255 et 125. Ce livre est, avec la *Légende dorée* de Jacques de Voragine, celui qui peut le mieux faire saisir l'état de la pensée religieuse au XIII^e siècle.

127 Voir *Leg. Aur.*, éd. Graesse, p. 750.

128 *Recueil des historiens de la France*, Bouquet, t. XII, p. 550-551.

129 Bonacorsi, *Vitæ hæreticorum* [d'Achery, *Spicilegium*, t. I, p. 215]. Cf. Lucius III, epist. 171, éd. Migne.

130 Voir Bernard Gui, *Practica inquisitionis*, éd. Douais, in-4°. Paris, 1886, p. 244 ss. et surtout le man. de la Vaticane, 2548, f° 71.

131 Un chroniqueur contemporain de saint François a fait ce rapprochement : Burchard, abbé d'Ursperg († 1226) [*Burchardi et Cuonradi chronicon. Monum. Germ. hist.*

Script. : t. XXIII] nous a laissé de l'approbation de François par le pape un récit d'autant plus précieux que c'est celui d'un contemporain. Loc. cit., p. 376.

132 De nugis Curialium. Dist. I, cap. 31, p. 64, éd. Wright. Cf. Chronique de Laon, Bouquet XIII, p. 680.

133 Voir par exemple la lettre du rameau italien des Pauvres de Lyon [Pauperes Lombardi] à leurs frères d'Allemagne appelés là-bas Léonistes. Ils y exposent les points sur lesquels ils ne sont pas d'accord avec les Vaudois français. Publiée par Preger : Abhandlungen der K. Bayer. Akademie der Wiss. Hist. Cl., t. XIII, 1875, p. 179 ss.

134 Ces voyages continuels leur firent parfois donner le nom de Passagiens, comme dans le midi de la France les prédicants de certaines sectes sont appelés encore aujourd'hui Courriers. Ce terme cependant désigna tout spécialement une secte judaïsante qui revenait à l'observation littérale de la loi mosaïque ; Döllinger, Beiträge, t. II, p. 327 et 375. Ils s'identifiaient donc avec les Circoncis de la constitution de Frédéric II (Huillard-Bréholles, t. V, p. 280). Voir surtout la belle étude de M. C. Molinier, Mémoires de l'Académie de Toulouse, 1888.

135 La bulle Hujus pestis du 13 juin 1233 ne laisse aucun doute à cet égard. L. Auvray, Registre de Grégoire IX, n° 1391.

136 Sur les Cathares. Voir un résumé impartial dans Héfélé, t. VIII, p. 61-71.

137 A. SS. Aprilis, t. III, p. 238 d.

138 Je veux dire qu'entre l'inspiration de François et les doctrines cathares, il y a une antithèse irréductible ; mais il ne serait pas difficile de trouver chez lui des paroles et des actes, qui rappellent la haine des Cathares pour la matière ; par exemple, la manière dont il traite son corps ;

quelques-uns de ses conseils aux frères : Unusquisque habet in potestate sua inimicum suum videlicet corpus, per quod peccat. Man. 338 d'Assise, f° 20 b. Conform. 138 b. 2. — Cum majorem inimicum corpore non habeam. 2 Cel. 3, 63. Cf. Spec. Perf., 59. Ce sont là des obscurcissements momentanés, mais inévitables ; des instants d'oubli, de découragement, où l'homme n'est plus lui-même et où il répète machinalement ce qu'on dit autour de lui. Le vrai saint François est au contraire l'ami de la nature, c'est celui qui voit dans toute la création l'œuvre de la bonté divine, le rayonnement de la beauté éternelle, c'est celui du Cantique des Créatures, qui voyait dans son corps non l'Ennemi, mais un frère : Cæpit hilariter loqui ad corpus : Gaude, frater corpus, 2 Cel. 3, 127. Confessus est se multum peccasse in fratrem corpus, 3 Soc. 14.

139 Quodam die, dicta fabrissa dixit ipsi testi prægnanti, quod rogaret Deitm, ut liberaret eam a Dœmone, quem habebat in ventre... Gulielmus dixit quod ita magnum peccatum erat jacere cum uxore sua quam cum concubina. Döllinger, loc. cit., p. 24 et 35.

140 Celles des Concorrezenses et des Bajolenses. En Italie Cathari se transforma en Gazzari : du reste il y avait dans chaque contrée des appellations particulières ; une des plus répandues dans les pays du nord était celle de Bulgares qui marque l'origine orientale de la secte, d'où le terme d'argot Boulgres et ses dérivés (Voir Matthieu Paris, ann. 1238). Cf. Schmidt, Histoire des Cathares, in-8°, 2 vol. Paris, 1849.

141 Le nom le plus courant en Italie fut celui de Patarins, qui leur fut donné sans doute à cause du quartier des fripiers qu'ils habitaient à Milan : la contrada dei Patari, qu'on retrouve dans beaucoup de villes. Patari ! est encore aujourd'hui le cri des chiffonniers dans les petites villes de Provence. Au XIII^e siècle Patarin et Cathare sont

synonymes. Mais auparavant, le terme de Patarins avait eu un sens tout différent. Voir la fort remarquable étude de M. Félix Tocco sur ce sujet dans son *Eresia nel medio evo*, in-12. Florence, 1884.

142 Césaire de Heisterbach, *Dial. mirac.*, t. I, p. 309, éd. Strange. Héfélé, t. VIII, p. 72.

143 *Innocentii opera*, Migne, t. I, col. 537 ; t. II, 654.

144 *Computruistis in peccatis sicut jumenta in stercore suo ut fumus ac fimus putrefactionis vestræ jam fere circumadjacentes regiones infecerit, ac ipsum Dominum ut credimus ad nauseam provocaverit.* Loc. cit., col 654. Cf. 673, Potthast 2532, 2539.

145 *Gesta Innocentii*, Migne, t. I, col. CLXII. Cf. *epist.* VIII, 85 et 105.

146 *Campi, Historia Ecclesiastica di Piacenza*, partie II, p. 92 ss. Cf. *Innoc. epist.*, IX, 131, 166-169 ; X, 54, 64, 222.

147 *A. SS. Maii*, t. V, p. 87.

148 Bulle du 6 juin 1205, Potthast 2237 ; Migne, VII, 83. Ce cardinal Léon (du titre presbytéral de Sainte-Croix de Jérusalem) était l'un des plus appréciés par Innocent III. C'est à lui et à Hugolin, le futur Grégoire IX, qu'il confiait à cette époque les missions les plus délicates (par exemple, en 1209, ils seront nommés légats auprès d'Othon IV). Cet envoi prouve quelle importance le pape avait mise à l'affaire d'Assise, quoique ce fût une bien petite ville.

149 Pas une fois nous ne le voyons aux prises avec les hérétiques. Les premiers Dominicains sont au contraire sans cesse occupés à argumenter. Voir *Spec. Perf.*, 53 ; 2 *Cel.* 3, 46.

150 Je ne prétends pas, cela va sans dire, qu'on n'en retrouve aucune trace après le ministère de saint François,

mais il ne fut plus une force, et ne mit plus en danger l'existence même de l'Église.

151 Cette physionomie étrange séduira longtemps encore les historiens et les philosophes ; je ne connais rien de plus savant ni de plus lumineux que la belle étude de M. Félix Tocco, dans son *Eresia nel medio evo*, Florence, 1884, 1 vol. in-12, p. 261-409. Voir aussi Paul Fournier, *Etudes sur Joachim de Flore et ses doctrines*. Paris, 1909, in 8°, VIII et 102 p.

152 A. SS. Septembre, t. VII, p. 283 ss.

153 A. SS. Maii, VII ; Vincent de Beauvais, *Spéculum historiale*, lib. 29, cap. 40. La Sila est tout un massif montagneux, situé à l'est de Cosenza, que les paysans appellent Monte Nero. Les sommets atteignent près de 2.000 mètres d'altitude.

154 Vers 1195. Joachim y mourut le 30 mars 1202.

155 Toute une littérature apocryphe a fleuri autour de Joachim ; quelques hypercritiques ont voulu prouver qu'il n'avait jamais rien écrit. Ce sont là des exagérations. Trois grands ouvrages sont certainement authentiques : La Concorde de l'Ancien et du Nouveau Testament, Le Commentaire sur l'Apocalypse et Le Psautier des dix cordes publiés à Venise, le premier en 1517, les deux autres en 1527. Ses prophéties étaient si connues déjà de son vivant qu'un cistercien anglais, Rodolphe, abbé de Coggeshall († 1228), venu à Rome en 1195, voulut avoir une conférence avec lui, et nous en a laissé un souvenir intéressant. Martène, *Amplissima collectio*, t. V, p. 839.

156 Comm. in Apoc., f° 70 b 2.

157 Qui vere monachus est nihil reputat esse suum nisi citharam. Apoc. ib., f° 183, a 2.

158 E. Roth, Die Visionen der heiligen Elisabeth von Schönaue. Brünn, 1884, p. 115-117.

159 Ps. 54, 9.

160 Ps. 115, 16-17.

161 Gal. 1, 15 s.

162 Légende de sainte Agathe.

163 Ibid.

164 Légende de saint Augustin.

165 Hom. sancti Gregorii, Lectio I in festo Pentecostes.

166 Luc, 6, 10.

167 Matth., 19, 21.

168 Luc, 1, 46-54.

169 Ps. 54 (55), 9.

170 Ps. 115 (116), 16-17.

171 Gal. 1, 15 s.

172 Légende de sainte Agathe.

173 Ibid.

174 Légende de saint Augustin.

175 Homélie de saint Grégoire : I Leçon pour la fête de Pentecôte.

176 Luc, 8, 10.

177 Matth., 18, 21.

178 Luc, 1, 46-54.

179 3 Soc. 26.

180 3 Soc. 10.

181 Lorsque les Clarisses quittèrent Saint-Damien, elles emportèrent avec elles ce crucifix comme relique. On le conserve dans l'ancienne église Saint-Georges attenante à Santa Chiara, ou plus exactement dans la partie de l'église qui sert aujourd'hui de chœur aux religieuses. Le P. Leone Bracaleone, *Storia die S. Damiano*, p. 47, n. 1, dit qu'il y a un crucifix analogue dans le dôme de Spolète daté de 1138.

182 *Opuscula B. Francisci. Oratio I.* Sur cette prière v. Goetz, *Zeitschr. f. Kircheng.* XXII, p. 557 s.

183 3 Soc. 13 ; 2 Cel. 1, 6 ; Bon. 12 ; 15 ; 16.

184 3 Soc. 14.

185 Ce détail ressort du récit de 1 Cel. 8 : *Ibi ex more venditis*.

186 1 Cel. 8 ; 3 Soc. 16 ; Bon. 16. Foligno est à trois heures de marche d'Assise.

187 1 Cel. 9 ; 3 Soc. 16 ; Bon. 6. Cf. A. SS., p. 567.

188 1 Cel. 10 ; 3 Soc. 16 ; Bon. 17 ; A. SS., p. 568.

189 1 Cel. 11.

190 1 Cel. 12 ; 3 Soc. 17 ; Bon. 18. Comparer à François enfermé par son père, sainte Hermenegilde emprisonnée. *Brev. Rom.*, 13 avril.

191 1 Cel. 13 ; 3 Soc. 18.

192 3 Soc. 18 et 19 ; 1 Cel. 14 ; Bon 19.

193 A partir de 1204 jusqu'après la mort de saint François, le siège épiscopal d'Assise fut occupé par Guido II. Voir Cristofani, I, 169 ss.

194 Piazza di Santa Maria Maggiore o del vescovado. Tout y est resté à peu près dans le même état qu'au XIII^e siècle.

195 1 Cel. 15 ; 3 Soc. 20 ; Bon. 20. Voir Bon. Sermones Opera, t. IX, p. 591. Quod cernens b. Fr. ut audivit vocem Dei cuncta dimisit in tantum, ut nec filum vestimenti ad cooperiendam nuditatem sibi reservaverit.

196 Ce fut là jusqu'à la fin une idée familière à saint François. Spec. Perf., 86, les frères sont les ambassadeurs du grand Roi auprès de la Reine. Cette parole qui dérive sans doute à la fois des paraboles et des expressions familières à la chevalerie (voir le rituel de la bénédiction du chevalier), marque très fortement les couleurs sous lesquelles l'imagination de François se représentera désormais sa mission (Parabole de la pauvreté et du rex pius et potens, voir p. 126). Il voyait tout cela à peu près comme l'exprime la lég. d'Epictète et d'Astion, Vitæ Patrum, p. 220 s., chap. XXIII. Voir A. SS. julii, t. II, p. 540. Il n'est pas impossible non plus que cette expression fût chez lui un ressouvenir emprunté à saint Grégoire le Grand dont la règle pastorale était fort connue au moyen âge. (Regula pastoralis, IV, p. 31) Praeconis officium.

197 3 Soc. 16 ; Bon. 21. Cf. Salimbene, t. II, p 133.

198 1 Cel. 16 ; Bon. 21. Les curieux liront avec intérêt sur le voyage à Gubbio un article de M. Mazzatinti intitulé : S. Francesco e Frederico Spadalunga da Gubbio [Miscellanea, t. V, p. 76-78]. Ce Spadalunga de Gubbio a bien pu donner un vêtement à François, mais il est fort possible que ce don ait été fait beaucoup plus tard, et qu'on l'ait fixé à cette date solennelle de la vie du Saint, par une sorte d'illusion d'optique, presque inévitable, par suite du rapprochement du fait et du nom de la localité. Cf. Miscell. fr., t. IV, p. 32 et Lipsin, p. 78.

199 1 Cel. 17 ; Bon. 11 ; 13, 21, 22 ; 3 Soc. 11 ; A. SS., p. 575.

200 1 Ce]. 18 ; 3 Soc. 21 ; Bon. 23.

201 3 Soc. 22 ; 2 Cel. 1, 9.

202 3 Soc. 24 ; 2 Cel. 8 ; Spec. Vitæ, 224.

203 3 Soc. 23 ; 2 Cel. 7.

204 3 Soc. 24 ; Testament de sainte Claire, Wadding, ann. 1253, V.

205 Cel. 21 ; Bon. 23. Locatelli (Priore) semble bien avoir prouvé que celle église était l'abbaye Saint-Pierre qui existe encore, mais qui est a présent à l'intérieur des murs de la ville. Voir Della badia di San Pietro, p. 16. Cf. Joergensen, Vie de saint François, p. 69.

206 3 Soc. 14 ; 2 Cel. 1, 6.

207 La Portioncule dépendait de cette abbaye.

208 C'est la date adoptée par les Bollandistes, parce que d'anciens missels marquent la péricope Matth. 10 pour l'Evangile de ce jour. A. SS., p. 574. Cette considération n'a du reste pas grande valeur. On était bien loin de l'unité liturgique au XIII^e siècle. C'est ainsi que Guillaume Durand, le célèbre évêque de Mende, ne mentionne pas moins de quatre épîtres et de cinq évangiles usités indifféremment de son temps pour la fête des morts. G. Durand, Rationale div. off., Venise, 1540, p. 270. Mais la date indiquée ne peut guère s'éloigner beaucoup de la vérité.

209 Voir en particulier Bon. 25 et 26. Cf. A. SS. p. 577 d.

210 Is., 49, 8-9.

211 2 Cor., 1, 21-22.

212 Eph., 3, 8-10.

213 1 Cor., 2, 1-5.

214 Matth., 9, 36-38.

215 . Luc., 9, 2-3.

216 Is., 49, 8-9.

217 2 Cor., 1, 21-22.

218 Eph., 3, 8-10.

219 1 Cor., 2, 1-5.

220 Matth., 9, 36-38.

221 Luc, 9, 2-3.

222 1 Cel. 23 ; 3 Soc. 25 et 26 ; Bon. 27. Cf. Auct. Vit. Sec. ap., A. SS., p. 579.

223 1 Cel. 24. Il faut corriger le texte des Boll. : Inter quos quidam de Assisio puer ac simplicem animum gerens, par : quidam de Assisio pium ac simplicem, etc. La période où nous sommes est très claire dans son ensemble ; le tableau qu'en donnent les Trois Compagnons est vrai d'une vérité qui s'impose à première vue ; mais ni eux, ni Celano ne dressent des procès-verbaux. Plus tard, on a voulu savoir exactement dans quel ordre les premiers disciples étaient arrivés, et on a torturé les textes pour trouver la réponse ; on en a fait autant en ce qui concerne les premières courses missionnaires. Mais des deux côtés on aboutit à des impossibilités et à des contradictions. Qu'importe qu'il y ait eu deux, trois ou quatre missions avant l'approbation papale ? Qu'importe le nom de ceux des premiers disciples qui sont des personnages tout à fait secondaires dans l'histoire du mouvement franciscain ? Tout cela a eu lieu avec beaucoup plus de simplicité et de spontanéité qu'on ne se le figure d'ordinaire. Cependant, étant donné le caractère de la première légende de Thomas de Celano, le quidam de Assisio pium ac simplicem pourrait bien être simplement une réponse aux efforts tentés par le Spec. Perf. (cap. 107) pour assurer à frère Bernard une place privilégiée. Par la plume de Celano, frère Elie glisse ici une

indication assez nette pour enlever à son adversaire son droit d'aînesse, assez vague pour que les démentis fussent difficiles. Y eut-il des réclamations ? On serait tenté de le croire en voyant Julien de Spire qui avait jusqu'ici suivi 1 Cel. s'arrêter brusquement pour reprendre plus loin sa narration. L'habileté avec laquelle Celano se débarrasse de frère Bernard est bien suggestive. Au moment où il semble qu'il va marquer sa place dans l'ordre, il le supprime par quelques mots qui sont un chef-d'œuvre de diplomatie : *multiplicatis fratribus cum obedientia pii patris ad alias transmissus est regiones*. Il n'avait pas osé faire le silence sur lui à l'origine de l'ordre ; mais il est bien évident que le lecteur qui en serait réduit à 1 Cel. ne pourrait pas supposer que frère Bernard revint de ces voyages et que, durant les dernières années, il se retrouva aux côtés de saint François. Dès maintenant Celano se prépare à concentrer toute l'attention de ses lecteurs sur frère Élie seul. Bernard ne sera plus nommé qu'une fois 1 Cel. 30 (part. I, cap. XII). Dans sa seconde Vie Thomas de Celano a rétracté implicitement ce qu'il dit ici, 2 Cel. 2, 17. *Bernardus secundus in ordine*. 2 Cel. 3, 52, *post sanctum Dei Minorum prima plantula*.

224 1 Cel. 24. Bernard de Besse est le premier à l'appeler B. de Quintavalle : *De laudibus*, f° 95 h. Cf. sur lui Marc de Lisbonne, t. I, seconde partie, p. 68-76 ; *Conform.* 47 ; *Actus*, 1, 2, 3, 4, 5, 30 ; *Fior.* 1, 2, 3, 4, 5, 6, 28 ; 3 *Soc.* 27, 30, 39 ; *Spec. Perf.*, 107 ; 2 Cel. 1, 10 ; 2, 17 ; *Bon.* 28 ; 1 Cel. 30 ; *Salimbene*, ann. 1229, et *Tribul Arch.*, II, p. 278, etc.

225 D'après une tradition qui paraît digne de créance la maison de Bernard subsiste encore. C'est la vieille construction qui se trouve encadrée dans le palais Sbaraglini, à trois minutes de la Piazza, rue Antonio Cristofani. A l'extérieur cette antique habitation est encore à peu-près, intacte.

226 Pierre de Catane (voir p. 333 s.). Voir Coll. t. I, p. 71. Voir Mgr Faloci-Pulignani. Miscell., fr., t. XIV, p. 12 ss. ; ibid., p. 15. Remarquable étude sur sa vie. Colubovich, Bibliotheca, t. I, p. 119-126.

227 1 Cel. 24 ; 3 Soc. 27, 28 et 29 ; 2 Cel. 1, 10 ; 3, 52 ; Bon. 28 ; A. SS., p. 580. Le travail de la tradition se fait sentir dans ce récit ; on voulut bientôt montrer un miracle dans la manière dont François trouva le passage à lire. — L'église Saint-Nicolas n'existe plus ; elle se trouvait sur l'emplacement occupé aujourd'hui par la caserne de gendarmerie (carabinieri reali). En 1926, à l'occasion du centenaire, on a érigé sur l'angle qui fait face à la place une petite loggia avec un autel. Sur l'église Saint-Nicolas et le Missel retrouvé par Mgr Faloci-Pulignani ; v. Miscell., fr., t. XV, p. 35-43.

228 Matth. 19, 21 ; Luc. 9, 1-6 ; Matth. 16, 24-27. L'accord de la tradition sur ces passages est complet. 3 Soc 29 ; 2 Cel. 1, 10 ; Bon. 28 ; Spec. Vitæ 5 b ; Conform. 37 b 2, 47 a 2 ; Fior. 2 ; Glassberger et la Chronique des vingt-quatre généraux intervertissent l'ordre (Analecta fr., t. II, p. 5) ainsi que les Conformités à un autre endroit, 87 b 2. Voir *Commercium Paupertatis*, p. 16. Je suis disposé à croire que la scène de Saint-Nicolas a été transformée par la tradition. Ne serait-ce pas à cette journée que se rapporte le récit que frère Léon met dans la bouche de François lui-même. Spec. Perf. 4 (Coll., t. I, p. 12, l. 1 ss.).

229 « In platea S. Georgii » dit la Chron. XXIV gén. An. fr. III, p. 3, l. 26. Ce détail ne provenant pas des Actus sur lesquels tout le reste du récit paraît calqué, on songe à la légende de frère Bernard (par frère Léon).

230 3 Soc. 30. Cf. Anon. Perus. : A. SS., p. 581 a. Cette scène n'est rapportée ni par 1 Celano, ni par saint Bonaventure, mais elle est tout au long dans 2 Cel. 3, 52.

231 La question du vêtement des premiers frères a fait verser des flots d'encre. Il est évident qu'elle n'a pas de solution possible. François et ses compagnons se faisaient donner des tuniques, qui, par conséquent, étaient extrêmement variables de forme et de nuance. La dissertation du Père Papini sur ce sujet est une des meilleures qu'il ait écrites. (Sloria, 1^{re} partie, p. 234-238. Cf. Wadding I, p. 47, 2^e éd.)

232 Cette date est donnée par la vie de frère Égide : A. SS., Oct., t. II, p. 572 ; Aprilis, t. III, p. 220. Elle cadre bien avec les récits. C'est par elle qu'on obtient la date approximative de la conversion définitive de François deux années entières auparavant. Voir aussi Dominicus Mandié, De Législations Ant. O. F. M., p. 16.

233 1 Cel. 25 ; 3 Soc. 23 ; Bon. 29. Cf. Anon. Perus. : A. SS., p. 582 et A. SS., Aprilis, t. III, p. 220 ss.

234 Spec. Perf. 36. Qualiter dixit fratri Egidio priusquam esset receptus ut daret mantellum cuidam pauperi. In primordio religionis cum maneret apud Rigum Tortum cum duobus fratribus quos tunc tantum habelat. Si l'on compare ce passage avec 3 Soc. 44, on arrivera sans doute à la conclusion que le récit du Speculum est plus satisfaisant. On comprend en effet fort bien l'illusion d'optique par laquelle on fit plus tard de la Portioncule le théâtre de la plupart des traits de la vie de saint François tandis qu'on ne comprend pas pourquoi on aurait cherché à créer une auréole à Rivo-Torto. Les Fioretti disent : Ando inverso lo spedale dei lebbrosi, ce qui confirme l'indication de Rivo-Torto. Vita d'Egidio, § 1. Voir Paul Sabatier. Dissertazione sul primo luogo abitato dai frati Minori, su Rivo-Torto e sull'ospedale dei lebbrosi di Assisi. Rome, 1896. Broch in-8°.

235 An. Perus. : A. SS., p. 582. Cf. Fior., Vie d'Égide 1 ; Spec. Perf. 100 ; 2 Cel. 3, 68 ; A. SS. Aprilis, t. III, p. 227.

236 Spec. Perf. 55 ; Conform. 219 b 1 ; Ant. fr., p. 96

237 3 Soc. 32-34 ; 1 Cel. 27 et 28 ; Bon. 31

238 3 Soc. 35. Cf. Anon. Perus. : A. SS., p. 584.

239 Plus tard, on a voulu naturellement que François n'ait pas eu de meilleur appui que Guido ; d'aucuns en ont même fait son directeur de conscience (Saint François, Plon, éditeur, p. 24) ! Nous avons une preuve indirecte, mais irrécusable, de la prudence avec laquelle il faut accepter ces pieuses traditions ; François n'annonça même pas à son évêque (pater et dominus animarum, 3 Soc. 19) son dessein de faire approuver la Règle par le pape. Ceci est d'autant plus frappant que l'évêque aurait dû être son avocat naturel en cour de Rome, et qu'à défaut d'autre raison, la politesse la plus élémentaire exigeait qu'il fût prévenu. Il faut ajouter que les évêques en Italie ne sont pas comme ailleurs des fonctionnaires difficilement abordables pour le commun des mortels. Presque chaque village de l'Ombrie a son évêque, si bien que leur importance n'est guère plus grande que celle d'un curé de canton en France. Au reste plusieurs documents pontificaux viennent jeter un triste jour sur le caractère de Guido. Dans un chapitre des décrétales d'Honorius III (Quinta compil. Lib. II. Tit. III. Cap. I), est racontée une plainte portée devant la curie contre cet évêque, accusé par les Crucigères de l'hôpital San Salvatore delle Pareti (banlieue d'Assise), d'avoir maltraité deux d'entre eux et d'avoir volé une partie du vin du couvent : pro eo quod Aegidium presbyterum, et fratrem eorum conversum violentas manus injecerat... adjiciens quod idem hospitale quadam vini quantitate fuerat per eundem episcopum spoliatum. Honorii opera, éd. Horoy, t. I, col. 200 ss. Cf. Potthast 7746. La mention de l'hôpital de Pariete prouve bien qu'il s'agit de l'évêque d'Assise et non de celui d'Osimo comme l'ont suggéré quelques critiques. Un autre document pontifical nous le montre en lutte avec

les Bénédictins du mont Subasio (précisément ceux qui devaient donner la Portioncule à François), et Honorius III donne tort à l'évêque : Bulle Conquerente œconomo monasterii ap. Richter, Corpus juris canonici. Leipzig, 1839, in-4° Horoy, loc. cit., t. I, col. 163 ; Potthast 7728.

240 3 Soc. 36 et 37. Cf. Anon. Perus. ap. A. SS. p. 58 s. ; Test. B. Francisci.

241 3 Soc. 38-41.

242 Début de la bulle du 2 mars 1198, Potthast 31. (Cf. Ps. 44, 8).

243 Eccli. 45, 7-21.

244 Matth., 16, 18-19.

245 Jer., 1, 17-19.

246 Début de la bulle du 2 mars 1198. (Cf. Ps. 44 (45), 8).

247 Eccli., 45, 7-12.

248 Matth., 16, 18-19.

249 Jer., 1, 17-19.

250 La date fixée d'ordinaire pour l'approbation de la Règle par Innocent III est celle du mois d'août 1209. Les Bollandistes avaient cru pouvoir la déduire du récit où Thomas de Celano (1 Cel. 43) rappelle le passage en Ombrie de l'empereur Othon IV allant se faire couronner à Rome (4 oct. 1209). Sur ce voyage, voir Böhmer-Ficker, Regesta Imperii. Die Regesten des Kaiserreichs unter Philipp, Otto IV, etc. Innsbruck, 1879, in-4°, p. 96 et 97. Comme ce récit vient après celui de l'approbation, ils en concluaient que celle-ci était antérieure. Mais Thomas de Celano a placé là ce récit, parce qu'il était amené par le contexte et non pour en fixer l'époque. Tout porte à croire que les Frères se retiraient (recolligebat, 1 Cel. 42) à Rivo-

Torto avant et après leur voyage à Rome. De plus, l'espace entre le 23 avril et la mi-août 1209, est beaucoup trop court pour tout ce que les biographes nous racontent sur la vie des Frères avant leur visite à Innocent III. La mission à Florence a eu lieu en hiver, ou tout au moins durant un mois très froid. Mais l'argument décisif c'est qu'Innocent III quitta Rome vers la fin de mai 1209 pour aller à Viterbe, et ne revint que pour couronner Othon le 4 octobre (Potthast 3727-3803). Il faut donc absolument remettre à l'été de 1210 la visite des Pénitents au pape. C'est aussi la date à laquelle Wadding était arrivé.

251 3 Soc. 35.

252 1 Cel. 32 ; 3 Soc. 51 ; Bon. 34. Cf. Test. B. Fr. Le Spec. Perf. ne connaît que deux règles, la règle primitive et la nouvelle règle. De même tous les documents franciscains ne parlent jamais que de celles-là (s'ils en ajoutent une troisième, c'est celle qui fut perdue par frère Élie, identique, dit-on, à celle qui fut approuvée en 1223). Ceci n'est pas inconciliable avec les belles études de M. Karl Müller (Die Anfänge des Minoritenordens, Fribourg, 1885, in-8P de XII et 210 p. v. p. 14-25 ; 184-188,. Papini de son côté était arrivé à des résultats tout à fait analogues à ceux de M. Karl Müller. Voir dans la Storia di San Francesco l'étude qui a pour titre : Le varie regole composte da San Francesco (t. I, p. 208-234). Cf. Ibid, p. 56, 68, 110, 176. L'étude du Spec. Perf. m'a conduit à penser que la règle de 1221 est bien la première, mais remaniée sans cesse depuis 1210 jusqu'en 1221. On y enchâssait chaque année à la suite des chapitres généraux les constitutions nouvelles édictées par ces assemblées. Semel in anno conveniunt... et consilio bonorum virorum faciunt et promulgant institutiones sanctas et a domino papa confirmatas. Jacques de Vitry V. Ceci s'accorde fort bien avec ce que disent les 3 Soc. 35 (IX) et 57 (XIV). Cf. Anonym. Perus. A. SS. octobre, t. II, p. 599 ; Eccl. 5 ; Jord., 11 et 15 ; 2 Cel. 3, 68 et 110 et

cela expliquerait les textes passablement différents que nous avons de la règle de 1221. Ceux qui l'appellent première règle ou règle de 1210 ont raison, et ceux qui l'appellent règle de 1221 n'ont point tort. Cf. Dominicus Mandić, *De legislatione ant. Or. f. M.*, p. 49 ss.

253 Liste de Thomas de Celano : 1. Quidam pium gerens animum, 2. Bernardus, 3. Vir alter, 4. Ægidius, 5. Unus aiins appositus, 6. Philippus, 7. Alius bonus vir, 8. 9. 10. 11. Quatuor boni et idonei viri : 1 Cel. 24, 25, 29, 31. Le texte Rinaldi-Amoni ne dit rien des quatre derniers. — Trois Compagnons : 1. Bernardus, 2. Petrus, 3. Ægidius, 4. Sabbatinus, 5. Moritus, 6. Johannes Capella, 7. 8. 9. 10. 11. Disciples reçus par les frères dans leurs missions : 3 Soc. 33, 35, 41, 46, 52. — 3 Soc. Melchiorri-Marcellino. Primus fuit beatissimus frater et Pater Franciscus, dux et fundator Ordinis Fratrum Minorum, et primus Minister. Duobus annis post conversionem suam, secutus est frater Bernardus de Quintavalle ; tertius frater Petrus ; quartus frater Ægidius ; quintus frater Sabbatinus ; sextus frater Moricus ; septimus frater Johannes de Capella ; octavus frater Philippus Longus, primus visitator Pauperum Dominarum ; nonus frater Johannes de Sancto Constantio ; decimus frater Barbarus ; undecimus frater Bernardus de Vida ; duodecimus frater Angelus Tancredi. — Bonaventure : 1. Bernardus, 2... 3. Ægidius, 4. 5... 6. Sylvester, 7. Alius bonus vir, 8. 9. 10. 11. Quatuor viri honesti : Bon. 28, 29, 30, 31, 33. — Les Fioretti, tout en insistant sur l'importance des douze apôtres franciscains, n'en citent que six dans leur liste : Jean de Capella, Égide, Philippe, Sylvestre, Bernard et Rufin. Fior. 1. — Il faut arriver aux Conformités pour trouver la liste traditionnelle, f° 46 b. 1 : 1. Bernardus de Quintavalle, 2. Petrus Chatanii, 3. Egidius, 4. Sabatinus, 5. Moricus, 6. Johannes de Capella, 7. Philippus Longus, 8. Johannes de Sancto Constantio, 9. Barbarus, 10. Bernardus de Cleviridante

(sic), 11. Angelus Tancredi, 12. Sylvester. Comme on le voit, dans ces deux derniers documents, il est question de douze disciples, tandis que dans les précédents il n'y en a que onze. Cela suffirait à indiquer une thèse dogmatique. Cette liste se retrouve exactement dans le Speculum avec la seule différence que, François y étant compris, Ange de Tanocrède est le douzième frère et Sylvestre disparaît. Spec. Vitæ, 87 a.

254 D'après la tradition, les cinq compagni del Santo ensevelis là, auprès de leur maître, seraient : Bernard, Sylvestre, Guillaume (anglais) Eletto et Valentin. Voir Papini, Notizie, p. 319 ; Storia II, p. 205. Conti, Asio Serafico, p. 21.

255 3 Soc. 46 ; 1 Cel. 32 ; Bon. 34.

256 1. Cel. 33 ; 3 Soc. 53 ; Bon. 35.

257 Gloriosus est le mot préféré par les annalistes pour le caractériser. Voir Pertz SS. 22, p. 370 et 362, 437, 1 Cel. 33. Il serait bien à désirer que quelque historien érudit entreprenne une histoire indépendante du pontificat d'Innocent III. L'œuvre plate et indigeste de Hurter a été étrangement surfaite par des gens dont elle flattait les idées et qui sont disposés à croire très savant tout ce qui est très ennuyeux. Le mot gloriosus s'applique à Innocent dans ses nuances les plus diverses. Comme Napoléon I^{er}, il ne dédaignait pas de descendre aux détails les plus infimes, comme lui il connaissait la puissance des mots et savait que, dans l'histoire, une bataille gagnée vaut dix victoires si le bulletin des armées sait la bien raconter. Il soigna donc sa gloire et fut le premier artisan de sa légende. Voici comment au lendemain de son élection il la racontait au patriarche de Jérusalem : Felicis memoriæ Celestino patre ac prædecessore nostro VI Idus Januarii viam unwersæ carnis ingresso et in Lateran. basilica honorifice tumulato,

tanta fuit inter fratres nostros super pontificis substitutione concordia ut eo cœlitus ipsorum desideriis aspirante qui facit utraque unum et concurrentes lapides in se angulari lapide copulavit, omnes universaliter unum saperent et idem singulariter postularent, nos in summum pontificem ipso die depositionis ejusdem prædecessoris nostri unanimiter assumiantes. Migne Innocentis III opera t. I, col. 9. Voici maintenant comment un auteur peu suspect, l'historiographe attitré du pontificat raconte cette élection : Cum ad tractandum de substitutione pontificis consedissent, placuit omnibus in comrnuni, ut ad terram humiliter inclinati singuli pacis osculum sibi darent. Et exhortatione præmissa examinatores fuerunt secundum morem electi, qui, sigillatim votis omnium perscrutatis, et in scriptis redactis, examinationem factam retulerunt ad fratres, et quoniam in eum plurimi convenerunt licet tres alii fuissent ab aliquibus nominati, post disputationem super ætate habitam inter eos, quia tune annorum triginta septem, omnes tandem consenserunt in ipsum. Gesta Innocentii apud Migne loc. cit., col. XIX. Cf. Rogeri de Hoveden Chronica Pertz, t. XXVII, p. 176-177.

258 Sainte Lutgarde (1182-1246) le vit plongé dans le Purgatoire jusqu'au jugement dernier. Vie de cette Sainte par Thomas de Catimpré dans Surius Vitæ SS. (1168). VI, 215-226. Ciacomissiol 2027 ; Pertz Script XXIV, p. 196.

259 Vir clari ingenii, magnæ probitatis et sapientiæ, cui nullus secundus tempore suo ; Rigordus, de gestis Philippi Augusti dans Duchesne, Historiæ Fraricorum scriptores coætanei, t. V, p. 60. — Nec similem sui scientia, facundia, decretorum et legum perititia, strenuitate judiciorum nec adhuc visus est habere sequentem. Cf. Mencken, Script, rer. Sax., Leipzig, 1728, t. III, p. 252. Innocentius, qui vere stupor mundi erat et immutator sæculi. Cotton, Hist. Anglicana, éd. Luard, 1859, p. 107.

260 Cujus finis lætitiā potius quam tristitiā generavit subjectis. Albéric des Trois Fontaines, éd. Leibnitz, *Accessiones historicæ*, t. II, p. 492.

261 1 Cel. 32 ; 3 Soc. 47.

262 De la famille Colonna, il mourut en 1216. Cf. 3 Soc. 61. Voir Cardella, *Memorie storiche de' Cardinali*, 9 vol., in-8°, Rome 1792 ss., t. I, p. 177. Cf. Ciacconius I col. 625. Il était à Rome dans l'été de 1210, car le 11 août il contresigna la bulle *Religiosam vitam*, Potthast 4061. Angelo Clareno raconte l'approbation, d'une manière plus précise à certains égards : Cum vero Summo Pontifici ea quæ postulabat [Franciscus] ardua valde et quasi impossibilia viderentur infirmitati hominum sui temporis, exhortabatur eum, quod aliquem ordinem vel regulam de approbatis assumeret, at ipse se a Christo missum ad talem vitam et non aliam postulandam constanter affirmans, fixus in sua petitione permansit. Tunc dominus Johannes de sancto Paulo episcopus Sabinensis et dominus Hugo episcopus Hostiensis Dei spiritu moti assisterunt Sancto Francisco et pro his quæ petebat coram summo Pontifice et Cardinalibus plura proposuerunt rationabilia et efficacia valde. Tribul. Man. de la Laurentienne, f° 6 a. Cette intervention d'Hugolin n'est mentionnée par aucun autre document. Elle n'a pourtant rien d'impossible. Il était aussi à Rome dans l'été de 1210. Voir Potthast, p. 462.)

263 1 Cel. 32 et 33 ; 3 Soc. 47 et 48. Cf. An. Per. : A. SS., p. 590.

264 3 Soc. 48 ; 1 Cel. 33.

265 1 Cel. 33.

266 3 Soc. 48.

267 3 Soc. 49 ; 1 Cel. 33 ; Bon. 35 et 36. Tout cela a été très arrangé par la tradition et ne nous donne guère qu'un

écho de la réalité. Il s'en fallut certainement de bien peu que les Pénitents n'eussent devant Innocent III le sort des Vaudois devant Lucius III. On retrouve des traces de cet accueil dans deux textes qui me semblent trop suspects pour les insérer dans le corps même du récit ; le premier est un fragment de Matthieu Paris : *Papa itaque in fratre memorato habitum deformem, vultum despicabilem, barbam prolixam, capillos incullos, supercilia pendentia et nigra diligenter considerans ; cum petitionem ejus tam arduam et executione impossibilem recitare fecisset, despexit eum et dixit : Vade frater et quære porcos, quibus potius debes quam hominibus comparari, et involve te cum eis in volutabro, et regulam illis a te commentatam tradens, officium tuæ prædicationis impende. Quod audiens Franciscus inclinato capite exivit et porcis tandem inventis, in luto se cum eis tamdiu involvit, quousque a planta pedis usque ad verticem, corpus suum totum cum ipso habitu polluisset. Sicque ad consistorium revertens, Papæ se conspectibus præsentavit dicens : Domine feci sicut præcepisti, exaudi nunc obsecro petitionem meam*, éd. Wats, p. 340. Le trait est d'un tour bien franciscain et doit avoir quelque base historique. Chose curieuse, il va rejoindre en quelque sorte un passage de la légende de Bonaventure qui est une interpolation de la fin du XIII^e siècle. Voir A. SS., p. 591.

268 3 Soc. 50 et 51 ; Bon. 37 ; 2 Cel. 1, 11 ; Bernard de Besse Ms. de Turin, f^o 101 b. Ubertin de Casal (*Arbor vitæ crucifixæ*. Venise, 1485, lib. V, cap. III) fait un curieux récit où il dépeint l'indignation des prélats contre François. *Quænam hæc est doctrina nova quam inters auribus nostris ? Quis potest vivere sine temporalium possessione ? Numquid tu melior es quam patres nostri qui dederunt nobis temporalia et in temporalibus abundantes ecclesias possiderunt ?* Suit la belle prière insérée par Wadding dans les œuvres de François. L'idée maîtresse est la même que

dans la parabole de la pauvreté. Ce récit, quoique ne se référant à aucune source, a cependant son importance, puisqu'il nous montre comment en l'an 1300, un homme qui avait eu tous les documents sous les yeux, se représentait les premières démarches de François. — Il dérive du *Sacrum commercium beati Francisci cum Domina Paupertate*, de Jean Parenti. Éd. P. Édouard d'Alençon, p. 3, 4, éd. Alvisi, p. 15

269 Bon.36.

270 La tentative de Durand de Huesca pour créer un ordre mendiant n'a pas encore été étudiée avec exactitude. Chef des Vaudois d'Aragon, il assista en 1207 à la conférence de Pamiers et se décida à rentrer dans l'Église. Reçu avec bonté par le pape, il eut d'abord un fort grand succès et dès 1209 avait établi des communautés en Aragon, à Carcassonne, Narbonne, Béziers, Nîmes, Uzès, Milan. On retrouve dans ce mouvement tous les linéaments de l'institut de saint Dominique ; c'était un ordre de prêtres, où les études théologiques étaient recommandées. Ils disparurent à peu près complètement dans la tourmente de la croisade albigeoise. Innocent III, *epistolæ* XI, 196, 197, 198 ; XII, 17, 66 ; XIII, 63, 77, 78, 94 ; XV, 82, 83, 90, 91, 92, 93, 94, 96, 137, 146. La première de ces bulles contient la Règle fort curieuse de cet ordre éphémère. Sur sa disparition, V. Ripoll, *Bullarium Prædicatorum*, 8 vol. in-f°, Rome, 1729-1740, t. I, p. 96. Cf. Élie Berger, *Registres d'Innocent IV*, 2752.

271 Burchard, de l'ordre des Prémontrés, qui mourut en 1226. Voir ce texte p. 317 n. 1. Cf. P. Dominicus Mandié, *Protoregula* p. 38.

272 3 Soc. 52 ; Bon. 38.

273 3 Soc. 52 et 49.

274 Saint Antonin, archevêque de Florence, a fort bien vu que c'était quædam concessio simplex habitus et modi illius vivendi et quasi permissio. A. SS., p. 839. Le terme d'approbation de la Règle par lequel on s'est habitué à désigner l'acte d'Innocent III est donc erroné.

275 Matth., 11, 25-30.

276 Matth., 19, 27-29.

277 Luc, 9, 57-58.

278 Apoc., 14, 6.

279 S. Commmercium L. Francisci cum domina Pauportate, 22.

280 Matth., 11, 25-30.

281 Matth., 19, 27-29.

282 Luc, 9, 57-58.

283 Apoc., 14, 6.

284 S. Commmercium ou Noces mystiques du bienheureux François et de Dame Pauvreté, 22.

285 1 Cel. 34 ; 3 Soc. 53 ; Bon. 39.

286 Probablement à Otricoli qui se trouve sur la grande route de Rome à Spolète. Orte est à une heure et demie de marche. C'est l'ancienne Otriculum où l'on trouve beaucoup d'antiquités. Ce qui rend le passage de François à Otricoli très vraisemblable, c'est que cette localité est située sur la voie Flaminienne. Le P. Nicola Cavanna, L'Umbria illustrata, n'est pourtant pas de cet avis. Voir p. 254 s et 247 ss.

287 1 Cel. 35 ; Bon. 40 et 41. Celano a ici quelques lignes sur le commercium cum sancta paupertate. Sont-elles un développement, banal sous la plume d'un Franciscain, et

qu'il ne faut pas relever ? Le P. Edouard d'Alençon a pensé le contraire (*Sacrum commercium b. Francisci*, p. XI), je crois bien qu'il a raison. Il n'y a pas seulement correspondance verbale, il y a parallélisme de sentiment, d'inspiration entre le petit tableau de Thomas de Celano et la fresque célèbre connue sous le nom de *Commercium paupertatis*.

288 La seule route reliant Celano à Rome ainsi qu'à toute l'Italie centrale et septentrionale, passait par Aquila. Rieti, et venait rejoindre à Terni les grandes voies conduisant du nord de la Péninsule vers Rome.

289 1 Cel. 36 et 37 ; 3 Soc. 54 ; Bon. 45-48. ;

290 Isaïe 55, 2.

291 Un abri du même genre existe encore d'un autre côté d'Assise, à quelques minutes de la Porta San Giacomo, appelé la Fontanella. Depuis une époque relativement récente on a donné le nom de Rivo-Torto à une église qui se trouve un peu plus loin, à un quart d'heure de marche de Sainte-Marie-Madeleine, sur la route de Spello et Foligno,

292 1 Cel. 42 et 43 ; 3 Soc. 55 ; Bon. 41.

293 1 Cel. 42-44.

294 Spec. Perf. 27 ; 2 Cel. 1, 15 ; Bon. 65.

295 Spec. Perf. 28 ; 2 Cel. 3. 110.

296 1 Cel. 47 ; Bon. 43.

297 Il n'y a guère d'événements au treizième siècle à la fois plus documentés et plus obscurs que celui-là. Les chroniqueurs des pays les plus divers en parlent longuement. Voici une des notices les plus courtes, mais une des plus exactes, donnée par un témoin oculaire (*Annales de Gênes des années 1197 à 1219*, apud Mon. Germ. hist. Script., t. 18). — 1212 in mense Augusti, die

Sabbati, octava Kalendarum Septembris, intravit civitalem Janue quidam puer Teutonicus nomine Nicholaus peregrinationis causa, et cum eo multitudo maxima pelegrinorum, defferenfes cruces et bordonos atque scarsellas ultra septem millia arbitrato boni viri inter homines et feminas et puellos et puellas. Et die dominica sequenti de civitate exiorunt. — Cf. Jacques de Voragine : Muratori, t. IX, col. 46 : Dicebant quod mare debebat apud Januam siccari et sic ipsi debebant in Hierusalem proficisci. Multi autem inter eos erant filii Nobilium, quos ipsi etiam cum meretricibus destinarunt (!). Le récit le plus tragique est celui d'Albéric des Trois-Fontaines qui raconte le sort de la bande qui s'embarqua à Marseille. Mon. Ger. hist. Script., t. 23, p. 894.

298 Pertz SS., t. XXIII, p. 893.

299 Le chroniqueur bénédictin Albert de Stade (Mon. Ger. hist. Script., t. XVI, p. 271-379) termine ainsi sa notice sur la croisade des enfants : Adhuc quo devenerint ignoratur sed plurimi redierunt, a quibus cum quæreretur causa cursus dixerunt se nescire. Nudæ etiam mulieres circaidem tempus nihil loquentes per villas et civitates cucurrerunt. Loc. cit., p. 355.

300 Chron. Veronense, ann.1238 (Muratori, Scriptores, Rer. Ital., t. VIII, p. 626). Cf. Barbarano de Mironi : Hist. Eccles. di Vicenza, t. II, p. 79-84.

301 Les frères s'étaient d'abord intitulés Viri pœnitentiales de civitate Assisii (3 Soc. 37) ; il semble qu'ils aient eu un instant l'idée de s'appeler Pauperes de Assisio, mais ce nom leur fut sans doute déconseillé à Rome comme se rapprochant trop de celui des Pauperes de Lugduno. Voir Burchardi chronicon, p. 376 ; Voir Introd., cap. v.

302 Voir Règle de 1221, cap. 7. Cf. 1 Cel. 38 et Bon. 78.

303 1 Cel. 36.

304 Storia d'Assisi, t. I, p. 123-129. Le texte en a été publié par A. Brizi, Atti dell' Academia Properziana, décembre 1910, p. 194 ss., et par Mgr. Faloci-Pulignani, Miscell., t. XIII, p. 188 ss.

305 Ps. 22, 5.

306 Ps. 117,15.

307 Ps. 131, 14.

308 Matt., 6, 25-33.

309 2 Cor., 8, 2.

310 S. commercium, 4.

311 Ps. 22 (23), 5.

312 Ps. 117 (118), 15.

313 Ps. 131 (132), 14.

314 Matth., 6, 25-33.

315 2 Cor., 8, 2.

316 Sacrum commercium, 4.

317 1 Cel. 44 ; 3 Soc. 55.

318 3 Soc. 56 ; Spec. Perf. 55 ; Conform. 217 b 1 ; Fior. Bibl. Angel., éd. Amoni, p. 378. Voir Jacobilli, Vita dei SS., III, p. 290.

319 Les questions archéologiques qui se posent à propos des origines de Notre-Dame-des-Anges ne sauraient être traitées ici ; cependant, comme la plupart des auteurs franciscains ont beaucoup insisté sur l'antiquité de cet humble oratoire, il sera peut-être bon de dire que leurs récits ont une base solide. L'ancien autel a des caractères parfaitement déterminés qui ne permettent pas d'y voir une œuvre postérieure au X^e siècle. Les archéologues pourront

consulter à cet égard le *Bulletino di Archeologia Christiana* du Commandeur G. B. de Rossi, 1884-1885, n° 4, p. 137, et dans le périodique *Arte e Storia* de Florence, t. IV (1885), fascicule 6, un article du P. Barnabé d'Alsace avec une lettre du Commandeur de Rossi.

320 Cette forêt a disparu. — Quelques-uns des avis de François ont été groupés dans les Admonitions. Voir 1 Cel. 37-41.

321 Voir ci-après p. 162.

322 Cela est si vrai que dans la règle de 1221 nous trouvons un passage en contradiction avec le reste, épave donc des premiers temps, et où mendier est toléré en cas de nécessité manifeste des lépreux, VIII. *Nullo modo fratres quærant... pecuniam vel eleemosynam... Fratres tamen in manifesta necessitate leprosorum possunt pro eis quærare eleemosynam.* Voilà qui nous fait remonter à l'époque où les Clarisses elles-mêmes, au dire de Jacques de Vitry..., *nihil accipiunt sed de labore manuum vivunt.* Lettre de 1216. Cf. Burchardi chr. Pertz, t. XXIII, p. 376. *Spec. Perf.* cap. 55 (Coll., t. I, p. 99, l. 23 ss.), *juvabant pauperes homines in agris eorum et postea ipsi dabant eisdem de pane amore Dei.* A Poggio Bustone et à Greccio une tradition s'est maintenue d'après laquelle saint François y faisait le chevrier. Elle m'a été racontée par M. le chevalier Alfonso de Guzzis de Rieti et par M. le curé de Greccio.

323 Voir Angelo Clareno, *Tribul.*, Cod. Laur. 3 b.

324 2 Cel. 3, 97 et 98. Le 97 est cité textuellement par les Conformités, 142 a 1, comme provenant de la *Legenda Antiqua*. *Spec. Perf.* 75 ; *Spec. Perf.* 24 ; 2 Cel. 3, 21, Cf. Conform. 171 a 1 ; Voir surtout Règle de 1221, cap. VII ; Règle de 1223, cap. v ; le Testament et 3 Soc. 41. Le passage *liceat eis habere ferramenta et instrumenta suis*

artibus necessaria prouve assez que certains frères avaient de véritables métiers. Le précepte de la Règle sur le Travail des mains a été naturellement un des plus discutés. On trouvera l'indication des principales sources sur ce chapitre dans Arturus de Munster, *Martyrologium*, p. 37 et 124 ss.

325 Sur cette passion des premiers frères pour les aventures et les missions, voir le portrait de frère Gérard de Modène. *Totum mundum circuire volebat*. Salimbene, p. 37, éd. 1857.

326 A. SS. Aprilis, t. III, p. 220-248 ; Fior. vita d'Egidio ; Spec. Vitæ, 158 ss. ; Conform., 53-60.

327 On en trouvera d'autres exemples plus loin ; qu'il suffise de rappeler ici sa boutade : « La glorieuse vierge Mère de Dieu a eu pour parents des pécheurs et des pécheresses, elle n'entra jamais dans aucun ordre religieux, et pourtant elle est ce qu'elle est ! » A. SS. loc. cit., p. 234.

328 Le passage du Testament firmiter volo quod omnes laborent... a une importance capitale, puisqu'il nous montre François renouvelant de la façon la plus solennelle les injonctions déjà faites dès l'origine de l'Ordre. Cf. 1 Cel. 38 et 39 ; Conform. 219 b 1 ; Juvabant fratres pauperes homines in agris eorum et ipsi dabant postea eis de pane amore Dei. Spec. Perf. 56 ; 82. Voir aussi Archiv, t. II, p. 272 et 299 ; Eccleston 1 et 15 ; 2 Cel. 1, 12.

329 Nihil volebat proprietatis habere ut amnia plenius posset in Domino possidere. B. de Besse, 102 a. An. fr. III, p. 675.

330 Dante, Paradis, chant XI, vers 76-79.

331 Amator factus... castis eam stringit amplexibus nec ad horam patitur non esse maritus. 2 Cel. 3, 1 ; Cf. 1 Cel. 35 ;

51 ; 75 ; 2 Cel. 3, 128 ; 3 Soc. 15 ; 22 ; 33 ; 35 ; 50 ; Bon. 87 ; Fior. 13.

332 Bon. 93. — Prohibuit fratrem qui faciebat coquinam ne poneret legumina de sero in aqua calida quæ debebat dare fratribus ad manducandum die sequenti ut observaverint illud verbum Evangelii : Nolite solliciti esse de crastino. Spec. Perf. 19.

333 2 Cel. 3, 50.

334 Cap. 21. Cf. Fior. 1 consid. ; 18 ; 30 ; Conform. 103 a 2 ; Spec. Perf. 72 ; 2 Cel. 3, 99 ; 100 ; 121. Voir Müller, Anfänge, p. 187.

335 Voir ses Opera omnia postillis illustrata, par le P. de la Haye, 1739, in-f°. Pour sa vie, Surius et Wadding ont arrangé et tronqué les sources qu'ils avaient sous les yeux ; les Bollandistes n'ont eu qu'une légende du XV^e siècle. Le manuscrit lat. 14363 de la Nationale en donne une qui remonte au XIII^e. V. R. P. Hilaire de Paris : Saint Antoine de Padoue, sa légende primitive. Montreuil-sur-Mer, Imprimerie Notre-Dame-des-Prés, 1890, 1 vol. in-8°. Cf. Legenda seu vita et miracula S. Antonii sæculo XIII^o concinnavata ex cod. memb. antoninæ bibliothecæ a P. M. Antonio Maria Josa min. conv., Bologne, 1883, 1 vol. in-8°. La légende donnée dans ces deux ouvrages d'après les mss. de Lucerne et de Padoue l'a été aussi d'après deux codex d'Alcobaca (Estramadure) dans Mon. Portugaliæ hist. Script., t. I, Lisbonne, 1856, in-f°, p. 116 ss., et Coll., t. V. Sancti Antonii de Padua Vitæ duæ... edidit notis et commentario illustravit, Léon de Kerval, 1904. Voir aussi les solides études du docteur Lempp, Zeitschrift f. Kircheng. : I Quellen (t. XI, p. 177-211). II. Schriften (ibid., p. 503-538). III. Leben u. Wirken (t. XII, p. 414-451 et t. XIII, p. 1-46).

336 Ce caractère évangélique de sa mission est mis en relief par tous ses biographes. Spec. Perf. 3 ; 14 ; 70 ; 76 ; 78 ; 80 ; 82 ; 87 ; 108 ; 1 Cel. 56 ; 84 ; 89 ; 3 Soc. 25 ; 34 ; 40 ; 43 ; 45 ; 48 ; 51 ; 57 ; 2 Cel. 3, 8 ; 50 ; 93.

337 Spec. Perf. 113. 2 Cel. 3, 128.

338 Cependant le second disciple, Pierre de Catane, était chanoine de la cathédrale (Spec. Perf. 61 ; Chron. XXIV Gen. An. fr. III, p. 4) — ce qui n'implique pas qu'il eût reçu les ordres — et docteur ès lois (Jord. 11). L'Ordre fut d'abord essentiellement laïque (à l'heure actuelle, c'est, à ma connaissance, le seul dans lequel il n'y ait aucune différence de costume entre laïques et prêtres). Voir Ehrle, Archiv, III, p. 563. C'est l'influence des frères des contrées du nord qui a surtout contribué à le transformer à cet égard. Le général Aymon de Faversham (1240-1243) décida que les laïques seraient exclus de toutes les charges : *laicos ad officia inhabilitavit, quæ usque tunc ut clerici exercebant* (Chron. XXIV gen., An. fr., t. III, p. 251). Parmi les premiers frères qui refusèrent l'ordination, il en est sûrement qui le firent par humilité, mais ce sentiment ne suffit pas à expliquer tous les cas. Il y eut aussi chez certains d'entre eux des velléités révolutionnaires, et comme un vague souvenir des prophéties de Joachim de Flore sur l'âge des moines succédant à celui des prêtres : Fior. 27. *Fratre Pellegrino non volle mai andare come chierico, ma come laico, benche fosse molto litterato e grande decretalista. Cf. Conform. 71 a 2. Fr. Thomas Hibernicus sibi pollicem amputavit ne ad sacerdotium cogeretur. Conform. 124 b. 2.*

339 Voir par exemple la lettre à frère Léon. Cf. Conform. 53 b 2. *Fratri Egidio dedit licentiam liberam ut iret quocumque vellet et staret ubicumque sibi placer et.*

340 L'ermitage de Monte-Casale, à 2 heures de marche N.-E. de Borgo San-Sepolcro, existe encore dans l'état primitif.

C'est un des déserts franciscains les plus significatifs et les plus curieux. Il est maintenant habité par des Capucins. On y voit l'oratoire où priaient saint François et, à côté, le trou de rocher dans lequel il dormait. Un sentier sous bois conduit en un quart d'heure au Sasso Spicco, immense hémicycle de rochers au centre duquel se réunissent toutes les eaux du voisinage pour former une chute de 60 mètres de haut. Sous les blocs gigantesques se trouvent des abris naturels où aimaient à se retirer les premiers Franciscains.

341 La charge de gardien (supérieur d'un monastère) date naturellement du moment où les frères se fixèrent par petits groupes dans les villages de l'Ombrie, c'est-à-dire fort probablement de l'année 1211. Peu d'années plus tard, les monastères se sont réunis pour former une custodie. Enfin vers 1215 l'Italie centrale fut divisée en un certain nombre de provinces ayant à leur tête les ministres provinciaux. Tout cela se fit peu à peu, car jamais François ne se laissa aller à réglementer ce qui n'existait pas encore.

342 Fior. 26. Actus 29. Conform. 119 b 1. Cf. Règle de 1221, cap. VII. Quicumque ad eos (fratres) venerint, amicus vel adversarius, fur vel latro. benigne recipiatur. Le trait original se trouve dans Spec. Perf. 66.

343 Notiano, petit village à 3 heures de marche au N.-E. d'Assise (Voir Miscell. fr., t. II, p. 45). M. le Professeur Fr. Pennacchi, président de la Société internationale d'Études franciscaines d'Assise, m'a assuré que la mémoire de ce fait est encore vivante à Notiano. Les paysans le lui ont raconté. L'endroit précis de la vocation de frère Jean serait à 3 kilomètres à l'Est du village et cet endroit par la suite prit le nom de Saint-Jean.

344 Spec. Perf. 57 ; 2 Cel. 3, 120 ; Conform. 53 a 1. Voir p. 517, n. 1.

345 Fior. Vita di fra Ginepro ; Spec. Vitæ 174-182. Conform. 62 b. Voir aussi, Chron. des XXIV Gen., An. fr. III, p. 56.

346 A. SS., p. 600.

347 3 Soc. 56 ; 2 Cel. 1, 13 ; Bon. 24.

348 Bon. 30 ; 3 Soc. 30 ; 31 ; 2 Cel. 3, 52. Cf. Actus 1. Fior. 2. Le dragon de ce songe symbolise peut-être l'hérésie.

349 Bon. 83 ; 172 ; Actus 1 ; 16. Fior. 1, 16 ; Conform. 49 a 1 et 110 b 1 ; 2 Cel. 3, 51.

350 Voir Coll., t. I, notes biographiques sur frère Léon, p. LXII-LXXXV. La Chron. XXIV Gén., An. fr., t. III, p. 65-72, donne une Vita Fratris Leonis qui semble un résumé hâtif, d'une légende antérieure beaucoup plus développée. Les Conformités (49 a 2, 50 a 2 éd. 1510) nous ont conservé une série de souvenirs sur frère Léon plus abondante que celle des XXIV Gén. et qui semble provenir de la même source.

351 Bernard de Besse, De laudibus, Ms. de Turin, f° 102 b et 96 a. Il mourut le 15 nov. 1271. A. SS. Augusti, t. II, p. 221.

352 Actus 7 ; Fior. 8 ; Conform. 30 b 2 et 140 a 2.

353 Je n'ai pas besoin de noter l'analogie de forme entre ce chapitre et le célèbre chant de saint Paul sur l'amour. 1 Cor. XIII.

354 On retrouve les mêmes idées, avec des termes presque semblables dans le cap. v des Verba sacræ admonitionis. Voici ce chapitre en entier d'après le ms. 338 d'Assise, f° 8 b : Ut nemo superbiat, sed gloriatur in cruce domini. Actende, o homo, in quanta excellentia posuierit te dominus deus ; quia creavit et formavit te ad ymaginem dilecti filii sui secundum cor-pas, et similitudinem suam secundum

spiritum. Et omnes creature, que sub celo sunt secundum se serviunt cognoscunt, et obediunt creatori suo melius quam tu : et etiam demones non crucifixerunt eum, sed tu cum ipsis crucifixisti eum, et adhuc crucifigis delectando in vitiis et peccatis. Unde ergo potes gloriari. Nam si tantum esses subtilis et sapiens, quod omnem scientiam haberes, et scires interpretari omnia généra linguarum, et subtiliter de celestibus rebus perscrutari, in omnibus hiis non potes gloriari : quia unus demon scivit de celestibus et modo scit de terrenis plusquam omnes homines, licet aliquis fuerit, qui summe sapientie cognitionem a domino recepit spetialem. Similiter si esses pulcrior et ditior omnibus, et etiam ei jareres mirabilia ut demones fugares ; omnia ista tibi sunt contraria, et nichil ad te pertinet et in hiis nil potes gloriari : sed in hoc posumus gloriari, in infirmitatibus nostris, et baiulare cotidie sanctam cruccm domini nostri ihesu christi.

355 Il est le second des Trois Compagnons, 3 Soc. 1 ; Cf. 1 Cel. 95 ; Actus 31 ; 32 ; 33 ; 34 ; 35 ; Fior. 1 ; 29 ; 30 ; 31 ; Eccleston 13 ; Conform. 51 b ss. ; Cf. 2 Cel. 2, 4.

356 Très probablement celui des Carceri, quoique le nom ne soit pas indiqué. Voir 3 Soc. 1 ; Actus 10 ; 11 ; 12 ; 13 ; 16 ; 37 ; 41 ; Fior. 4 ; 10 ; 11 ; 12 ; 13 ; 16 : 27 ; 32 ; Conform. 51 b 1 ss. ; Tribul. Archiv., t. II, p. 263.

357 Chron. XXIV Gen. f° 35 a. An. fr. p. 115.

358 Actus 11 ; Fior. 11 ; Conform. 50 b 2.

359 Règle de 1221 chap. 7 : Omnes fratres, in quibuscumque locis fuerint apud aliquos ad serviendum, vel ad laborandum, non sint camerarii, nec cellarii, nec præsint in domibus eorum quibus serviunt. Cf. 1 Cel. 38 et 40. A. SS.,p. 606.

360 V. Actus 3 ; Fior. 4.

361 Tous les détails de ce récit me portent à croire qu'il s'agit de la Portioncule et de la léproserie d'Assise. Ce récit est donné par les Conform. 17 4 b|2 comme tiré de la *Legenda Antiqua*. Cf. *Actus*, 28 ; *Fior.* 25. Voir *Arch. Fr. Hist.*, t. XII (1919), p. 338, texte 367, un état tout différent et intéressant qui localise le fait inter *Assisium* et *Perusium*.

362 Dans le *Spéculum* (*Spec. Perf.* 58), ce récit est terminé par la phrase : *Qui vidit hæc scripsit et testimonium perhibet de hiis*. Le frère y est appelé *frater Jacobus simplex*. Cf. *Conform.* 174 b 1.

363 On appelle de ce nom quelques grottes naturelles très exiguës, qui s'ouvrent à mi-côte, en plein bois, sur les flancs du mont Subasio. De l'hôpital des lépreux de Santa Maria Maddalena on y parvient en deux heures par des sentiers escarpés et glissants, où les chèvres elles-mêmes ne se hasardent pas volontiers. Quand on y est arrivé, on pourrait se croire à mille lieues des humains, tant les oiseaux y sont nombreux et vivent en toute tranquillité. François aimait cette solitude et avec quelques compagnons allait souvent s'y retirer. Ils chargeaient en ce cas l'un d'entre eux de toutes les préoccupations matérielles ; puis, isolés chacun dans un des antres de la montagne, ils pouvaient durant quelques jours n'être attentifs qu'à la voix intérieure. Ces petits ermitages, assez éloignés des cités pour qu'on ne fût pas distrait, mais assez rapprochés d'elles pour qu'on pût aller y prêcher, se retrouvent partout où saint François a passé. Ils forment, eux aussi, comme une suite de documents sur sa vie, tout aussi importants que les témoignages écrits. Quelque chose de son âme se retrouve encore dans ces cavernes au milieu des forêts de l'Apennin. Jamais il ne sépara la vie contemplative de la vie active. On en a un précieux souvenir dans le règlement pour les frères qui passent quelque temps dans les ermitages. *Illi qui religiose volant*

stare in eremis sint tres aut quatuor ad plus. Duo ex ipsis sint matres, et habeant duos filios, vel unum ad minus. Illi duo teneant vitam Marthæ et alii duo vitam Mariæ Magdalenæ. Voir p. 395 n.2 et p. 483. D'après Jacobilli, les Carceri auraient été donnés à saint François en 1215. Vita dei Santi III, p. 291. V. Statuto d'Assisi lib. III rubrica 33, éd. Perugia 1543.

364 Conform. 51 b. 1 ; Cf. 2 Cel. 2, 4 ; Actus 31 ; Fior. 29 ; Chron. XXIV Gén. An. fr., t. III, p. 48 s.

365 Ps. 44, 11-12.

366 Fragment de la liturgie solennelle pour la prise du voile des religieuses dans le Pontifical romain.

367 Office de sainte Agnès (21 janvier).

368 Légende de sainte Scolastique.

369 Ps. 44, 11-12.

370 Fragment de la liturgie solennelle pour la prise de voile des religieuses dans le Pontifical romain.

371 Office de sainte Agnès (21 janvier).

372 Légende de sainte Scolastique.

373 Autant les grandes lignes de sa vie ce saisissent facilement, autant on a de peine dès qu'on veut en faire une étude détaillée et documentaire. Cela n'a rien de surprenant car les Clarisses subirent le contre-coup des luttes qui divisaient et transformaient rapidement l'Ordre des Frères Mineurs. La plupart des documents ont donc disparu ; voici l'indication sommaire de ceux qui seront cités le plus souvent : 1° Vie de sainte Claire par un auteur anonyme, A. SS. Aug., t. II, p. 739-768. Edit. de F. Pennacchi d'après le ms. 338 d'Assise, Assise 1910. — 2° Son testament donné par Wadding, Annales 1253, n° 5 (Cf. Seraficæ Legislationis Textus originales, Quaracchi, 1897,

p. 273-284), mais qui ne paraît pas pur de toute altération : comparer, par exemple, le commenement de ce testament avec le chap. VI de la Règle des Damianites, dont Claire elle-même est l'auteur, approuvée par Innocent IV, le 9 août 1253. 3° La bulle de canonisation, donnée le 26 septembre 1255, c'est-à-dire deux ans après la mort de Claire ; elle est beaucoup plus longue que ne le sont d'ordinaire ces documents, et raconte les principaux traits de sa vie. A. SS. loc. cit., p. 749, Potthast 16025, Pennacchi, p. 108 ss. Cf. le texte, trouvé et édité par le P. Zeffirino Lazzeri, du Procès de canonisation, Quaracchi 1920 : ce n'est pas l'original latin, mais une traduction ombro-italienne de la fin du XV^e siècle. — 4° Sa correspondance. On n'en a malheureusement que des fragments : les Bollandistes, sans dire où ils les ont puisées, ont inséré quatre de ses lettres dans les Acta de la B. Agnès de Bohême, à laquelle elles avaient été adressées (A. SS., Martii, t. I, p. 506-508). Voir la lettre à Ermentrude dans Melissano, *Annalium Ordinis Minorum Supplementa*, Turin, 1710 ; ann. 1257, n° 20.

374 Ceci est à présent fort contesté. Voir Beaufreton, *Sainte Claire d'Assise*, Paris, 1916, p. 192 et Fortini. *Nova vita di San Francesco*. Milan, 1926, p. 229 ss.

375 En lisant la Chronique de fra Salimbene qui représente vers 1250 la moyenne des caractères franciscains, on verra combien la Règle avait eu raison de multiplier les menues précautions pour éviter aux frères toute relation féminine. La préoccupation de Celano de présenter les récits de la vie de François comme la norme des actions des frères se retrouve plus encore dans les chapitres qui concernent sainte Claire que dans tous les autres. Voir 2 Cel. 3 132 : Non credatis, charissimi (dixit Franciscus) quod eas perfecte non diligam... Sed exemplum do vobis, ut quemadmodum ego facio, ita et vos faciatis. Cf. *ibid.*, 134.

376 2 Cel. 3, 55 : « Fateor veritatem... nullam me si aspicerem recogniturum in facie nisi duas. » Ce chapitre et les deux suivants nous donnent une sorte de caricature, où François est représenté comme si peu sûr de lui-même, qu'il baisse les yeux par peur de succomber à la convoitise. Les récits sur François et Jacqueline de Settesoli nous donnent un tableau des rapports entre les frères et les femmes à l'origine de l'Ordre, très différent de celui qu'on en a fait plus tard. Le Spec. Perf. 112, Cel. Mir. 37-39, Bernard de Besse, c. VIII (An. fr., t. III, p. 687) racontent tout au long la venue de Jacqueline à la Portioncule pour assister aux derniers moments de saint François. Sur Jacqueline, voir aussi Bon. 112. De même le repas de Claire à la Portioncule, Actus 15, Fior 15 Spec. Vitæ 139 b. ; A. SS. Aug. Vita Clar., n° 39 ss. éd. Pennacchi, p. 98 ss.

377 Par exemple le ut soles quas nunquam cet soles, disponis ulterius visilare. 1 Cel. 117, 2. Cf. 1 Cel. 78, joie de saint François en recevant des sœurs de San Severino la tunique tissée avec la laine de l'agneau qu'il leur avait donné.

378 O Eternel ! défendez-moi contre mes adversaires,
Combattez ceux qui me combattent !
Saisissez vos armes et votre bouclier,
Et levez-vous pour venir à mon secours.
Le Seigneur, mon Dieu, m'a ouvert l'oreille,
Et je n'ai point résisté.
Je n'ai point regardé en arrière,
Le Seigneur, mon Dieu, m'a secouru.
Et je n'ai pas été déshonoré.
J'ai donné à mon visage l'impassibilité du marbre,
Car je sais que je ne serai pas confondu.

379 San Paolo sur le Chiascio, près de Bastia. François fit pour sainte Claire absolument ce qu'il faisait pour les frères. Quand elle eut prononcé ses vœux, il la plaça : il lui

assigna le lieu où elle devait faire pénitence, non pas de ses péchés, mais mener la vie d'une convertie et suivre la Règle (Voir Reg. de 1221,12 plus loin p. 201 n. 3). Il la plaça dans une maison religieuse, comme il le faisait souvent pour les frères, pour y servir. Puis dans une autre, et sans réussir davantage. Ces faits montrent les soucis, les difficultés sans cesse renaissantes que l'entrée des femmes dans l'ordre amenèrent à saint François. La surveillance et la cure d'âme de ces nouvelles recrues dépassaient ses forces. Les offres que lui fit le cardinal Hugolin vers 1218 de l'en décharger, ne pouvaient guère ne pas être acceptées, même s'il s'apercevait que ce rameau de sa famille allait être amené à adopter la règle bénédictine.

380 1 Cel. 18 ; 21 ; 3 Soc. 24 ; 2 Cel. 1, 8.

381 An. Perus., A. SS., p. 600. Cf. 3. Soc. 60. Les trois Ordres sont contemporains comme cela est fort bien mis en lumière par 1 Cel. 36, 37. Cf. Ceperano, A-SS., p. 593. On devrait même dire les quatre, en y comprenant celui qui échoua parmi les prêtres séculiers. Voir ci-après. Dans une lettre, sainte Claire parle de son Ordre comme ne faisant qu'un avec celui des frères : *Sequaris consilia Reverendi Patris nostri fratris Eliæ Ministri generalis totius ordinis*. A. SS., Martii, t. I, p. 507.

382 Ce point de vue est mis en relief par un trait du *De laudibus* de Bernard de Besse, An. fr. t. III, p. 686 s. Voici comment il termine le chapitre VII sur les trois ordres : *Nec Sanctus his contentus ordinibus satagebat omnium generi salutis et penitentiæ viam dare. Unde parochiali cuidam sacerdoti dicenti sibi quod vellet suus, retenta tamen ecclesia, Frater esse, dato vivendi et induendi modo, dicitur indixisse ut annuatim, collectis Ecclesiæ fructibus daret pro Deo, quod de præteritis superesset.*

383 Voir le joli récit des Actus 13 ; Fier. 13 ; Conform. 168 b 1.

384 Le texte en a été sûrement inséré jadis dans le chapitre VI de la Règle octroyée aux Clarisses de Saint-Damien, le 9 août 1253, par la huile Solet annuere. Potthast 15086. Mais ce chapitre a été complètement bouleversé dans beaucoup d'éditions. Il faut lire le texte du Speculum, Morin, Rouen 1509. Tract. III, 226 b. Cf. Seraph. Legisl. Textus orig., p. 49-75. L'étude critique à faire sur ce texte en le rapprochant des indications données par la bulle Angelis gaudium du 11 mai 1238, Sbaralea I, p. 242, est trop longue pour trouver place ici. Voir P. Livarius Olier 0. F. M. De Origine Regularum ordinis S. Claræ, Quaracchi, 1912.

385 2 Cel. 3, 132. Cf. Test. S. Clar., Seraph. Legisl. Textus orig., p. 275. — Reg. S. Clar., VI, 2. Seraph. Legisl. Textus orig., p. 62.

386 In illa gravi infirmitate... faciebat se erigi... et sederts filabat, A. SS., 760 éd. Pennacchi, p. 39. Sic vult eas [sororos] operare manibus suas. Ib 762 a ; Pennacchi, p. 49.

387 Cf. Jacques de Vitry : « Mulieres vero juxta civitates in diversis hospiciis simul commorantur, nichil accipiunt, sed de labore manuum vivunt », Zéitschr. f. Kircheng, t. XIV, p. 104. Coll., t. I, Appendice, p. 300. — Actus 43. Fior. 33. Chron. XXIV, Gén. An. fr. t. III, p. 183 et 275.

388 Cf. Erant enim ibi Fratres prope monasterium Dominarum pauperum commorantes, et juxta consuetudinem divina illis ministrantes. Vita Sancti Antorii, Mon. Portugaliæ Script., t. I, p. 121, éd. P. Hilaire, p. 27, éd. Léon de Kerval, Coll, t. V, p. 55.

389 Voir Règle de 1221, chap. XII. Et nulla penitus mulier ab aliquo fratre recipiatur ad obedientiam, sed dato sibi consilio spirituali, ubi voluerit agat pœnitentiam. Cf. ci-après p. 343 n 1, le restant de ce chapitre et l'indication des sources. Ceci prouve 1° que les frères avaient reçu des

femmes dans l'Ordre ; 2° qu'à l'origine on avait dit l'Ordre au singulier et que sous cette appellation on comprenait aussi bien les sœurs que les frères. On voit combien, même à la fin de 1221, la situation était loin d'être ce qu'elle devint peu d'années après. Thomas de Celano (2 Cel. 3, 49) à propos de la conversion de fr. Pacifique nous montre saint François visitant les Clarisses : *Occurrunt sibi invicem, divina providentia b. Franciscua, et ipse ad quoddam monasterium pauperum inclusarum, venerat illuc beatus pater ad filias cum sociis suis ; venerat ille ad quamdam suam consanguineam eum sodalibus multis.* Cf. Bon, qui place cette scène à San Severino. V. aussi 3 Cel. Mir. n° 181 : guérison de Praxède que saint François avait admise à l'odéience et à laquelle il avait accordé la tunique et la corde. Il est à noter que dans toutes les sectes réformatrices du commencement du treizième siècle les deux sexes sont étroitement unis. Voir Burchardi chronicon, Pertz, t. 23, p. 376. Cf. Potthast 2611, bulles *Cum olim* du 25 novembre 1205 ; 4504 *Dilectus filius*, du 26 mars 1212 ; 4567 *Nequis* du 23 juillet 1212. Les Dominicains aussi, à l'origine, avaient à Prouille frères et sœurs, Bulle 8 octobre 1215. De même aussi les frères de Saint-Marc. Voir leur règle approuvée par Innocent III et derechef par Honorius III le 19 octobre 1219. Le 7 juin 1201 (bulle *Incumbit nobis*), Innocent III avait approuvé la règle des Humiliés. C'était une association religieuse dont les membres continuaient à vivre dans leurs maisons, et qui présente des points de contact surprenants avec l'Ordre des Franciscains, mais ils ne faisaient pas vœu de pauvreté. De leur sein était sorti une association plus restreinte qui fonda des couvents, où on travaillait la laine ; or ces couvents recevaient des hommes et des femmes : Voir Jacques de Vitry, *Hist. Occidentalis* cap. XXVIII, *De religione et regula Humiliatorum* (éd. Douai 1597, p. 334-337). Le moment vint, où de ces deux ordres en sortit un troisième composé uniquement de prêtres. Ces Humiliati

sont trop peu connus, quoiqu'ils aient eu un historien dont l'ouvrage est un des beaux travaux du dix-huitième siècle : Tiraboschi, *Vetera Humiliatorum monumenta* (Milan, 3 vol., in-4°, 1766-1768). Vers 1200, ils avaient accaparé l'arte della lana dans toute la haute Italie jusqu'à Florence ; il est donc évident que le père de François a dû être en relations avec eux. Voir l'article, d'ailleurs bien incomplet, du Dict. des Ordres religieux Helyot-Migne, t. II, col. 477-491.

390 La bulle approuvant la Règle de Saint-Damien est du 9 août 1253. Claire mourut le surlendemain. Les religieuses qui occupent aujourd'hui à Assise l'église bâtie sur le tombeau de la Sainte et le couvent y attenant sont des Urbanistes. Il n'y a en Ombrie, m'a-t-on assuré, qu'un seul monastère qui soit resté fidèle à la Règle de sainte Claire, celui de Santa Lucia à Foligno.

391 1 Cel. 122. Cf. Potthast 8194 ss. Cf. *ibid*, 709.

392 A. SS. Vita Cl., p. 758, Pennacchi, p. 22, Cf. Bulle de canonisation. ;

393 Vita S. Clar. A. SS., p. 758 ; Pennacchi, p. 22. — Voir Paul Sabatier, Le Privilège de la très haute Pauvreté accordé à sainte Claire d'Assise par Innocent III, son authenticité, son histoire 1215-1253. Paris, Revue d'histoire franciscaine, 1924. Sainte Claire fait allusion à ce privilège dans son testament, A. SS. p. 747 Seraph. Legisl. Textus orig., p. 277.

394 Il était né vers 1147, créé cardinal en 1198. Voir Raynald, ann. 1217, § 88, l'éloge qu'en fit Honorius III, *Forma decorus et venustus aspectu... zelator fidei, disciplina virtutis... castitatis amator et totius sanctitatis exemplar* : Muratori, *Scriptores rer. Ital.* III, I, 575, Wadding I, p. 268 s.

395 1 Cel. 74.

396 La bulle *Litteræ tuæ* du 27 août 1218 nous le montre déjà occupé à favoriser les Clarisses. *Sbaralea* I, p. 1., voir 3 Soc. 61. *Offero me ipsum, dixit Hugolinus, vobis, auxilium et consilium, atque protectionem paratus impendere.*

397 Il y a dans les *Conformités* 107 a 2, un curieux récit qui montre Hugolin venant aux *Carceri* trouver François, et lui demander s'il doit entrer dans l'Ordre. Cf. *Spec. Vitæ* 217.

398 Il y réussit si bien que Thomas de Celano lui-même semble oublier que tout au moins à Saint-Damien, les Clarisses suivaient la Règle donnée par saint François lui-même : *Ipsorum vita mirifica et institutio gloriosa a domino Papa Gregorio, tunc Hostiensi episcopo.* 1 Cel. 20. Cf. *Honorii Opera*, éd. Horoy, t. III, col. 363 ; t. IV, col. 218 ; Potthast 6179 et 6879 ss.

399 Ce privilège est inséré dans la bulle *Sacrosancta* du 9 décembre 1219. *Honorii opera*, t. III, col. 363 ss.

400 G. Levi, *Registri dei Cardinali*, n° 125. Voir *Intr.*, p. xci. Cf. *Campi, Hist. eccl. di Piacenza*, II, 390.

401 Voir par exemple la lettre donnée par Wadding : *Annales* II, p. 16 (éd. Rome, 1732). *Tanta me amaritudo cordis, abundantia lacrymarum et immanitas doloris invasit, quod nisi ad pedes Jesu, consolationem solite pielatis invenirem, spiritus meus forte deficeret et penitus anima liquefieret.* Le texte de Wadding est à corriger par celui du manuscrit Riccardi 279, f° 80 a et b. Cf. Marc de Lisbonne, t. I, p. 185 ; *Sbaralea* I, p. 37. *Chron. XXIV Gén. An. fr.*, t. III, p. 183. Il faut comparer à cette lettre la bulle du 12 août 1227 Potthast 8007 adressée aux Clarisses de Sienne.

402 Bulle, *Angelis gaudium* du 11 mai 1238 ; elle se trouve dans *Sbaralea* I, p. 242. Cf. Palacky, *Literarische Reise nach Italien* ; Prague, 1838, in-4°, n° 147. — Potthast 10596. Cf. 11175.

403 A. SS. Vit. Clar., p. 762, Pennacchi, p. 52. Cf. Conform. 84 b 2.

404 A. SS., Aprilis, t. III, p. 239 a ; Conform. 54 a 1 ; 177 a 2. Chron. XXIV Gén. An. fr., t. III, p. 81.

405 A. SS., Vit. Clar., p. 764 d., Pennacchi, p. 61 ss.

406 La bulle de canonisation ne parle pas des Sarrasins qu'elle aurait mis en fuite. Sa vie des A. SS. raconte le fait, mais nous la montre simplement en prière devant le Saint-Sacrement. Cf. Conform. 84 b s. Marc de Lisbonne, t. I, 2e partie, p. 179-181. Aucun de ces récits ne représente Claire allant au-devant d'eux avec un ostensor ou une monstrance.

407 Bon. 173 ; Actus 16 ; Fior. 16 ; Conform. 84 b 2 ; 110 b 1 ; 49 a 1. Il faut en rapprocher Spec. Vitæ 220 b : Frater Leo narravit quod Sanctus Franciscus surgens orare (sic) venit ad fratres suos dicens : « Ite ad æculum et dimittatis habitum, licentio vos ».

408 2 Cel. 3, 134.

409 Ps. 18, 5.

410 Ps. 95, 1-3.

411 Matth., 28, 18-20.

412 Is, 56, 7.

413 Eph., 2, 19-22.

414 Joh., 12, 32.

415 Ps. 18 (19), 5.

416 Ps. 95 (96), 1-3.

417 Matth., 28, 18-20.

418 Is., 56, 7.

419 Eph., 2, 19-22.

420 Joh., 12, 32.

421 D'après frère Jean, socius de frère Égide, répétant les souvenirs d'Égide, le premier chapitre aurait été celui où François avait fait ses recommandations aux sept premiers frères. Voir P. Livarius Oliger, O. F. M. Liber exemplorum (Antonianum An II, 1927, fasc. 12), n° 10.

422 3 Soc. 57 ; Cf. An. Perus., A. SS., p. 599.

423 Comp. Reineri Annales, Pertz SS. 16, p. 654. 1198. Hoc anno in Francia novus propheta surrexit, magister Fulco, vir sanctissimus et vita et merito. Huius studium erat, errores hominum per sancte predicationis doctrinam ad viam salutis convertere, cecos illuminare, mutis loquelam reddere, infirmos sanare, mulla et inaudita nostris temporibus miracula facere. Ipse mulieres nullas officio meretricali deditas ab errore revocavit, quibusdam maritos légitimé præbuit, quibusdam ut caste et religiose viverent precepit. Huius fama et prædicatio sanctissima per universas provincias est divulgata. Ipse turbam pauperum innumerabilem ad vindicandam iniuriam crucifixi in orientali ecclesia prædicatione sua accendit et eis signum crucis imposuit : divites vero indignos esse tali beneficio iudicavit. Quelles analogies et quels contrastes avec saint François ! 1200. Magister Fulco vir sanctissimus Letare Jerusalem Leodium venit, et verbum salutis tam in civitate quam in vicinis villis prædicans multos ab errore usurarum compescuit multos etiam a ceteris erroribus revocavit. Id., ibid., p. 655.

424 Apoc. 21 ; 1 Cel. 46 ; 3 Soc. 57-59 ; An. Perus, A. SS., p. 600,

425 1 Cel. 55 et 56 ; Bon. 129-132.

426 Actus 6 ; Fior 7 ; Conform. 223 a 2. Le fait même du séjour de François dans une île de ce lac est rendu certain par 1 Cel. 60.

427 Voir A. SS., p. 823 s.

428 Actus 9 ; aujourd'hui Sasso-Feltrio entre le Conca et le Marecchio, au sud et à deux heures de marche environ de Saint-Marin. Sur le Montefeltro, territoire qui a pour chef-lieu San Leo, circ. d'Urbino, V. Salimbene, éd. Holder-Egger, p. 727 s. v. Montefeltro. V. Golubovich, Biblioteca, t. II, p. 483-506. Cf. La Verna numéro spécial du Centenaire (1913).

429 Le bonheur que j'attends est si grand, que toute peine m'est une joie.

430 Tous les documents donnent le texte de François en italien, ce qui suffirait à prouver que ce fut non seulement la langue de ses poésies, mais aussi celle de ses sermons. Actus 9 ; Conform. 113 a 2 ; 231 a 1 ; Fior., Prima consid.

431 2 Cel. 3, 85 ; Bon. 82.

432 1 Cel. 56 ; Bon. 132. Voir Cel. Mir. 34.

433 Voir la longue étude de Wadding et du P. Antonio Melissano de Macro. Wadding, éd. de Rome, 1731, t. I, p. 176-224. Cf. Papini, Storia, p. 78-79. Sur le voyage d'Espagne, voir Chron. XXIV. Gén. An. fr. III p. 9. Il faut laisser au jugement du lecteur le soin de décider si quelque chose peut être retenu du gracieux épisode du passage de saint François à Noves et à Orgon. Ibid., p. 189.

434 V. Wadding, ann. 1213-1215, Cf. A. SS., p. 602 et 603, 825-831. Marc de Lisbonne, lib. I, cap. 45, p. 78-80 ; Papini, Storia di S. Francesco, I, p. 79 ss. (Foligno, 1825, 2 vol. in-4°). On s'étonne de voir le P. Suyskens appuyer si lourdement sur l'argumenlum a silentio. Sur la mission de 1213, voir Jacobilli, t. I, p. 87 ss.

435 De la Pentecôte de 1213 à celle de 1214. Post non multum vero temporis versus Marochium iter arripuit, dit Thomas de Celano (1 Cel 56) après avoir mentionné le retour d'Esclavonie. En tenant compte de l'usus loquendi de l'auteur, cette phrase paraît établir un certain temps d'arrêt entre les deux missions. L'édition du P. Edouard d'Alençon a une variante singulièrement importante 1 Cel. 56 (I, 20) : cum jam ivisset usque in Hispaniam au lieu de versus Hispaniam.

436 Conform. 110 b 1, Actus 16 ; Fior. 16 ; Bon. 170-174.

437 Village à environ deux lieues au S.-O. d'Assise. L'époque est indirectement fixée par Bon. 173 et 1 Cel. 58.

438 1 Cel. 58 ; Bon. 109 et 174 ; Actus 16 ; Fior. 16 ; Conform. 114 b 2.

439 A peu près à moitié chemin entre Orvieto et Narni.

440 1 Cel. 59 ; Bon. 175.

441 Ad hæc, ut ipse dicebat... 1 Cel. 58.

442 On a voulu comparer à cet égard François à quelques-uns de ses contemporains ; mais la similitude des mots fait éclater la diversité d'inspiration : qu'Honorius III dise : Forma rosæ est inferius angusta, superius ampla et significat quod Christus pauper fuit in mundo, sed est Dominus super omnia et implet universa. Nam sicut forma rosæ, etc. (édition Horoy, t. I, col. XXIV et 804) et fasse tout un sermon sur le symbolisme de la rose, ces dissertations alambiquées n'ont rien à voir avec le sentiment de la nature. C'est l'arsenal de la rhétorique médiévale, employé à disséquer un mot. Il y a là un effort intellectuel, et non un chant d'amour. L'Imitation dira : Si votre cœur était droit, toute créature-serait pour vous un miroir de vie et un livre de sainte doctrine, lib. II, cap. 2. Le sentiment naïf de la

beauté de la création est encore absent ici ; elle devient un pédagogue déguisé.

443 Actus 24 ; Fior. 22.

444 2 Cel. 2, 16, Conform. 148 a 1, 183 b 2. Cf. l'histoire de la brebis de la Portioncule : Bon 111.

445 Village de la vallée de Rieti, à deux heures de marche de cette ville, sur la route de Terni.

446 1 Cel. 60 ; Bon. 113.

447 1 Cel. 61 ; Bon 114.

448 2 Cel. 3, 54 ; Bon. 109 ; 2 Cel. 3, 103 ss. ; Bon. 116 ss. ; Bon. 110 ; 1 Cel. 61 ; Bon. 114 ; 113 ; 115 ; 1 Cel. 79 ; Actus 13 ; Fior. 13, etc.

449 Spec. Perf., 116 et 118 ; 2 Cel. 3, 101 ss. ; Bon. 123.

450 2 Cel. 3, 59 ; 1 Cel. 80 et 81.

451 Spec. Perf. 118 ; 2 Cel. 3, 101 ; 1 Cel. 81.

452 C'est la scène de sa vie le plus souvent reproduite par les précurseurs de Giotto. L'artiste inconnu qui (avant 1236) a décoré la nef de l'église inférieure d'Assise a consacré cinq fresques à l'histoire de Jésus et cinq à la vie de saint François. Sur ces dernières il a représenté : 1° Le renoncement à l'héritage paternel ; 2° François soutenant l'église de Latran ; 3° la prédication aux oiseaux ; 4° les stigmates ; 5° les funérailles.

453 il y a un mot précieux qui montre combien cette idée est juste : Sancta simplicitas... græcas glorias non optimas arbitrans. 2 Cel. 3, 119.

454 Je ne prétends pas, cela va sans dire, que François ait été le seul initiateur de ce mouvement, et moins encore son créateur ; il en a été le chantre le mieux inspiré, et cela peut suffire à sa gloire. Si l'Italie a été réveillée, c'est

qu'elle ne dormait pas aussi lourdement qu'au dixième siècle ; les mosaïques de la façade du dôme de Spolète (le Christ entre la Vierge et saint Jean) appartiennent déjà à l'art nouveau. La victoire cependant était si peu définitive que les peintures murales de Saint-Laurent hors les Murs et des Quatre-Couronnés qui lui sont postérieures d'une dizaine d'années, retombent dans un byzantinisme grossier. Voir aussi celles du baptistère de Florence.

455 De là, les explications plus ou moins subtiles, dont ils ont orné ces traits. — Sur le rôle des animaux dans les légendes du treizième siècle, on peut consulter Césaire de Heisterbach, éd. Strange, t. II, p. 257 ss.

456 1 Cel. 80-83.

457 Is., 41, 9 et 13.

458 Is., 43, 1-3.

459 Consécration des saintes es pèces, au Canon de la Messe.

460 Matth., 10, 39.

461 Col., 1, 24.

462 Is., 41, 9 et 13.

463 Is., 43, 1-3.

464 Consécration des saintes espèces au Canon de la Messe.

465 Matth., 10, 39.

466 Col., 1, 24.

467 1 Cel. 62.

468 1 Cel. 66 ; Cf. Bon. 180 ; 1 Cel. 67 ; Cf. Bon. 82 Cel. 69 ; Bon. 183. Après la mort de saint François, les

Narniates furent les plus empressés à venir prier sur son tombeau. 1 Cel. 128, 135, 136, 138, 141 ; Bon. 275.

469 C'est de la Marche d'Ancône aussi qu'est partie, en 1528, la réforme des Capucins qui furent d'abord persécutés et traqués tout comme l'avaient été les Spirituels trois siècles auparavant. Ces difficiles débuts ont été fort bien résumés par Hélyot dans son Histoire des Ordres monastiques, éd. Migne, t. I, col. 620.

470 Actus 10 ; Fior. 10 ; Cf. Conform. 50 b 1, 175 a 2.

471 En ce qui concerne : 1° la fidélité à la Pauvreté ; 2° l'interdiction de modifier la Règle ; 3° l'égale autorité du testament : et de la Règle ; 4° la demande de privilèges en cour de Rome ; 5° l'élévation des frères à de hautes charges ecclésiastiques ; 6° la défense absolue de se mettre en opposition avec le clergé séculier ; 7° l'interdiction des grandes églises et des riches couvents. Sur tous ces points et bien d'autres encore l'infidélité à la volonté de François était complète dans l'Ordre moins de vingt-cinq ans après sa mort. On peut épiloguer sur tout cela ; le Saint-Siège, en interprétant la Règle a eu le droit canonique pour lui, mais Ubertain de Casal, en disant qu'elle était parfaitement claire et n'avait pas besoin d'interprétation avait le bon sens de son côté, que cela lui suffise ! Et est stupor quare queritur expositio super litteram sic apertam quia nulla est difficultas in regulæ intelligentia (Arbor vitæ crucifixæ, Venise, 1485, lib. V, cap. III. Sanctus vir Egidius tanto ejulatu clamabat super resulæ destructionem quam videbat quod ignorantibus viam spiritus quasi videbatur insanus. Id. Ibid.

472 Cieux, répandez votre rosée et que les nuées fassent pleuvoir le Juste. Antienne du temps de l'Avent.

473 In foraminibus petræ nidificabat. 1 Cel. 71. Sur les prières de François, voir Ibid. 71 et 72 ; 2 Cei. 3, 38-43 ;

Bon. 139-148. Cf. 1 Cel. G ; 91 ; 103 ; 3 Soc. 8 ; 12 ; Spec. Perf. 93 ; 94 ; 95 99 ; etc.

474 Gen. 32, 22-33.

475 Luc 22, 44.

476 In patientia vestra possidebitis animas vestras. Luc 21, 19. In hiis quæ cum multo labore orationis et meditationis. Spec. perf. 11.

477 Félix Kuhn, Luther, sa vie et son œuvre. Paris, 1883, 3 vol. in-8°, t. I, p. 128 ; t. II, p. 9 ; t. III, p. 257. Benvenuto Cellini n'hésite pas à raconter la visite qu'il fit un jour au Colisée en compagnie d'un magicien dont les paroles évoquèrent des nuées de diables qui vinrent peupler toute l'enceinte. B. Cellini. La vita scritta da lui medesimo, éd. Bianchi. Florence, 1890, in-12, p. 33.

478 Sur le diable et François. Voir Spec. Perf. 59 ; 67 ; 68 ; 69 ; 95 ; 96 ; 98 ; 99 ; 1 Cel. 68 ; 72 ; 3 Soc. 12 ; 2 Cel. 1, 6 ; 3, 10 ; 53 ; 58-65. Bon. 59-62. Cf. Eccl. 3 ; 5 ; 13. Actus 31. Fior. 29. Pour avoir une idée du rôle du diable dans la vie des religieux au commencement du treizième siècle, il faut lire le Dialogus miraculorum de Césaire de Heisterbach.

479 Matth. 10, 1.

480 Les miracles n'occupent que dix paragraphes (61-70) dans 1 Cel. et sur le nombre, il en est plusieurs qu'on ne peut guère compter comme miracles de François puisqu'ils ont été faits par des objets lui ayant appartenu. Sur les miracles de saint François, voir un solide chapitre de Papini, Storia, II, p. 155 ss, et ibid., p. 25, note, la belle page sur le merveilleux et les abus qu'on en a fait.

481 Les hérétiques profitèrent souvent de cette soif de merveilleux pour duper les catholiques : Les cathares de Moncoul fabriquèrent un portrait de la Vierge, où elle était représentée borgne et édentée, et dirent que dans son

humilité le Christ avait choisi une femme très laide pour mère. Ils n'eurent pas de peine à provoquer quelques guérisons ; l'image devint fameuse, fut vénérée un peu partout, et accomplit une foule de miracles jusqu'au jour où les hérétiques divulgèrent la mystification au grand scandale des fidèles. Egbert de Schönaue, *Contra Catharos*, serm. I, cap. II (Patrol. lat. Migne, t. CXCIV). Cf. Heisterbach, loc. cit., V, 18. Luc de Tuy, *De altera Vita*, lib. II, 9 ; III, 9, 18 (Patrol. Migne, 208).

482 « A Dieu ne plaise que je me glorifie d'autre chose que de la croix de notre Seigneur Jésus-Christ. » Gal. 6, 14. C'est encore aujourd'hui la devise des Frères Mineurs.

483 Spec. Vitæ 182 a ; 200 a ; 232 a ; Cf. 199 a. Claire déclara que le docteur anglais qui s'était tu sur l'ordre de frère Égide lui avait paru plus admirable que si elle l'avait vu ressuscitant un mort. Chron. XXIV Gén. An. fr. III, p. 81.

484 1 Cel. 67.

485 Secundum primam regulam fratres feria quarta et sexta, et per licentiam beati Francisci feria secunda et sabbato jejunabant. Jord. 11. Cf. Reg. 1221, cap. 3 et Reg. 1223, cap. 3, où le vendredi est le seul jour de jeûne conservé.

486 Spec. Perf. 25 ; 93 ; 95 ; 96 ; 104 ; 1 Cel. 10 ; 22 ; 27 ; 31 ; 42 ; 80 ; 2 Cel. 1, 1 ; 3, 65-68 ; Eccl. 5 ; 6 ; Jord. 21 ; Conform. 143 a 2.

487 Caveant fratres quod non ostendant se tristes extrinsecus nubilosos et hypocritas ; sed ostendant se gaudentes in Domino, hilares et convenientes gratiosos. Reg. 1221, cap. VII. Cf. Spec. Perf. 96 ; 2 Cel. 3, 68.

488 Eccl., loc. cit. ; Jord., loc. cit.

489 Voir Test. ; Spee. Perf. 65 ; 2 Cel. 3, 129. Nous avons déjà vu qu'en saint François l'expérience précède toujours

la théorie. C'est ainsi que le chapitre 57 du *Spéculum Perfectionis* (voir ci-dessus p. 172) nous fait assister à la genèse des opuscules : *De reverentia altaris, ad omnes sacerdotes et ad custodes* (Boehmer, *Analekten*, p. 62 et 63). L'addition du *Spec. Vitæ* au verset 1. *Post reversionem de S. Jacobo*, nous permet de fixer la date. C'est en France que François avait goûté le culte de l'Eucharistie, en la traversant alors qu'elle était toute vibrante de l'élan qui provoqua les cathédrales. Do là sa prédilection pour elle (*Spoc. Perf.* 65).

490 Le mot de transsubstantion apparaît pour la première fois au 4^e concile de Latran (1215), Héfélé, t. VIII, p. 119 s.

491 Luc., 4, 18-21.

492 Gen., 28, 12-17.

493 Apoc., 21, 1-7.

494 Luc., 4, 18-19.

495 Gen., 28, 12-17.

496 Apoc., 21, 1-7.

497 Dans les premières éditions de la Vie de Saint François d'Assise, j'avais cru devoir rejeter en bloc tout ce qui concerne la fameuse indulgence de la Portioncule. De nouvelles études à Florence, à Assise et à Rome m'ont fait découvrir un certain nombre de documents nouveaux et surtout m'ont permis de constater que les documents traditionnels en faveur de l'indulgence sont en général authentiques. S'ils ont beaucoup souffert en passant par les mains de copistes ignorants, ou même peu scrupuleux, on peut, presque toujours, retrouver le texte primitif. Tous ces documents ont été publiés et commentés dans le tome II de la Collection d'études et de documents : *Francisci Bartholi, Tractatus de Indulgentia*, éd. Paul Sabatier, Paris, 1900.

498 Voir Critique des sources, V § I.

499 Voir plus loin, p. 280, n. 1.

500 Quanquam desiderem in carne permanere donec, consummetur opus incœptum, verumtamen non mea, sed Dei voluntas fiat. Sermon au concile Innoc. Opera, éd. Migne., t. I, col. 673.

501 Moris erat beati Francisci, cum aliquam civitatem, vel terram ingrederetur, ad episcopos, vel sacerdotes accedere... 1 Cel. 75. A plus forte raison, même en temps ordinaire serait-il allé se présenter au pape.

502 Cina familiares sous liberalissimus extitit, conferendo illis beneficia et honores. Puis vient la longue liste de tous ses obligés : Innocentii III papæ gesta, apud, Migne, t. I, col. CCXXII-CCXXVIII (cap. 147 ss).

503 Honorius III, Grégoire IX et Innocent IV furent eux aussi abandonnés au dernier moment par tout leur entourage : In obitu suo [il s'agit d'Innocent IV], omnes familiares sui deseruerunt eum præter fratres Minores. Et similiter Papam Gregorium et Honorium et Innocentium in cuius obitu fuit præsentialiter S. Franciscus, Eccleston 15 (An. fr. I, p. 253). Et voilà qui aide à comprendre la réflexion mélancolique de ce même document. Dixit etiam dictus frater mansuelus quod nullus mendicus, ne dicam nullus homo miserabilius et vilius moritur quam papa quicumque. « Ce même frère Mansuetus (nonce d'Alexandre IV), dit encore qu'il n'est pas de mendiant, ou plutôt qu'il n'est pas d'homme qui ait une mort plus misérable ou plus triste qu'un pape ».

504 Innocent mourut la samedi 16 juillet, in hora nona ; or, comme il s'agit ici de l'ancien comput ombrien qui faisait commencer les journées au coucher du soleil, vers huit heures du soir par conséquent, à cette époque de l'année, cela nous amène à cinq heures du matin environ pour la

mort du pontife. C'est ce jour-là que Jacques de Vitry arriva à Pérouse. Les obsèques furent faites le lendemain dimanche et l'élection d'Honorius eut lieu le lundi 18. Voir Potthast, p. 460 s. et 468.

505 Vacavit sedes per unam tantummodum diem, Perusinis causa electionis Papæ strictissime arctantibus Bern. Chron. Rom. Pontif., apud Raynald, ad a., 1216, 17. Cum in novo Pontifice diligendo nonnihil dissentire coepissent, ne sedes vacatio in longum protraheretur illico Cardinales in comitio se recluserunt. Ciaconius, Vitæ Pontificum romanorum, t. I, col. 659. Hinc cœptus mos laudabilis fuit inclusionis Cardinalium ut citius Papam crearent, neque moras necterent, et cibus in dies parcior. Id. ibid.

506 Cum esset corpore infirmus ex senio et ultra modum debilis... Burchardi et Cuonradi Urspergensium chronicon, Pertz, SS. 23, p. 378-379. Les cardinaux de deuxième rang se trouvèrent fort embarrassés, car ils étaient en présence de deux candidats également papables et qui pouvaient compter à peu près sur le même nombre de voix. On trouva un moyen bien ingénieux de ne se compromettre ni avec l'une ni avec l'autre des deux Éminences ; on les chargea de désigner elles-mêmes le futur pape. C'étaient Hugolin, cardinal évêque d'Ostie et Guido, cardinal évêque de Palestrina : Cum autem venerabilibus fratibus nostris Ostiensi et Palestrino episcopis elegendi fuisset potestas ab universitate concessa, nostris humeris pallium apostolicum imposuerunt. Honorius III, epistola VI Opera, éd. Horoy, t. II, col. 8. Cf. Pressuti, Regesta Honorii papæ III, p. 3, n. 8, Winkelmann, Zwölf Papstbriefe (Forschungen zur deutschen Gesch., t. XV, p. 376). Le nombre des cardinaux présents à Pérouse fut de dix-neuf, sur vingt-sept que comptait alors le Sacré Collège. Clausen, Papst, Honorius III, p. 8. Cf. Ciaconius, col. 659-661.

507 On traduit d'ordinaire ce mot par camerlingue, ce qui est juste, mais à condition de ne pas oublier que la charge de cardinal camerlingue est aujourd'hui très différente de ce qu'elle était au XIII^e siècle. A cette époque le chef de la chambre apostolique présidait à la gestion des biens du Saint-Siège, avait l'intendance de la maison apostolique et une partie des pouvoirs dévolus aujourd'hui au secrétaire d'Etat.

508 Continuatio chronici ex Pantheo. Pertz. SS., t. XXII, p. 370.

509 Voici le début de sa première lettre à l'archevêque d'Auch : Illius regis pacifici, licet immeriti, vicarii constituti, qui, ut reconciliaret servum Domino ; univit hominem sibi Deo, libenter iis qui prope et his qui longe sunt pacis consilia cogitamus ipsam pro posse, modis omnibus procurantes. Lettre du 30 septembre 1216, chez Horoy, Honorii III opera, t. II, col. 39. Potthast, 5337.

510 Mulieres vero iuxta civitates in diversis hospiciis simul commorantur. nihil accipiunt, sed de labore manuum vivunt.

511 Actus. c. 20 ; Fior.18. En 1216, la Pentecôte tomba le 30 mai ; il est donc fort probable que frère Nicolas fut un des nombreux spectateurs qui allèrent assister à ce chapitre et que, vivement touché de ce qu'il y vit, il quitta la cour pontificale eù Honorius le fit revenir après son élection.

512 ...Innocentius, incujusobitu, fuit præsentialiter S. Franciscus. Thomas d'Eccleston 15 (Analecta fr., t. I, p. 253). Voir ci-dessus p. 256 note 2.

513 Ut non habeant brigam aliam. Paroles de saint François dans le témoignage de frère Léon.

514 Jésus n'a pas procédé autrement, et quand il guérit le lépreux il veut que celui-ci aille se montrer au prêtre pour que sa guérison lui soit officiellement attestée. Matth. VIII.

515 Reparavi vobis. On pense d'ordinaire que ceci est une allusion au fait que la Portioncule faisait partie du patrimoine de saint Pierre. C'est possible, mais je crois plutôt que pour saint François toutes les églises de la terre formaient comme un domaine idéal et sacré administré par le pape et ayant son centre à Saint-Jean-de-Latran, *omnium urbis et orbis ecclesiarum mater et caput*.

516 Les paroles citées dans les pages qui suivent sont empruntées textuellement aux trois documents les plus anciens concernant l'indulgence. 1. Le témoignage de frère Léon qui nous est parvenu dans l'attestation donnée entre 1274 et 1280 par Jacques Coppoli, de Pérouse. 2. L'attestation notariée des BB. Benoît et Ranieri d'Arezzo, datée de 1277. 3. La notification de Théobald, évêque d'Assise des premières années du XIV^e siècle. L'appréciation critique de ces documents et d'autres de second rang a été donnée Coll., t. II, Bartholi. Introduction, p.17-103. La Leggenda 3 Soc. Melchiorri-Marcellino, p. 155, donne un récit tout à fait analogue qui, si comme je le pense, ce document est antérieur à 2 Cel (1247) (voir Critique des sources c. II § IX), serait plus ancien encore. Ce récit confirme, sans en être la source ni en dépendre, ceux sur lesquels je me suis basé (voir Coll, t. II, p. 127-129.) Dans aucun de ces quatre récits, il n'est question de deux démarches de saint François, l'une à Pérouse, l'autre à Rome, pour obtenir cette indulgence. Frère Léon et les autres sont parfaitement clairs : c'est à l'occasion de la dédicace, dont la date était déjà fixée ou le fut au moment même (Voir l'attestation de Benoît d'Arezzo Coll., t. II, p. 44 ss.) que saint François la demanda. Quelques auteurs ont admis l'idée d'un voyage de François à Rome, deux ans

plus tard pour la fixation du jour, sans s'apercevoir de l'invraisemblance qu'il y aurait à voir saint François supplier pour l'obtention d'une grâce et la laisser ensuite deux ans sans objet. Il y a là surtout le désir de pouvoir accepter toutes les fioritures plus ou moins heureuses qui sont venues s'enrouler autour de l'histoire authentique au point de la défigurer ou de la masquer complètement.

517 Voir le canon 62 du IV^e concile de Latran (1215) inséré dans le Corpus jur, can. 14, X de pœnitentiis (n. 38). Cf. Héfélé, Histoire des Conciles, t. VIII, p. 15 (éd. fr.).

518 Ces dernières paroles prouvent que c'était pour les fêtes de la dédicace de la Portioncule que François demandait l'indulgence. Ces fêtes duraient d'ordinaire huit jours, mais l'indulgence fut restreinte au premier jour de l'octave.

519 Par la grande route actuelle on passe encore à 200 ou 300 mètres de Colle ou Collestrada, quand on va de Pérouse à Assise, quelques minutes après avoir franchi le Tibre à Ponte S. Giovanni.

520 3 Reg. 8. (1 rois VIII, 23-44). Cette admirable prière se lit encore à Notre-Dame des Anges au premier nocturne des matines du 2 août. Pour la liturgie de la dédicace et son symbolisme on trouvera les renseignements les plus complets dans Jacques de Voragine, Legenda aurea, p. 845-857 de l'édition Graesse (Breslau, in-8°, 1890) et dans Guillaume Durand, Rationale divinorum officiorum, liber primus, cap. VI, f° 13 b-21 a, éd. de Venise, 1540).

521 Ps. 91, 13.

522 Is., 43, 18-21.

523 Is., 52, 7-10.

524 Neh., 8, 15-18.

525 Act., 2, 44-47.

526 Ps. 91 (92), 13.

527 Is., 43, 18-21.

528 Is., 52, 7-10.

529 Neh., 8, 15-18.

530 Act. 2, 44-47.

531 On fixe d'ordinaire soit à 1217 soit à 1219 le commencement des grandes missions et l'institution des ministres provinciaux, mais ces dates présentent toutes deux de grosses difficultés. J'avoue ne rien comprendre à la violence avec laquelle les partisans de l'une et de l'autre défendent leur opinion. Le texte le plus important est un passage des 3 Soc. 62 : *Expletis itaque undecim annis ab inceptione religionis, et multiplicatis numero et merito fratribus, electi fuerunt ministri, et missi cum aliquot fratribus quasi per universas mundi provincias in quibus fides catholica colitur et servatur. Que désigne ce terme : inceptio religionis ?* au premier abord on y voit sans hésiter la fondation de l'ordre, qui eut lieu en avril 1209, par la réception des premiers frères ; mais en ajoutant onze années complètes, à cette date, on tombe à l'été de 1220. Celle-ci est manifestement trop tardive, car les 3 Soc. disent que les frères partis furent persécutés dans la plupart des contrées d'outre-monts, comme n'ayant aucune lettre pontificale pour les accréditer : or la bulle *Cum dilecti* porte la date du 11 juin 1219. On est ainsi amené à penser que les onze années ne doivent pas être comptées de la réception des premiers frères, mais de la conversion de François, que les auteurs ont bien pu qualifier de *inceptio religionis*, en employant peut-être un peu improprement ces mots, or $1206 + 11 = 1217$. L'emploi de cette expression pour désigner la conversion n'est pas tout à fait sans exemple : Glassberger dit (An. fr., p. 9) :

Ordinem minorum incepit anno 1206. Ceux qui admettent 1219, sont obligés (comme les Bollandistes par exemple) d'attribuer au texte des 3 Soc. une inexactitude, celle d'avoir compté onze années écoulées, là où il s'agissait seulement de dix. Il est à noter que dans les deux autres indications chronologiques données par les 3 Soc. (27 et 62), ils comptent à partir de la conversion, c'est-à-dire 1206, ainsi que Thomas de Celano : 88, 105, 119, 97, 88, 57, 55, 21. Chose curieuse les Conformités reproduisent le passage des 3 Soc. (118 b 1) mais avec le changement : Nono anno ab inceptione religionis. Jourdain de Giano ouvre la porte à bien des scrupules : Anno vero Domini 1219 et anno conversionis ejus decimo frater Franciscus... misit fratres in Franciam, in Theulonium, in Hungariam, in Hispaniam Jord. 3. Comme un peu plus loin le même auteur fait avec raison concorder 1219 avec la seizième année de la conversion de François, tout le monde s'accorde à reconnaître que le passage cité a besoin d'une correction ; Glassberger, qui avait sans doute un autre manuscrit sous les yeux, substitue 1217, mais il a pu tirer cette date de quelque autre document. Il est à noter que frère Jourdain donne comme simultané le départ des frères pour l'Allemagne, la Hongrie et la France ; or, pour ce dernier pays, il eut certainement lieu en 1217. Spec. Perf. 65. Voir Coll., t. I, p. 122, n. 2. La Chronique des 24 Généraux et Marc de Lisbonne (éd. Diola, t. I, p. 82) tiennent aussi pour 1217, si bien que sans être définitivement établie cette date paraît cependant devoir être acceptée jusqu'à nouvel ordre. Partis de prémisses un peu différentes, les savants éditeurs des *Analecta*. arrivent à la même conclusion (t. II, p. XXV.-XXXVI). Cf. Evers, *Analecta ad Fr. Minorum historiam*, Leipzig, 1882, in 4°, p. 7 et 11. Ce qui me paraît faire nettement pencher la balance en faveur de 1217, c'est le fait que les frères en mission ont été persécutés parce qu'ils n'avaient aucune pièce de légitimation, or en 1219 ils auraient eu, comme il a été dit plus haut, la bulle Cum

dilecti du 11 juin de cette année. Les Bollandistes qui tiennent pour 1219 ont si bien vu l'argument qu'ils ont dû nier l'authenticité de la bulle (ou tout au moins la supposer mal datée). A. SS., p. 839. Pouret contre la date de 1217, voir Papini, *Storia* I, p. 91 ; F. Ehrle, *Zeitschrift für kath. Theol.*, t. XI (1887), p. 727 ; *Analecta fr.*, t. II, p. XXVI ss ; K. Müller, *Anfänge des Minoritenordens*, p. 57 ss. ; p. 8, n. 3 ; Lempp, *Zeitschrift für Kirchengeschichte* de Brieger, t. XII, p. 426 ss ; *Chron. XXIV Gen. An. fr.* III, p. 10. Evers, *Analecta ad fr. Min. historiam* (Leipzig, 1882), p. 7-11. H. Boehmer *Coll.* t. VI, p. LXXIV-LXXX ; Goetz, *Quellen zur Geschichte...* p. 91 ; Brem, *Papst Gregor IX bis zum Beginn seines Pontifikats* (Heidelberg, 1911), p. 111-118 ; Golubovich, *Biblioteca*, t. II, p. 217 ss. ; P. André Callebaut, *A.F. H.*, t. X. (1917), p. 290 ; P. Anastase Vander Wyngaert, *France franciscaine*, t. V (1922), p. 266 et les notes.

532 Voir A. SS., p. 604. Cf. Angelo Clareno, *Tribul. Archiv.*, I, p. 559. A papa Innocentio fuit omnibus annuntiatum in concilio generali..., sicut sanctus vir fr. Leo scribit et fr. Johannes de Celano.

533 La dernière bulle au bas de laquelle on lit sa signature est du 21 avril 1214.

534 3 Soc. 61 ; Cf. An. Perus. A. SS., p. 606 s. Thomas de Celano doit faire erreur lorsqu'il déclare que François ne connaissait pas le cardinal Hugolin avant la visite qu'il lui fit à Florence (été de 1217) : Nondum aller alteri erat praesipua familiaritate conjunctus (1 Gel. 74 et 75). Le biographe franciscain n'avait pas un but historique ; les indications chronologiques sont données par surcroît ; ce qu'il recherche c'est l'apla junctura. La tradition a conservé le souvenir d'un chapitre tenu à la Portioncule, en présence d'Hugolin, pendant un séjour de la curie à Pérouse (Actus 20 ; Fior. 18 ; Conform. 207 a ; 3 Soc. 61). Or la curie n'est plus revenue à Pérouse entre 1216 et la mort de François.

Il faut noter aussi que d'après Angelo Clareno, Hugolin aurait été dès 1210 à côté de saint François, pour l'appuyer auprès d'Innocent III, voir Critique des sources c. IV § IV. Enfin la bulle Sacrosancta, du 9 décembre 1219, témoigne que déjà durant sa légation de Florence (1217), Hugolin s'occupait activement des Clarisses.

535 Voir par exemple la description du chapitre de 1221 par frère Jourdain, Jord. 16.

536 A propos du chiffre de 5000 assistants donné par Bonaventure (Bon. 52), le P. Papini s'écrie : Io non credo stato capace alcuno di dare ad intendere al S. Dottore simil fanfaluca, ne capace lui di crederla... In somma il numero quinque millia et ultra non è del Santo, incapace di scrivere una cosa tanto improbabile e relativamente impossibile. Storia di S. Fr. I, p. 185 et 186. Ce chiffre de cinq mille se trouve indiqué aussi par Eccl. 6. Tout cela s'explique et devient possible, en admettant la présence des Frères de la Pénitence, et il semble bien difficile de la contester puisque dans l'Ordre des Humiliés qui ressemblait beaucoup à celui des Frères Mineurs (composé également de trois rameaux, approuvé par trois bulles données dès juin 1201), les chapitres généraux tenus annuellement étaient fréquentés par les frères des trois Ordres. Tiraboschi, t. II, p. 144. Cf. ci-dessus, p. 181.

537 Omnes (fratres) quolibet anno ibi conveniebant... Quidam autem milites Assisii qui eranl ibi ad custodiam loci propter multitudinem forensium qui convenerant ad videndum capitulum fratrum... Spec. perf., cap. 7. Cf. Eccl. 6, 28 ss.

538 Voir 2 Cel. 3, 121 ; Spec. Vitæ, 42 b ; 127 b.

539 Præcipio firmiter per obedientiant fratribus universis quod ubicumque sunt, non audeant petere aliquam litteram in Curia Romana. Test. B. Fr.

540 La comparaison avec le Bullaire des Frères prêcheurs est surtout instructive : lors de leur premier Chapitre à N. D. de Prouille en 1216 ils sont une quinzaine ; il n'y a donc là, à ce moment, absolument rien qui puisse être comparé au mouvement franciscain qui agitait déjà l'Italie presque entière. Or, tandis que la première bulle en faveur des Franciscains porte la date du 11 juin 1219, et l'approbation proprement dite celle du 29 novembre 1223, on voit Honorius III dès la fin de 1216 prodiguer aux Dominicains les marques de son affection : 22 décembre 1216 *Religiosam vitam*. Cf. Pressuti, *I regesti, del Pontefice Onorio III*, Roma, 1884, t. I, n° 175 ; même date : *Nos attendentes*, *ibid.*, n° 176 ; 21 janvier 1217, *gratiarum omnium*, *ibid.*, n° 243. Voir 284, 1039, 1156, 1208. Il est inutile de continuer cette énumération. On pourrait en faire d'à peu près semblables pour les autres ordres, d'où la conclusion que si les Frères Mineurs sont seuls oubliés dans cette pluie de faveurs, c'est qu'ils l'ont bien voulu. Il est vrai que, sitôt après la mort de François, ils rattrapèrent le temps perdu.

541 *Spec. Perf.* 50.

542 Burchardi chronicon ann.1217, loc. cit., p. 377. Voir aussi les bulles indiquées par Potthast 5575, 5585-92.

543 Voir Coll., t. III, D^r Ed. Lempp, Frère Elie de Cortone, Paris, 1901, p. 38.

544 Avant 1217 la charge de ministre existait virtuellement, quoique son institution définitive ne remonte qu'à 1217. Frère Bernard, dans sa mission à Bologne par exemple (1212 ?), exerça bien en quelque sorte la charge de ministre.

545 Incarcéré par ordre d'Élie, il serait mort à la suite des coups qu'on lui donna un jour qu'il s'était promené hors de sa prison. *Tribul.* 24 a.

546 Jord. 5 et 6 ; 3 Soc. 62.

547 De Jean de Parme, de Clarenno, d'Antoine de Padoue, etc.

548 Marc de Lisbonne, t. I, p. 82 ; Cf. p. 79, t. II, p. 86 ; Glassberger, ann. 1217. An. fr. II, p. 9 ss. ; Chron. XXIV Gen. An. fr. III, p. 10 s.

549 Spec. Perf. 65 ; Conform. 119 a 2 ; 135 a ; 181 b 1 ; 1 Cel. 74 et 75. Chron. XXIV Gen. An. fr. III, p. 101. Il semble que saint François ait quitté la Portioncule avec 7 frères dont l'un, frère Julien, alla mourir à Liège le 31 mai 1244. Voir P. André Callebaut, A. F. H., t. X (1917), p. 290 et P. Golubovich, Biblioteca, II, p 360.

550 2 Cel. 3, 129 Diligebat Franciam... volebat in ea mori.

551 Voir Bulle du 23 janvier 1217, Tempus acceptabile, Potthast n° 5430 donnée dans Horoy, t. II, col. 205 ss. ; Cf. Pressuti, I, p. 71. Cette bulle et les suivantes fixent d'une façon certaine l'époque du passage à Florence ; Potthast 5488, 5487, et page 495. M. Brem Papst Gregor IX, bis zum Beginn seines Pontificats, reporte cette entrevue en octobre 1218 et lui consacre tout un appendice, p. 111 118. Le Père André Callebaut, A. F. H., t. XI (1917), p. 290, admet la date de fin mai 1217. Voir aussi sur la question de date P. Anastase Van der Wyngaert, France Franciscaine, t. V (1922), p. 266 s. et les notes.

552 Il est superflu de faire remarquer l'erreur de texte des Bollandistes dans la phrase : Monuit (Cardinalis Franciscum) coeptum non perficere iter, où le non est omis, A. SS., p. 704, Cf. p. 607 et 835, ce qui a entraîné Suyskens à plusieurs autres erreurs.

553 Spec. Perf. 65. Bon. 51. Cf. Glassberger, ann. 1217.

554 Hcb. 4, 12 ; 2 Cel. 3, 49 ; Bon. 50 et 51.

555 Frère Pacifique nous intéresse particulièrement comme premier ministre de l'Ordre en France ; les renseignements sur lui surabondent : Bon. 79 ; 2 Cel. 3, 63 ; Spec. Perf. 59 ; 60 ; 65 ; Conform. 38 a 1 ; 43 a 1 ; 71 b ; 173 b 1 et 176 ; 2 Cel. 3, 27 ; Conform. 181 b ; 2 Cel. 3, 76 ; Actus 75 ; Fior. 46 ; Conform., 70 a. Je n'indique pas des références générales qu'on trouvera dans la bibliographie Chevalier. Les Miscellanea, t. II (1887), p. 158, contiennent une colonne fort précise et intéressante sur lui. Grégoire IX parle de lui dans la bulle Magna sicut dicitur du 12 août 1227. Sbaralea, Bull. fr., I, p. 33 (Potthast 8007). Thomas de Toscane qui accompagna Bonaventure (sans doute frère Bonaventure d'Iseo) au concile de Lyon, le connut et le rappelle dans ses Gesta Imperatorum (Mon. germ. hist. script., t. XXII, p. 492).

556 Eccl. 1 ; Conform. 113 b. 1.

557 Vers 1224, les Frères Mineurs voulurent se rapprocher et construisirent près des murs de Paris, dans les terrains appelés Vauvert ou Valvert (aujourd'hui jardin du Luxembourg), un vaste couvent (Eccl. 10 Cf., Top. hist. du vieux Paris par Berty et Tisserand, t. IV, p. 70). En 1230, ils reçurent à Paris, des Bénédictins de Saint-Germain-des-Prés, un certain nombre de maisons in parocchia SS. Cosmæ et Damiani infra muros domini regis prope portam de Gibardo, Chartularium Universitatis Parisiensis, n° 76. Cf. Topographie historique du vieux Paris : Région occid. de l'univ., p. 95 ; Félibien, Histoire de la ville de Paris, I, p. 115. Enfin saint Louis les installa dans le célèbre couvent des Cordeliers, dont le réfectoire existe encore, transformé en musée Dupuytren. Les Dominicains, arrivés à Paris le 12 septembre 1217, allèrent droit au centre de la ville, en l'île, près de l'évêché, et le 6 août 1218 s'installèrent au couvent Saint-Jacques.

558 Actus 36 ; Fior. 27 ; Conform. 71 a et 113 a 2 ; Bon. 182.

559 Les traces du passage de François y sont nombreuses. Un frère Eudes y peignit son portrait.

560 Bon. 177.

561 Voir A. SS., p. 855 et 856. Cf. 2 Cel. 3, 126.

562 Entre autres celles du 5 décembre 1217. Potthast 5629 ; 8 février, 30 mars, 7 avril 1218. Potthast 5695, 5739, 5747.

563 1 Cel. 74 : O quanti maxime in principio cum hæc agerentur novellæ plantationi ordinis insidiabantur ut perderent. Cf. 2 Cel. 1, 16 : Videbat Franciscus luporum more se vivere quamplures.

564 Le 28 février 1218 il prit possession de Sainte-Sabine.

565 2 Cel. 3, 87. Voici le texte : Vellem, frater Francisce, unam fieri religionem tuam et meam et in Ecclesia pari forma nos vivere ; Spec. Perf. 43. L'écho de cette démarche se retrouve dans Thierry d'Apolda, Vie de saint Dominique (A. SS. Augusti, t. I, p. 572 d) : S. Dominicus in oscula sancta ruens et sinceris amplexibus, dixit : Tu es socius meus, tu curres pariter mecum, stemus simul, nullus adversarius prævalebit.

566 M. Luigi Salvatorelli, Vita di San Francesco d'Assisi, Bari, 1926, dit excellemment : « Per una volta in vita sua, Francesco fu diplomatico. Non risponde nulla, mostrando di prendere la proposta del collega come un semplice complimento affettuoso. L'altro comprese che non c'era nulla da fare ». (P. 182.)

567 Au chapitre tenu à Bologne à la Pentecôte de 1220. La bulle Religiosam vitam (Privilège de N.-D. de Prouille) du 30 mars 1218 énumère les possessions des Dominicains :

Ripolli, Bull. Præd.. t. I, p. 6. Horoy, Honorii opera, t. II, col. 684.

568 Jer., 1, 4-8.

569 2 Cor., 4, 1-7.

570 1 Cor., 13, 1-8.

571 Jer., 1, 4-8.

572 2 Cor., 4, 1-7.

573 1 Cor., 13, 1-8.

574 Une preuve de l'obscurité dans laquelle resta Dominique, tant que Rome n'eut pas fait son apothéose, c'est que Jacques de Vitry qui consacre aux Frères Prêcheurs tout un chapitre de son *Historia Occidentalis* (27, p. 333) ne nomme même pas le fondateur. Ceci est d'autant plus significatif qu'à quelques pages de distance, le chapitre consacré aux Frères Mineurs est presque entièrement rempli par la personne de saint François ; aussi ce silence sur saint Dominique a-t-il été remarqué et relevé par Moschus, qui n'a pas trouvé de moyen pour l'expliquer. Voir Vitam J. de Vitriaco, en tête de l'édition de Douai 1597.

575 François mort en 1226 est canonisé en 1228 ; Antoine de Padoue, 1231 et 1233 ; Élisabeth de Thuringe, 1231 et 1235 ; Dominique, 1221 et 1234.

576 3 Soc. 61.

577 Répandez Seigneur, votre Esprit, et tout sera créé, et vous renouvellerez la face de la terre.

578 Spec. Perf. 43 ; 2 Cel. 3, 87 ; Conform. 207 a, 112 a, Fior. 18. Les historiens de saint Dominique n'ont pas fait bon accueil à ces détails, mais un point incontestablement acquis par des documents diplomatiques, c'est qu'en 1218,

Dominique, à Rome, se faisait donner des privilèges où les propriétés de son Ordre étaient indiquées, et qu'en 1220 il amenait ses frères à professer la pauvreté. Jord. Sax., 64. A. SS., Aug., t. I, p. 551 et 634. Voir sur ces questions D^r H. Fischer, *Der hlg. Franziskus während der Jahre, 1219-1221*, Fribourg Suisse, 1907, p. 103-108. Entre 1218 et 1220 les Dominicains quittèrent l'habit des chanoines réguliers. Voir aussi sur la pauvreté de saint François et celle de saint Dominique et l'évolution franciscaine, une belle page du P. Van Ortroy, *An. Boll.*, t. XXIX (1910), p. 496. Sur la question de l'abandon des propriétés V. *An. Boll.*, t. XXX, p. 36.

579 Spec. Perf. 21 ; 2 Cel. 3, 9 ;

580 Spec. Perf. c. 68 ; Lemmens, *Doc. Ant.*, p. 103, *Verba S. Fr.* 5 ; *Tribul. Man. Laur.* 11 a 12 b ; Spec. Vitæ 183 a ; Conform. 135 b 1.

581 Voir Cartulaire de S. Dominique II, p. 237 s. Les principales sources sont indiquées A. SS. Aug., t. I, p. 470 s.

582 Ce qui caractérise l'histoire des Franciscains depuis l'origine jusqu'à nos jours, c'est en effet le besoin de réforme qui les a toujours travaillés et qui, s'il fait leur tourment, fait aussi leur honneur. « Pare, disait excellemment un général des Conventuels, che i Franciscani abbiamo nelle midolle lo spirito di separazione, Papini, *Storia*, t. II, p. 20. Cf. p. 73.

583 Jord. 18 ; 3 Soc. 62.

584 Sbaralea, *Bull. fr.*, t. I, p. 2, Potthast 6081, Wadding, ann. 1219, n° 28, indique les ouvrages où on en trouve le texte. Cf. A. SS., p. 839. Sur l'importance hors de pair de cette encyclique voir Paul Sabatier, *De l'authenticité de la Lég. des Trois Comp.* Extrait de la *Revue historique* (1901), p. 23 ss. Le père Cuthbert, *Life of S. Francis*, Londres, 1912, p. 242, a eu raison de rapprocher cette bulle de

l'organisation des Clarisses par Hugolin, mais je ne puis, en ce qui la concerne, partager tout à fait l'avis du savant capucin. Il ne s'agit pas ici d'un privilège, mais d'une confirmation. Les paroles du Testament ne s'appliquent pas tout à fait ici, ni celles du chapitre 50 du Spec. Perf. qui visent les privilèges proprement dits.

585 Le titre en ind que assez le contenu : Domenico priori S. Romani tolosani ejusque frat ibus, eos in protectionem recipit eorumque Ordinem cum lonis et privilegiis confirmat. Religiosam vitam 22 déc. 1216, Pressut t. I, 175 ; texte dans Horoy, t. II, col. 141-144.

586 V. A. SS., p. 608 ss :, et 838 ss.

587 V. Bulle, Multi divinæ du 13 août 1218. Horoy, t. III, col. 11 ; Potthast 5891.

588 La contradiction est si frappante, que les Bollandistes en ont fait le principal argument pour défendre l'erreur de leur manuscrit (1 Cel. 75), et prétendre envers et contre tous que François avait poursuivi son voyage. A. SS., 607.

589 Il mourut à Cahors, le 31 octobre 1272. Sa légende se trouve dans la Chron. XXIV Gen. An. fr. III, p. 161-173. Incipit vital. Cristophori quam compilai it fr. Bernardus de Bessa custodise Cartucensis : Quasi vas auri solidum. Cf. Marc. de Lisbonne, t. II, p. 106-113, t. III, p. 212 et Glassberger, Au. fr., t. II, p. 14.

590 A. SS. Aprilis, t. III, p. 224 ; An. fr. III, appendice, p. 579-596 et Chron. XXIV Gen., p. 17 ss. Conform. 118 b 1 ; 54 a ; Marc de Lisbonne, t. II, p. 1. On doit à Jacobilli une notice fort complète sur les martyrs du Maroc : elle fourmille d'indications très précieuses : Vite dei Santi dell' Umbria, I, p. 87 ss. — Frère Luc avait été envoyé à Constantinople en 1219 au plus tard. Voir Constitutus du 9 décembre 1220 : Sbaralea, Bull. fr., t. I, p. 6 ; Potthast 6431.

591 C'est à M. Müller (Anfänge, p. 207) que revient l'honneur de cette publication faite d'après un manuscrit de la Cottoniana.

592 Ce Miramolin s'appelait, paraît-il, AlbuJacob, comme le prouve la bulle Expedire tibi du 5 septembre 1912 que lui adressa Honorius III (Potthast 6121).

593 Jord. 8.

594 1 Cel. 57 ; Bon. 133-138 ; 154 et 155 ; 2 Cel. 2, 2 ; Conform. 113 b 2 ; 114 a 2 ; Actus 27 ; Fior. 24.

595 Conform. 113 b 2. Cf. A. SS., p. 611.

596 2 Cel. 3, 92 ; Spec. Perf. 51 ; Cf. 2 Cel. 3, 115 ; Conform. 142 b 1. Cet épisode pourrait aussi s'être passé ailleurs car, comme l'a fait remarquer le R. P. Golubovich, les textes disent coram quodam milite de insula Cypri et non in insula. Le père Papini, Storia, t. I, p. 75, n. 4 et t. II, p. 35, n° 3, pense que insula Cipri serait une erreur de copiste et qu'il faut lire Insula Cipii. Cipi étant une autre forme du nom de la noble famille des Scifi. Cette appellation aurait désigné le village de la banlieue d'Assise appelé aujourd'hui Bastia. Ce village fut en effet mentionné au XIII^e siècle tantôt sous le nom d'Insula romana, tantôt sous celui d'Insula vetus, mais je n'ai pu retrouver aucune trace d'Insula Cipii. Le ms. 686 d'Assise porte très clairement insula Cipri, mais l'édition de Rome 1806 a Insula Cipii.

597 Avec la manière de naviguer à cette époque le voyage exigeait de vingt à trente jours. On trouvera le diarium d'une traversée semblable dans Huillard-Bréholles, Hist. Dipl., t. I, 898-901. Cf. Ibid, Introd., p. 331. De Gênes à Acre, par le mauvais temps, il fallut cinq semaines à Jacques de Vitry (automne de 1216), Zeitschr. f. Kircheng, XIV, p. 108.

598 2 Cel. 2, 2 ; Bon. 154 et 155 ; Spec. Vitæ 226 a ; Cf. A. SS., p. 612.

599 Pour bien comprendre l'état des mœurs dans les localités peuplées par les Croisés, il faut absolument lire la lettre de Jacques de Vitry adressée fin mars 1217 à Lutgarde de S. Tron et au couvent de Auviria. Zeitschrift, f. Kg., XIV, p. 106 ss.

600 Jacques de Vitry ne parle ici de François qu'incidemment, au milieu des salutations, ce qui au point de vue critique ne fait qu'augmenter la valeur de ces paroles. Voir Critique des sources, c. V § I.

601 Jacques de Vitry, Hist. Occid., cap. XXXII.

602 Jord. 10.

603 Voir Critique des sources, c. V. § III. Le P. Golubovich, Biblioteca, t. I, p. 61 ss. rapproche et condense avec goût les diverses sources concernant cet épisode. Cf. ibid., p. 110.

604 Tout cela est raconté longuement dans la lettre de Jacques de Vitry.

605 De Sarracenis... tanta facta est strages quod christianis ipsis displicuit. Richard de S. Germano ann. 1219, Pertz SS. t. XIX, p. 340. Cf. Chronica Albrici monachi trium fontium, Pertz SS., t. XXIII, p. 908.

606 Cil hom qui comença l'ordre des Frères Menors, si ot nom frère François... vint en l'ost de Damiate, e i fist moult de bien, et demora tant que la ville fut prise. Il vit le mal et le péché qui comença à croistre entre les gens de l'ost, si li desplot, par quoi il s'en parti, e fu une pièce en Surie, et puis s'en rala en son païs. » Historiens des Croisades, t. II. L'Est de Eracles Empereur, liv. XXXII, chap. xv. Cf. Sanuto, Secreta fid. crue., lib. III, p. xi, cap. 8 dans Bongars.

607 Sur le voyage en Palestine voir P. Golubovich, *Bibliografia*, t. II, p. 121 et *Biblioteca*, t. I, p. 93.

608 *Jord. chron.* 11-14.

609 L'épisode des murmures de frère Léonard, raconté plus loin, donne quelque probabilité à cette hypothèse.

610 *Trib. Man. Laur.* 9 b. Cf. 10 b. : *Sepulcro Domini visitato festinat ad Christianorum terram*. Cf. P. Golubovich, *Biblioteca*, t. I, p. 52.

611 Sur ce monastère voir une lettre ad familiares de Jacques de Vitry, écrite en 1216 et publiée en 1847 par le baron Jules de S. Genois au t. XIII des *Mémoires de l'Académie royale des sciences et des beaux-arts de Bruxelles* (1849). Conform. 106 b 2 ; 114 a2 ; *Spec. Vitæ*, 184 ; *Chron. XXXIV Gen.*, An. fr. III, p. 281.

612 *A. SS.*, p.619-620, 848, 851, 638.

613 Voir *Bulle. Sacrosancta* du 9 décembre 1219, cf. celles du 19 septembre 1222 : *Sbaralea I*, p. 3 ; 11 ss. ; *Potthast* 6179, 6879 a. b. c. Sur les rapports d'Hugolin et des monastères de Clarisses. V. en particulier Brem, *Papst Gregor IX bis zu seinem Pontificat*, Heidelberg, 1911. P. Livarius Oliger O F M, *De Origine Regularum Ordinis S. Claræ*, Quaracchi, 1912. H. Fischer, *Der hlg. Franziskus während der Jahre, 1219-1221*, Fribourg, Suisse, 1907.

614 Voir *Potthast* 6155, 6177, 6184, 6199, 6214, 6217, 6218, 6220, 6246. Voir aussi *Chartularium Universitatis Par.*, t. I, p. 487.

615 *Bulle Quia qui seminant* du 12 mai 1220, Ripolli, *Bull. Præd.*, t. I, p. 10 (*Potthast* 6249).

616 *Mon. Germ. hist. Script.*, t. XXIII, p. 376. Ce passage est d'une importance extrême, car il résume en quelques lignes la politique ecclésiastique du Saint-Siège à cette

époque. Après avoir parlé des périls dont les Humiliati menaçaient l'Église, Burchard ajoute : *Quæ volens corrigere dominus papa ordinem Predicatorum instituit et confirmavit*. Or, ces Humiliati étaient un Ordre approuvé, mais Burchard, en les mettant au rang des hérétiques à côté des Pauvres de Lyon, exprimait d'un mot les sentiments de la papauté à leur égard ; elle avait pour eux une invincible répugnance et ne voulant pas les frapper directement, elle cherchait à créer un dérivatif. On suivit vis-à-vis des Frères Mineurs une tactique semblable, avec le surplus de précautions qu'inspirait la sainteté du fondateur et le prodigieux succès de l'Ordre. Tout cela devint inutile lorsqu'en 1221 frère Élie devint vicaire de François, et surtout lorsqu'après la mort de celui-ci, il eut toute la liberté nécessaire pour diriger l'Ordre suivant les vues d'Hugolin devenu Grégoire IX.

617 Nous ne savons rien d'autre sur lui sinon qu'il eut après sa mort le don des miracles. Jord. 11. Conform. 62 a 1.

618 Ce n'était pas un homme ordinaire ; orateur et administrateur remarquable (Eccl. 6), il fut ministre de France dès avant 1224, et l'était encore en 1240, grâce au zèle avec lequel il avait adopté les idées de frère Élie. Il fut emporté par la disgrâce d'Élie et condamné à la prison perpétuelle. Malgré la publication de nombreux documents il ne semble pas que la lumière complète soit faite sur la fin de sa vie. Voir surtout P. René de Nantes O. F. M. C., *Études fr.*, décembre 1910, t. XXIV, p. 615 ss.

619 Peut-être dès l'automne de 1219, voir Fischer, loc. cit., p. 109 s. Le P. Golubovich, *Biblioteca*, t. I, p. 96 s., en fixe la date à l'automne de 1220. Voir aussi Dominicus Mandié, *De legislatione antiqua*, p. 132.

620 Jord. 11. Voir Fischer p. 33 ss. Sur l'influence de l'organisation que le cardinal avait donnée aux Clarisses.

Voir P. Cuthbert, *Life of S. Fr.*, p. 245. Le caractère de sévérité excessive des constitutions données par le cardinal aux Clarisses est indiqué par le P. René de Nantes, *Les origines de l'ordre de Sainte Claire*, p. 63. C'est peut-être aux observances édictées par ce chapitre des seniores que pensait Celano quand il parlait de *novæ adinventiones* qui montraient l'oubli de la primitive simplicité. 1 Cel. 104. Cf. Actus 3. Fior. 4. Conform. 184 a 1.

621 Voir la Règle des Frères de S. Marc qui est de la même époque, si précise, si compliquée en ce qui concerne les jeûnes et les vêtements. Approuvée derechef (elle l'avait été par Innocent III, le 19 octobre 1219) (Potthast 6134), Horoy, *Honorii Opera*, t. III, col. 310.

622 Il y a une tradition qui l'appelle B. Stefano da Narni. Jacobilli III, p. 256 s.

623 Jord. 12. Cf. Bulle *Sacrosancta* du 9 décembre 1219.

624 Jord. 12. Faudrait-il lire peut-être de Campello ? Il y a, à moitié chemin entre Foligno et Spolète, une localité de ce nom. D'autre part, les 3 Soc. 35 indiquent l'entrée dans l'Ordre d'un Jean de Capella qui devint dans la légende le Judas franciscain. *Invenit abusum capelle et ab ipsa denominatus est : ab ordine recedens factus leprosus laqueo ut Judas se suspendit.* Conform. 104 a 1. Cf. Bernard de Besse, 96 a ; Actus 1 ; Fior 1. Tout cela est bien embrouillé. Peut-être faut-il penser que Jean de Campello mourut bientôt après, et que, plus tard, lorsque les récits de ces temps troublés furent oubliés, quelque frère ingénieux expliqua la note d'infamie attachée à son souvenir, par une hypothèse échafaudée sur son nom même.

625 Le P. Mandonnet donne ici une traduction sans doute meilleure : « Il y avait outre les lépreux, des hommes et des femmes qui ne l'étaient pas. » Les origines de l'Ordo de

Pœnitentia. Actes du congrès scientifique international des catholiques tenu à Fribourg 1897. Cinquième section (sciences historiques), p. 213 ; p. 31, n 2 du tiré à part.

626 Jord. 12, 13 et 14.

627 Ps. 39, 10-18.

628 Ps. 21 5-12.

629 Luc. 10, 21.

630 Eph. 6, 10-12.

631 Ps. 39 (110), 10-18.

632 Ps. 21 (22), 5-12.

633 Luc. 10, 21.

634 Eph., 6, 10-12.

635 Jord. 14 Tribul., f° 10. Sur la date du retour d'Orient. Voir Studi Francescani, t. I (1914-1915), p. 417.

636 Toute autre date est impossible, puisque François renonça en plein chapitre à la direction de l'Ordre, au profit de Pierre de Catane, et que celui-ci mourut le 10 mars 1221.

637 Ce trop court fragment se trouve au § VI de la Règle des Damianites (9 août 1253) : Speculum Morin, Tract. III, 226 b.

638 2 Cel. 2, 3 ; Bon. 162. Dans la Legenda antiqua de Pérouse (n° 65 de l'éd. de Quaracchi, n° 30 de l'éd. de la France franciscaine, Paris, 1926), le frère est appelé « quodam fratre spirituali de Assisio » et en aurait témoigné devant le pape et les cardinaux en demandant la canonisation de François. Cf. Conform. 62 b. 1 et 184 b. 2 où nous le trouvons à Saint-Damien avec saint François, lorsque celui-ci acquiert la certitude de son salut. (Cf. 2

Cel. 3, 138. Wadding, Ann., t. II, p. 980, 1224, 27.) V. sur lui Golubovich, Biblioteca, t. I, p. 17, n° 5, et p. 77. M. Della Giovanna (San Francesco giullare, p. 71) assimile Léon et Léonard en s'en référant à Wadding, II, p. 98-99. Mais Wadding, qui parle bien de Léon, puis de Léonard, n'est pas nécessairement et explicitement pour l'assimilation. Le fait qu'on ne trouve de frère Léonard aucune autre mention, pas même le lieu de sa mort, serait favorable à cette hypothèse que la facilité de transformation des noms propres au XIII^e siècle rend plausible. Ils sont si peu fixés d'une façon absolue, même pour les plus grands personnages, que l'évêque d'Ostie est appelé, par des pièces officielles, tantôt Hugo, tantôt Hugolinus. Dans ce cas, c'est après le passage à Bologne où saint François aurait rencontré frère Léon (Spec. Perf. 6) qu'il faudrait placer l'incident. Cette identification, si elle se vérifiait, jetterait un jour curieux sur Celano qui ne nomme pas frère Léon, mais nomme Léonard dans cette anecdote peu à son honneur.

639 Sigonius : Opera, t. III, col. 220 ; Cf. Potthast 5516 et 6086.

640 Spec. Perf. 6 ; 2 Cel. 3, 4 ; Tribul. 13 a ; Conform. 169 b 2.

641 Il faut sans doute reporter cette scène deux ans plus tard au 15 août 1222. Voir Golubovich, Biblioteca, t. I, p. 98 ; 150 n. 7. Fischer, Der heilige Franziskus während der Jahre 1219-1221, p. 61, n. 2 ; 42 ; 137 s. Boehmer Analekten, p. LXI ; 106. P. Bihl A F H. t. XX (1927), p. 197, n. 4.

642 Voir Mon. Germ. hist. Script., t. XXVIII, p. 631 et les notes. D'après les Memorie istoriche della Provincia de, Minori osservanti detta di Bologna raccolte dal Padre Ferdinando di Bologna (un vol. in-4° de 200 p. Bologne

1717) le premier couvent des Franciscains fut nel luogo delle Pugliole, detto presentemente S. Bernardino (p. 3.)

643 Wadding, ann. 1220, n° 9, Cf. A. SS., p. 823.

644 Sur ce séjour voir les autorités indiquées par les A. SS., p. 823 et 847. Voir aussi Mariano, Compendium Chronicarum, p. 16. A. F. H., II (1909), p. 97. Ce séjour aux Camaldules est nié par H. Fischer, Der hl. Fr. 1919-1921, p. 68.

645 Il pleure en voyant la pauvreté de la Portioncule, Spec. Perf. 27. Que Hugolin ait pris en main la direction de l'Ordre est proclamé par 1 Cel. 74. Pastoris certe ille (Hugolin) implebat vicem et faciebat opus, sed sancto viro pastoris reliquirit nomen.

646 2 Cel. 1. 16 ; Spec. Vitæ 100 a-101 b.

647 Jord. 14 ; Cf. Spec. Perf. 78 ; 2 Cel. 1, 17 ; Spec. Vitæ 102 ; 3 Soc. 63 et 56.

648 Bon. Opera, t. IX, p. 582, ed. Quaracchi. Cf. Étienne de Bourbon cité par P. Hilarin O. F. M. C., Histoire des Etudes... Couvin Paris-Rome (1908), p. 50 s. Voir aussi 1 Cel. 73 ; 2 Cel. 1, 17 ; 3 Soc. 64 ; Bon. 78.

649 Cum secundum. L'original est à Assise avec Datum apud Urbem Veterem X Kal. Oct. pont. nostri anno quinto (22 septembre 1220). C'est donc à tort que Sbaralea et Wadding la font dater de Viterbe, ce qui s'explique d'autant moins que toutes les bulles de cette époque sont datées d'Orvieto. Wadding, ann. 1220, 57. Sbarelea, t. I, p. 6. Potthast 6361.

650 Spec. Perf. 41 ; 2 Cel. 3, 118 ; Ubertain, Arbor. V, 2 ; Spec. Vitæ 26 ; 50 ; 130 b ; Conform. 136 a 2 ; 143 a 2.

651 Spec. Perf. 64 ; 2 Cel. 3, 83 ; Bon. 77. Il faut lire ce récit dans les Conform. d'après l'Antiqua Legenda 142 a 2 ;

31 a 1.

652 Que saint François se soit plus tard reproché sa décision nous en avons l'aveu dans plusieurs chapitres du Speculum Perfectionis : 71, 81, 41 « Hæc verba loquebatur intra se ad quietandum cor suum ». Spcc. Perf., 81, Coll. t. I, p. 159, l. 25.

653 Spcc. Perf. 61. Chron. des XXIV Gen. (An. fr. III, p. 15). Sur Pierre de Catane, voir p. 98.

654 Tribul. : Man. Laur. 12 b ; man. Magl. 71 b.

655 Luc 9, 1-6. Tribul, 12^b Et fecerunt de regula prima ministri remove... Spec. Perf. 3. Ceci eut lieu sans doute au chapitre du 29 septembre 1220. Le Nihil tuleritis in via ne se trouve pas au chapitre I de la Règle de 1221, mais il est un des trois passages essentiels indiqués par 3 Soc, 29 ; Actus I, et un parallèle se trouve dans la Règle de 1221 c. XIV. Peut-être la suppression a-t-elle été réalisée en plusieurs fois. D'abord la suppression du chapitre d s prohibitionibus evangelii (qui était trop long ?) et la relégation du Nihil tuleritis dans le corps de la Règle au lieu de la façade. (Reg. 1221 c. XIV). Disparition complète dans la Règle de 1223. Le Speculum Perfectionis 3 nous montre comment François crut parer à toutes les altérations subies par la Règle et obliger les frères à l'observation de l'Évangile : « Putant fratres ministri Dominum et me decipere, imo ut sciant omnes fratres teneri ad observandam perfectionem sancti evangelii, volo quod in principio et in fine regulæ (V Règle de 1223 c. I et XII) sit scriptum quod fratres teneantur sanctum evangelium Domini nostri Jesu-Christi firmiter observare », et toute la fin du chapitre. Sur la suppression du Nihil tuleritis in via, voir Cuthbert, Life of S. Francis, p. 322 : P. Dominicus Mandié, De Legislatione antiqua O. F. M, p. 108 s.

656 2 Cel. 3, 81 ; Spec. Perf. 39 ; Conform. 175 b 1 ; 52 b 2 ; Bon. 76 ; A. SS., p. 620. Dans les Conformités, 175 b. 2, éd. 1510. An. fr. V, p. 137, l. 24, on trouve une ligne dont l'origine n'est pas indiquée, mais qui paraît de bon aloi : Officio generalatus abrenunciato et posito DE CONSENSU FRATRUM in manu fratris Petri Cathanii ipsi humiliter beatus Franciscus obedientiam promisit et reverentiam.

657 L'épithèque son tombeau, qui existe encore à N.-D.-des-Anges, porte cette date : Voir Portioncula, von P. Barnabas aus dem Elsass. Rixheim, 1884, p. 111. Cf. A. SS., p. 630. Pour plus de détails voir Coll., t. I, p 70, n. 2.

658 Spec. Perf. 4 ; Arbor. V, 3 ; Conform. 170 a 1 ; 2 Cel. 3, 124. Cf. Ubertain, Archiv III, p. 75 et 177. Ce récit se place sans doute avant le chapitre de 1221 qui paraît bien avoir décidé la question dans un sens différent de François : « Et laicis etiam, scientibus legere psalterium licet eis illud habere ». Reg. 1221, 3. La dernière scène se passa probablement à la veille du chapitre pour lequel était venu le novice.

659 Jourdain de Giano 8 nous donne la clef de ce passage, les martyrs auxquels songe François sont ceux du Maroc. Cf. Admonition VI. Unde magna verecundia est nobis servus Dei, quod sancti fecerunt opera, et nos recitando et prædicando ea volumus inde recipere honorem et gloriam.

660 Quamvis a Sancto et multis fratribus vocaretur minister, nullus tamen fuit ipso vivente electus etc. Chron. XXIV Gen., An. fr., III, p. 31.

661 L'appel que François avait fait à ses frères pour collaborer à la Règle avait éveillé toutes les fantaisies. On le voit par Jourdain de Giano. Mutabant leges disponebant provincias, dit le S. Commencement 17.

662 Regula 1221, XXII, Cf. Joh. 17.

663 Rom. 7, 6.

664 Apoc., 21, 9-11.

665 2. Cor., 6,10.

666 1 Pet., 2, 9-10.

667 Luc., 12, 32.

668 Règle franciscaine de 1221, XXII ; Cf. Joh., 17.

669 . Rom., 7, 6.

670 Apoc., 21, 9-11.

671 2. Cor., 6,10.

672 1 Pet., 2, 9-10.

673 Luc, 12, 32.

674 Texte dans Firmamentum, éd. Paris 1512, I, 10 a ; éd. Venise 1513, I pars, f. 14 b s., 18 b., Spec. Vitæ, 189 ; Spec. Morin. Tract. III, 2 b. M. Müller (Anfänge) a fait une étude de la Règle de 1221, qui est un chef-d'œuvre de flair exégétique. Cependant s'il avait collationné méticuleusement les divers textes, il serait arrivé à des résultats encore plus frappants, râce aux variantes qu'il aurait pu constater. Je n'en citerai qu'un exemple :

Texte Firm.-Wadding adopté par MM Omnes fratres ubicunque sunt vel vadunt, caveant sibi a malo visu et frequentia mulierum et nullus cum eis consilietur solus. Sacerdos honeste loqualur cum eis dando penitentiam vel aliud spirituale consilium.

Texte du Speculum Vitæ 189 ss Omnes frates ubicunque sunt et vadunt, caveant se a malo visu et frequentia mulierum et nullus cum eis concilietur aut per viam vadat solus aut ad mensam in una paropside comedat (! !) Sacerdos honeste loquatur cum eis dando... etc

Ce passage suffit à montrer la supériorité du texte du

Spéculum qui s'impose aussi à d'autres égards, mais ce n'est pas ici le lieu d'entrer dans ces détails. Il est évident que cette phrase où nous voyons les premiers frères partager quelquefois le repas de leurs amies et manger dans leur écuelle n'est pas une interpolation postérieure. L'importance du travail de M. Müller consiste surtout en ce qu'il a prouvé que cette règle, telle qu'elle se présente, a été écrite après les bulles de 1219 et qu'elle y fait allusion. Ceci avait déjà été remarqué par le P. Papini, *Storia*, p. 110. Cf., p. 208.

675 Spec. Perf., 2 ; Tribul. 12 b ; Spec. Vitæ, 54 b ; Arbor. V, 3.

676 Jord. 15 : Et videns beatus Franciscus fratrem Cæsarium sacris litteris eruditum ipsi commisit, ut regulam, quam ipse simplicibus verbis conceperat verbis evangelii adornaret. Quod et fecit

677 Cf., cap. 17 et 21

678 2 Cel. 3, 136.

679 Voir Critique des sources, c. I, texte dans le Firmamentum, éd. Paris, 1512, 19 ss. ; éd. Venise, 1513, f. 23 b. à 25 a 1. ; Speculum Morin, tract. III, 214 a ss. ; Cf. Conform. 137 ss. et dans les différentes éditions des opuscules de saint François

680 Cum facit (subditus) voluntatem (prælati) dummodo benefacit vera obedientia est. Admon. III, Conform. 139 a 2. — Si vero prælatus subdito aliquid contra animam præcipiat licet ei non obediat tamen ipsum non dimittat. Ibid. — Nullus tenetur ad obedientiam in eo ubi committitur delictum vel peccatum. Epist., II.

681 2 Cel. 3, 89 ; Spec. Perf., 48 ; Contorm. 139 a 2 ; Bon. 77.

682 Per caritatem spiritus voluntarii serviant et obediant invicem. Et hæc. est vera et sancta obedientia. Reg. 1221, V.

683 Leg. Vêtus, 3, Opusc., t. I, p. 97. Tribul. Man. Laur., 14 b. ; Spec Vitae 125 a ; Conform. 107 b 1 ; 184 b 1.

684 Wadding le donne (epist. XVI) d'après l'autographe conservé dans le trésor des Conventuels de Spolète. L'authenticité de ce morceau est évidente. L'original avait disparu lors de la suppression des couvents en Italie. Il fut retrouvé chez un prêtre de Spolète qui en fit présent au pape Léon XIII. Celui-ci, à la suite de démarches des notabilités de cette cité, le rendit à la ville de Spolète. Il y est conservé à la cathédrale suivant le désir exprimé par le pontife, (Cf. Oriente serafico, 5 janv. 1903). Reproductions photographiques, Miscell. fr., t. VI, p. 38 ; San Francesco d'Assisi, Periodico, t. III (1923), gli autografi di San Francesco par le P. Achille Fusco Min. Con., p 226-232 ; PP. Kirsch et Roman Pèlerinages... in 8°, Lille, Paris, 1910, p. 183.

685 Ce pluriel qui a étonné Wadding montre bien que frère Léon avait parlé au nom d'un groupe. Cf. Vita fr. Hélix Opusc., t. II, p. 171, l. 8., Ir. Leo ivit CUM SOCIIS SUI et fregit conchamillam totaliter. V. aussi Spec. Perf. 80 : sed unum VOBIS depingam in quo reluceat qualis deberet esse hujus familiæ dux et pastor.

686 Il paraît probable que cette lettre se rapporte aux circonstances indiquées dans Spec. Perf. 106. Cum quadam die ambularet ille frater cum b. F° rappelle omnia verba quæ diximus in via.

687 Les admonitions sont probablement le résultat des réflexions de François dans l'hiver de 1221. On y suit le travail de sa pensée et de ses préoccupations. La façon dont la 6^e adm. procède de l'histoire du psautier du novice

Spec. Perf. 4 (v. p. 337 n. 1) est une clef. De même la 5e comparée avec le *De perfectæ lætitia* (v. p. 178 n. 2). Ce sont des morales qui procèdent de faits. De même la 19e adm. n'est qu'une maxime générale que François a obtenue en réfléchissant sur son propre cas. Spec. Perf. 64 nous donne les faits et des faits datés.

688 Cette date, pour de nouveaux rapports entre eux, ne paraît pas pouvoir être contestée quoiqu'elle n'ait jamais été proposée ; il s'agit, en effet, de trouver une époque où ils aient pu se rencontrer tous les trois à Rome (2 Cel. 3, 86 ; Spec. Perf. 43), entre le 22 décembre 1216 (approbation des Dominicains), et le 6 août 1221 (mort de Dominique). Il ne reste que deux périodes possibles : les premiers mois de 1218 (Potthast 5739 et 5747) et l'hiver de 1220-1221. A tout autre moment, l'un des trois interlocuteurs se trouve loin de Rome. On sait au contraire qu'Hugolin était à Rome dans l'hiver de 1220-1221 (Huillard-Bréholles, *Hist. dipl.*, II, p. 48, 123, 142. Cf. Potthast 6589). — Pour Dominique, voir A. SS. Aug., t. I, p. 503. — La date la plus tardive s'impose, car Hugolin ne pouvait offrir des prélatures aux Frères Mineurs avant leur approbation explicite (11 juin 1219) ; et cette offre n'avait de sens vis-à-vis des Dominicains qu'après l'essor définitif de leur Ordre.

689 Voir les lettres impériales du 10 février 1221 : Huillard-Bréholles, t. II, p. 122-127.

690 Spec. Perl., 43 ; 2 Cel. 3, 86 ; Bon. 78.

691 Voir K. Eubel : Die Bischöfe, Cardinale und Päpste, aus dem Minorenorden bis 1305. In-8°, 1889. Dès 1228, deux ans à peine après la mort de François, Hugolin devenu le pape Grégoire IX donnait le siège épiscopal d'Assise à un Minorité frère Simon Vereducci. Voir Disamina di S. Rufino, p. 256 s. (l'ex. d'Assise, f° 7 a des corrections de Papini). Wadding, II, p. 54 et 232. Sbaralea, t. I, p. 130, 146, 330, 442. Cf. Serie quadruplici dei vescovi della Città serafica, Asisi in 8°, 1872, 20 p

692 Cf. Brem., Gregor IX..., p. 93, n. 2 : « Hugolin a certainement suggéré à François le choix d'Élie comme vicaire général à la place de Pierre de Catane décédé. » M. Luigi Salvatorelli, Vita di San Francesco d'Assisi, Bari, 1926, dit très justement : « Se Pietro era stato assai più vicario che ministro, Elia fu naturalmente più ministro che vicario, sempre, con tutto il rispetto e l'affetto per Francesco. »

693 Il était dans l'Italie du Nord. Voir Registri : Doc. 17-28.

694 Reynerius, cardinal-diacre du titre de S. M. in Cosmedin, évêque de Viterbe (Cf. Innocent III, Opera, éd. Migne, I, col. CCXIII), 1 Cel. 125. Il avait été nommé le 3 août 1220 recteur du duché de Spolète. Potthast 6319.

695 Jord. 16. La présence de Dominique à un chapitre précédent avait donc été toute naturelle.

696 P. 198.

697 Cette manière de voir concorde de tout point avec le témoignage de 1 Cel. 36 et 37 qui montre le Tiers Ordre naissant tout naturellement de l'enthousiasme qu'excitèrent

les prédications de François, de suite après le retour de Rome (1210) ; (Cf. Auctor vit. sec. : A. SS., p. 593 b). Rien dans les autres documents ne le contredit, tout au contraire. Voir 3 Soc. 60. Cf. Anon. Perus. : A. SS., p. 600 ; Bon 25 ; 46 Cf. A. SS., p. 631-634. La première bulle qui concerne les Frères de la Pénitence (sans les nommer) est du 16 décembre 1221, Signification est. Si elle les vise réellement, comme le pense Sbaralea, et tous ceux qui s'en sont occupés jusqu'à M. Müller inclusivement, — mais ce qui pourrait, semble-t-il, être contesté, — c'est que dès 1221, ils en auraient appelé au pape contre les podestats de Faenza et des cités voisines. Ceci suppose évidemment une association qui n'est pas née de la veille. Cette idée se trouve déjà dans Bonghi, San Francesco, Città di Castello, 1884, p. 40. — Sbaralea, Bull. fr., I, p. 8 ; Horoy, t. IV, col. 49 Potthast 6736.

698 Cette idée se trouve déjà très bien développée dans K. Müller, Anfänge, p. 38 ss.

699 Bulle Supra montem du 17 août 1289. Potthast 23044. M. Müller a fait sur les origines de cette bulle une étude lumineuse, qui peut être considérée, dans les points essentiels, comme définitive (Anfänge, p. 117-171). Par cette bulle, Nicolas IV, — ministre général des Frères Mineurs avant de devenir pape, — chercha à attirer entre les mains de son Ordre la direction de toutes les associations laïques pieuses (Tiers Ordre de saint Dominique, des Gaudentes, des Humiliés, etc.). Il voulut aussi par là donner un essor plus grand à ces confréries qui dépendaient directement de la cour de Rome, et augmenter leur puissance en les unifiant. Différents états antérieurs de la réglementation des tertiaires ont été retrouvés ou reconstitués Voir surtout P. Mandonnet O. P., Les Origines de l'Ordo de Pœnitentia. Actes du quatrième Congrès scientifique des Catholiques tenu à Fribourg (Suisse), 1897, in-8° tirage à part de 33 p. — Ib., Les Règles et le

gouvernement de l'Ordo de Pœnitentia, Opusc., t. I, fasc. IV (1902). p. 144-250. — P. Sabatier, *Antiqua Régula Ordinis Pœnitentise* op. t. I, fasc. 1 (1901), p. 1-30. — P. Cuthbert O. F. M. C. *Life of S. Francis* Londres (1912) appendice III, p. 412-416. — P. Lemmens O. F. M. *Regula Antiqua Ordinis Pœnitentia iuxta novum codicem* A. F. H. VI (1913), p. 242-250. — P. Anastasius van der Wyngaert O. F. M. *De tertio Ordine juxta Marianum Florentinum*, A. F. H., XIII (1920), p. 3-77 (Cf. *An. Boll.*, t. XXIX (1921), p. 404. — P. Benvenuto Bughetti O. F. M. *Prima Regula Tertii Ordinis iuxta novum codicem*. A. F. H., t. XIV (1921), p. 109-121. — P. Livarius Oliger. *Expositio regulæ antiquæ III Ordinis*, A. F. H., t. XIV (1921), p. 122-129. — Walter Seton, *A French Manuscript Version of the rule of the third Order*, *Revue d'Histoire fr.*, t. III (1926), p. 258-273, etc.

700 Voir Bulle *Significatum est* du 16 décembre 1221. Cf. *Supra montem*, cap. VII.

701 Cf. la bulle *Detestanda* du 30 mars 1228 (Potthast, 8159). La règle du Tiers Ordre des Humiliés, qui date de 1201, contient une clause semblable. Tiraboschi, t. II, p. 132.

702 Le P. Livarius Oliger, A. F. H., VI (1913), p. 342, fixe avec raison la date de cette lettre aux années 1220 ou 1221. Mais cela n'empêche pas que le P. Cuthbert (*Life of S. Fr.*, p. 274) n'ait eu parfaitement raison d'y voir en quelque sorte une règle du Tiers Ordre. Le fait que de cette même année daterait le *Memoriale*, n'y fait pas obstacle. En effet, on est en droit de voir dans celui-ci non pas la *vita et régula* des Pénitents qui n'était autre que celle de tous les Franciscains, mais une réglementation annexe. Le P. Frédégand Callaey. *Études Fr.*, t. XXXIV (1922), p. 367, regarde aussi cette épître comme « le préambule et le commencement de la Règle du Tiers Ordre ».

703 Dans les A. SS. Aprilis, t. III, p. 600-616. Orlando de Chiusi reçut aussi l'habit des mains de François. La Fraternité franciscaine, sous l'influence des autres tiers ordres, perdit rapidement ses caractères spécifiques. Quant à cette appellation de troisième ordre, elle a eu sûrement à l'origine un sens hiérarchique, auquel s'est superposé peu à peu un sens chronologique. Toutes ces questions deviennent singulièrement plus claires quand on les rapproche de ce qu'on sait sur les Humiliés

704 Ps. 68, 2-34.

705 Joh., 8, 26-29.

706 Ps. 68 (69), 2-34.

707 Joh., 8, 26 29.

708 Tout cela s'est fait avec une prodigieuse rapidité. Les dimensions de la basilique d'Assise, dont les plans ont été faits dès 1228, ne permettent pas de la considérer comme une chapelle conventuelle, pas plus que Santa Croce de Florence, San Francesco de Sienne ou la basilique San Antonio à Padoue, monuments commencés entre 1230 et 1240. Dès avant 1245, une partie de l'épiscopat jeta un cri d'alarme dans lequel il ne parle de rien moins que de fermer la porte des églises séculières devenues inutiles. Il se plaint avec une incroyable amertume que les Frères Mineurs et Prêcheurs aient absolument supplanté le clergé paroissial. On trouve cette lettre, adressée à la fois à Frédéric II et au concile de Lyon, dans Pierre de la Vigne : *Epistolæ*, Bâle, 1740, 2 vol. t. I, p. 220-222. Il serait bien à désirer qu'on en donnât un texte critique. Voir aussi la satire contre les deux ordres nouveaux, rimée vers 1242 par Pierre de la Vigne, et dont, malgré les exagérations possibles, la plupart des traits n'ont pas pu être inventés : E. du Ménil : *Poésies pop. lat.*, p. 153-177, Paris, in 8°, 1847.

709 Et non du 29 comme le veut Sbaralea (Bull. fr., t. I, n. 10 ; Horoy, t. IV, col. 129 ; l'original encore aux archives d'Assise porte : Datur Anagnie II Kalendas Aprilis pontificatus nostri anno sexto.

710 « Indulgemus ut in Ecclesiis si quas vobis habere contigerit, cum generale terræ fuerit interdictum, liceat vobis... celebrare. » Jacques de Vitry lui aussi dit que les frères n'avaient pas d'églises (Boehmer, *Analekten*, p. 103. 1. 16). Jusqu'au moment où les frères eurent des églises, ils étaient presque exclusivement itinérants : Ire per mundum, et Jacques de Vitry vit en eux réalisée la parole : Dominus amat peregrinus et dat ei victum et vestitum (Deut. 10, 18). Boehmer, *Analekten*, p. 104, 1. 20.

711 Potthast 6089 ; Horoy, t. IV, col. 129. Voir aussi la bulle *Ecce venit Deus* du 14 juillet 1227 : L. Auvray, *Registres de Grégoire IX* n. 129. Cf. 153. Potthast 8027 et 8028, 8189.

712 Il avait terminé sa mission de légat en Lombardie, vers la fin de septembre 1221 (Voir son *Registre*. Cf. Boehmer, *Acta imp. sel. doc.* 951). Au printemps de 1222, on le retrouve sans cesse aux côtés du pape à Anagni, Veroli, Alatri (Potthast 6807, 6812, 6849). Le Saint-Siège avait encore alors une prédilection marquée pour les Prêcheurs : le privilège essentiellement banal de pouvoir célébrer les offices en temps d'interdit leur avait été accordé le 7 mars 1222, mais au lieu de la formule ordinaire en pareil cas, on fit une rédaction tout exprès pour eux, avec un bel éloge. Ripolli, *Bull. Præd.*, t. I, p. 15.

713 Pas nécessairement : 1221-1223, c'est la période de la grande tentation de l'arctidia, du découragement qui dura a ultra duos annos » (*Spec. Perf.* 99). Il reste à Notre-Dame-des-Anges.

714 2 Cel. 3, 93. Subtrahebat se a consortio fratrum.

715 Il va sans dire que les traditions locales, dans ce cas, ne doivent être acceptées qu'avec la plus grande réserve dans le détail, mais dans l'ensemble elles sont sûrement vraies. La géographie de la vie de saint François est encore à faire. C'est à cette époque que se rattachent, je pense, la lettre à frère Élie (Coll., t. II, p. 113 ss) et l'entretien raconté au chapitre 71 du Spec. Perf.

716 2 Cel. 3, 59 ; Bon. 60 ; Conform. 122 b 2.

717 Spec. Perf. 9 ; 2 Cel. 3, 5 ; Conform. 169. b 2.

718 In hoc est dolor meus et afflictio mea..., Spec. Perf. 11. Voir aussi l'Office de la Passion.

719 Igitur magister Reginaldus... venit Bononiam XII Kal. Januarii (1219)... Tota tune fervebat Bononiam quia novus surrexisse videbatur Elias In diebus illis mullos recepit ad Ordinem, et numerus discipulorum cœpit excrescere et plures addidit sunt ad eos. Jord. Sax., 43. A. SS. Aug., t. I, p. 547.

720 Eccl. 6. Voir le texte de Liebermann, Mon. Germ. hist. Script., t. 28, p. 663.

721 2 Cel. 3. 93 ; Bon. 104 et 105 ; Conform. 101 a 2.

722 2 Cel. 3, 93 ; Spec. Vitæ 49 b ; 182 a ; Conform. 182 a 1 ; Tribut. f° 5 a ; 2 Cel. 3, 98 ; 113 ; 115 ; 1 Cel. 28 ; 50 ; 96 ; 103 ; 104 ; 108 ; 111 ; 118 ; Leg. Vetus 1 ; 2 ; 4, Op., t. I, fasc. 111.

723 2 Cel. 327 ; Leg. Vetus 5 ; Spec. Vitæ 38 b ; Conform. 181 b 1 ; Tribul. 7 b. Cf. Spec. 220 b ; Conform. 103 b.

724 Dans la règle concédée enfin à Claire en 1253 on lit : Nescientes litteras noncurant litteras discere, sed attendant quod super omnia debent habere spiritum Dei et sanctum ejus operationem. Ceci est emprunté textuellement à la Règle des frères de 1223, mais c'est en

contradiction directe avec les prescriptions des règles 1 et 2 données par Hugolin aux Clarisses où il est dit (cap. III) que les jeunes sœurs et celles qui sont douées doivent être instruites par une de leurs compagnes. Voir Lempp, *Die Anfänge des Clarissenordens*, p. 236 et 190.

725 Les successeurs de François furent à peu près sans exception des élèves de Bologne : Pierre de Catane était docteur ès lois ainsi que Jean Parenti (Jord. 51). — Élie avait été scriptor à Bologne. — Albert de Pise y avait été ministre (Eccl. 6). — Aymon y avait été lecteur (Eccl. 6). — Crescentius fit des ouvrages de jurisprudence. Conform. 121 b. 1 etc., etc.

726 Ce nom ne saurait être garanti : il s'appelle Johannes de Laschaccia, dans un passage des Conformités (104 a 1) ; Pietro Schiaccia dans le man. italien des Tribulations (f° 75 a) ; Petrus Stacia dans le man. de la Laurentienne (13 b ; Cf. Archiv, II, p. 258). Tribul 13 b ; Spec. Vitæ 184 b. Ce récit a subi dans d'autres endroits beaucoup d'amplifications : Spec. Vitæ 126 a ; Conform. 104 b 1 ; Chron. XXIV Gen., An. fr. III, p. 364, où il est appelé Jean de Scotia.

727 Voir en particulier, P. Hilarin de Lucerne O. F. M. C., *Histoire des Études dans l'Ordre franciscain*, trad. française, Paris, 1908, p. 144 ss.

728 Op., t. I, fasc. 3, p. 76.

729 ...ita quod... orationis et devotionis spiritum non exlinguant. Reg. de 1223, § 5. — Si le « juxta Regulam » vise la Règle de 1223, il est clair que la lettre ne peut pas être antérieure au 29 novembre 1223.

730 Voir Eccl. 3 ; *Histoire de l'entrée dans l'Ordre d'Adam d'Oxford*. Cf. *Chartularium Univ. Par.*, t. I, n° 47 et 49.

731 Toute la chronique d'Eccleston en est le vivant témoignage.

732 Admonitio V, Cf. Conform. 141 a. Rapprocher les Constitutiones antiquæ (Speculum, Morin, III, f° 195 b-206) de la Règle. Dès les premiers chapitres la contradiction saute aux yeux : Ordinamus quod nullus recipiatur in ordine nostro nisi sit talis clericus qui sit competenter instructus in grammatica vel logica ; aut nisi sit talis laicus de cujus ingressu esset valde celcbris et edificatio in populo et in clero. Nous voilà certes bien loin de l'esprit de celui qui avait dit : Et quicumque venerit amicus vel adversarius fur vel latro benigne recipiatur. Règle de 1221, cap. VII. Voir aussi l'Exposition de la Règle de Bonaventure. Spéculum Morin, III, f° 21-40.

733 Sur l'attitude de François vis-à-vis de la science. Voir Tribul. Laur. 14 b ; Spec. Vitæ 184 a ; Spec. Perf. 3 ; 4 ; 69 ; 72 ; 80 ; 2 Cel. 3, 8 ; 48 ; 100 ; 116 ; 119 ; 120-124. Le chapitre Bon. 152 n'exprime naturellement que les vues de Bonaventure. Voir surtout Règle de 1221, cap. XVII ; de 1223, cap. x.

734 Pentecôte 22 mai 1222. Il y a bien eu un chapitre général à la Portioncule cette année-là. La règle de 1221 avait déclaré la présence des ministres obligatoire seulement tous les trois ans pour ceux qui étaient soit outre mer, soit outre monts, mais chaque année pour ceux d'Italie. Donc les chapitres, jusqu'en 1224, année où entre en vigueur la Règle de 1223 (29, 11) furent annuels.

735 Spec. Vitæ 7 b : Fecit Franciscus regulant quam papa Ho orius confirmavit cum bulla, de qua regula multa fuerunt extracta ex ministro contra voluntatem b. Francisci. Cf. 2 Cel. 3, 136.

736 Bulle Quo elongati du 28 septembre 1230 ; Sbaralea, t. I, p. 56. Coll. t. I, p. 314 ss.

737 Spec. Perf. 1 (Interpolation, voir P. Sabatier, Édition critique. British Society of Franciscan Studies vol. XIII, p. XIII-XXII. Bon. 55 et 56 ; [3 Soc. 62] ; Spec. Vitæ 76 ; 124 a ; Tribul. Laur. 17 b.-19 b ; Ubertyn, Arbor V. 5 ; Conform. 88 a 2.

738 Tribul., Laur. 19 a ; Archiv., t. III, p. 601. Cf. A. SS., p. 638 e.

739 Potthast 7108. L'œuvre de cette bulle fut complétée par celle du 18 décembre 1223 (L'original du Sacro-Convento porte Datum Laterani XV Kal. jan.), Fratrum Minorum : Potthast 7123.

740 2 Cel. 3, 19 ; Bon. 95 ; Spec. Vitæ 18 b. ; Conform. 171 a 1.

741 2 Cel. 3, 61 et 62. Cf. Eccl. G le souvenir de Rod. de Rosa. Sur la brièveté de la période où les frères se placèrent comme domestiques Voir P. Dominicus Mandic, De legislatione antiqua, O. F. M., p. 98. Peut-être la conclusion du savant religieux est-elle un peu courte. Très vite les frères cessèrent d'être domestiques dans des maisons quelconques, mais ils furent employés bien plus longtemps chez les nobles et les prélats. Ce changement se fit graduellement. La bulle Vobis per du 24 sept. 1245 montre que l'ordre était devenu une pépinière de serviteurs et d'agents pour les prélats. Cf. Sbaralea, I, p. 383, n. d.

742 Spec. Perf. 67 ; 2 Cel. 3, 61 ; Bon. 84 et 85. Toute cette tentation est surtout une transposition des soucis qui au lendemain de l'approbation de la Règle travaillaient l'âme de saint François.

743 Ici se place sans doute le fait raconté par le Spec. Perf. 94 (Réd. Lemmens 22 qui en donne la localisation) et 2 Cel. 3, 39 : saint François revenant de Rome et trempé par la pluie, descend de cheval et récite les heures sous l'averse. Cf. Eccl. 6, 31.

744 1 Cel. 84-87 ; Bon. 149.

745 Ce petit poème a été publié intégralement par M. Ozanam dans le t. V de ses œuvres, p. 184. M. Annibale Tenneroni, p. 49 ss, en donne un texte plus complet dans sa belle étude. Lo Stabat Mater. Todi, 1887 in-8°, 96 p. p. 49 ss. Voir Thode, Franz v. Assisi, p. 413. M. Arduino Calasanti (Domenica italiana, 27 décembre 1896) me reproche de ne pas savoir qu'il y aurait là une contre-façon du XV^e siècle.

746 Ps. 54,6-9.

747 Matth., 16, 24.

748 Phil. 3, 10 s.

749 Légende de saint André.

750 Ibid.

751 Gal., 2, 19 et 20.

752 Gal., 6, 14-17.

753 Ps. 54 (55), 6-9.

754 Matth., 16, 24.

755 Phil, 3, 10 s.

756 Légende de saint André.

757 Ibid.

758 Gal., 2. 19 et 20.

759 Gal., 6,14-17.

760 Les cols qui conduisent dans le Casentin sont tous à environ 1000 m. d'altitude. Jusqu'à ces dernières années il n'y avait aucune route proprement dite.

761 En France, le mont Aiguille, une des sept merveilles du Dauphiné, présente le même aspect et la même formation

géologique. Sainte-Odile rappelle aussi l'Alverne mais en beaucoup plus petit.

762 Le sommet est à 1269 mètres d'altitude. En italien on l'appelle la Verna, en latin Alvernus. L'étymologie qui a exercé la sagacité des savants paraît être fort simple, le verbe vernare, employé par Dante, signifie faire froid, geler.

763 Nom du point le plus élevé du plateau. A trois quarts d'heure à peine du monastère.

764 La forêt a été conservée comme une relique, Alexandre IV fulmina l'excommunication contre quiconque abattrait les sapins de l'Alverne. Quant aux oiseaux, il suffit d'avoir passé une journée au monastère pour être émerveillé de leur nombre et de leurs variétés.

765 1 Cel. 91 ; Bon. 188 ; Fior. I consid. Spec. Vitæ 92 a — 96 a. On pourrait supposer que c'est pour son dernier carême à l'Alverne qu'il fit le règlement De religiosa habitatione in eremitoriis. Ce règlement dit à la fois son besoin de solitude et son besoin d'affection.

766 Add. du M. de Marseille à 2 Cel. 3, 80, An. Boll. XVIII p. 104 n. 4 ; éd. P. Edouard d'Alençon, n° 103, 142. Voir aussi P. Lemmens, Doc. ant, fr. pars. II, p. 16, n° 3. Fior. I consid. ; Conform. 176 b. 1. J'ai accepté ce romain fait en toute confiance dans la réfaction de la 1^{re} éd., quoiqu'il n'eût alors en sa faveur aucun des biographes canoniques. La publication du Traité des Miracles de Thomas de Celano prouve que le flair exégétique ne m'avait pas trompé.

767 2 Cel. 2, 15 ; 2 Cel. Mir. 15 ; An. Boll. XVIII p. 121 ; Bon. 100 ; Pier. I consid.

768 Don. 118 ; Actus 9 ; Fior. I consid.

769 Cel. 100. (Cf. Gen. 49, 26.)

770 Fior. II, consid.

771 Les ruines du château de Chiusi sont tout près de l'Alverne.

772 Semper aliquid objiciebat astantibus ne sponsi tactum cognoscerent. 2 Cel. 3, 38.

773 Il est possible que la XXVII^e admonition qui semble se séparer des autres (voir 3 Soc. Marcellino, cap. XLVI, où se trouvent les admonitions 14 à 27) soit une glose des sentiments de François à ce moment.

774 Fior. IV et V consid. Ces deux considérations paraissent être le résultat d'un remaniement opéré sur un document primitif. Celui-ci comprenait sans doute les trois premières que le continuateur aura interpolées et allongées. Cf. Conform. 231 a 1. Spec. Vitæ 91 b, 92 a, 97 ; A. SS., p. 860 ss.

775 Dans le langage courant, on comprend souvent sous le nom de mysticisme, toutes les tendances, parfois peu chrétiennes, qui font prédominer dans la vie religieuse les éléments vagues, poétiques, les élans du cœur. Le mot de mystiques ne devrait s'appliquer qu'à ceux des chrétiens pour lesquels les relations immédiates avec Jésus forment le fond de la vie religieuse. Dans ce sens, saint Paul (dont le système théologico-philosophique est un des plus puissants efforts de l'esprit humain pour expliquer le péché et la rédemption) est en même temps le prince des mystiques.

776 Il n'a pas voulu instituer une religion, car il sentait la vanité des observances et des dogmes. (Les apôtres continuèrent à fréquenter le temple juif : Actes II, 46 ; III, 1 ; V, 25 ; XXI, 26). 11 a voulu inoculer au monde une vie nouvelle.

777 Spec. Perf. 37 ; 91 ; 92 ; 93 ; 2 Cel. 3, 29. Cf. 1 Cel. 115 ; 3 Soc. 13 et 14 ; 2 Cel. 1, 6 ; 2 Cel. 3, 123 ; 131 ; Bon.

57 ; 124 ; 203 ; 204 ; 224 ; 225 ; 309 ; 310 et 311. Conform. 229 b ss.

778 1 Cel. 91-94 ; Bon. 189 et 190.

779 Sur la fête de l'Exaltation voir Beleth, Explicatio divin. offic., chap.151 dans Durand, Rationale, éd. Venise, 1568, f° 369.

780 Voir les annotations de frère Léon à l'autographe de saint François (Critique des sources c. I) et 1 Cel. 94 et 95 ; Bon. 191, 192, 193 (3 Soc. 69, 70). Fior. III consid. Cf. Auct. vit. sec. : A. SS., p. 649. Il est à noter que frère Élie (Critique des sources c, II § I), Thomas de Celano (1 Cel. 95), ainsi que tous les documents primitifs, décrivent les stigmates comme étant des excroissances charnues, rappelant, par la forme et la couleur, les clous dont furent percés les membres de Jésus. Personne ne parle de ces blessures béantes et sanguinolentes qui ont été imaginées plus tard. Seule, la plaie du côté était une blessure d'où suintait un peu de sang. Enfin Thomas de Celano dit qu'après la vision séraphique commencèrent à apparaître, coeperunt apparere signa clavorum. Pour le témoignage de frère Léon voir, outre l'autographe, Salimbene ad. ann. 1244 ; Eccl. XIII, 55 ; Spec. Vitæ 232a. Hubertin de Casal a dit excellemment Arbor V, IV (217 b 2) : Sequitur multum corpus animam in ctionibus suis. Et idcirco continua imaginatio Christi passionis quæ a principio fuit in corde Francisci fuit magna dispositio ut ad hanc realitatem veniret, etc.

781 Dan., 3, 49-88.

782 2 Cor., 1-5.

783 Rom., 8, 19-23.

784 Apoc. 5, 13.

785 Dan. 3, 49-88.

786 2 Cor., 1, 5.

787 Rom., 8, 19-23.

788 Apoc., 5, 13.

789 Trente-septième et dernière strophe du cantique Amor di caritate, Édition Tresatti, p. 840.

790 Par l'abbé Amoni, à la suite de son édition des Fioretti, Rome, 1 vol in-12, 1889, p. 309-392 : On ne peut que regretter, une fois de plus, le silence de cet auteur sur le manuscrit d'où il a tiré ces charmantes pages. Certaines indications semblent s'opposer à ce que l'auteur l'ait écrit avant la seconde moitié du treizième siècle ; d'autre part on ne voit pas le but qu'aurait poursuivi un faussaire. Une pièce apocryphe se décèle toujours par quelque thèse intéressée, or ici le récit est d'une enfantine simplicité. Cf. Antonio d'Orvieto, Cronologia, p. 40 ; Compendio storico religioso del 8. Monte della Verna, p. 56 s. Coll., t. I, p. 302-308. — Miscellanea fr. t. VIII, p. 75-77. P. Saturnino Mencherini da Caprese O. F. M. La benedizione di San Francesco al Monte della Verna, et du même. L'addio di San Francesco alla Verna Prato (1901) et Guida della Verna, 2e ed. Quaracchi (1907), p. 372-375. — Authenticité attaquée par S. Minocchi, Studi religiosi, t. I (1901), L'addio di San Francesco alla Verna secundo frate Masseo. — Déclaré apocryphe par le P. Saturnino A. F. H. t. 18 (1925), Codice diplomatico della Verna, n° 4.

791 2. Cel. 3, 104 ; Bon. 119 ; Fior. II consid.

792 Parti san Francesco per Monte Acuto prendendo la via di Monte Arcoppe e del Foresto. Le nom de Monte Acuto, en français Montaigu est très fréquent en Toscane et en Ombrie, et il n'y a guère de canton qui n'ait une cime de ce nom. Celle dont il s'agit ici se trouve à trois heures et demie de marche à l'Ouest de Borgo San-Sepolcro. De cette dernière ville on embrasse d'un coup d'œil le chemin suivi

par saint François revenant de l'Alverne. On voit devant soi tout le fond de la vallée du Tibre, occupé par la sombre masse de l'Alverne ; à gauche le Mont Arcoppe et la Foresta complètement dénudés, à la cime desquels se détache la chapelle de la Casella ombragée de trois ou quatre arbres ; puis les Alpi di Catenaja qui, avec leurs grands bois de chênes et de châtaigniers, leurs riches et jolis villages, forment avec les déserts de tout à l'heure le plus parfait et le plus brusque contraste. Presque tous ces hameaux ont conservé le souvenir de saint François ; Cenzano, par exemple, où il s'écarta un peu de la route pour monter sur une éminence et aller contempler longuement tout le panorama de la vallée supérieure du Tibre ; San Paolo, où il tira d'embarras des maçons qui ne savaient pas comment s'y prendre pour placer l'architrave de la porte d'une église en construction. Toutes ces traditions me paraissent authentiques, car si elles avaient été imaginées postérieurement on les trouverait rattachées à des localités de la vallée, aux abords de la grande et antique route qui va de Borgo San-Sepolcro à l'Alverne et Bibbiena par la Pieve San Stefano. Or de ce côté il n'y a absolument aucun souvenir franciscain.

793 2. Cel. 3, 41 ; Bon. 141 ; Fior. IV consid.

794 1 Cel. 68 ; Fior. IV consid.

795 1 Cd. 63 ; 2 Cel. Mir. 108 ; Fior. IV consid.

796 Bon. 198 et 199. Fior. IV consid.

797 1 Cel. 109 ; 69 ; Bon. 208. Peut-être faut-il rattacher à cette tournée le passage à Celano 2 Cel. 3, 30. Spec. Perf. 29 ; Bon. 156 et 157.

798 1 Cel. 97 et 98 ; 2 Cel. 3, 137 ; Bon. 205 et 206.

799 Richard de S. Germano, ann. 1225. Cf, Potthast 7400 ss.

800 1 Cel. 98 et 99 ; Spec. Perf. 91 ; 2 Cel. 3, 137 ; Fior. 19.

801 2 Cel. 3, 110 ; Règle de 1221, cap. 10.

802 Voir après le Cantique du soleil l'indication des sources

803 2 Cel. 3. 138.

804 Ce trait a paru si original aux auteurs qu'ils l'ont souligné d'un *ut oculis vidimus*, 2 Cel. 3, 67 ; Spec. Perf. 93.

805 Spec. Vitæ, 123 a ; 2 Cel. 3, 58.

806 J'ai combiné le récit de Celano et celui des Conformités. Les détails donnés par ce second document me paraissent absolument dignes de foi. On voit très bien pourquoi Celano les a omis, et on ne s'expliquerait pas comment ils auraient été inventés tardivement. 2 Cel. 3, 138 ; Conform. 42 b 2 ; 119 b 1 ; 184 b 2 ; 239 a 2 ; Spec. Vitæ 123 a ss ; 136 ab ; Actus 21 ; Fior. 19. Voir aussi Ms. Magliabecchi, Conventoc. 9 287-8. Florence. Cf. Spec. Perf. 100.

807 D'après le manuscrit 338 d'Assise, f° 33 a-34 a. Pour la transcription on a mis les majuscules et ajouté la ponctuation ; on est de plus allé à la ligne chaque fois que le manuscrit avait un point et on a numéroté les strophes. — Pour toutes les indications relatives au Cantique du Saleil. voir Coll., t. I. Etude spéciale du chapitre 120, p. 277-291 et Spec. Perf. éd. critique British Society of Franciscan Studies. vol. XIII (1920-1927), p. 336.

808 Apoc. 2, 11 : Qui vicerit a morte secunda non lædetur ; 20, 6 : In his secunda mors non habet postestatem 20, 14 : Hæc est mors secunda ; 21, 8 : Quod est mors secunda.

809 La véritable traduction française de *Laudes Creaturarum* ne serait-elle pas « Hymne de la Création ? »

810 Le sens exact de per, à savoir qu'il veuille dire pour et non par, est fixé par Vat, 4354 28 a et par Spec. Perf. 99. Cela dit je pense qu'on aurait tort de donner à ce mot un sens trop déterminé. Le sens se rapproche davantage de pour que de par, mais peut-être ne l'exclut-il pas, tout comme de nos jours, en langue provençale, le per a un sens large, à peu près impossible à rendre en français. Gaulio Salvadori, sur le Cantique du Soleil, où l'inspiration poétique et religieuse en est profondément saisie et rendue a paru sous le voile de l'anonyme dans l'Ora presente, periodico dell'Unione per il bene, t. 1, Rome (1895), p. 267. Cf. Oriente Serafico. Porziuncola (1896), t. VIII, p. 547-549.

811 V. p. 447 et 450 les deux dernières strophes de ce cantique.

812 2 Cel. 3, 58 ; Spec. Perf. 99.

813 Spec. Perf. 100. Cf. Miscellanea (1889), IV, p. 88.

814 Ps. 119, 5-7.

815 2 Cor., 4, 16-5, 1.

816 Phil., 3, 12-21.

817 Joh., 17, 3-4.

818 Ps. 119 (120) 5-7.

819 2 Cor., 4, 16-5,1.

820 Phil., 3, 12-21.

821 Joh. 17, 3-4.

822 Voici la liste des monastères qui, d'après Rodolphe de Tossignano, acceptèrent vers la fin du treizième siècle les idées d'Angelo Clareno : Fermo, Spolète, Camerino, Ascoli, Rieti, Foligno, Nursie, Aquila, Amelia : Historiarum seraphicæ religionis libritres. Venise, 1586.1 Vol. in f°, 155 a.

823 Spec. Perf. 104 ; Actus 21 ; Fior 19. Dans quelques-uns des récits sur cette période on voit jusqu'à l'évidence comment certains faits se sont peu à peu transformés en miracles. Comparer par exemple le miracle de Saint-Urbain dans Bon. 68, et 1 Cel. 61. Voir aussi 2 Cel. 2, 10 ; Bon. 158 et 159.

824 1 Cel. 87 ; Spec. Perf. 22 ; 2 Cel. 2, 11 ; Conform. 148 a 2 ; Bon. 99. Sur le séjour, V. Spec. Perf. 21 ; 2 Cel. 2, 10 ; Bon. 158 et 159 ; Spec. Perf. 22 ; 33 ; 2 Cel. 2, 11 ; 2, Cel. 3, 36.

825 Nom italien actuel du monastère qu'on a appelé aussi Monte-Rainerio et Fonte-Palumbo.

826 Spec. Perf. 115 ; 1 Cel. 101 ; 2 Cel. 3, 102 ; Bon. 67.

827 2 Cel. 3, 66 ; Bon. 69.

828 Fior. II consid. Cf. Roger Bacon : Opus tertium (ap. Mon. Germ. hist. Script., t. XXVIII, p. 577). B. Franciscus jussit fratri cythariste ut dulcius personaret, quatenus mens excitaretur ad harmonias cælestes quas pluries audivit. Mira enim musicæ super omnes scientias et spectanda potestas.

829 Village à trois heures de marche au nord de Rieti. La cellule de François y subsiste encore sur la montagne, à trois quarts d'heure de la localité.

830 Spec. Perf. 62 ; 2 Cel. 3, 71. Cf. Spec. Vitæ 43 a.

831 Chapelle encore debout à quelques minutes de Rieti. Spec. Perf. 62 ; 2 Cel. 3, 70.

832 2 Cel. 2, 14 ; Bon. 167 ; 2 Cel. 3, 10 ; Bon 58, Spec. Vitse 122 b.

833 Wadding, ann. 1213, n. 14, place avec raison Saint-Urbain dans le comté de Narni. L'Eremo di S. Urbano, appelé plus habituellement, « Lo Speco di S. Francesco »,

se trouve à une demi-heure du village du même nom, sur le mont S. Pancrazio (1026 m.), à trois lieues au sud de Narni. Le panorama est un des plus beaux de l'Italie centrale. Les Bollandistes se sont laissé induire en erreur par une affirmation intéressée, lorsqu'ils placent Saint-Urbain, près de Jesi (p. 623 f. et 634 a). De même Papini, Storia I, p. 25 n 8 et II p. 9 et 161. 1 Cel. 61 ; Bon. 68 (V. Bulle Cum aliqua du 15 mai 1218 où il est fait mention de Saint-Urbain).

834 On peut en dire autant de l'apparition des trois vierges entre Campilia et San-Quirico. 2 Cel. 3, 37 ; Bon 93. Cet incident est peut-être né d'une extase après laquelle saint François aurait composé la Salutatio virtutum.

835 1 Cel. 105.

836 Spec. Perf. 10. ; Conform 169 a 1.

837 Spec. Perf. 53. Le ms. Little n° 222 donne un autre état de ce récit. 2 Cel. 3, 46 ; Bon. 153 ; Ézech. 33, 9.

838 Bien des choses sans doute seraient expliquées si on savait les relations qu'il y avait entre Cortone et frère Élie. Il est sûr que François a passé aux Celle di Cortona. Pourquoi ? Plus tard Élie devait s'y réfugier, y bâtir l'église Saint-François et lui offrir sa fameuse relique de la vraie croix. Qu'il y ait eu de l'animosité, des tiraillements parmi les frères est montré par 1 Cel. 96.

839 Deux ans après, le roi de France et toute la cour baisèrent et vénérèrent l'oreiller dont François malade s'était servi : 1 Cel. 120.

840 Bagnara se trouve près des sources du Topino, à une heure environ à l'est de Nocera. Ces deux localités dépendaient alors d'Assise.

841 J'avais cru pouvoir identifier Satriano avec une ferme qui se trouve à l'entrée du territoire d'Assise au pied de Sasso Rosso. M. le Podestat Fortini a découvert un autre

Satriano également à l'entrée du territoire d'Assise, du côté exactement opposé du Subasio sur la route qui d'Assise allait à Nocera par Postignano et Pian della Pieve. On y a élevé à l'occasion du Centenaire une gracieuse chapelle votive sur les plans de M. Gino Venanzi. Voir Frate Francesco, t. II, p. 276-280 et Arnaldo Fortini, *Nova Vita di San Francesco*, Milan, 1926, p. 354 s.

842 Spec. Perf. 22 ; 2 Cel. 3, 23 ; Bon 98 ; Conform. 239 a 2 f.

843 2 Cel. 3, 33. 1 Cel. 105 est encore plus explicite : « La multitude espérait qu'il mourrait bientôt, et là était le sujet de sa joie. »

844 Les gens d'Assise devaient d'autant plus veiller sur le précieux trésor que cette année même (1226) les gens de Bettona leur avaient enlevé le corps de San Crispolto. Voir *Archivio per la storia dell Umbria*, t. V, p. 382.

845 1 Cel. 103 et 104.

846 Depuis que ces lignes ont paru de nombreux écrits provenant de frère Léon ont été remis au jour. Presque tous ces récits s'y retrouvent et ils en ont fourni relativement peu de nouveaux : Spec. Perf., éd. Paul Sabatier, Coll. t. I (1898) ; Reconstitution de la Leg. 3 Soc. par les P. Marcellino da Civezza et Tcofilo Dominichelli (1899) ; Scripta Léonin, Spec. Perf. et Extractions de Leg. Ant., éd. P. Lemmens (1901 et 1902) ; Fragments de la Leg. Vetus, éd. Paul Sabatier ; Récits du Ms, Little, étude et description par A. G. Little ; Leg. Ant. Perus. du P. Ferdinand Delorme. V. Critique des sources c. II §§ II, IX, X, XI, XII et XIII.

847 1 Cel. 102. Spec. Vitæ 83 b.

848 Spec. Perf. 80 ; 2 Cel. 3, 116 ; Conform. 143 b 1 et 225 b 2 ; 2 Cel. 3, 117 ; Spec. Vitæ 130 a.

849 Pour le texte voir Conform. 136 b 2 ; 138 b 2 ; 142 b 1. Pour les lettres à frère Élie et leur date présumable pendant la préparation de la Règle, avant le chapitre de 1223. Voir Coll. t. II, Appendice, p. 114-131. Sur les événements qui suivirent pendant l'hiver 1223-1224, voir Op., t. I, fasc. III. Leg. Vetus c. 2, et note p. 90 ss.

850 Tribul Archiv., t. II, p. 285 ss.

851 Spec. Perf. 41. Il s'agit naturellement du chapitre de 1227. Quand il lui parut qu'il ne vivrait pas jusqu'au chapitre il dicta la Lettre au chapitre général. Voir p. 439 s.

852 Spec. Perf. 41 ; 2 Cel. 3, 118.

853 Ces paroles sont empruntées à un long fragment cité par Ubertain de Casal, comme venant de frère Léon : Arbor vit. cruc. lib. V. cap. III. C'est sûrement un morceau de la Légende des Trois Compagnons : On le retrouve textuellement dans les Tribulations. Laur. f° 16 b avec quelques phrases en plus à la fin. Cf. Conform. 136 a 2 ; Spec. Perf. 71 ; Spcc. Vitæ. 8 b ; 26 b ; 50 a ; 130 b ; 2 Cel. 3, 118.

854 Tribul. Laur. 17 b.

855 Voir par exemple la question de frère Richer sur les livres : Ubertain, Loc. cit. Cf. Archiv. III, p. 75 et 177 ; Spec. Vitæ. 8 a ; Conform. 71 b 2. Voir aussi : Ubertain, Archiv. III, p. 75 et 177 ; Tribul. 13 a ; Spcc. Vitæ 9 a ; Conform. 170 a 1. Spec. Perf. 2. Il est curieux de rapprocher le récit tel qu'il se trouve dans ces documents de la version qu'en donne 2 Cel. 3, 8.

856 Man. 338 d'Assise, f° 28 a-31 b avec la rubrique : De littera et ammonitione beatissimi patris nostri Francisci quam misit fratribus ad capitulum quando eral infirmus. Cette lettre a été séparée à tort en trois par Rodolphe de Tossignano (f° 237), qui a été suivi par Wadding (Epistolæ

X, XI, XII). Le texte se trouve, sans cette sottise division, dans le manuscrit cité et dans : Firmamentum, éd. Paris, 1512, f° 21 ; Firmamentum de Venise, 1513, I, pars, f° 25 b 26 a ; Spec. Morin., III, 217 a ; Ubertin, Arbor vit. crue. V. 7. Opuscula Quaracchi, 1904, p. 99-107. Boehmer, Analekten, p. 57-62.

857 Cette initiale n'est pas sans exciter l'étonnement. Il semble qu'il aurait dû y avoir un simple N***. Cette lettre a pu être ainsi remplacée par un copiste qui aurait employé l'initiale du ministre général en charge au moment où il écrivait. Si cette hypothèse a quelque valeur, elle aiderait à fixer la date exacte du manuscrit (Albert de Pise, ministre de 1239-1240 ; Aimon de Faversham de 1240-1244). Cela est d'autant plus remarquable que dans le corps de la lettre on trouve l'initiale H (Heliae).

858 Désormais François avait perdu tout espoir de vivre jusqu'au prochain chapitre. Pouvait-il faire attendre si longtemps ceux qui guettaient ses reliques ? Il voulut donc faire par écrit ce qu'il ne pouvait faire personnellement : imposer à son ordre toutes les prescriptions qu'il n'avait pu jadis, à cause de la résistance des frères, introduire dans la Règle sur le culte du Saint-Sacrement. De là la Lettre au chapitre général, l'Épître aux custodes et le De reverentia corporis Domini. Le chapitre de 1227 écouta la voix du fondateur de l'ordre et prit des dispositions pour s'y conformer.

859 Cette épître a été, elle aussi, maladroitement divisée en deux lettres distinctes par Rodolphe de Tossignano, f° 174a, qui a été suivi par Wadding. Voir man. d'Assise 338, 23 b — 28 a ; Conform. 137 a 1ss. Opuscula. Quaracchi, p. 81-98. Boehmer, Analekten, p. 49-57.

860 La lettre au clergé ne fait que répéter les idées déjà exprimées sur le culte du Saint Sacrement. On se rappelle François balayant les églises et conjurant les prêtres de les

tenir propres ; cette épître a le même but : elle se trouve dans le Man. 338 d'Assise, f° 31 b-32 b, avec la rubrique : *De reverentia corporis Domini et de munditia altaris ad omnes clericos*. Incipit : *Attendamus ones* Explicit : *fecerint exemplari*. C'est donc la lettre donnée par Wadding, XIII, mais sans l'adresse, ni la salutation. L'Arch. Fr. Hist. (1913-), t. VI, p. 3-12, en donne un très ancien texte. Boehmer, *Analekten*, p. 62 s.

861 Il ne faut pas désespérer de les retrouver. Les archives des monastères de Clarisses sont d'ordinaire assez rudimentaires, mais conservées avec un soin pieux. Voir à propos de ces laudes, Wadding, *Opuscula*, éd. 1623, p. 60, d'où il semble ressortir que Mariano a connu parmi les œuvres de saint François « *quædam laudes in vulgare ad sorores sanctæ Claræ* ».

862 Spec. Perf. 108.

863 Spec. Vitæ 117 b ; Conform. 185 a 1, 135 b 1. Cf. Test. B. Claræ, A. SS. Aug., t. II, p. 747. Spec. Perf. 90. Pour ce chapitre 90 du Spec. Perf., que j'avais d'abord placé ici, je me range à l'avis du P. Cuthbert. L'envoi des « *sancta verba cum cantu* » que le texte rapproche du cantique des Créatures doit avoir été fait de Fonte Colombo dans l'hiver 1225-1226. Comme l'a fort bien vu le P. Cuthbert, p. 361-362, le souvenir de Claire accompagnait et soutenait alors François. Il y a donc lieu de séparer les deux messages.

864 Spec. Perf. 101 ; Cf. Conform. 184 b 1 ; 203 a 1.

865 Spec. Perf. 55 ; 1 Cel. 10G : Ces recommandations sur la Portioncule furent amplifiées par les Zelanti, lorsque sous le généralat de Crescentius (Bulle *Is qui ecclesiam*, 6 mars 1245), la basilique d'Assise fut substituée à Notre-Dame-des-Anges comme mater et caput de l'Ordre. Voir Spec. Vitæ 32 b ; 69 b-71 a ; Conform. 144 a 2 ; 218 a 1 ; 3 Soc. 56 ; 2 Cel. 1, 12 et 13 Bon. 24 25.

866 Spec. Perf. 107 ; 1 Cel. 108. Comme je l'ai dit (V. Critique des sources, c. II, § IV) le reste du récit de Celano semble nécessiter quelques réserves. Cf. Spec. Vitæ 115 b ; Conform. 225 a 2 ; Bon 211.

867 Stupebant medici, mirabantur fratres, quomodo spiritus vivere posset in carne sic mortua. 1 Cel. 187.

868 « Tremolavo nella domanda (di Fr.) l'ancora desto umano desiderio della vita. » L. Salvatorelli, Vita di San Francesco, p. 244.

869 Spec. Perf. 122 et 123.

870 Spec. Perf. 121 ; Actus 18 ; Fior. IV consid. Il est à noter que Guido au lieu d'attendre à Assise l'événement si prévu de la mort de François partit pour le mont Gargano, 2 Cel. 3, 142.

871 La raison du départ d'Assise (saint François ne voulait pas mourir dans un palais) a été fort bien indiquée par le P. Cuthbert, Life of. S. Francis, p. 375. Peut-être aussi voulait-il rendre la Portioncule encore plus précieuse à ses disciples. Le cortège fut suivi par des hommes qui devaient faire bonne garde autour du moribond. 2 Cel Mir. 32.

872 Il reste encore quelques traces de ce couvent encastrées dans les murs de la Casa Gualdi.

873 Ps. 33, 7.

874 Ps. 50, 10.

875 Os., 13, 14.

876 Ps., 41, 5.

877 Joh., 12, 23-26.

878 Apoc., 3, 20-21.

879 Ps. 117, 19.

880 Apoc.: 22, 17.

881 Ps. 33 (34), 7.

882 Ps. 50 (51), 10.

883 Os., 13, 14.

884 Ps. 41 (42), 5.

885 Joh., 12, 23-26.

886 Apoc., 3, 20-21.

887 Ps. 117 (118), 19.

888 . Apoc., 22, 17.

889 Mortem, cantando suscepit. 2 Cel. 3, 139. Mortem lætus aspexit, dit saint Athanase en parlant de saint Antoine. Vitæ Patrum, éd. Roswey, p. 59, cap. LIX.

890 Le texte pris pour base est ici celui du manuscrit 338 d'Assise (f° 16 a-18 a). On le trouve aussi dans Firmamentum, éd. de Paris, 1512, f° 19, col. 4. Firmamentum éd. de Venise, 1513, I pars, 21 a 1-21 b 2. Speculum Morin, tract. III, 8 a ; Seraph, Legisl. Texlus originales, p. 265. — Wadding, ann. 1226, 35. — A. SS., p. 663. — Amoni, Legenda Trium Sociorum. Appendice, p. 110. — Tout dans ce document révèle son authenticité, mais on n'en est pas réduit aux preuves internes. Il est exptessément cité dans 1 Cel. 17 (avant 1230) ; par les Trois Compagnons (1246), 3 Soc. 11 ; 26 ; 29 ; par 2 Cel. 3, 99 (1247). Ces preuves seraient plus que suffisantes, mais il en est une autre dont la valeur est encore plus grande : la bulle Quo elongati du 28 septembre 1230 où Grégoire IX le cite textuellement et déclare que les frères ne sont pas tenus de l'observer. Opuscula, Quaracchi, p. 77-82, Boehmer, Analekten, p. 36-49 ; Coll., t. I, p. 309-313.

891 Épitre de saint Paul aux Galates, 4, 7 :« Désormais il n'est plus esclave, mais fils. »

892 Promittit Franciscus obedientiam... papæ... et successoribus... qui non possunt nec debent eis præcipere aliquid quod sit contra animam et regulam. Archiv., I, p. 563.

893 Quod si quando a quocumque... pontifice aliquid... mandaretur quod esset contra fidem... et caritatem et fructus ejus tunc obediet Deo magis quam hominibus. Id., ibid., p. 561.

894 Est [Regula] et stat et intelligitur super eos... Cum spei fiduria pace fruemur cum conscientisæ et Christi spiritus testimonio certo. Ibid, 563 et 565.

895 Archiv., t. II, p. 274.

896 Bulle Quo elongati (Potthast 8620) ; Coll. t. I, p. 314-322. Ad mandatum illud vos dicimus non teneri ; quod sine consensu Fratrum maxime ministrorum, quos universos tangebatur obligare nequivit nec successorem suum quicquam adolbet obligavit ; cum non habeat imperium par in parem. Le sophisme est à peine spécieux : François n'était pas l'égal de ses successeurs, il n'avait pas agi comme ministre général, mais comme fondateur. L'idée exprimée là semble avoir été reprise par M. Wl. Kybal dans son travail sur le Testament : pour me servir des termes de la Revue d'Hist. Eccl. de Louvain (t. XVIII, 1922, p. 596 dernière ligne) « il prou ; e que François a donné sa dernière règle, non comme simple frère, mais comme fondateur de l'Ordre et qu'il a gardé jusqu'à sa mort « l'officium prædestinationis » spirituel.

897 Tribul. Laur. 25 b., Archiv., t. I, p. 532.

898 Au sommet des Apenains, à peu près à moitié chemin entre Camerino et Nocera (Umbria), Tribul., Laur. 26 b.

Magl. 135 h.

899 Ce fait paraît bien assuré, puisqu'il est allégué par Ubertin de Casal dans une pièce adressée au pape, en réponse aux frères relâchés, auxquels elle devait être communiquée, *Declaratio Ubertini*, Archiv., III, p. 168.

900 Cf., Spec. Perf. 10.

901 Cit. Spec. Perf. 11. Cf. 9 et 10.

902 On voit qu'il ne s'agit là que de l'hérésie. Les frères qui en étaient entachés devaient être livrés à l'Église.

903 Urbain IV publia le 18 octobre 1263 (Potthast 18680) une Règle pour les Clarisses qui changeait complètement le caractère de cet Ordre. Elle avait pour auteur le cardinal-protecteur Jean des Ursins (le futur Nicolas III) qui par précaution défendit, sous les peines les plus sévères, aux Frères Mineurs de dissuader les Sœurs de l'accepter. « Elle diffère autant de la première Règle, dit Ubertin de Casal, que le blanc et le noir, le savoureux et l'insipide ! » *Arbor vit. cruc. lib.*, V, cap. 6.

904 Voir Test. B. Claræ ; Conform 185 a 1 ; Spec. Vitæ 117 b. *Opuscula*, éd. Quaracchi, p. 75 s.

905 Spec. Perf. 100 ; 2 Cel. 3, 132.

906 Bon. 112.

907 Les Bollandistes ont nié toute cette histoire qu'ils trouvaient en opposition avec les prescriptions mêmes de François. A. SS., p. 664 ss. Mais il est difficile de voir dans quel but l'auraient inventée des auteurs qui se donnent, beaucoup de peine pour l'expliquer : Spec. Vitæ 133 a ; 137 a ; Fior IV consid. ; Conform. 240 a. J'ai entièrement emprunté mon récit à Bernard de Besse : *De laudibus*, f° 113 b. Il paraît que Jacqueline s'installa pour le reste de sa vie à Assise, pour aller s'édifier auprès des premiers

compagnons de François. Spec. Vitæ 107 b. (quelle jolie scène et d'une saveur si franciscaine !) On ignore la date exacte de sa mort. Elle fut ensevelie dans l'Église inférieure de la basilique d'Assise, et sur sa tombe fut gravé Hic jacet Jacoba sancta nobilisque romana. Voir Fratini, Storia della basilica, p. 48. Cf. Jacobilli, Vite dei Santi Beati dell' Umbria, Foligno, 3 vol. in. 4°, 1647 ; t. I, p. 214. La visite de Jacqueline à la Portioncule a été confirmée depuis par des documents anciens : Spec. Perf., 112 ; Red. Lemmens 11 ; Leg. Ant. Perus 7 ; 2 Cel. Mir., 37-39 ; P. Livarius Oliger, Liber exemplorum (Antonianum, II, 1927) n° 67, p. 238. Voir aussi P. Édouard d'Alençon, Frère Jacqueline 1899 et nouvelle ed. 1927. Paul Sabatier, Examen critique des récits concernant la visite de Jacqueline de Settesoli à saint François. Op., t. II, fasc. XV (1910).

908 2 Cel. 3, 139 ; Bon. 209, 210 ; Conform. 171 b 2.

909 2 Cel. 3, 139. Cum me videritis... sicut me nudius tertius nudum vidistis.

910 1 Cel. 109. Cf. Epist. Eliæ. Boehmer, Analekten : p. 91.

911 Spec. Perf. 107, Tribul. Laur. 22 b. Rien ne montre mieux la valeur historique de la Chronique des Tribulations, que de comparer le récit qu'elle fait de ces instants avec celui que font les documents suivants : Conform. 48 b 1 ; 185 a 2 ; Fior. 6 ; Spec. Vitæ 86 a.

912 2 Cel. 3, 139 ; Spec. Vitæ 116 b ; Conform. 224 b 1.

913 2 Cel. 3, 139. Une simple comparaison entre ce récit dans le Speculum Vitæ (116 b) et dans les Conformités (224 b1) suffit à montrer combien, dans certaines de ses parties, le Speculum représente un état de la légende antérieur à 1385. Spec. Perf. 88.

914 De ma voix j'ai crié à l'Eternel,
de ma voix j'ai imploré l'Eternel. Je répands ma plainte
devant lui,
et je lui raconte toute ma détresse.
Mon courage allait défaillir,
mais vous, Seigneur, vous connaissez mon sentier.
Sur le chemin où j'étais engagé,
on m'a tendu un piège.

915 Spec. Perf. 112 ; 2 Cel. Mir. 32 ; Bon. 214. Cette cellule
a été transformée en chapelle et se trouve à quelques
mètres de la petite église de la Portioncule. Église et
chapelle sont aujourd'hui abritées dans la grande basilique
de Notre-Dame-des-Anges.

916 Spec. Perf. 108 ; 1 Cel. 116 et 117 ; Bon. 219 ;
Conform. 185 a 1.

917 Elle subsiste encore, juxtaposée à l'église Santa
Chiara, et sert de chœur aux religieuses (Clarisses-
Urbanistes) de ce monastère. Voir Miscell. fr. I, p. 44-48
une étude fort intéressante du prof. Carattoli sur la bière
de saint François. Cf. Ib., p. 190.

918 Ps. 44, 17-18.

919 Luc., 24, 29-31.

920 Eccli., 48, 11.

921 Ps. 118, 74.

922 Ps. 44 (45), 17-18,

923 Luc, 24, 29-31.

924 Eccli., 48, 11.

925 Ps. 118 (119), 74.

926 E. Renan, Nouvelles études d'histoire religieuse, Paris,
1884, p. 331.

927 Voir p. 415.

928 Bibliothèque Mazarine, Ms. 8531 : *Spéculum perfectionis S. Francisci* ; le cantique se trouve au f° 51. Cf. Ms. 1350 (daté de 1459). Ce texte a été publié par Böhmer dans les *Romanische Studien*, Halle, 1871, p. 118-122. *Der Sonnengesang v. Fr. d'A.*

929 Conform. (Milan 1510), 202 b. 2 s. Au reste il est exact que Diola, dans les *Croniche degli ordini instituti da S. Francesco* (Venise, 1606, 3 vol. in-4°). traduites sur la version castillane de l'ouvrage composé en portugais par Marc de Lisbonne, a eu la sottise de remettre en italien cette traduction d'une traduction.

930 Voir page 455 n. 2.

931 *Études inédites sur Saint François d'Assise*, par Paul Sabatier, éditées par M. Arnold Goffin. Paris, Fischbacher.

932 Rassemblés d'abord par Wadding (Anvers, 1623, in 4°) ils ont été publiés bien des fois depuis, en particulier par le P. de la Haye (Paris, 1641). Éditions récentes : *Opuscula sancti Patris Francisci Assisiensis sec. codices Mss emendata et denuo edita a PP. Collegii Bonaventuræ ad Claras Aquas (Quarrachi) prope Florentiam* 1904, in-16 de XVI et 209 pages. — *Analekten zur Geschichte des Franciscus von Assisi S. Francisci Opuscula, regula pœnitentium antiquissima, de regula Minorum, de stigmatibus s. patris, de Sancto eiusque societate testimonia, mit einer Einleitung und Regesten zur Geschichte des Franciscus und der Franciscaner* herausgegeben von H. Boehmer, Professor in Bonn. (Tübingen und Leipzig, 1904), in-8° de LXXII et 146 p. Il en a été publié aussi une petite édition sans l'introduction ni le régeste (6e fascicule de la 2e série de la Collection du docteur G. Kiüger) in-8° de XVI et 110 p. — P. Ubald d'Alençon, *Les Opuscules de Saint François d'Assise*.

Nouvelle traduction française, in-12 de 286 p., Paris, Vve Poussielgue, Couvin Maison Saint-Roch, 1905.

933 Die Briefe die unter seinen Namen gehen, mögen theilweise ächt sein. Aber sie tragen kaum etwas zur näheren Kenntniss bei und können daher fast ausser Acht bleiben. K. Muller, Die Anfänge des Minoritenordens, Freiburg i/B, 8°, p. 3.

934 On a bien attribué à saint François des morceaux qui ne sont pas de lui ; mais ce sont là des erreurs involontaires et faites sans arrière-pensée. Le souci de l'exactitude littéraire est relativement nouveau, et il était plus facile à ceux qui ignoraient l'auteur de certains opuscules franciscains de les attribuer à saint François que d'avouer leur ignorance ou de faire de longues recherches.

935 Des cantiques ; une lettre aux frères de France, Eccl. 6 ; une autre aux frères de Bologne : « Prædixerat per litteram in qua fuit plurimum latinum », Ibid., des lettres à sainte Claire : « Scripsit Claræ et sororibus ad consolationem litteram in qua dabat benedictionem suam et absolvebat », etc. Conf., f° 185 a 1. Cf. Test. B. Claræ. A. SS. Augusti., t. II, p. 747 : « Plura scripta tradidit nobis ne post mortem suam declinarem a paupertate, des lettres du cardinal Hugolin. Vo r 3 Soc. 67. Ce n'est pas seulement à la négligence qu'il faut attribuer la perte de bien des opuscules : « Quod nephas est cogitare, in provincia Marchie et in pluribus aliis locis testamentum beati Francisci mandaverunt (prelati ordinis) districte per obedientiam ab omnibus auferi et comburi. Et uni fratri devoto et sancto, cujus nomen est N de Rocanato combuxerunt dictum testamentum super caput suum. Et toto conatu fuerunt solliciti, annulare scripta beati patris nostri Francisci, in quibus sua intentio de observantia regule declaratur. » Ubertain de Casal, apud Archiv. III, p. 168-169.

936 Ce que j'ai apporté de nouveau en 1893 dans les études franciscaines, était d'une simplicité enfantine : c'était l'idée que pour connaître saint François, il faut d'abord s'adresser à lui. Grâce à Dieu nous avons une partie de ses écrits, et ce sont des écrits tout chargés d'émotion et d'originalité. Voilà l'axe de l'histoire franciscaine. Il a été, du reste, adopté par tous les historiens récents du Saint. De ce point de vue on voit peu à peu tous les documents se présenter organiquement, se greffer sur les circonstances ; çà et là il reste quelques vides, des œuvres auxquelles il manque des feuillets. On peut compter sur l'avenir. Avoir constaté l'absence d'un document, c'est déjà être sur sa trace. Un passé récent permet tous les espoirs. (Op., t. II, fasc. XVI, 1914-1919, p. 408.) La meilleure biographie de saint François sera évidemment celle qui a les points de contact les plus nombreux et les plus intimes avec les œuvres de saint François. Or si nous plaçons ainsi les biographies, le *Speculum Perfectionis* occupe une place toute spéciale : sa langue, sa sentimentalité, sa vision est celle des *Opuscles*. Puis viennent les 3 Soc. Puis 2 Cel. Puis, passablement plus loin, 1 Cel., et plus loin encore, Bonaventure (Note manuscrite).

937 En particulier par Ehrle : *Die historischen Handschriften von S. Francesco in Assisi*. Archiv., t. I, p. 484. Sur la date voir p. 439.

938 Voir page 344 ss et 384.

939 Voir page 455 et suiv.

940 Voir page 353 et suiv.

941 Voir page 442 et suiv.

942 Voir page 438 et suiv.

943 Voir page 445.

944 Son authenticité nous est garantie par une citation de Celano : 2 Cel. 3, 119. Cf. Spec. Vitæ, 126 b et 127 a. V. p. 429, n° 4.

945 Voir page 415 ss.

946 Texte dans les Conformités 138 a 2. La paraphrase du Pater (Conform., 138 a 2, 122 b s, 178 a 2) est ici indiquée, mais non donnée.

947 L'authenticité de cet office auquel il n'est fait aucune allusion dans les biographies de saint François est rendu certaine par la vie de sainte Claire : « Officium crucis prout crucis amator Franciscus instituerat (Clara) didicit et affecta simili frequentavit. A. SS. Augusti, t. II, p. 761 a.

948 Il commence : Illi qui volunt stare in heremis. Ce texte se trouve aussi dans les Conformités 143 a 1. Cf. 2 Cel. 3, 113. Voir page 185 n. 1 et 395 n. 2.

949 Nudis pedibus incedentes, funiculis cincti, tunicis griseis et talaribus peciatis, insuto capucio utentes... nihil sibi ultra noctem reservantes... libros continue suos... in forulis a collo dependentes bajulantes. Historia Anglorum, Pertz : Script., t. XXVIII, p. 397. Cf. Spec. Perf. 76 et 77 ; 2 Cel. 2, 135 ; Actus 4 ; Fior. 5.

950 Voir page 439 n. 1.

951 Voir page 343 et suiv.

952 Voir page 200.

953 Voir page 435.

954 Voir page 323.

955 Voir page 200.

956 Voir page 446.

957 Voir page 356 ss.

958 Voir page 435 ss. — Texte et examen critique, Coll. t. II. Appendice, p. 113-13.)

959 a. Sanctus Dominus Deus noster. Cf. Spec. Vitæ, 126 a Firmamentum 18 b 2. Conform. 202 b 1. b. Ave Domina sancta. Cf. Spec. Vitæ 127 a. Conform. 138 a 2. (Matri Jesu) peculiares persolvebat laudes. 2 Cel. 3, 127 c. Sancta Maria Virgo. Cf. Spec. Vitæ 126 b. Conform. 202 b 2.

960 Voir Wadding., t. I, p. 303.

961 Voir Wadding., t. I, p. 156. Salvatore Vitalis, Historia Serafica, p. 173.

962 2 Cel. 2, 18.

963 Qui sait si saint François n'a pas adopté ce seing manuel (voir Giry, Manuel de diplomatique, p. 600 ss.) après avoir entendu le sermon par lequel Innocent III inaugura la première session du concile de Latran (11 novembre 1215) et dont une grande partie roule précisément sur le symbolisme du thau : « Hoc signum gerit in fronte, y est il dit en particulier, qui virtutem crucis ostendit in opere : ut juxta quod dicit Apostolus : « Crucifigat carnem suam cum vitiis et concupiscentiis » idemque cum Apostolo dicat : « Mihi absit gloriari nisi in cruce Domini nostri Jesu Christi per quum mihi mundus crucifixus est et ego mundo. » Innocentii Opera, éd. Migne, t. IV, col. 677. Cette supposition paraît d'autant moins invraisemblable que le Mihi absit de saint Paul fut, on le sait, la devise des Frères Mineurs. Actus 7 ; Fior. 8 ad finem. Cf. 2 Cel. 3, 131 s. Admonition 5. Le P. Cuthbert, Life of S. Francis of Assisi, p. 179, est arrivé, de son côté, à cette même hypothèse. Le P. Livarius Oliger A. F. H., t. V (1913), p. 8 et p. 331, soutient l'opinion contraire. Enfin il est difficile de ne pas se demander si ce même sermon apostolique n'aurait pas aussi inspiré la vision de frère Pacifique : Aspexit... Magnum signum thau super frontem

beati Francesci. Quod diversi coloribus circulis pavonis pulchritudinem præferebat. 2 Cel., 3, 49. Bon 51. Voir Ezéchiél IX, 4, Bon. cite ce verset. Bon. 51 (IV).

964 Chose étrange, personne n'avait encore songé à demander à cette relique un témoignage historique, lorsqu'en 1894, j'attirai l'attention sur sa valeur documentaire (Vie de Saint François, 1^{er} éd., p. XLII n. 8 et p. 405). Je fis ensuite des démarches auprès des PP. Conventuels et de l'évêque d'Assise pour obtenir l'ouverture du reliquaire qui en cachait alors le revers et voir la Laude qui, d'après les indications de frère Léon, devait s'y trouver. Mais je fus éconduit. Il me fut pourtant possible dans l'édition allemande *Leben des hl. Franz*, Berlin Reimer, 1895, de donner (p. 344-346) le texte de cette laude que j'avais trouvé dans le Ms. 344 d'Assise, f^o 78. La bénédiction elle-même avait déjà été reproduite par l'héliogravure dans *Saint François*, in-4° Paris, 1885 (Plon). Voir pour la question paléographique. Coll., t. I, p. 68, n° 1. Divers travaux sur l'autographe d'Assise parurent alors : Mgr Faloci Pulignani : *Tre Autografi di S. Francesco*, avec trois reproductions photographiques, 1° la bénédiction ; 2° la laude du revers ; 3° la lettre de saint François à frère Léon (v. page 355). *Santa Maria degli Angeli*. Tipografia della Porziuncola. Cf. *Miscell*, fr. t. II, p. 33-39 (1895). — P. Edouard d'Alençon, Archiviste général des FF. MM. Capucins, *La Bénédiction de Saint François*. Histoire et authenticité de la relique d'Assise. Pour le texte de la laude, v. *Opuscula*, éd. Quaracchi, p. 124 s. Boehmer, *Analekten*, p. 69. Sur l'autographe voir aussi A. F. H., t. III (1910), p. 40 ss.

965 Conservé parmi les reliques de la basilique Sainte-Claire à Assise. Une reproduction en a été donnée dans *Saint François*, in-4°, Plon, 1885. Le P. Edouard d'Alençon O. F. M. C. a donné une longue description de ce bréviaire

dans *Analecta Minorum Cappucinatorum*, n° de juin 1898. Traduction italienne, mais sans les notes, dans *l'Oriente Serafico*, 15 juillet 1898.

966 D'après Coll., t. I, p. 68 s. et-des notes manuscrites.

967 Wadding en donne le texte d'après S. Bernardin de Sienne, *Opera*, t. IV, *Sermo 16 extraord. et sermo feria sexta Parasceves*. Amoni : *Legenda trium Sociorum*, p. 166.

968 Wadding en a puisé le texte dans S. Bernardin, loc. cit., *Sermo IV extraord.* Il a été reproduit aussi par Amoni, loc. cit., p. 165. On en trouvera deux versions fort curieuses dans les *Miscellanca*, 1888, p. 96 et 190.

969 Bulle, *Quo elongati* du 28 septembre 1230. Voir p. 459 n. 1.

970 Il va sans dire que je ne veux pas m'élever contre ce principe, un des plus féconds de la critique, mais encore faut-il ne pas l'employer isolément.

971 Les travaux d'érudition parus en Allemagne dans ces dernières années (avant 1894) pèchent par le même défaut. On les trouvera cités en temps utile dans le corps de l'ouvrage.

972 Le texte en a été publié en 1620 par Spœlberch (dans son *Speculum vitæ B. Francisci*. Anvers, 2 tomes in-12, t. II, p. 103-106), d'après l'exemplaire adressé à frère Grégoire, ministre de France, et conservé alors au couvent des Récollets de Valenciennes. Il a été reproduit par Wadding (*Ann.* 1226, n. 44) et les Bollandistes (p. 668 et 669). Cette réapparition tardive d'un document capital aurait pu donner lieu à des scrupules ; ils n'ont plus de raison d'être depuis la publication de la chronique de Jourdain de Giano qui relate l'envoi de cette lettre (*Jord.* 50). — L'abbé Amoni a aussi publié ce texte (à la suite de sa *Legenda trium Sociorum*, Rome, 1880, p. 105-109), mais suivant sa

déplorable habitude, il néglige d'indiquer où il l'a puisé. C'est d'autant plus regrettable qu'il donne une variante de premier ordre : *Nam diu ante mortem* au lieu de *Non diu* comme le veut le texte de Spœlberch. La leçon *Nam diu* paraît préférable au point de vue philologique. Publiée dans Coll., t. III, Lempp, Frère Elie de Cortone, p. 70 s et Boehmer, *Analekten*, Appendice II, p. 90.

973 Spec. Vitæ 167a. Vie de frère Egide dans la Chronique des XXIV généraux, An fr., t. III, p. 89. Vie de frère Léon du même recueil, p. 73 et Chronique proprement dite, p. 34. Voir aussi An. fr., t. II, p. 45 et notes.

974 Extraits abrégés de la Préface et de l'Introduction de Coll., t. I, *Speculum Perfectionis* auctore fratre Leone, nunc primum edidit Paul Sabatier. Paris, Fischbacher, 1898.

975 Cette date est donnée par deux manuscrits, le Mazarinus 1743 et le Ms. 6 F. 12 du Séminaire de Liège. Mais ceci ne suffirait pas à la garantir. C'est à la critique interne qu'il faut avoir recours. La véritable preuve ce sont les rapports qu'il y a entre les circonstances de 1227 et ce document. Pour tout cela nous ne pouvons que renvoyer à la Préface et à l'Introduction du tome I de la Coll. *Speculum Perfectionis* ; et pour les discussions qui ont suivi, surtout à propos de la date de 1318 donnée par le Ms. d'Ognissanti, aux Opuscules de crit. hist. surtout t. II, fasc. VII (1902). Nouveaux travaux sur les documents franciscains et fasc. XVII. Conclusion au t. II. Enfin de nouvelles notes seront données très prochainement dans les Etudes inédites sur saint François d'Assise, par Paul Sabatier, éditées par M. Arnold Goffin, et dans le tome II de l'édition critique du Spec. Perf. (voir note 2). Quelques-unes ont déjà été publiées dans *Studi Medievali*. 1^{re} année (1928), fasc. 2, p. 353- 361.

976 A compter à partir du chapitre II. Le chapitre 1 a tous les caractères d'une interpolation. Voir le *Speculum Perfectionis* ou *Mémoires de frère Léon* sur la seconde partie de la vie de saint François d'Assise. Édition critique par Paul Sabatier, t. I, Publié par la British Society of Franciscan Studies, vol. XIII, 1926-1927 (Manchester. The University Press., 1928, XXXII et 351 p.), p. 13 ss.

977 Extrait de Saint François d'Assise et Dante, par Paul Sabatier dans Dante. Recueil d'études publiées pour le VI^e centenaire du poète par l'Union Intellectuelle Franco-Italienne, Paris, 1921, p. 29 s.

978 Le *Sacrum commercium* a été imprimé d'abord par les soins de M. Edoardo Alvisi, sous le titre : *Nota al Canto XI del Paradiso*. Città di Castello, in-12 de 58 pages, 1894 (C'est le n° 12 de la *Collezione di Opuscoli Danteschi inediti o rari* diretta da G. L. Passerini). Cette édition, très médiocre, serait basée sur trois manuscrits, qui ne sont même pas indiqués. Trompé par un passage de la *Chronique des 24 généraux* M. Alvisi en attribue la composition à Jean de Parme. En 1900, le R. P. Édouard d'Alençon, Archiviste des frères Mineurs Capucins, en a donné une fort bonne édition, précédée d'une discussion critique très intéressante sur l'auteur et la date de l'œuvre. Il a établi qu'elle date de 1227 et qu'elle a été faite par Jean Parenti (Rome, in-4° de XVIII et 52 pages. — Trad. française, P. Ubald, d'Alençon. *Les nocces mystiques* dit B. François avec Madame la Pauvreté. Paris-Couvin, 1913, in-24° XXII et 84 pages et Paris, 1922, une plaquette in-24°, vi et 58 p.

979 Eccl. 13, Voluerunt ipsi, quos ad capitulum concesserat venire frater Helias ; nam omnes concessit, etc. An. fr., t. I, p. 241. Cf. Mon. Germ. hist., Script., t. XXVIII, p. 564. Ed. Little Coll, t. VIII, p. 19.

980 Les curieux qui voudront être au clair sur ces appellations pourront lire ce qu'en dit le P. Papini, *Notizie sicure*, p. 184 ss.

981 La mort de François est du 3 octobre 1226. Le 29 mars 1228, Élie reçoit l'emplacement de la basilique. L'*Instrumentum donationis* est conservé encore aujourd'hui à Assise : Pièce n° 1 du deuxième paquet d'*Instrumenta diversa pertinentia ad Sacrum Conventum*. Il a été publié par Thode : Franz von Assisi, p. 539, 1^{re} éd.. Le 17 juillet de la même année, lendemain de la canonisation, Grégoire IX posait solennellement la première pierre. Moins de deux ans après, l'église basse était terminée et le 25 mai 1230 on y transportait le corps du saint. En 1236, l'église supérieure était achevée à son tour. Elle était déjà décorée d'une première série de fresques, et Giunta Pisano peignait Élie de grandeur naturelle, agenouillé au pied du crucifix au-dessus de l'entrée du chœur. Cf. Papini, *Notizie sicure*, p. 193. En 1239, tout était parachevé et le campanile recevait les fameuses cloches dont le carillon réjouit encore toute la vallée de l'Ombrie. La quittance des fondeurs de cloche existe encore, c'est la pièce 7 du Recueil II des *Instrumenta diversa pertinentia ad. S. C.* Elle porte la date du 1^{er} janvier 1243. Ainsi donc trois mois et demi avant la canonisation, Élie recevait l'emplacement de la basilique. Le procès de canonisation commença fin mai 1228 (1 Cel. 123 et 124, Cf. Potthast 8194 ss.)

982 Les Bollandistes en ont donné le texte (A. SS. Octobris, t. II, p. 683-723)., d'après un manuscrit de l'abbaye cistercienne de Longpont au diocèse de Soissons. Il a été publié ensuite à Rome en 1806, sans nom d'éditeur (en réalité par le P. Rinaldi, Conventuel) sous le titre : *Seraphici viri S. Francisci Asisiatis vitæ duæ auctore B. Thoma de Celano*, 8°, XVI et 286 p., d'après un manuscrit de Fallerone dans la Marche d'Ancône qui, dans les environs

de Terni fut volé par les brigands au frère chargé de le rapporter. Le texte de Rinaldi a été réimprimé à Rome en 1880 par le chanoine Amoni : *Vita prima S. Francisci auctore B. Thoma de Celano*. Roma, tipografia della pace, 1880, in-8°, 42 p., mais seulement avec un fragment de la préface de 1806. Les citations seront faites d'après la division introduite par les Bollandistes, mais dans plusieurs passages le texte Rinaldi-Amoni donne de meilleures leçons que celui des Bollandistes, ce dernier a été retouché et complété. Voir par exemple 1 Cel. 24 et 31. — Éd. P. Édouard d'Alençon. Rome, 1906 (v. p. 532 n. 2). — Éd. Mgr Faloci-Pulignani. Foligno, 1910, in-8° de 204 p. — Éd. Quarrachi, grd. in-8° de XVI et 126 pages. Ibid., in 16, XVI et 180 pages. — Trad. française. Abbé J. M. Fagot, Paris. Librairie Saint-François, 1922, in-16 de XII et 310 pages.

983 Voir 1 Cel. Prol., *Jubente domino et glorioso Papa Gregorio*. Celano l'écrivit après la canonisation (16 juillet 1228) et avant le 25 février 1229, car aucune difficulté ne s'oppose à la date donnée par le ms. 3817 fonds latin de la Bibl. nationale de Paris. Ce ms. porte la curieuse note suivante : « *Apud Perusium felix domnus papa Gregorius nonus gloriosi secundo pontificatus sui anno quinto Kal. martii (25 février 1229), legendam hanc recepit confirmavit et censuit fore tenendam* ». Cependant M. Beaufreton, *Fratre Francesco*, t. I, p. 80, dit que l'indication *Apud Perusium*, etc., a été apposée par une main inconnue de la fin du XIV^e siècle. Cf. Beaufreton, *Saint François d'Assise*, Paris, 1925, in-8°, 340 pages, p. 269, n. 3. — Voir aussi P. Édouard d'Alençon, *Celano*, p. IV et XXVI.

984 Jord. 19.

985 Jord. 30 et 31.

986 Jord. 59. Cf. Glassberger, ann. 1230. Il est très probablement l'auteur du *Dies irae*, mais cette question ne

peut pas être examinée ici.

987 Notes manuscrites.

988 Cela est si vrai que la plupart des historiens ont été amenés à croire à deux généralats d'Élie, l'un de 1227-1230, l'autre de 1236-1239. La lettre *Non ex odio* de Frédéric II (1239) énonce la même idée : *Revera papa iste quemdam religiosum et timoratum fratrem Helyam, ministrum ordinis fratrum minorum ab ipso beato Francisco patre ordinis migrationis suæ tempore constitutum... in odium nostrum... deposuit.* Huillard-Bréholles : *Hist. dipl. Fréd. II*, t. V. p. 346.

989 Il n'est pas même nommé.

990 1 Cel. 95, 98, 105, 109. Le récit de la bénédiction est surtout significatif. *Super quem inquit (Franciscus) teneo dexteram meam ? Super fratrem Heliam, inquiunt. Et ego sic volo sit...* 1 Cel. 108. Ces derniers mots décèlent l'intention d'une façon évidente. Cf. 2 Cel. 3, 139.

991 1 Cel. 102 Cf. 91 et 109. Frère Léon n'est même pas nommé dans tout l'ouvrage, Ange et Masseo non plus.

992 1 Cel. Prol. ; 73-75 ; 99-101 ; 121-126. Après S. François, c'est Grégoire IX et frère Élie (1 Cel. 69 ; 95 ; 98 ; 105 ; 108 ; 109) qui occupent le premier plan.

993 1 Cel. 18 et 19 ; 116 et 117.

994 1 Cel. 25. Frère Philippe est celui-là même qui avait été si vivement blâmé par saint François à son retour d'Orient, mais qui venait, le 18 août 1228, d'être réintégré, par le cardinal Raynald dans sa charge de visiteur des « Pauvres Dames ».

995 En 1238, il avait envoyé Élie à Crémone, chargé d'une mission pour Frédéric II. Salimbene, ann. 1229. Voir aussi

l'accueille Grégoire aux appelants contre le général. Jord. 63.

996 Voir la lettre de Frédéric II à Élie sur la translation de sainte Élisabeth, mai 1236. Winkelamann, Acta, t. I, p. 299. Cf. Huillard-Bréholles, Hist. dipl., Introduction p. cc.

997 Les éléments de ce récit sont : Catalogus Ministrorum de Bernard de Besse, ap. Ehrle, Zeitschrift, t. VII, 1883, p. 339, Speculum Vitæ, 207 b. et surtout 167 a-170 a. Eccl. 13. Jord. 61-63. Speculum Morin tract I, f° 60 b. Le 27 mai 1239 Élie est désigné : « Frater Helias dominus et custos Ecclesiæ sancti Francisci Asisinatis ». Instrumenta diversa pertinentia ad Sacrum Conventum. Pièce 3 du II^e vol. Voir sur tous ces événements. Coll., t. III, Lempp, Frère Elie de Cortone, p. 119-132 et 144 et Opusc., t. II, fasc. XI. Paul Sabatier, Examen de la Vie de frère Elie du Spec. Vitæ, p. 198-204.

998 Asserebat etiam ipse prædictus frater Helyas... papam... fraudem facere de pecunia collecta ad succursum Terræ Sanctæ, scripta etiam ad beneplacitum suum in camera sua bullare clam et sine fratrum assensu et etiam cedulas vacuas, sed bullatas, multas nunciis suis traderet... et alia multa enormia imposuit domino papæ, ponens os suum incelo. Matth., Paris, Chron. Maj. ann., 1239, ap. Mon. Germ. hist., Script., t. XXVIII, p. 182. Cf. Ficker, n. 2685.

999 Voir Ryccardi de S. Germano, chron. ap., Mon. Germ. hist., Script., t. XIX, p. 380, ann. 1239. — La lettre de Frédéric se plaignant de la déposition d'Élie (1239) : Huillard-Bréholles, Hist. Dipl., V, p. 346-349. Cf. la Bulle, Attendite ad petram, fin février 1240, Ibid., p. 777-779. Potthast, 10849.

1000 V. aussi sur la situation de l'Ordre en 1244, P. Sabatier, De l'authenticité des 3 Soc., p. 13 (Revue

historique, 1^{er} janvier 1901).

1001 Voir le prol. de 2 Cel. et des 3 Soc. Cf. Glassberger ann. 1244, An fr., t. II, p. 68. Speculum Morin, tract. I, 61 b.

1002 Ce dialogue a été retrouvé en 1902 et publié par le P. Lemmens O. F. M.. Romæ Typis Sallustiana M. C. M. II, gd. in-8 de XXIV et 122 p. C'est un recueil des miracles de divers frères.

1003 Le texte en a été publié pour la première fois par les Bollandistes (A. SS., Octobris, t. II. p. 723-742), d'après un manuscrit du couvent des Frères Mineurs de Louvain. C'est d'après cette édition que nous faisons nos citations. Les éditions publiées en Italie dans le courant du XIX^e siècle sont devenues introuvables, sauf la dernière, due à l'abbé Amoni. Celle-ci est malheureusement trop fautive pour servir de base à une étude scientifique. Elle a paru à Rome en 1880 (in-8° de 184 p.) sous le titre : *Legenda S. Francisca Assisiensis quæ dicitur Legenda trium sociorum ex cod. membr. Biblioth. Vat. num. 7339.* — Depuis éd. Mgr Faloci-Pulignani. Foligno, 1898. — Nombreuses traductions françaises entre autres une bonne traduction populaire parue sous les auspices de l'abbé Huvelin. *La Vie de S. F. d'Assise*, racontée par les fr. Léon, Ange et Rufin. Poussielgue, in-16, 1891 et *Légende des Trois Compagnons*. Paris (Artisan du livre in-16, 1926), traduction par l'Abbé Louis Pichard, Professeur à l'Institut catholique de Paris.

Pour l'étude sur la légende des Trois Compagnons et celle des fragments de la partie supprimée, *Speculum Vitæ*, nous republions presque intégralement le texte de 1894. Elles ont été le point de départ de tous les travaux de Paul Sabatier, et ces vues, dans leur ensemble, étaient restées les siennes, comme le prouvent ses derniers écrits (Note de l'éditeur.)

1004 Spec. Perf. 98 ; 2 Cel. 2, 5 ; 3, 7 ; 1 Cel. 60 ; Bon. 113 ; 1 Cel. 84 ; Bon. 149 ; 2 Cel. 2, 14 ; 3, 10.

1005 Jean de Parme s'y retira en 1276 et y vécut à peu près jusqu'à sa mort (1288). Tribul. Archiv., t. II (1886), p. 286.

1006 Un certain nombre de manuscrits disent Jean.

1007 3 Soc. 25-67.

1008 3 Soc. 68-73.

1009 Le Ministre général Crescentius de Jesi fut un adversaire déclaré et implacable des zélateurs de la Règle. Pour plus de détails voir Opusc, t. I, fasc. III, p. 109-134.

1010 Publiées avec tout l'appareil scientifique nécessaire par le P. Ehrle S. J. dans ses études, Zur Vorgeschichte des Concils von Vienne. Archiv. II p. 353-416 ; III, p. 1-195.

1011 Voir par exemple Archiv. III, p. 53 ss. Cf. 76. Adduxi verba et facta b. Francisci sicut est aliquando in legenda et sicut a sociis sancti patris audivi et in cedulis sanctæ memoriæ fratris Leonis legi manu sua conscriptis, sicut ab ore beati Francisci audivit. Ib., p. 85. Les péripéties de la lutte entreprise par Ubertain de Casal ont été résumées en quelques pages lumineuses et remarquablement justes par le R. P. Hélyot dans son Histoire des ordres monastiques, éd. Migne, au mot Narbonne (Des frères Mineurs de la congrégation de).

1012 Hæc omnia patent per sua [B. Francisci] verba expressa per sanctum fratrem virum Leonem ejus socium tam de mandato sancti patris quam etiam de devotione prædicti fratris fuerunt solemniter conscripta, in libro qui habetur in armario fratrum de Assisio et in rotulis ejus, quos apud me habeo, manu ejusdem fratris Leonis conscriptis. Archiv. III, p. 168. Cf. p. 178 et Arbor., f° 222.

1013 3 Soc. prol. Non contenti narrare solum miracula... conversationis insignia et pii beneplaciti voluntatem.

1014 Leggenda di S. Francesco, tipografia Morici e Badaloni. Recanati 1856, 1 vol. in-8°.

1015 Voir la préface du P. Stanislas.

1016 3 Soc. 68-73.

1017 A. SS., p. 552.

1018 « A l'église de St-Ferme (Gironde) une voûte antérieure au XIII^e siècle porte sur la clef les armoiries d'un abbé du XVII^e » Revue ecclésiastique de Louvain, t. II (1901), p. 346.

1019 Venetiis, expensis domini Jordani de Dinslaken per Simonem de Lucere, 30 januarii 1504. — Impressum Metis per Jasparem Hochffeder. anno Domini 1509. — Ces deux éditions sont presque identiques, petit in-12 de 240 folios mal numérotés. — Edité avec le même titre par Spoelberch, Anvers, 1620, 2 tomes en un volume in-8°, 208 et 192 pages, avec une foule de changements. Le manuscrit le plus important semble celui de la Vaticane 4354. Il y en a deux à la Mazarine 8531 et 1350 datés de 1459 et 1460, un à Berlin (Man. theol. lat. 4°, n° 196 sæc. 14). Voir Ehrle, Zeitschrift, t. VII (1883), p. 392 s ; Analecta fr., t. I, p. XI, Miscellanea, 1888, p. 119, 164. Cf. A. SS., p. 550-552. Les chapitres sont numérotés dans les 72 premiers folios seulement, mais ces numéros fourmillent d'erreurs : f° 38 b caput LIX, 40 b. LIX. 41 b. LXI, ibid. LXII, 42 a LX, 43 a LXI. Puis au f°s 46 b et 47 b sont deux chapitres LXVI. Il y a deux LXXI, deux LXXII, deux LXXIII, etc.

1020 Par exemple l'histoire des brigands de Monte-Casale, f° 46 b et 58 b, Les remarques de frère Élie à François qui chante sans cesse 136 b et 137 a. La visite de Jacqueline de

Settesoli, 133 a et 138 a. La bénédiction autographe donnée à frère Léon 87 a et 188 a.

1021 Au f° 20 b. on lit : Tertium capitulum de charitate et compassione et condescensione ad proximum. Capitulum XXVI. Cf. 26 a, 83 a, 117 b, 119 a, 122 a, 128 b, 133 b, 136 b, où sont des indices semblables.

1022 F° 5 b. Incipit Speculum vitæ b. Francisci et sociorum ejus, f° 7 b. Incipit Speculum perfectionis.

1023 On dirait parfois que Wadding a entrevu cette idée, ou bien qu'il a eu sous les yeux un texte de 3 Soc. bien plus complet que celui d'aujourd'hui :

« Noluit cum his nimium contendere sanctus Legislator quem et in aliis multis rebus condescendisse contrariis aliorum opinionibus, turbationis aut scandali vitandi gratia, monent ad hunc locum Tres ejus Socii. » Ces paroles se rapportent sûrement à la conversation indiquée, p. 437 s. De même aussi dans les passages cités A. SS p. 846 b. c. 876 a. d. — P. 285 de l'éd de Rome Wadding, parlant de l'entrevue de François et de Dominique, dit : « Refert ad hæc Frater Leo, socius tunc sancti Fr. qui præsens omnia vidit, multas inter se collocutus sanctissimus Patriarchas ad animarum salutem et christianæ Fidei interum et augmentum... tandemque S. P. N. Dominicum adjecisse Frater carissime... utrosque gauderem sub una religione militare

». Or rien de tout cela ne se trouve dans nos 3 Soc. actuels.

1024 On la chercherait en vain dans les autres morceaux du Speculum Vitæ et elle se retrouve dans les fragments de frère Léon, cités par Ubertain de Casal et par Angelo Clareno, et dans 2 Cel. 3, 38 et 2 Cel. 3, 67.

1025 F° 8 b, 11 a, 12 a, 15 a, 18 b, 21 b, 23 b, 26 a, 29 a, 33 b, 43 b, 41 a, 48 b, 118 a, 129 a, 130 a, 134 a, 135 a,

136 a.

1026 Thomas de Celano ne dit-il pas dans le prologue de la Seconde Vie : « Oramus ergo, benignissime pater, ut labori hujus non contemnenda munuscula... vestra benedictione consecrare velitis, corrigendo errata et superflua resecantes ».

1027 Dès le XVIII^e siècle le P. Affò était arrivé, laissant en dehors les 3 Soc., à des conclusions analogues sur le Speculum Vitæ, et était même allé un peu plus loin en identifiant la partie la plus ancienne du Speculum Vitæ avec le Speculum Perfectionis dont il avait un manuscrit sous les yeux. Malheureusement le Spec. Perf. n'étant pas publié, sa magnifique hypothèse resta invérifiable et inféconde. Voir Cantici volgari, p. 28 ss.

1028 La légende des 3 Soc. fut conservée au couvent d'Assise : « Omnia... fuerunt conscripta... per Leonem... in libro qui habetur in armario fratrum de Assisio ». Ubertain, Archiv. III, p. 168. Plus tard frère Léon semble être revenu plus en détail sur certains faits ; il confia ces nouveaux manuscrits aux Clarisses : « In rotulis ejus quos apud me habeo, manu ejusdem fratris Leonis conscriptis » ; ibid., Cf. p. 178. « Quod sequitur a sancto fratre Conrado predicto et viva voce audivit a sancto fratre Leone qui presens erat et regulam scripsit. Et hoc ipsum in quibusdam rotulis manu sua conscriptis quos commendavit in monasterio S. Claræ custodiendos... In mis multa scripsit..quæ industria fr. Bonaventura omisit et noluit in legenda publier, scribere, maxime quia aliqua erant ibi in quibus ex tunc deviatio regulæ publice monstrabatur et nolebat fratres ante tempus infamare ». Arbor. lib. V, cap. v. Cf. Antiquitates, p. 146. Cf. Speculum Vitæ, 50 b. « Infra scripta verba, frater Leo socius et Confessor B. Francisci, Conrado de Offida, dicebat se habuisse ex ore Beati Patris nostri Francisci, quæ idem Frater Conradus retulit, apud Sanctum

Damianum prope Assisium ». Conrad d'Offida copia donc à la fois le livre de frère Léon et ses rotuli : il y ajouta quelques renseignements oraux (Arbor vit. cruc. lib. V, cap. III) et composa peut-être ainsi le recueil si souvent cité par les Conformités sous le titre de *Legenda Antiqua* et reproduit en partie dans le *Speculum Vitæ*. Il est bien possible qu'après l'interdiction de son livre et sa confiscation au Sacro-Convento, frère Léon ait repris dans ses rotuli une grande partie des récits déjà faits, si bien que le même trait pourrait, tout en venant de frère Léon, se présenter sous deux formes différentes suivant qu'il aurait été copié sur le livre ou sur les rotuli.

1029 Comparer par exemple 2 Cel. 120 : Vocation de Jean le simple, et *Speculum Vitæ*, f° 37 a. Avec le récit de Thomas de Celano, on ne comprend pas ce qui attire Jean vers saint François ; dans le *Speculum* tout s'explique, mais Celano n'a pas osé montrer François allant prêcher avec un balai sur l'épaule pour nettoyer les églises sales.

1030 Coll. t. I, *Spéculum Perfectionis*, p. XXII ss.

1031 Sur le *Speculum Perfectionis*, voir page 495 ss.

1032 Note de l'éditeur.

1033 Il en a paru deux traductions françaises « La légende de S. François d'Assise écrite par trois de ses compagnons publiée pour la première fois dans son intégrité par les RR. PP. Marcellino da Civezza et Teofilo Dominichelli. Traduction, introduction et notes d'Arnold Goffin, Bruxelles, 1902. — La Légende de S. François d'Assise écrite par trois de ses Compagnons publiée dans son intégrité par les RR. PP. Marcellino da Civezza e Teofilo Dominichelli. Trad. française par Léon de Kerval. Rome-Vannes-Paris, 1902.

1034 Voir page 512.

1035 Opusc., t. I, fasc. III, p. 69 s.

1036 Coll., t. II, p. XXI.

1037 Opusc., t. II, fasc. XVII, p. 395.

1038 Note manuscrite de Paul Sabatier.

1039 Note manuscrite de Paul Sabatier.

1040 Opusc., t. II, fasc. XVII, p. 390.

1041 P. Livarius Oliger, *Expositio Regulæ fratrum Minorum*, auctore Fr. Angelo Clarenio. Quarrachi 1912, p. 44, l. 26. Le savant Franciscain a été amené, au cours de son travail, à examiner les affirmations du P. Van Ortro. Il l'a fait avec une parfaite sérénité. Voir page 44, n. 2 ; 46 n. 1 ; 204 n. 2 ; 206 n. 2 ; 211 n. 4 ; 22 n. 2.

1042 Il s'agit d'un certain nombre de chapitres empruntés à divers ms. de la Compilation d'Avignon dont Paul Sabatier préparait alors la publication et l'étude critique et surtout de ceux apportés par le ms. Little (v. § XII). Ceux qui furent publiés plus tard par le R. P. Ferdinand Delorme d'après un ms. de Pérouse (v. § XIII) lui semblaient de même origine (note de l'éditeur).

1043 Opusc. t. II, fasc. XVII (1914-1919), p. 409 ss.

1044 Voir par exemple les sections I-LXI du Ms. de Liegnitz. Opusc., t. I, p. 37-43. La ressemblance dans le choix des morceaux correspond du reste à une parenté évidente entre les leçons du nouveau manuscrit et celles des manuscrits de la Compilation d'Avignon et du Spec. Vitæ. (On appelle « Compilation d'Avignon » ou « *Legenda antiqua* » des recueils composés au couvent d'Avignon vers 1322. Le général, favorable à l'étroite observance, faisait lire à table la « *Legenda antiqua* », et, à en juger par les extraits qui nous sont parvenus, il faut entendre par là surtout les écrits de frère Léon et en première ligne le

Speculum Perfectionis. On engageait les frères à en prendre des copies pour compléter la « Legenda nuova » ou Légende de S. Bonaventure. Il existe de nombreux manuscrits qui ont cette origine. Aucun n'est l'œuvre d'un copiste de profession, tous sont plus ou moins différents les uns des autres. Voir Coll., t. I, p. CLII ss et t. IV, p. XVIII ; Opusc. t. I, fasc. II. Description du manuscrit franciscain de Liegnitz ; fasc. III, p. 71 ss. et Revue d'hist. francis., t. I, octobre 1924, le texte de la Préface de la « Compilation d'Avignon ».)

1045 Il est édité simultanément en anglais dans les travaux de la Société Britannique d'Études Franciscaines, t. V, Aberdeen, 1914 et Opusc., fasc. XVIII (1914-1919). Un nouveau manuscrit franciscain ancien Philipps 12290. Aujourd'hui dans la Bibliothèque A. G. Little décrit et étudié par A.-G. Little, président de la Société Britannique d'études franciscaines. Ce fascicule est le dernier qui ait paru dans la série des Opuscules de critique historique.

1046 Il en a été fait une traduction française : Abbé J. M. Fagot, S. François d'Assise raconté par ses premiers compagnons. Traduction française de la Legenda antiqua, d'après le manuscrit de Pérouse. Paris, Bloud, 1927, in-16, de XVI et 186 pages.

1047 Elle a été publiée pour la première fois à Rome, en 1806, par le P. Rinaldi à la suite de la Première Vie (Voir plus haut, p. 501, n. 1, et redonnée en 1880 par l'abbé Amoni : Vita Secunda S. Francisci Assisiensis auctore B. Thoma de Celano ejus discipulo Romæ, tipografia della pace, 1880, in-8°, 152 p. Les citations sont faites d'après cette dernière édition que j'ai collationnée à Assise avec le Ms. 686 des Archives du Sacro Convento. Ms sur parchemin de la fin du XIII^e siècle, si je ne me trompe, 130 milli. sur 142 ; 102 pages numérotées. A part le fait que le livre est divisé en deux parties au lieu de trois, les deux

dernières n'en formant qu'une, je n'ai pas trouvé de différence notable avec le texte publié par Amoni ; les chapitres ne sont séparés que par un alinéa et une lettre rouge, mais ils ont dans la table qui occupe les sept premières pages du volume les mêmes titres que dans l'édition Amoni. Cette seconde Vie a échappé aux recherches des Bollandistes. On ne s'explique pas comment ces savants méconnurent la valeur du manuscrit que le P. Tebaldi, archiviste d'Assise, leur avait signalé et dont il leur offrait une copie (A. SS., oct., t. II, p. 546). Le P. Suyskens s'est jeté ainsi dans d'inextricables difficultés et s'est exposé à ne pas comprendre les listes de biographies de saint François dressées par les annalistes de l'Ordre ; il se privait en même temps d'une des plus abondantes sources de renseignements sur les faits et gestes du Saint. — Le prof. Müller (Die Anfänge, p. 175-184) a été le premier à faire une étude critique de cette légende. Ses conclusions me paraissent étroites et extrêmes. Cf. *Analecta*, fr. t. II, p. XVII-XX. — Éd. P. Édouard d'Alençon, Rome, 1906, v. p 532 n. 1

1048 Cf. Beaufreton, *Saint François d'Assise*, p. 269, 1. 3. Vers 1230 Celano « est déjà l'historien officiel du petit pauvre ». Cette épithète d'historiographe de l'Ordre convient d'autant mieux à Thomas de Celano qu'il composa aussi, sur l'ordre d'Alexandre IV, la Vie de sainte Claire. Voir *Analecta Boll.*, t. XV (1896), p. 101, à propos de Cozza Luzzi, *Il Codice Magliabecchino della storia di S. Chiara*, *Bolletino della Societa Umbra di Storia patria*, t. I, p. 417-426. Comme le procès de canonisation de sainte Claire a été publié (voir p. 189, n. 1) et a servi de base à la légende de Thomas de Celano on est à peu près fixé sur ses habitudes de travail en ce qui touche l'élaboration des sources.

1049 Les 3 Soc. prévoient le cas où leur légende sera incorporée à d'autres documents : quibus (legendis) hæc

pauca quæ scribemus poteritis facere inseri, si vestra discretio viderit esse justum. 3 Soc. prol. Une phrase du prologue de 2 Cel. montre que l'auteur a reçu une mission tout à fait spéciale : Placuit... vobis... parvitati nostræ injungere, tandis qu'au contraire les 3 Soc. laissent voir que la décision capitulaire ne les visait que de fort loin : Cum de mandato præteriti capituli fratres teneantur... visum est nobis... pauca de multis... sanctitati vestræ intimare. 3 Soc. prol.

1050 Comparer le prol. de 2 Cel. à celui de 1 Cel. En somme Celano en se donnant comme le porte-plume des Socii — il l'a été réellement en remaniant 3 Soc. et peut-être le Spec. Perf. — ne fait pas autre chose que ce que fit Bonaventure, lorsqu'à son instigation, le chapitre général de 1266 décréta la destruction de toutes les légendes antérieures sous le prétexte, entre autres, que la légende de Bonaventure était le résultat des conversations du général avec les socii survivants. Voir p. 539.

1051 Longum esset de singulis persequi, qualiter bravium supernæ vocationis attigerint. 2 Cel. 1, 10.

1052 Greccio, 2 Cel. 2, 5 ; 14 ; 3, 7 ; 10 ; 103. — Rieti, 2 Cel. 2, 10 ; 11 ; 12 ; 13 ; 3, 36 ; 37 ; 66 ; 103.

1053 S. François lui donne un autographe, 2 Cel. 2, 18. Cf. Fior., 2^o consid. ; sa tunique 2 Cel. 2, 19 ; il lui prédit une famine 2 Cel. 2, 21 ; Cf. Conform. 49 b. Frère Léon malade à Bologne 2 Cel. 3, 5.

1054 On trouvera le texte d'Ubertain de Casal dans Archiv., t. III, p. 53, 75, 76, 85, 168, 178, où le R. P. Ehrle indique les passages correspondants de 2 Cel.

1055 Elle est le sujet de trente-sept récits ! 2 Cel. 3, 1-37, puis viennent des exemples sur l'esprit d'oraison 2 Cel. 3, 38, 44, les tentations 2 Cel. 3, 58-64, la vraie joie 2 Cel. 3,

64-79, l'humilité 2 Cel. 3, 79-87, l'obéissance 2 Cel. 3 ; 88 ; 91, etc., etc.

1056 D'après Coll., t. I, p. cxxv.

1057 2 Cel. 1.

1058 2 Cel 2.

1059 Histoire de S. François, Paris et Lyon, 1889, 2 vol., t. I, p. 14.

1060 2 Cel 3.

1061 Notes manuscrites destinées à la partie critique de la nouvelle Vie de S. François que préparait Paul Sabatier.

1062 Dans le prologue de 1 Cel. il y a les formules d'humilité qui étaient de rite, mais le contraste est frappant avec les protestations qui se succèdent dans 2 Cel.

1063 En 1898, à la vente de la Bibliothèque Buoncompagni à Rome, le R. P. Louis de Porentruy O. F. M. C. se rendit acquéreur pour le musée franciscain de Marseille d'un manuscrit qui contenait la Seconde Vie de Thomas de Celano y compris le traité des miracles depuis longtemps perdu (voir p. 533, n. 2.) Elle s'y présente dans un état très différent de celui du Ms. 686 d'Assise et des éditions antérieures et a été publiée par le R. P. Édouard d'Alençon O. F. M. C. S. Francisci Assisiensis Vita et Miracula. Rome, Desclée, 1906, LXXXVII et 481 p. On peut regretter cependant que le savant Capucin n'ait pas adopté une disposition typographique permettant au lecteur de s'apercevoir plus facilement des différences profondes qui séparent les deux textes. Il ne s'agit pas de simples variantes, mais d'un remaniement exécuté par Celano. Le Ms. de Marseille constitue une œuvre nouvelle qui dans sa majeure partie reproduit bien 2 Cel., mais qui y ajoute pourtant çà et là des passages fort importants et en retranche d'autres. Ce Ms se trouve maintenant à la Curie

généralice des RR. PP. Capucins, à Rome, 71, via Buoncompagni.

1064 Salimbene, ann. 1248.

1065 Notes manuscrites destinées à la partie critique de la Nouvelle Vie.

1066 Chron. XXIV gen. An. fr., t. III, p. 262 : Et post frater Thoma de Celano (cod. Ceperano) de mandatu eiusdem Ministri (frère Crescentius) et generalis capituli primum tractatum Legendæ beati Francisci de vita scilicet et verbis et intentione eius circa ea quæ pertinent ad regulam compilavit quæ dicitur « Legenda antiqua ». Quæ dicto Generali et capitulo dirigitur cum prologo, qui incipit : Placuit sanctæ universitati vestræ, etc... et p. 276 : Hic Generalis (Jean de Parme) præcepit multiplicatis litteris fratri Thomæ de Celano (cod. Ceperano) ut vitam beati Francisci, quæ « antiqua Legenda » dicitur, perficeret, quia solum de eius conversatione et verbis in primo tractatu, de mandato fratris Crescentii Generalis prædicti compilato, omissis miraculis, fecerat mentionem. Et sic secundum tractatum quid de eiusdem sancti Patri agit miraculis compilavit, quem cum epistola, quæ incipit « Religiosa nostra sollicitudo » misit eidem Generali. Ce traité des miracles avait disparu, il en subsistait cependant une épave dans un cahier de parchemin sans commencement ni fin, incorporé au ms. 338 d'Assise. La critique interne m'avait permis d'identifier celle-ci. (Miscell. fr. avril 1895, t. VI, p. 39-43). Le Ms. de Marseille (v. p. 532, n. 2) le contient en entier.

1067 La critique externe l'affirme puisque cette œuvre ne fait qu'un dans le ms. où nous la trouvons. Il est vrai que, jusqu'ici, ce ms. est unique, mais on ne pourrait faire abstraction de cette unité extérieure que si de bonnes raisons de critique interne tendaient à prouver qu'elle est une erreur. Or c'est juste le contraire, et la critique interne,

comme l'autre, montre l'unité des deux parties. C'est ainsi que Celano remaniant la seconde Vie, après avoir copié la phrase : « Nituntur proinde creaturæ omnes vicem amoris rependere sancto et gratitudine sua pro meritis respondere blandienti arrident, roganti annuunt obediunt imperanti (2 Cel. 3,102) annonce qu'il rejette dans le traité des miracles un certain nombre de récits : sicut inferius in miraculis annotabitur. Voir Mir., 14 ; 23 ; 25 ; 28 ; 26 ; 27.

1068 Voir par exemple Mir. 49 ; 52 ; 54 ; 59 ; 93.

1069 Mir. 40 et 41.

1070 Mir. 42 et 43.

1071 Mir. 54.

1072 Mir. 44 et 59.

1073 Mir. 45 et 65.

1074 2 Cel. 3, 93 et 2 Cel. 3, 139.

1075 Frère Élie reparaît pourtant dans un coin de 3 Cel., je veux dire dans le morceau rédigé, comme on l'a fort bien dit, « à l'intention de Jacqueline de Settesoli » (An. Boll., t. XVIII, p. 100). Il n'y paraît pas, il est vrai, sous son nom, mais avec le modeste titre de vicarius. C'est que la noble dame, son amie, était fort attachée au parti de l'empereur, et était loin d'avoir pour frère Élie les sentiments que doit inspirer un excommunié vitandus. Elle lui envoya le coussin du lit de mort de François après l'avoir décoré d'une somptueuse broderie. Ce travail si précieux n'était pas seulement destiné à dire le pieux souvenir que la noble dame gardait du séraphique patriarche, il voulait aussi être un gage de fidélité au fameux excommunié. Le récit de 3 Cel. Mir. 37-39 n'aurait pas fait à Jacqueline le même plaisir si frère Élie avait été éliminé complètement.

1076 On en a pour preuve la lettre circulaire *Licet insufficientiam nostram* adressée par Bonaventure le 23 avril 1257, de suite après son élection, aux provinciaux et aux custodes sur la réforme de l'Ordre. Texte : *Speculum Morin*, tract. III, f° 213 a.

1077 Salimbene, ann. 1248, p. 131. La *chronica tribulationum* nous donne un long et dramatique récit de ces événements : *Archiv*, t. II, p. 283 ss.

« Tunc enim sapientia et sanctitas fratris Bonaventuræ eclipsata paluit et obscurata est et ejus mansuetudo (sic) ab agitante spiritu in furorem et iram defecit ». *Ib.*, p. 283.

1078 Ce que nous savons de ses traits extérieurs donne aussi l'impression d'une vigoureuse santé. Ce fut une mens sana in corpore sano. Fuit B. Bonaventura præstanti forma, statura enim fuit eminens, maiestate corporis eximia, vultu decoro et gravi, sermone placidus, conservatione benignus, corporis et animi dotibus excellens, valetudine raro pulsatus adversa... ut suo tempore nullus esset eo pulchrior, sanctior, nec doctior. *Ridolfi, Hist. Ser. Rel.*, f° 92 b.

1079 *Bon.*, 3, 1. A ce même chapitre on rassembla les Constitutions de l'Ordre édictées par les chapitres précédents ; on leur en ajouta de nouvelles, et on coordonna le tout. Dans la première des douze rubriques, le chapitre ordonnait que, sitôt la publication du nouveau recueil, toutes les anciennes constitutions fussent détruites. Le texte en a été publié dans le *Firmamentum trium Ordinum*, f° 7 b, et redonné dernièrement par le P. Ehrle : *Archiv.*, t. VI (1891) dans sa belle étude *Die ältesten Redactionen der Generalconstitutionen des Franziskaner. ordens*. Cf. *Speculum Morin*, f° 195 b, ss. du tract. III.

1080 Presque tous les critiques actuellement sont arrivés à des conclusions analogues aux miennes. V. p. ex. P. Lemmens, *Documenta antiqua*, IIa pars. p.10 ss. Le P. Van

Ortroy (Anal. Boll., t. XXI, p. 149) parle « du système d'atténuations et de réticences mis surtout en honneur par Bonaventure ». Cf. Anal. Boll. XXII, p. 360 ss.

1081 On y approuva aussi la Legenda Minor de Bonaventure qui n'était qu'un abrégé de la Legenda Major, arrangé à l'usage du chœur pour la fête de saint François et son octave.

1082 » Item præcipit Generale capitulum per obedientiam quod omnes legendæ de B. Francisco olim factæ deleantur et ubi inveniri poterant extra ordinem ipsas fratres studeant amovere, cum illa legenda quæ facta est per Generalem sit compilata prout ipse habuit ab ore illorum qui cum B. Francisco quasi semper fuerunt et cuncta certitudinaliter sciverint et probata ibi vint posita diligenter. Ce précieux texte a été retrouvé et publié par le P. Rinaldi dans sa préface au texte de Celano : Seraphici Viri Francisci vitæ duæ, p. XI. V. A. Fl H. III (1910), p. 98 ; 492 ; 502 et S. Bon. Opera, éd. Quaracchi, t. VIII p. 464 col. 2. Wadding semble en avoir eu connaissance, du moins indirectement, car il dit : « Utramque Historiam, longiorem et brevior, obtulit (Bonaventura) triennio post in comitiis Pisanis patribus Ordini, quas reverenter cum gratiarum actione, supressis aliis quibusque Legendis, admiserunt ». Ad ann. 1260, n° 18. Cf. Ehrle, Zeitschrift für kath. Theol., t. VII (1883), p. 396. — « Communicaverat sanctus Franciscus plurimasociis suis et fratribus antiquis, que oblivioni tradita sunt tum quia quæscripta erant in legenda prima, nova edita a fratre. Bonaven tura deleta est destructa sunt, ipso jubente, tum quia... Chronica tribul. Archiv., t. II, p. 256.

1083 Bon. 188-204.

1084 Bon 218.

1085 Bernard, Bon. 28 ; Égide, Bon. 29 et Sylvestre, Bon. 30.

1086 Bon. 134 et 194. Sur la manière qu'avait Bonaventure de pallier certains événements rien n'est plus instructif que de comparer son récit de la translation avec celui que nous en donne le pape Grégoire IX dans la bulle *Speravimus hactenus* du 16 juin 1230 (Potthast 8572). Bon. § 222 (xv).

1087 Bon. 49.

1088 Bon. 112.

1089 Bon. 111.

1090 Voir Bon. 115 ; 99 ; etc. M. Thode a énuméré les récits spéciaux à Bonaventure (Franz von Assisi, p. 535, 1^{re} éd.).

1091 Éd. Hilarino a Lucerna, Romae, 1897, in-12 de XVI et 144 pages. Et Anal., fr. t. III, à la suite de la Chronique des XXIV Généraux. Quaracchi (1897).

1092 En le lisant, on s'aperçoit bientôt qu'il connaît spécialement bien les couvents de la province d'Aquitaine, et note avec soin tout ce qui les concerne.

1093 Wadding, ann. 1230, n° 7. Plusieurs passages prouvent du moins qu'il accompagna Bonaventure dans ses tournées : « Hoc enim (l'assistance spéciale de frère Égide) in iis quæ ad bonum animæ pertinent devotus Generalis et Cardinalis predictus... nos docuit ». F° 96 a. — Jamdudum ego per Theutoniæ partes et Flandriæ cum Ministro transiens Generali. Ibid., f° 106 a.

1094 Bernard de Besse est l'auteur de plusieurs autres écrits, notamment d'un important *Catalogus Ministrorum generalium* publié par le R. P. Ehrle (*Zeitschrift für kath. Theol.*, t. VII, p. 338-352), avec une fort remarquable introduction critique (Ib., p. 323-337). Cf. *Archiv für Litt. u.*

Kirchg., I, p. 145. — Barthélémy de Pise écrivant ses Conformités avait sous les yeux une partie de ses ouvrages, f° 146 b 2 ; 126 a 1 ; mais il appelle l'auteur tantôt Bernardus de Blesa, tantôt Johannes de Blesa. — Voir aussi Marc de Lisbonne, t. II, p. 212 et Hauréau, Notices et extraits, t. VI, p. 153.

1095 Denique primos Francisci XII discipulos... omnes sanctos fuisse audivimus preter unum qui Ordinem exiens leprosus factus laqueo vel alter Judas interiit, ne Francisco cum Christo vel in discipulis similitudo deficeret. » F° 96 a.

1096 Voir Registri dei Cardinali Ugolino d'Ostia e Ottaviano degli Ubaldini pubblicati a cura di Guido Levi dall'Istituto storico italiano. — Fonti per la storia d'Italia, Roma, 1890, 1 vol. in 4°, XXVIII et 250 pages. — Cette édition est faite d'après un manuscrit de la Nationale de Paris : Ancien fonds Colbert lat. 5152 A. Il faut en rapprocher un fort beau travail dû aussi à M. G. Levi : Documenti ad illustrazione del Registro del Card. Ugolino, dans l'Archivio della Societa Romana di storia patria, t. XII (1889), p. 241-326.

1097 Bullarium franciscanum seu Rom. Pontificum constitutiones epistolæ diplomata ordinibus Minorum, Clarissarum et Pœnitentium concessa, edidit Joh. Hyac. Sbaralea ord. min, conv. 4 vol. in-fol. Rome, t. 1 (1759), t. II (1761), t. III (1763), t. IV (1768). — Supplementum ab Annibale de Latera ord. min. obs. Romæ, 1780. — Sbaralea eut une tâche relativement facile, car de nombreux recueils avaient été faits avant le sien ; je n'en citerai qu'un parmi ceux que j'ai sous les yeux ; il est, comparativement, fort bien fait, et a échappé, semble-t-il, aux recherches des bibliographes franciscains : Singularissimum eximiumque opus universis mortalibus sacratissimi ordinis seraphici patris nostri Francisci a Domino Jesu mirabili modo approbati necnon a quampluribus nostri Redemptoris

sanctissimis vicariis romanis pontificibus multipharie declarati notitiam habere cupientibus profecto per necessarium — Speculum Minorum... per Martinum Morin... Rouen 1509. C'est un in-8° ayant ses folios numérotés, imprimé avec un soin remarquable. Il contient outre les bulles, les principales dissertations sur la Règle, élaborées au treizième siècle, et un Memoriale ordinis (1^{re} partie, f° 60-82), sorte de catalogue des ministres généraux qui eût évité bien des erreurs aux historiens s'il eût été connu. Sur une édition florentine des Privilegia et indulgentia fr. Minorum inconnue aux bibliographes, voir Miscell, fr. IV, p. 101. — Si l'on veut avoir une idée du nombre énorme d'ouvrages où les bulles franciscaines ont été recueillies, on devra lire les 21 pages où Petrus de Alva énumère les sources de son Indiculus Bullarum, p. 1-21.

1098 Les Bollandistes eux-mêmes ont complètement négligé ces sources d'indications, croyant, sur un passage mal interprété, que l'Ordre n'avait obtenu aucune bulle avant l'approbation solennelle par Honorius III le 29 novembre 1223.

1099 Voir p. 303.

1100 Voir p. 332.

1101 Et non pas 29 mars comme le veut Sbaralea. L'original que j'ai eu sous les yeux aux Archives d'Assise porte en effet : Datum Anagnie XI. Kal. aprilis pontificatus nostri anno sexto.

1102 Voir page 384. Papini avait déjà remarqué cela Storia I, p. 122. La Bulle Quo elongati est reproduite Coll. t. I ; p. 315-322.

1103 Chronica fratris Jordani a Giano. Le texte en a été publié pour la première fois en 1870 par le docteur G. Voigt sous le titre : « Die Denkwürdigkeiten des Minoriten

Jordanus von Giano. dans les *Abhandlungen der philolog. histor. Cl. der kigl. sächsischen Gesellschaft der Wissenschaften*, p. 421-545, Leipzig chez Hirzel, 1870. On n'en connaît qu'un seul manuscrit qui se trouve à la Bibliothèque royale de Berlin (Manuscript. theolog. lat. 4°, n. 196, sæc. XIV, foliorum 141). Il a servi de base à la seconde édition : *Analecta franciscana sive Chronica aliaque documenta ad historiam minorum spectantia. Ad Claras Aquas (Quaracchi) ex typographia collegii S. Bonaventuræ*, 1885, t. I, p. 1-19. Sauf indication contraire je cite toujours cette édition, où a été conservée la division en soixante-trois paragraphes introduite par le docteur Voigt. L'éd. du docteur Boehmer, Coll. t. VI, Paris (1908) signale un second manuscrit, n° 307 de la Landesbibliothek de Karlsruhe.

1104 Jord. 81..

1105 Il nomme plus de quatre-vingts personnes.

1106 Il ne semble pas qu'on puisse regarder comme rigoureusement exacte la relation de l'entrevue de Grégoire IX et de Jourdain, Jord. 63.

1107 *Liber de adventu Minorum in Angliam*, publié sous le titre de : *Monumenta Franciscana* (dans la série des *Rerum Britannicarum medii Ævi scriptores*, Roll series) en deux volumes in-8° : Le premier par les soins de J. S. Brewer (1858), le second par ceux de R. Howlett (1882). — Ce texte est reproduit sans l'appareil scientifique dans les *Analecta franciscana* t. I, p. 217-257 (Cf. *English historical Review* V (1890) 754). Il en a été publi une édition critique excellente, mais malheureusement partielle, dans le tome XXVIII *Scriptorum des Monumenta Germanise Historica*, par M. Liebermann. Hanovre, 1888, in-f°, p. 560-569. Édition avec notes et commentaire par A. G. Little, Coll. t. VII, Paris (1909).

1108 Eccl. 11 ; 13 ; 14 ; 15 ; Cf. Eccl. 14, où l'auteur a soin de dire que frère Albert de Pise est mort à Rome au milieu de frères anglais « inter Anglicos ».

1109 EccJ. 4 ; 12.

1110 Eccl. 4 ; 5 ; 6 ; 7 ; 10 ; 12 ; 13 ; 14 ; 13.

1111 Elle a été publiée, mais avec bien des suppressions, en 1857, à Parme. Rééditée d'après l'édition de 1857 avec des notes par Carlo Crivelli, Parme, 1882, 2 t. in-8° de XVI, 350 et 370 pages. Édition meilleure Holder-Egger, Mon. Germ. Script., t. XXXII, 1905-1913, in-4° XXXII et 756 pages. Cet ouvrage existe en manuscrit au Vatican sous le n° 7260. Voir Ehrle, Zeitschrift für kath. Theol (1883), t. VII, p. 767 et 768. On lira avec intérêt le travail de M. Clédât. De fratre Salimbene et de ejus chronicæ auctoritate. Paris, in-4°, 1877, avec fac-simile.

1112 Le R. P. Ehrle l'a publiée, mais hélas pas intégralement, dans Archiv., t. II, p. 125-155 : texte de la fin de la cinquième et de la sixième tribulation ; p. 256-327 : texte de la troisième, de la quatrième et du commencement de la cinquième. Il y a joint des introductions et des notes critiques. Pour les parties non publiées je citerai le texte du manuscrit de la Laurentienne (Plut. 20, cod. 7) complété le cas échéant par la version italienne qui se trouve à la bibliothèque nationale de Florence (Magliabecchi, XXXVII-28 et Riccardi, 1487). Voir aussi un article du professeur Tocco dans l'Archivio storico italiano, t. XVII (1886), p. 12-36 et 243-61 et un de M. Richard : Bibliothèque de l'École des chartes, 1884, 5e livr., p. 525. — Cf. Tocco, l'Eresia nel medio Evo, p. 419 ss. Quant au texte publié par Dollinger dans ses Beiträge zur Sektengeschichte des Mittelalters. Munich, 1890, 2 vol. in-8°, II. Theil Documente, p. 417-427, il ne saurait être d'aucune utilité. Il ne peut qu'induire en erreur, tant il surabonde de fautes grossières. Des pages entières y sont omises. Le texte des deux premières

tribulations a été publié depuis par Felice Tocco. R. Acc. dei Lincei (1908), 112 pages.

1113 Archiv., t. III, p. 406-409.

1114 Voir Archiv. I, p. 557« ... Et hoc totum ex rapacitate et malignale luporum paslorum qui voluerunt esse pastores, sed operibus negaverunt deum » et seg. Cf. p. 362. « Avaritia et symoniaca heresis absque pallio regnat et fere totum invasil ecelesie corpus. »

1115 « Qui excommunicat et hereticat altissimam evangelii paupertatem, excommunicatus est a Deo et hereticus coram Christo, qui est eterna et ir commutabilis veritas. » Arch. I, p. 509. « (Non est potestas contra Christum Dominum et contra evangelium. » Ib.. p. 560. Il termine une de ces lettres par une parole d'un mysticisme plein de sérénité et qui nous fait descendre ; au fond du cœur des frères Spirituels. Totum igitur studium esse debet quod unum inseparabiliter simus per Franciscum in Christo. » Ib. p. 564.

1116 Par exemple dans la liste des premiers généraux de l'Ordre.

1117 La première (1219-1226) s'étend du départ de saint François pour l'Egypte jusqu'à sa mort ; la seconde comprend le généralat de frère Élie (1232-1239) ; la troisième celui de Crescentius (1244-1248) ; la quatrième celui de Bonaventure (1257-1274) ; la cinquième commence à l'époque du concile de Lyon (1274) et se prolonge jusqu'à la mort de l'inquisiteur Thomas d'Aversa (1304). Enfin la sixième va de 1308 à 1323. La chronique a été composée vers 1314 pour les Tribul I.-VI 1/2 et vers 1323 pour le restant. Ehrle, Archiv., t. II, p. 116 ss.

1118 « Supererant adhuc multi de sociis b. Francisci... et alii non pauci de quibus ego vidi et ab ipsis audivi quae

narro. » Ms. Laur. cod. 7., pl. XX : f° 24 A. « Qui passi sunt eam [tribulationem tertiam] socii fundatoris fratres Aegidius et Angelus qui supererant me audiente referebant. » Ms. Laur, f° 27 b. Cf. Ms. italien XXXVII, 28. Magliab. f° 138 b.

1119 On ignore la date de sa mort ; le 11 août 1253 il assista aux derniers moments de sainte Claire.

1120 Mourut le 23 avril 1261.

1121 « Quem (fratrem Jacobum de Massa) dirigente me fratre Johanne socio fratris prefati E gidii videre laboravi. Hic enim frater Johannes... dixit mihi... » Arch. II, p. 279.

1122 « ... Tribulationes preteritas memoravi, ut audivi ab illis qui sustinuerunt eas et aliqua commemoravi de hiis quedidici in quatuor legendis quas vidi et legi ». Arch. II, p. 135. — « Vitam pauperis et humilis viri Dei Francisci trium ordinum fundatoris quatuor solemnes personse scripserunt, fratres videlicet scientia et sanctitate præclari, Johannes et Thomas de Celano, rater Bonaventura unus post Beatum Franciscum Generulis minister et vir miræ simplicitatis et sanctitatis frater Leo, ejusdem sancti Francisci socius. Has quatuor descriptiones seu historias qui legerit... » Ms. Laurent, pl. XX, c. 7, f° 1 a. Le traducteur italien crut-il à une erreur dans cette énumération ? Je ne sais, mais il la supprima. Au f° 12 a du manuscrit XXXVII 28 de la Magliabecchina, on lit : a Incominciano alcune croniche del ordine franciscano, corne la vita del povero e humile servo di Dio Francesco fondatore del minorico ordine fu scripta da San Bonaventura e da quatro altri frati. Queste poche scripture ovveramente hystorie quello il quale diligentemente le leggiera, expeditamente potra cognoscere... la vocalione la santita di San Francesco ».

1123 Ms. Laur. f° 4 b ss. D'autre part on lit dans une lettre de Clareno : « Ad hane (paupertatem) perfecte servandam

Christus Franciscum vocavit et elegit in hac hora novissima et precepit ei evangelicam assumere regulam, et a papa Innocentio fuit omnibus annuntiatum in concilio generali, quod de sua auctoritate et obedientia sanctus Franciscus evangelicam vitam et regulam assumpserat et Christo inspirante servare promiserat, sicut sanctus vir fr. Leo scribit et fr. Johannes de Celano. » Archiv. I, p. 559.

1124 « Audiens enim semel quorundam fratrum enormes excessus, ut fr. Thomas de Celano scribit, et malum exemplum per eos secularibus datum ». Ms. Laur. f° 13 b. Le passage qui suit se réfère évidemment à 2 Cel. 3. 93 et 112.

1125 Et fecerunt de regula prima ministri removeri capitulum istud de prohibitionibus sancti evangelii, sicut frater Leo scribit. Ms. Laur., f° 12 b. Cf. Spec. Perf. 3. Voir p. 335 n. 1. Nam cum rediisset de partibus ultramarinis minister quidam loquebatur cum eo, ut frater Leo refert, de capitulo paupertatis », f° 13 a, Cf. Spec. Perf. 3, « S. Franciscus, teste fr. Leone frequenter et cum multo studio recitabatfa bulam... quod oportebat finaliter ordinemhumiliari et ad sue humilitatis principia confitenda et tenenda reduci ». Archiv. II, p. 129. Il n'y a entre la Légende des Trois Compagnons telle qu'elle existe aujourd'hui et ces passages aucun point de contact ; mais on trouve au contraire les récits visés dans le Speculum et dans d'autres recueils, où ils sont cités comme venant de frère Léon.

1126 Clarenno, par exemple, veut que le cardinal Hugolin ait soutenu saint François dès l'approbation de la première Règle, de concert avec le cardinal Jean de Saint-Paul. C'est possible, puisque Hugolin avait été créé cardinal en 1198 (Voir Cardella : Memorie storiche de' Cardinali, 9 vol. in-8°, Rome, 1792-1793, t. I, 2^e p., p. 190) ; de plus on s'expliquerait mieux ainsi le zèle avec lequel il protégeait

les divers ordres institués par saint François, dès 1217. Le chapitre où Clarenò raconte comment saint François écrivit la Règle, manifeste le travail de la légende, mais il est bien possible qu'il l'ait emprunté tel quel au travail de frère Léon. Il est à noter que l'on ne trouve dans ce document aucune allusion à l'Indulgence de la Portioncule.

1127 Les manuscrits et les éditions en sont presque innombrables. M. Luigi Manzoni les a étudiés avec un soin qui fait vivement désirer qu'il continue ce difficile travail. Studi sui Fioretti : Miscellanea, 1888, p. 116-119, 150-152, 162-168 ; 1889, 9-15, 78-84, 132-135. Quand se trouvera-t-il quelqu'un qui voudra et pourra se charger d'en faire une édition scientifique ? Les Actus Beati Francisci et Sociorum ejus, qui en sont l'original latin ont été publiés Coll., t. IV (1902) par Paul Sabatier. On ne peut songer à indiquer ici les diverses traductions françaises, signalons seulement dans la Collection Caritas. Paris. Bloud (1926), I Fioretti. Trad. de M. Arnold Goflin, avec une excellente introduction sur les sources de la vie de saint François.

1128 Voir A. SS., p. 865 : « Floretum nōn legi, nec curandum pi tavi ». Cf. 553 f. « Floretum ad manum non habeo. »

1129 Barthélemy de Pise les rédigea en 1385 ; or, certains manuscrits des Fioretti sont antérieurs. De plus, dans les récits que les Conformités empruntent aux Fioretti, on sent le travail d'abréviation de Barthélemy.

1130 Je ne parle ici que des cinquante-trois chapitres qui forment le vrai recueil des Fioretti.

1131 La Province de la Marche d'Ancône comptait sept custodies 1 Ascoli, 2 Camerino, 3 Ancône, 4 Jesi, 5 Fermo, 6 Fano, 7 Feletro. Les Fioretti mentionnent au moins six des monastères de la custodie de Fermo : Moliano 51, 53,

Fallerone, 32, 51, Bruforte et Soffiano 46, 47, Massa 51, Penna 45, Fermo 41, 49, 51.

1132 A chaque page sont rappelés ces bois qui furent à l'origine la dépendance indispensable des monastères franciscains : La selva ch'era allora allalo a S. M. degli Angeli 3, 10, 15, 16, etc. La selva d'un luogo deserto del val di Spolelo (Carceri ?) 4 ; Selva di Forano 42, di Massa 51, etc.

1133 Le *Spéculum Vitæ* 46 b, 58 h, 155 a, nous donne les trois états. Cf. Fior. 26 et 21, Conform. 119 b 2.

1134 Cet opuscule circulait sans doute à la fin du XIV^e siècle, car vers 1390 nous le voyons cité par Barthélémy de Pise. Le *Speculum Vitæ* f° 92-96 donne cette histoire de l'invention de l'Alverne sous une forme légèrement différente en la faisant suivre de la note : Hanc historiam habuit fr. Jacobus de Massa ab ore fr. Leonis, et fr. Ugolinus de Monte s. Maries ab ore dicti fr. Jacobi et ego qui scripsi ab ore fr. Ugolini viri fide digni et boni ad laudem D. N. J. C. (Sur Jacques de Massa, voir Conform. 121 b., Actus 16, 73, 76, 57. Fioretti 16, 41, 48, 51. Tribul. Archiv. II, p. 277-280.

1135 Ce désir était si naturel que le manuscrit de la bibliothèque Angélique renferme plusieurs chapitres additionnels, sur la donation de la Portioncule, l'indulgence du 2 août, la naissance de saint François, etc. (Voir Amoni, Fioretti, Roma, 1889, p. 266, 378-386). Une intéressante étude serait de rechercher l'origine de ces documents et d'établir leur parenté avec le *Speculum* et les Conformités. Voir Conform. 231 a 1, 121 b. Spec. Vitæ 92-96.

1136 Junipère avait été reçu dans l'Ordre par saint François. En 1253 il assista à la mort de sainte Claire. A. SS. Aug., t. II, p. 764 d. — Les Conformités parlent de lui avec détail, f° 62 b.

1137 La Vita fratris Aegidii par frère Léon ne paraît pas nous être parvenue dans son intégrité. Le compilateur de la Chronique des XXIV Généraux qui nous l'a conservée (An. fr. III, p. 74-115) lui a infligé le même traitement qu'à ses autres sources. Voulant abrégé, il n'a conservé que les faits qui lui paraissaient les plus intéressants, les récits merveilleux, et il a supprimé les parties narratives. Même ainsi, la légende d'Égide par frère Léon a encore une valeur de premier ordre pour la compréhension du caractère de la première génération franciscaine. On peut bien moins encore en voir l'original dans les quelques pâles et insignifiantes pages que le P. Lemmens sur la foi d'un Ms. de S. Isidore a publié sous ce titre (Doc. Ant. Franc. pars. I, p. 37 ss.). Il semble d'ailleurs qu'il y ait là un résumé de deux documents.

1138 Les sept premiers chapitres forment un tout. Les trois qui suivent sont sans doute une première tentative pour les compléter.

1139 Conformités, f° 55 b 1 — 60 a 1.

1140 « Dont il faut placer la réduction définitive vers 1375. » P. Van Ortioy. An. Poil. t. XVIII, p. 82. — Voir pour tous les détails la belle édition des Franciscains de Quaracchi. Anal. franc, t. III (1897).

1141 Les citations sont toujours faites d'après l'édition de Milan, 1510, in-4° de 256 folios à 2 colonnes. Les plus connues des éditions suivantes sont celles de Milan, 1513 et de Bologne, 1590. Éd. critique Anal. franc., t. IV, XXXVI et 668 pages et t. V, CXXVIII et 558 pages. Quaracchi, 1906 et 1912.

1142 Il le commença en 1385, (f° 1) et le fit autoriser par le chapitre général le 2 août 1399 (f° 256 a 1). Enfin au f° 150 a 1 il marque la date où il écrivait, c'était en 1390.

1143 Je n'ai pas à m'occuper ici des sottes attaques de quelques auteurs protestants contre ce livre. Ceci est une querelle de théologiens qui n'intéresse en rien l'histoire. Nulle part Barthélemy de Pise ne fait de saint François l'égal de Jésus, et il lui arrive même de prévenir la critique à et égard. Voir 142 a 2. Les Bollandistes sont aussi bien sévères : « Cum Pisanus juerit scriptor magis pius et credulus quam crisi severa usus... » A. SS., p. 551. e

1144 Il a évité les erreurs si regrettables commises par Wadding dans sa liste des ministres généraux. Voir 66 a 2, 104 a 1, 118 b 2. Il avait été lecteur en théologie à Bologne, Padoue, Pise, Sienne et Florence. Il prêcha de longues années et avec un grand succès dans les principales villes de la Péninsule et put ainsi profiter de ses tournées pour recueillir d'utiles indications. Marc de Lisbonne nous a conservé une notice sur sa vie. Voir *Croniche dei frati Minori*, t. III, p. 6 ss. de l'édition Diola. — Il mourut le 10 décembre 1401. — Pour plus de détails voir Wadding ann. 1399, VII VIII et surtout Sbaralea, *Supplementum*, p. 109. Il est l'auteur d'une Exposition de la Règle peu connue qu'on trouve dans le *Speculum Morin*, Rouen, 1509, f° 66 b-83 a de la troisième partie, et *Firmamentum* de Venise, 1513, III a pars, f° 52 b 2 — 68 a 1 ; et d'une *Summa de Casibus* dont deux manuscrits se trouvent à Assise : Archives du Sacro-Convento, n° 624 et 625.

1145 Affò avait déjà adressé à Suyskens un reproche analogue. *Cantici volgari*, p. 24 et 25.

1146 Ce sentiment est exprimé d'une façon discrète. Par exemple f° 207 a 1. Barthélémy raconte le miracle du chapitre des nattes d'abord d'après saint Bonaventure, puis il ajoute : « Et quia non aliter tangit dicta pars (legendæ majoris) hoc insigne miraculum : antiqua legenda hoc retetur in hunc modum. » Cf. 225 a 2 m. « Et quia fr.

Bonaventura succinte multa fangit et in brevi : pro evidentia prefatorum rolandum est... ut dicit antiqua legenda. » ; 185 a-2 m « Fr. Bonaventura componens leg. non declaravit... »

1147 Il faut cependant prendre garde que non seulement entre les éditions publiées il y a des différences considérables, mais que la première (celle de Milan, 1510) a été complétée et maniée par son éditeur. Les jugements portés sur Raymond Gaufridi, 104 a 1, et Boniface VIII, 103 b 1, portent la trace de retouches postérieures (Cf. 125 a 1. Au f° 72 a 2 m. est indiquée la date de la mort de saint Bernardin, qui est de 1444, etc.). De plus on est étonné, à côté de pages où les sources sont indiquées avec clarté, d'en trouver d'autres où les récits se suivent venant on ne sait d'où.

1148 F° 70 a 1. « Cujus nomen non reperi ». 1 a 2 « Multaque non ex industria sed quia ea noscere non valui omitlendo ».

1149 F° 78 a 1. « Informationes quas non scribo quia imperfeclas reperi » Cf. 229 b 2. « De aliis multis apparitionibus non reperi scripturam, quare hic non pono. »

1150 F° 69 a 1. « Hec ut audiui posui quia ejus legendam non vidi. » Cf. : 68 b 2 m. « Fr. Henricus generalis minister mihi magistro Bartholomeo dixit ipse oretenus. »

1151 Les citations de Bonaventure sont de beaucoup les plus fréquentes : on ne saurait s'en étonner, puisque cette légende était la biographie officielle de saint François ; le chapitre auquel Barthélemy emprunte les passages est presque toujours indiqué, et, cela va sans dire, d'après la division ancienne en quinze parties. Ouvrant le livre au hasard au folio 136 a je ne trouve pas moins de six renvois à la Legenda major rien que dans la première colonne. Pour

donner une idée de la manière de Barthélemy de Pise, je vais donner en aperçu le contenu d'une page de son livre. Voici par exemple le f° 111 a (Lib. I, conform. X, pars. II, Franciscus predicator). Dès la troisième ligne il cite Bonaventure : « Fr. Bonaventura in quarta parte majoris legende dicit quod b. Franciscus videbatur intuitibus homo alterius seculi. » Citation textuelle de Bonaventure, 45. — Trois lignes plus loin : Verum qualis esset b. F. quoad personam sic habetur in legenda antiqua... homo facundissimus, facie hilaris, etc. Suit la citation littérale du portrait de François tel que le donne 1 Celano 83 jusqu'à : inter peccatores quasi unus ex illis, et pour bien marquer la fin de la citation Barthélemy ajoute : « Hec legenda antiqua ». — A la colonne suivante, le paragraphe 4 commence par les mots : B. Francisci predicationem reddebat mirabilem et gloriosam ipsius sancti loquutio : etenim legenda trium Sociorum dicit et Legenda major parte tertia : B. Francisci eloquia erant non inania, ne crisu digna, etc., ce qui correspond littéralement à 3 Soc. 25 et Bon. 28. Puis viennent deux chapitres de Bonaventure presque en entier, introduits par : In duodecima parte legende majoris dicit Fr. Bonaventura : Erat enim verbum ejus, etc. Citation textuelle de Bon. 178 et 179. — La page se termine par une nouvelle citation de Bonaventure : Sic dicebat prout recitat Bonaventura in octava parte Legende majoris : Hoc officium patri misericordiarum. Voir Bonav. 102 fin et 103 intégralement. Ceci suffit sans doute pour montrer avec quelle précision les sources sont citées dans cet ouvrage, avec quelle attention et quelle confiance doivent être examinées les parties qu'il nous conserve de documents perdus ou égarés.

1152 F°31 b 2 ; ut dicit fr. Thomas in sua legenda, Cf. 2 Cel. 3, 60. — 140 a2. Fr. in leg. fr. Thome, Cf. 2 Cel. 3, 60. — 140 a 1, Cf. 2 Cel. 3, 16. — 142 b 1. Fr. in leg. fr. Thome capitulo de charitate, Cf. 2 Cel. 3, 115. — 144 b 1. Fr. in

leg. fr. Thome capitulo de oratione, Cf. 2 Cel. 3, 40. — 144 b 1, Cf. 2 Cel. 3, 65. — 144 b 2, Cf. 2 Cel. 3, 78. — 176 b 2, Cf. 2 Cel. 3, 79. — 182 b 2, Cf. 2 Cel. 2, 1. — 241 b 1, Cf. 2 Cel. 3, 141. — 181 a 2, Cf. 1 Cel. 27. Il va sans dire que ces listes de citations n'ont pas la prétention d'être complètes.

1153 F° 36 b 2. Ut enim habetur in leg. 3 Soc. Cf. 3 Soc. 10. — 46 b 1, Cf. 3 Soc. 25-28. — 38 b 2, Cf. 3 Soc. 3. — 111 a 2, Cf. 3 Soc. 25. — 134 a 2, Cf. 3 Soc. 4. — 142 b 2, Cf. 3 Soc. 57 et 58. — 167 b 2 Cf. 3 Soc 3 et 8. — 168 a 1, Cf. 3 Soc. 10. — 170 b 1, Cf. 3 Soc. 39, 4. — 175 b 2, Cf. 3 Soc. 59. — 180 b 2, Cf. 3 Soc. 4. — 181 a 1, Cf. 3 Soc. 5, 7, 24, 33 et 67. — 181 a 2, Cf. 3 Soc. 36. — 229 b 2, Cf. 3 Soc. 14, etc. La légende des 3 Soc. que Barthélemy avait sous les yeux était bien telle que nous l'avons aujourd'hui, car il dit, 181 a 2, en se référant à 3 Soc., 67 : « Ut habetur quasi in fine leg. 3 Soc. Cf. » Les emprunts faits par Barthélemy de Pise à la Légende des Trois Compagnons se retrouvent tous dans le seul texte traditionnel de cette légende ». Van Ortroty. An. Boll., t. XXXIX (1921), p. 396 c. m.

1154 F° 111 a 1. Sic habetur in leg. ant. : correspond littéralement à 1 Cel. 83. — 144 a 2 Franciscus in leg. ant. cap. v de zelo ad religionem à 1 Cel. 106.

1155 F° 111 b 1. De predicantibus loquens sic dicebat in ant. leg. Cf. 2 Cel. 3, 99 et 106. — 140 b. 1. Cf. 2 Cel. 3, 84. — 144 b1. Cf. 2 Cel. 3,45. — 144 a 1 Cf. 2 Cel. 3, 95 et 15. — 225 b 2. Cf. 2 Cel. 3, 116.

1156 F° 31 a 1. V. 2 Cel. 3,83. — 143 a 2 V. 2 Cel. 3, 65 et 116. — 144 a 1. V. 2 Cel. 3,94. — 170 b 1 V. 2 Cel. 3, 11.

1157 F° 14 a 2. — 32 al. — 101 a 2. — 169 b 1. — 141 b 2. — 142 a 2. — 143 b 2. — 168 b 1. — 144 b 1.

1158 Les chapitres 18 (chapitre des nattes) et 25 (lépreux guéri) des Fioretti se trouvent en latin dans les Conf. comme empruntés à la Leg. Ant. V 174 b 1 et 207 a 1. —

Enfin d'après f° 18 b 2, c'est ai ssi à la Leg. Ant. que serait empruntée la description de l'habit telle qu'on la trouve à la fin de la Chronique des Tribulations. Voir Archiv, t. II. p. 53. Toute cette question de la Legenda Antiqua a été beaucoup étudiée et éclaircie depuis. Voir en particulier tout ce qui concerne la Compilation d'Avignon dans les vol. de la Coll. d'Études et de Doc. et les Opusc. de crit. hist., et dans les autres périodiques franciscains.

1159 F° 182 a 2, Cf. 51 b 1 ; 144 a 1.

1160 Il mourut le 12 décembre 1306 à Bastia près Assise. Voir sur lui Chron. Tribul. Archiv. II, 311 et 312. Conform. 60 ; 119 et 153.

1161 Barthélemy de Pise cite encore d'autres ouvrages, par exemple le Speculum Perfectionis dont il donne des extraits à deux reprises 135 a 1 et 135 b 2. Il eut aussi entre les mains, en partie du moins, le De laudibus (voir ci-dessus, p. 542.). Il cite l'opuscule qui a pris place à la suite des Fioretti 231 a 1 : In legenda de inventione Montis Alvernæ dicitur quod... Ad paucos dies Deus tam stupenda mirabilia... Cf. Fioretti, éd. Amoni, p. 220.

1162 Publiée avec un soin extrême par les PP. Franciscains de l'Observance dans le t. II des Analecta Franciscana, ad Claras Aquas (Quaracchi près Florence), 1888, 1 vol. gr. in-8° de XXXVI-612 pages. Cette édition, aussi bien au point de vue de la critique du texte, de sa correction, des variantes et des notes, qu'au point de vue matériel, est parfaite. Le commencement jusqu'à l'année 1262 avait été déjà publié par le D^r Karl Evers, sous le titre d'Analecta ad Fratrum Minorum historiam. Leipzig (1882), in-4° de 89 p.

1163 Je n'ai pu arriver à me procurer que l'édition italienne publiée par Horatio Diola sous le titre Croniche degli Ordini instituti dal P. S. Francesco, 3 vol. in-8°, Venise, 1606.

1164 Il était né à Vitry-sur-Seine, devint curé d'Argenteuil près de Paris, chanoine d'Oignies au diocèse de Namur, prêcha la croisade contre les Albigeois et accompagna les Croisés en Palestine ; devenu évêque d'Acre, il assista en 1219 au siège et à la prise de Damiette et revint en Europe en 1225 ; créé cardinal-évêque de Frascati en 1229, il mourut en 1244 laissant de nombreux écrits. Sur sa vie, voir la préface de ses *Historiæ*, édition de Douai, 1597.

1165 Voir p. 253-262. Cette lettre a été donnée d'abord par le Baron de S. Genois dans les *Nouveaux Mémoires de l'Académie de Bruxelles*, t. XXIII, p. 29-33, d'après le manuscrit de la Bibliothèque de Gand. Elle a été redonnée avec un précieux appareil critique par R. Röhrich dans la *Zeitschrift für Kirchengeschichte* de Brieger (Gotha, 1893), t. XIV, p. 97 ss. Publiée aussi par Boehmer, *Analekten*, p. 94 ss. J'ai donné *Coll.*, t I, p. 29 5 ss. les parties qui concernent le mouvement franciscain.

1166 Cette lettre se trouve dans (Bongars), *Gesta Dei per Francos*, p. 1146-1149 et *Zeitschrift für Kirchengesch.*, XVI, p. 72 ss. — Boehmer, *Analekten*. p. 101, donne le passage qui se rapporte à saint François.

1167 *Jacobi de Vitriaco Libri duo quorum prior Orientalis, aller Occidentalis Historiæ nomine inscribitur. Studio Fr. Moschi. Duaci ex officina Balthazaris Belleri, 1597, in-16, 480 p.* Le chapitre XXXII occupe les pages 349-353 il est intitulé *De ordine et prædicatione fratrum Minorum*. — Boshmer *Analekten*, p. 102. — Voir p. 311 s.

1168 Cela paraît ressortir du passage : *Vidimus primum ordinis fundatorem magistrum cui tanquam summo Priori suo omnes alii obediunt*. *Loc. cit.* p. 352.

1169 Il est inséré dans le traité de Sigonius sur les évêques de Bologne : *Caroli Sigonii de episcopis Bononiensibus libri quinque cum notis L. C. Rabbii*, travail qui occupe les col.

353-590 du t. III de ses Opera omnia, édition de Milan, 1732-1737, 6 vol. in-f°. Notre fragment se trouve col. 432. — Mon. Germ. Hist. Script., t. XXIX, p. 580. — Boehmer, Analekten, p. 106.

1170 On trouvera ce passage, p. 325 s.

1171 Guillelmi Tyrensis arch. Continuata belli sacri historia dans Martène Amplissima Collectio, t. V, p. 584-752. Le morceau qui concerne François se trouve col. 689-690.

1172 Chronicon Montis Sereni (aujourd'hui Petersberg près de Halle), édité par Ehrenfeuchter dans les Mon. Germ. hist. Script., t. XXIII, p. 130-226, p. 220.

1173 Burchardi et Cuonradi Urspergensium chronicon ed. A. Otto Abel et L. Weiland apud Mon. Germ. hist., t. XXIII, p. 333-383. Le monastère d'Ursperg se trouvait à moitié chemin entre Ulm et Augsbourg. Voir p. 129 et 317 n. 1.

1174 Matthæi Parisiensis, monachi Albanensis, Historia major. Édition Wats, Londres, 1640. Les Frères Mineurs sont mentionnés d'abord à l'année 1207, p. 222 ; puis à 1227, p. 339-342.

1175 Voir l'article Minores de la table des matières des Mon. Germ. hist. Script., t. XXVIII.

1176 Franz von Assisi, p. 168 ss.

1177 Voir p. 125 n. 2, son récit de l'audience d'Innocent III.

1178 Par exemple Chronica Albrici trium fontium dans Pertz : Script., t. XXIII, ad ann, 1207, 1226, 1228. Voir Fragment de la chron. de Philippe Mousket († avant 1245). Recueil des historiens, t. XXII, p. 71. Vers 30347-30360. Le nombre des annalistes de ce siècle est effrayant, et il n'en est pas un sur dix qui ait négligé d'indiquer la fondation des Frères Mineurs.

1179 Par exemple Vincent de Beauvais († 1264) fait entrer dans son *Speculum historiale*, lib. 29, cap. 97-99, lib. 30, cap. 99-111 à peu près toute la légende donnée par les Bollandistes sous le titre de *Secunda legenda* dans leur *Commentarium prævium*.

1180 *Legenda aurea*, éd. Græsse, Breslau, 1890, p. 662-674.

1181 Lipsin, *Compendiosa historia vita Seraphici Patris Francisci. Asisi, Sgaraglia MDCCLVI*, p. 1 et p. 19. V. aussi Octavius Spader († 1715), *Archivium Portiunculæ*, p. 46, où il déclare avoir eu l'inscription sous les yeux et la reproduit,

1182 On trouvera une bonne reproduction de l'inscription extérieure dans *Miscellanea francescana*, t. II, p. 33-37, accompagnée d'une savante dissertation de Mgr Falocci-Pulignani. — V. aussi P. L. Lemmens, *A. F. H. I.* (1908), p. 250 s, *Testimonia Minora Sæc. XIII de S. Francisco*. Mais le P. Lemmens, commentant l'inscription conservée par Lipsin, fait erreur sur le sens du mot *tribuna*. *Tribuna* signifie abside. C'est donc à tort qu'il a pensé que la tribuna construite par saint François avait disparu. Cette erreur a été répétée par beaucoup d'autres. C'est bien de l'abside elle-même qu'il s'agit, comme dans l'inscription extérieure.

*Vie de saint François d'Assise, par Paul
Sabatier. Édition définitive*

<http://gallica.bnf.fr/ark:/12148/bpt6k6538867n>

À propos de cette édition numérique

Cette édition numérique est issue d'un programme de numérisation du patrimoine mené par la Bibliothèque nationale de France pour enrichir Gallica, la bibliothèque numérique de la BnF et de ses partenaires. En ligne depuis 1997, Gallica s'enrichit chaque semaine de milliers de nouveautés et offre aujourd'hui accès à plusieurs millions de documents numérisés : imprimés (livres, revues et fascicules de presse), manuscrits, estampes et photographies, documents sonores, partitions, cartes et plans... Les imprimés sont d'abord numérisés en mode image (prise de vue photographique) puis le texte est extrait de manière automatique grâce aux techniques de reconnaissance optique de caractères (*optical character recognition* ou OCR). Les algorithmes informatiques utilisés définissent également de manière automatique la structure de l'ouvrage (en-têtes et pieds de page, illustrations, tableaux, etc.). L'état du document imprimé (taches, pages déchirées) et les

caractéristiques de la typographie employée peuvent entraîner des erreurs lors de l'OCR. Le texte ainsi produit est ensuite relu, corrigé, et converti au format ePub (*electronic publication* ou « publication électronique »), format ouvert standardisé pour les livres numériques. Malgré tous nos efforts pour respecter au mieux le format original du livre, il est possible que vous retrouviez des coquilles ou des problèmes de mise en page qui auraient échappé au relecteur. N'hésitez pas à nous signaler ces anomalies à l'adresse gallica@bnf.fr.

Conditions d'utilisation

1/ Les contenus accessibles sur le site Gallica sont pour la plupart des reproductions numériques d'œuvres tombées dans le domaine public provenant des collections de la BnF. Leur réutilisation s'inscrit dans le cadre de la loi n°78-753 du 17 juillet 1978 :

- La réutilisation non commerciale de ces contenus est libre et gratuite dans le respect de la législation en vigueur et notamment du maintien de la mention de source.
- La réutilisation commerciale de ces contenus est payante et fait l'objet d'une licence. Est entendue par réutilisation commerciale la revente de contenus sous forme de produits élaborés ou de fourniture de service.

Cliquer ici [pour accéder aux tarifs et à la licence](#)

2/ Quelques contenus sont soumis à un régime de réutilisation particulier. Il s'agit :

- des reproductions de documents protégés par un droit d'auteur appartenant à un tiers. Ces documents ne peuvent être réutilisés, sauf dans le cadre de la copie privée, sans l'autorisation préalable du titulaire des droits.
- des reproductions de documents conservés dans les bibliothèques ou autres institutions partenaires. Ceux-ci sont signalés par la mention Source gallica.bnf.fr / Bibliothèque municipale de ... (ou autre partenaire). L'utilisateur est invité à s'informer auprès de ces bibliothèques de leurs conditions de réutilisation.

3/ Gallica constitue une base de données, dont la BnF est producteur, protégée au sens des articles L341-1 et suivants du code de la propriété intellectuelle.

4/ Les présentes conditions d'utilisation des contenus de Gallica sont régies par la loi française. En cas de réutilisation prévue dans un autre pays, il appartient à chaque utilisateur de vérifier la conformité de son projet avec le droit de ce pays.

5/ L'utilisateur s'engage à respecter les présentes conditions d'utilisation ainsi que la législation en vigueur. En cas de non respect de ces dispositions, il est notamment passible d'une amende prévue par la loi du 17 juillet 1978.

6/ Pour obtenir la reproduction d'un document de Gallica en haute définition, contacter reproduction@bnf.fr

7/ Pour utiliser un document de Gallica sur un support de publication commercial, contacter utilisation.commerciale@bnf.fr

la familiarité quotidienne de saint François et que la
senteur continuelle de celui-ci enveloppait d'une merveilleuse
sérénité. Tellement que, à écouter ainsi Sabatier nous en
tenir du Petit Pauvre, l'évoquer devant nous dans la simplicité
ineffable de sa personne, de sa parole et de ses actions
avec une compréhension faite bien moins de science
d'amour, il nous semble entendre un témoin oculaire,
ami, un confident du saint, qui pourrait répéter, après
Léon, Ange et Rufin, ces beaux mots si chargés de
dresse et de nostalgie : Nos qui cum eo fuimus...

[Retour](#)

exhortabatur eum, quod aliquem ordinem ~~vel~~ regulam de approbatis assu-

[Retour](#)

Et antiqua ne intuear tui.

Retour

privilegié q^{ui} eut toujours l'autorisation^{de} d'entrer dans sa

[Retour](#)

professeur Giulio Salvadori, sur le Cantique du

Retour